

41 AF





53055A Vol. 1
230-

[VANDERMONDE, C.A.]

(2 vols)

~~J. Duttonford~~
~~March 1807~~
Corn 10

INSTITUTIONNALE

PORTATIF

DE SANTÉ

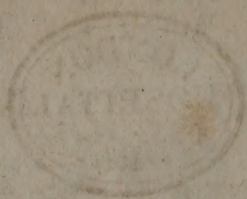
DE S. J. DUTTONFORD





DICTIONNAIRE
P O R T A T I F
D E S A N T É.

T O M E P R E M I E R.



DICTIONNAIRE

PORTALE

DE SAINTE

TOME PREMIER

310859

DICTIONNAIRE PORTATIF DE SANTÉ,

DANS LEQUEL tout le monde peut prendre une connoissance
suffisante de toutes les Maladies, des différens Signes qui
les caractérisent chacune en particulier, des Moyens les
plus sûrs pour s'en préserver, ou des Remedes les plus
efficaces pour se guérir, & enfin de toutes les Instructions
nécessaires pour être soi-même son propre médecin.

Le tout recueilli des Ouvrages des Médecins les plus fameux, &
composé d'une infinité de Recettes particulières, & de Spécifiques
pour plusieurs Maladies.

*Par M.***, ancien Médecin des Armées du Roi,
& M. DE B***, Médecin des Hôpitaux.*

Cinquième Edition, revue & corrigée.

T O M E P R E M I E R.

Deux Vol. reliés, 10 liv.

Du Fonds de P. VINCENT.



A P A R I S,

Chez DELALAIN le jeune, Libraire, rue S. Jacques,
près la Fontaine S. Severin, à la Science.

M. D C C. L X X X I I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



310859

A V I S.

IL se débite plusieurs Editions contrefaites de cet Ouvrage, tant en France que dans les Pays étrangers. Il est essentiel que nous prévenions le Public sur cela. Une infinité de gens ne font pas assez d'attention à prendre leurs précautions pour n'être pas trompés. Il est cependant bien important de ne l'être pas dans des Ouvrages de la nature de celui-ci. Il est aisé de sentir de quelle conséquence il est qu'il ne s'y glisse aucune faute, sur-tout pour ce qui regarde les Remèdes, la qualité des Drogues & des Plantes, & la maniere de les administrer. On sait qu'il se glisse une infinité de fautes dans les Ouvrages contrefaits, parce qu'ils s'impriment ordinairement fort à la hâte, & qu'ils ne sont point revûs & corrigés par l'Auteur même, ou par des Personnes de l'Art qui entendent la matiere. Or dans le nombre prodigieux de fautes, il peut y en avoir de capitales & capables de causer la mort aux Malades qui voudroient se servir de certains Remèdes dans la recette desquels il pourroit y avoir quelque erreur. C'en est assez pour prouver au Public combien il est important qu'on l'assure de la véritable Edition, & qu'on ne prenne pas des Ouvrages contrefaits. Nous indiquons ici les marques auxquelles on ne pourra s'y méprendre; c'est de faire attention au nombre des pages de chaque volume, (indépendamment des Avertissemens & des Tables.) Le Tome premier contient 587 pages, le Tome second 578, le Tome troisième 768 & deux Planches. De plus, chaque Exemplaire sera signé du Libraire.

Delalain Lejeune



A V I S

DE L'IMPRIMEUR,

Sur la cinquieme Edition.

*L*E nombre des Editions du Dictionnaire de Santé, faites dans un espace de temps assez court, prouve suffisamment le mérite & l'utilité de cet Ouvrage. Nous n'avons cessé de faire tous nos efforts pour le rendre de plus en plus digne de la confiance du Public : à chaque nouvelle Edition nous avons consulté les plus habiles Médecins, & nous avons profité de leurs avis & de leurs réflexions. Notre but a toujours été de faire en sorte que ce Dictionnaire puisse tenir lieu de tous les ouvrages de Médecine faits pour être lus de tout le monde ; nous n'exceptons pas même de ce nombre les Ouvrages de M. TISSOT, tels que l'Avis au Peuple, l'Avis aux Gens de Lettres, l'Onanisme, &c. Nous ne craignons pas d'avancer que ces Ouvrages ne contiennent rien qui ne se trouve dans ce Dictionnaire, & que celui-ci renferme une infinité de détails très-importants, qu'on chercheroit inutilement dans les Ouvrages rapportés ci-dessus.

Les augmentations successives de cet Ouvrage,

D. de Santé, Tome, I,

faites dans la vue de le perfectionner de plus en plus, nous ont forcés, pour augmenter le même format, & ne pas augmenter les Volumes, d'en détacher une partie qui méritoit, à juste titre, d'être traitée séparément : c'est la partie chirurgicale, qui n'avoit été traitée que très-superficiellement, parce que les Auteurs de ce Dictionnaire, dès la premiere Edition, étoient dans le dessein de donner un Dictionnaire de Chirurgie, qui servît de suite à celui-ci. Ainsi nous avons retranché dans cette cinquieme Edition les articles de Chirurgie, que nous avons renvoyés au Dictionnaire que nous venons de publier. Mais si notre Dictionnaire de Santé a perdu quelque chose, quant à la Chirurgie, le Public en sera doublement dédommagé ; car d'un côté il aura, dans le Dictionnaire de Chirurgie, tout ce qu'il lui importe de sçavoir sur cette matiere ; & de l'autre il retrouvera dans celui-ci plusieurs articles très-intéressants qui avoient été omis dans les Editions précédentes. Sans parler des corrections ni des augmentations faites aux articles déjà imprimés, nous invitons le lecteur à lire les articles CRUDITÉ, COCTION, CRISE, POULS, MALADIES AIGUES, MALADIES CHRONIQUES, &c. Il trouvera, dans ces différents articles, des principes sûrs d'après lesquels il pourra se conduire avec sécurité dans une infinité de


cas. Leur omission n'avoit pas peu contribué à l'imperfection de cet Ouvrage dans les Editions précédentes.

Outre ces augmentations, & plusieurs autres dispersées dans le cours de ce Dictionnaire, on a simplifié un très-grand nombre de Formules, en leur en substituant d'autres plus faciles à exécuter, sans cependant retrancher celles qui sont plus composées; nous étant fait une loi de ne rien changer au texte, & de le laisser tel qu'il étoit. Nous avons en cela respecté le jugement du Public; & nous espérons que cette cinquieme Edition sera encore mieux accueillie que les autres, d'autant plus que nous n'avons épargné ni soins, ni peines, ni dépenses pour la rendre plus parfaite.

Les peines & les soins que nous nous donnons pour la perfection de cet Ouvrage, sembloient nous mettre à l'abri des contrefaçtions. Cependant notre Dictionnaire a été imité en plusieurs endroits. Nous n'en parlerions pas, si ces Editions sorties de l'obscurité, enfantées par le seul intérêt, ne fourmilloient de fautes qui ont pensé coûter la vie à plusieurs malades, & qui nous ont attiré des reproches que ne méritoient pas nos Auteurs. On peut voir ce qui a été dit à ce sujet dans l'Année littéraire, dans le Journal

de Médecine, & dans le Journal de Sçavants. Aussi, pour répondre à la confiance du Public, nous avons poussé l'attention jusqu'à ne faire tirer aucune feuille, qu'elle n'eût été vue & revue par des gens de l'art. Nous ne délivrerons même aucun exemplaire que nous n'ayons mis au verso du Frontispice le Certificat suivant, écrit de notre main :

Je certifie que cette Edition est la seule véritable. Signé VINCENT.



AVERTISSEMENT.

LE nombre des Dictionnaires augmente tous les jours. L'accueil avec lequel le Public les reçoit en prouve assez l'utilité. Cet ordre alphabétique que l'on donne aux matieres que l'on traite, leur prête un intérêt plus sensible ; & la route des sciences devient par-là plus facile. Quelque avantage que l'on ait tiré jusqu'à ce jour du grand nombre d'ouvrages en ce genre, dont on a enrichi la littérature, nous osons avancer qu'il n'en est pas qui soit d'une utilité plus réelle & plus générale que celui que nous publions aujourd'hui. Les autres roulent sur des sciences & des arts qui peuvent, à la vérité, contribuer à rendre la vie plus agréable, & même plus commode ; mais celui-ci tend directement au profit de l'humanité, & n'a pour objet que la santé & la vie des hommes.

Nous n'avons pas cherché à faire une compilation monstrueuse de tous les Ecrits qui nous ont précédés, & à grossir les volumes, ou à les charger de connoissances inutiles ou étrangères à l'objet que nous nous sommes proposés de traiter ; ce défaut, qui est celui que l'on pourroit peut-être reprocher à la plupart des Auteurs de Dictionnaires, nous avons eu grand soin de l'éviter. Nous avons réduit en deux petits volumes *in-8°* toute la science de la médecine pratique, dispersée jusqu'ici dans un grand nombre de volumes.

Les soins que nous nous sommes donnés pour simplifier cette matiere, sont sans doute d'une grande utilité pour le Public, puisqu'ils le mettent à portée de puiser à peu de frais dans une seule source toutes les richesses qui étoient répandues par-tout, & qu'il n'auroit jamais pu se procurer. Mais un but plus important nous animoit encore : c'étoit de présenter les différents objets que nous avons à traiter d'une maniere si claire & si précise, que tout homme attentif & intelligent pût nous entendre, & en tirer avantage.

La Médecine, cette science si vaste & si profonde, a toujours été trop obscure aux yeux du Public. Si on lui eût dévoilé une partie de ses mysteres, peut-être auroit-il moins douté de ses merveilles. On est toujours porté à condamner & à dépriser ce qu'on ne comprend pas, ou sur quoi on n'est pas suffisamment instruit. Nous croyons donc avoir rendu un double service à l'Humanité & aux Médecins ; à l'une, de lui avoir fait le tableau fidele de ses infirmités, & de lui avoir mis en mains les remedes propres à combattre ses maux ; aux autres, d'avoir dissipé les nuages qu'on répandoit sur leurs connoissances, d'avoir mis au jour l'utilité qui résulte de leurs talents, & d'avoir fait connoître aux hommes l'importance & la nécessité de leur art.

L'ouvrage que nous présentons aujourd'hui au Public n'est pas le fruit de l'imagination, mais le produit des observations des Médecins de tous les temps. C'est d'après les descriptions

les plus exactes que tous les Auteurs ont données des maladies & des vertus des remedes les plus accrédités, que nous avons prononcé. La facilité que nous avons eue de voir & de traiter des malades depuis long-temps dans les hôpitaux & dans les armées, nous a fourni une collection d'Observations dont nous avons fait une application utile, toutes les fois que nous avons eu occasion de le faire. Nous n'avons jamais publié de Recette qui n'eût été éprouvée par nous, ou par des Auteurs dignes de foi. Nous avons cru être obligés à ne point nous départir de ce principe pour la sûreté du Public, qui ne sçauroit être trop bien constatée, quand il y va de sa vie.

Nous avons quelquefois été forcés de puiser dans des Livres anciens & modernes, qui ont été faits dans un but à peu près semblable au nôtre. Mais quand nous y avons eu recours, nous avons auparavant fait des tentatives de ces remedes sur nos malades; & ce n'est qu'après avoir écouté la voix de l'Observation, que nous nous sommes décidés à les adopter ou les rejeter.

Quoique tous les ouvrages de ce genre qui ont paru jusqu'ici aient été assez bien reçus du Public, nous pensons cependant qu'ils pechent tous par quelques endroits, & qu'ils n'ont pas suffisamment rempli leur objet. Les uns sont pleins de Formules de toute espece, & de Remedes de toutes les sortes, dont la multiplicité jette la confusion & l'incertitude dans l'esprit du Lecteur; & il arrive souvent qu'après avoir

bien balancé, il se décide pour ceux qui ont le moins d'efficacité. Nous avons évité cet inconvénient en nous bornant, pour l'ordinaire, à une ou deux Recettes dans les cas les plus embarrassants. Les autres offrent un choix assez bon de médicaments, mais ne donnent pas la connoissance préliminaire des maladies, ou le font si succinctement, qu'on n'en est presque pas mieux instruit qu'auparavant.

Un désavantage qui n'est pas moins grand, c'est l'embarras dans lequel se trouvent ceux qui cherchent dans ces sortes de Livres, des remèdes pour le soulagement de leurs maux. Ils ignorent s'ils sont pleinement dans les circonstances où tel ou tel remède peut convenir; ils risquent d'en faire usage mal-à-propos, & de s'exposer à des dangers réels. Nous avons expliqué dans chaque article tous les cas dans lesquels on peut se trouver, les différents symptômes que l'on peut éprouver, les modifications que l'âge, le sexe, le tempérament peuvent apporter; de façon qu'en faisant attention aux restrictions que nous avons mises, on ne court aucun risque; & on peut, avec un bon sens ordinaire, se conduire tout seul dans la plupart des maladies.

La saignée, par exemple, & la purgation, qui sont presque les deux avant-coureurs de tous les remèdes, & dont on fait un très-grand usage dans le traitement des maladies, forment deux articles séparés, dans lesquels nous avons fait voir les avantages & les inconvénients qui peuvent en résulter dans l'état de santé & dans

la maladie , relativement aux différents âges , aux sexes & aux tempéraments. Ainsi aucune personne ne doit avoir recours à la saignée & à la purgation , qu'elle n'ait auparavant consulté ces deux articles , dans lesquels elle trouvera tous les éclaircissements dont elle pourra avoir besoin.

Il y a encore d'autres remèdes qui sont très-familiers dans la pratique de la Médecine , & desquels on retire tous les jours les plus grands avantages : tels sont l'*émétique* , l'*opium* , le *quinquina* & le *mercure*. Ces quatre excellents médicaments forment quatre articles distincts , que chacun doit consulter. On y trouvera des réflexions intéressantes , sans lesquelles on pourroit s'exposer à faire un mauvais usage de ces remèdes , ou du moins à n'en pas tirer tout le fruit qu'on auroit lieu d'en espérer raisonnablement.

Le régime , qui est la base du traitement dans toutes les maladies , est également considéré en particulier ; on doit y avoir recours , conjointement avec les remèdes que l'on a indiqués : sans cette précaution , les peines qu'on prendroit seroient inutiles ; & les remèdes , loin de soulager , tourneroient au détriment du tempérament.

Comme la connoissance du tempérament est le premier devoir du Médecin , & comme personne ne peut & ne doit s'exposer à prendre aucun remède , sans être à portée de bien distinguer la nature du sien , nous avons donné à cet article tous les signes auxquels on peut

reconnoître les différents tempéraments ; nous avons fait voir comment ils se divisent , ce qui les différencie ; & nous avons prescrit les remèdes qui peuvent ou leur nuire , ou leur être salutaires , & le régime exact qui leur convient. Cet article est un des plus essentiels de ce Dictionnaire , & un de ceux auxquels on doit faire une plus sérieuse attention.

On trouvera au commencement du Tome I une Table latine alphabétique , en faveur des Médecins & des Etrangers qui pourroient être embarrassés pour chercher des mots dont la dénomination françoise leur seroit peut-être inconnue.

Nous n'avons pas cru qu'il fût de donner la définition des maladies , les caractères auxquels on peut les reconnoître ; de faire un détail de leurs causes , & de la manière la plus avantageuse de les traiter : nous avons pensé qu'il falloit encore donner un moyen de discerner en particulier la maladie dont on est attaqué ; car , quand on sçaura que l'on a , par exemple , une colique venteuse , il sera aisé de chercher cet article , & de suivre ce qui y est prescrit. Mais quand on éprouvera des douleurs au ventre , comment pourra-t-on sçavoir ce qu'elles signifient ? Cela est impossible à tout homme qui n'est pas médecin. Nous avons donc cru nécessaire de dresser la Table alphabétique qui suit des maladies les plus communes , avec les moyens de les reconnoître , afin de mettre au fait à ce sujet. On prendra , par exemple , dans cette Table le mot *Douleur de*

ventre : on y trouvera l'énumération de toutes les maladies dans lesquelles le ventre est intéressé ; & on examinera ensuite , dans les différents articles qui y seront énoncés , & que l'on cherchera dans le Dictionnaire , celui dont les signes s'accorderont avec les maux qu'on ressent ; pour lors on sera sûr d'avoir découvert sa maladie. Cela ne peut pas avoir lieu pour certaines maladies qui sont si claires , qu'on ne peut pas s'y tromper , comme le dévoisement , la toux , le crachement de sang , &c. Elles portent leur caractère avec leur dénomination.

Nous avons mis à la fin du Tome II une Table alphabétique des Médicaments, tant simples que composés , qui entrent dans les Formules de cet Ouvrage , avec le Tarif du prix des Drogues simples , étrangères , & des Médicaments composés. On y a joint leurs vertus principales , & les doses auxquelles on peut les ordonner.

Nous n'avons rien dit sur les mots *CRISE* , *COCTION* , &c. parce que d'un côté nous craignons que l'abondance des matieres ne nous forçât à faire un troisieme volume , & parce que de l'autre notre unique but n'étoit que de traiter des maladies.

Toutes les fois que nous aurons prescrit des purgations , des emplâtres , des tisanes , & que nous en aurons conseillé l'usage , il faudra avoir recours à ces différents articles , quoique nous nous soyons le plus souvent dispensés d'y renvoyer.

Pour donner à cet Ouvrage , quoique très-raccourci , toute l'étendue dont il est susceptible , nous avons placé parmi les mots de médecine quelques termes de chirurgie , comme *Abcès* , *Ulcere* , *Enkylose* , &c. dans lesquels , à la rigueur , on peut se passer de la main du chirurgien , afin qu'on y pût trouver généralement toutes les ressources qu'on pourroit espérer.

C'est dans cette vue aussi que , sous le mot *Maladies* , nous avons donné les maladies des gens de lettres , des vieillards , des enfants , des femmes grosses , des femmes en couche , des filles , des artisans de toute espece : nous avons également décrit les maladies de la lymphe , des humeurs , du lait , de la peau : par ce moyen , nous espérons que non-seulement les habitants des villes & des campagnes , mais même les Médecins & les Chirurgiens , trouveront dans cet Ouvrage du profit & de l'instruction : nous serons trop heureux si nos travaux , qui ont été dirigés pour le bien de l'Humanité , peuvent être reçus favorablement du Public , & nous mériter sa bienveillance.



TABLE ALPHABÉTIQUE
*des Maladies les plus communes, avec
les moyens de les reconnoître.*

L'EMBARRAS dans lequel on se trouve tous les jours, quand on a quelque maladie dont on ne sçait pas au juste le nom, fait que l'on est obligé de se priver des secours que l'on peut tirer des livres & des différents remèdes qu'on y trouve. On a, par exemple, mal à la tête; on ne sçait si c'est une migraine, une disposition à inflammation, trop de sang, ou quelque humeur âcre qui pique & irrite les membranes du cerveau : pour éviter l'état d'incertitude dans lequel on est à ce sujet, on peut consulter cette Table. On trouvera, par exemple, à Douleur de tête, la description de toutes les maladies dans lesquelles on a mal à la tête; & on cherchera chacun de ces articles, pour découvrir celui dont les signes seront les mêmes que ceux de son mal, & on pourra alors y remédier avec sûreté.

A

A*Bcès, f. m.* amas de pus, se trouve dans l'anthraxose, l'anthrax, l'apostème, les blessures, les boutons, les brûlures, le cancer, le carcinome, le charbon, la chaude-pisse, la congestion, les coups, le crachement de pus, le dépôt, la draconcule, l'empyème, les engelures, les éruptions, les exanthèmes, la fièvre inflammatoire, la fièvre, la fièvre pestilentielle, la fistule, le flux coéliquaue, le furoncle, l'inflammation, la loupe, le mal d'aventure, le panaris, la petite-vérole, la phthisie, les plaies, la pleurésie, la péripneumonie, les pustules, le thrombus, les tubercules & la vomique.

Acreté, f. m. sensation piquante que l'on ressent dans tout le corps, ou dans différentes parties, se trouve dans les achores, l'agitation, les aigreurs, l'ulcération, les ampoules, l'anasarque, l'ardeur d'urine, l'ascite, les boutons, la brûlure, le cancer, le catarre, le chancre, le coryza, le cours de ventre, le crachement de sang, les dartres, les démangeai-

sons, la dyssenterie, la dysurie, les échauboulures, l'écorchure, les engelures, l'érysipele, les éruptions, les exanthèmes, l'excoriation, le feu de S. Antoine, le feu persique, la fièvre bilieuse, scarlatine, la gale, les gerçures, la gonorrhée, la gratelle, la herpe, l'hydropisie, l'ischurie, la lienterie, le mal d'aventure, le mal des ardents, les morpions, les morsures des animaux, le panaris, la peste, les pétéchies, la petite-vérole, le phthiriasis, les piquures, le pourpre, le priapisme, le psora, les pustules, la rétention d'urine, la rose-goutte, la rougeole, le sang âcre, le satyriasis, la sécheresse de la gorge & de la poitrine, la strangurie, la teigne, la toux, les vers, les ulcères.

Acrimonia. Voyez Aceté.

Apostème. Voyez Abcès.

Assoupissement, s. m. penchant presque insurmontable au sommeil, se trouve dans l'abstinence, l'apoplexie, le carus, le coma, l'épaississement, l'épuisement, quelques fièvres aiguës, les fluxions sur la tête, la foiblesse générale & celle de l'estomac, l'hémiplégie, les grandes hémorrhagies, l'hydrocéphale, la léthargie, la paralysie, la stupeur, la bile répandue, les blessures au foie, la cachexie, le calcul, le cancer, le chlorosis, les coliques violentes & opiniâtres, les convulsions, les douleurs vives; la fièvre bilieuse, l'hépatite, l'hydropisie, la jaunisse, la lipothymie, la maladie noire, la mélancolie, l'obstruction au foie, les pâles-couleurs, le squirrhe au foie, le tétanos.

B

Bouffissure, s. m. gonflement général ou particulier produit par un épanchement de la sérosité, se trouve dans les ampoules, l'anasarque, l'ascite, la cachexie, le chlorosis, l'échymose, les engelures, la goutte, l'hydrocele, l'hydromphale, l'hydropisie, la jaunisse, la leucophlegmatie, l'obstruction, l'œdème, les piquures, les morsures, le phlegmon, la rougeole, les tumeurs, les vents.

Bourdonnement des Oreilles, se trouve dans les abcès aux oreilles, le travail de l'accouchement, les acho-

res, les acides, l'agitation, l'angine, le caufus, la céphalalgie, la céphalée, le clou hystérique, le coma-vigil, le coup de soleil, le délire, l'enchiffrement, l'épilepsie, l'épuisement, l'étourdissement, l'évanouissement, les fièvres aiguës, l'hydrocéphale, la jaunisse, les inquiétudes, l'insomnie, les maux de tête, la mélancolie, les parotides, la phrénésie, les vapeurs, la petite-vérole, les vers, le vertige, les vents, le vomissement.

C

C *Olique. Voyez Douleur au Ventre.*

Consumption, f. f. dépérissement de tout le corps, se trouve dans la cachexie, la chartre, la colliquation, les convulsions, le crachement de sang, de pus; le dévoiement, le diabetes, la dissolution, la dysenterie, l'épuisement, l'étéisie, le flux coélique, le flux de sang, l'héctisie, les hémorrhagies habituelles, la lienterie, le marasme, la mélancolie, la noueure, la paralysie, la perte de sang, la phthisie, le pissement de sang, la pulmonie, le scorbut, les tabès, la vomique.

Convulsion, f. f. mouvement involontaire & forcé des muscles, se trouve dans l'apoplexie, la catalepsie, la coqueluche, la colique spasmodique, la crampe, l'éternument, quelques fièvres, la fureur utérine, l'hémiplégie, l'affection hypochondriaque & hystérique, la lipothymie, la paraphrénésie, la petite-vérole, la phrénésie, le phthiriasis, la piquure de l'aponévrose, des artères, du périoste, des tendons, des insectes venimeux, les morsures des animaux enragés, le priapisme, la rage, le ris sardonique, le satyriasis, le tarentisme.

Courbature, f. f. espèce de lassitude que l'on sent dans les membres, se trouve dans l'anasarque, dans la cachexie, le dévoiement, le diabetes, la dysenterie; l'épuisement dans le commencement de la fièvre, dans la foiblesse universelle, dans la goutte, l'hydropisie, la langueur, la lienterie, l'approche des règles, les pâles-couleurs, la paralysie, la perte

de sang, la phthisie, les différentes piquures, le rhumatisme, le scorbut, la vérole, le vomissement.

D

D *Egoût* pour les aliments, se trouve dans l'abstinence, les acides, les aigreurs, l'amertume, la cachexie, la cardialgie, le catarrhe, la colique, le cours de ventre, la dyssenterie, l'épuisement, la fièvre, la foiblesse d'estomac, la gangrene, les hémorrhagies, l'hydropisie, la jaunisse, l'indigestion, la lienterie, la mélancolie, la migraine, les nausées, les pâles-couleurs, le scorbut, la suppression des regles, & les vapeurs.

Démangeaison, *s. f.* se trouve dans les acides, l'âcreté, les aigreurs, les ampoules, l'anthrax, la bile répandue, la brûlure, le cancer, le chancre; le charbon, les croûtes de lait, les dartres, les écorchures, l'érysipele, les éruptions, les exanthèmes, la fièvre miliaire, pétéchiale, érysipélateuse, scarlatine; la gale, la gratelle, la herpe, la jaunisse, les inquiétudes, l'insomnie, les pétéchies, la petite-vérole, la piquure, la rougeole, la teigne, les ulcères.

Douleur, *s. f.* sentiment désagréable & de souffrance dans quelque partie du corps.

Douleur à la tête, se trouve dans l'ægilops, le cancer; la carie, le carus, la catalepsie, la céphalalgie, la céphalée, le clou hystérique, le cochemar, le coma vigil, le coryza, le coup de soleil, le délire, les maux de dents, la distorsion de la bouche, l'épilepsie, l'érysipele, l'étourdissement, les fièvres aiguës, les fluxions sur les dents, les oreilles, les yeux, l'hydrocéphale, l'hydrophobie, la jaunisse, l'inflammation de la tête, la mélancolie, la migraine, l'ophtalmie, les oreillons, la paraphrénésie, les parotides, la pesanteur de la tête, la petite-vérole, la pleurésie, le plica polonica, la surdité, le tetanos, le vertige.

Douleur à la poitrine, se trouve dans l'aphonie, la cardialgie, le catarrhe, le cochemar, le crachement de sang, de pus; la dyspnée, l'empyème, la fièvre catarrheuse, la fluxion de poitrine, l'hémoptysie, l'inflam-

l'inflammation à la poitrine, le marasme, l'obstruction aux poumons, l'orthopnée, la péripneumonie, la phthisie, la pleurésie, la pulmonie, la sécheresse de poitrine, le tabès.

Douleur au bas-ventre ; se trouve dans les acides, l'ascite, le carreau, la chaude-pisse, le choléra-morbus, les différentes coliques, la constipation, le cours de ventre, les descentes, la diarrhée, la dysenterie, la dysurie, l'emphysème, l'enfantement, le flux coeliaque, le flux de sang, la gravelle, l'hépatite, la passion iliaque, l'indigestion, l'inflammation au bas-ventre, l'ischurie, la lienterie, la maladie noire, la néphrétique, la pierre, le poulain, la rétention d'urine, les tranchées, les vents, les vers, le volvulus, le vomissement.

Douleur dans les membres ; se trouve dans l'ankylose, l'anthrax, les courbatures, la crampe, la dislocation, l'entorse, la goutte, l'inflammation des parties externes, les inquiétudes, la lassitude, les piquures de l'artere, du périoste, du tendon, de l'aponévrose, le rhumatisme, le scorbut, les mouvements spasmodiques.

E

E *Nfure.* Voyez *Bouffissure.*

Eruption, s. f. sortie de taches, de pustules, ou d'autres exanthèmes à la peau ; se trouve dans les ampoules, l'anthrax, l'apostème, les boutons, le charbon, les clous, les croûtes de lait, les dartres, l'ébullition, les échauboules, l'érysipèle, les exanthèmes, les fièvres bilieuses, exanthémateuses, pétéchiâles, pourprées, scarlatines, la gale, la herpe, la peste, les pétéchiâs, la petite-vérole, les phlyctènes, le pourpre, les pustules, la goutte-rose, la rougeole, les rousseurs, la suette, les taches, la teigne, les tubercules, les tumeurs, la vérole, les verrues.

Evanouissement, s. f. défaillance avec perte de connoissance ; se trouve dans l'apoplexie, l'asphyxie, la lypothymie, la syncope, l'indigestion, les nausées, &c.

xviii TABLE DES MALADIES.

I

J *Aunisse.* Voyez *Bile répandue.*

Inflammation, *s. f.* chaleur, ardeur, âcreté & rougeur qui surviennent aux parties du corps, tant internes qu'externes, même sans tumeur; se trouve dans l'angine, l'anthrax, la calenture, le cancer, la cardialgie, le caufus, le charbon, la colique de miséréré, de Poitou, des peintres, dyssentérique, hépatique, sanguine, le délire, l'esquinancie, l'hépatite, la passion iliaque, la néphrétique, l'ophthalmie, le panaris, la paraphrénésie, la petite-vérole, la phrénésie, la pleurésie, la rougeole, le vertige.

M

M *Aux dans les différentes parties du corps.* Voyez *Douleur.*

P

P *Ourriture*, *s. f.* matière corrompue qui survient dans différentes parties du corps; se trouve dans l'amertume à la bouche, la fièvre asodes, la bile répandue, la bradypepsie, la cachexie, la cacochylie, la cacochymie, le caufus, la dyspepsie, les fièvres bilieuse, cacochymique, exanthémateuse, pourprée, putride; la fièvre hectique, la jaunisse, le mal de cœur, les nausées, les rapports nidoreux, les pétéchie, la petite-vérole, la synoque.

Pustules. Voyez *Eruption.*

S

S *Spasme.* Voyez *Convulsions.*

T

T *Oux.* Voyez *Rhume*, *Fluxion de Poitrine*, *Pleurésie*, *Sécheresse.*

Tremblement. Voyez *Spasme*, *Convulsion*, *Paralyse*, *Frisson de la Fièvre.*

U

U *Rine sanglante.* Voyez *Pissement de Sang*, *Néphrétique*, *Calcul.*

Fin de la Table.

TABLE

DES NOMS LATINS.

A
A Bcessus, f. m. *Abcès.*
 Abortus, f. m. *Avortement.*
 Abstinencia, f. f. *Abstinence.*
 Achores, f. f. pl. *Achores.*
 Acida, f. n. pl. *Acides.*
 Acredo, f. f. *Acreté.*
 Acrimonia, f. f. *Acrimonie.*
 Adfluxus, f. m. *Fluxion.*
 Aduſtio, f. f. *Brûlure.*
 Ægilops, f. m. *Ægilops.*
 Affectio, f. f. *Affection.*
 Agitatio, f. f. *Agitation.*
 Albugo, f. f. *Taie.*
 Alimenta, f. n. pl. *Aliments.*
 Alkalia, f. n. pl. *Alkalis.*
 Alopecia, f. f. *Alopécie.*
 Alteratio, f. f. *Altération.*
 Amaritudo, f. f. *Amertume.*
 Amblyopia, f. f. *Amblyopie.*
 Ampullæ, f. f. pl. *Ampoules.*
 Analepsis, f. f. *Analepsie.*
 Anasarca, f. f. *Anasarque.*
 Anchylops, f. m. *Anchylops.*
 Angina, f. f. *Angine.*
 Ankylosis, f. f. *Ankylose.*
 Anorexia, f. f. *Anorexie.*
 Anthracosis, f. f. *Anthracose.*
 Anthrax, f. n. *Anthrax.*
 Aphonia, f. f. *Aphonie.*
 Aphthæ, f. f. pl. *Aphthes.*
 Apoplexia, f. f. *Apoplexie.*
 Apostema, f. f. *Apostème.*
 Apozema, f. n. *Apozème.*
 Apyrexia, f. f. *Apyrexie.*
 Ardor urinæ. *Ardeur d'urine.*
 Arthritis, f. f. *Goutte.*
 Ascarides, f. m. pl. *Ascarides,*
vers.
 Ascites, f. f. *Ascite.*
 Afodes febris. *Fievre afodes.*
 Asphyxia, f. f. *Asphyxie.*

Asthma, f. n. Asthme.
Atonia, f. f. Atonie.
Atrophia, f. f. Atrophie.

B
B Alnea, f. n. pl. *Bains.*
 Borborygmi, f. m. pl. *Borbo-*
rygmes.
 Bradypepsia, f. f. *Bradypepsie.*
 Branchus, f. m. *Rhume de*
gorge.
 Bubo, f. m. *Bubon.*
 Bulimus, f. m. *Boulimie.*

C
C Achexia, f. f. *Cachexie.*
 Cacochymia, f. f. *Cacochymie.*
 Calculus, f. m. *Pierre.*
 Cancer, f. m. *Cancer.*
 Carbo, f. m. *Anthrax.*
 Carbunculi, f. m. plur. *Char-*
bons.
 Carcinoma, f. n. *Cancer.*
 Cardialgia, f. f. *Cardialgie.*
 Caries, f. f. *Carie.*
 Carunculæ, f. f. pl. *Carnosités.*
 Carus, f. m. *Carus.*
 Catalepsis, f. f. *Catalepsie.*
 Catamenia, f. n. pl. *Suppression*
des menstrues.
 Cataplasma, f. n. *Cataplasme.*
 Cataplexis, f. f. *Stupeur.*
 Catarrhus, f. m. *Catarrhe.*
 Catoche, f. f. *Catochus, f. m.*
Catalepsie.
 Causus, f. m. *Fievre ardente.*
 Cephalæa, f. f. *Céphalée.*
 Cephalalgia, f. f. *Céphalalgie.*
 Chemosis, f. m. *Ophthalmie.*
 Chiragra, f. f. *Chiragre.*
 Chlorosis, f. f. *Pâles-couleurs.*

Choléra-morbus, f. m. *Choléra-morbus.*

Chordapfus, f. m. *Miséréré.*

Chorea sancti Viti. *Danse de saint Vit.*

Chronicus morbus. *Maladie chronique.*

Clavus, f. m. *Clou.*

Clavus hystericus. *Clou hystérique.*

Coctio. *Coction.*

Coeliacapassio. *Passion cœliaque.*

Colica, f. f. *Colique.*

Colliquatio, f. f. *Colliquation.*

Coma, f. f. *Coma.*

Condylomata, f. n. pl. *Condylomes.*

Congestio, f. f. *Congestion.*

Consumptio, f. f. *Consumption.*

Constipatio, f. f. *Constipation.*

Contusio, f. f. *Contusion.*

Convulsiones, f. f. pl. *Convulsions.*

Coryza, f. f. *Rhume du Cerneau.*

Crepitus, f. m. *Vent.*

Crinones, f. m. pl. *Crinons.*

Crisis. *Crise.*

Cruditas, f. f. *Crudité.*

Crusta lactea. *Achores.*

Cucurbitini, f. m. pl. *Vers cucurbitains.*

Cynanthropia, f. f. *Cynanthropie.*

D

Debilitas stomachi. *Foiblesse d'estomac.*

Deliquium, f. n. *Syncope.*

Delirium, f. n. *Délire.*

Dementia, f. f. *Démence.*

Dentition, f. f. *Dentition.*

Dentium dolor. *Maux de dents.*

Depilatorium, f. n. *Dépilatoire.*

Diabetes, f. m. *Diabète.*

Diarrhæa, f. f. *Diarrhée.*

Dieta, f. f. *Diète, régime.*

Dissolutio, f. f. *Dissolution.*

Dracunculi, f. m. pl. *Dracuncules.*

Dyspepsia, f. f. *Digestion difficile.*

Dyspnæa, f. f. *Difficulté de respirer.*

Dysenteria, f. f. *Dyssentérie.*

Dysuria, f. f. *Dysurie.*

E

Efflorescentia, f. f. *Exanthèmes.*

Elephantiasis, f. f. *Lepre.*

Emetica, f. n. pl. *Emétiques.*

Epialos, f. m. *Epiale, espece de fièvre.*

Epilepsia, f. f. *Epilepsie.*

Erysipelas, f. m. *Erysipele.*

Exanthemata, f. n. pl. *Exanthèmes.*

Excoriatio, f. f. *Ecorchure.*

Excrementia, f. f. *Excroissance.*

F

Fames, f. f. *Faim.*

Farctus, f. m. *Obstruction.*

Fatuitas, f. f. *Folie.*

Ficus, f. m. *Fic.*

Flatus, f. m. pl. *Vents.*

Fluor albus. *Fleurs blanches.*

Fœtor oris, f. m. *Puanteur de la bouche.*

Fuligo venenosa. *Vapeurs mal-faisantes.*

Furor uterinus. *Fureur utérine.*

G

GAngræna, f. f. *Gangrene.*

Gargarisma, f. n. *Gargarisme.*

Gonagra, f. f. *Goutte aux genoux.*

Gonorrhæa, f. f. *Gonorrhée.*

Gravedo, f. f. *Espece de catarrhe.*

H

Hæmoptysis, f. f. *Crachement de sang.*

Hæmorrhagia, f. f. *Hémorrhagie.*

Hemorrhoides, f. f. pl. *Hémorrhoides.*
 Hætica febris. *Fievre hectique.*
 Hemicrania, f. f. *Migraine.*
 Hemiplegia, f. f. *Hémiplégie.*
 Hepatitis, f. f. *Hépatite.*
 Herpes, f. m. *Herpe.*
 Hydatis, f. m. *Hydatide.*
 Hydrocele, f. f. *Hydrocele.*
 Hydrophobia, f. f. *Hydrophobie.*
 Hydropifis, f. f. *Hydropisie.*
 Hypercatharsis, f. f. *Superpurgation.*
 Hypochondriasis, f. f. *Hypochondriasme.*
 Hysterica passio. *Passion hystérique.*

I

Icterus, f. m. *Jaunisse.*
 Iliaca passio. *Miséréré.*
 Impetigo, f. f. *Especce de Gale.*
 Inappetentia, f. f. *Especce d'appétit.*
 Incontinentia urinæ. *Incontinence d'urine.*
 Incubus, f. m. *Cochemar.*
 Indigestio, f. f. *Indigestion.*
 Inedia, f. f. *Abstinence.*
 Infarctus, f. m. *Obstruction.*
 Inflammatio, f. f. *Inflammation.*
 Insomnium, f. f. *Insomnie.*
 Intumescencia, f. f. *Enflure.*
 Ischias, f. f. *Sciathique.*
 Ischurias, f. f. *Ischurie.*

K

Kinakina, f. f. *Quinquina.*

L

Lassitudo spontanea. *Lassitude spontanée.*
 Lepa, f. f. *Lépre.*
 Lethargus, f. m. *Léthargie.*
 Leucophlegmatia, f. f. *Leucophlegmatie.*

Lienteria, f. f. *Lienterie.*
 Lippitudo, f. f. *Chassie.*
 Litteratorum morbi. *Maladies des gens de Lettres.*
 Lochiorum suppressio. *Suppression des Lochies.*
 Lues venerea. *Vérole.*
 Lumbago rheumatica. *Rhumatisme aux lombes.*
 Lumbrici, f. m. pl. *Vers.*
 Lipothymia, f. f. *Lipothymie.*
 Lycanthrophia, f. f. *Lycanthrophie.*
 Lymphæ morbi. *Maladies de la lymphe.*
 Lypiria, f. f. *Fievre lypirienne.*

M

Malacia, f. f. *Malacie.*
 Maligna febris. *Fievre maligne.*
 Mania, f. f. *Manie.*
 Marasmus, f. f. *Marasme.*
 Marisci, f. m. pl. *Excroissances au fondement.*
 Melancolia, f. f. *Mélancolie.*
 Mensium suppressio. *Suppression des regles.*
 Migrana, f. f. *Migraine.*
 Miserere, f. m. *Passion iliaque.*
 Morbilli, f. m. pl. *Rougeole.*
 Morfus animalium venen. *Morsure des animaux venimeux.*

N

Narium pruritus. *Démangeaison dans le nez.*
 Nausea, f. f. *Nausée.*
 Nephritis, f. f. *Néphrétique.*
 Nidor, f. m. *Rapport nidoreux.*
 Noli-me-tangere. *Especce de cancer.*
 Nostalgia, f. f. *Maladie du pays.*

O

Obesitas, f. f. *Embonpoint démesuré.*
 Obstipatio, f. f. *Constipation.*

Obstitutio, f. f. *Obstruction.*
Oculorum morbi. *Maladies des yeux.*
Odontalgia, f. f. *Douleur des dents.*
Odontagra, f. f. *Goutte sur les dents.*
Oedema, f. n. *Œdème.*
Omphalocele, f. m. *Hernie ombilicale.*
Ophthalmia, f. f. *Ophthalmie.*
Opisthotonos, f. m. *Especie de convulsion.*
Oppressio, f. f. *Oppression.*
Orgasmus, f. m. *Orgasme.*
Orthopnæa, f. f. *Difficulté de respirer.*
Ozoena, f. f. *Ulcere des narines.*

P

PAlpebrarum conglutinatio. *Agglutination des paupieres.*
Palpitation cordis. *Palpitation du cœur.*
Panaritium, f. n. *Panaris.*
Pandiculatio, f. f. *Extension violente des membres.*
Paracenthesis, f. f. *Ponction.*
Paralysis, f. f. *Paralyse.*
Paraphrenesis, f. f. *Paraphrénésie.*
Paraplexia, f. f. *Paraplégie.*
Paresis, f. f. *Paralyse.*
Parotis, f. f. *Tumeur aux parotides.*
Partus, f. f. *Accouchement.*
Passio hypochondriaca. *Passion hypochondriaque.*
Passio hysterica. *Passion hystérique.*
Passio iliaca. *Passion iliaque.*
Peripneumonia, f. f. *Péripneumonie.*
Petechiæ, f. f. pl. *Pétéchies.*
Petechialis febris. *Fievre pétéchiale.*
Phagædenicum ulcus. *Ulcere phagédénique.*

Phlebectomia, f. f. *Saignée.*
Phlegmone, f. n. *Phlegmon.*
Phlogosis, f. f. *Phlogose.*
Phrenitis, f. f. *Phrénésie.*
Phthisis, f. f. *Phthisie.*
Pica, f. f. *Appétit dépravé.*
Plethora, f. f. *Pléthore.*
Pleuritis, f. f. *Pleurésie.*
Plica polonica. *Maladie des cheveux.*
Podagra, f. f. *Goutte aux pieds.*
Pollutio nocturna. *Pollution nocturne.*
Polypus, f. f. *Polype.*
Prægnatio, f. f. *Grossesse.*
Priapismus, f. m. *Priapisme.*
Procidencia ani. *Chute du fondement.*
Uteri. *De la matrice.*

Pruritus, f. m. *Démangeaison.*
Ptyalismus, f. m. *Salivation.*
Pulsus. *Pouls.*
Purpura, f. f. *Pourpre.*

Q

Quartana febris. *Fievre quartre.*
Quotidiana febris. *Fievre quotidienne.*

R

Rabies, f. f. *Rage.*
Raucedo, f. f. *Enrouement.*
Rachitis, f. f. *Chartre, ou noueure.*
Rhagades, f. f. *Petites excroissances aux parties naturelles.*
Rhumatismus, f. m. *Rhumatisme.*
Risus sardonicus. *Ris sardonique.*
Rosea, f. f. *Especie d'érysipele.*
Ructus, f. m. *Rapport.*

S

Saburra, f. f. *Saburre.*
Salivatio, f. f. *Salivation.*

Sarcosis, f. f. *Excroissance charnue.*

Satietas, f. f. *Dégoût.*

Satyriasis, f. f. *Satyriafisme.*

Scabies, f. f. *Gale.*

Schias, f. m. *Goutte sciatique.*

Scirrhus, f. m. *Skirrhe, ou Squirrhe.*

Scorbutus, f. m. *Scorbut.*

Sirialis, f. f. *Inflammation du cerveau.*

Sopor, f. m. *Assoupissement.*

Spasmus, f. m. *Spasme.*

Sphacelus, f. m. *Sphacele.*

Spina-ventosa. *Spina-ventosa.*

Spissitudo humorum. *Epaississement des humeurs.*

Sterilitas, f. f. *Stérilité.*

Stertor, f. m. *Sterteur.*

Stomacace, f. n. *Especie de scorbut.*

Strabismus, f. m. *Strabisme.*

Stranguria, f. f. *Difficulté d'uriner.*

Struma, f. f. *Ecouvillon.*

Subsultus tendinum. *Soubresaut des tendons.*

Sudor anglicus. *Suette.*

Suffocatio hysterica. *Suffocation hystérique.*

Superpurgatio, f. f. *Superpurgation.*

Suppressio, f. f. *Suppression.*

Hemorrhoidum, des hémorrhoides.

Mensium, des regles.

Februm, des fièvres.

Suppuratio, f. f. *Suppuration.*

Surditas, f. f. *Surdité.*

Syncope, f. f. *Syncope.*

Synochus putrida. *Synoque putride.*

Syphilis, f. f. *Vérole.*

T

T Abes, f. f. *Atrophie.*

Tympanites, f. m. *Tympanite.*

Tænia, f. f. *Ver solitaire.*

Tarentismus, f. m. *Tarentisme.*

Temperamentum, f. n. *Tempérament.*

Tenesmus, f. m. *Ténésie.*

Tetanos, f. m. *Especie de convulsion.*

Tinea, f. f. *Teigne.*

Tinnitus aurium. *Tintement d'oreilles.*

Tophi, f. m. pl. *Tubercules.*

Tuberculum, f. n. *Tubercule.*

Tremor artuum. *Tremblement des membres.*

Tussis, f. f. *Toux.*

Tyriasis. *Voyez Satyriasis.*

V

V Ariolæ, f. f. pl. *Petite-vérole.*

Venæ sectio. *Saignée.*

Venena, f. n. pl. *Poisons.*

Ventosa spina. *Spina-ventosa.*

Vermes, f. m. pl. *Vers.*

Verrucæ, f. f. *Verrues.*

Vertigo, f. f. *Vertige.*

Volvulus, f. m. *Passion iliaque.*

Vomica, f. f. *Vomique.*

Vomitus, f. m. *Vomissement.*

Urticatio, f. f. *Rougeur à la peau.*

Urtio, f. f. *Brûlure.*

Vulnus, f. n. *Blessure.*

Uvulæ erosio. *Erosion de la Luette.*

X

X Erophthalmia, f. f. *Ophthalmie.*

E X P L I C A T I O N

*Des Poids & des Mesures employés dans
cet Ouvrage.*

LA pinte est de deux livres. *ou une Boiteille.*

La livre est de seize onces.

L'once est de huit gros.

Le gros est de trois scrupules, ou soixante-
douze grains.

Le scrupule est de vingt-quatre grains.

Le grain équivaut à un grain d'orge.

1 once vaut 8 Drachmes ou Gros,

1a Drachme 3 scrupules
ou 72 grains



La livre médicale de France
d'Allemagne et d'Angleterre est de

12 onces, ou 5760 grains

1 once 480 grains, ou 8 Drachmes

1 Drachme 3 scrupules ou 60 grains

1 scrupule 20 grains



DICTIONNAIRE

PORTATIF

DE SANTÉ.

❧ (A B C) ❧

ABCÈS, f. m. est un amas de pus renfermé dans le lieu même où il s'est formé aux dépens des parties molles dont il tient la place, ou qui l'environnent.

On distingue trois sortes d'abcès, de simples, de composés, & de compliqués. Les simples sont ceux dont le pus se trouve ramassé dans un seul endroit ou foyer; les composés sont ceux où le pus se trouve répandu dans plusieurs sinus ou cavités; & les compliqués sont ceux qui sont accompagnés de carie, de virus, &c. Nous ne traiterons ici que des abcès simples; nous renvoyons pour les autres au *Dictionnaire de Chirurgie*, & aux articles *ULCERE*, *CARIE*, &c.

Il y a deux temps principaux à considérer dans l'abcès; celui où le pus se forme, & celui où il est déjà formé.

Quand il y a de la fièvre, des élancements dans la partie, que l'on y sent une chaleur vive, qu'il y a tumeur, rougeur & douleur, on peut conjecturer avec assez de raison, que le pus est près de se former: l'augmentation de tous ces symptômes, & des frissons irrégu-

liers, font connoître que la suppuration se fait. Quand, au contraire, les battements dans la partie cessent, que la chaleur est moindre, qu'il y a une diminution de rougeur & de tension, que la tumeur s'élève en pointe, & qu'en appliquant dessus les deux doigts alternativement on sent flotter quelque chose, il n'y a point de doute que le pus est formé, & que la matiere est parfaitement cuite. Néanmoins il faut remarquer que lorsque la matiere se trouve sous quelques parties voisines des tendons & des os, la suppuration peut être faite, le pus bien formé, sans que les symptômes diminuent, parce que ces parties tendineuses, restant toujours tendues, font compression sur celles qu'elles entourent; ce qui arrive quelquefois dans le panaris. Il faut, dans ces sortes de cas, faire ouvrir l'abcès par un chirurgien, quand le pus est trop long-temps à se former. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

ABCÈS CRITIQUE. *Voyez l'article DÉPÔT CRITIQUE.*

ABSTINENCE, f. f. se dit ordinairement de la privation de nourriture en général, ou de quelqu'aliment en particulier.

L'abstinence dans toutes les maladies vives, accompagnées de beaucoup de fièvre, devient indispensable. Comme la fièvre n'est autre chose qu'un effort que fait la nature pour détruire les humeurs viciées, si, dans cet instant, on lui donne de la nourriture solide, on partage ses forces, & par ce moyen on retarde la perfection de son travail.

Dans les fièvres continues avec redoublements, c'est-à-dire, dans celles qui n'ont point d'interruption, & qui se manifestent dans certaines heures de la journée avec plus de force, il faut absolument s'en tenir aux bouillons faits avec le bœuf & le mouton, & quelquefois un peu de veau.

Dans les fièvres qui ont quelque intermittence, il n'est pas nécessaire de se réduire tout-à-fait à la nourriture liquide. On peut, dans les intervalles, prendre quelques aliments solides, comme de la soupe, de la chair de poulet, de bœuf, &c.

Il est bon d'observer que l'on doit toujours propor-

tionner sa nourriture à la force, à la durée de la fièvre; de façon qu'il faut beaucoup moins manger dans une fièvre qui revient tous les jours, que dans celle qui est tierce & quarte.

L'âge cependant établit quelques exceptions dans le régime.

Les enfants ne sont pas en état de soutenir l'abstinence, comme les grandes personnes. Depuis la naissance jusqu'à un an, on doit toujours donner le tetton aux enfants, quelque fièvre qu'ils aient, & quel que soit l'état de maladie dans lequel ils se trouvent. Depuis un an jusqu'à trois, il est nécessaire également de ne point supprimer tout-à-fait la nourriture aux enfants dans l'état de maladie : il convient seulement de le faire avec modération.

On peut leur faire une panade avec quelques tranches de pain que l'on fait cuire avec un peu de beurre & de l'eau; ou, si la fièvre est légère, la nourriture qui leur convient le mieux est du lait, dans lequel on délaie de la mie de pain écrasée, que l'on fait cuire légèrement en consistance de bouillie. Si on veut rendre cet aliment plus nourrissant, on peut y ajouter un jaune d'œuf avec un peu de sucre.

Les vieillards sont à peu près dans le même cas que les enfants; les longues abstinences & la diète forcée les épuisent.

Les jeunes gens qui jouissent d'un bon tempérament, & qui sont dans la force de l'âge, sont ceux qui sont le plus en état de supporter la diète dans les maladies.

L'habitude a ses droits dans la maladie comme en pleine santé. Un porte-faix, habitué à boire de l'eau-de-vie tous les jours, que l'on réduiroit subitement à un régime austère, & à prendre beaucoup de boissons aqueuses, se trouveroit plutôt affoibli qu'un autre. Il faut à ces sortes de tempéraments très-peu d'eau, & quelquefois un peu de vin pour les fortifier.

À l'égard de ceux qui sont naturellement grands mangeurs, il leur faut aussi un peu de nourriture pour satisfaire à l'habitude qu'ils ont contractée. Quand leur fièvre est très-vive, on ne peut pas leur permettre de

nourriture solide; mais il faut y suppléer par du bouillon donné un peu plus fréquemment, par de la gelée de viande; &, quand le feu de la fièvre commence à tomber, on doit même leur accorder un peu de nourriture solide, comme de la soupe. Cette tolérance est rarement funeste en pareil cas, pourvu qu'on en fasse usage avec modération. C'est à la prudence du médecin qui gouverne ces sortes de malades, à régler leur nourriture. Comme ils ont la fibre dure, tendue, les vaisseaux vigoureux, la matière de la fièvre est mieux broyée, & est bien plutôt travaillée que dans les autres tempéraments; c'est ce qui fait que l'on peut quelquefois courir les risques de partager les forces de la nature, & de donner à ces hommes forts & robustes un peu de nourriture solide.

L'abstinence produit de très-grands avantages dans la maladie; & souvent elle sert de préservatif dans l'état de santé. Quand on se sent rempli, que l'on a du dégoût, un défaut d'appétit, ou point de besoin réel, pour-lors on doit se condamner soi-même à la diète. En général, dans la santé, la nourriture doit être proportionnée à son âge & à sa force, à l'exercice de corps & d'esprit que l'on fait; en un mot, la réparation que l'on donne au corps, doit être mesurée sur la dissipation que l'on a faite.

Les enfants doivent beaucoup plus manger que les vieillards, parce qu'ils dissipent beaucoup, & qu'ils sont obligés de fournir à leur accroissement, qui est très-prompt.

Les vieillards, au contraire, doivent être très-sobres, parce qu'ils n'éprouvent pas de grandes dissipations, & qu'ils décroissent tous les jours.

Les adultes mangent plus que les vieillards, & moins à proportion que les enfants.

Dans l'âge viril, la balance est égale: on répare à peu près autant que l'on dissipe. On doit absolument s'abstenir des aliments que l'on a éprouvé être nuisibles à son tempérament: on peut, au contraire, manger de ceux qui s'accordent avec lui, quoiqu'ils paroissent mal-sains en général, pourvu qu'ils n'aient point un

caractere pernicieux, & qu'ils ne soient pas si difficiles à digérer, que l'estomac n'en puisse pas venir à bout.

Quoique nous ayons recommandé d'éviter toute nourriture solide dans les fievres continues, il faut cependant distinguer celles qui viennent à la suite de longues maladies, après des fatigues considérables, des chagrins, des évacuations forcées, les fievres lentes, les fievres hectiques. La chaleur du sang est si grande dans ces sortes de fievres, il y a une si grande vivacité dans la circulation, qu'il est à craindre que ce grand mouvement, continué trop long-temps, ne rende les humeurs âcres, ne dessèche les solides, n'épuise & n'aigrisse les liquides. Il faut, dans ces circonstances, permettre de la nourriture solide: cela est sur-tout essentiel dans les enfants. Nous en avons vu plusieurs qui se sont rétablis par les seuls aliments solides, le bon air & un bon régime. La soupe, les œufs frais, le pain avec les confitures & les fruits cuits, sont les seuls aliments qu'on puisse conseiller en pareilles occasions. Si on vouloit s'obstiner à refuser de la nourriture, on verroit ces malades dépérir tous les jours, & la fièvre augmenter, au lieu de diminuer. Nous croyons que ce précepte est de la plus grande importance pour tous ceux qui sont préposés pour veiller à la guérison des malades.

ACCÈS, s. m. retour périodique de certaines maladies, après lequel il succede une intermission ou une rémission, comme dans les fievres intermittentes, dans la rage, dans la folie. On dit, Un malade est dans son accès, en parlant d'un fou, d'un homme qui est sujet à tomber du haut mal: on dit de quelqu'un qui est attaqué d'une fièvre tierce ou quarte, qu'il est dans son accès.

ACCOUCHEMENT, s. m. l'action par laquelle une femme met au monde le fœtus qu'elle contient dans son ventre.

Ordinairement une femme n'accouche que d'un seul enfant, mâle ou femelle. Quelquefois cependant elle en fait deux, très-rarement trois & quatre.

Il y a trois sortes d'accouchements, celui qui est naturel, celui qui est laborieux, & l'accouchement contre

nature. Le premier exige très-peu de précautions : il suffit de faire prendre avant le travail un lavement à celle qui est près d'accoucher, & de lui tirer trois poëlettes de sang.

Quelquefois les accoucheurs sondent les femmes qui sont en travail, & font dégorger la vessie, pour rendre l'accouchement plus heureux.

Dans l'accouchement laborieux, outre les précautions que l'on vient d'indiquer, il faut encore beaucoup d'adresse de la part de l'accoucheur, & beaucoup de patience de la part de celle qui est en travail. Néanmoins les douleurs sont si vives, & le travail si long, qu'elle peut courir risque pour la vie.

Quand la femme a perdu beaucoup de sang, qu'elle est extrêmement foible, on peut faire usage de la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux distillées de Mélisse simple & de Chardon bénit, de chacune deux onces.*

Des Confections d'Hyacinthe & Alkermès, de chaque un demi-gros.

De l'Eau de Fleurs d'Orange, deux gros.

De Sirop d'Œillet.

De Limon, de chacun une demi-once.

De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

Mêlez le tout, pour donner d'heure en heure une cuillerée.

Dans le cas où l'on ne pourroit pas se procurer facilement les drogues qui entrent dans cette potion, on pourroit y substituer un gros de confection d'hyacinthe dans deux cuillerées d'eau de fleurs d'orange, ou l'eau cordiale qui suit.

Prenez trois bouquets d'œillets rouges épluchés; ajoutez trois demi-poignées de feuilles de mélisse, une poignée de fleurs de coquelicot, & une petite poignée de petite centaurée en fleurs; versez dessus deux pintes de bon vin rouge; mettez le tout dans un vaisseau bien couvert; laissez-le auprès du feu chaudement, pendant douze heures; passez ce vin, pour en donner un petit verre ou quatre cuillerées d'heure en heure.

Ce vin, & la potion qui le précède, ne conviennent

nullement quand il y a une fièvre considérable & beaucoup de douleurs, ou quand la femme est encore forte, & qu'on peut attendre la délivrance des efforts que doit faire la nature.

Dans les accouchements laborieux où les douleurs sont petites & légères, venant de loin en loin, & de mauvaise espèce, la potion suivante les réveille par l'irritation qu'elle cause aux intestins, & en mettant en contraction les muscles du bas-ventre, & facilitant par-là l'expulsion du fœtus.

Prenez, *Du Séné mondé, deux gros.*

Faites - le infuser pendant une heure dans un petit verre d'eau bouillante, passez ensuite par un linge avec expression, & ajoutez-y le jus d'une orange aigre, pour une potion à donner sur le champ.

Quand on a des preuves que le fœtus est mort, on peut donner le julep suivant, pour le chasser hors du corps de la mere.

Prenez, *Des Eaux de Fleurs d'Orange.*

De Chardon-bénit, de chacune

deux onces.

De Trochisque de Myrrhe, un scrupule.

De Sirop d'Armoise, une demi-once.

Mêlez le tout pour un julep.

Ce julep convient dans les femmes qui sont fort foibles, mais non dans celles qui sont fortes & qui ont de vives douleurs; il faut, pour le donner avec sûreté, remarquer en total ou en partie les signes suivants, par lesquels on connoitra si l'enfant est mort.

S'il y a long-temps que la mere ne l'a senti remuer, s'il sort de la matrice des humidités cadavéreuses, si la femme sent une grande pesanteur dans le ventre, si l'enfant n'a aucun soutien, tombant toujours du côté où la mere se couche, si elle éprouve des syncopes & des convulsions fréquentes, s'il y a long-temps que l'arrière-faix & le cordon ombilical sont sortis; si, mettant la main dans la matrice, l'enfant est froid, son ombilic sans pulsation & sa langue immobile, & sur-tout si la mere a perdu beaucoup de sang, & qu'elle soit fort affoiblie.

On peut faire usage aussi avec succès, pour faire

fortir le fœtus, quand il est mort, d'une décoction de la racine de fougere mâle, à la dose d'une once dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte.

Il est bon de remarquer que dans ce cas la main d'une sage-femme habile, ou d'un bon accoucheur, vaut mieux que tous les remedes internes qu'on pourroit employer.

Les femmes en couche s'imaginent ordinairement que, quand elles sont échappées de l'accouchement sans une très-grande fièvre, & sans des symptômes très-fâcheux, elles peuvent & doivent manger de tout sans aucun ménagement. Ce malheureux préjugé moissonne le tiers des femmes en couche.

Le troisième jour, où se déclare la fièvre de lait, est sur-tout très-critique, & demande à être passé avec prudence & retenue : autrement la fièvre augmente, le lait se trouble, les vuidanges se suppriment, les convulsions & la mort bientôt se succèdent.

Quand il n'y a point d'accidents fâcheux, on ne doit pas tenir les femmes en couche à une diete sévère ; mais il ne faut pas non plus leur laisser la liberté de vivre de tout, car elles en seroient bientôt les victimes : elles peuvent manger de la soupe, un peu de volaille, des œufs frais, du bœuf ou du mouton bouillis ou rôtis à dîner, & point de viande le soir. Il vaudroit mieux qu'elles fissent une diete un peu exacte, que de se livrer sans réserve à leur gourmandise : d'un côté, elles ne risquent que de la foiblesse ; de l'autre, au contraire, des maladies & la mort.

A l'égard de l'accouchement contre-nature, il exige une adresse infinie de la part de l'accoucheur, & beaucoup de force & de patience de la part de la femme qui est en travail : au reste, on doit suivre les mêmes remedes & prendre les mêmes précautions que dans l'accouchement laborieux. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie, à l'article ACCOUCHEMENT.

Les femmes en couche sont sujettes à bien des maladies que nous aurons occasion de détailler chacune à son article. Voyez FEMME EN COUCHE, POURPRE BLANC, VUIDANGES, TRANCHÉES, &c.

ACHORES, f. m. espece de teigne. C'est aussi un petit ulcere qui se forme sur la peau de la tête, & qui jette, par une infinité de petits trous dont il est parsemé, une quantité de pus qui est plus épais que l'eau, mais qui cependant n'a pas la consistance de miel.

On appelle aussi *achores* les croûtes de lait auxquelles les enfants sont sujets. Il y a cependant cette différence, que les *achores* ont leur siege dans la peau même qui en est toute sillonnée, & les véritables croûtes de lait résident dans les glandes qui regnent dans la peau. *Voyez CROUTES DE LAIT; Voyez TEIGNE.*

On reconnoît ces sortes de croûtes à la nature de l'ulcere, qui n'est pas profond, qui est parsemé de petits trous, qui réside à la tête, qui répand une matiere purulente plutôt liquide, qu'épaisse comme le pus doit l'être.

La cause immédiate de cette maladie est l'âcreté de la lymphe, qui, ne pouvant plus être contenue dans ses propres vaisseaux, les ronge, en détruit la texture, & produit des écoulements sous la forme de petits ulcères.

Les causes éloignées sont un mauvais lait, l'usage du vin, du café, des ragoûts épicés, du sel, du vinaigre; un air épais & grossier, ou trop vif; un défaut de propriété de la part de la nourrice qui n'a pas soin de la tête de l'enfant; une transpiration arrêtée, un vice héréditaire; un virus vérolique, scrophuleux, &c.

Pour y remédier, voici ce qu'on peut faire. On commence par une saignée au bras: on doit prendre après, une purgation avec un gros de rhubarbe, deux gros de féné, deux onces de manne; pour tisane, la décoction de racine de patience sauvage, dont on fait bouillir la valeur d'une once dans une pinte d'eau, & dont on boit trois verres par jour: on finira le traitement par une seconde purgation au bout de huit jours, qui consistera en deux gros de feuilles de féné, un gros de sel de Glauber, six grains de jalap, & une demi-once de confectiion Hamec; on adoucira ce purgatif selon l'âge.

Quand on aura pris toutes ces précautions pour empêcher que l'humeur ne se jette sur la poitrine ou sur quelque partie essentielle à la vie, on pourra pour lors

appliquer sur cette espece de teigne le liniment suivant.
 Prenez, *Des Baies de Genievre bien mûres, telle quantité qu'il vous plaira.*

Pilez-les & faites-les bouillir, battez & mêlez-les avec du sain-doux; passez ensuite par un linge avec expression, & gardez ce liniment pour l'usage.

On commencera par laver la tête avec de l'urine d'une personne en santé, dans laquelle on aura fait bouillir de la racine & des feuilles de mauve & de guimauve.

On appliquera ensuite le liniment, observant de couvrir la tête avec un papier brouillard; on réitérera la même chose tous les jours.

On fera prendre intérieurement aux enfants, avant & pendant l'usage du liniment, du petit-lait clarifié, dans lequel on mettra infuser une pincée de fleurs de coquelicot.

Quand ils seront plus grands & plus raisonnables, on leur fera une décoction légère de squine, à la dose de deux gros, bouillie dans trois demi-setiers d'eau réduits à chopine; on passera ensuite cette boisson; on la coupera avec du lait.

On pourra aussi, au lieu du liniment précédent, appliquer sur la tête de l'huile d'œuf, mêlée avec une partie égale d'huile des philosophes. On recommande aussi l'huile de girofle faite par infusion, comme un fort bon topique en ce cas. Le liniment dont nous avons donné la description ci-dessus est plus facile à faire, & moins coûteux.

On aura toujours l'attention de purger les enfants attaqués de ces croûtes, tous les huit ou dix jours.

On ne fera pas saigner les enfants, on se contentera de leur faire boire de la tisane faite avec la racine de patience sauvage: on les purgera après avec de l'eau de rhubarbe, c'est-à-dire, avec un demi-gros de rhubarbe infusée dans un demi-setier d'eau, pendant toute la nuit, sur des cendres chaudes. Après cette purgation, on appliquera le liniment comme ci-dessus.

ACIDES, adj. pris substantivement; maladies occasionnées par la surabondance des acides.

Presque tous les aliments dont on se nourrit sont sujets à tourner en acides, c'est-à-dire, qu'il arrive assez souvent qu'ils s'aigrissent. Ce sont ces aigreurs qui deviennent une des causes les plus fréquentes des maladies. On en voit des exemples assez communs parmi les enfants de l'un & l'autre sexe, & parmi les adultes qui mènent une vie sédentaire & peu exercée.

Les aliments qui engendrent les suc acides, sont ceux qu'on appelle farineux : tels sont le froment, le seigle, l'orge, les fèves, les pois, le riz, & généralement tous les végétaux, cuits ou crus.

Le lait dont les enfants se nourrissent, produit fort souvent les mêmes inconvénients.

La viande, & sur-tout la chair des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau, le cochon de lait, fournissent quelquefois à l'estomac des suc aigres ; cela est cependant plus rare.

Les aigreurs prennent ordinairement naissance dans l'estomac ou dans les boyaux, d'où elles sortent par le vomissement ; quelquefois les matières aigres passent par les selles ou dans le sang.

Il y a plusieurs signes qui annoncent les aigreurs, comme les rapports qui sentent l'aigre, les picotements à l'estomac ; un sentiment de faim, des démangeaisons dans le nez, des rougeurs au visage immédiatement après les repas : mais les caractères les plus sensibles sont la qualité & la couleur des excréments, qui sont d'un jaune tirant sur le verd, quelquefois tout verds, & qui ont une odeur acide.

Quand les aigres sont répandus dans les boyaux, ils altèrent la couleur & l'action de la bile ; ils donnent lieu à des coliques, à des dévoiements, à des dyssenteries, & à des embarras dans les différentes parties du bas-ventre. De-là naissent les pâles-couleurs dans les filles : c'est pourquoi on voit presque tous les enfants qui sont exposés à cette incommodité, porter un ventre plus gros qu'ils ne devroient l'avoir naturellement.

Quand les acides passent dans le sang, ils épaississent les humeurs, ils arrêtent le cours de la lymphe nour-

riciere, ils retardent le développement du corps, bouchent tous les vaisseaux, & forment un embarras général dans toute la circulation. Quelquefois ils s'annoncent avec plus d'éclat, selon les différentes parties où ils se portent. A la peau, ils occasionnent des rougeurs, des bontons, des dartres; à la poitrine, des toux seches & presque convulsives; à la tête, des convulsions, des vertiges : en un mot, ce sont autant de maladies différentes, qui tiennent toutes à la même racine, & qui dépendent entièrement de la même source. La cause étant une fois connue, on peut plus aisément en trouver le remede; il s'agit de mettre en usage tout ce qui peut détruire les acides.

Si l'on suivoit bien ce principe, & qu'on l'appliquât à propos, on viendrait à bout de beaucoup de maladies qui moissonnent les trois quarts des enfants. Voici la route que l'on peut suivre.

Lorsqu'un adulte sentira des rapports aigres, des chaleurs d'entrailles, des picotements douloureux, des faims & des dégoûts extraordinaires, des démangeaisons dans le nez, avec des rougeurs au visage, on commencera par lui donner, pendant deux ou trois jours, un gros de poudre aborbante, faite avec les yeux, les pattes, les écailles d'écrevisses, de cancrs, de homards, d'huitres, de moules calcinées; ou avec les coraux, les perles, la nacre de perle, la craie & le bol. On partagera le gros en six prises, dont on prendra trois, une heure avant les repas, en les délayant dans une cuillerée d'eau.

Après l'usage, continué pendant deux ou trois jours, d'une de ces poudres à son choix, on tâchera d'évacuer le malade ou par en-haut, ou par en-bas. Si les aigreurs sont accompagnées d'envies de vomir, le plus court parti est de prendre deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, en trois verres, à une heure de distance l'un de l'autre, en observant de beaucoup boire pendant que l'émétique fera son effet. *Voyez* EMÉTIQUE.

Si l'on n'a aucune envie de vomir, & que l'on ait au contraire des coliques assez fréquentes, pour lors on préférera une purgation simple. *Voyez* PURGATION.

Il ne faut pas oublier de faire précéder la médecine par l'usage de la poudre absorbante, car autrement l'émétique & la purgation feroient beaucoup moins d'effet. Si, malgré cette purgation, la même incommodité subsistoit, on se mettroit à l'usage d'une poudre faite avec douze grains de rhubarbe, & un scrupule d'yeux d'écrevisses, dans une cuillerée de soupe. On continueroit cette poudre pendant huit jours, après quoi on se purgeroit comme ci-dessus.

Il y a encore un autre moyen de venir à bout de l'acide qui se trouve dans le corps, c'est en faisant usage des remèdes qui sont propres à le détruire: tels sont les alkalis fixes ou volatils. Ainsi on pourroit faire des bouillons de poulet, dans lesquels on ajouteroit du suc dépuré de cresson de fontaine, à la dose de deux cuillerées sur un bouillon; ou, si on aime mieux, on emploiera le sirop anti-scorbutique, à la dose d'une cuillerée à café dans un verre d'eau: il a une vertu très-efficace pour détruire l'acide qui se trouve dans l'estomac, & briser les glaires qui le produisent: il a même cet avantage, ainsi que le cresson, sur les absorbants, comme les yeux d'écrevisses, &c. qu'il pénètre dans le sang, & va attaquer l'acide jusques dans les plus petits vaisseaux du corps.

On ne doit point s'effrayer de la chaleur que produisent ces remèdes: elle ne vient que de l'effervescence de l'acide avec l'alkali: elle ne dure qu'un instant: elle ne cause que rarement des effets dangereux.

Quand les acides sont répandus dans le sang, qu'on a employé inutilement, pour les détruire, les absorbants, comme le corail, les yeux d'écrevisses, &c. que les alkalis fixes & volatils n'ont été d'aucune efficacité, on peut avoir recours à un remède qui est très-propre pour combattre ce levain; c'est le savon. On battra du savon dans un mortier, en versant dessus un peu d'huile d'olive; on en fera ensuite des pilules du poids de quatre ou six grains; on en donnera une, deux, trois ou quatre, selon l'âge & les forces de l'enfant, jusqu'à ce qu'on n'ait plus de preuve de l'existence des acides. Il est bon d'observer que les alkalis & le savon

ne doivent pas être mis en usage, quand il y a de la fièvre ou de vives douleurs.

Avec un enfant qui est encore à la mamelle, on ne peut pas avoir recours à ces sortes de remèdes. On se contentera de lui faire prendre quelques cuillerées d'huile d'amandes douces, avec un peu de sirop de fleurs de pêcher, jusqu'à ce qu'il vienne quelques évacuations par le bas. On réitérera ce remède de deux jours l'un, pendant huit jours. On observera de ne lui donner du lait que pour sa suffisance; & on aura soin de purger doucement la nourrice avec deux onces de manne, & une once de sirop de pomme. *Voyez* l'article COLIQUES, où l'on parle des coliques des enfants, produites par les aigreurs des premières voies.

Si l'enfant est un peu plus avancé en âge, on essaiera de lui faire avaler un scrupule de poudre de corail pendant deux jours; après quoi on le mettra à l'usage de l'eau de rhubarbe, dont il prendra un verre tous les matins, pendant huit jours.

On doit être bien attentif à la santé des petits enfants; car la machine à cet âge est si foible, qu'un rien peut la détraquer: leur médecine se réduit aux alkalis volatils & fixes, aux poudres absorbantes, & aux légers purgatifs amers; en suivant cette conduite, on leur éviteroit bien des maladies auxquelles ils succombent quelquefois.

Il est à propos sur-tout de régler leur nourriture, de ne point les charger d'aliments, & de ne point leur en donner de difficile digestion, comme la bouillie & les fruits. *Voyez* ABSTINENCE, RÉGIME.

C'est la gourmandise qui tue la plus grande partie des enfants.

Les filles qui ont atteint l'âge de puberté, doivent faire de l'exercice le plus qu'elles peuvent, & sur-tout éviter les aliments qui leur sont pernicioeux, comme les fruits, les légumes, le veau, l'agneau, le cochon de lait, & généralement tout ce qui est contraire aux estomacs délicats. *Voyez* ALIMENTS.

Ce que l'on a dit au sujet des acides qui résident dans l'estomac, doit s'entendre de ceux qui ont passé

dans le sang ; c'est à peu près le même traitement, excepté qu'il faut bien plus de tisane & de lavemens, quand il y a de la fièvre. Au reste les coqueluches des enfans, leurs dévoiements, leurs coliques, cedent ordinairement à la méthode que nous venons de tracer.

Il faut être bien scrupuleux par rapport à la saignée ; car dans ces sortes de maladies, & chez les enfans sur-tout, elle sert à faire repomper les aigres dans le sang, & par conséquent à rendre la maladie encore plus grave. Il y a bien peu de circonstances qui rendent la saignée nécessaire dans ces sortes de maladies : elle ne peut qu'augmenter la foiblesse naturelle de l'estomac, & favoriser la reproduction des acides. *Voyez AIGREURS, ENFANTS. (Maladies des)*

ACRETÉ, f. f. est une sensation désagréable, occasionnée par l'action des parties âcres dont nos humeurs sont infectées.

Nos humeurs sont susceptibles de trois sortes d'âcreté, l'âcreté acide, l'âcreté alkaline, & la muriatique ou saline.

Nous avons traité de celle qui est produite par les acides, à l'article ACIDES.

Celle qui est alkaline s'annonce par des rapports d'œufs pourris, par des selles d'une puanteur cadavéreuse, sur-tout lorsque ces signes se rencontrent dans un tempérament très-échauffé, sujet à manger beaucoup de viande, & particulièrement de la viande noire. Dans ce cas, il faut réduire le malade, pour toute nourriture, aux végétaux frais & bien préparés, à la soupe faite avec du bœuf & une moitié de volaille, le mettre à l'eau pour boisson à ses repas, & à la limonade dans le reste de la journée. *Voyez ALKALIS.*

L'âcreté saline se caractérise par un goût salé, & par tous les signes qui suivent. On reconnoît que le sang & les humeurs sont âcres, à la vivacité de la circulation, à la soif, au dessèchement, à la chaleur, à l'ardeur, à un appétit déréglé, à une faim extraordinaire, aux dévoiements, aux irritations de poitrine, aux démangeaisons à la peau & aux différentes parties du corps, aux sueurs fétides, aux urines rouges & briquetées. Il

faut aussi avoir égard au tempérament & à la façon de vivre ; les bruns dont la peau & les cheveux sont très-noirs , les blonds très-foncés, ont ordinairement le sang plus âcre ; les personnes très-vives, celles qui font des exercices violents , qui sont sujettes aux débauches, qui font excès des liqueurs spiritueuses, sont dans le même cas.

Les causes de l'âcreté sont d'abord le développement des sels du sang & des humeurs, qui est ordinairement produit par un air vif & chaud, ou chaud & sec ; des aliments de haut goût, tels que les ragoûts, l'usage du vin, du café, des liqueurs spiritueuses, celui de la viande noire & salée ; les exercices violents, les veilles forcées ; la suppression des évacuations ordinaires, comme les hémorrhoides, ou les regles dans les femmes, la rentrée des dartres, des boutons, de la gale, &c ; un virus vérolique, scorbutique, cancéreux, &c ; des passions de l'ame tumultueuses, de grands chagrins, un amour excessif ; en un mot, un mauvais levain produit par quelque maladie, comme la petite-vérole, la fièvre maligne, ou que l'on a apporté en naissant de ses pere & mere.

Voici un bouillon qui réussit assez bien dans cette circonstance : il humecte & rafraîchit, il donne une fluidité convenable au sang & à toutes les humeurs, il adoucit l'âcreté qui s'y trouve. Il est propre dans toutes les indispositions qui viennent de chaleur & de sécheresse ; mais il ne doit pas se continuer long-temps, de peur qu'il ne relâche les fibres de l'estomac, ce qui affoiblirait la digestion : après dix ou douze jours de son usage, il faut le cesser.

Prenez, *De la Rouelle de Veau, une demi-livre.*

Faites-la cuire dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez, *De Feuilles de Pourpier.*

*De Bourrache, de chaque une
demi-poignée ; &*

Une Laitue coupée en quatre.

Laissez infuser le tout une demi-heure ; passez-le par
un

un linge avec une légère expression, & partagez-le en deux doses, à prendre dans la journée, l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

La tisane suivante adoucit également l'âcreté des humeurs; elle pousse les impuretés du sang par les urines, & tempere le bouillonnement des humeurs.

Prenez, *De la meilleure Avoine, nettoyée & lavée, deux onces.*

De la Racine de Chicorée sauvage, récente & ratissée, une once & demie.

Faites bouillir le tout, pendant une demi-heure, dans trois chopines d'eau de rivière: ajoutez-y sur la fin,

Du Crystal minéral, deux gros.

Du Miel blanc, ou de Narbonne, une once.

Laissez encore bouillir le miel, pour l'écumer une ou deux fois; passez ensuite le tout par un linge, & mettez-le dans une cruche où vous le laisserez refroidir.

Cette tisane se prend pendant quinze jours, à la dose de deux verres tièdes le matin, & un autre l'après-dîné pour les personnes robustes, & d'un verre le matin & autant l'après-dîné pour les personnes délicates. Quand on aura fini cette boisson, il convient de se purger avec deux onces de manne, & une once de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, dans un verre de petit-lait; on prendra ensuite le bouillon suivant:

Prenez, *D'Eau de Poulet une pinte, dans laquelle vous ajouterez,*

De Feuilles de Bourrache, une poignée.

De Fleurs de Mauve & de Bouillon-blanc, de chaque deux pincées.

Deux Figes grasses.

Vous laisserez infuser le tout pendant un quart d'heure, pour partager en trois bouillons, dont on prendra deux le matin à jeun, à trois heures de distance l'un de l'autre, & le troisième sur les cinq ou six heures du soir. On continuera ce bouillon pendant trois jours de suite.

Si l'âcreté résiste à tous ces remèdes, le malade se mettra à l'usage du lait pour toute nourriture, qu'il continuera pendant une quinzaine de jours, s'il peut le supporter; ce dont il s'apercevra, s'il lui donne de

l'appétit, s'il ne tourne point en dévoiement, & s'il ne lui cause ni pesanteur, ni tranchées.

Quand le malade ne sera point en état de se mettre totalement au lait, il se contentera d'en prendre le matin une chopine coupée avec de l'eau.

Les personnes qui ne seront pas en état de supporter l'usage du lait, y suppléeront par la boisson suivante. Faites brûler légèrement deux cuillerées d'orge mondé & une de seigle, de façon qu'ils ne rôtissent pas trop vite, jusqu'à ce qu'ils aient acquis la couleur du café : mettez le tout en poudre, & prenez-en deux cuillerées que vous ferez bouillir dans une chopine d'eau, pour réduire aux deux tiers ; laissez reposer la liqueur, tirez-la au clair, & buvez-en avec du sucre, en y ajoutant un peu de lait, si vous pouvez le digérer, & la prenant simple, si le lait vous incommode. On continuera cette boisson pendant quinze jours ou un mois, selon le plus ou le moins d'effet qu'on en retirera.

Quand l'âcreté se trouve dans un tempérament chaud & sec, vif, bouillant, assez robuste, il faut faire précéder tous ces remèdes d'une ou deux saignées, selon le besoin.

Il est essentiel de faire attention que tous ces remèdes deviendroient inutiles, si l'on ne coopéroit à leur succès, en ne vivant que d'aliments doux, en évitant le sel & les épiceries, le vin, les liqueurs spiritueuses, toutes les nourritures échauffantes, & également tout ce qui peut enflammer le sang, & , par conséquent, augmenter l'âcreté.

ACRIMONIE, f. f. On entend par ce terme une qualité particulière des humeurs de notre corps, & dont la nature se manifeste plutôt par les effets qu'elle produit dans les parties qui en sont affectées, que par aucune sensation bien distincte. C'est moins une maladie qu'une disposition à la maladie.

L'acrimonie se marque par la vivacité de la circulation, par la soif, le dessèchement, la chaleur, l'ardeur ; par un appétit déréglé, des faims extraordinaires, des dévoiements ; des irritations à la poitrine, à la peau, & dans les différentes parties du corps ; des sueurs féti-
des, des urines bourbeuses.

Les causes sont dépendantes des humeurs, dont les fels sont échauffés par les exercices violents, les aliments échauffants, l'air chaud & sec, le vin, les liqueurs spiritueuses, les passions de l'ame; le virus vérolique, scorbutique, écrouelleux; la suppression des regles, des vuidanges; les veilles forcées, le chagrin, & tout ce qui peut enflammer le sang.

L'émulsion suivante est très-propre pour adoucir l'acrimonie du sang, & pour en appaiser la chaleur. Elle convient dans toutes les chaleurs du sang, dans les fievres ardentes, les trop grandes veilles, l'ardeur d'urine, l'inflammation des reins ou de la vessie, dans toutes sortes de douleurs; dans les diarrhées provenant d'irritation, les dyssenteries & les hémorrhagies. Elle est sujette cependant à s'aigrir dans l'estomac, c'est pourquoi il convient de purger, avant de s'en servir.

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures, une demi-once.*

Des Amandes douces, pelées dans l'eau chaude, une demi-once.

Pilez le tout dans un mortier de pierre ou de marbre, en versant peu à peu dessus une pinte de décoction d'orge mondé: passez ensuite par un linge, & versez dans la colature une once de sirop de guimauve.

Cette boisson doit être tiède: au reste il faut suivre le même traitement que celui qui est indiqué à l'article **ACRETÉ**.

ACROCHORDON, f. m. espèce de verrue, ainsi appelée en grec, parce qu'elle ressemble à une corde coupée par son extrémité. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie, articles **VERRUE**, **PORREAU**.

ÆGILOPS, f. m. petit ulcere qui se forme à l'angle interne de l'œil: il ne faut pas confondre l'ægilops avec l'anchilops & la fistule lacrymale.

L'anchilops est une petite tumeur phlegmoneuse, qui dégénere en abcès.

L'ægilops est le même abcès ouvert, c'est-à-dire un ulcere qui lui succede.

La fistule lacrymale est le même ulcere devenu calleux & sinueux.

Ce petit ulcere se trouve avec ou sans inflammation : quand il est accompagné de douleur, de chaleur, de rougeur, il faut faire précéder les saignées, la diete, les délayants, & ensuite un purgatif. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, où l'on parle du traitement externe.

AFFECTION, f. f. signifie la même chose que maladie : dans ce sens, on appelle une maladie hystérique, une *affection* hystérique ; une maladie hypochondriaque ou mélancolique, une *affection* mélancolique ou hypochondriaque. *Voyez* HYSTÉRIQUE, MÉLANCOLIQUE, &c.

AGITATIONS, f. f. plur. On entend par ce mot, un mouvement presque involontaire, qui fait que le malade se remue continuellement : c'est ce qui arrive sur-tout pendant la nuit.

On éprouve des agitations toutes les fois que le sang peche par âcreté, ou par une trop grande chaleur. Les personnes seches, maigres, qui se nourrissent d'aliments très-chauds, qui boivent des liqueurs spiritueuses ou beaucoup de café, qui font des exercices violents, qui éprouvent des veilles forcées, ou qui ont des chagrins cuisants, sont sujettes à avoir des agitations.

Voici une émulsion qui convient dans ces sortes de cas, pourvu qu'il n'y ait ni fièvre violente, ni vomissemens qui puissent la rendre nuisible.

Prenez, *Quatre Amandes douces, pelées dans l'eau chaude.*

Des quatre Semences froides majeures, deux gros.

Des Semences de Pavot, un gros & demi.

Pilez le tout dans un mortier de marbre, en versant peu à peu un grand verre d'eau commune.

Ajoutez-y ensuite du sirop de diacode, depuis demi-once jusqu'à six gros, ou du laudanum liquide de Sydenham, de douze à quinze gouttes.

Pour une dose à prendre, à l'heure du sommeil, quatre heures après avoir mangé légèrement.

Si cette émulsion charge l'estomac, on la prendra tiède, & on y ajoutera deux gros de canelle.

On peut aussi, dans la même vue, y ajouter un gros d'yeux d'écrevisses préparés.

Voici une potion qui convient pour calmer les agitations & procurer du sommeil.

Prenez, *De l'Eau d'Armoise.*

De l'Eau de Mélisse simple, de chacune deux onces.

De la Poudre de Castoréum, douze grains.

De Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.

De Sirop d'Armoise, ou d'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.

Mélez le tout, pour prendre à la cuiller.

On peut aussi, en pareil cas, faire une décoction d'une cuillerée & demie de pain rassis & d'une tête de pavot dans une chopine d'eau, réduite à demi-setier. Quand le tout est passé, on le prend en une dose, trois heures après souper.

On peut substituer à ces émulsions & à ces potions, l'usage de la limonade qui est plus tempérante & plus rafraîchissante.

Le petit-lait pris pendant quinze jours, & ensuite le lait de vache, le soir en se couchant, temperent les agitations.

Comme les agitations proviennent, en général, de l'âcreté du sang ou de l'acrimonie des humeurs, on peut suivre à peu près le même plan que nous avons tracé dans les articles **ACRETÉ & ACRIMONIE**. Voyez ces deux articles.

AIGREURS, f. f. plur. maladie à laquelle toutes les personnes qui ont l'estomac délicat sont fort sujettes.

Ce mot exprime ce goût piquant & astringent que l'on trouve dans les fruits qui ne sont pas encore en maturité, & dans le vin, le lait, le miel aigris.

Dans les estomacs débiles & paresseux, les aliments sont sujets à tourner en aigre, sur-tout ceux qui sont tirés des végétaux, comme les fruits, la salade, &c. On peut, quand cette incommodité n'est pas habituelle, mâcher un peu de cachou préparé, avant son dîner; on prendra vingt-quatre grains d'yeux d'écrevisses &

douze grains de rhubarbe mêlés ensemble , pendant huit ou dix jours , & se purger ensuite. *Voyez* ACIDES.

AIR. Il est absolument nécessaire que les malades qui ont de la fièvre respirent un air tempéré , c'est-à-dire , qui ne soit ni trop froid ni trop chaud : il vaut même mieux qu'il soit frais que chaud , entre huit à douze degrés du thermometre de Réaumur. S'il est froid , il arrête la transpiration , les sueurs , les crachats ; donne des douleurs rhumatifantes : s'il est trop chaud , les malades ont de la peine à respirer , le sang n'est pas rafraîchi en passant dans les poumons , ce qui est un de leurs usages ; les sueurs sont trop fortes ou déplacées , les humeurs se putréfient , l'air environnant se corrompt , avec autant de danger pour les malades que pour ceux qui les soignent.

Un peu de feu dans une cheminée ou un poêle à tuyau , est le meilleur moyen de corriger le trop grand froid ; la cheminée est préférable : il ne faut jamais mettre de braise dans un réchaud ou bassin de cuivre , à moins que la piece n'ait plus de vingt pieds en tout sens , plus de douze pieds de haut , & ne reçoive fréquemment de l'air nouveau , comme les salles d'hôpital. S'il n'y a ni cheminée ni poêle dans la chambre , il suffira d'empêcher que l'air n'y entre continuellement. On remédiera facilement à la trop grande chaleur de l'air , en tenant ouverte , pendant plus ou moins de temps , une porte ou une fenêtre. Mais il faut avoir attention que les malades ne soient pas frappés par l'air ; ce qui est aisé , en tirant les rideaux du lit pendant le temps que la fenêtre sera ouverte , ou en entourant le lit , de ce côté , avec un drap ou une couverture sur des chaises dont le dos soit élevé. C'est pourquoi il vaut mieux renouveler l'air , en ouvrant une porte dans une chambre voisine , afin que l'air ne frappe pas les malades , & qu'il soit un peu corrigé. On évitera de renouveler l'air dans le moment de la pluie ou du brouillard.

Il est également de la plus grande nécessité que les malades respirent un air pur , tant pour eux que pour ceux qui les soignent. L'air se corrompt très-promp-tement dans les chambres où il y a plusieurs per-

sonnes saines, rassemblées quelques heures sans que l'on ouvre ; & il devient préjudiciable. Cette corruption est bien plus prompte & plus nuisible dans les chambres des malades , sur-tout de ceux qui ont de la fièvre ; spécialement si c'est une fièvre humorale , putride , telle que la fièvre maligne , la petite-vérole , la dysenterie. La fièvre & la corruption des humeurs en est bientôt augmentée , outre les inconvénients causés par la chaleur , rapportés ci-dessus. Il faut renouveler l'air des chambres de ces malades au moins deux fois par jour , en ouvrant à la fois , de deux côtés opposés , deux fenêtres , ou une porte & une fenêtre , en observant que les malades soient préservés du courant d'air par leurs rideaux , ou autrement. Il faut beaucoup plus de temps pour renouveler l'air quand il n'y a qu'une ouverture. Il sera utile de brûler un peu de vinaigre sur une pelle rouge , ce qui corrige l'air putride ; ou d'y jeter successivement deux ou trois pincées de poudre à tirer , si le malade ne hait pas cette odeur. On aura soin de faire enlever promptement les urines des malades , & ce qu'ils rendent par les selles , en le couvrant. Il ne faut souffrir dans la chambre des malades que ceux qui y sont nécessaires.

ALBUGO , ou TAIE , *f. m.* est une maladie des yeux , où la cornée , devenue blanche & opaque , a perdu sa couleur naturelle. *Voyez* TAIE , & le Dictionnaire de Chirurgie.

ALCALIS. *Voyez* ALKALIS.

ALIMENTS , (*les*) *f. m. plur.* On entend par aliments tout ce qui peut se digérer dans l'estomac , se convertir en chyle & en sang , & servir à l'augmentation ou à la réparation du corps.

Il n'est pas douteux que les aliments méritent une attention particulière dans la pratique de la médecine ; car on peut les regarder comme causes de maladies , ou comme remèdes : en ce cas , ils forment une partie du régime que les malades doivent observer pour parvenir à leur guérison.

Les aliments peuvent devenir la source des maladies

de deux façons différentes ; quand on en fait excès, ou qu'on n'en fait pas un bon choix.

La trop grande quantité d'aliments énerve l'estomac, rend la digestion lente & paresseuse, donne lieu aux rapports, aux vents, aux crudités, aux douleurs d'estomac, aux coliques, aux dévoiements.

La mauvaise qualité des aliments n'est pas moins nuisible : le chyle qui s'en sépare est altéré, & digéré imparfaitement. Outre tous les maux que l'on vient de décrire, il passe dans le sang, infecte les humeurs des vices par où il peche, & se tourne en humeurs âcres de toutes sortes de nature.

Les grands mangeurs & les personnes capricieuses altèrent la durée de leurs jours ; les premiers, en accablant leur estomac & leur corps d'un fardeau trop grand ; les autres, en corrompant leur sang & leurs humeurs par des substances mal-saines, & en mettant le trouble & l'incendie dans la machine.

La règle que l'on doit suivre pour n'être pas incommodé, c'est de proportionner sa nourriture à son travail & à ses forces.

Les femmes doivent moins manger que les hommes, parce qu'elles ont les vaisseaux plus foibles, & les organes de la digestion plus délicats.

Les enfants sont dans la nécessité de manger plus souvent & davantage que les personnes qui sont parvenues à un âge mur : l'accroissement, dans l'enfance & dans la jeunesse, est considérable : la dissipation qui se fait chaque jour est très-abondante ; la réparation doit y être proportionnée. Il y a même une réflexion essentielle à faire à ce sujet. Comme l'accroissement est plus vif, plus prompt, depuis les premiers jours de la vie jusqu'à cinq ou six ans, & depuis douze jusqu'à quinze, il convient, dans ces différents temps, d'augmenter la nourriture.

Ce que nous disons des femmes, des enfants, s'applique aussi à toutes les especes de tempéraments, aux saisons & aux conditions différentes.

Les gens valétudinaires mangent moins ; les tempéraments secs se nourrissent davantage.

Dans l'été, la nourriture doit être moindre que dans l'hiver, dans les pays froids que dans les pays chauds. Les personnes accoutumées à une vie dure & pénible, à faire un exercice considérable, ont besoin d'aliments plus nourrissants & plus abondants. Toutes ces différences, bien ou mal observées, sont du nombre des causes les plus fréquentes des maladies & de la santé.

Les aliments, comme on peut en juger, occasionnent bien des maladies, quand ils pechent, ou par leur quantité, ou par leur qualité; mais ils se changent souvent en remèdes salutaires, quand on en use avec prudence & qu'on en fait un bon choix; c'est ce qu'on appelle régime. *Voyez RÉGIME.*

Tout homme sain, & dans l'âge mûr, doit ne jamais perdre de vue cette règle, que les aliments ne sont faits que pour réparer les pertes journalières qu'il fait par les selles, les urines, la transpiration, & pour entretenir dans les humeurs une douceur, une égalité qui seule peut faire naître la santé; car autrement l'équilibre se perd, ou les humeurs s'accumulent par le trop de nourriture, ou elles s'enflamment par le trop peu.

Ainsi, quand on a passé l'âge de la croissance, on doit être plus sobre, modérer son appétit, & proportionner toujours ses desirs & ses actions aux besoins réels du corps.

Si l'on doit être exact à ne pas trop prendre de nourriture dans l'état de santé, combien ne doit-on pas l'être dans la maladie, sur-tout lorsqu'il y a de la fièvre! car la fièvre n'est autre chose qu'un effort que fait la nature pour broyer la matière étrangère qui est dans le sang. Si l'on prend beaucoup d'aliments, on partage les forces de la nature: elle se trouve par-là obligée de veiller d'un côté à la digestion de la nourriture, & de l'autre au travail du levain de la fièvre; ce qui fait que son ouvrage est imparfait, & qu'elle est forcée de le recommencer à plusieurs reprises. De-là naissent les redoublements & les accès multipliés de la fièvre.

On connoît par-là, que plus la fièvre est vive, plus la nature emploie de forces pour vaincre son ennemi;

moins, par conséquent, il faut la détourner, en partageant son travail.

Les premiers accès de fièvre continue dans les tempéraments forts, sont de cette nature : aussi on ne s'en tire qu'avec une diète des plus rigoureuses. Les gardes, & ceux qui sont près des malades, ne devroient jamais s'écarter de cette loi ; mais malheureusement ils n'y font aucune attention ; car nous voyons tous les jours des malades avec des fièvres violentes, que l'on charge de bouillon : c'est vouloir retarder leur guérison, quelquefois même c'est leur donner la mort. Les Indiens sont bien persuadés de cette maxime ; car ils sont les trois premiers jours de leurs maladies vives, sans prendre autre chose que de l'eau chaude : il est rare aussi de voir dans ces pays-là, des fièvres aussi fortes & aussi opiniâtres que dans le nôtre.

Nous avons dit que tout ce qui peut se dissoudre dans l'estomac nous nourrit : il faut pourtant distinguer une partie, qui est essentiellement la même dans tous les aliments, & qui est la seule propre à nous alimenter ; c'est une substance muqueuse, gommeuse ou visqueuse : toutes les autres parties sont rejetées par l'estomac.

L'eau & les sels favorisent beaucoup la coction des aliments.

Cette matière gluante se trouve dans toutes les substances qui forment notre nourriture, depuis la plante la plus tendre, jusqu'à l'animal le plus fougueux. Plus cette substance est préparée & travaillée dans le corps qui nous nourrit, moins il nous reste de mouvements à faire pour la digérer.

Ainsi, dans les végétaux cette substance est presque toute grossière ; elle sort des entrailles de la terre ; à peine est-elle encore formée : aussi les végétaux sont-ils assez indigestes, & ont-ils besoin des apprêts de la cuisine, comme la coction & les assaisonnements, pour qu'on n'en soit pas incommodé.

Il y a cependant des nuances dans les différentes parties des végétaux. Les racines, par exemple, comme les raves, les asperges, sont les substances les plus gros-

fieres, celles où le même mucilage dont nous avons parlé plus haut est moins travaillé; puisqu'il n'a fait d'autre chemin que celui qu'il y a des entrailles de la terre à la racine.

Les feuilles sont à peu près dans le même cas; elles sont cependant moins massives que les racines. C'est pourquoi les épinards se digerent un peu moins difficilement que les asperges.

Ce qu'il y a de plus facile pour la digestion, dans les végétaux, c'est le fruit; cependant il s'en faut beaucoup que les principes y soient assez bien préparés, il y a encore trop d'acide & de terre.

De tous les fruits, ceux qui paroissent, parmi les végétaux, approcher le plus de notre nature, sont les légumineux, comme les pois, les fèves. Quand ils sont frais, ils se digerent sans peine: ils donnent beaucoup de vents & d'excréments quand ils sont anciens.

Il n'en est pas de même des aliments que fournissent les animaux; le suc en est plus mûr, & notre estomac a beaucoup moins de peine à en venir à bout.

Les animaux, en général, se nourrissent de plantes ou d'herbes: le suc des végétaux dont ils se repaissent se prépare dans leur estomac & leurs vaisseaux, & acquiert de nouveaux degrés de bonté: ce sont des estomacs vivants, que l'Auteur de la nature a formés pour nous apprêter nos aliments. Voilà pourquoi on donne le bouillon fait avec de la viande dans les maladies, parce que nos vaisseaux ont moins de peine, & la nature n'a pas besoin de tant de forces pour en faire l'application.

Le suc des animaux qui se mangent entr'eux, est encore au dessus des premiers. Les poissons de mer, par exemple, sont les aliments les plus salutaires à l'homme. Ces animaux sont dans un mouvement continuel; leurs sucs se divisent & se préparent beaucoup mieux par cette raison; &, comme ils se mangent les uns les autres, les derniers profitent de la préparation que les sucs ont soufferte dans les vaisseaux des premiers, & insensiblement ils acquierent le plus grand degré de perfection qu'il soit possible de leur donner. Voilà

pourquoi on conseille aux convalescents la chair de poissons de mer, comme limandes, merlans, morue fraîche, &c.

Les poissons d'eau douce ne sont pas dans le même cas; ils se nourrissent de plantes, de mucilages & de bourbe, dont ils conservent presque toujours le goût. Le brochet est le seul à excepter, parce qu'il fait comme les poissons de mer; tous les poissons qu'il rencontre deviennent sa pâture.

Après ce que nous venons de dire, il s'ensuit qu'on devrait donner aux malades du bouillon de poisson: cela est vrai; mais la difficulté d'en avoir de frais, fait qu'on doit préférer le bouillon fait avec le bœuf & le mouton. Il y a des peuples entiers qui se nourrissent de bouillons de poisson dans leurs maladies, & qui s'en trouvent parfaitement bien: pour nous, il nous suffit d'en faire usage dans la convalescence, & dans les cas où il faut ménager les forces de notre estomac.

Outre le bouillon dont on se sert en état de maladie, on fait aussi de la gelée avec de la viande. Ce n'est autre chose qu'un suc de viande fort nourrissant, & épaissi par la coction & le froid. Il y a des cas où elle peut suppléer au bouillon. Quand les malades, par exemple, sont dégoûtés des boissons, quand leur estomac est relâché, ou qu'il se révolte contre elles; dans ces sortes de circonstances, la gelée est une ressource agréable & très-utile. On en fait avec le bœuf, le mouton, la volaille & les perdrix, selon les différents états où le malade se trouve; ce que nous détaillerons dans l'article régime. *Voyez RÉGIME.*

ALKALIS, *s. m.* maladies produites par les alkalis. On ne trouve point d'alkali dans le corps vivant: ce n'est qu'après la mort qu'il commence à se former. Il s'agit seulement ici de la disposition à l'alkalescence du sang & des autres humeurs.

Cette disposition peut exister dans les premières voies, comme l'estomac & les intestins; ou dans toutes les routes de la circulation.

On reconnoît la disposition aux alkalis dans les premières voies, aux rapports d'œufs pourris, au dégoût,

aux maux de cœur, à la soif, & à l'aversion qu'ont les malades pour tous les aliments qui tirent à l'alkalescence; telles sont les viandes noires.

La disposition alkalescente du sang & des humeurs, se caractérise d'abord par les signes que nous venons de tracer; en second lieu, par la vivacité du pouls, la force & la vigueur de l'âge & du tempérament, par l'âcreté des humeurs; par la puanteur de l'haleine & des excrétiions, telles que les urines & les selles; par une lassitude spontanée, une inquiétude universelle, un sentiment de chaleur incommode, & des douleurs inflammatoires au flanc; & enfin par différents accès de fièvre, qui dégénèrent en suppuration ou en gangrene.

Les causes de l'alkalescence sont d'abord tous les aliments propres à tourner en putréfaction alkaline: tels sont les graisses, les œufs, les viandes aromatisées, le poisson vieux & pris en grande quantité, la marée gardée long-temps, les vins huileux & échauffants, & généralement tout ce qui peut exalter les soutes, & disposer le corps aux maladies inflammatoires; 2^o la force excessive des organes de la digestion produit un sang âcre & une bile très-exaltée: c'est pourquoi les personnes robustes sont beaucoup plus sujettes à l'alkalescence que les autres; 3^o une trop longue abstinence, qui fait que le sang contracte une acrimonie alkaline qui rend l'haleine puante, & dégénere souvent en fièvre putride: il en est de même quand il y a quelques humeurs qui croupissent, car elles ne tardent point à se corrompre: la chaleur excessive des saisons & des climats, la violente agitation du sang, produisent les mêmes effets.

Pour remédier à cette indisposition, il faut d'abord faire attention si l'alkalescence dépend des premières voies, ou si elle a passé dans les vaisseaux sanguins.

Dans le premier cas, c'est-à-dire quand l'alkalescence attaque l'estomac, il faut prendre des délayants, des tisanes propres à laver ce qui est dans l'estomac & les intestins, & en procurer ensuite l'évacuation par le vomissement ou les selles. Les vomitifs convenables

sont deux grains de tartre stibié dans une chopine d'eau, pour prendre en plusieurs verres, & à une heure de distance l'un de l'autre; l'ipécacuanha, à la dose de dix-huit ou vingt-quatre grains, délayés dans un verre d'eau.

Dans le second cas, où l'haleine est très-puante, où les humeurs sont âcres, les urines, les selles très-fétides, où l'on sent des lassitudes universelles, un sentiment de chaleur incommode, des accès de fièvre, &c. on doit avoir recours à la saignée, aux bains tièdes, aux fomentations, aux lavements, qui peuvent diminuer la chaleur & relâcher les fibres: on doit cesser les exercices violents, respirer un air frais, tel que celui de la campagne; ne se nourrir que d'aliments tirés des végétaux, tels que les farineux, tous les fruits acides, la limonade; & s'abstenir totalement de la viande, à moins qu'on ne fasse usage, en petite quantité, du veau, de l'agneau & du poulet.

Voici une boisson très-propre à détruire l'acrimonie alkaline.

Prenez, *Avoine avec son Ecorce, deux onces.*

Eau de Rivière bouillante, trois chopines.

Laissez infuser pendant une heure, filtrez, & mêlez

*Une pinte de cette infusion avec une once de
Suc de Citron, demi-once d'Eau de Ca-
nelle, & une once & demie de Sirop de
Mûres ou de celui de Coings.*

Le malade en usera pour boisson ordinaire.

Il faut sur-tout avoir attention d'observer un régime exact, de détremper bien ces humeurs, & de mener une vie douce & tranquille.

On peut conseiller les bains tièdes, ou les bains de rivière en été.

Il est à propos de faire usage des lavements d'eau de rivière, pour rafraîchir les entrailles, calmer la chaleur, & donner de la souplesse aux fibres. Voyez l'article FIEVRE PUTRIDE.

ALOPÉCIE, f. f. maladie de la tête, qui fait tomber les cheveux & le poil, en tout ou en partie; ce qui fait qu'on l'appelle vulgairement *la pelade*.

La cause immédiate de cette maladie est l'épaississement de la partie blanche du sang, qui fournit le suc nourricier à toutes les parties, & qui lui ôte la fluidité nécessaire pour pouvoir pénétrer jusques dans la racine des cheveux.

Cet épaississement reconnoît plusieurs causes : souvent c'est une humeur âcre qui l'occasionne, comme on voit dans les enfants, dans les poumoniques, & dans toutes les personnes délicates, qui sont sujettes à avoir le sang âcre : souvent cette maladie tire sa source d'un vice vénérien ou scorbutique : quelquefois elle est produite par des maux de tête violents & invétérés ; ce qui dessèche les canaux qui portent la nourriture aux cheveux, & les font périr.

Les vieillards sont sujets à cette maladie par le dessèchement des fibres.

La grande chaleur produit quelquefois les mêmes effets, comme on le voit parmi ceux qui, en voyageant, passent sous la zone torride.

Pour détruire cette maladie, il faut attaquer la cause qui la produit. Voyez ÉPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE, VÉROLE & SCORBUT, & sur-tout PELADE.

On peut cependant faire usage de tout ce qui est propre à adoucir le sang & les humeurs. Voyez RÉGIME ADOUCISSANT.

ALTÉRATION, f. f. se prend en différents sens, pour changements de bien en mal. Tous les excès causent l'altération dans la santé.

On entend aussi par altération, une grande soif, qui est la suite ordinaire de la chaleur intérieure des parties, ou de l'âcreté des humeurs.

On peut appaiser l'altération par les boissons aqueuses & légèrement acides, comme la limonade, l'eau de groseilles, l'eau de cerises : les pauvres gens sur-tout, doivent faire usage du vinaigre, ou du sirop de vinaigre, dont ils peuvent mettre une cuillerée à café dans un grand verre d'eau.

Les hydropiques sont fort sujets à l'altération : on peut leur prescrire une boisson composée avec une chopine d'eau & une cuillerée d'eau-de-vie. Cette liqueur

est très-efficace pour détruire la soif qui les dévore : il faut cependant qu'ils en fassent un usage modéré, car autrement ils rendroient leur maladie plus sérieuse.

Voyez SOIF.

AMAIGRISSEMENT, f. m. desséchement de tous les vaisseaux du corps, avec déperdition de substance. *Voyez* MAIGREUR, ATROPHIE, NOUEURE ou CHARTRE DES ENFANTS.

AMBLYOPIE, f. f. est un obscurcissement de la vue, qui empêche de distinguer clairement l'objet, à quelque distance qu'il soit placé. Cette maladie est une disposition à la goutte-sereine. *Voyez*, pour le traitement interne, le mot GOUTTE-SEREINE ; & pour les remèdes externes, le mot AMBLYOPIE dans le Dictionnaire de Chirurgie.

AMERTUME, f. f. espece de sensation opposée à la douceur, que l'on éprouve lorsque l'estomac ne fait pas bien ses fonctions.

Cette disposition est causée par les rapports qui viennent de l'estomac pendant & après la digestion, qui s'attachent à la langue & au palais, & produisent le goût d'amertume.

On y remédie en se purgeant, en suivant un régime convenable ; car cette maladie vient de la foiblesse de l'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On aura seulement attention, avant de se purger, de prendre, pendant quelques jours, les bouillons que nous avons indiqués aux articles ACRETÉ & ACRI-MONIE.

AMPOULES, f. f. plur. petites pustules de la peau.

Plusieurs causes peuvent occasionner des ampoules, dont les unes sont intérieures, les autres extérieures.

On range parmi les causes extérieures, le frottement violent, comme quand on se grate ; l'attouchement d'une matiere sale & mordicante : telle est la poussiere qui se trouve dans les livres, quand on y touche ; les humeurs âcres & corrosives qui sortent des boutons de ceux qui ont la gale, ou quelque maladie de la peau. On peut aussi s'exciter des ampoules en touchant des matieres piquantes, comme les orties, ou lorsqu'on est mordu

mordu de quelqu'insecte, comme les cousins & certaines mouches; la chaleur, la fatigue & le grand exercice, les occasionnent aussi.

A l'intérieur, on reconnoît pour cause des ampoules, l'âcreté du sang & l'acrimonie des humeurs.

Dans le premier cas, c'est-à-dire quand les ampoules sont produites par le frottement, elles sont si légères, qu'elles se passent d'elles-mêmes, & n'entraînent aucune incommodité.

Quand elles dépendent d'une humeur caustique, qui s'est insinuée par l'attouchement ou par l'approche de quelqu'insecte, le plus court est de les presser sur le champ, pour en faire sortir l'humeur caustique qui y est entrée. On peut aussi appliquer dessus un peu d'eau de Luce, qui détruit l'action & l'activité de cette humeur.

Quand les ampoules proviennent de l'intérieur, & qu'elles sont la suite de l'âcreté du sang & des humeurs, on n'y remédiera qu'en attaquant les humeurs elles-mêmes. *Voyez* ACRETÉ, ACRIMONIE.

ANALEPSIE, f. f. C'est le recouvrement des forces après une maladie; on y réussit en prenant une nourriture légère, peu abondante, & en faisant un exercice modéré. *Voyez* ALIMENTS, CONVALESCENCE, DIETE, RÉGIME.

ANASARQUE, f. f. espece d'hydropisie où la peau est bouffie & enflée, qui retient l'impression du doigt, & qui est accompagnée de langueur, de pâleur, de difficulté de respirer, & d'autres symptômes qui dénotent la cachexie.

L'anasarque differe de la leucophlegmatie, en ce que les eaux dans celle-ci sont accumulées & croupissantes dans les cellules de la graisse; c'est ce qui fait la pâleur. Dans l'anasarque, la corruption du sang est beaucoup plus grande, la couleur de la peau & de la chair est beaucoup plus altérée, elle est d'un verd noirâtre; ce qui démontre évidemment que les viscères qui servent à la sanguification & à la dépuracion des humeurs, sont ou trop relâchés ou engorgés, & conséquemment peu propres à remplir leurs fonctions naturelles. L'anasarque est plus difficile à guérir que la leucophlegma-

tie, par les raisons que nous venons de rapporter, quoique plusieurs médecins pensent le contraire.

Les causes de l'anasarque sont, en général, celles de l'hydropisie & de la cachexie; car il est très-commun de voir cette maladie succéder à la cachexie. La dépravation des liquides & la mollesse des solides, sont les deux causes prochaines de l'anasarque: ainsi tout ce qui peut tendre à faire ramollir les fibres, doit nécessairement produire cette maladie, comme la mollesse, l'oisiveté, le défaut d'exercice, un air humide; les boissons chaudes & relâchantes, prises en abondance; la suppression des évacuations aqueuses, comme la transpiration & les urines, &c. La dépravation des liquides peut être produite par un air sec & chaud, ou humide & épais; par les aliments échauffants, l'usage des liqueurs spiritueuses, les exercices violents, l'usage des femmes, les veilles immodérées & les passions violentes.

Pour réussir dans le traitement de cette maladie, il y a trois choses à observer. 1° Il faut travailler à évacuer les eaux, 2° à donner du ressort aux fibres, 3° à rétablir le bon état des viscères, & à empêcher par-là la reproduction des eaux.

Pour évacuer les eaux qui sont amassées sur toute l'habitude du corps, on fera d'abord usage de l'apozème qui suit:

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage.*

De Chardon-Roland.

*D'Arrête-bœuf, de chacune
une demi-once.*

D'Enula-Campana, deux gros.

Coupez le tout par morceaux; mettez-le dans un vaisseau bien couvert, après l'avoir bien ratissé, & faites-le bouillir dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à trois chopines.

Ajoutez à la dernière demi-heure:

Des Feuilles d'Aigremoine.

De Chicorée sauvage.

De Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.

Passiez ensuite la liqueur par un linge; dissolvez-y,

De l'Arcanum-duplicatum, demi-once.

De la Poudre de Jalap, un gros.

Du Sirop de Neprun, une once & demie.

La dose est d'un verre tiede, trois fois le jour, deux le matin, & un l'après-midi, en prenant un léger potage par-dessus chaque prise. On continuera cet apozème pendant huit jours, en suspendant pendant un jour, si l'on est assez purgé.

On peut, au lieu de l'apozème ci-dessus, faire usage de l'opiat suivant:

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif, & de l'Antimoine crud, de chacun deux gros.*

De Diagrede, une once.

Faites du tout une poudre fine, que vous incorporerez avec une suffisante quantité de sirop des cinq racines apéritives, pour former un opiat de molle consistance, à prendre, à la dose de deux scrupales à un gros, le matin & le soir, enveloppé de pain-à-chanter. La tisane suivante peut aussi suppléer à l'apozème.

Prenez, *De Racines de Petit-Houx, de Fraiser, coupées & ratissées, de chaque une once.*

De Feuilles de Cabaret, une demi-poignée.

De la seconde Ecorce de Sureau, une pincée.

De Titnymale, une demi-pincée; & d'Absinthe, demi-gros.

Faites dans deux pintes d'eau, réduites à chopine, une tisane, comme ci-dessus, en prenant les mêmes précautions; après quoi, on mettra le malade à l'usage des pilules suivantes:

Prenez, *D'Extrait d'Ellebore noir.*

D'Absinthe.

De Petite-Centaurée, de chaque trois gros.

De Safran, un gros.

De Mercure doux, trente grains.

De Safran de Mars apéritif, une demi-once.

De Cannelle en poudre, deux gros.

Mélez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour faire des pilules du poids de dix grains. On en prendra une toutes les trois heures, en prenant par-dessus un verre de décoction faite avec une once de la seconde écorce de sureau, bouillie dans une

pinte d'eau, ou avec une poignée de capillaire de Canada, & quinze grains de nitre dans une pinte d'eau.

On peut substituer à ces pilules celles-ci, plus faciles à faire.

Prenez, *Extrait de Petite-Centaurée, un gros & demi.*

Gomme Ammoniaque, choisie.

Limaille d'Acier, de chacune un gros & demi.

Mêlez avec une suffisante quantité de sirop des cinq racines apéritives, pour en faire des pilules de deux grains chacune, qu'on prendra matin & soir, au nombre de dix.

Quand le malade aura cessé l'usage de ces pilules, on lui fera prendre une prise de la poudre suivante :

Prenez, *D'Elatérium.*

De Gomme-gutte en poudre, de chaque un demi-gros.

D'Ipécacuanha, deux scrupules.

De Scammonée pulvérisée, trente grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire des paquets de six grains chaque. Le malade en prendra un paquet toutes les deux heures, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive que cette poudre produise des évacuations suffisantes ; & si elle occasionnoit quelques tranchées trop vives, on donnera au malade un bouillon, pour empêcher l'effet de ce médicament. On ne prendra cette poudre que de deux jours l'un.

Si l'on s'aperçoit d'une diminution sensible des eaux, il suffira, au bout de six jours que les prises de cette poudre seront finies, de reprendre l'apozème purgatif ci-dessus, de la même manière que nous l'avons indiqué. Si cependant on ne voit aucun changement dans l'enflure, il faudra faire recevoir au malade la vapeur suivante :

Prenez, *Des Feuilles de Sauge.*

De Marjolaine.

De Thym.

De Laurier.

De Serpolet, de chaque deux poignées ; ou seulement des deux premières especes, trois ou quatre poignées.

Vous ferez infuser le tout dans six pintes d'eau bouillante : vous le verserez dans un vase que vous placerez entre les jambes du malade assis sur une chaise, ayant soin de l'entourer avec des couvertures, de façon que la vapeur se concentre autour de lui, & qu'elle ne puisse pas s'échapper au dehors.

Après que le malade aura fini ces bains de vapeurs, on le frotera avec une flanelle que l'on exposera à la fumée de parties égales de succin en poudre & d'æthiops minéral, que l'on jettera dans un réchaud sur des charbons ardents. Il faut continuer ces frictions pendant un demi-quart d'heure, & placer ensuite le malade dans son lit, que l'on aura bien baigné, en lui faisant prendre un verre de la boisson suivante :

Prenez, *De Racines de Scorfonere.*

De Patience, de chaque une once.

De Squine coupée par tranches, demi-once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines.

Ajoutez ensuite :

De Sassafras, de Salsepareille, de chaque deux gros.

De Fleurs de Coquelicot, une demi-poignée.

De Sel Ammoniac, un gros.

De Sirop d'Æillet, une once.

Passez la liqueur, & donnez-en un verre, le plus chaud qu'il est possible, au malade.

On réitérera les bains de vapeurs, avec les mêmes précautions, deux ou trois fois par jour, selon les forces & l'état du malade, & selon le bien qui paroîtra en résulter. On pourra aussi, si l'on veut, faire prendre tous les jours au malade des bains aromatiques, tels que nous les avons décrits à l'article Bain. Voyez BAIN.

En faisant tous ces remèdes, il faut observer un régime exact, tel que celui que nous avons prescrit à l'article Hydropisie. Voyez HYDROPIsie.

Si le malade se trouve soulagé ou guéri de son anasarque, par l'usage suivi des remèdes que nous venons de prescrire, il faut pour lors rétablir l'état des viscères.

& couper par-là la source de la reproduction des eaux. Le traitement est alors le même que celui de la Cachexie. *Voyez* CACHEXIE.

ANCHILOPS, f. f. amas de matiere entre le grand angle de l'œil & le nez. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

ANCHYLOSE, f. f. On nomme ainsi l'union de deux os articulés & soudés ensemble par le suc osseux, ou une autre matiere, de façon qu'ils ne font plus qu'une piece, & n'ont point de mouvement dans cette articulation.

Si les anchyloses viennent d'un virus vénérien, scrophuleux & scorbutique, ce qui sera indiqué par les symptômes propres à ces maladies, il faut attaquer la cause du mal. *Voyez* VÉROLE, ECROUELLES, SCORBUT ; & , pour le traitement externe, le *Dict. de Chir.*

ANÉVRISME. ANÉVRISME VRAI. Lorsque dans une artere sanguine il y a une étendue plus ou moins considérable, dont les tuniques, qui forment ses parois, ont cédé à la pression ou impulsion du sang, au point que le diametre de l'artere est devenu plus large dans cet endroit, ce qui y forme un sinus, la tumeur formée par le sang que contient ce sinus se nomme *anévrisme*, c'est-à-dire *dilatation*. On nomme cet anévrisme *anévrisme vrai*, pour le distinguer d'une tumeur formée par le sang artériel extravasé, & appelée *anévrisme faux*. (*Voyez* ci-dessous.) Toutes les arteres du corps sont sujettes aux anévrismes vrais, mais spécialement celles dans lesquelles le sang est poussé avec le plus de force, parce qu'elles se trouvent moins éloignées du cœur : le cœur même est très-sujet aux anévrismes. Tout anévrisme vrai, qui se trouve soit dans les arteres des extrémités, les bras ou les jambes, soit à la superficie du tronc, de la tête & du cou, se nomme *anévrisme vrai externe* ; & on appelle *anévrisme vrai interne* celui qui se trouve dans les arteres qui occupent les cavités internes du corps, l'intérieur de la tête, de la poitrine & du bas-ventre.

Il peut arriver un anévrisme vrai, toutes les fois que le sang se porte avec une rapidité ou une force extraordinaire, ou fait un effort violent, à l'occasion

de quelqu'obstacle, contre un point plus ou moins considérable d'une artere. Mais le plus souvent l'anévrisme ne se forme que parce qu'il y a une foiblesse extraordinaire à la partie des parois ou tuniques de l'artere qui s'est dilatée.

Les causes de l'anévrisme vrai sont, 1^o les piquures & coupures des arteres : si une tunique est entamée, celles qui restent ne pouvant plus résister à l'effort du sang contre cet endroit des parois, elles cedent plus ou moins promptement, mais sans se rompre : ce qui forme un anévrisme vrai;

2^o Les contusions des arteres, assez violentes pour qu'une ou plusieurs tuniques soient altérées dans leur organisation, & affoiblies;

3^o Les tiraillements & distensions assez fortes pour amincir ou affoiblir une portion d'artere ;

4^o Un effort violent du sang qui est arrêté par quelqu'obstacle que la nature s'efforce de surmonter.

5^o Une étendue plus ou moins grande d'une artere peut être rongée, usée, amincie par une humeur âcre, & ne plus résister à la pression du sang.

6^o Les anciennes cicatrices des arteres cedent plus facilement que les parties saines.

7^o L'amollissement d'une portion des tuniques des arteres, occasionné par la graisse ou par quelque humeur morbifique. Ainsi l'on peut regarder comme des causes de l'anévrisme vrai, les fractures, les luxations, les tumeurs qui touchent aux arteres, exostoses, squirrhes, &c; les efforts violents, vomissements excessifs, accouchements laborieux; lever un poids considérable, &c; les coups, chutes, &c; les terreurs subites, les humeurs rongeanes, écrouelleuses, vénériennes, scorbutiques, purulentes, sanieuses, ichoreuses.

Les effets de l'anévrisme vrai sont, quant à l'artere même qui en est attaquée, l'obstruction des vaisseaux, de ses tuniques; l'adhérence de ces vaisseaux & des tuniques; l'état calleux des parois de l'artere à l'endroit de l'anévrisme, souvent la concrétion du sang en une substance polypeuse & comme charnue, la corruption du sang qui est en stagnation, une espece de

transudation de la sérosité du sang corrompu, l'érosion des tuniques par cette sérosité âcre, &c.

Les effets de l'anévrisme, quant aux parties voisines, sont leur compression par la tumeur, l'obstruction de leurs vaisseaux, l'inflammation; la difficulté du mouvement, tant de ces parties, que du membre qui en est le siège; une tumeur à la peau, si l'anévrisme n'est pas situé profondément; l'érosion des parties voisines, avec ulcère ou carie, par la sérosité âcre du sang corrompu par la stagnation; les convulsions, &c.

Il y a encore une multitude d'autres effets des anévrismes vrais, qui sont différents selon l'artere attaquée d'anévrisme, selon la partie de l'artere qu'il occupe, selon l'étendue, le volume & l'ancienneté de l'anévrisme. *Voyez* les diverses especes d'Anévrismes.

L'anévrisme vrai, qui subsiste long-temps, se change ou dégénere en anévrisme faux; ce qui est suivi très-promptement d'hémorrhagie, de syncope, de sueurs froides, de pâleur livide, de froid des extrémités, de convulsions & de la mort, si cela arrive à un anévrisme interne. Le danger est presque aussi grand, si c'est un anévrisme externe ancien & profond. Enfin, si l'anévrisme est récent & peu profond, il y a espérance d'être guéri. *Voyez* ANÉVRISME FAUX ci-dessous, & dans le Dictionnaire de Chirurgie.

Parmi les anévrismes vrais, il y en a que l'on reconnoît facilement: tels sont les anévrismes externes peu profonds & récents; d'autres, qu'il est difficile de reconnoître: tels sont les anévrismes externes fort profonds, & beaucoup sur l'existence desquels on ne peut avoir que des probabilités. De ce genre sont presque tous les anévrismes internes: il faut sur-tout prendre garde de confondre les anévrismes externes avec des tumeurs qu'on croie devoir faire suppurer, amollir ou ouvrir; car, dans les deux premiers cas, le traitement augmenteroit le mal, & dans le second, il causeroit la mort.

On regarde, en général, comme des moyens de reconnoître les anévrismes externes, le lieu de la tumeur, sa forme arrondie, sa couleur; sa consistance molle, s'il est récent; les pulsations, s'il est récent & peu

considérable ; la disparition de la tumeur quand on la presse , & son retour ; les causes qui peuvent le produire , les effets indiqués ci-dessus , &c.

Les funestes suites de l'anévrisme vrai que l'on changeroit en anévrisme faux , si on l'ouvroit , doivent rendre très-circonspect sur l'ouverture des tumeurs qui peuvent être anévrismales ; il y a plusieurs exemples de ces fatales méprises.

Les anévrismes internes sont accompagnés des mêmes phénomènes que les anévrismes externes ; mais la plupart ne sont point sensibles : on ne peut les connoître ou les présumer que par la connoissance des causes , par les effets & par les accidents convulsifs. (*Voyez ci-dessus.*) L'anévrisme vrai interne est un mal incurable , parce qu'on n'y peut pas porter remède par la compression ni par l'opération. Le mal continue de faire des progrès jusqu'à ce que l'artere soit ouverte , déchirée , & qu'il soit survenu une hémorrhagie qui est mortelle : aussi les personnes attaquées d'anévrismes internes à quelque artere considérable , périssent-elles le plus souvent de mort subite.

Le traitement que l'on peut employer dans le cas d'anévrisme interne , n'est que palliatif , ou propre à empêcher ses progrès : du moins les guérisons radicales sont très-rares. Ce traitement consiste à établir une espece d'équilibre entre la force ou l'impulsion du sang , & le degré de résistance qu'ont les parois de l'artere , & spécialement de l'anévrisme. Pour y réussir , on emploie les saignées réitérées , qui diminuent l'impétuosité du sang , sa raréfaction , sa quantité , & par conséquent sa force. On prescrit des médicaments laxatifs , rafraîchissants , délayants , & une diete sévère , qui détruisent & préviennent la plénitude , la raréfaction , l'irritation , & tout ce qui anime la circulation. Le repos du corps , la tranquillité de l'esprit sont nécessaires. On ne doit faire absolument aucun effort ; & on évitera la toux & le vomissement , & tout ce qui est convulsif. Lorsqu'on aura , par les moyens précédents , affoibli la circulation à peu près au même degré où le sont les parois des arteres , il y aura lieu d'espérer que les

paroïs de l'anévrisme reprendront, par leur élasticité, leur forme ordinaire. Il faut pour lors s'occuper à fondre ces substances polypeuses, le sang grumelé coagulé dans l'anévrisme : ainsi on joindra à l'usage des remèdes précédents, celui des substances légèrement fondantes ou savonneuses, le savon médicinal, la crème de tartre, le nitre, la gomme ammoniacque, les légumes savonneux, les fruits d'été bien mûrs, regardés comme savonneux. Si le malade a les nerfs très-sensibles, aisés à irriter, il est à propos de lui faire prendre quelque calmant en petite dose, soit du sirop diacode, soit de l'opium.

Quand la cessation des symptômes ou effets de l'anévrisme indiquera, depuis un peu de temps, que l'artere a repris sa première forme, on pourra permettre au malade un régime de vie capable de fortifier peu à peu tous les solides du corps, des aliments moins relâchants, moins délayants, moins savonneux, un peu plus d'exercice, mais jamais les remèdes ni les aliments propres à échauffer, raréfier & irriter. Il est plus ordinaire que les accidents qui subsistent obligent de suivre toute la vie le même traitement, pour entretenir l'équilibre ou une égalité de force dans la circulation du sang qui fait effort sur les paroïs de l'anévrisme, & dans l'élasticité ou la solidité des paroïs qui doivent résister, pour que l'anévrisme n'augmente pas en étendue, & qu'il ne dégénere pas en anévrisme faux. L'anévrisme externe profond n'admet pas, le plus souvent, d'autre traitement que le palliatif. (*Voyez ci-dessus, & le Dictionnaire de Chirurgie.*) L'anévrisme externe ancien ne peut, dans bien des cas, être traité autrement que par les remèdes palliatifs, exposés ci-dessus & dans le Dictionnaire de Chirurgie.

Si l'anévrisme externe est récent & peu profond, on emploie pour le guérir, 1^o le traitement conseillé ci-dessus pour l'anévrisme vrai interne, 2^o la compression ou l'opération décrites dans le Dictionnaire de Chirurgie, au mot ANÉVRISME.

Il y a des cas où l'anévrisme externe, même récent, ne peut être traité par la main du chirurgien, tels sont

ceux où il se trouve à une artere considérable, dès sa sortie d'une cavité; on ne peut alors pratiquer la compression ni faire d'opération.

Les apparences peuvent faire croire qu'il y a deux anévrismes, tandis qu'il n'y en a réellement qu'un, que quelque corps sépare en deux parties.

On a cru des malades guéris d'un anévrisme, parce qu'il avoit été plus ou moins de temps sans se faire sentir, ou parce qu'il avoit changé de place. On observe des anévrismes sans pulsations : on sent à quelques anévrismes un tremblement. Il y a des anévrismes composés de plusieurs très-peu éloignés. On a vu des arteres anévrismales dans une très-grande étendue. Toucher & comprimer fréquemment les anévrismes externes est dangereux; premièrement, parce que l'on fait refouler le sang vers le cœur, la tête, &c. ce qui cause des angoisses & des vertiges; secondement, parce que les filaments polypeux, qui se forment dans les anévrismes, étant portés par la pression dans le canal artériel, & venant à entrer ensuite dans de plus petits vaisseaux, peuvent y interrompre la circulation; troisièmement, parce qu'il est à craindre qu'on ne fasse rompre les tuniques délicates & minces. Nous n'ignorons pas qu'il y a plusieurs médicaments, tant simples que composés, que l'on vante comme capables d'opérer la guérison des anévrismes; mais l'expérience & le raisonnement s'accordent à prouver qu'il n'existe pas pour ces maux de remède spécifique, ni interne ni externe.

ANÉVRISME FAUX. Lorsque les tuniques d'une artere sanguine sont ouvertes dans une étendue plus ou moins considérable, sans que la partie supérieure soit entièrement détachée de l'inférieure; si le sang ne sort pas au dehors, mais se fait un passage dans le tissu cellulaire, de maniere à y former une tumeur plus ou moins considérable, cette tumeur se nomme *anévrisme faux* : elle grossit tant que les parties environnantes cedent, ou jusqu'à ce qu'un caillot de sang bouche l'ouverture de l'artere. Tout ce qui peut produire une solution de continuité dans une partie du canal d'une artere, peut par conséquent occasionner un anévrisme

faux ; mais les principales causes sont : 1^o l'anévrisme vrai, dont le sac s'ouvre ou par l'effort continu du sang, la force de son impulsion, ou parce que le sang corrompu & sanieux le ronge : 2^o toutes les causes de l'anévrisme vrai, en les supposant à un plus haut degré ; ou les tuniques des arteres plus foibles, la plénitude, la raréfaction du sang, les coupures, piquures, plaies, contusions, efforts, distensions, tiraillements, érosions, en un mot, tout ce qui peut occasionner une solution de continuité dans une portion du canal d'une artere, soit qu'elle arrive par la foiblesse des tuniques de l'artere, soit que l'impulsion du sang y donne lieu.

L'anévrisme faux se nomme *anévrisme externe*, lorsqu'il a son siege aux extrémités de la surface du tronc, du cou, de la tête. On l'appelle *anévrisme interne*, quand il se trouve dans la tête, la poitrine ou le bas-ventre. Voici les effets de l'anévrisme faux. Le sang extravasé se coagule ; les parties voisines sont comprimées ; les fonctions de ces parties sont lésées, ainsi que la circulation du sang.

Lorsque l'anévrisme faux est externe, le sang s'amasse sous les téguments communs, le tissu cellulaire & la peau : il se forme dans cet endroit une tumeur qui se fait voir à la peau, parce que cette partie cede, pour l'ordinaire, plus que celles qui sont dessous : les parties voisines sont comprimées ; ce qui fait naître des obstructions, stagnations, inflammations, la difficulté du mouvement & du sentiment, la gangrene dans ces parties : le sang coagulé se change en matiere purulente, sanieuse, ichoreuse, &c.

On reconnoît assez facilement l'anévrisme faux externe ; par sa position sur une artere, par la tumeur qui est inégale & large, moins molle que dans l'anévrisme vrai, noirâtre ou livide ; par son progrès considérable, par la gangrene des parties voisines, par le défaut de pulsation, par l'existence des causes qui peuvent produire ce mal, tels que la saignée suivie d'une tumeur à l'endroit de la piquure, soit dans le moment de l'opération, soit peu de temps après ; les efforts pour élever des poids considérables, les chutes, coups, &c ;

par la connoissance d'un vice scorbutique, cancéreux dans le fujet, &c.

Il est bien plus difficile de connoître l'anévrisme faux interne : cependant on y parvient quelquefois, en réfléchissant sur les causes exposées ci-dessus, & sur les effets de l'anévrisme vrai interne.

Nous n'avons pas de traitement capable de guérir les anévrismes faux interne, parce qu'il n'est pas possible de faire fermer l'ouverture de l'artere, ni d'empêcher l'écoulement du sang, qui continue jusqu'à la mort qui ne tarde pas beaucoup. Après un pareil accident, on ne peut employer qu'un traitement palliatif pour retarder la mort. (*Voyez* la cure de l'anévrisme vrai ci-dessus, & le mot HÉMORRHAGIE.) Mais, lorsque l'anévrisme faux est externe, on peut le guérir par le moyen de l'opération, du moins s'il n'est pas très-profond, ni assez ancien pour qu'il y ait gangrene, ou que la masse des humeurs soit déjà infectée par la résorption de l'humeur purulente & ichoreuse en laquelle le sang a dégénéré. (*Voyez* l'opération de l'anévrisme, au mot ANÉVRISME, dans le Dictionnaire de Chirurgie.) Dans les cas où la cure radicale n'est pas praticable, il faut tenter la cure palliative. *Voyez* ANÉVRISME VRAI.

ANÉVRISME DU CŒUR. *Voyez* CŒUR. (*Maladies du*)

ANGINE, f. f. espece d'inflammation à la gorge, accompagnée de fièvre, de douleur & d'étranglement. *Voyez* ESQUINANCIE, MAUX DE GORGE.

ANGOISSE, f. f. inquiétude; sentiment de suffocation, accompagné souvent de palpitation, de tristesse.

Plusieurs causes peuvent donner de l'angoisse: la plénitude occasionnée par le trop de nourriture, & par le défaut d'exercice, ou par le chagrin. Comme c'est plus un symptôme qu'une maladie, nous ne nous étendrons pas beaucoup sur cet article. *Voyez* PLÉNITUDE.

ANOREXIE, f. f. C'est un dégoût pour tous les aliments, occasionné par quelque dérangement de l'estomac. *Voyez* DÉGOUT.

ANTHRACOSE, f. f. anthrax ou charbon des pau-

pieres : c'est une tumeur d'un rouge livide , qui s'élève aux paupieres , qui y cause une chaleur & une tension considérables , accompagnées de douleur , de pulsation & de fièvre.

Cette maladie est si vive , qu'il s'y forme quelquefois une escarre , comme si on y avoit appliqué le feu.

L'anthraxose se trouve quelquefois compliquée avec l'érysipele de la face , & le gonflement des glandes parotides.

On attribue la cause de l'anthrax des paupieres , à un sang inflammatoire , ou brûlé & desséché par l'ardeur du soleil , ou par des travaux durs & pénibles.

On remarque que cette maladie n'attaque presque que les gens de la campagne , & ceux des villes qui sont accoutumés à des exercices violents.

On observe que cette maladie est plus commune dans les saisons où la chaleur & la sécheresse sont excessives.

On doit porter remède sur le champ à cette maladie. Dès qu'on s'apperçoit de la formation de la pustule , il faut avoir recours aux saignées , donner beaucoup de lavements rafraîchissants & des boissons aqueuses. On applique dans le commencement , sur la partie malade , des compresses trempées dans de l'eau-de-vie , dans laquelle on fait fondre un peu de nitre.

Si l'on ne peut appaiser l'inflammation , & que l'escarre se forme , on l'incise avec une lancette , & on la lave avec une lotion faite d'onguent égyptiac , dissous dans le vin ou l'eau-de-vie.

Si la tumeur est considérable , on scarifie les parties gonflées à la circonférence de l'escarre , & on applique des cataplasmes émollients & résolutifs.

Il faut observer de faire les saignées plus ou moins abondantes , selon la nature , l'âge & le tempérament du sujet ; par ces moyens , on borne les progrès de l'escarre , dont on prévient la chute avec des onguents digestifs : on travaille ensuite à mondifier & à cicatrifier l'ulcère. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

ANTHRAX , f. f. Voyez CHARBON.

APHONIE , f. f. C'est une incapacité de produire des sons articulés , qui naît de quelque défaut dans

la langue & dans les autres organes de la parole.

Plusieurs causes donnent naissance à cette maladie ; d'un côté, la rigidité & la sécheresse des fibres, ou la cessation du fluide nerveux dans les nerfs ; de l'autre, l'obstruction des vaisseaux qui constituent l'organe de la voix, par fluxion, ou par le transport de quelqu'humour que ce soit.

Les vieillards, & les personnes qui se livrent à des exercices violents, & qui font grand usage des liqueurs spiritueuses, sont dans le premier cas.

Tous ceux qui sont sujets à quelques vices particuliers de la lymphe, ou qui ont essuyé un air froid ou la suppression de quelqu'évacuation, peuvent aussi éprouver une extinction de voix ; telles sont les filles qui perdent leurs règles par quelque frayeur subite, qui, tout d'un coup, sont privées de l'usage de la voix.

Il en est de même d'un corps étranger, d'une inflammation, d'un abcès, qui peuvent gêner ou détruire, en quelque façon que ce soit, le mouvement de la parole & la liberté de la voix.

Quand l'aphonie reconnoît pour cause la paralysie des nerfs, ce qui vient ordinairement à la suite d'une apoplexie, il faut avoir recours aux remèdes indiqués dans ces maladies. *Voyez APOPLEXIE, HÉMIPLÉGIE, PARALYSIE.*

Si cette indisposition vient de la sécheresse & de la rigidité des fibres, il faut avoir recours à la saignée, au petit-lait, aux lavements, aux bains ; & on doit surtout éviter tout ce qui peut enflammer & dessécher le sang, & se réduire à un régime doux & humectant. *Voyez RÉGIME.*

Quand l'aphonie est produite par quelques vices particuliers du sang ou de la lymphe, comme vérole, scorbut, écrouelles, &c. on y remédie en les détruisant. *Voyez LYPHE, & VICES DE LA LYPHE.*

Voici une tisane adoucissante pour lubrifier, adoucir le gosier, quand il est sec & rude, & pour dégager toutes ces parties, lorsqu'elles sont embarrassées.

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*

De la Graine de Lin renfermée dans un nouet.

*Des Fleurs de Tussilage, une bonne pincée.
De la Réglisse, deux gros.*

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour boisson ordinaire légèrement dégloutie.

Voici quelques tablettes qui sont très-adoucissantes, & qui conviennent dans tous les cas où une sérosité âcre & salée se jette sur les organes de la voix.

Prenez, *De la Racine de Guimauve, séchée & pulvérisée, une once.*

Du Sucre blanc, quatre onces.

Mêlez le tout, & faites-en des tablettes avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adraganth.

Quand l'aphonie ne cede point aux remèdes ci-dessus indiqués, on a recours aux suivants:

Prenez, *Une chopine de Lait de Vache, écrémé.*

Faites-le bouillir, & ajoutez-y

*Une chopine d'infusion de Véronique mâle,
avec suffisante quantité de Sucre candi,*

pour en prendre dans la journée un verre, d'heure en heure.

Si, malgré ces remèdes, la voix n'est pas plus libre ni plus forte, on appliquera un emplâtre vésicatoire, large comme un petit écu, à la nuque, en le renouvelant tous les deux jours, & mettant d'un jour l'un, par dessus, une feuille de poirée couverte de beurre frais.

Quand l'extinction de la voix provient d'un exercice trop violent avec les femmes, ou d'un épuisement de soi-même, on ne peut détruire cette incommodité qu'en prenant de la tranquillité, & changeant de conduite. C'est sur-tout à l'âge de puberté que les jeunes gens se livrent le plus aux plaisirs de l'amour; aussi en sont-ils incommodés pour le reste de leurs jours. Il y a entre la voix & les parties de la génération un accord parfait: quand on se ménage du côté de l'exercice vénérien, la voix est plus mâle & plus vigoureuse; elle devient au contraire grêle & foible, quand on n'est pas modéré sur cet article. L'exemple des châtres & des eunuques, prouve manifestement ce que nous venons de dire; ils perdent la force de leur voix avec leurs parties.

Les

Les maladies longues, qui attaquent le poutmon ou la gorge, font sujettes à produire l'extinction de voix, comme cela se remarque dans la pulmonie & dans l'asthme, où tous les vaisseaux se bouchent & s'obstruent, & empêchent l'air d'exécuter le mécanisme de la voix. On y remédie en faisant les remedes propres pour ces maladies. *Voyez* ASTHME, PULMONIE.

S'il arrivoit que ce fût un corps étranger, introduit dans la trachée-artère, qui fût cause de l'aphonie, on ne pourroit y remédier qu'en le faisant sortir de ce canal, par le moyen de la bronchotomie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Ce sont quelquefois des ulceres sur les muscles qui servent à l'organe de la voix, qui sont cause de l'aphonie; en ce cas, la guérison est très-difficile: tout ce que l'on peut faire, c'est de détourner l'humeur qui est sur cette partie, par le moyen d'un emplâtre vésicatoire, de se servir du lait de vache pour toute nourriture, & de faire usage des balsamiques que nous avons indiqués à l'article Ulcere. *Voyez* ULCERE.

APHTHES, s. m. petits ulceres ronds & superficiels, qui occupent l'intérieur de la bouche, le palais, la langue, les gencives, & qui sont accompagnés d'une chaleur brûlante.

Le siege principal de cet accident est l'extrémité des vaisseaux qui séparent la salive, & de toutes les glandes qui fournissent une humeur semblable; ce qui fait que non-seulement les levres, les gencives, le palais, la langue, le gosier, la luette, mais même l'estomac & les intestins grêles, & quelquefois les gros intestins, se trouvent attaqués de cette maladie.

La cause de ces accidents est une lymphe âcre & visqueuse, qui occasionne, par son séjour, ces especes d'ulceres: les enfants & les vieillards y sont exposés, parce que, dans les uns & dans les autres, les humeurs sont sujettes à devenir âcres & visqueuses.

Dans le premier cas, il faut veiller soigneusement au lait de la nourrice, & au régime qu'elle fait garder à son nourrisson. Le petit-lait convient parfaitement à l'enfant: tandis qu'on lui diminuera le lait de sa nour-

rice, l'on fera boire à celle-ci une décoction d'orge & de réglisse, pour rendre son lait moins âcre.

On peut appliquer à l'extérieur, sur ces sortes d'aphthes, le suc de joubarbe, cuit à parties égales avec du lait, pour en imbiber avec une plume les endroits ulcérés; on peut aussi se servir de la racine de fenouil en poudre, incorporée daas un peu de miel, ou d'une infusion de fumeterre dans du petit-lait.

Quand les aphthes attaquent les vieillards, on doit avoir soin de leur prescrire un régime doux & humectant, & de leur faire prendre beaucoup de boisson aqueuse.

On lavera ces aphthes avec une décoction de racine de quintefeuille & de farriette, à laquelle on ajoutera une pincée de véronique bouillie dans du lait, & quelques cuillerées de suc de cresson pour se gargariser.

On peut aussi appliquer une petite pierre de vitriol sur ces petits ulcères, quand ils commencent; il n'en faut quelquefois pas davantage pour les détruire, ce que l'on recommence plusieurs fois par jour.

Les aphthes qui attaquent les adultes sont ordinairement précédés de fièvre continue, accompagnés de diarrhée & de dysenterie, de nausées, de la perte de l'appétit, de faiblesse, de stupeur & d'assoupissement.

Les remèdes appropriés pour la cure de cette maladie, sont les saignées, les humectants, & les boissons propres à entretenir une moiteur continuelle.

On peut se servir pour gargarisme d'une décoction de miel, animée d'un peu d'esprit de vin camphré.

Lorsqu'on est venu à bout de faire tomber les aphthes, il suffit de se gargariser avec une décoction de racine de guimauve dans du lait.

Enfin on termine le traitement par un purgatif, composé d'un gros de rhubarbe concassée, infusée dans un verre d'eau, auquel on ajoutera deux onces de manne.

A la suite des maladies vénériennes, il survient quelquefois des aphthes; mais ils se guérissent avec les remèdes propres à ces sortes de maladies. *Voyez VÉROLE, ULCERE VÉROLIQUE.*

On voit quelquefois de ces sortes d'aphthes qui surviennent tout d'un coup à la bouche & aux lèvres,

quand on a bu dans un verre mal rincé, ou après quelqu'un de mal-sain. Le meilleur remède est de toucher la partie avec un peu de dissolution de vitriol dans l'eau, dont on imbibe un coton, & dont on frotte la partie jusqu'à ce qu'il s'y forme une escarre, qui tombe à la suite.

Il y a des maux de gorge gangréneux, où il se forme des aphthes à la bouche, & sur-tout vers les amygdales. Voici un gargarisme qui est propre pour les détruire.

Prenez, *D'Eau de Plantain,*

De Roses, de chaque deux onces.

De Sel de Saturne, un gros.

De Sirop de Mûres, trois gros.

Pilez le tout, pour en faire un gargarisme, dont on frottera les aphthes plusieurs fois par jour. Si l'on ne peut pas se gargariser, ou que les aphthes soient trop enfoncés dans la gorge, on peut couper un petit linge attaché au bout d'une plume, qu'on trempera dans le gargarisme, & qu'on appliquera sur la partie affectée plusieurs fois par jour.

Les médecins modernes ont reconnu une autre espèce d'aphthes, qui ne sont que symptomatiques, & qu'on voit souvent arriver dans les fièvres aiguës, sur-tout aux putrides : ils sont plus fréquents dans les pays septentrionaux, que dans tout autre. On les observe rarement en France. Voyez l'article FIEVRE PUTRIDE.

APHTHES DES ENFANTS. Voyez ENFANTS. (*maladies des*)

APOPLEXIE, s. f. maladie dans laquelle il se fait une suspension de tous les mouvements qui dépendent de la volonté & de l'action des sens, accompagnée d'un ronflement & de difficulté de respirer, & dans laquelle le pouls a coutume de se soutenir jusqu'à ce que la mort approche.

Le jeu du poumon & la circulation du sang ne sont cependant point interrompus ; la respiration & le battement des artères en sont même plus forts.

C'est une affection qui jette le malade dans un profond sommeil, accompagné d'une espèce de sifflement provenant de la poitrine, auquel les médecins ont donné le nom de *sterneur*.

On distingue deux sortes d'apoplexie ; l'une que l'on appelle *sanguine*, ou vulgairement *un coup de sang* ; la seconde est l'apoplexie séreuse ou d'humeurs.

Les tempéraments sanguins, forts & robustes ; les gens qui ont passé l'âge viril, qui ont beaucoup de couleur au visage, qui ont les yeux rouges & enflammés, qui ont le cou court, la poitrine étroite, des douleurs de tête violentes, & qui, dans l'état de santé, ont le pouls plus dur & plus fort, les vaisseaux plus pleins & plus tendus, & sur-tout les extrémités plus chaudes, sont plus sujets que les autres à l'apoplexie sanguine.

On reconnoît l'apoplexie séreuse au tempérament pituiteux, à l'âge plus avancé du malade, aux pesanteurs de tête, aux éblouissements, à l'affaïssement de tout le corps, & à la saison dans laquelle cette maladie se déclare. L'apoplexie séreuse est plus fréquente en hiver, & l'apoplexie sanguine plus commune en été.

Les causes de l'apoplexie sanguine sont d'abord l'abondance du sang, la mollesse & la flexibilité des vaisseaux du cerveau, la suppression de quelqu'hémorragie habituelle, ou de quelqu'autre évacuation sanguine, comme le flux hémorrhoidal & le flux menstruel : le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, le défaut d'exercice, & généralement tout ce qui peut augmenter la formation du sang.

Les causes de l'apoplexie séreuse viennent de l'épaississement de la lymphe & de l'abondance des humeurs, de la délicatesse & de la mollesse des fibres, de la suppression de quelqu'évacuation pituiteuse, de la fréquentation d'un air lourd & épais, d'un trop grand usage des aliments nourrissants, d'un sommeil & d'un repos trop long, & d'une vie molle & oisive.

L'apoplexie est le fléau de l'humanité & l'écueil de la médecine : la plupart de ceux qui en sont frappés périssent ; le peu qui en réchappent, se trouvent souvent accablés de maux très-graves.

Lorsque la respiration est très-laborieuse, la maladie est mortelle ; quand le jeu de la respiration est plus libre, il reste quelque espérance.

La fièvre qui se déclare dans l'apoplexie, est un très-

bon signe, parce qu'elle prouve que la nature se réveille, & qu'elle concourt à dissiper les obstacles qui nuisent à la circulation.

Apoplexie sanguine, ou Coup de sang.

La cure de l'apoplexie sanguine consiste dans la saignée prompte & fréquente : quelques praticiens la conseillent des deux bras tout à-la-fois ; il est bien plus sage de la pratiquer au pied, ou, ce qui seroit encore plus efficace, à la jugulaire ; on pourroit même, en ce cas, avoir recours à la saignée de l'artere, quand on veut donner un secours très-prompt, comme on le fait dans les grandes ophthalmies.

Quand on aura, par les saignées multipliées, suffisamment dégagé les vaisseaux, & qu'on aura donné plus de liberté à la circulation, pour-lors il faut avoir recours aux vomitifs, tels que l'émétique donné à la dose de six, de huit, dix, douze grains par intervalle, selon l'âge & les forces du malade.

Après la premiere ou la seconde saignée, on peut donner le lavement qui suit :

Prenez, *Du Séné, trois gros.*

Faites-le bouillir dans trois demi-setiers d'eau, que vous réduirez à une chopine ; coulez la liqueur, & ajoutez-y : *De l'Electuaire Diaphœnic, une once.*

De Vin Émétique trouble, trois onces.

pour un lavement.

Il est bon d'observer que l'émétique est infiniment aidé dans son opération, lorsqu'il est associé avec le séné, soit dans les lavements, soit dans les potions purgatives, lesquels, par ce moyen, deviennent de puissants fondants.

Il faut répéter les saignées, les émétiques, les lavements, selon leur plus ou moins grande efficacité, & suivant le degré de la maladie.

Quand tous ces remèdes sont inutiles, on a recours à tout ce qui peut exciter le mouvement, comme le tabac, la bétouine, l'eau de Luce que l'on fait respirer au malade, pour tâcher de le faire éternuer. On peut pousser des cris violents à ses oreilles, le piquer, lui

arracher des poils, pour tâcher de ranimer la nature, de quelque façon que ce soit.

Quand les saignées ont été multipliées sans succès, & que les autres remèdes ont été inutiles, on peut mettre en usage les emplâtres vésicatoires, tant à la nuque qu'au gras des jambes : on les laisse mordre sur la peau pendant un jour, après quoi on frotte la plaie avec de l'onguent basilicon, ou avec un peu de beurre frais, que l'on recouvre d'une feuille de poirée; & on renouvelle deux fois par jour l'appareil.

Quand on a employé inutilement tous ces remèdes, on peut prescrire la potion suivante, pour ranimer le jeu des solides, & travailler à la division des humeurs.

Prenez, *Des Eaux distillées de Scabieuse.*

De Chardon-bénit, de
chaque deux onces.

De Teinture de Myrrhe, un demi-gros.

De Tartre stibié, six grains.

De Lilium, demi-gros.

De Sirop d'Œillet, demi-once.

pour prendre par cuillerées.

On peut omettre la potion ci-dessus, ou lui substituer celle-ci.

Prenez, *De l'Eau de Mélisse, deux onces.*

De la Liqueur de Corne-de-Cerf succinée,
trois gros.

D'Oxymel scillitique, une once.

Mêlez le tout, pour en prendre par cuillerée d'heure en heure.

Il est toujours dangereux, ou au moins inutile, de donner des potions trop irritantes dans l'apoplexie sanguine.

Si cette potion réussit, & que le malade donne des preuves de connoissance, on lui fait prendre les eaux de Balaruc, dans lesquelles on met un paquet de sel de seignette sur la pinte, & deux grains d'émétique. On peut suppléer aux eaux de Balaruc par la boisson suivante.

Prenez, *De Sel de Glauber, demi-once.*

De Tartre stibié, six grains.

De Limaille d'acier très-fine, une once.

Faites fondre le tout dans trois pintes d'eau de rivière. Pour boisson, un verre toutes les deux heures ; après quoi on aura recours à l'apozème qui suit :

Pr. *Des Racines de Scabieuse.*

De Scorfonere , de chaque une once.

De Feuilles de Chicorée sauvage , une demi-poignée.

De Bois concassé de Squine , une once.

De Feuilles de Séné , une demi-once.

De Sel de Glauber , deux gros.

De Sirop de Nerprun , une once.

D'Eau commune , trois chopines ,

pour réduire à pinte : on ajoutera sur la fin le sel, le séné & le sirop. On passera le tout, pour en prendre deux verres le matin, de deux jours l'un, pendant huit jours.

Quoique cet apozème puisse être employé dans certains cas, il faut cependant observer que son usage doit être dirigé par un médecin éclairé & prudent.

On peut aussi faire prendre au malade les bouillons suivants :

Prenez, *De Collet de Mouton , une demi-livre.*

Une Vipère coupée en quatre.

De la Racine de Scorfonere , une once.

Des Feuilles de Scolopendre , une poignée.

Des Bois de Gaïac & de Sassafras , de chaque demi-once.

Faites du bouillon, d'abord dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines : ajoutez ensuite la racine, les feuilles & les bois, que vous laisserez infuser auprès du feu, dans un vaisseau bien couvert, pendant demi-heure ; passez le tout, pour en prendre un bouillon le matin, & l'autre sur les six heures du soir, pendant huit ou quinze jours.

Apoplexie sereuse.

L'apoplexie sereuse exige un traitement tout différent de celui qu'on vient de tracer : les saignées n'y réussissent point ; &, comme disent Hippocrate & Celse, lorsque dans cette maladie les saignées ne donnent pas quelque soulagement, elles deviennent très-nuisibles

par le relâchement qu'elles occasionnent, & par l'engorgement qu'elles favorisent.

On commencera par donner au malade un lavement, tel qu'on l'a décrit ci-dessus; immédiatement après on prescrira l'émétique, à beaucoup plus forte dose que dans l'apoplexie sanguine; on mettra en usage la poudre sternutatoire suivante :

Prenez, *De la Poudre d'Ellébore blanc, douze grains.*
D'Euphorbe, cinq grains.

Mêlez le tout ensemble, & soufflez-en dans le nez du malade avec un tuyau de plume.

Si le sommeil n'est pas si profond, on peut se contenter d'employer la poudre qui suit :

Prenez, *Des Feuilles seches de Bétoine.*

De Marjolaine.

De Lis des Vallées, de
chacune un gros.

Pulvérisez-les, mêlez-les exactement, & soufflez-en dans le nez, comme ci-dessus.

Ces deux poudres excitent l'éternument, & sont très-propres à réveiller les apoplectiques.

On ne doit point oublier en même temps d'avoir recours aux emplâtres vésicatoires, aux ventouses, aux scarifications que l'on fait dans les différentes parties du corps.

Si l'on s'appercevoit qu'il y eût une foiblesse considérable dans le pouls, & qu'on eût à craindre que le malade ne pérît dans l'effet des remèdes, on pourroit avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Mélisse simple.*

De Chardon-bénit, de chacune
trois onces,

De Fleurs d'Orange,

De Cannelle, de chacune deux gros.

De Tartre émétique, dix grains.

De Kermès minéral, six grains.

De Lilium de Paracelse, demi-gros.

De Sirop d'Æillet, une once.

Mêlez le tout pour un julep, en trois doses, de quatre heures en quatre heures.

On peut substituer à la formule ci-dessus, la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Mélisse & de Cannelle, de chacune trois onces.*

De Tartre stibié, dix grains.

Partagez en trois doses, pour prendre de quatre en quatre heures.

Si cette potion réveille le mouvement du sang & ranime la nature, ou pourra pour-lors recourir aux remèdes indiqués ci-dessous à la page 60.

Malgré tous les signes qu'on vient de donner des deux espèces d'apoplexie, il se trouve dans la pratique des cas qui en imposent aux médecins, & dont on a beaucoup de peine à faire la distinction. Il y a des indigestions qui jettent tout-à-coup le malade dans une perte de connoissance & dans la privation de ses sens, comme s'il étoit attaqué d'une apoplexie : on doit, en pareille circonstance, s'informer de ceux qui connoissent le malade, de l'heure où son accès l'a pris ; si c'est au sortir de table, si le malade est grand mangeur, & s'il est sujet aux indigestions ; auquel cas il est essentiel de commencer par lui donner un vomitif & des lavements purgatifs, pour débarrasser l'estomac & le bas-ventre, pour se procurer la facilité de pratiquer ensuite la saignée.

Si l'on oublioit cette précaution, & qu'on saignât sur le champ le malade, on lui donneroit le coup de la mort.

On voit tous les jours des praticiens qui commencent par faire saigner les malades dans toutes sortes d'apoplexie, & qui en même temps leur donnent des doses très-fortes & très-souvent répétées d'émétique.

Cette conduite est inconséquente : si c'est une apoplexie sanguine, une saignée ne suffit point pour détendre les vaisseaux ; & l'émétique, que l'on donne en pareil cas, jette le malade dans des convulsions continuelles, & ne produit aucune évacuation, comme on le voit tous les jours vis-à-vis certains malades, qui d'un côté sont apoplectiques, & de l'autre épileptiques. Si l'apoplexie est séreuse, la saignée devient

inutile, & on peut dire même mortelle, puisqu'elle relâche encore plus les fibres, & par-là sert à augmenter l'embarras dans la circulation.

On doit donc bien prendre garde de se tromper, & de donner, dans l'une des deux especes de cette maladie, les remedes qui conviennent à l'autre.

Dans la plupart des apoplexies, il est toujours bon de débiter par un lavement purgatif, parce que ces maladies sont presque toujours compliquées avec d'anciennes indigestions, ou un amas actuel de matiere corrompue dans l'estomac.

Toutes les personnes qui ont échappé à quelque attaque d'apoplexie, & qui craignent les rechutes, doivent se purger souvent, observer un bon régime de vivre, & manger peu le soir. Ces attentions leur seront plus profitables que tous les sachets anti-apoplectiques, qui ne servent qu'à enrichir les charlatans qui les débitent, & à duper les gens qui s'en servent.

Voici un opiat qui est très-bon pour les préserver de rechutes.

Prenez, *De Semence de Moutarde, deux onces.*

De Sel Ammoniac, deux gros.

Des Feuilles seches d'Origan.

De Menthe, de chacune six gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez-le avec une suffisante quantité de sirop de pivoine simple.

La dose est d'un gros le matin à jeun, & autant sur les cinq heures du soir, enveloppé dans du pain à chanter, en avalant par dessus un gobelet de la tisane que nous allons décrire :

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage, ratissée & coupée par morceaux, deux onces.*

De la Semence de Moutarde, contuse, une once & demie.

Versez sur le tout trois chopines d'eau bouillante, & laissez infuser pendant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes, dans un vaisseau couvert, & luté avec de la pâte ; coulez la liqueur pour en faire usage.

On doit observer que cet opiat & cette tisane ne

conviennent que dans les suites de l'apoplexie séreuse, & qu'elle seroit nuisible dans l'apoplexie produite par l'abondance du sang. On peut y suppléer par les bouillons que nous avons décrits à l'article ACRETÉ, & par des purgations douces, & des saignées faites de temps en temps.

APOSTÈME, f. m. tumeur contre nature, produite par quelqu'humeur. *Voyez ABCÈS. Voyez TUMEUR. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

APOZÈME, f. m. C'est une forte décoction de racines, de feuilles & d'autres ingrédients. On les rend quelquefois purgatifs, quand on y fait infuser des drogues propres à purger.

Il faut faire attention, dans les apozèmes, de faire bouillir d'abord les racines, les bois, les écorces, ensuite les feuilles, après cela les fleurs, & enfin les semences & les fruits, & de ne faire souffrir à toutes ces substances qu'un léger degré de feu. Toutes ces différentes parties se jettent successivement dans l'eau bouillante, selon le degré d'altération de leurs principes. Quelquefois on y met en même temps les sels, afin qu'ils donnent plus d'efficacité à l'eau bouillante, pour tirer la teinture des plantes & des ingrédients qui sont en décoction.

On se sert d'eau de rivière, de fontaine, de vins rouge & blanc, pour faire les apozèmes.

On divise l'apozème en altérant & en purgatif; le premier est celui qui est fait pour produire dans la machine quelque changement, & pour donner quelqu'altération nouvelle aux liqueurs: tels sont ceux qu'on appelle *apéritifs, tempérants, adoucissants*; l'autre est composé de médicaments purgatifs, & est destiné pour purger le malade.

L'apozème ne sert point de tisane, ni de boisson ordinaire au malade; c'est un médicament qui ne se donne que toutes les trois ou quatre heures; autrement on s'exposeroit à dégoûter le malade, & à charger son estomac d'un remède trop pesant & fastidieux. Nous allons donner quelques modèles des différentes espèces d'apozème.

Apozème tempérant.

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*

De Guimauve, demi-once.

Des Feuilles de Chicorée blanche.

De Bourrache.

*De Poirée, lavées & coupées, de
chacune demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau commune, que vous réduirez à trois chopines. Passez la liqueur, & ajoutez une once & demie de sirop de guimauve.

Cet apozème convient dans tous les cas où il faut détremper le sang, tempérer l'âcreté des humeurs: ainsi il convient dans les maladies aiguës, les fièvres ardentes, les inflammations & les hémorrhagies.

Apozème adoucissant.

Prenez, *D'Orge mondé, une demi-once.*

De Feuilles de Pas-d'âne.

De Tussilage.

*De Pulmonaire, de chaque une
poignée.*

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Ajoutez-y une once & demie de sirop de guimauve.

Cet apozème doit être employé dans la sécheresse de poitrine, l'âcreté du sang & de la lymphe, les démangeaisons, les dartres & les maladies de la peau, dans la pituite âcre & dans les rhumes opiniâtres.

Prenez, *Des Racines d'Asperge.*

*D'Arrête-bœuf, de chaque une
once.*

De Feuilles de Chicorée sauvage.

De Pariétaire.

De Scolopendre.

*De Persil, de chaque une demi-
poignée.*

Des Fruits d'Alkekengé, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Passez la liqueur: ajoutez-y une once & demie de sirop des cinq racines.

On peut faire usage de cet apozème dans tous les cas où il y a de l'épaississement dans le sang & dans la lymphe, quand on veut dégager la pituite & les glaires, faire couler les urines en abondance, débarrasser les vaisseaux & les glandes. Il est bon d'observer que l'on ne doit en faire usage que quand il n'y a point de fièvre, point de douleur, & point de menace d'inflammation.

Apozème purgatif.

Prenez, *De Racines de Patience sauvage.*

De Polipode de Chêne, de chaque une demi-once.

Des Feuilles d'Aigremoine.

De Chicorée sauvage, de chaque une demi-poignée.

De Follicules de Séné, trois gros.

De Sel d'Epsom, demi-once.

Faites bouillir le tout successivement, comme nous l'avons dit ci-dessus, dans deux pintes d'eau, pour réduire à trois chopines: ajoutez de *Semences d'Anis, deux onces.* Tirez la liqueur du feu; passez-la: ajoutez-y de *Sirop de Roses pâles, une once & demie,* pour prendre en trois verres, à trois heures de distance l'un de l'autre.

Cet apozème est indiqué dans tous les cas où il y a épaississement dans les humeurs, & en même temps une nécessité urgente d'évacuer les premières voies. Il convient dans les maladies longues, dans les obstructions, dans les embarras de la lymphe, quand la fièvre n'est pas considérable, & que l'estomac est chargé d'impuretés qu'il faut évacuer.

Il faut avoir attention, en faisant un apozème, de couper, ratifier, laver les racines & les feuilles; de concasser légèrement les bois & les écorces; de ne pas faire bouillir long-temps, & à grand feu, les racines, les feuilles & les bois; de ne faire jamais bouillir les fleurs & les semences aromatiques qui ont une odeur forte & un goût piquant, de simplement les faire infuser, en couvrant bien le vaisseau dans lequel on les a mises.

Les apozèmes que l'on fait dans le vin blanc ou le vin rouge, & dans lesquels on ajoute des sels, comme celui de duobus, le sel de nître ou le sel de tartre,

exigent une ébullition moins longue & moins forte , parce que le vin & le sel pénètrent plus intimement les drogues contenues dans ces apozèmes , & en tirent une teinture plus forte.

ARDEUR D'URINE. *Voyez* DYSURIE.

ASCARIDES, f. m. pl. petits vers qui se trouvent dans l'homme & dans quelques animaux : ils ont la figure de petites aiguilles ; ils sont ronds & courts , ce qui les fait distinguer des strongles qui sont ronds & longs , & du ver solitaire qui est long & plat ; ils sont blancs & pointus par les deux bouts , & résident communément dans l'extrémité du rectum , près de l'anus : on les y trouve en très-grand nombre , & collés les uns aux autres par une matiere visqueuse.

Les enfants y sont plus sujets que les adultes.

Il s'en trouve quelquefois dans les parties naturelles des femmes , comme dans les pâles-couleurs.

Il y a aussi quelques animaux , comme les bêtes de somme , qui en sont souvent incommodés.

On juge de la présence de ces sortes de vers , par une démangeaison très-vive à l'anus , & par l'inspection des selles qui en sont chargées , un amaigrissement du bas-ventre , & une chaleur extraordinaire.

Il est assez difficile de chasser entièrement les ascarides , pour plusieurs raisons : la première est que , ces animaux étant éloignés de l'estomac , les remèdes que l'on peut prendre par cette voie ont changé de nature & perdu beaucoup de leur qualité , avant qu'ils soient parvenus à l'endroit où sont ces vers : la seconde est que les ascarides sont enveloppés dans des humeurs visqueuses qui empêchent l'action des remèdes : la troisième est que ces vers montent quelquefois si haut , qu'ils sont à l'abri des remèdes qu'on veut injecter par le fondement.

Pour se défaire des ascarides , il vaut mieux les attaquer par le bas que par haut : un suppositoire de coton , trempé dans du fiel de bœuf , ou de l'aloès dissous , est un des meilleurs remèdes. Le suppositoire suivant est très-propre pour détruire ces sortes de vers.

Prenez du lard macéré dans de l'eau froide , pour diminuer sa salure ; taillez-le en suppositoire , & introduisez-le dans le fondement.

Les lavements peuvent aussi être d'une très-grande utilité. On donnera aux enfants le lavement suivant :

Prenez, *De Feuilles de Mauve & de Violette, de chacune une poignée.*

De Choux, deux poignées.

Faites-en une décoction dans deux pintes de lait ; ajoutez ensuite :

De Fleurs de Camomille & de petite Centaurée, de chacune une demi-poignée.

De Grains de Coriandre & de Fenouil, de chaque deux gros.

Passiez le tout, & faites fondre deux gros de confection d'hiera-picra ; ou faites leur prendre tout simplement une légère décoction d'absinthe en lavement.

Dans les adultes, on mettra en usage le lavement qui suit :

Prenez, *Des Racines de Chiendent, une once.*

Des Feuilles de Poirée.

De Mauve.

De Pourpier.

De Mercuriale, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, réduites à trois chopines.

Ajoutez ensuite :

De Coraline, un gros.

De Coriandre préparée & de Semen-contrà, de chaque deux gros.

Passiez, & dissolvez-y deux onces d'huile rosat.

On peut se contenter d'un lavement avec une décoction de feuilles de mercuriale, dans laquelle on met trois gros de semen-contrà.

Hippocrate conseille de broyer de la graine de l'agnus-castus avec un fiel de bœuf, d'ajouter un peu d'huile de cedre, & d'en faire un suppositoire avec de la laine grasse.

L'usage de l'huile d'amandes-douces ou de l'huile de noix, prise tous les jours à la dose d'une cuillerée, les fait périr.

Les lavements de décoction de gentiane, de petite

centaurée, d'absinthe, de tanésie, de camomille, sont aussi très-bons. On peut, par exemple, donner le lavement suivant :

Prenez, *De Racine de Gentiane, une once.*

De Feuilles de petite Centaurée.

D'Absinthe, de chaque une pincée.

De Fleurs de Camomille, une petite pincée.

Faites bouillir le tout très-légèrement dans trois demi-setiers d'eau.

Ajoutez, *D'Hiéra-picra, une demi-once.*

D'Huile d'Olive, deux onces.

pour un lavement.

On doit observer que, malgré tous ces remèdes qui peuvent détruire les vers, il s'en forme quelquefois de nouveaux : c'est pourquoi on doit, pendant quelques jours, faire prendre au malade un bol composé de douze grains de jalap en poudre, dix grains de rhubarbe & deux grains de mercure doux, incorporés dans une suffisante quantité de sirop de *rhamno*, ou d'absinthe.

Le malade prendra ce bol tous les trois jours, pendant quinze jours.

ASCITE, f. f. hydropisie du bas-ventre ; c'est une enflure, une élévation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau, renfermée dans cette région.

On distingue deux espèces d'ascite, celle qui est vraie & celle qui est fausse. La première se trouve, quand les eaux sont amassées dans la cavité du bas-ventre. Il y a ascite fausse, lorsque les eaux ne sont point contenues dans l'intérieur du ventre, mais enfermées dans les membranes, &, pour ainsi dire, dans le sac du péritoine.

L'hydropisie fausse du bas-ventre se distingue de l'ascite vraie, en ce que le malade n'est point tourmenté de la soif ; n'a point perdu totalement l'appétit ; que la fluctuation est plus extérieure, moins profonde, & que le gonflement, au contact, est plus extérieur.

Le traitement de l'ascite fausse est le même que celui de l'hydropisie en général, & de l'ascite en particulier.

Comme

Comme cette maladie est moins dangereuse, on réussit aussi plus souvent dans le traitement ; car l'autre espèce d'ascite est la plupart du temps incurable.

La cause de cette hydropisie est l'obstacle que trouve la sérosité du sang à sortir par les reins & par la vessie. Cet obstacle peut venir de la rupture d'un vaisseau lymphatique, ou du défaut des sels urinaires. L'épaississement de la lymphe suffit quelquefois pour la produire, en s'arrêtant dans les vaisseaux ; elle force la sérosité à s'amasser dans différentes parties du corps, & à s'épancher ensuite dans la cavité du bas-ventre.

Il n'y a gueres de maladies qui aient des signes plus assurés que celle-ci ; on connoît que l'ascite commence, lorsqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu à peu par l'amas de sérosité qui y tombe : quand le malade est couché sur le dos, son ventre est également tendu ; s'il se couche sur un des côtés, alors l'eau, se portant dans le côté inférieur, elle y fait une grande poche par son propre poids ; & pour peu qu'il se remue, on entend flotter l'eau, comme dans un vaisseau à demi plein : en mettant les deux mains de chaque côté du ventre, & en frappant dessus, on sent le mouvement de l'eau. Les bourses se tuméfient à la suite ; la verge ou les levres de la matrice deviennent boursoufflées par la même sérosité ; les cuisses, les jambes & les pieds grossissent également.

Plusieurs symptômes accompagnent le plus souvent cette maladie ; tels sont la lenteur du pouls, la pesanteur de tout le corps, la difficulté de respirer, la soif excessive, la fièvre lente, la difficulté d'uriner.

C'est une des hydropisies les plus fâcheuses & des plus difficiles à guérir.

On emploie beaucoup de remèdes pour le traitement de cette maladie, mais qui n'ont presque tous aucune efficacité : parmi les remèdes extérieurs, on vante l'usage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux, & mise sur le ventre.

A l'égard des remèdes internes, ils sont en si grand nombre, qu'on ne sçait sur lesquels se fixer : en général, ce sont tous les remèdes qui raniment les urines,

comme les fels de cloportes, de rhue, d'armoife, de tartre, d'abfinthe dans du vin blanc, qu'on emploiera à la dose d'un ou deux gros dans une chopine de vin blanc.

On recommande auffi la poudre de limaille d'acier plusieurs fois par jour, à douze grains, dont on augmente tous les jours la dose.

Voici une décoction purgative qui réuffit affez bien dans l'hydropifie du bas-ventre :

Prenez, *De l'Ecorce extérieure de Sureau qui est verte, une poignée.*

Faites-la bouillir dans une chopine d'eau, & autant de lait de vache.

Réduifez le tout à moitié.

Passez-le ensuite par un linge avec expreffion ; & partagez-le en trois doses, à donner tiedes d'heure en heure, le matin à jeun, en supprimant la troisieme, si les deux premiers verres ont fuffifamment évacué.

Si, après avoir pris cette décoction, on n'est pas affez purgé ni défenflé, on pourra la réitérer au bout de quelques jours. Si les malades font épuifés par la longueur de la maladie, il ne faut leur donner que la moitié de la dose.

Après l'usage de cette efpece de purgation, on peut passer aux pilules fuivantes :

Prenez, *De la Gomme-gutte.*

Du Diagrede, de chaque un gros.

De la Poudre de Jalap, deux gros.

De l'Arcanum-duplicatum, une demi-once.

Mêlez le tout, après l'avoir réduit en poudre ; & avec le mucilage de gomme adraganth, formez des pilules du poids de dix grains chacune. La dose est de deux pilules, à prendre le matin à jeun, dans du pain à chanter.

Quand on s'apperçoit que le malade vomit, on lui fait prendre ces pilules entre deux foupes, afin que l'aliment tempere l'effet du remede. On réitere les pilules, après trois jours d'intervalle ; si l'on voit qu'elles caufent de l'irritation, on fubstituera le vin apéritif & purgatif qui fuit :

Prenez, *De Racines d'Iris de Florence, deux onces.*

D'Enula-campana.

De Scille, de chaque une once.

D'Ecorce de Sureau.

D'Ieble, de chaque une once.

Du Séné, deux onces.

De l'Ellébore noir.

D'Agaric.

De Jalap, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes de vin blanc ; pendant un quart d'heure, & laissez ensuite infuser pendant deux heures ; passez pour le besoin.

Ce remede est excellent pour l'hydropisie, & réussit à merveille, en en prenant trois verres par jour, à quatre heures de distance. Si deux verres évacuent assez, on ne passera pas outre. Il faut avoir soin d'éviter tout ce qui peut favoriser l'augmentation des eaux, comme tous les aliments aqueux & les boissons abondantes. Voyez HYDROPIsie.

Quand ces remedes n'ont aucune efficacité, il faut se résoudre à la ponction, qui est du ressort de la chirurgie.

Le parti qu'on doit prendre, après la ponction faite, n'est point d'employer les purgatifs & les apéritifs violents ; car ce seroit solliciter forcément les évacuations : d'ailleurs ces purgatifs ne réussiroient peut-être point à détourner le cours des humeurs du bas-ventre, où elles se précipitent. Mais il y a un autre moyen dont on peut se servir, & qui réussira mieux ; c'est de faire usage des remedes confortants : tels sont la pimprenelle, l'absinthe, le lierre terrestre, dont on fait des bouillons, des jus dépurés, des tisanes ou des infusions, en faisant précéder chaque bouillon de douze grains de limaille d'acier, & de six grains de rhubarbe en poudre.

Les pilules de Starkey, qui sont diurétiques, calmantes & confortantes, sont bonnes pour prévenir la rechute des eaux dans le bas-ventre, à la dose de douze grains tous les soirs en se couchant.

Il ne faut pas négliger de réitérer la ponction, quand il s'est formé un nouvel amas d'eau, puisqu'on a observé

que ce remède suffit quelquefois pour guérir cette maladie.

Quand les remèdes ci-dessus n'ont point réussi, on peut faire usage de la décoction qui suit :

Prenez *Une poignée de Céleri sauvage, haché bien menu.*
Faites-le bouillir dans un demi-setier de vin rouge, jusqu'à la diminution de moitié.

Retirez le tout du feu, & ajoutez-y,

Demi-gros de Sel de Tartre.

Passiez le tout par un linge, & donnez à boire au malade.

On recommencera cette décoction pendant trois jours de suite, & en même temps on appliquera le cataplasme suivant :

Prenez, *De Soufre vis en poudre, une once.*

De Fiente de Vache, une demi-livre.

De fort Vinaigre, un demi-setier.

Mêlez le tout ensemble pour faire un cataplasme, que l'on appliquera sur le nombril & sur les reins, & que l'on renouvellera deux fois le jour.

Plusieurs personnes ont employé avec succès la limaille d'acier en très-grande quantité, à la dose d'une demi-once, prise en trois ou quatre doses dans la journée, en l'incorporant dans une suffisante quantité d'extract d'énula-campana. Ce remède seul, continué pendant quelque temps, a guéri plusieurs hydropisies du bas-ventre.

On recommande aussi, dans cette maladie, l'usage des bains aromatiques avec le thym, la marjolaine, dans lesquels on plonge le malade une fois par jour, en continuant la limaille d'acier. Voyez BAIN AROMATIQUE.

Il arrive quelquefois que l'on ne réussit point dans la cure de l'hydropisie, parce qu'on est trop timide dans l'application des médicaments. Il est à propos, selon les circonstances, de forcer la dose des remèdes, afin de donner un ébranlement à la machine qui est dans un relâchement considérable. Il ne faut cependant point passer les bornes de la prudence ; & quand on veut tenter quelque remède actif, il faut l'essayer par degré.

Un autre précepte qui n'est pas moins essentiel pour la guérison de cette maladie, c'est le régime : il est

constant qu'il faut abandonner l'usage du vin & de toutes liqueurs spiritueuses, éviter les mets échauffants, les ragoûts, les épiceries, & généralement tout ce qui peut porter le feu dans le sang; faire usage des viandes blanches, de nourriture sèche, telle que du mouton sur le gril, de la volaille rôtie, du pain bien cuit avec très-peu de mie, très-peu de boisson aqueuse, & surtout point d'aliments mal-sains.

ASODES, f. f. espèce de fièvre continue, dont le symptôme essentiel est une inquiétude si grande autour du cœur ou de l'estomac, qu'on ne peut demeurer dans une même place: à tout moment le malade se remue & se tourmente; il se dégoûte de tout; il a des nausées, quelquefois un vomissement considérable, une tension & un gonflement au bas-ventre, une chaleur dans toutes les entrailles. Nous traiterons de cette maladie à l'article **FIEVRE**. Le traitement de cette maladie est le même que celui de la fièvre inflammatoire. *Voyez FIEVRE ASODES.*

ASPHYXIE, f. f. C'est une privation subite du pouls, de la respiration, du sentiment & du mouvement, ou un abattement considérable & subit de toutes les forces du corps & de l'esprit. L'asphyxie est le dernier degré de la syncope & de la défaillance. *Voyez DÉFAILLANCE, SYNCOPE, LIPOTHYMIE.*

ASSOUPISSEMENT, f. m. C'est un penchant presque insurmontable au sommeil.

Il faut en distinguer de deux espèces; le premier est naturel, & ne provient d'aucune indisposition: c'est le commencement du sommeil qu'occasionnent la fatigue, le grand chaud & le grand exercice; l'autre, qui naît de quelque dérangement particulier de la machine, & qu'il faut attribuer à toutes les causes qui relâchent les solides, ralentissent la circulation, & s'opposent à la liberté de l'influx des esprits dans les nerfs.

Parmi les causes qui produisent cette indisposition, 1^o la plénitude est celle qui joue le plus grand rôle: c'est elle qui remplit les vaisseaux déjà tendus par eux-mêmes, & qui produit la compression sur le cerveau & le cervelet; 2^o l'épaississement des humeurs; 3^o l'innervation des vaisseaux & leur affaiblissement.

Plusieurs choses peuvent donner lieu à ces états différents du corps , comme un air lourd & pesant , un appétit immodéré , un excès du vin & des liqueurs spiritueuses , un défaut d'exercice , la suppression des urines , de la transpiration , ou de quelque évacuation habituelle , enfin l'état d'indolence & d'inertie de l'ame.

Pour remédier à l'assoupissement, il faut d'abord faire cesser la cause qui peut l'avoir produit , & se réformer sur son régime.

Si cette indisposition vient de plénitude , il faut dégager les vaisseaux par la saignée , le petit-lait , les lavements & les évacuations.

Si , au contraire , cet état vient de l'affaiblissement des vaisseaux , comme on le voit après de longues maladies , de violents exercices , des hémorrhagies considérables , &c. il faut prendre les remèdes propres à les fortifier. On trouvera aux différents articles où l'assoupissement a lieu , des remèdes qui lui conviennent. *Voyez* COMA , LÉTHARGIE , CARUS , APOPLEXIE SÉREUSE , &c. Voici une boisson propre à remédier à l'assoupissement produit par relâchement.

Prenez , *De Racine de grande Consoude , une once.*

De Squine coupée par morceaux , demi-once.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau , pour réduire à pinte ; passez la boisson , pour en prendre deux verres dans la matinée , & deux dans l'après-dinée , à deux heures de distance l'un de l'autre , pendant huit jours. Les eaux de Balaruc sont bonnes aussi pour remédier à cette indisposition.

ASTHME, f. m. C'est une grande difficulté de respirer , dans laquelle la poitrine est dans un mouvement violent , accompagnée d'une espece de sifflement. Cette difficulté de respirer est quelquefois si forte , que les malades étoufferoient , s'ils n'étoient assis la tête droite.

Voici les signes qui distinguent l'asthme de la difficulté de respirer ; dans celle-ci , il n'y a point de sifflement , & le malade à la fin de l'accès n'est point hors d'haleine : le contraire arrive dans l'asthme.

On distingue deux sortes d'asthme ; l'asthme convulsif , l'asthme humide ou humoral.

L'asthme humoral s'anonce par une difficulté de respirer, avec sifflement, par des crachats épais, par une pesanteur considérable à la poitrine, & par l'inspektion du tempérament, qui est gras, piteux, & sujet à rendre beaucoup de glaires.

L'asthme convulsif se déclare avec plus de violence que le précédent; l'oppression de poitrine est plus forte, la respiration est plus gênée: quelquefois il est accompagné d'une toux sèche, & d'un resserrement douloureux dans toutes les parties de la poitrine. On le reconnoît aussi à l'examen de la constitution du malade, qui est ordinairement sec, échauffé, bilieux, & sujet aux mouvements convulsifs.

Les causes générales de l'asthme viennent de l'embarras qui se forme dans les vaisseaux du poulmon.

Dans l'asthme convulsif, cet embarras est formé par la crispation des vaisseaux, & par l'abondance du sang aux poulmons; aussi ce sont les personnes sèches & sanguines qui y sont plus sujettes.

Dans l'asthme humoral, c'est l'épaississement de la lymphe & l'abondance des matieres glaireuses qui font tout le mal. Ce sont ordinairement les gens piteux, les tempéraments gras, qui ne font aucun exercice, qui rendent beaucoup de crachats épais & gluants, & beaucoup de pituite, qui sont attaqués le plus souvent de cette maladie.

L'air est une des principales causes de l'asthme: quand cet élément est chargé de parties malfaisantes, comme de la vapeur des marais, des exhalaïsons de la terre, & de celles qu'entraînent les vents pluvieux du midi, il produit ou réveille les accès de l'asthme humoral.

L'air vif & sec, la vapeur des mines, des acides, des matieres sulfureuses, le grand froid, forment ou augmentent presque toujours l'asthme convulsif.

Quand l'asthme attaque les vieillards, c'est pour le reste de leur vie; quelquefois les jeunes gens trouvent le moyen de s'en délivrer.

Cette affection tourne ordinairement en hydropisie de poitrine.

On doit observer deux choses dans le traitement de

cette maladie, le temps de l'accès, & celui du repos.

Dans l'accès de l'asthme convulsif, on ne peut employer un meilleur remède que la saignée, que l'on doit répéter selon les forces du malade & l'état de la maladie; car ces accès se trouvent rarement sans ardeur & sans fièvre: les délayants, la diète, & tout ce qui peut diminuer la quantité & l'effervescence du sang, sont aussi d'un très-grand secours. Quand l'étouffement est moindre, on peut avoir recours aux légers incisifs, telle que peut être une boisson faite avec le miel bouilli dans l'eau, & une pincée de fleurs de tussilage & de bouillon-blanc; il faut ensuite évacuer le malade avec des purgations fort douces, pour entraîner les glaires qui sont dans l'estomac.

On peut avoir recours, pour adoucir l'humeur dans la poitrine, au looch suivant:

Prenez, *Du Sirop de Guimauve.*

De l'Huile d'Amandes douces, de chaque une once.

Du Blanc de Baleine dissous dans l'huile ci-dessus, un gros.

Mêlez tout ensemble pour un looch, à prendre par cuillerée dans les accès de toux, le faisant fondre doucement dans la bouche.

Après l'accès, le malade doit se faire saigner de temps en temps, prendre les bains, éviter l'air sec & froid, les lieux pleins de vapeurs, les aliments échauffants, les liqueurs spiritueuses, les exercices violents, les veilles & les travaux forcés; la suppression de la transpiration, en évitant l'alternative subite du chaud & du froid; & surtout la colere, le chagrin & les vives passions de l'ame, & se mettre au lait pour toute nourriture. Pour boisson, il pourra faire usage tous les matins de la tisane qui suit:

Prenez, *Des Feuilles de Caille-lait, & des Fleurs de Tilleul, de chaque une pincée.*

De Mie de pain écrasée, une cuillerée à bouche.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, que l'on fera réduire à pinte; passez la boisson, pour en prendre deux verres le matin à jeun, & un sur les six heures du soir, pendant un mois.

Quand le malade se sentira quelques approches de son mal, il pourra ajouter à sa tisane un scrupule de sel sédatif cristallisé.

Il peut aussi faire usage des pilules suivantes :

Prenez, *De l'Aloès hépatique, une once.*

De la Gomme ammoniacque, une demi-once.

Dissolvez le tout dans le vinaigre scillitique, le réduisant en consistance de pâte solide.

Ajoutez-y ensuite du *Tartre vitriolé, un gros & demi.*

Formez des pilules de six grains chacune ; on en prendra deux, deux heures après le soupé.

On peut aussi faire usage de la poudre qui suit :

Prenez, *De la Craie préparée, une once.*

Des Trochisques Alhandal & du Cinabre factice, de chacun un gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement. La dose est d'un demi-gros à prendre le matin à jeun, en y ajoutant un gros d'arcanum-duplicatum.

L'asthme humide exige beaucoup moins de saignées que l'autre ; on peut même se dispenser d'en faire, à moins que l'accès ne soit très-violent.

On peut, immédiatement après, faire prendre au malade un vomitif composé de deux onces d'oxymel scillitique, & deux grains de kermès minéral, dissous dans un verre d'infusion de feuilles d'hyssope & de lierre terrestre ; après quoi on le mettra à l'usage de la potion laxative suivante :

Prenez un verre d'une forte décoction de miel dans l'eau : dissolvez-y de la manne, deux onces ; passez la liqueur par un linge ; & ajoutez-y du sel végétal, un gros ; du kermès minéral, deux grains, pour prendre tiède, le matin à jeun.

Il faut mettre le malade à l'usage d'une boisson faite avec une bonne pincée de feuilles d'érysimum, ou herbe-au-chantre, bouillies dans de l'eau. Les gens plus opulents peuvent prendre une infusion, comme du thé, de feuilles d'apalachine.

Il faut renouveler la purgation ci-dessus, de temps à autre, pendant le traitement.

Voici un hydromel composé, qui convient à mer-

veille contre la difficulté de respirer dans l'asthme humide.

Prenez, *Des Racines d'Aunée, coupées par morceaux, une demi-once.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte; ajoutez-y sur la fin :

De Feuilles d'Hyssope.

De Lierre terrestre, de chacune une pincée.

De Miel blanc, une once.

Faites bouillir le tout quelques moments, pour écumer le miel une ou deux fois. Retirez le vaisseau du feu; passez la boisson.

Pour se garantir des rechutes auxquelles expose cette maladie, il faut avoir attention d'éviter toutes les causes que nous avons dit ci-dessus pouvoir la produire.

Dans l'asthme humide, on doit respirer un air sec & chaud, ou sec & froid, vivre d'aliments secs, boire un peu de vin pur, faire de l'exercice, dormir peu, & travailler davantage, éviter la transpiration supprimée, &c.

Pour prévenir l'asthme humoral, voici un bol purgatif qui a beaucoup d'efficacité :

Prenez, *Du Soufre, dix-huit grains.*

Du Diagrede, six grains.

Du Kermès minéral, deux grains.

Incorporez le tout avec un peu de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, pour former un bol à prendre trois jours de suite, le matin à jeun, enveloppé de pain à chanter, en buvant par dessus une tasse d'infusion de capillaire.

Il faut sur-tout observer, dans cette espèce de maladie, d'éviter tous les fruits cuits ou crus, tout ce qui est acide, & observer un régime très-exact. On ne doit jamais faire maigre dans l'asthme humoral, & se mettre quelquefois au lait dans l'asthme convulsif.

Le lierre terrestre, pris en infusion tous les matins, à la dose d'une ou deux tasses, fait beaucoup de bien, en faisant vider des glaires, & préserve des rechutes.

L'asthme en général est sujet à dégénérer en hydro-pisie. Quand l'engorgement des glandes & des vaisseaux

du poumon est considérable, il s'y fait des ruptures, & la lymphe s'épanche dans la poitrine.

Cette maladie pour lors devient compliquée, & bien plus grave qu'elle n'étoit auparavant; elle exige un traitement combiné des remèdes propres à l'asthme, & de ceux qui conviennent à l'hydropisie. *Voyez HYDROPISIE DE POITRINE.*

On pourroit, en ce cas, mettre en usage les pilules suivantes :

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, demi-once.*

De Gomme ammoniacque, deux gros.

De Kermès minéral, un scrupule.

*Des Feuilles seches & pulvérisées d'Hyssope
& de Lierre terrestre, de chaque un gros.*

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop d'érysimum, pour faire des pilules de dix grains chaque.

Le malade en prendra une toutes les trois heures, en buvant par dessus un coup d'infusion de lierre terrestre.

ATONIE, s. f. relâchement ou foiblesse dans les vaisseaux ou dans les fibres du corps humain.

L'atonie se reconnoît à la foiblesse & à la mollesse des chairs, aux pesanteurs & aux lassitudes dans les membres, à la facilité que l'on a de se fatiguer au moindre exercice, & à la lenteur de tous les mouvements.

L'atonie suit ou précède les maladies. Celle qui précède les maladies se trouve dans les tempéraments humides, pituiteux, dans les personnes énervées par des exercices trop violents, & plutôt dans les femmes que dans les hommes.

L'autre vient à la suite de quelques grandes évacuations, après les maladies longues, lors de la convalescence, & enfin par de grands travaux & de grandes douleurs.

L'atonie, comme cause de maladie, & comme maladie, se traite avec tous les remèdes propres à fortifier. Il faut d'abord prendre de bons aliments, en petite quantité, se faire faire des frictions sur tout le corps, & se donner du mouvement.

Il faut avoir ensuite recours aux boissons ferrugi-

neuses , qui resserrent toutes les fibres ; telle est l'infusion de la boule de Mars , prise comme du thé ; de l'eau ferrée , que l'on fait avec du fer rouillé infusé dans de l'eau.

On doit aussi faire usage de tisane fortifiante , comme une décoction de grate-cu.

Quand ces remèdes ne produisent pas l'effet qu'on en attend , on peut passer aux amers ; tels sont la rhubarbe en poudre , dont on peut prendre douze grains avant le repas ; l'extrait de quinquina , à la dose de dix grains. On peut aussi faire usage de l'opiat suivant :

Prenez , *D'Extrait de Fumeterre.*

D' Absinthe , de chaque deux onces.

Des Feuilles de petite Centaurée.

De Chamædris , séchées & pulvérisées , de chaque deux gros.

De Sel de Tartre , un gros.

D'Ecorce de Citron , séchée & pulvérisée , demi-once.

D'Extrait de Quinquina , un gros.

Mélez avec suffisante quantité de sirop d'absinthe , pour faire un opiat , dont la dose est un demi-gros dans du pain à chanter , avant le repas.

On peut suppléer à cet opiat , par une cuillerée ou deux d'élixir de Garus avant de manger , ou par un demi-gros de confection d'hyacinthe , ou de confection alkermès.

Quand l'atonie est une suite des évacuations immo-dérées , elle se traite comme la convalescence. *Voyez CONVALESCENCE , FOIBLESSE , RELACHEMENT , MARASME , HECTISIE.*

ATROPHIE , f. f. dépérissement de tout le corps , occasionné par la dépravation du suc nourricier , ou par l'obstruction des vaisseaux propres à le recevoir. *Voyez CHARTRE ou NOUEURE DES ENFANTS ; CON-SOMPTION , RACHITIS.*

AVORTEMENT , f. m. se prend pour l'accouchement avant terme d'un foetus humain , soit vivant , soit mort.

L'avortement peut arriver dans tous les temps de la

grossesse : quand il vient dans les deux premiers mois, on l'appelle *faux germe* ; & , depuis ce temps jusqu'au septieme, on lui donne le nom de *fausse-couche*.

Les causes ordinaires de l'avortement sont des évacuations immodérées, des mouvements violents, des passions vives & soudaines, des frayeurs, la grosseur & la pesanteur du fœtus, l'irritation de la matrice, le relâchement des ligaments du placenta, la foiblesse & le défaut de nourriture du fœtus, le trop ou le trop peu de nourriture de la part de la mere, les longues veilles, l'usage des corps à baleine, les mauvaises odeurs, les violents purgatifs, & en général tout ce qui tend à échauffer le sang & à augmenter son mouvement.

Les signes qui précèdent l'avortement, sont ordinairement la fièvre, des douleurs dans les lombes & à la tête, une pesanteur des yeux, un affaîssement & un resserrement du ventre, un écoulement de sang pur ou aqueux, une diminution des mamelles, un lait séreux.

Lorsque le moment de la *fausse-couche* est arrivé, on sent des douleurs très-vives.

Elle est très-dangereuse, quand la grossesse est fort avancée, que le fœtus est d'une grosseur considérable, que la malade a de fortes convulsions, que la *fausse-couche* est précédée ou suivie d'une hémorrhagie, & que le fœtus est pourri : dans d'autres cas, elle est rarement funeste.

Quand une femme grosse craint de s'être blessée par quelque effort ou quelque accident, il est à propos qu'elle garde le lit huit ou neuf jours, qu'elle évite tous les mouvements considérables ; qu'elle se fasse faire une saignée au bras, si elle n'est pas trop foible, & si elle est communément sanguine : elle prendra ensuite la position qui suit, pendant quelques jours, jusqu'à ce que les douleurs soient finies :

Pr. Des Eaux de Plantain.

De Roses, de chaque deux onces.

De la Terre sigillée.

Du Bol d'Arménie, de chaque un demi-gros.

Du Suc d'Ortie dépuré, deux onces.

De Sirop Diacode, une demi-once,

pour avaler à l'heure du sommeil, en une ou deux prises:

Notez que si ce julep se répète dans le jour, comme cela peut être nécessaire, on substituera au sirop diacode six gros de sirop de coings; ou bien

De l'Eau de Roses, quatre onces.

Du Bol d'Arménie, un gros.

Du Suc d'Ortie dépuré, deux onces.

Sirop de Coings, une demi-once.

Il est bon, dans bien des circonstances, de plutôt employer celui-ci que l'autre.

Si ce julep ne réussissoit point, on pourroit y joindre l'opiat qui suit:

Pr. De la Graine de Kermès ou de Cochenille.

Du Sang-Dragon pulvérisé, de chaque un gros.

Du Corail rouge préparé, un gros & demi.

De la Confection Alkermès, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de myrte ou de rose sèche, pour former un opiat, dont la dose sera d'un demi-gros, le matin à jeun, pendant neuf jours, en buvant par dessus une tisane faite avec une poignée de graminée, & une pincée de fleurs d'ortie blanche.

On emploiera en même temps le cataplasme décrit ci-dessous:

Prenez, Des Racines de Chardon-Roland, lavées & concassées, deux poignées.

Faites-les bouillir dans une suffisante quantité de vin rouge, pour les cuire en consistance de cataplasme que l'on appliquera chaudement sur la région de la matrice, qu'on couvrira d'un linge plié en quatre.

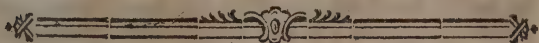
Ce cataplasme se renouvellera huit heures après; & on le répétera plusieurs fois, suivant le besoin: si cependant les douleurs & la perte ne cessent point, il faudroit avoir recours aux saignées, & dans ce cas appeler du conseil.

Quelquefois l'avortement est accompagné d'hémorrhagie par la matrice; on se sert des remèdes indiqués dans l'hémorrhagie. Voyez HÉMORRHAGIE, & le Dictionnaire de Chirurgie, article AVORTEMENT.

Il y a des filles qui essaient quelquefois de se faire

saigner, de prendre l'émétique & de se purger pour se faire avorter, quand elles ont le malheur de faire un enfant. Cette manœuvre criminelle réussit rarement: l'enfant reste très-souvent dans la matrice, quelque effort que l'on fasse pour l'en chasser; & tous les remèdes que l'on prend servent plus à altérer la santé de la mere, qu'à faire sortir le fœtus.

C'est pourquoi, soit par vue de religion, soit par vue d'humanité, soit par intérêt pour soi-même, il faut éviter ces ressources honteuses & funestes. *Voyez* FAUSSE-COUCHE.



❧ (B A I) ❧

BAILLEMENT, f. m. symptôme qui arrive dans plusieurs maladies, au commencement des fievres soit continues, soit intermittentes, avant un accès de vapeurs, une indigestion, &c. *Voyez* ces différents articles.

BAINS, f. m. C'est une application extérieure que l'on fait d'un liquide dans lequel on se plonge.

De tout temps l'on a fait usage des bains, tant pour la propreté du corps que pour la santé. On les emploie beaucoup moins à présent qu'anciennement: c'est peut-être à cette négligence que l'on doit attribuer une infinité de maladies de la peau, auxquelles nous sommes exposés.

Ce sont des remèdes extérieurs qui emportent la crasse que la transpiration laisse sur la peau; qui servent à tendre ou à amollir les fibres, selon leur application différente, & qui portent dans le sang un rafraichissement que l'on ne peut souvent espérer d'aucun autre remède.

On distingue trois especes de bains, les bains chauds ordinaires, les bains de vapeurs, & les bains froids.

Bains froids.

Les bains froids, tels que ceux des rivières, resser-

rent pour le moment les fibres du corps, repoussent une partie de la transpiration, & calment par leur fraîcheur la fougue du sang. Aussi ces sortes de bains conviennent-ils dans les tempéraments gras, pituiteux, & dans les personnes délicates: en resserrant les fibres du corps, ils leur donnent plus d'action; & par ce moyen elles deviennent plus propres à broyer les humeurs, à les faire circuler, & à favoriser toutes les sécrétions.

Les bains froids sont aussi salutaires quand le sang est échauffé, quand les esprits sont en mouvement; c'est pourquoi on les conseille aux foux, quand on a fait précéder les saignées & les lavements, pour appaiser l'effervescence de leur sang, & pour ramener le calme dans la machine.

Il faut pourtant observer, en ordonnant les bains froids aux personnes délicates, que, si elles sont trop maigres & trop sensibles, il faut les y accoutumer par degré. L'habitude que l'on contracte avec le froid, endurecit le corps, & le rend moins sensible à ses impressions. L'exemple des peuples qui se baignent dans l'eau à la glace, prouve ce que peut l'habitude.

Les femmes, pendant le temps des regles ou des vuidanges, ne doivent point tremper les pieds ni les mains dans l'eau froide, ni s'exposer d'aucune autre façon au contact immédiat de l'eau froide; car leurs évacuations peuvent s'arrêter tout d'un coup, & leur suppression produiroit des accidents fâcheux.

Bains chauds.

Les bains chauds ou tièdes font un effet opposé à ceux qui sont froids: ils relâchent les fibres du corps, donnent de la souplesse à la peau, favorisent la transpiration, & attirent les humeurs à la circonférence du corps; de-là vient que, quand on fait usage des bains chauds ou tièdes, on se trouve bientôt le corps couvert de boutons & d'éruptions de toute espèce: aussi est-ce un moyen sûr pour extraire toutes les impuretés du corps. Les bains chauds conviennent dans les tempéraments vifs, bilieux, & dans les personnes robustes qui ont la fibre dure & les vaisseaux vigoureux.

On

On fait usage des bains chauds dans les cas où l'on veut faire passer de l'humide dans le sang, & donner de la flexibilité à toutes les parties du corps. On appelle les bains chauds ou tièdes, *bains domestiques*.

Les bains sont composés, en général, d'eau pure; celle qui est la plus salutaire est l'eau de rivière, & ensuite celle de fontaine.

Selon les circonstances & le besoin, on fait prendre des bains avec des plantes que l'on fait infuser dans l'eau: tels sont ceux dans lesquels on fait infuser les feuilles de laurier, de mélisse, d'origan, d'aurone, d'hyssope, d'ormin, de baume frisé, d'herbe au chat, de pouliot, de matricaire, de camomille, de sauge, de thym, de serpolet, de marjolaine, de romarin, de lavande, & d'autres plantes aromatiques qu'on fait bouillir peu de temps dans l'eau, enfermées dans un sac, en y ajoutant quelques poignées de sel commun.

Ces bains, que l'on appelle *aromatiques*, sont de la plus grande efficacité dans plusieurs circonstances: on les conseille avec succès dans la noueure des enfants, pour raffermir les fibres du corps, & pour fortifier les ligaments qui sont trop relâchés; dans la paralysie, & dans la perte de sentiment dans quelqu'une des parties du corps.

On les prescrit aussi dans les hydropisies universelles, qui dépendent de la foiblesse & de la délicatesse des fibres du corps. L'eau de ces bains, animée par les particules actives des plantes dont elle est chargée, s'insinue dans les pores de la peau, en resserre la texture, en augmente la force, & par-là rend les vaisseaux de la peau propres à se contracter, & à chasser le liquide surabondant qui les tenoit distendus.

On ne fait point assez usage de ces bains, qui peuvent avoir des effets merveilleux dans tous les cas où il y a une foiblesse générale ou particulière dans le corps, & où il faut donner aux fibres de la force, & aux chairs de la vigueur & de la consistance.

On prépare aussi des bains émollients, dans lesquels on fait bouillir des racines & des plantes émollientes: tels sont ceux que l'on fait avec la racine de guimauve,

de mauve, les feuilles de bouillon-blanc, de pariétaire, de mercuriale, de laitue, de pourpier, de poirée, &c. Ces sortes de bains conviennent, quand les tempéraments sont extrêmement secs, sensibles, & sujets à la douleur & aux inflammations.

On les emploie plus ordinairement en demi-bains, pour relâcher quelque partie, comme dans les entorses, les contusions, les coups que l'on reçoit aux jambes.

Les gens riches se baignent quelquefois dans le lait, pour entretenir la fraîcheur de leur peau, & pour nourrir leur sang d'un baume salutaire.

Ces sortes de bains, dont on se sert ordinairement pour la sensualité, pourroient se mettre en usage dans les cas où le sang auroit acquis une âcreté considérable. Les molécules laiteuses, s'insinuant par les pores de la peau, abreuveroient les humeurs d'un mucilage onctueux qui empâtéroit les âcretés & les sels, & en fixeroit l'action.

On pourroit aussi employer ces sortes de bains dans des circonstances où il ne seroit pas possible de faire passer des aliments dans le corps. Le lait passant à travers la peau, & s'insinuant dans les vaisseaux, soit par les pores absorbants, soit par la respiration, soutiendrait le corps pendant quelque temps, en attendant qu'on ait pu détruire l'obstacle qui empêcheroit le malade de prendre de la nourriture.

Au reste il est bon d'observer que, pour tirer un plus grand avantage des bains, il faut se faire frotter la peau avec une flanelle, avant de s'en servir; par ce moyen, on débouche les pores, on augmente la chaleur dans toutes les parties de la peau, qui attire la liqueur du bain avec beaucoup plus de force.

Demi-Bains.

Les bains entiers ne sont pas les seuls dont on fait usage; on emploie aussi les demi-bains dans plusieurs circonstances: on se sert, par exemple, des demi-bains tièdes, dans lesquels on met les jambes, ou les jambes & les cuisses, pour détourner de la tête & des parties supérieures le sang qui y aborde avec trop de vio-

lence & d'impétuosité, & pour attirer ce même sang dans les parties inférieures.

Quand les regles sont supprimées dans les femmes, ou que l'on veut rappeler le flux hémorrhoidal dans les hommes, on peut faire usage de ces sortes de demi-bains.

Par une raison toute opposée, si l'on fait usage des demi-bains froids, on fait refouler les humeurs vers la tête, & on les détourne des parties inférieures.

C'est pourquoi on emploie les demi-bains froids dans les pertes considérables par l'anus & les parties naturelles, pourvu cependant que l'on ait pris les précautions nécessaires pour éviter les suites de cette suppression, en faisant précéder les saignées, les boissons, &c.

On fait aussi usage des demi-bains aromatiques, quand on ne veut fortifier qu'une partie: c'est ce que l'on voit tous les jours dans les enfants qui ont les jointures des jambes foibles, ou qui ont de la peine à se soutenir sur l'épine du dos.

Il est bon d'observer qu'on ne doit jamais mettre en usage les bains froids ou tièdes, sans avoir auparavant préparé le corps par une saignée & quelques boissons, & sans avoir vidé l'estomac, s'il a besoin de l'être; car sans cela, les bains attireroient dans le sang les crudités de l'estomac, & pourroient produire des fièvres & des maladies difficiles à guérir.

Bains de Vapeurs.

Il y a encore une autre espèce de bain, qu'on appelle *bain de vapeur* ou *étuve*: dans ces bains, on expose le corps à une vapeur chaude, comme celle qui s'exhale de l'esprit-de-vin allumé, ou des décoctions des plantes dans l'eau.

Quelquefois on y expose tout le corps: souvent on ne s'en sert que pour certaines parties.

Ces vapeurs chaudes ont la vertu de faire sortir la sueur, d'ouvrir les vaisseaux de la peau, de ramollir les parties dures, de relâcher celles qui sont roides & tendues, & même de dissoudre les humeurs tenaces & visqueuses.

On se fert de ces sortes de bains dans les épreintes ; dans les hémorrhoides ; on les emploie aussi avec beaucoup de succès , quand les regles ont de la peine à sortir.

Les bains de vapeurs conviennent dans tous les cas où on est dans l'impossibilité de faire usage des bains entiers , & dans lesquels le malade est trop foible pour pouvoir les soutenir.

Les bains d'eau pure ne sont pas les seuls qui puissent être utiles à la santé ; la terre elle-même en produit de naturels , qui sont chargés des parties de différents mixtes qui la composent , & qu'on appelle *bains d'eaux minérales*.

Ces eaux , qui sont naturellement chaudes , sont , pour la plupart , des miracles dans plusieurs maladies , quand on les prend sur-tout au degré de chaleur suffisant , & avec un régime convenable.

On fait aussi usage des bains des eaux froides & acides. Les personnes qui ont de petits vaisseaux , des fibres tendres & délicates , le genre nerveux foible , se trouvent mieux des bains des eaux chaudes ; mais les bains d'eau froide conviennent mieux aux personnes d'une constitution plus robuste.

Il se trouve de ces sortes de bains minéraux dans presque toutes les provinces de la France. Nous n'en ferons point l'énumération , parce que cet article nous meneroit trop loin , & que nous nous contenterons , dans les différentes maladies que nous traiterons , d'indiquer ceux qui conviennent le mieux aux malades.

BILE RÉPANDUE. On reconnoît cette maladie à la couleur du malade qui a le visage jaune , ainsi que les yeux.

Cette maladie est essentielle ou accidentelle. Dans le premier cas , elle ne diffère point de la jaunisse. *Voyez JAUNISSE.* Dans le second , elle exige des remèdes moins longs & moins suivis.

Les hommes sont plus sujets à cette indisposition que les femmes , parce qu'ils sont plus susceptibles de chagrin , & qu'ils ont des passions plus vives & plus bouillantes.

On commencera par donner au malade, pendant trois jours, une tisane faite avec une infusion légère des feuilles de chicorée sauvage, en le tenant à la soupe & aux bouillons; après quoi on lui fera prendre deux grains d'émétique en lavage, pour évacuer la bile qui est amassée dans l'estomac, & afin que les remèdes qu'on doit prescrire ensuite puissent s'introduire dans le sang, sans être altérés par la bile; ce que l'on ne doit faire cependant, que quand il n'y a pas de douleur à l'estomac, quand le malade est d'un tempérament gras & pituiteux. On doit, dans le cas opposé, continuer la tisane plus long-temps, faire prendre des bains tièdes, des lavements, avant d'avoir recours à l'émétique. Après le vomitif, le malade prendra la boisson suivante:

Prenez, *De Céleri sauvage, deux poignées.*

De petite Sauge, une poignée.

Hachez le tout, & mettez-le infuser dans une pinte de vin blanc, pendant trois jours & trois nuits; passez la liqueur par un linge, & gardez-la dans une bouteille bien bouchée. Le malade en prendra un verre, tous les matins à jeun, jusqu'à guérison, après quoi il sera purgé de la manière suivante:

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, une once.*

De Raisins secs,

De Capillaire de Canada, de chaque une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau pour réduire à chopine; passez la liqueur, dans laquelle vous ferez infuser, sur les cendres chaudes, pendant la nuit, trois gros de follicules de féné; & le matin vous ajouterez: *Un gros de Sel de Glauber.*

Deux onces de Manne.

Une once de Sirop de Rose pâle.

Vous passerez le tout, pour en prendre deux verres, le matin à jeun, à une heure & demie de distance l'un de l'autre, en buvant beaucoup; les deux autres verres se prendront le surlendemain, avec les mêmes précautions.

Quand le malade aura été purgé, il se mettra à l'usage de la liqueur suivante :

Prenez, *De Racine de Chélidoine sèche & pulvérisée, une once.*

Faites-la infuser dans une chopine de vin blanc, toute la nuit sur des cendres chaudes ; passez la liqueur, pour en prendre quatre cuillerées à bouche tous les matins.

Le régime doit être le même que celui qui est prescrit dans la jaunisse. *Voyez JAUNISSE.*

BLESSURE, f. f. est une solution de continuité, sur-tout dans les parties molles, occasionnée par une force extérieure. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

BORBORYGME, f. m. bruit qui se fait entendre dans les gros intestins, par des vents ou flatuosités qui les distinguent, & courent de cellules en cellules dans leurs circonvolutions.

Souvent cette maladie vient du besoin de manger : pour lors on y remédie en prenant de la nourriture.

Quelquefois ce bruit est un symptôme d'indigestion, de colique, & des affections hypochondriaques & hystériques ; dans ces cas, il se guérit en se servant des remèdes propres à chacune de ces indispositions. *Voyez COLIQUE VENTEUSE, GARGOUILLEMENT D'ENTRAILLES, &c.*

Quand cette indisposition est habituelle, elle indique presque toujours un vice de l'estomac, qui peche par foiblesse, ou vient de quelqu'humeur qui irrite les intestins, augmente leur sensibilité, & produit le bruit qui se fait entendre : on peut, en ce cas, faire usage de l'opiat qui suit :

Pr. *De Conserve d'Ecorce d'Orange, deux gros.*

D'Extrait d'Enula-Campana, un gros.

De Poudre tempérante de Stahl, deux scrupules.

De Cannelle en poudre, un demi-gros.

Mélez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire un opiat, dont la dose sera d'un demi-gros soir & matin, en buvant par dessus un verre d'une décoction légère de véronique.

Au bout de quelques jours de l'usage de cet opiat,

on aura soin de se purger ; & aussitôt qu'il sera fini, on se purgera une seconde fois.

Les borborygmes sont souvent des symptômes de vapeurs, & dépendent pour lors de la sensibilité des nerfs. *Voyez VAPEURS HYPOCHONDRIQUES & HYSTÉRIQUES.*

Les dragées d'anis, prises trois heures après le repas, sont recommandées dans cette indisposition ; on peut en continuer l'usage pendant quelques jours.

Les maladies aiguës, avec saburre dans les premières voies, sont souvent accompagnées de borborygmes, sur-tout dans les commencements. *Voyez MALADIES AIGUES.*

BOUFFISSURE, f. f. C'est un épanchement de la sérosité du sang dans tout le corps, ou dans quelque-une de ses parties.

On reconnoît cette maladie au gonflement qui l'accompagne, à la pesanteur de la partie, à sa mollesse & à sa flexibilité. On distingue cette maladie de l'embonpoint, en appuyant le doigt sur la partie gonflée, qui retient l'impression qui lui a été faite.

Il y a deux sortes de causes qui peuvent occasionner cette espèce d'hydropisie, d'un côté la foiblesse des solides, de l'autre l'épaississement ou le défaut de consistance des liquides. Cette indisposition est assez commune dans la convalescence, parce que le long usage des remèdes & la grande diète ont affoibli les fibres du corps, & les ont rendues plus propres à céder à l'impression des liqueurs. Quelquefois la bouffissure est une suite d'une maladie plus grave, comme on l'observe dans le scorbut, la vérole, les écrouelles & le cancer. Mais cette maladie est dépendante de la maladie primitive ; & l'on ne peut la guérir, sans détruire la cause qui l'a produite. *Voyez ces maladies à leurs articles.*

Comme la bouffissure tire son origine de la foiblesse des organes & de la mauvaise qualité des liquides, on ne peut mieux réussir dans le traitement, qu'en employant des remèdes propres à dissoudre le sang & les humeurs, provoquer les urines, & fortifier les fo-

lides du corps : voici une tisane dont on a plusieurs fois éprouvé l'efficacité en pareil cas.

Pr. Des Racines de Chardon-Roland , une once.

Des Feuilles de Capillaire de Canada , une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine ; passez la boisson, & coupez-la avec partie égale d'eau ferrée. La dose est d'un verre toutes les trois heures , pendant huit jours.

Voici une eau minérale artificielle, dont on peut aussi se servir en pareil cas.

Prenez , Du Tartre martial soluble ,

De Sel de Glauber , de chacun une once.

D'Eau de Riviere , dix livres.

Faites bouillir le tout ensemble, jusqu'à diminution du cinquieme de la liqueur ; retirez après le vaisseau du feu , & laissez reposer cette eau pendant trois heures ; passez-la ensuite par un linge. On en prend ordinairement trois verres tiedes le matin à jeun , gardant un demi-quart d'heure d'intervalle entre chaque verre , & on se promene dans la chambre , ou à l'air , selon le temps ; on ne mange que deux heures après avoir pris les trois verres. Il faut se purger avant de commencer cette boisson, & en continuer l'usage pendant un mois , pour qu'elle produise un bon effet , en se purgeant encore à la fin. Les personnes qui ont la poitrine délicate , qui sont sujettes à des toux seches , à cracher du sang , ou qui sont attaquées de sievre hectique , doivent s'en abstenir.

On pourra se purger avec l'opiat qui suit :

Prenez , De Safran de Mars apéritif ,

D'Antimoine crud , de chacun deux gros.

Du Diagrede , six gros.

Faites du tout une poudre fine , & ajoutez-y une suffisante quantité de sirop des cinq racines pour former un opiat de molle consistance , à prendre le matin & le soir , à la dose de deux scrupules , ou d'un gros , enveloppé de pain à chanter.

Il faut avoir attention , quand on prend cet opiat , de ne point boire pendant son opération ; il faut aussi

le continuer assez long-temps, mais en éloigner les doses à mesure que le malade se trouve soulagé, c'est-à-dire, de n'en prendre que deux fois la semaine, ensuite une fois, & en terminer l'usage insensiblement.

Si la bouffissure résiste à l'usage de ces remèdes, il faut suivre le traitement que nous avons indiqué aux articles HYDROPIE, ANASARQUE, LEUCOPHLEGMATIE. *Voyez ces différents articles.*

BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. C'est un état de chaleur répandue dans la masse du sang, qui dispose les humeurs à l'effervescence.

Le printemps & l'été produisent, dans certains tempéraments, cette espèce de bouillonnement dans le sang; la grande chaleur, les exercices violents, l'usage immodéré des liqueurs, & généralement tout ce qui peut échauffer ou animer le sang, est regardé comme cause de cette indisposition.

Voici un bouillon très-propre à rafraîchir les humeurs en pareils cas.

Prenez, *De la Rouelle de Veau, une demi-livre.*
Faites-la cuire dans trois chopines d'eau que vous réduirez à deux bouillons. Ajoutez à la dernière demi-heure :

Des Feuilles de Pourpier,

De Bourrache,

De Poirée, de chaque une demi-poignée.

Une Laitue coupée en quatre.

Passiez ensuite le tout par un linge, avec une légère expression, & partagez-le en deux doses, à prendre dans la journée, l'une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

Ce bouillon ne convient que dans les personnes qui ont l'estomac bon, & qui peuvent le digérer; dans toute autre circonstance il ne faut pas en faire usage.

Voici une tisane qui aura le succès qu'on en peut désirer, sur-tout lorsqu'on observera un bon régime.

Prenez, *De la meilleure Avoine, nettoyée & lavée, deux onces.*

De la Racine de Chicorée sauvage, récente & ratissée, une once & demie.

Faites bouillir le tout pendant demi-heure , dans trois chopines d'eau de riviere.

Ajoutez sur la fin :

Du Crystal minéral , deux gros.

Du Miel blanc ou de Narbonne , deux onces.

Laissez encore bouillir le miel , pour l'écumer une ou deux fois ; passez ensuite le tout par un linge , & mettez-le dans une cruche où vous le laisserez refroidir. Cette tisane se prend pendant quinze jours , à la dose de deux verres tièdes le matin & autant l'après-dînée , pour les personnes fortes & robustes , & d'un verre le matin & autant le soir , pour les personnes délicates & infirmes.

Si le bouillonnement des humeurs étoit considérable , il seroit plus prudent , après avoir fait usage pendant quelques jours de cette tisane , de se faire tirer un peu de sang , de prendre quelques lavements , & de se mettre à l'usage des eaux minérales de Passy épurées , ou d'une boisson faite avec la boule de mars , infusée comme du thé , & que l'on coupera avec un tiers de décoction d'orge. Les bains tièdes sont aussi très-convenables dans cette maladie , ils temperent les humeurs & s'opposent à leur effervescence. Quand on aura suffisamment tempéré les humeurs , on se purgera doucement , pour détourner de l'estomac les mauvais levains , qui pourroient occasionner de nouveaux troubles dans le corps. *Voyez PURGATION SIMPLE.*

BOULIMIE, f. f. C'est une faim déordonnée & fréquente , accompagnée de défaillance.

Elle differe de la faim canine , en ce que celle-ci est suivie de vomissement , à force de manger. Il n'en est pas de même dans la boulimie ; mais les défaillances en sont un symptôme inséparable.

Plusieurs causes peuvent produire cette maladie : ou la conformation particuliere des intestins , ou la quantité & la qualité des sucs digestifs.

Quelquefois il arrive que les intestins sont beaucoup plus courts qu'à l'ordinaire ; ce qui fait qu'on rend les nourritures presque aussitôt qu'on les a prises : tel est l'homme dont parle Rioland dans son Anatomie , qui avoit pendant sa vie une boulimie que rien ne pouvoit

appaîser. Il le disséqua après sa mort ; & il ne lui trouva qu'un boyau de la longueur du bras.

Les causes ordinaires de la boulimie sont les sucs digestifs qui se trouvent en trop grande abondance , ou qui sont trop âcres , & qui font une irritation trop vive sur les intestins. Aussi ordinairement ce sont les gens maigres , & qui ont les sucs très-âcres , qui éprouvent cette sorte de maladie. La grande diete & la grande abstinence peuvent occasionner cette faim démesurée , ou la trop grande dissipation produite par la chaleur du corps , par les veilles , les passions vives & les exercices violents : quelquefois des vers formés dans les intestins peuvent être la cause de la boulimie , comme on l'observe dans le ver solitaire , qui détourne tout le chyle , & l'empêche de passer dans le sang , pour servir à la nutrition.

On reconnoît que la cause de la boulimie vient des aigres , quand on a des rapports & des vomissements acides , que les déjections sont crues , & que l'on ressent de la soif & des douleurs d'entrailles. Si la boulimie vient du défaut de nourriture , on s'en apperçoit à l'amaigrissement des malades ; quand ce sont des vers , on peut consulter les signes qui caractérisent les vers. *Voyez VERS.*

Pour commencer le traitement de cette maladie , si elle vient de la qualité âcre des sucs de l'estomac , il faut faire vomir le malade , lui donner quelques lavements , & le purger ; après quoi on suivra la méthode que nous avons tracée dans l'article ACRETÉ. On fera boire au malade du bon vin vieux , en assez grande quantité ; car le vin ôte l'appétit : on aura recours en même temps aux huileux , aux bouillons de mou de veau , aux boissons chaudes & humectantes , qui relâchent l'estomac.

Si l'on ne peut pas réussir par ces remèdes à détruire la boulimie , on fera prendre au malade un demi-gros de thériaque soir & matin.

On recommande aussi , dans le même cas , de faire dissoudre sept ou huit grains d'ambre gris dans un œuf mollet , & de l'avaler.

Quand la boulimie vient de la mauvaise conformation des intestins, ce qui est fort rare, elle est presque incurable; elle n'exige pas un traitement différent de celui que nous venons d'indiquer.

Quand ce sont des vers qui occasionnent cette indisposition, il faut employer les remèdes propres à les détruire. *Voyez VERS.*

En général, il faut éviter les exercices violents, dormir beaucoup, & ne faire aucune dissipation qui puisse donner lieu à cette faim contre nature.

BOURDONNEMENT DES OREILLES. C'est un bruit qui se fait entendre dans les oreilles, qui ressemble à celui que fait une mouche qui vole, & quelquefois au tintement d'une cloche.

Plusieurs causes peuvent former cette indisposition, comme la plénitude, la grande chaleur, le bouillonnement des humeurs, l'âcreté de la bile, l'engorgement du sang, comme dans une inflammation & un abcès commençant; la grande sensibilité des nerfs, comme on le voit dans les vapeurs hypochondriaques & hystériques.

On reconnoît le bourdonnement des oreilles, occasionné par la plénitude, aux signes qui caractérisent cette indisposition. *Voyez PLÉNITUDE.* On emploie pour lors les remèdes qui conviennent dans la plénitude, comme les saignées, les boissons aqueuses & abondantes, les lavements, les bains, les purgations répétées, l'exercice, la dissipation & la diète.

Quand le bourdonnement des oreilles est occasionné par la chaleur, on s'en apperçoit au tempérament chaud & vif du malade, à sa jeunesse, à sa force, au feu continuel qui le tourmente & qui lui monte à la tête, à la vivacité de son pouls, aux chaleurs de poitrine, & à tous les signes qui caractérisent la chaleur en général. *Voyez CHALEUR & PLÉTHORE FAUSSE.* Il faut en ce cas avoir recours à la saignée, aux boissons rafraîchissantes, telles que la limonade, l'orgeat; aux lavements, aux liqueurs très-fraîches: il ne faut point faire usage du vin ni des liqueurs spiritueuses; ne faire aucun exercice violent; manger peu, & vivre d'ali-

ments de facile digestion. Le traitement est le même que celui que l'on a indiqué à l'article CHALEUR & PLÉTHORE FAUSSE.

Si le bourdonnement des oreilles est occasionné par le bouillonnement des humeurs, on s'en apperçoit au sentiment de chaleur répandu par tout le corps, à des ardeurs, des cuissens, des démangeaisons en différentes parties, & par tous les signes qui caractérisent la chaleur intérieure: on emploie pour lors le traitement du bouillonnement des humeurs. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.

Si c'est l'âcreté de la bile qui occasionne cette espèce de bourdonnement, on suivra la conduite que nous avons tracée à l'article ACRETÉ. *Voyez les signes & la guérison de l'âcreté.* Le remède suivant est très-utile dans cette occasion

Prenez, *Du suc d'Oignon blanc, passé par un linge.* Faites-en tomber trois ou quatre gouttes dans les oreilles; bouchez-les ensuite avec du coton, & réitérez ce remède tous les trois jours.

Le bourdonnement des oreilles, qui vient d'une inflammation, s'annonce par tous les signes qui la caractérisent, & se guérit de même. *Voyez* INFLAMMATION.

Celui qui est produit par quelque abcès commençant, est accompagné des signes qui annoncent un abcès, & ne cesse ordinairement que quand l'abcès est ouvert. *Voyez* ABCÈS.

A l'égard du bourdonnement des oreilles, qui vient de la sensibilité des nerfs, c'est un symptôme des vapeurs hypochondriaques & hystériques; il se guérit avec les remèdes propres à ces maladies. On le reconnoît aux signes qui caractérisent les vapeurs: tels sont la grande sensibilité des nerfs, les vents auxquels on est sujet, les gargouillements d'entrailles, la mélancolie habituelle, &c. *Voyez* VAPEURS HYPOCHONDRIQUES & HYSTÉRIQUES.

Quand le bourdonnement des oreilles est habituel, & qu'on est fort sujet à cette indisposition, on doit y faire une sérieuse attention, parce qu'elle indique toujours quelque embarras dans la tête ou dans le cerveau, à moins qu'elle ne se rencontre dans des tempéraments

hypochondriaques ou vaporeux. Le bourdonnement d'oreilles habituel, est comme le précurseur de l'apoplexie ; ainsi les saignées, la diete, les boissons & les lavements doivent être mis en usage, pour se préserver d'une attaque.

Il faut cependant observer qu'on est quelquefois tourmenté d'un bourdonnement d'oreilles, à la suite d'un coup à la tête ; alors il se dissipe de lui-même, dans un espace de temps plus ou moins long ; ou, si l'intérieur de l'oreille a été dérangé dans son organisation, le bourdonnement qui en résulte devient habituel & incurable. Dans ce dernier cas, celui qui a reçu le coup, s'il se porte bien d'ailleurs, n'a point à craindre une attaque d'apoplexie.

BOUTTON, s. m. petite tumeur rouge, qui s'élève sur la peau, principalement au visage.

Les boutons au visage sont presque toujours occasionnés par un vice de l'estomac, ou par une chaleur trop considérable du sang.

Dans le premier cas, les boutons reviennent périodiquement, & suivent la marche des digestions, qui sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises ; on est sujet aux dégoûts, aux rapports aigres, aux vents, aux borborrygmes, aux coliques, aux envies de dormir, & aux pesanteurs d'estomac. Pour guérir ces especes de boutons, il faut nécessairement remédier à l'estomac, en employant tous les remedes indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC. Le vin de quinquina, dont on prend un petit verre avant chaque repas, guérit souvent ces sortes de boutons, parce que le quinquina convient dans toutes les maladies qui procedent de la foiblesse d'estomac.

Quand les boutons viennent de l'effervescence du sang, ce que l'on connoît au tempérament jeune & bouillant du malade, aux aliments échauffants & aux liqueurs spiritueuses dont il se nourrit, aux passions vives dont il est agité, aux exercices violents qu'il se donne, & aux veilles continuées qu'il essuie, il faut pour lors suivre le traitement que nous avons indiqué dans les articles Bouillonnement des Humeurs & Dartres. *Voyez* BOUILLONNEMENT DES HUMEURS & DARTRES.

Les boutons, qui surviennent accidentellement au visage, se guérissent avec du soin & peu de remèdes.

Il faut se frotter le visage, soir & matin, avec une flanelle chaude, afin de dégraisser & de déboucher les pores de la peau, & favoriser par-là la transpiration. On recommande, en pareil cas, de se laver le visage, tous les jours, avec de l'eau de savon. La pommade qui suit est aussi très-efficace, pourvu qu'on se fasse saigner & purger auparavant, & qu'on prenne une tisane de racine de patience sauvage, pendant huit jours.

Prenez, *De Cire en grains, quatre onces.*

Faites-la fondre à petit feu dans un poëlon; versez

D'Huile-Rosat, neuf onces,

en remuant jusqu'à ce que le mélange soit fait.

Ajoutez, *De Sel de Saturne, une once.*

De Camphre, un gros.

Continuez de remuer jusqu'à ce que la matière ait pris quelque consistance.

On en frottera, le soir, les boutons, en mettant un linge par dessus.

BRADYPEPSIE, f. f. C'est une digestion lente, foible, imparfaite, & par conséquent un symptôme de l'action diminuée de l'estomac qui digère mal les aliments; c'est ce qu'on appelle avoir la digestion lente: cet état se traite comme la foiblesse d'estomac.

Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.

BRUISSEMENT DES OREILLES. C'est un bruit extraordinaire, contre nature, que l'on ressent dans les oreilles; c'est la même chose que le bourdonnement des oreilles. *Voyez BOURDONNEMENT DES OREILLES.*

BRULURE, f. f. On appelle ainsi la solution de continuité qu'occasionne la force du feu dans une partie du corps. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

Les vuidangeurs sont exposés à une maladie que l'on appelle le plomb, qui est une brûlure générale du corps, occasionnée par la vapeur qui, sortie de la fosse, & venant à s'enflammer, brûle & fait périr sur le champ les malheureux qui font ce métier. On traitera de cette maladie à l'article Plomb. *Voyez PLOMB.*

BUBON, f. m. tumeur subite, qui s'élève ordinairement

rement aux glandes voisines du cou, & qui est une des suites de la Peste. *Voyez* PESTE, ANTHRAX, & DÉPÔT CRITIQUE. On appelle aussi bubon, une tumeur qui survient dans l'aîne, & qui vient d'un vice vénérien. *Voyez* CHAUDEPISSE, VÉROLE, POULAIN.



❧ (C A C) ❧

CACHEXIE, f. f. mauvaise constitution du corps humain, dans laquelle il y a une dépravation générale de tous les sucs nourriciers. Cette maladie est ordinairement accompagnée de déperdition de substance.

On reconnoît la cachexie au défaut de couleur des parties charnues, sur-tout à la pâleur du visage, à la déperdition des forces du corps, à l'incapacité aux fonctions, tant naturelles que volontaires, aux lassitudes dans les bras & dans les jambes, à la langueur universelle, à la difficulté de respirer, sur-tout après qu'on a fait du mouvement; à l'inégalité, à la lenteur & à la faiblesse du pouls, aux mouvements irréguliers de fièvre, à la perte de l'appétit, à la douleur de l'estomac, aux palpitations, aux douleurs dans les différentes parties du corps, aux vapeurs & aux chaleurs qui montent à la tête pendant la journée, à la bouffissure des bras & des jambes, & à l'amaigrissement & affaiblissement de la machine. Quand on néglige cette maladie, elle dégénère très-souvent en hydropisie.

On distingue la cachexie de l'hydropisie, en ce que, dans celle-ci, le gonflement du corps est plus dur, la peau est plus tendue & plus luisante; au lieu qu'elle est plus flasque dans la cachexie.

On voit aisément, après cette exposition, pourquoi les jeunes personnes qui n'ont pas été réglées, ou les femmes qui auront essuyé des pertes considérables, deviennent cachectiques; leur appétit déréglé pour le fruit verd, pour la craie, les acides, le charbon, & autres drogues de cette espèce, produit souvent chez elles

elles le même accident : ainsi l'on voit qu'il y a deux causes de la cachexie, d'un côté la mollesse des fibres, de l'autre la dépravation des liquides. Les exercices violents, ou la trop grande oisiveté, un air épais, les passions vives, les évacuations excessives peuvent occasionner la cachexie ; elle peut être également produite par tout ce qui peut dépraver les liqueurs, comme une nourriture grossière & indigeste, par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, ou par une trop grande abondance de boisson aqueuse.

La cachexie est une des maladies les plus opiniâtres, & des plus difficiles à guérir, sur-tout lorsqu'elle est la suite de quelque grande maladie, de quelque évacuation considérable ; qu'elle est accompagnée d'une fièvre rebelle, & qu'elle fait des progrès rapides : on y porte plus aisément remède, quand elle vient insensiblement, & que l'on ne s'y prend point trop tard.

Il faut considérer dans le traitement de cette maladie, quelle est la cause qui l'a produite : quand ce sont les parties solides qui sont attaquées, il faut avoir recours aux remèdes propres à les fortifier : on doit avoir attention d'éviter sur-tout la saignée, qui épuise le malade, & favorise les progrès de la maladie.

Il faut, avant tout, prescrire au malade une chopine de petit-lait clarifié, qu'il prendra le matin, en plusieurs verres, pendant huit jours ; il faut cependant observer que si le relâchement des fibres est considérable, on peut se dispenser de faire usage du petit-lait & des lavements, sur-tout si le malade est épuisé : on y suppléera par une infusion légère de quantité égale de feuilles de chicorée sauvage, & de véronique mâle, après quoi on le mettra à l'usage de l'opiat suivant, en l'y préparant avec des lavements d'eau, dont il fera usage tous les jours :

Prenez, *Du Safran de Mars apéritif, une demi-once.*

De la Rhubarbe,

Du Sel d'Absinthe,

Del' Arcanum-duplicatum, de chaque un gros.

Du Jalap,

Du Diagrede, de chacun deux scrupules.

De la Gomme Ammoniaque,

De la Myrrhe , de chacune quatre scrupules.

De la Cannelle , un gros.

Pulvérisez le tout ; & , après l'avoir mêlé exactement , incorporez-le avec une suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher.

La dose est de deux gros pour un adulte , à prendre le matin à jeun , deux fois la semaine pendant quinze jours , enveloppé dans du pain à chanter , & une fois la semaine pendant quinze autres jours.

La dose pour un enfant est depuis un scrupule jusqu'à demi-gros : on avale par dessus un peu de tisane chaude ou de bouillon.

Quand la cachexie est plus avancée , & qu'il y a déjà bouffissure , on peut se dispenser d'ordonner le petit-lait & des lavements , & passer à l'usage de l'opiat que nous allons décrire , & qu'on peut aussi substituer à celui que nous venons de rapporter , quand on n'a pas la facilité de se procurer toutes les drogues qui entrent dans sa composition.

Prenez , *Du Safran de Mars apéritif ,*

De l'Antimoine crud , de chacun deux gros.

Du Diagrede , une demi-once.

Faites du tout une poudre fine ; & ajoutez-y une suffisante quantité de sirop des cinq racines ; pour former un opiat de molle consistance , à prendre , à la dose de deux scrupules à un gros , le matin & le soir , enveloppé dans du pain à chanter.

Quand ces remedes ne réussissent point , & qu'il y a toujours une foiblesse marquée dans les fibres , il faut faire faire usage au malade d'un vin propre à le fortifier : tel est le suivant :

Prenez , *Du Séné mondé , une demi-livre.*

Des Racines de Polipode de Chêne ,

De Garance , de chacune deux onces.

Des Feuilles de Scolopendre , quatre poignées.

D'Ecorce de Quinquina ,

De Myrrhe , de chacune demi-once.

De petite Absinthe , deux poignées.

De l'Ecorce de Citron , une once.

Enfermez le tout dans un sachet de toile claire, que vous mettrez dans un baril qui puisse contenir dix ou douze pintes : remplissez ce baril, au temps des vendanges, du moût de vin blanc, que vous laisserez bouillir ; bouchez-le ensuite, en laissant infuser le vin pendant deux mois ; tirez-le, & gardez-le dans des bouteilles bien bouchées. La dose est d'un verre froid, le matin à jeun ; continuez pendant quinze jours : s'il purge trop, on n'en prendra que de deux jours l'un. Ce vin est merveilleux pour fortifier les fibres du corps, & convient très-bien dans tous les cas où les humeurs tirent à la dépravation.

Au défaut de ce vin, qui exige des soins particuliers, & que l'on ne peut faire que dans certaines circonstances, on peut avoir recours au suivant :

Prenez, *De Feuilles d' Absinthe,*

De Fumeterre, de chaque demi-poignée.

De Quinquina concassé, demi-livre.

D'Ecorce de Citron, trois onces.

De Séné en feuilles, deux onces.

Laissez infuser le tout dans cinq pintes de vin blanc ; pendant vingt-quatre heures, sur des cendres chaudes ; passez le tout, pour en prendre un verre le matin, & un sur les cinq heures du soir, tous les jours.

Pour remédier à la foiblesse générale des fibres, il faut prescrire au malade de l'exercice, lui faire faire des frictions sur tout le corps, lui ordonner des bains froids, si la saison le permet, & lui faire faire usage, pour sa boisson, d'une eau ferrée.

Il faut pourtant observer avec soin de ne point prescrire tous ces remèdes aux personnes extrêmement délicates, qui crachent le sang aisément, & qui sont sujettes aux douleurs vives d'estomac & aux coliques. Dans ces sortes de cas, la cachexie se trouve réunie avec une si grande sensibilité, que les remèdes échauffants nuisent presque toujours au malade ; il vaut mieux appuyer sur les délayants, tels que le petit-lait, la tisane de pariétaire & de chiendent, les lavements, les bains & les eaux minérales ferrugineuses, comme celles de Forges & de

Paffy, dont on peut prendre une pinte par jour, le matin à jeun, pendant quinze jours. Si l'on a besoin de quelques remèdes pour fortifier l'estomac, on peut faire usage du vin d'absinthe composé de cette manière :

Prenez, *Des Feuilles d'Absinthe, mondées & sechées à l'ombre, une poignée.*

Versez dessus une pinte de bon vin blanc, les laissant macérer à froid, pendant vingt-quatre heures, dans un vaisseau bien fermé ; passez ensuite le vin, & gardez-le pour l'usage : la dose est d'un verre, une demi-heure avant le dîné, pendant une quinzaine de jours.

Quand la cachexie reconnoît pour cause la dépravation des humeurs, il faut faire plus d'usage des boissons aqueuses, & suivre à peu près la méthode que nous venons de tracer. On doit, avant tout, songer à réformer son régime ; ne vivre que d'aliments de facile digestion ; faire plusieurs repas par jour ; se purger de temps en temps, & prendre, avant le dîné & le soupé, une poudre composée de quinze grains de safran de mars apéritif, & de dix grains d'yeux d'écrevisses.

Il est essentiel, dans cette maladie, d'éviter le vin, les liqueurs spiritueuses, & tous les exercices violents. Si l'on a l'estomac trop foible pour bien digérer, on peut prendre à son choix, avant de dîner, un demi-verre d'absinthe ou de vin de quinquina.

Les pauvres gens de la campagne, & les pauvres artisans dans les villes, contractent ordinairement des cachexies de plus d'une sorte : on en voit les causes dans la situation des lieux qu'ils habitent, dans le voisinage des étangs, des marais, des prés, & dans la nécessité où ils sont d'être continuellement dans le fumier, dans les ordures des écuries ; ce qui fait qu'ils respirent un air grossier & impur.

Voici une infusion purgative qui réussit assez bien dans cette maladie.

Prenez, *Des Racines de Polipode, deux onces.*

De Chicorée sauvage,

De Buglose, de chacune une once.

Des Raisins de caisse, six gros.

Du Séné mondé, demi-once.

De la Rhubarbe choisie, deux gros.

De la Crème de Tartre, un gros & demi.

Laissez infuser le tout chaudement, pendant douze heures, dans quatre pintes d'eau bouillante : dissolvez dans la colature, de la manne, deux onces ; de l'élixir de propriété, deux scrupules.

Prenez cette infusion en seize doses, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures.

Les pauvres gens peuvent aussi faire usage du vin d'absinthe que nous avons décrit ci-dessus, & d'une eau ferrugineuse, faite avec une poignée de clous infusés dans de l'eau ; mais tous ces remèdes deviendront inutiles, s'ils ne cherchent un air plus pur, & s'ils ne prennent une nourriture plus saine.

Quand la cachexie est totalement détruite, & qu'on est venu à bout de la surmonter par les remèdes, il faut éviter les rechutes, en observant un régime exact, en évitant les aliments visqueux, acides, salés, l'eau froide, les liqueurs spiritueuses, l'air humide, & en faisant un exercice modéré ; après quoi on se mettra à l'usage des pilules suivantes :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*

De petite Centaurée, de chaque deux gros.

De Quinquina, un demi-gros.

De Gomme Ammoniaque,

De Galbanum, de chaque un scrupule.

De Myrrhe, trente grains.

De Mercure doux, vingt grains.

Où plus simplement :

Prenez, *Extrait de Fumeterre, quatre gros.*

De Quinquina, un demi-gros.

De Gomme ammoniaque, un gros.

De Mercure doux, vingt grains.

Mélez le tout ensemble, avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire des pilules du poids de vingt grains ; la dose est de deux pilules, une le matin & l'autre sur les six heures du soir, en buvant par-dessus un verre d'infusion de petite centaurée.

On recommencera ces pilules tous les mois ; & on boira , avant ses repas , pendant l'usage de ces pilules , un demi-verre du vin d'absinthe décrit ci-dessus , en observant de se purger , s'il est nécessaire.

Quand la cachexie est dégénérée en hydropisie , il faut pour lors unir les remèdes propres à la cachexie avec ceux de l'hydropisie. *Voyez HYDROPIE.*

On aura même l'attention de remédier au mal qui fera le plus pressé : si c'est l'hydropisie , on fera usage des remèdes convenables en ces cas.

CACOCHYLIE , f. f. digestion dépravée , action lésée de l'estomac , qui convertit les aliments en un chyle mal conditionné : le traitement est le même que celui de la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC*, & **SABURRE**.

CACOCHYMIE , f. f. mauvaise disposition des organes destinés à la digestion , qui font tourner en mauvais chyle les aliments dont on se nourrit.

On reconnoît cette maladie au dégoût , au défaut d'appétit , de sommeil , aux rapports aigres ou d'œufs pourris : il en est de même , quand on est sujet aux vents après la digestion , aux tranchées , aux coliques & aux dévoiements : l'urine est pâle & trouble : le visage est bouffi , jaunâtre & quelquefois plombé : il survient des maux de tête ; & l'esprit est lourd & pesant.

On devient sujet à la cacochymie par plusieurs causes , 1^o par l'usage habituel des aliments qui ont peine à être digérés , la plénitude , les hémorrhagies , les saignées habituelles , les diarrhées ; dans les femmes , les pertes , les fleurs-blanches , ainsi que leur cessation subite , l'oisiveté , les veilles immodérées.

Quand cette maladie est ancienne , il est assez difficile d'y porter remède ; on en vient plutôt à bout , quand elle a fait moins de progrès.

En général , la cacochymie se détruit en attaquant la cause qui l'a produite ; si ce sont des aigres qui donnent naissance à cette maladie , il faut avoir recours aux remèdes absorbants , unis avec les corroborants & les remèdes propres à faire circuler le sang & la bile : telles sont les pilules suivantes , qui sont d'une effica-

cité très-reconnue pour remédier à la cacochymie.

Prenez, *De Savon de Venise*, deux gros.

De Safran de Mars apéritif,

D'Extrait de Quinquina, de chacun un demi-gros.

D'Yeux d'Ecrevisses, un gros.

Battez le tout dans un mortier de marbre, en y ajoutant quelques gouttes de la meilleure huile d'olive.

Faites-en des pilules de la grosseur d'un petit pois : la dose est de deux pilules le matin à jeun, & de deux autres sur les cinq heures du soir. Il faut observer que, pour donner à ces pilules plus d'efficacité, il est essentiel de prendre auparavant quelques lavements & quelque tisane légère de chiendent & de réglisse, pour se préparer à une purgation fort douce, composée de deux gros de follicule, un demi-gros de rhubarbe, deux onces de manne, & une once de sirop de rose pâle.

Si la cacochymie tire son origine d'une matiere putride, il faut également prendre des boissons délayantes, & se purger comme ci-dessus ; mais au lieu des pilules, on prendra tous les matins une chopine de petit-lait clarifié, avec deux onces de cresson, que l'on continuera pendant quelques jours.

Dans le premier cas, il faut observer un régime chaud, se nourrir de bouillon de viande de vieux animaux, de bœuf, mouton, perdrix, beccasse, levraut, & de poisson de mer : dans le second cas, il faut, au contraire, abandonner le gras, pour se nourrir des végétaux. *Voyez ACIDES & ALKALIS.*

Cet état dépend ordinairement de la foiblesse d'estomac ; c'est pourquoi, pour éviter les rechutes, il faut travailler à fortifier cette partie de la maniere que nous l'avons indiqué. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

On recommande, dans cette maladie, l'usage continué, pendant long-temps, des eaux de Forges & de Passy, ou une eau ferrée légère.

La cacochymie est fort sujette à dégénérer en scorbut. *Voyez* ce que l'on doit faire en pareil cas, à l'article SCORBUT.

CACOPHONIE, f. f. C'est une voix viciée, qui

naît de quelques défauts dans les organes de la bouche & de la gorge. *Voyez* APHONIE.

CACOTROPHIE, f. f. Ce mot signifie en général une mauvaise nutrition : c'est ce qui arrive quand les digestions sont mauvaises, & que le corps tombe dans un appauvrissement & un amaigrissement considérable, comme dans la Cacochymie & dans la Cachexie. *Voyez ces deux articles.*

CADUC, (Mal) Haut-Mal, ou Mal Saint-Jean. *Voyez* EPILEPSIE.

CAIGNEUX. *Voyez* l'article NOUEURE, & RACHITIS.

CALENTURE, f. f. espece de fièvre accompagnée d'un délire subit, commun à ceux qui font des voyages de long cours dans des climats chauds, & à laquelle sont sur-tout sujets ceux qui passent sous la ligne.

C'est la grande chaleur qui cause cette fièvre & ce délire, en mettant le sang dans une effervescence si grande, qu'il peut à peine être contenu dans ses propres vaisseaux.

Cette maladie, qui attaque les matelots, se déclare plutôt la nuit que le jour, parce qu'alors les batiments sont plus fermés, & qu'il y entre moins d'air : les matelots se levent subitement, &, se sentant animés par un transport violent, s'en vont sur le bord du vaisseau, & se jettent dans la mer ; c'est ce qui arrive souvent dans la mer Méditerranée ; dans les temps chauds comme en été ; les matelots disparaissent, sans qu'on sçache ce qu'ils sont devenus.

Le premier objet qu'on ait à remplir dans la cure, c'est de saigner ; il arrive assez souvent que les vaisseaux sont pleins d'un sang si épais, que, pour en avoir, on est obligé d'ouvrir plusieurs veines à la fois : la veine jugulaire est préférable à celle du bras. Huit ou dix heures après la saignée, on donnera l'émétique : on appliquera au cou un large vésicatoire ; on recommencera la saignée le plutôt qu'on le pourra, & sur le soir on fera prendre au malade un demi-gros de thériaque.

Si la maladie est suffisamment calmée, on ordonnera le purgatif doux qui suit :

Prenez, *Des Follicules de Séné, deux gros & demi.*

De Rhubarbe, un demi-gros.

De Sel de Tartre, deux scrupules.

De Graines de Coriandre broyées, un scrupule.

Faites infuser le tout dans une suffisante quantité d'eau de riviere: sur deux onces & demie de la liqueur passée, ajoutez-y du sirop solutif de rose, une once, pour une potion que le malade prendra en deux fois.

Il faut mettre le malade à l'usage de la Limonade pendant toute sa maladie; & si l'on manquoit de citron, on pourroit faire une tisane avec une pomme de reinette, dans laquelle on ajouteroit vingt gouttes d'esprit de vitriol par pinte.

Il faut tâcher de procurer du repos au malade, & proscrire la biere & toutes les liqueurs spiritueuses.

CALCUL, f. m. Voyez PIERRE.

CANCER, f. m. C'est une maladie des glandes, par laquelle elles se tuméfient, se durcissent, deviennent inégales, raboteuses, & de couleur cendrée ou livide, environnées tout autour de plusieurs veines, & gonflées d'un sang noir & limoneux, situé à quelque partie glanduleuse.

On appelle ainsi cette espece de tumeur, parce qu'elle est à peu près de la figure d'une écrevisse.

Toutes les glandes sont susceptibles d'une pareille impression, mais aucunes n'y sont si sujettes que les glandes des mamelles; c'est pourquoi les femmes sont si souvent attaquées de cette maladie; il y a des hommes qui y sont quelquefois exposés.

On divise les cancers, selon qu'ils sont plus ou moins invétérés, en cancer occulte, ou cancer ouvert ou ulcéré.

Le cancer occulte est celui qui ne s'est point encore fait jour au dehors, & on le reconnoît à la tumeur, à la dureté, à la sensibilité de la partie, qui souvent change de couleur, devient noire & livide, & dans laquelle on ressent des battements très-douloureux.

Le cancer ulcéré se caractérise par les inégalités, & par quantité de petits trous, desquels sort une matiere fordide, puante & glutineuse, pour l'ordinaire jaunâtre; par des douleurs poignantes, qui ressemblent aux

piquures que feroient des milliers d'épingles, par sa noirceur, par l'enflure des veines de l'ulcere, par la couleur noirâtre & le gonflement de la partie.

La cause immédiate du cancer a été ignorée jusqu'à présent de tous les médecins.

Les causes éloignées du cancer sont les passions vives, tels qu'un chagrin cuisant & violent, les coups, les chutes, les aliments grossiers & indigestes; & quant à la mamelle, le défaut d'évacuation du lait qui se fige & se coagule dans cette partie.

Il survient souvent presque tout-à-coup des tumeurs dures aux mamelles des filles qui entrent dans l'âge de puberté; elles se dissipent pour la plupart sans aucun remede.

Le cancer naissant au contraire fait toujours des progrès qui sont d'autant plus rapides, qu'on y applique des médicaments capables de résoudre la congestion des humeurs qui se forme.

La bonne maniere de traiter les cancers, c'est de faire enforte, dès le commencement, que ce levain se borne à la glande qui est tuméfiée & durcie, & qu'il n'affecte pas le sang & les parties voisines.

Pour éviter cet inconvénient, il faut s'abstenir des remedes mercuriaux, des cloportes & des fondants vifs & actifs; il vaut mieux avoir recours aux sucres dépurés des plantes, tels que la chicorée sauvage, l'endive, l'aigremoine, la buglose, le pourpier, la pimprenelle, dont on prend une once dans deux onces d'eau de laitue & de cerfeuil distillée: on mettra en outre le malade à l'usage de vingt grains d'yeux d'écrevisses, & de dix grains de nitre purifié, dont il prendra une prise le matin à jeun, & l'autre vers les cinq heures du soir. Si ces absorbants ne soulagent point les douleurs, il faudra avoir recours à une boisson faite avec une chopine d'eau seconde, de chaux d'écailles d'huitres, dans laquelle on mettra une once & demie de lait, & une demi-once d'eau de fleurs d'orange. Cette boisson est excellente dans les cancers commençants, qu'elle guérit quelquefois; elle diminue les douleurs dans le cancer ulcéré: on pourra la continuer pendant deux mois, en en prenant une chopine tous les jours, le matin à

jeun : on en rendra l'usage plus long , si elle produit quelque soulagement.

Pendant tout ce temps , qui est quelquefois de plusieurs mois , il ne faut rien appliquer sur le sein ; il suffit de l'éтуver légèrement avec de l'eau de morelle , pour peu qu'il devienne douloureux.

Lorsqu'il paroît que la mamelle se gonfle par l'abord du sang qui y afflue , il convient d'y appliquer des sangsues , non sur le globe ou le haut du sein , que forme l'éminence de la mamelle , pour ne point prendre les vaisseaux de leur extrémité ou sur leur fin , mais sur les parties basses & déclives , afin de les ouvrir & de les vider dans les endroits de leur montée , & par ce moyen d'intercepter ou prévenir l'affluence du sang dans le corps de la mamelle.

Quand on trouvera quelque soulagement de l'usage des remedes ci-dessus , on pourra prendre vingt grains de limaille d'acier porphyrisé , dix grains de cinabre natif , & demi-gros d'yeux d'écrevisses , que l'on partagera en trois prises dans la journée , à quatre heures de distance l'une de l'autre.

Depuis long-temps l'on fait usage de la morelle & de la belle-dame en cataplasme , pour mettre sur le cancer. Jamais on n'a osé tenter ces remedes à l'intérieur , parce que l'on a cru jusqu'à présent que c'étoit des poisons redoutables. M. Lambergin , médecin à Groningue , a été le premier qui en ait fait la tentative. Sur un scrupule de feuille de belle-dame ou *belladonna* , cueillie & séchée depuis trois ans , il versa une dizaine de petites tasses d'eau , & laissa la liqueur tirer toute la nuit à un feu très-doux. Il en prit la valeur d'une demi-tasse à thé le lendemain matin : il étoit à jeun ; il n'en apperçut aucun effet : le jour suivant , encore à jeun , il doubla la dose ; il s'apperçut bientôt que l'infusion opéroit ; car il eut , pendant une heure ou deux , à la bouche , une sécheresse qui ne lui étoit pas ordinaire , & il éprouva un peu de vertige ; après cette épreuve , il vit qu'il pourroit tenter ce remede à cette dose légère , & qu'il pourroit soulager les malades attaqués du cancer. Il ne s'est pas trompé ; car il a guéri , après un temps assez long de l'usage de ce

remede, une femme qui étoit véritablement atteinte de cancer. Si l'on veut se résoudre à l'employer, il faut nécessairement avoir recours à un médecin prudent qui le dirige. En faisant usage de ce remede qui n'est point à négliger, puisque l'on a réellement opéré quelques guérisons de cette maniere, on peut s'y prendre de la maniere suivante :

Prenez des feuilles de bella-dona, dont vous exprimerez toute l'humidité, en les passant à la presse, & vous les ferez sécher ensuite à la chaleur du soleil pendant un mois, ou, si vous aimez mieux, à la chaleur très-moderée d'un four. Prenez deux grains de ces feuilles bien séchées, & mettez-les infuser dans quatre cuillerées à bouche d'eau de riviere; vous mettez le tout sur des cendres chaudes, à un feu très-lent, & dans un vaisseau bien fermé; vous passerez cette liqueur, que vous ferez prendre au malade tous les jours, le matin à jeun.

Il ne faut point s'effrayer de la sécheresse & de la chaleur qui accompagnent ce remede, ni des éblouissements qui la suivent: tous ces accidents sont passagers, & ne doivent point empêcher de suivre l'effet du remede jusqu'à ce que l'on ait obtenu du soulagement. On peut prendre tous les jours une chopine de petit-lait clarifié, pour adoucir l'effet du remede, & un lavement de deux jours l'un.

On ne doit tenter aucune autre espece de remede pendant l'usage de celui-ci: le seul qui puisse convenir, c'est l'application de l'eau de morelle sur la partie.

On recommande à l'extérieur le suc de linair ou de lin sauvage, & la poudre de pimprenelle répandue dessus.

Voici un onguent dont on fait aussi grand cas :

Prenez, *De l'Huile Rosat, long-temps battue dans un mortier, douze onces.*

De la Ceruse en poudre, quatre onces.

De la Litharge, deux onces.

De la Tuthie préparée,

De la Cendre d'Ecrevisse de riviere, brûlée, de chacune une once.

Des Sucs de Ciguë, de Morelle & de grande Joubarbe, de chaque une once & demie.

Mélez le tout, & faites-le cuire doucement sur le feu, pour un onguent.

Le baume dont nous allons donner la description, est aussi excellent dans le cancer.

Prenez, *Du Sel de Saturne, quatre onces.*

De l'Esprit de Térébenthine, douze onces.

De Camphre, un gros.

D'Opium, vingt-quatre grains.

Mélez le tout ensemble exactement; laissez-le en digestion pendant deux jours, & servez-vous-en pour mettre sur la mamelle ou la glande cancéreuse. Ce baume a sur-tout de grandes vertus quand les douleurs sont vives; on peut le renouveler tous les jours.

Tous ces remèdes extérieurs ne conviennent, comme on le voit, que quand le cancer attaque quelques parties sur lesquelles on puisse faire ces sortes d'applications; ce qui est impraticable dans le cancer interne.

Tous ces remèdes, & tous les ménagements que nous avons prescrits, ne sont ordinaires que quand le cancer n'est point ouvert; quand l'ulcère est formé, on ne doit employer que des lotions faites avec les eaux de morelle, de frai de grenouille, de plantain, dans lesquelles on fait fondre une petite quantité de suc de saturne, & quelques gouttes anodines, si les douleurs sont vives. On peut faire une composition de cette façon.

Prenez, *Des Eaux de Morelle & de Frai de Grenouille, de chaque deux onces.*

De Suc de grande Joubarbe, une once.

De Sel de Saturne, un gros.

Quinze gouttes anodines.

On se sert de cette eau pour laver plusieurs fois par jour la partie affectée.

Pendant tout le traitement du cancer, un soin auquel on ne doit guère manquer, c'est de donner, même tous les jours, quatre grains de pilule de cynoglosse, ou un ou deux grains de pilule de laudanum, pour laisser du moins au malade l'espérance de mourir tranquille; moyennant cette méthode, on lui épargne tout le déplaisant & l'humiliant qu'apportent ces maux. En effet, l'on a observé que les femmes qui ont à mourir de leur cancer, sont exemptes des cruelles

douleurs qui les tourmentent, quand on a soin de leur donner les calmants que nous venons d'indiquer.

Malgré tous les remèdes que nous avons tracés ci-dessus, si le mal faisoit des progrès rapides, il faudroit avoir recours à l'opération, quand elle est praticable; elle est du ressort de la chirurgie.

Comme le traitement de cette maladie dure pendant plusieurs mois, il faut en réitérant les saignées plus ou moins souvent, par proportion aux douleurs & au besoin de la malade, la purger après doucement avec deux onces de manne, & une once de sirop de chicorée, composé de rhubarbe.

Ce que nous avons dit du cancer des mamelles; doit s'entendre de ceux qui surviennent aux autres parties du corps; tel est celui qui vient à la matrice, aux viscères du bas-ventre, aux jambes, qu'on appelle *loup*, & celui qui se déclare au nez, & qu'on appelle *Noli me tangere*. Voyez LOUP, NOLI ME TANGERE.

1° Il résulte des observations faites sur le suc de ciguë, épaissi en consistance d'extrait, que c'est un remède qu'on peut donner à assez grande dose, dans tous les tempéraments, à tout âge, à l'un & à l'autre sexe.

2° Ce remède ne déränge aucune fonction, aucune sécrétion, aucune excrétion.

3° Il agit d'une manière insensible, puisqu'il ne purge ni ne fait vomir, & qu'il n'augmente ni la sécrétion de l'urine, ni celle de la sueur.

4° Il résout les squirrhes & les duretés qui résistent aux autres remèdes, même les fondants les plus actifs.

5° Il fait le plus souvent suppurer les tumeurs qu'il ne peut pas résoudre.

6° Il arrête les progrès du cancer.

7° Il en adoucit l'acrimonie, & en détruit la puanteur.

8° Il en change la matière ichoreuse en un pus louable.

9° Il en appaise les douleurs.

10° Il en guérit même.

11° Il guérit aussi des ulcères qui seroient incurables, sans son secours.

12° Il consolide les sinus & les fistules les plus rebelles.

13° Il dissipe des tumeurs œdémateuses, en l'appliquant extérieurement.

14° Il rétablit quelquefois la vue, lorsqu'on en est privé par une cataracte, pourvu qu'elle ne soit pas trop invétérée.

15° Il résout, ou du moins arrête les progrès des cataractes récentes.

A la suite de ces corollaires, M. Storck ajoute les préceptes suivants.

1° Les femmes qui ont un squirrhe ou un cancer à la mamelle, doivent éviter tout travail des mains, & le trop grand exercice.

2° L'air de la campagne & un léger exercice facilitent la guérison.

3° La colere, la tristesse, la frayeur la retardent au contraire.

4° Les acides, le vin, les aliments acerbés, & les farineux crus & non fermentés, sont très-nuisibles.

5° Les frottements, les compressions trop fortes, nuisent toujours dans les squirrhes invétérés & dans les cancers.

6° La toux est aussi très-nuisible dans ces cas; & il a observé que les femmes dont la respiration est gênée, & qui sentent en toussant des douleurs très-aiguës dans la mamelle squirrheuse & cancéreuse, & comme une espece de corde qui leur paroît ferrer leur mamelle & la retirer dans la poitrine; il a observé que ces femmes ont les poulmons squirrheux & adhérents à la plevre, ce qui rend la guérison beaucoup plus difficile & presque impossible. L'expérience m'a appris, ajoute-t-il, que ces pilules ne nuisent pas aux phthysiques; qu'elles n'empêchent point l'expectoration, qu'au contraire elles la facilitent. Voyez le Dict. de Chirurgie.

CARCINOME, f. m. C'est la même chose que cancer ou tumeur cancéreuse; c'est pourquoi l'on appelle carcinomataux les ulceres & les tumeurs qui tiennent de la nature du cancer.

CARDIALGIE, f. f. douleur violente qui se fait sentir à l'orifice supérieur de l'estomac, que les anciens appelloient aussi le cœur.

Cette maladie s'annonce par une douleur violente aux parties qui avoisinent le cœur, par un pouls vif & serré, par une oppression de poitrine, des palpi-

tations , quelquefois l'intermittence dans le pouls : quand cette maladie est au plus fort degré, le malade ressent des tranchées , les urines se suppriment, les extrémités deviennent froides, ainsi que les sueurs. La lividité du visage & sa pâleur sont les derniers signes qui caractérisent ce funeste accident.

La cardialgie est essentielle ou symptomatique.

L'essentielle est occasionnée par l'irritation des fibres de l'estomac, & par une trop grande contraction.

La symptomatique a des causes étrangères à l'estomac, telles qu'une inflammation ou obstruction du foie, ou quelque affection du cerveau ou de la matrice.

Il y a une espece de cardialgie que l'on nomme convulsive ou spasmodique, qui est plus cruelle que les autres, & qui dépend de la tension extraordinaire des nerfs de l'estomac ; elle est ordinairement causée par un amas d'humeur mordicante, par un émétique donné à trop forte dose ou par un poison.

Quand la cardialgie reconnoît pour cause l'inflammation de l'estomac, du foie ou des parties voisines, ce qui se caractérise par les signes de l'inflammation, il faut traiter cette maladie comme une inflammation.

Voyez INFLAMMATION.

Si la cardialgie est produite par les vents, ce dont on peut s'assurer quand, après la digestion, le malade a de la difficulté de respirer, que l'estomac se gonfle, que les rots & les nausées sont fréquents, que la douleur augmente, sur-tout après avoir mangé, & que cet état est subit & n'est point accompagné de fièvre, on peut, dans ces sortes de cas, faire usage avant son dîner, de la graine d'anis, ou de celle de coriandre : on peut appliquer sur l'estomac le cataplasme suivant :

Prenez, *De Semences d'Anis & de Fenouil, de chaque une pincée.*

De Fleurs de Camomille, une demi-pincée.

Mélez le tout avec une once d'huile d'amandes douces, & une demi-once de savon, & formez-en dans un mortier un liniment, pour appliquer sur la partie.

Si les remèdes ci-dessus ne réussissent point, on pourroit avoir recours à la décoction suivante :

Prenez,

Prenez, *De la Racine de Calamus aromaticus, une demi-once.*

De celle de Gentiane, deux gros.

Des Feuilles de petite Céntaurée,

D'Absinthe sèche,

De Fleurs de Camomille, de chaque un gros & demi.

Faites infuser le tout dans une pinte d'eau, y ajoutant sur la fin deux gros de semence de carvi: la dose est de trois onces, deux fois le jour, le matin & le soir.

Ce remede réchauffe & fortifie l'estomac, augmente l'appétit, aide la digestion & dissipe les vents.

Cette infusion est excellente dans cette espece de maladie que l'on appelle *cardialgie venteuse*; mais il faut bien se donner de garde d'en faire usage dans celle qui est inflammatoire ou convulsive; car elle augmenteroit le mal sensiblement, & accéléreroit la mort du malade; il est donc essentiel de bien faire attention aux signes qui caractérisent les différences de cette maladie.

Quand la *cardialgie* est convulsive, elle s'annonce par un pouls serré & convulsif, par des mouvements involontaires dans les membres, par une tension excessive dans toutes les fibres du corps, par une constriction considérable de poitrine, qui empêche le malade de respirer, par la suppression des urines, par le serrement des dents les unes contre les autres, &, en général, par tout ce qui peut caractériser un état convulsif.

Dans ce cas, il faut commencer par avoir recours à la saignée, pour diminuer le volume du sang, & par-là lui donner plus de jeu dans les vaisseaux qui sont trop rétrécis; il faut répéter la saignée au bras plusieurs fois, selon la force du mal & du malade: il faut, immédiatement après la premiere saignée, lui faire avaler de l'huile d'amandes douces en abondance, & lui appliquer sur l'extérieur de l'estomac un onguent fait avec deux parties d'onguent populéum, & une partie de baume tranquille.

Pendant ce temps, on ne négligera point les lavements émollients avec la mauve, la pariétaire, la guimauve, & les potions calmantes, telles que la suivante:

D. de Santé. T. I.

H

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul*,
De Nénuphar, de chacune deux onces.
De liqueur minérale anodine d'Hoffmann,
 vingt gouttes.
De Teinture de Cast créum, quinze gouttes.
De Sirop de Karabé, une demi-once.

On donnera cette potion par cuillerée, de quart en quart d'heure, pour appaiser la violence des convulsions.

On pourra aussi avoir recours à la potion qui suit:
 Prenez, *D'Eau de Fleurs d'Orange*, une once.
De Sirop de Pavot blanc, demi-once.

Avalez-en une prise.

Si l'on est sûr que la cardialgie convulsive soit produite par un émétique violent, ou par quelque poison, il faut, après la première ou la seconde saignée, faire prendre au malade beaucoup de substances huileuses, ou du lait, ou une forte décoction d'orge, de riz ou de gruau, pour empâter les parties mordantes du poison.

Il est pourtant nécessaire d'observer que quand c'est l'émétique qui produit cet effet, le lait réussit beaucoup mieux que l'huile, parce que l'émétique ne peut se dissoudre dans les parties huileuses. Au reste, nous traiterons ces articles plus au long, en parlant des poisons. Voyez POISON.

CAREAU, s. m. maladie qui consiste dans un gonflement & une dureté extraordinaire du ventre, auxquels les enfants sont sujets. Voyez ENFANTS. (MALADIE DES)

CARIE, s. f. C'est une solution de continuité dans un os; c'est une sorte de corruption & de putréfaction des parties dures ou osseuses du corps, qui y produit le même effet que la gangrene ou la mortification sur les parties molles.

Il y a plusieurs espèces de carie, la simple & la symptomatique. La carie simple a plusieurs degrés: d'abord la superficie de l'os paroît couverte d'un enduit graisseux, jaunâtre; dans le second degré, cette couleur devient noirâtre; dans le troisième, la surface de l'os devient inégale & raboteuse, & percée d'une

Infinité de petits trous ; dans le quatrième degré, les os paroissent dissous.

Il y a une autre espèce de carie qui diffère de la carie ordinaire, en ce qu'elle tire son origine de l'intérieur, & fait des progrès de dedans au dehors ; c'est ce qu'on appelle la carie symptotomique, ou le *spina ventosa*. Voyez *SPINA VENTOSA*.

On reconnoît la carie à l'inégalité & à la rudesse de l'os, à sa mollesse, à sa couleur. Les signes du *spina ventosa* sont une tumeur comme vouteuse, accompagnée de douleur vive, & d'un écoulement fétide.

Les causes de la carie sont l'affluence continuelle d'une humeur vicieuse sur l'os, ou l'acrimonie de ses humeurs ; une fracture, une contusion, une luxation, un ulcère, un virus vénérien, écouvillieux & scorbutique, des médicaments corrosifs. La carie peut aussi provenir de ce que l'os est resté long-temps à nud, & exposé au froid de l'air extérieur. La carie des dents est ordinairement occasionnée par le grand usage du sucre, par la viande, ou par l'abus des substances huileuses & émulsives, comme les amandes douces, qui sont sujettes à se rancir.

La carie est un mal très-dangereux, dont il est essentiel d'arrêter les progrès ; pour le *spina ventosa*, il est presque incurable. Voyez *SPINA VENTOSA*.

Les remèdes qui sont employés dans la carie des os sont, l'essence de succin, l'essence de myrrhe, unies à quelques gouttes de térébenthine, ou, si l'on aime mieux, mêlées avec égale quantité d'essence d'aristoloche ronde ; rien n'est plus propre à arrêter les progrès de la corruption, que l'huile essentielle d'œillet, de girofle, & sur-tout de canelle, appliquée immédiatement sur la partie ; quand on veut fixer davantage ce remède, on peut se servir d'un gros d'huile de canelle dissoute dans un gros d'esprit-de-vin, dont on imbibe un linge, & qu'on verse goutte à goutte sur la carie. On peut employer aussi pour les mêmes vues une teinture faite avec deux gros d'euphorbe, un gros de myrrhe, & un gros & demi d'aloès, dans quatre onces d'esprit-de-vin, ou, si l'on aime mieux, réduire ces dro-

gues en poudre , à poids égal , avec une addition de la même quantité d'iris & d'aristoloche : on peut mettre sur l'os un plumaceau saupoudré de ces substances pulvérisées , après avoir fait usage de la teinture ci-dessus.

Quand tous ces remèdes ne réussissent point , il faut avoir recours à la chirurgie.

Si la carie vient d'une cause interne , comme dans le *spina ventosa* , il faut attaquer cette cause par les remèdes appropriés. Voyez *SPINA VENTOSA* , & le Dictionnaire de Chirurgie.

CARNOSITÉ, f. f. excroissance charnue & fongueuse , formée dans l'urethre , le col de la vessie ou dans la verge , qui occasionne une difficulté d'uriner fort douloureuse.

Il n'est pas douteux que c'est le rétrécissement de l'urethre qui est la cause de la difficulté que le malade éprouve en urinant ; ce qui est produit par la tuméfaction ou le gonflement du tissu spongieux de ce canal , ou par des masses véritablement charnues , qui croissent dans l'intérieur. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie , article **CARNOSITÉ**.

CARUS, f. m. sommeil profond , espece de maladie léthargique , qui consiste dans un profond assoupissement , avec privation subite du sentiment & du mouvement.

Le carus differe du coma , en ce que le malade attaqué du coma répond lorsqu'on lui parle ; ce que ne fait pas celui qui est affligé du carus. Voyez **COMA**.

Il differe de la léthargie , en ce que si l'on agite ou qu'on pique un léthargique , le sentiment lui revient ; ce qui n'arrive pas de même dans le carus : en outre , la léthargie est accompagnée de fièvre & de délire. Voyez **LÉTHARGIE**.

Il differe de l'apoplexie , en ce qu'il laisse la respiration libre , au lieu qu'elle ne l'est jamais dans l'apoplexie. Voyez **APOPLEXIE**.

Il differe de l'épilepsie , en ce que le malade n'est point agité dans le carus , & n'écume pas , comme il fait dans l'épilepsie. Voyez **ÉPILEPSIE**.

Il differe de la syncope , en ce que dans le carus , le

pouls est élevé, le visage est rouge, au lieu que dans la syncope le pouls est misérable & le visage fort pâle. Voyez SYNCOPE.

Les causes de cette affection soporeuse viennent de la part du cerveau ou de la part des humeurs : un coup, une chute, un abcès, un chagrin violent, une peur subite ou une passion violente de l'ame, sont les principaux instruments du dérangement du cerveau : dans le second cas, c'est un amas ou un épaisissement considérable des humeurs.

Quand le carus vient d'un dérangement particulier dans le cerveau, il est presque incurable, & est sujet à des récidives continuelles ; on ne peut y remédier, qu'en procurant au malade beaucoup de dissipation, ou en détournant la cause qui a pu former son chagrin ; si c'est une tumeur, un abcès, consultez ces différents articles, pour voir comment il faut vous conduire.

Quand le carus est occasionné par la plénitude ou par l'épaisissement des humeurs, ce qu'on reconnoît par les signes de la plénitude, il faut attaquer les causes de cette maladie. Voyez PLÉNITUDE, ÉPAISSISSEMENT DES HUMEURS.

Quoi qu'il en soit, on doit travailler à réveiller le malade par toutes sortes de mouvements & d'exercices, par des cris, par un bruit très-grand, par des odeurs qu'on lui fera respirer, comme le vinaigre, l'eau de Luce, la poudre de bétouine ; & on doit lui faire prendre le lavement qui suit :

Prenez, *Du Miel de Narbonne, deux onces.*

Faites-le bouillir dans une livre & demie d'eau ; ajoutez-y ensuite : *D'Hiera-picra,*

De Diaphænic, de chaque une once.

D'Huile de Lis & de Rhue, de chacune une once & demie.

De Sel de Prunelle, un gros.

Le lavement suivant est plus facile, & tout aussi sûr en ce cas :

Prenez, *De Lénitif, deux onces.*

De Vin émétique trouble, quatre onces.

De Crystal minéral, deux gros.

Une suffisante quantité d'eau pour un lavement:
 Passez le tout pour un lavement qu'il faut réitérer tous les jours.

Ce qui convient le mieux dans ces sortes de maladies, sont les vésicatoires que l'on fait appliquer à la nuque ou au gras des jambes, & les ventouses que l'on fera scarifier.

Ce qui peut encore très-bien réussir, c'est l'application des sangsues sur les veines jugulaires, que l'on renouvelle tous les jours, jusqu'à ce que le malade ait trouvé du soulagement: au reste, cette maladie diffère peu de l'apoplexie dans le traitement. *Voyez APOPLEXIE.*

Comme les malades attequés du carus ne se réveillent que pour prendre leurs repas, & qu'ils sont extraordinairement voraces, il faut avoir l'attention de les faire manger sobrement, & de ne leur donner que des nourritures très-saines; car autrement ils retomberoient perpétuellement.

CATALEPSIE, f. f. maladie soporeuse & convulsive, qui saisit tout d'un coup le malade, & le fait rester dans la situation où il étoit au moment de l'accès, & lui fait perdre le mouvement & le sentiment.

Cette maladie est fort rare; mais quand elle se déclare, elle est très-aisée à reconnoître par l'attitude singulière que conserve le malade lorsqu'il est frappé de la catalepsie: il y en a qui restent le bras en l'air, la bouche ouverte, ou suspendus sur une jambe.

Cette maladie a plusieurs causes. La cause prochaine est totalement inconnue; à l'égard des causes éloignées, il y en a de plusieurs espèces; telles sont la mélancolie portée au dernier degré, toutes sortes d'affections vives de l'ame, sur-tout lorsqu'elles sont subites, comme la perte d'une personne chère, d'un procès, les méditations profondes & continuées long-temps sur un même sujet, un travail forcé dans le cabinet, & sur-tout les chagrins vifs & cuisants.

Il y a deux choses à considérer dans le traitement, le temps de l'accès & celui du repos: dans le temps de l'accès, on doit chercher à tirer le malade de cet état par les saignées, les vésicatoires, les scarifications, les

émétiques, les calmants, les narcotiques & les purgatifs. Boerhaave conseille, dans ce cas, de procurer une hémorrhagie du nez, par le moyen des remèdes qui font éternuer, ou les hémorrhoides, par l'application de sangsues; il ne faut pas négliger néanmoins les choses qui peuvent affecter vivement le malade, tels que le son d'une cloche, le bruit des armes, d'un pistolet, d'un fusil, & l'odeur des sels volatils & pénétrants. C'est à-peu-près la même méthode curative que l'on suit dans les maladies convulsives. *Voyez CONVULSION, SPASME.*

Quand le malade est hors de l'accès, il faut considérer avec attention quelle peut être la cause de cette affection singulière, & tâcher de la dissiper ou de la détruire: il faut aussi saigner & purger le malade de temps en temps, lui faire observer un régime humectant, (*voyez RÉGIME,*) & détourner de son esprit les causes de peine & de chagrin qui ont produit sa maladie.

Pour éviter la rechute de cette maladie, le malade prendra pendant un mois, de deux jours l'un, un lavement d'eau de rivière. Il se fera saigner tous les deux mois; il fera usage de l'opiat suivant:

Prenez, *D'Extrait d'Enula-campana,*

De Fumeterre, de chaque deux gros.

D'Extrait d'Ellébore noir, trois gros.

De Rhubarbe en poudre, un gros.

De Cinabre factice en poudre, un gros & demi.

Du Succin en poudre, un gros.

De Tartre vitriolé, demi-once.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de sirop de rhamno, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

L'opiat qui suit est d'un très-bon usage:

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir, une once.*

De Jalap, deux gros.

D'Æthiops, un gros.

De Cannelle en poudre, un gros.

D'Yeux d'écrevisses, deux gros.

Mêlez le tout pour suffisante quantité de sirop de fleurs

de pêcher : la dose est d'un demi-gros le matin à jeun , & autant sur les six heures du soir.

CATAPHORA, f. m. sommeil profond. *Voyez* COMA.

CATAPLASME, f. m. topique ou remede externe de consistance molle, en forme de bouillie, composé de différentes parties de plantes, d'animaux, de minéraux, c'est-à-dire de farines, de pulpes, d'onguents, de graisses, d'huiles, de fleurs, de fruits, de gommés, de poudres, & d'autres médicaments, suivant l'indication.

Il y a plusieurs especes de cataplasmes : on appelle les uns anodins, émollients, résolutifs, digérants, suppuratifs ; les autres corroboratifs & anti-septiques.

Le cataplasme ne differe de la fomentation, qu'en ce que le marc des herbes s'applique sur la partie malade, soit simplement, soit passé par le tamis. On applique, pour l'ordinaire, les cataplasmes chauds ou tièdes, à nud, ou enveloppés dans du linge ; & ils conservent leur chaleur pendant un temps considérable, en faisant chauffer des serviettes qu'on applique dessus. Quelques-uns, pour cet effet, font usage d'une vessie de cochon, qu'ils recouvrent d'une brique chaude.

Comme ces sortes de remedes s'emploient communément dans les inflammations, les tumeurs, les abcès, contre les enflures, nous allons donner ici des modes de chaque espece, auxquels nous renverrons, quand les cas l'exigeront.

Cataplasme anodin.

Prenez, *De la Mie de pain blanc en miettes, trois onces.* Faites-en une bouillie claire sur le feu, avec une chopine de lait de vache nouvellement trait, pour un cataplasme que l'on renouvellera trois ou quatre fois par jour.

Ce cataplasme convient dans toutes les inflammations extérieures ; il relâche les fibres, adoucit & tempere l'âcreté des liquides : il réussit dans les douleurs vives, & dans tous les cas où il y a de la chaleur, de l'ardeur, de l'âcreté & de la démangeaison dans les parties.

Cataplasme émollient.

Prenez , *De la Racine de Guimauve ratissée, & bouillie jusqu'à ce qu'elle soit réduite en consistance de pâte molle, une once.*

Ajoutez-y: *De Feuilles de Pariétaire ,
De Mercuriale ,
De Mauve , de chaque demi-poignée.
De Figues grasses , deux onces.*

Laissez bouillir le tout un quart d'heure dans trois demi-setiers d'eau ; pilez-le ensuite dans un mortier , pour appliquer chaudement sur la partie malade.

On peut se servir de ce cataplasme dans tous les cas où on veut procurer aux fibres de la souplesse , détendre les parties : quand , par exemple , on veut favoriser la suppuration d'une tumeur , ou la sortie de quelques corps étrangers , ou quand , après une brûlure ou une blessure , la peau se trouve tendue & resserée , l'application de ce remede la ramollit , & la rend plus propre aux effets qu'on en attend.

Cataplasme résolutif & discussif.

Prenez , *Farine d'Orge , six onces.
Ciguë fraîche & pilée , deux onces.
Sel Ammoniac crud , demi-once.
Vinaigre , deux livres.*

Faites bouillir pendant quelque temps la farine d'orge & la ciguë dans le vinaigre , & jetez-y ensuite le sel ammoniac , pour un cataplasme.

On se sert de celui-ci dans les cas où l'on veut résoudre & discuter quelque humeur amassée dans une partie , comme après les inflammations ; quand on a employé les saignées & les remedes adoucissans , & qu'il reste dans la partie une tumeur sans douleur ni chaleur , on emploie ce cataplasme avec succès.

Cataplasme maturatif.

Prenez , *Deux Oignons de Lis cuits sous la cendre.*
Pilez-les dans un mortier de marbre , avec deux poignées de feuilles d'oseille.

Faites cuire ensuite le tout avec une suffisante quantité de sain-doux, jusqu'à consistance de cataplasme.

Ce cataplasme est propre à ramollir les tumeurs, & à avancer leur suppuration; on l'étend sur un linge, & on l'applique chaudement sur la partie, en le renouvelant deux fois par jour. On fait ordinairement précéder celui-ci par le cataplasme émollient ci-dessus.

Cataplasme suppuratif.

Prenez, *Mie de Pain, huit onces.*

Savon blanc, une once.

Lait de vache bien frais, une pinte.

Faites bouillir le tout ensemble; ajoutez-y:

Oignons crus pilés, une once & demie.

Onguent basilicum, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour un cataplasme.

On en fait usage pour faire suppurer les tumeurs; quand elles sont ouvertes, on en applique sur de la charpie que l'on insinue dans l'ulcère, sur-tout lorsqu'on a besoin d'une suppuration plus abondante.

Cataplasme corroboratif.

Prenez, *Racine d'Aristoloché longue,*

Baies de Laurier,

Feuilles de Scordium,

Semences de Cumin,

Myrrhe, de chaque une once.

Poivre de la Jamaïque, une demi-once.

Battez toutes ces drogues dans un mortier, en y ajoutant de miel le triple du poids des drogues précédentes.

Mêlez le tout; faites un cataplasme.

Dans toutes les maladies où il se fait quelque relâchement, on peut faire usage avec succès de ce cataplasme, pour donner du ressort aux fibres & les fortifier; c'est ce que l'on voit après des dépôts, des blessures considérables, ou quand, par quelque exercice violent, on a fait quelque effort; & quand la peau se trouve détendue ou relâchée dans les descentes

nouvelles, ce cataplasme peut être de quelque utilité pour raffermir la peau, & maintenir à l'intérieur les parties qui formoient les descentes.

Si ce cataplasme étoit d'une exécution trop difficile, on pourroit y suppléer par le suivant.

Cataplasme confortatif.

Prenez, *De la Poudre de Lavande & de Serpolet, de chaque une demi-livre.*

Farines résolutives, une demi-livre.

Faites-les bouillir dans trois pintes de vin rouge, jusqu'à la consistance de cataplasme;

Et ajoutez-y ensuite :

Miel commun, quatre onces.

De Styrax, six onces,

pour faire un cataplasme.

Pour rendre le cataplasme anti-septique, on peut y ajouter deux gros de camphre.

Cataplasme anti-septique.

Il se fait, en prenant une once du corroboratif ci-dessus, & en y ajoutant un gros de camphre & un demi-gros d'onguent de styrax.

On mêlera le tout, & on y ajoutera encore un peu de miel.

Toutes les maladies qui tirent à la pourriture, comme les fièvres putrides, la gangrene, les maux de gorge gangreneux, exigent nécessairement des remèdes propres à détruire la pourriture. Ce cataplasme est de ceux dont les vertus sont les plus reconnues dans ces sortes de cas : il faut le renouveler toutes les trois heures.

Nous donnerons la description des autres cataplasmes particuliers, dans les différentes maladies que nous aurons à traiter. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

CATARRHE, f. m. fluxion d'humeurs âcres qui se fait sur la tête, la bouche, la gorge & le poulmon. Quand la fluxion se fait sur les yeux, le nez & les sinus frontaux, on l'appelle *Coryza*, ou vulgairement rhume de cerveau.

Si cette même humeur se porte à la gorge, & qu'elle embarrasse les glandes salivaires, elle forme ce qu'on appelle une esquinancie catarrhale.

Quand la poitrine se trouve engorgée par cette humeur, il y survient une toux opiniâtre, accompagnée d'âcreté à la gorge.

On reconnoît aisément le rhume du cerveau à l'embarras, aux démangeaisons que l'on sent dans le nez, aux éternuments, aux pesanteurs de tête, à la disposition au sommeil, à la perte d'appétit, à une espèce d'embarras dans le goût, l'odorat & la vue, à la respiration qui est lente & difficile, au gonflement qui accompagne toutes ces parties, & à l'humeur âcre qui en distille.

La fluxion catarrhale sur la gorge se distingue de la véritable esquinancie, par un gonflement plus considérable de toutes les parties de la gorge, par une douleur moins vive, & par une fonte d'humeurs gluantes & visqueuses.

On distingue la toux, symptôme de la phthisie, d'avec la toux catarrhale, par deux signes particuliers : celle-ci est humide dès son commencement, & produit des phlegmes ; la toux de la phthisie est sèche & aride dans sa naissance. La catarrhale cesse quelque temps après qu'elle a commencé, l'autre va toujours en augmentant. On reconnoît également le catarrhe de la poitrine, à la difficulté de respirer, à l'oppression, & à l'âcreté particulière de l'humeur qu'on crache, qui est salée.

Les causes du catarrhe sont de deux espèces : les causes prochaines sont des levains âcres ou acides, qui épaisissent la lymphe dans ses couloirs, & gênent la liberté de son mouvement. Cette humeur étant en plus grande quantité qu'elle ne doit être, & acquérant de plus en plus un degré d'âcreté, occasionne de la chaleur, de la sécheresse dans le gosier, le nez, la bouche & la gorge, d'où naissent la roideur dans les muscles du cou, la tension des téguments, l'enchifrenement, l'écoulement involontaire d'une humeur séreuse & âcre par les narines, le gonflement de toutes les glandes

du cou, l'enrouement, l'oppression, la difficulté de respirer, & la toux.

Les causes éloignées de cette maladie sont les évacuations supprimées, comme la transpiration, les urines, les regles ou le flux hémorrhoidal, mais sur-tout la suppression de la transpiration insensible, par une alternative subite de chaud & de froid.

Le traitement du catarrhe differe selon les circonstances.

Le rhume de cerveau n'étant point une maladie fort grave, n'exige point des remedes bien puissants : néanmoins, si l'embarras est considérable, si la chaleur & la sécheresse sont fortes, s'il y a un peu de fièvre, il seroit à propos de se faire tirer un peu de sang, & de faire usage de boissons adoucissantes, & propres en même temps à rétablir la transpiration ; telle est la tisane suivante :

Prenez , *De la Racine de Guimauve lavée , une demi-once.*

De la Graine de Lin renfermée dans un nouet.

De Fleurs de Tussilage , de Mauve & de Coquelicot ; de chaque une pincée.

De la Réglisse , deux gros.

Versez sur le tout deux pintes d'eau bouillante ; & , après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur, pour boisson ordinaire. La seule attention qu'il faut avoir, c'est de ne faire bouillir aucun des ingrédients qui y entrent, parce qu'elle deviendrait trop gluante, & qu'elle chargeroit trop l'estomac. On peut se contenter pour boisson, d'une infusion de véronique en forme de thé, à la place de tisane ci-dessus.

Le malade aura soin de prendre tous les jours un lavement, pour tenir le ventre libre. Il pourra faire usage, en se couchant le soir, d'une boisson composée d'un jaune d'œuf délayé dans un demi-setier d'infusion de coquelicot, en y ajoutant un peu de sucre.

Dans la journée, le malade prendra par intervalle un peu de tabac, ou un peu de poudre de muguet séchée, & mêlée avec partie égale de poudre de bétouine, pour tâcher de détourner l'affluence de l'humeur.

On recommande, en pareil cas, de respirer la vapeur d'une décoction de fleurs de marjolaine; la vapeur du vinaigre versé sur un fer rouge, & respirée par le nez, est aussi d'une grande efficacité dans cette maladie; mais la poudre qui suit, est la plus propre & la plus agréable que nous connoissons, pour débarrasser les engorgements qui se forment dans toutes les parties voisines du nez.

Prenez, *Du Café moulu, & réduit en poudre fine, un gros.*

De Fleurs de Muguet, séchées & pulvérisées, deux gros.

De Sucre en poudre, un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour l'usage.

On en jettera plusieurs fois une petite pincée sur des charbons ardents ou sur un fer rouge, & l'on en respirera la vapeur, ou l'on en prendra en guise de tabac.

Quand on aura suivi cette méthode pendant plusieurs jours, & que le rhume de cerveau sera dissipé, on se purgera avec un gros de follicule, deux onces de manne, & une once de sirop de pomme.

Quand le catarrhe a son siege dans la gorge ou dans les glandes salivaires, il exige tout un autre traitement; s'il y a fièvre, inflammation, douleur & chaleur dans la partie, il est essentiel d'avoir recours à la saignée, pour détendre ces parties. On réitérera ce remède, selon la force & la violence du mal; il est bon cependant d'observer que la saignée ne suffit point pour guérir cette maladie, & qu'il faut avoir recours aux remèdes intérieurs; tels sont les lavements & les boissons faites avec une décoction d'orge mondé & de fleurs de bouillon-blanc; après quoi on purgera le malade, si les douleurs & la chaleur sont diminuées, avec quatre onces de casse en bâton, bouillie dans un demi-setier d'eau, dans lequel on ajoutera deux onces de manne; & après avoir passé la liqueur, on y fera fondre deux grains de tartre stibié, pour prendre en deux verres, à deux heures de distance l'un de l'autre, en observant de boire beaucoup de bouillon coupé ou du thé dans l'intervalle.

On fera usage en même temps du gargarisme suivant:
 Prenez *Huit Navets de moyenne grosseur, & autant de Carottes.*

Après les avoir lavés & ratiffés, faites-les bouillir dans trois pintes d'eau, pour réduire à moitié; passez ensuite par un linge, & ajoutez:

De Sel végétal, une once.

Le malade se gargarisera souvent dans la journée, avec cette décoction tiède; & on appliquera le marc, avec deux linges autour de la gorge, le plus chaudement qu'il sera possible.

Ce gargarisme est fondant & résolutif; il divise les humeurs visqueuses & épaisses qui abreuvent les glandes du gosier dans cette espece d'esquinancie; mais il ne conviendrait pas, s'il y avoit des preuves d'inflammation, de douleur & de chaleur.

Il faudra faire usage en même temps du looch qui suit:
 Prenez, *Des Feuilles d'Aigremoine, deux poignées.*

De Ronce & de Plantain, de chaque une poignée.

Une Grenade.

Mettez le tout dans un pot de terre, avec une pinte d'eau, que vous réduirez à une chopine d'ébullition.

Passez ensuite la liqueur par un linge, & ajoutez-y assez de sucre pour en faire un sirop plus épais que le sirop ordinaire, dont le malade prendra une cuillerée de quart d'heure en quart d'heure, le laissant fondre doucement dans la bouche.

Ce looch, qui fait couler la salive visqueuse des glandes de la bouche, convient très-fort dans cette espece d'esquinancie, que l'on appelle *humorale*, *œdémateuse* ou *catarrhale*. Il feroit beaucoup de mal dans l'esquinancie sanguine. Voyez ESQUINANCIE.

Malgré tous ces remèdes, les boissons abondantes & les lavements réitérés tous les jours, s'il y avoit toujours un gonflement à la gorge, & qu'il en distillât une humeur âcre & féroce, il faudroit avoir recours à l'emplâtre suivant:

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruse, dix gros.*

De l'Emplâtre Vésicatoire ordinaire, six gros.

Mêlez & unifiez le tout ensemble, pour former un emplâtre qu'on appliquera à la place du vésicatoire ordinaire, le levant au bout de vingt-quatre heures, pour l'essuyer, & le renouvelant tous les deux jours.

On aura soin aussi de purger le malade tous les quatre ou cinq jours, avec la médecine prescrite ci-dessus. Voyez RHUME DE CERVEAU.

La méthode curative que nous avons tracée pour le catarrhe de la gorge, peut avoir son application dans celui de la poitrine : c'est à peu près la même cause qui le produit ; ce doit être à peu près les mêmes remèdes. Après une ou deux saignées, selon le besoin, les boissons & les lavements appropriés, on peut faire usage de l'apozème suivant :

Prenez, *Des Feuilles de Cynoglosse, deux poignées.*

De la Réglisse, demi-once.

Des Raisins de Caisse mondés, deux onces.

De l'Orge mondé, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau, réduites à deux ; dissolvez dans la colature deux onces de sirop diacode : la dose est de quatre onces, trois fois le jour. On continuera cet apozème pendant quatre ou cinq jours, après quoi l'on passera au bouillon suivant :

Prenez *La moitié d'un Mou de Veau, que l'on aura bien lavé dans de l'eau chaude.*

Six Navets bien ratissés.

Une once de Riz lavé.

Deux onces de Raisins mondés de leurs pépins.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, réduites à moitié, y ajoutant sur la fin une poignée de lierre terrestre, pour deux ou trois petits bouillons, à prendre, deux le matin, à trois heures de distance l'un de l'autre, & le dernier sur les cinq heures du soir.

Quand on aura pris ces bouillons pendant huit jours, on se purgera, comme il est prescrit ci-dessus ; on recommencera ensuite pendant huit autres jours l'apozème ci-dessus, en suivant un régime exact, & en observant la méthode curative que nous avons indiquée ci-dessus. Voyez ENROUEMENT, PULMONIE, RHUME, TOUX, &c.

Il y a encore une espece de catarrhe, qu'on appelle *suffocant*, parce que tout-à-coup l'humeur se jette sur le canal de la respiration, & que le malade est en danger de suffoquer, s'il n'est promptement secouru. Ces parties sont dans un si grand resserrement, que l'air a très-grande peine à entrer & sortir.

Il est donc question de procurer à l'instant même quelque relâchement, pour empêcher le malade d'étouffer, par les saignées copieuses & réitérées, les lavements, les vésicatoires, & autres remèdes de cette espece.

Il est pourtant nécessaire d'observer que cette maladie est si violente, qu'il est souvent difficile d'y porter remède, quelque diligence que l'on fasse.

Voici une petite potion que l'on peut prendre dans ces sortes de cas :

Prenez, *De l'Eau distillée de Tussilage, quatre onces.*

De Sucre Candi blanc, six gros.

Deux Jaunes d'Œufs.

Battez bien le tout auprès du feu, pour faire prendre cette prise toute chaude.

Le catarrhe est une maladie à laquelle on est sujet à tout âge : les vieillards y sont beaucoup plus exposés que les jeunes gens & les enfants ; il y a même un certain âge où les catarrhes deviennent habituels, & où l'on est obligé de vivre avec eux, comme dans la vieillesse. Voyez l'article VIEILLARDS.

Les tempéraments pituiteux, les personnes qui transpirent beaucoup, ceux qui ont le poil roux ou le poil très-noir, sont souvent attaqués de cette maladie, à moins qu'ils n'aient la prévoyance de s'en préserver, en se garantissant du chaud & du froid, en vivant de régime, & en se purgeant de temps en temps.

CATOCHE, s. m. maladie convulsive de tout le corps, qui le retient dans la même posture où la maladie l'a surpris. Semblable à une statue, celui qui est attaqué de cette maladie demeure les yeux ouverts, sans voir, sans entendre, sans faire aucun mouvement ; mais, quand on le pousse, il se meut, fait un pas ou deux, & reste dans la situation où il se trouve.

D. de Santé. T. I.

c'est la même chose que la catalepsie. *Voyez CATALEPSIE.*

CAUSUS, f. m. fièvre ardente, espèce de fièvre continue, aiguë, accompagnée d'une chaleur brûlante, & d'une soif qui ne peut s'éteindre. *Voyez FIEVRE.*

CÉPHALALGIE, f. f. douleur de tête violente.

Il y a plusieurs espèces de douleurs de tête : quand il n'y a que la moitié ou un côté de la tête d'affecté, on appelle cette maladie *migraine*. *Voyez MIGRAINE.*

Quand la douleur n'excede pas la largeur de la tête d'un clou, on l'appelle le Clou hystérique. *Voyez PASSION HYSTÉRIQUE, CLOU, & VAPEURS HYSTÉRIQUES.*

La céphalalgie ou la douleur de tête se distingue en sympathique, c'est-à-dire, qui dépend de quelque partie éloignée qui est affectée, & en idiopathique, qui a son siège dans la tête même.

Il y a plusieurs douleurs de tête ; les unes sont poignantes ; les autres viennent de pesanteur : quelques-unes sont accompagnées de tension & de pulsation.

La céphalalgie n'est point un mal constant ; quand la douleur est permanente à la tête, on l'appelle *céphalée*.

Quand le cerveau est le siège immédiat de cette maladie, on ne doit en chercher la cause que dans la quantité ou la qualité du sang, à moins qu'il n'y ait quelque corps étranger qui ait pris croissance dans le cerveau, auquel cas, il n'y a point de remède à tenter.

Quand la douleur de tête est occasionnée par le trop de sang ou la plénitude, ce que l'on connoît par un pouls plein, par des pesanteurs, des lassitudes dans tous les membres, par des hémorrhagies fréquentes, par la suppression des hémorrhoides ou des règles, ou par l'âcreté des humeurs, qui se manifeste par des picotements dans le sang, des démangeaisons à la peau, des urines échauffées, une haleine puante & des sueurs fétides, il faut avoir recours aux remèdes propres à cette espèce de maladie. *Voyez ACRETÉ, PLÉNITUDE.*

Si la céphalalgie tire son origine de la mauvaise digestion, comme on peut en juger par les rapports ai-

gres ou nidoreux , par des vents ou des rots , par des douleurs de colique , par le défaut d'appétit ou le dégoût , il faut travailler à remédier aux vices de l'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC & MIGRAINE.*

Lorsque la cause de la céphalalgie vient d'un sang épais & visqueux , qui se reconnoît à la lenteur de la circulation , à la plénitude & à la mollesse du pouls , à l'engorgement des vaisseaux sanguins des yeux , aux pesanteurs de tête & aux tintements d'oreilles , on peut avoir recours aux saignées faites au pied , à la jugulaire ; aux lavements pris tous les jours ; aux eaux ferrugineuses & fondantes , comme les eaux de Forges , de Passy , de Balaruc ; aux sangsues appliquées à l'anus , ou , ce qui est encore mieux , à l'extérieur de la tête ; & enfin à un emplâtre vésicatoire & à un régime humectant. *Voyez RÉGIME.*

CÉPHALÉE , f. f. douleur de tête invétérée , qui provient des mêmes causes & qui exige le même traitement que la céphalalgie. *Voyez CÉPHALALGIE.*

CHAIRS BAVEUSES : disposition particuliere des chairs , & mauvaise qualité des solides , qui est accompagnée de pourriture , lorsque les plaies & les ulcères sont sordides. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

CHALEUR ANIMALE , f. f. maladie à laquelle on est sujet dans différents temps de la vie , & qui n'est autre chose qu'un échauffement du corps , accompagné de lésion des fonctions , de douleur , de mal-aise , & d'incommodité.

La chaleur peut être augmentée contre-nature , ou trop diminuée.

La diminution contre-nature de la chaleur , est ce qu'on appelle *froid*. *Voyez FRISSE.*

La chaleur augmentée se fait ressentir dans tout le corps , ou dans quelque partie.

On appelle *idiopathique* , la chaleur générale qui dépend immédiatement d'une cause évidente , sçavoir , de quelques-unes des six choses non naturelles ; telle est celle qui est produite dans nos corps par un exercice excessif ou par la fatigue , par l'usage continué des

liqueurs spiritueuses, par la chaleur de l'atmosphère; les excès avec les femmes, &c.

On appelle *symptomatique*, la chaleur générale qui dépend d'une cause qui a un siège déterminé; telle est la chaleur de la fièvre qui accompagne les maladies aiguës.

Les signes de la chaleur que l'on appelle communément *échauffement*, sont le mal-aise, une ardeur intérieure dans le sang & dans les urines, la sécheresse à la peau, & la constipation.

Cette incommodité ne mérite, dans la plupart des cas, aucun traitement vraiment médicinal; & on peut se contenter de prescrire à ceux qui l'éprouvent, de cesser de s'exposer à l'action des causes qui la leur ont procurée: si cependant on pouvoit craindre quelque suite fâcheuse, comme cela peut arriver dans les tempéraments ardents, vifs & sensibles, on la prévient très-sûrement par le repos du corps, le silence des passions, les boissons abondantes & aqueuses, comme la limonade, l'eau de citron, l'orangeade, les émulsions, les légères décoctions des plantes rafraîchissantes, les aliments de facile digestion, les fruits aqueux, aigrets, les légumes d'un goût fade, les farineux fermentés.

On commencera donc par faire saigner le malade, s'il n'est pas trop épuisé; après quoi on le mettra à l'usage de l'émulsion prescrite dans l'article ACRIMONIE.

Il faut continuer cette boisson pendant sept ou huit jours, en en prenant quatre ou cinq verres par jour.

Si le malade avoit l'estomac trop foible pour soutenir cette émulsion, on pourroit y suppléer par le bouillon de mou de veau, prescrit à l'article ACRETÉ, dont on feroit également usage pendant huit jours.

En cas que ce bouillon fût trop foible pour l'estomac, on pourroit avoir recours à celui qui suit:

Prenez, Des Racines d'Oseille,

De Chicorée sauvage, lavées,
ratissées & coupées par mor-
ceaux, de chacune une demi-
once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez à la dernière demi-heure :

De Feuilles de Bourrache.

D'Aigremoine, de chacune une demi-poignée.

Passer-le ensuite par un linge, partagez en deux bouillons, à prendre pendant quinze jours, l'un le matin à jeun, l'autre vers les cinq heures du soir.

Au bout de huit jours de l'usage de ces bouillons, le malade prendra tous les jours, pendant une heure, un bain tiède, ou un bain froid s'il est trop foible, pourvu que ce soit dans l'été.

Il observera aussi de prendre des lavements tous les jours ; après quoi il passera à l'usage des eaux ferrugineuses. *Voyez* ACRETÉ, ACRIMONIE, AGITATION.

La chaleur que nous avons appelée *symptomatique*, est précisément la même chose que la chaleur de la fièvre ; nous en traiterons à l'article Fièvre. *Voyez* FIEVRE, INFLAMMATION.

CHANCRE, f. m. C'est un ulcère malin, qui ronge & mange les chairs.

On donne communément le nom de *chancre* à de petits ulcères qui viennent au dedans de la bouche ; ils sont simples, scorbutiques ou véroliques.

Les premiers ne sont point différents des aphtes. *Voyez* APHTES.

Voici néanmoins un gargarisme qui réussit très-bien dans les chancres de la bouche.

Prenez, *Six Figues grasses.*

Faites-les bouillir dans une chopine de lait & un demi-setier d'eau commune, que vous réduirez en tout à une chopine, pour un gargarisme, dont on se servira plusieurs fois le jour, en y ajoutant une once de miel rosat.

Les chancres vénériens, qui viennent dans la bouche & aux parties naturelles, se guérissent ordinairement par les remèdes indiqués dans la vérole. *Voyez* VÉROLE, CHAUDE-PISSE, &c.

Cependant il arrive quelquefois que les chancres vénériens, qui viennent à la verge ou aux parties naturelles, résistent aux remèdes propres à ces maladies ; il faut pour lors, s'ils sont anciens, les couper avec des ciseaux, & appliquer dessus quelques gouttes de vitriol dissous dans de l'eau. *Voyez le Dictionn. de Chirurgie.*

Les chancres scorbutiques, qui affectent ordinairement ceux qui ont la bouche en mauvais état, les gencives tuméfiées & les dents déchauffées, se guérissent par les remèdes propres au scorbut. *Voyez SCORBUT.*

On se sert ordinairement, dans ces sortes de cas, du suc exprimé de cochléaria & de cresson, avec partie égale de lait, & quelques gouttes d'esprit de vitriol. Voici un gargarisme propre pour les chancres scorbutiques.

Prenez, *Des Feuilles de Ronce,*

D'Aigremoine, de chacune une poignée.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau commune, que vous réduirez à trois demi-setiers ; mettez-y, un moment avant que de retirer le vaisseau du feu, des feuilles de cochléaria, une poignée ; passez le tout ; exprimez-le, & ajoutez-y de miel rosat, une once, pour un gargarisme, à répéter plusieurs fois le jour.

CHARBON, f. m. C'est une tumeur rouge, un peu dure, ronde, élevée en pointe, accompagnée d'une douleur vive, d'une chaleur brûlante & d'une grosse pustule dans le milieu, ou de plusieurs petites, qui se changent en une croûte noire ou cendrée, comme si on y avoit appliqué un fer chaud.

Il y a deux sortes de charbons, l'un simple, l'autre malin ou pestilentiel. La douleur qui accompagne celui-ci, est plus vive, plus brûlante : il est entouré d'un cercle livide, noirâtre, plombé ou violet : la gangrene y survient promptement ; il paroît en temps de peste. On appelle cette tumeur *charbon*, à cause de sa couleur noire.

On reconnoît le charbon à une ou plusieurs pustules qui s'élèvent, & qui entraînent, en huit ou dix heures, la gangrene & la corruption. On sent à la partie une

chaleur ; & elle devient d'une couleur rouge, pourprée, noirâtre. Cette maladie se déclare sur-tout dans les parties musculieuses, avec des douleurs inouïes, qui causent des veilles continues ; & la promptitude avec laquelle cette tumeur tourne en gangrene, achève de la caractériser.

Les causes de cette maladie sont la violence du mouvement du sang, occasionnée par quelque miasme particulier, comme on le voit dans la peste ; c'est ce même levain étranger qui fixe les parties du sang, & qui produit ces tumeurs inflammatoires qui ne se terminent ordinairement que par la gangrene.

Le charbon est plus ou moins dangereux, selon les parties qu'il affecte ; celui qui se déclare dans les parties membraneuses, est plus à craindre que celui qui se forme dans les parties charnues. Quand il est blanc, d'une couleur cendrée & ensuite d'un rouge vif, on court moins de risque ; celui qui est jaune, livide ou noir, est le plus dangereux.

On doit commencer le traitement de cette maladie par des saignées fréquentes & multipliées, par des boissons abondantes, proportionnées aux forces du malade & de la maladie. La boisson la plus avantageuse est le petit-lait clarifié, dans lequel on mettra vingt gouttes d'esprit de vitriol sur chaque pinte, & quinze grains de nitre purifié. Comme cette maladie fait des progrès d'une rapidité inconcevable, si l'on n'a point de petit-lait, on y suppléera par la limonade, qu'on boira en grande abondance. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHARTRE, f. m. dépérissement auquel sont sujets les enfants, qui les rend secs, hectiques, & tellement exténués, qu'ils n'ont que la peau sur les os.

C'est une espèce de marasme particulier aux enfants, accompagné d'une langueur & d'une maigreur considérables, & d'un ramollissement des os, qui rend les enfants courbés & noués. *Voyez* MARASME, NOUVEAU, RACHITIS.

CHASSIE, f. f. maladie particulière des paupières, qui est plus ou moins considérable, suivant sa nature.

C'est un écoulement involontaire d'une matiere gluante & visqueuse, qui par la suite se seche, se durcit & devient écailleuse.

Ce sont de petites glandes répandues sur les paupieres, qui séparent une petite humeur sébacée, qui, lorsqu'elle est altérée par la maladie, s'épaissit, & devient purulente.

La chassie se rencontre dans plusieurs maladies des yeux, dans l'ophthalmie, dans l'ulcération des paupieres, dans l'inflammation de l'œil; c'est pourquoi il est essentiel d'en faire la distinction.

La cause immédiate de cette maladie vient de l'engorgement des glandes qui sont situées aux bords des paupieres, & la cause éloignée est l'épaississement & l'âcreté de la lymphe.

Nous ne donnerons point de signes pour caractériser cette indisposition, parce qu'ils sont sensibles par eux-mêmes. Si ces parties sont ulcérées, ou qu'il y ait fistule lacrymale, on ne remédiera point à cet écoulement sans remédier à la maladie primitive. *Voyez* ULCERE, FISTULE LACRYMALE.

Pour remédier à la chassie, toute la cure, qui n'est que palliative, c'est-à-dire qui est rarement radicale, consiste à baigner les paupieres avec des eaux appropriées; telles sont les suivantes:

Prenez, *Des Eaux distillées de Frai de Grenouille,*
De Lis, de chaque deux
onces;

dans lesquelles on fait infuser,

De Semence de Lin,

De Psyllium, de chaque une
demi-pincée;

y ajoutant, après avoir passé le tout,

Un gros de Sel de Saturne.

On peut aussi quelquefois laver les paupieres dans la journée, avec un collyre tiede, composé

De Myrrhe,

D'Aloès,

De Tuthie préparée, de chaque un scrupule.

De Safran, six grains,

qu'on dissout dans quatre onces d'eau distillée de fenouil & de miel.

On laissera pendant la nuit un linge imbibé dans cette infusion.

Si on l'aime mieux, on aura recours au collyre suivant, qui a beaucoup d'efficacité.

Prenez, *De la Couperose blanche, un scrupule.*

Du Verd-de-gris, vingt grains.

Versez sur le tout trois demi-setiers d'eau chaude, & gardez la liqueur pour l'usage.

Ou bien,

Prenez, *De l'Eau-Rose, quatre onces;*
dissolvez-y

Un gros de Sel Ammoniac;

versez ensuite la liqueur dans un vaisseau de cuivre, & l'y laissez jusqu'à ce qu'elle ait pris une légère couleur bleue.

La maniere de se servir de ces collyres, est d'en laisser tomber quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois le jour; si elles causent trop de cuisson, on y ajoutera un peu d'eau, pour l'adoucir.

Au reste, quand la chassie dépend d'un épaisissement général de la lympe ou de son âcreté, il faut y remédier en travaillant à corriger ces vices. Voyez ACRETÉ, EPAISSISSEMENT DE LA LYMPHE.

CHAUDE-PISSE, f. f. écoulement qui se fait par la verge d'une matiere épaisse, visqueuse, fétide, qui devient souvent verdâtre. Les médecins ont donné le nom de *gonorrhée* à cette maladie.

Toutes les fois que l'on doit être attaqué de la gonorrhée, après avoir approché d'une femme impure, peu de jours après le coït, les hommes sentent un écoulement qui se fait goutte-à-goutte par l'urethre, & qui est accompagné d'une espece de sentiment de plaisir.

Cette matiere qui coule est grasse, épaisse, & s'attache à l'extrémité du canal. L'urethre devient rouge; on y sent une chaleur & un chatouillement extraordinaire, sur-tout lorsque l'on urine, accompagné d'un sentiment de plaisir, qui devient de jour en jour douloureux.

Insensiblement la maladie augmente; la verge se

tend, se durcit sans aucune cause apparente, & non pas sans douleur; il en sort goutte à goutte une humeur qui ressemble à de la semence épaissie, sur-tout après avoir uriné.

La difficulté d'uriner augmente de jour en jour, ainsi que l'acrimonie & la chaleur : insensiblement le périnée se gonfle; il se fait une érection fréquente, involontaire & douloureuse : la verge même se courbe quelquefois; c'est ce qu'on appelle *chaude-pisse cordée*.

Il y a un écoulement abondant de semence ou d'une humeur âcre, mordante, quelquefois de couleur cendrée, semblable à du pus, quelquefois jaune, verte, & toujours puante.

Quand l'inflammation & la chaleur sont moindres, l'humeur coule aussi en moindre abondance; elle devient plus blanche, plus épaisse, & insensiblement elle s'arrête.

Ce que nous avons dit des hommes, peut s'appliquer aux femmes : les premiers jours elles sentent un écoulement extraordinaire, une démangeaison & une chaleur considérable dans la vulve, & une difficulté d'uriner qui augmente de jour en jour; l'ardeur, la chaleur, la rougeur, la douleur deviennent plus considérables, l'écoulement augmente, & suit les mêmes progrès que dans les hommes.

Il faut observer que les femmes qui sont dans cet état, souffrent beaucoup quand on les approche.

On reconnoît la chaude-pisse aux différents signes que nous venons de tracer, qui se succèdent les uns aux autres.

A l'égard des causes, il est évident que c'est le virus vénérien qui s'est fixé dans cette partie, qui en est la source. La semence se trouve infectée de ce mauvais levain, qui agit avec plus ou moins de rapidité, suivant qu'il est plus ou moins corrosif, & que le sujet est plus ou moins disposé à le recevoir.

Quand il est dans des parties musculuses, il y excite des inflammations, beaucoup de douleur; c'est ce qui arrive dans tous les muscles qui sont destinés aux usages de la verge.

Quand, au contraire, le virus vénérien s'attache directement aux parties plus molles & moins sensibles, telles que sont les vésicules féminaires, pour lors la douleur est moindre ; & la semence, fixée par cette espèce de levain acide, ne sort que par expression ; de-là vient que la semence coule goutte à goutte ; & quand l'inflammation est tombée, tout se relâche, & l'humeur sort à plein canal.

Les auteurs se sont figuré jusqu'ici, que l'écoulement dans la chaude-pisse provenoit de l'ulcération des orifices des glandes de l'urethre dans les hommes, & des lacunes glandulaires dans les femmes ; ce sentiment paroît totalement démenti par l'expérience & par le traitement ordinaire : c'est cette fausse théorie qui est cause de la longueur du traitement de la plupart de ceux que l'on guérit de la gonorrhée, & de l'incurabilité des autres.

Les baumes dont on se sert pour déterger ces ulcères, ne servent qu'à enflammer le sang, à augmenter l'âcreté de l'humeur, & à faire faire à la maladie des progrès considérables. Il paroît plus vraisemblable que ce n'est autre chose qu'un véritable épaisissement de l'humeur féminale qui se trouve figée par l'âcreté du virus, & qui s'arrête dans toutes les glandes & dans tous les vaisseaux par où elle passe, & qui cause tous les symptômes que nous avons décrits ; tels que l'âcreté, la démangeaison, la douleur dont ces parties sont affectées.

Un auteur célèbre par un livre qu'il a publié sur cette matière, prétend qu'il faut commencer, dans toutes les gonorrhées, par les saignées, les bains, les délayants, afin de détendre toutes les fibres : il faut bien se donner de garde de suivre cette pratique dangereuse, qui est la cause de toutes les fautes & de toutes les impérities qui se commettent dans le traitement de cette maladie.

Quand il y a une inflammation marquée par des douleurs vives, une chaleur, une rougeur, une tension considérable dans toutes ces parties, & de la fièvre, il est certain qu'il faut avoir recours aux saignées, pour appaiser l'inflammation ; mais il est en même temps

essentiel d'observer que l'inflammation n'est qu'un symptôme de la maladie, & que les remèdes que l'on emploie pour le dissiper, sont tout-à-fait inutiles dans une chaude-pisse commençante ou dans une chaude-pisse ancienne, où il n'existe pas, ou peu.

Le traitement général proposé pour la chaude-pisse, qui consiste dans les relâchants, abat les forces de l'estomac du malade, le jette dans un affoiblissement si considérable, que l'épaississement particulier, occasionné par le virus, devient bientôt général. Ce même relâchement est cause de la salivation abondante dont les malades sont tourmentés, & de l'écoulement qui reste après le traitement complet de la maladie, & que très-souvent aucun remède ne peut détruire.

Pour établir une méthode curative fondée sur des principes sûrs, il ne faut point perdre de vue la cause du mal, qui n'est autre chose qu'un levain âcre qui s'est fixé dans une partie, & qui y cause des ravages considérables.

Pour y remédier, il ne faut travailler qu'à donner les remèdes qui peuvent fondre & dissiper l'épaississement que cette cause a produit; il s'en faut de beaucoup, par conséquent, que nous soyons de l'avis d'un auteur célèbre, qui pense qu'il faut saigner le malade, l'accabler de boissons, & lui donner ensuite la salivation, qui est, selon sa façon de penser, la seule voie de guérison. C'est au contraire un symptôme cruel, un effet violent de l'activité du mercure & de la mauvaise disposition du malade, occasionnée par sa préparation, & qui n'entraîne après elle que des maux encore plus grands, comme l'ébranlement de toutes les dents, le gonflement de la tête & des os, le relâchement de toutes les glandes de la bouche; ce qui jette le malade dans des maux de tête, des dégoûts continuels, & ce qui altère son tempérament pour toujours.

Voici le traitement que l'on doit suivre.

Quand celui qui est attaqué de la chaude-pisse a tous les symptômes de l'inflammation, il faut se hâter d'y remédier en le saignant une ou deux fois, selon l'âge & le besoin, en lui faisant prendre beaucoup de tisane

& de lavements. Immédiatement après, il faut le mettre à l'usage de l'opiat suivant.

Prenez, *De Savon de Venise, une demi-livre.*

De Mercure crud, revivifié du Cinabre, une once & demie.

De Mercure doux, un demi-gros.

De Panacée mercurielle, deux scrupules.

Battez le savon dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité de gomme adragant dissoute dans l'eau, jusqu'à ce que le savon soit mollet & réduit en pâte demi-liquide : pour lors vous mettrez le mercure crud, le mercure doux & la panacée dans le mortier, & vous les battrez jusqu'à ce qu'ils s'unissent avec le savon.

Quand le tout est suffisamment mêlé, ajoutez-y :

D'Extrait de Bourrache,

De Buglose, de chaque deux onces.

De Jalap en poudre, trois onces.

De Camphre purifié, une demi-once.

Mêlez le tout exactement avec suffisante quantité de gomme adragant, fondue dans de l'eau, pour faire un opiat dont vous prendrez demi-gros pendant les huit premiers jours, & un gros ensuite tous les jours, jusqu'à parfaite guérison.

On peut, avec cet opiat, boire & manger comme à son ordinaire, pourvu qu'on ne fasse aucun excès.

Si l'on s'appercevoit que l'on eût des douleurs aux gencives & à la bouche, il faudroit suspendre pendant quelques jours, & en éloigner les doses.

L'opiat ci-dessus réussit dans presque tous les cas ; il détruit le germe de cette maladie d'une manière plus prompte & plus efficace que toutes les autres méthodes qu'on a indiquées jusqu'à présent. On peut faire usage des pilules de panacée mercurielle, à la dose de cinq à six grains par jour, pendant une dizaine de jours, au lieu de l'opiat ci-dessus.

Si la gonorrhée avoit fait des progrès considérables, & qu'elle se fût répandue dans le sang, il faudroit pour lors remédier en particulier aux maux qu'elle auroit produits. Voyez CHANCRE, POULAIN, ULCERE VÉROLIQUE & VÉROLE.

Quand on aura pris, pendant quinze jours, de l'opiat ci-dessus, on pourra faire quelques injections dans l'urethre avec de l'eau d'orge & du miel bouillis ensemble; &, quelque temps après, on aura recours à la liqueur qui suit:

Prenez, *Deux Jaunes d'Œufs,*

Térébenthine, un gros.

Onguent mercuriel double, une once.

Mêlez le tout ensemble dans un mortier.

Ajoutez-y une suffisante quantité d'huile d'hypéricum, pour rendre le tout assez liquide pour pouvoir en injecter le quart d'une petite seringue de plomb dans l'urethre, deux fois par jour.

On ne doit rien appréhender de l'usage de cette injection; elle n'est point répercussive, c'est-à-dire qu'elle n'est point faite pour arrêter l'écoulement, mais simplement pour laver & sécher le canal de l'urethre. C'est sur-tout dans les chaudes-pissés anciennes que cette injection réussit; mais il faut toujours faire précéder l'usage de l'opiat, & le continuer pendant que l'on emploiera cette injection.

La composition suivante fait aussi très-bien dans les anciennes chaudes-pissés qui ont résisté à tous les remèdes.

Prenez, *De Sassafras & de Salsepareille, réduits en poudre fine, de chaque deux onces.*

De Gaïac en poudre, une once.

Versez dessus une pinte d'esprit-de-vin; laissez le tout au soleil, ou dans une chambre chaude, jusqu'à ce qu'il soit desséché; alors vous verserez dessus quatre pintes d'eau bouillante: on laissera infuser les bois pendant deux heures, on passera la boisson au travers d'un linge, pour en prendre un verre tous les matins, en se tenant chaudement dans son lit; deux heures après, on continuera jusqu'à parfaite guérison: on suspendra ce remède pendant deux ou trois jours, s'il portoit trop de chaleur, pour le reprendre ensuite, jusqu'à ce que l'on se trouve bien guéri.

Pour les femmes, dans lesquelles il est difficile d'injecter aucune liqueur, on aura recours à une petite

éponge, que l'on fixera au bout d'un petit morceau de bois que l'on imbibera de l'injection, & que l'on appliquera sur la partie la plus malade, en assujettissant le tout avec des rubans autour du corps.

CHÉMOSIS, f. m. espece d'ophthalmie. *Voyez*

OPHTHALMIE.

CHIRAGRE, f. f. goutte qui prend aux mains. *Voyez* GOUTTE.

CHIRONIEN, adj. épithete qu'on donne aux ulcères malins & invétérés, dont les bords sont durs, calleux & gonflés, & qui jettent une sanie claire, sans pourriture, sans inflammation & sans grande douleur, mais qui se cicatrisent difficilement; ou, quand il y survient une cicatrice, elle est si mince, qu'elle se déchire facilement, & l'ulcère se renouvelle: ces sortes d'ulcères attaquent principalement les pieds & les jambes. On les nomme aussi *téléphiens*. *Voyez* ULCÈRE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CHLOROSIS, f. m. ou Pâles-Couleurs, Fievre blanche, Ictère blanc, Jaunisse blanche: maladie dont les filles & les veuves sont quelquefois attaquées. C'est une fievre lente & irrégulière, presque insensible, accompagnée d'une couleur pâle, livide & verdâtre, avec un cercle violet au dessous des yeux, d'une inquiétude & d'une tristesse sans sujet, d'un pouls petit, inégal & changeant. *Voyez* PALES-COULEURS & CACHEXIE.

CHOLERA-MORBUS, f. m. C'est un débordement violent, par haut & par bas, de matieres âcres, communément bilieuses, qui reprend à différents intervalles très-proches les uns des autres, & qui peut emporter le malade dans vingt-quatre heures.

Cette maladie se caractérise par un vomissement & un dévoiement très-abondants, accompagnés de douleurs très-vives dans le ventre, de foiblesse & de sueur froide.

On distingue cette maladie de la dysenterie, en ce que celle-ci n'a pas un progrès si rapide, & que communément elle n'est point accompagnée de vomissement: en outre, dans la dysenterie, les matieres sont muqueuses & sanguinolentes.

La diarrhée bilieuse n'est qu'une simple évacuation d'excréments bilieux par l'anüs : le choléra-morbus est un débord par haut & par bas.

Le choléra-morbus se déclare ordinairement subitement. Les malades sentent des rapports acides ou putrides, des douleurs pongitives dans l'estomac & dans les intestins, des cardialgies & du mal-aise dans les parties circonvoisines ; mais c'est tout d'un coup & en même temps : ils sont affligés de vomissement & d'une grande évacuation de matiere ; ils rendent d'abord les restes des aliments, puis des humeurs bilieuses, tantôt jaunes, tantôt vertes ou noires : ils ressentent de plus des anxiétés, des nausées, des picotements dans le ventre & dans le reste du corps, de la chaleur, de l'inquiétude, de la fièvre, des frissons, des foiblesses & des convulsions.

Cette maladie est assez commune en été, & plus en automne qu'au printemps & en hiver.

La cause immédiate de cette maladie n'est autre chose que le picotement & l'irritation occasionnés par la présence des matieres âcres dans l'estomac ou les intestins. Comme cette matiere est en très-grande abondance, elle agit en même temps, & sur l'estomac, & sur les intestins ; ce qui fait qu'il y a vomissement & diarrhée.

Les causes générales qui peuvent donner à la bile cette qualité âcre & mordicante, sont la constitution chaude de l'atmosphère, les débauches fréquentes des liqueurs spiritueuses pendant l'été, les aliments gras, putrides & bilieux, réunis aux liqueurs fermentées, les fruits acides, la chaleur & le refroidissement du corps, les passions violentes.

Il n'y a point de maladie qui demande des secours plus prompts que celle-ci ; car elle est si violente, qu'elle enleve en peu de temps ceux qui en sont attaqués.

Le premier soin que l'on doit avoir, c'est, 1^o d'adoucir cette matiere âcre & de faciliter sa sortie par des remèdes convenables, 2^o de calmer le mouvement des nerfs qui sont en convulsion, & de rendre ensuite aux parties la force qu'elles ont perdue.

Pour parvenir au premier point, il faut prescrire
beaucoup

beaucoup d'eau chaude, d'eau de poulet & de veau, les lavements huileux & émollients; tels sont les bouillons faits avec un poulet bouilli pendant une heure & demie, dans cinq pintes d'eau: au défaut d'eau de poulet, qui demande une préparation un peu longue, on peut se servir d'une décoction d'orge, de riz, d'avoine, ou du petit-lait que l'on fera avaler chaud en grande abondance.

Quand la matière âcre qui cause tout le désordre sera un peu tempérée, ce qui est l'ouvrage de deux ou trois heures, il faut avoir recours aux remèdes calmants & adoucissants; telle est la potion suivante :

Pr. Des Eaux distillées de Fleurs de Tilleul,

De Laitue, de chaque deux onces.

De Coquelicot, de chaque demi-once.

De Mélisse simple, de chaque demi-once.

De la Liqueur anodine de Sydenham, quinze gouttes.

Du Sirop de Karabé, une once.

On donnera cette potion par cuillerée, de quart d'heure en quart d'heure, jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'elle produise du calme.

On peut aussi, au lieu de cette potion, donner à la fois deux onces d'huile d'amandes douces, & une demi-once de sirop diacode, mêlés ensemble.

Si l'on n'étoit point à portée de trouver sur le champ ces sortes de remèdes, on peut prescrire tout simplement un demi-gros de thériaque délayée dans un peu d'eau de fleurs d'orange; ou, si le malade a de la peine à avaler cette boisson, on peut lui faire prendre un grain de laudanum dans du pain à chanter.

Nous allons tracer ici la méthode curative que l'on doit suivre dans cette maladie. Si le malade qui est attaqué du choléra-morbus a le pouls fort, plein & serré, que l'accès soit dans son commencement, & qu'il n'éprouve pas de fréquentes foiblesses, on ne peut rien faire de mieux qu'une saignée: immédiatement après, on lui fait boire largement, & à trois ou quatre reprises, de l'eau chaude.

On passera ensuite à une boisson faite avec une décoction de pain d'avoine, sans levain ni levure de

biere, bien rôti, & d'une couleur approchante de celle du café brûlé.

Cette boisson adoucit la soif & appaise le vomissement. Quand on n'a point de pain d'avoine, on peut y substituer le pain de froment, ou le bled bien rôti, & qui forme une espece de panade mucilagineuse.

Cette boisson, qui produit des effets excellents dans cette maladie, sert à remplacer les eaux de veau ou de poulet, dont on pourroit manquer.

Lorsque le malade est extrêmement épuisé par les grandes évacuations qu'il a souffertes, sans le faire saigner, il faut lui faire prendre sur le champ un verre de la décoction ci-dessus, après quoi on lui fait avaler de la thériaque ou du laudanum, comme ci-dessus.

Si le malade a des convulsions & les extrémités froides, si son pouls est foible & intermittent, & en un mot, s'il est réduit à l'extrémité, il faut commencer par lui donner vingt gouttes de laudanum liquide & deux gros d'eau de canelle simple dans un verre de la décoction de pain d'avoine, pour prévenir la rechute que le malade ne pourroit pas soutenir: six ou sept heures après, on renouvellera la même potion, au cas que le malade n'ait pas été suffisamment soulagé de la premiere, en observant de lui faire boire beaucoup de la décoction de pain d'avoine décrite ci-dessus.

Il ne faut absolument donner aucune nourriture au malade, tant qu'il y a des vomissements, & ne lui faire prendre que du bouillon très-léger.

On recommande beaucoup dans le vomissement le remede suivant:

Prenez, *De Suc de Limon ou de Citron, une once.*

Du Sel d'Absinthe en poudre, un gros.

Mêlez le tout pour une prise, que l'on réitérera trois ou quatre fois par jour, selon le besoin. Après que l'on aura suivi la route que nous venons d'indiquer, il faudra travailler à rétablir les forces de l'estomac, & suivre ce qui est prescrit dans la foiblesse d'estomac.

Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.

CHORDAPSE, f. m. C'est la même chose que le miséréré, le volvulus, la passion iliaque, espece de

colique dans laquelle on rend les excréments par la bouche. Voyez COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

CHUTE, s. f. accident qui arrive à ceux qui, en tombant, se font quelques contusions dans quelque endroit du corps.

Quand la chute est accompagnée de gonflement, de tumeur, de douleur & de rougeur, on l'appelle *chute avec contusion*.

C'est ordinairement la rupture, ou le relâchement des vaisseaux sanguins, qui occasionne la fluxion & l'embarras qui se forme dans l'endroit de la chute; ce qui est produit, ou par le choc de la partie sur quelque corps dur, ou par le dérangement de quelque partie osseuse qui a été ébranlée par le coup.

La chute est plus ou moins dangereuse, suivant la partie qui est affectée, suivant la force & la qualité de l'instrument qui a formé le coup.

Il est toujours à propos, dans toutes les chutes, soit qu'elles soient simples, ou soit qu'elles se trouvent accompagnées de symptômes graves, comme la rupture de quelques gros vaisseaux & des parties osseuses, d'avoir recours à la saignée, que l'on réitere plus ou moins, selon l'exigence du cas, de la force & de l'âge. Immédiatement après, on mettra le malade à l'usage de la boisson qui suit :

Prenez, *Des Vulnéraires Suisses, une pincée.*

Versez dessus une pinte d'eau bouillante, & laissez infuser, pendant une demi-heure, dans un vaisseau couvert; adoucissez ensuite cette boisson avec une once de sirop de grande consoude.

La dose est d'un verre tiède de trois heures en trois heures. Cette tisane est propre à dissoudre le sang extravasé dans la tête, dans la poitrine & par-tout ailleurs, par des chutes, des coups.

Il faut avoir attention que le malade soit sans fièvre considérable, parce que cette boisson étant échauffante, elle augmenteroit le mouvement du sang.

Nonobstant cette tisane, si la contusion est considérable, il faut avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *De l'Eau distillée de Pavot rouge, quatre onces.*

Du Sel Végétal, un gros.

Du Sirop de Rosés sèches, une once.

Mêlez le tout pour deux doses, à prendre une le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir.

On frottera la partie contuse avec le liniment que nous allons décrire :

Prenez, *De l'Huile Rosat,*

De Laurier, de chaque une once.

Mêlez-les ensemble, & ajoutez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, pour faire un liniment clair, dont on frottera la partie trois fois le jour, la couvrant d'un papier brouillard, & d'une compresse pliée en quatre.

Voici une potion qui fait des merveilles dans les chutes avec contusion, pourvu qu'il n'y ait point de fièvre :

Prenez, *De Vin d'Espagne, trois onces.*

D'Esprit de Térébenthine, quatre gouttes.

De la Terre sigillée,

De Sang-Dragon, de chaque vingt-quatre grains.

Du Sucre Candi blanc, deux gros,

pour faire avaler en une prise.

Quand on n'a point la commodité de se procurer tous ces remèdes, & qu'on est à la campagne, on peut faire une tisane avec une décoction de lierre terrestre, dont on prendra cinq ou six verres par jour ; & on appliquera le marc sur la partie contuse.

On recommande aussi, dans ces sortes de cas, une tisane faite avec une très-petite pincée de feuilles d'arnica, que l'on appelle communément *bétoine de montagne*, dans une pinte d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour.

Il faut observer que cette plante contient beaucoup de sel & d'huile ; qu'elle est, par conséquent, fort chaude ; & qu'il ne faut point en mettre une dose trop forte : on peut en mettre infuser douze grains dans une pinte d'eau.

Quand on a fait une chute, les principales précautions qu'il faut prendre, c'est, 1^o s'il y a quelque

vaisseaux ouverts, de laisser couler le sang pendant quelque temps; 2° d'appliquer sur la contusion un corps dur, comme un écu de six livres, pour repousser l'affluence des humeurs & empêcher l'inflammation; 3° de boire sur le champ un ou deux coups d'eau froide, & de passer ensuite aux remèdes que nous avons indiqués.

Quand les chutes sont accompagnées d'entorse, de luxation, de rupture des os ou de gros vaisseaux, elles deviennent du ressort de la chirurgie. *Voyez* ENTORSE, CONTUSION & HÉMORRHAGIE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CHUTE DE LA LUETTE. C'est la descente ou le relâchement de la luette ou des amygdales.

Si cet accident est produit par inflammation, il faut suivre ce qui est prescrit dans les articles Esquinancie, Maux de Gorge, & Inflammation de la Gorge & de la Bouche. *Voyez* LUETTE, (*Maladie de la*) & ces différents articles.

Si c'est au contraire une lymphe viciée qui cause ce changement dans la luette, il faut avoir recours au liniment suivant :

Prenez, *De la Noix de Galle,*

De l'Alun,

Du Poivre, de chaque un scrupule.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le avec un peu de blanc d'œuf, pour en toucher la luette avec le bout d'un petit morceau de bois garni d'un peu de linge, & trempé dans cette composition; il faut réitérer deux ou trois fois le jour cette manœuvre.

CHUTE DE LA MATRICE, est la descente de cette partie en en-bas, causée par le relâchement des ligaments destinés à la retenir dans sa place.

Ce désordre peut procéder de mouvement violent, de toux, d'éternement, de fleurs-blanches: il arrive le plus souvent aux femmes grosses, en conséquence du poids qui presse sur la matrice, principalement si le fœtus est mort, s'il est dans une mauvaise posture, ou s'il a été tiré par force.

Le plus court parti est d'en faire la réduction sur le champ, d'y appliquer ensuite un bandage convenable.

& de travailler à faire cesser les causes qui ont pu produire cette chute.

On peut ordonner à l'intérieur une tisane faite avec une pincée de mille-feuille & de fanicle, infusée dans une pinte d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour; & on fera usage du liniment suivant:

Prenez, *De l'Huile de Vers de terre, trois onces.*

De l'Esprit-de-vin camphré, une once.

D'Alun pulvérisé, deux gros.

Mêlez pour un limiment.

On expose le tout au soleil dans une phiole extrêmement bouchée, jusqu'à ce que le camphre soit dissous dans l'esprit-de-vin: la dose est d'un demi-gros de camphre dans une once d'esprit-de-vin.

Il faut frotter devant le feu les parties génitales avec ce liniment, afin qu'il pénètre davantage; on le réitere deux ou trois fois par jour. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

CHUTE DE L'ANUS ou FONDEMENT; accident qui consiste en ce que le malade allant à la selle, l'intestin rectum lui sort si considérablement, qu'il ne peut plus rentrer dans le corps, ou que s'il y entre, il retombe.

Quand cette maladie est occasionnée par la paralysie du sphincter de l'anus, elle est incurable, à moins qu'on ne guérisse la paralysie. *Voyez PARALYSIE.*

Si cette maladie tire son origine d'une diarrhée, d'une dysenterie ou du ténésme, on la guérit en détruisant la cause. *Voyez DIARRHÉE, DYSSENTERIE, TÉNESME.*

Quand la chute de l'anus est accompagnée d'hémorrhoïdes, il faut travailler à la détruire. Dans ce cas, on a besoin d'une opération manuelle pour faire rentrer l'intestin, qui est quelquefois si étranglé, que la gangrene peut s'y mettre.

Quand la chute du fondement n'est point habituelle, & qu'elle n'a point de cause incurable, on peut se servir du cataplasme qui suit:

Prenez, *De la Racine de grande Consoude, ratissée & pilée,*

De la Farine de Fèves, de chacune partie égale.

Formez-en un cataplasme, avec une suffisante quantité de gros vin noir.

On peut se contenter quelquefois de boucher le fondement avec un tampon de coton, imbibé de gros vin rouge ou de vinaigre, mêlé avec autant d'eau dans laquelle on aura fait bouillir des roses rouges.

Voici un opiat dont on peut se servir dans cette maladie.

Prenez, *De la Conserve de Grate-cu,*

D'Ecorce de Citron confite, de chacune une once.

Des Yeux d'Ecrevisses, deux gros.

Des Roses rouges pulvérisées,

De Rhubarbe torréfiée, de chaque quarante grains.

De Gland de Chêne pulvérisé, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un opiat, avec suffisante quantité de sirop d'absinthe.

Le malade en prendra chaque matin de la grosseur d'une grosse noisette, pendant quinze jours; & il vivra de régime. Il gardera le lit pendant trois jours, afin de donner le temps au boyau de reprendre son ressort & de s'affermir. Voyez FONDEMENT. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

CLAVUS, f. m. C'est le nom que les médecins donnent à une douleur lancinante à la tête, où elle se fait sentir ordinairement au dessus des yeux ou sur le sommet de la tête; de telle sorte qu'il semble au malade qu'il lui entre dans la tête un poinçon ou un clou.

Cette maladie est quelquefois accompagnée de fièvre, & se reconnoît à la vivacité de la douleur, au peu d'espace qu'elle occupe, aux nausées & aux espèces de dégoût qui accompagnent cette douleur.

La cause immédiate de cette maladie est l'irritation des nerfs; la cause éloignée est ordinairement un mauvais levain dans l'estomac, ou quelques matieres âcres & corrosives, qui en irritent les nerfs. Les maladies de la matrice peuvent aussi produire cet effet.

Nous donnerons le traitement du Clavus ou Clou

hystérique, à l'article *Passion hystérique*. Voyez *CÉPHALALGIE, PASSION HYSTÉRIQUE*.

Il suffit seulement d'observer que cette disposition étant périodique, il est vraisemblable qu'elle est causée par le vice de l'estomac, ou par celui de la matrice.

Les bouillons recommandés dans la foiblesse d'estomac, quelques purgations douces, & sur-tout l'extrait de quinquina en poudre, pris à la dose de dix grains, avant chaque repas, avec vingt grains d'yeux d'écrevisses, sont les remèdes qui conviennent; ou, si l'on aime mieux, une demi-heure avant le repas, on prendra un verre de vin d'absinthe, décrit dans l'article *Cachexie*. Voyez *CACHEXIE*.

Il vaut cependant mieux, dans ce cas, faire usage d'un verre de vin de quinquina, que de celui d'absinthe. En voici la composition:

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux onces.*

De bon Vin rouge, une pinte & demie.

Laissez infuser le tout dans un vase de verre, bouché & exposé au soleil, pendant l'espace de huit jours, en agitant la liqueur de temps en temps.

Il faut la passer pour l'usage.

CLOU, f. m. maladie de l'œil, espece de staphylôme.

On donne le nom de *clou* au staphylôme, quand, par un ulcère de la cornée, l'uvée s'étant avancée en dehors, s'endurcit & se resserre à la base de la tumeur qu'elle forme, ou lorsque la cornée s'endurcit pareillement, & se resserre de telle maniere, que la base de la tumeur en est fort rétrécie, la tumeur en paroît éminente & arrondie, en forme de tête sphérique d'un clou. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

Cette tumeur détruit la vue, & est incurable.

CLOUX, f. m. pl. especes de tumeurs qui viennent dans les différentes parties du corps, qui sont ordinairement accompagnées de douleur, rougeur, chaleur, & de tous les signes de l'inflammation, selon qu'ils sont plus ou moins gros, & dans des parties plus ou moins sensibles.

Quand les cloux sont considérables, il faut les traiter, dans le commencement, comme les tumeurs in-

flammatoires. *Voyez* INFLAMMATION, TUMEUR, FURONCLE.

Quand ils sont petits, & qu'ils ne sont point accompagnés d'accidents, on peut se contenter d'appliquer dessus un peu de l'onguent que nous avons décrit à l'article ANCHYLOSE : il est bon pour les tumeurs : il conduit doucement à la suppuration ; & , lorsque les cloux ont suffisamment suppuré, il les cicatrise sans autre secours, & fond la dureté qui y reste quelquefois : ou, si l'on aime mieux, on peut se servir de l'emplâtre de Nuremberg, décrit dans l'article BRULURE.

Il y a des cloux qui sont occasionnés par un vice particulier du sang, soit vérolique, soit scorbutique, écrouelleux ou cancéreux : dans ces sortes de cas, on ne peut en détruire les sources, qu'en se servant des remèdes appropriés à chaque espèce de ces maladies. *Voyez ces différents articles. Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

CLYSTERE, f. m. C'est une espèce d'injection qu'on porte dans les intestins, par le moyen d'une seringue qu'on insinue dans l'anus. *Voyez* LAVEMENT.

COAGULATION, f. f. Ce mot exprime tout changement qui arrive à un liquide composé, par lequel la masse de ce liquide est convertie en un corps plus dense ; c'est une des maladies auxquelles nous sommes les plus exposés.

La partie blanche de notre sang, & le sang lui-même, sont sujets à se condenser, par l'union qu'ils contractent avec des matières propres à le coaguler ; tels sont les acides, les alkalis. La chaleur & le mouvement contribuent beaucoup à la coagulation des humeurs, en dissipant les parties liquides, & en approchant les parties fibreuses.

On reconnoît la coagulation des humeurs aux malaises & aux douleurs que l'on ressent dans les différentes parties du corps, aux picotements, aux irritations, aux lassitudes, aux boutons & aux tumeurs qui surviennent sur le corps.

La coagulation du sang se reconnoît aux mêmes signes & à des effets plus sensibles, sur-tout à sa na-

ture, quand on le tire des veines, comme, par exemple, quand il est gélatineux, couenneux.

On remédie à la coagulation des humeurs & du sang par la saignée, faite cependant avec modération; par les délayants, les tisanes nitrées, les lavements, & par les remèdes que nous avons indiqués dans les articles AGITATION, BOUILLONNEMENT & EPAISSISSEMENT DES HUMEURS.

COCHEMART, f. m. C'est un embarras dans la poitrine & une difficulté de respirer qui attaque ceux qui dorment, sur-tout pendant la nuit, qui est accompagné de rêves fatigants, qui peint à l'ame quelque chose qui comprime la poitrine.

Cette maladie est ordinairement de peu de conséquence; mais quand elle est devenue habituelle, elle acquiert une si grande violence, qu'elle demande, sans contredit, les secours de la médecine. En effet, les malades sont attaqués d'une si grande pesanteur de poitrine, qu'ils courent risque d'être suffoqués; & quand ils ont le bonheur d'échapper à ce danger, ils s'éveillent avec une extrême inquiétude dans tout le corps, un frisson subit, & même des mouvements convulsifs des différentes parties, palpitation de cœur, & abattement total des forces.

Cette maladie diffère de l'asthme convulsif, en ce qu'elle se déclare presque toujours dans le sommeil, au lieu que l'asthme convulsif survient dans la veille. L'accès du cochemart est momentané; celui de l'asthme est beaucoup plus long. La respiration est si fort interceptée dans le cochemart, que la voix en est presque supprimée, l'asthme rend la voix plus libre.

On reconnoît le cochemart à un sentiment de pesanteur à la poitrine, à une difficulté de respirer si grande, qu'on ne peut ni remuer le corps, ni proférer des sons; la poitrine est dans une agitation très-grande, & tout le reste du corps est presque immobile & sans force; l'imagination est troublée par toutes sortes de phantômes; l'accès cesse aussitôt qu'on a mis quelque membre en mouvement: on ressent une lassitude considérable par tout le corps, & quelquefois il survient des

taches rouges & livides sur les membres & sur tout le corps.

Cette maladie est occasionnée par l'épaississement de l'humeur bronchiale & de la lymphe qui s'arrête dans les poumons, & qui ne pouvant plus reculer, y cause cette pesanteur & ces étouffements qui forment le cochemart ; ce qui fait que le malade s'éveille avec un sentiment d'importunité & de mal-aise, & qu'il est obligé de faire des inspirations fréquentes pour briser cette humeur.

La cause éloignée de cette maladie vient, en général, de la foiblesse de l'estomac, occasionnée par le trop de nourriture, ou par la mauvaise qualité des aliments. Ce sont ordinairement les gens voraces & gourmands, qui mangent à souper beaucoup de choses crues & indigestes, qui sont sujets à cette maladie ; ce qui produit un chyle aigre, qui fige la lymphe & le sang, & les force de s'arrêter dans les vaisseaux du poulmon.

Tout l'objet qu'on doit se proposer dans la cure du cochemart est, dans l'accès, de briser, de broyer l'acide & de corriger la grande tenacité du sang & des humeurs.

Il faut par conséquent avoir recours aux remèdes délayants, aux lavements & aux bouillons que nous avons indiqués dans l'article ACRETÉ.

Quand l'accès du cochemart est violent, on doit avoir recours à la saignée, à moins qu'on ne s'aperçoive que l'estomac est plein, & à la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Fleurs de Sureau & de Pied-de-chat, de chaque deux onces.*

D'Eau de Melisse composée, demi-once.

D'Oxymel scillitique, une once.

De Poudre tempérante de Stahl, un gros.

De Sel sédatif, un demi-gros.

De Laudanum liquide, quinze gouttes.

De Sirop d'Hyssope, deux onces.

Mêlez le tout ensemble pour une potion, dont on donnera cinq ou six cuillerées dans l'accès.

On peut y substituer

Deux onces d'Eau de Fleurs d'Orange, & une demi-once de Sirop de Pavot blanc,

en deux prises.

Si l'estomac est chargé de crudités ou de nourriture, il faut le dégager par le moyen de l'émétique, & faire prendre ensuite au malade quelques gouttes d'essence d'absinthe dans de l'eau.

Les malades qui ont été attaqués plusieurs fois du cochemart, doivent s'accoutumer à dormir sur les côtés, & jamais sur le dos; car autrement ils risqueroient de rendre les accès plus fréquents.

Pour remédier aux rechutes auxquelles cette maladie expose, il faut commencer par réformer son régime, souper très-peu, éviter les fruits cruds & tous les aliments indigestes, faire beaucoup d'exercice pendant le jour; se mettre à l'usage d'une eau ferrée, dont on boira à ses repas & dans la journée, & à un demi-verre de vin d'absinthe avant ses repas.

CŒLIAQUE, f. f. La cœliaque ou l'affection cœliaque, la passion cœliaque; ces termes sont synonymes. C'est une espèce de flux de ventre copieux & fréquent, dans lequel on rend par le fondement les aliments digérés, mais avec du chyle qui s'y trouve confondu.

Cette maladie diffère de la lienterie, en ce que dans celle-ci les aliments sortent presque cruds, au lieu que dans la passion cœliaque le chyle sort avec les excréments: ainsi on peut regarder la lienterie, comme une passion cœliaque au dernier degré.

Cette maladie tire son origine de la foiblesse d'estomac, qui devient incapable de digérer les aliments, ce qui est occasionné ordinairement par le défaut de bile ou des sucs qui se répandent dans l'estomac, ou enfin de la part du foie & des glandes intestinales, qui se trouvent obstrués.

Cette maladie est ordinairement très-dangereuse, quand elle est accompagnée d'un squirrhe au foie ou aux glandes du bas-ventre; ce qui est aisé à reconnaître, quand le malade est jaune, qu'il a des douleurs au côté droit, qu'il y sent une dureté & une pesanteur; qu'il a des dégoûts, des nausées, des coliques, & qu'il rend des urines extrêmement rouges: c'est ce qui prouve l'obstruction du foie; ou s'il a le ventre gros, douloureux, squirrheux, & qu'il tombe dans

l'amaigrissement : preuve de l'obstruction des glandes des intestins.

Si cette maladie est occasionnée par l'obstruction du foie, ou par celle des glandes qui séparent les sucs digestifs, il faut mettre en usage les remèdes indiqués dans ces sortes de maladies. *Voyez* OBSTRUCTION DU FOIE & DES GLANDES INTESTINALES.

Si la passion coeliaque est causée par des aliments crus & indigestes, il faut purger doucement le malade, réformer son régime de vivre, & le mettre à l'usage de quelques stomachiques : tel est l'élixir de Garus, dont on prend une cuillerée avant le repas, ou l'élixir de propriété, à la dose d'une demi-cuillerée; on peut aussi faire usage, dans ce cas, d'un verre de vin de quinquina, décrit à l'article CLAVUS.

Quand la passion coeliaque vient de la foiblesse d'estomac, elle est en général produite par un épuisement, à la suite d'une longue maladie ou d'un violent exercice : il faut alors avoir recours aux remèdes indiqués dans ce cas. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Il faut bien se donner de garde, dans ce dévoiement ainsi que dans tous les autres, de faire usage des remèdes propres à en arrêter tout d'un coup le cours; car on s'exposeroit à des maladies très-grandes : telles sont l'hydropisie, la pulmonie, &c.

COLIQUE, f. f. est une douleur plus ou moins violente, qui se fait sentir dans différentes parties du ventre, mais sur-tout qui suit la marche de l'intestin colon, dont la capacité, les replis, les sinuosités & la situation donnent souvent lieu à cette maladie.

En général, on appelle *colique* toutes les douleurs que l'on sent dans le ventre. Cette expression est impropre; car on ne devroit nommer ainsi que les douleurs qui se passent dans l'intestin colon; mais l'usage en a décidé autrement, & ce nom se donne communément à toutes les douleurs aiguës que l'on ressent dans l'estomac & les intestins.

Il n'y a point de maladie aussi commune que la colique : dans tous les âges, dans tous les états & dans toutes les conditions, on y est sujet; &, comme le

siège de cette maladie est dans le canal destiné aux aliments, il n'est pas étonnant qu'elle soit universelle.

On distingue plusieurs especes de colique, selon les causes qui les ont produites, ou selon les parties qui sont irritées, telles sont la colique venteuse, la colique d'indigestion, la colique bilieuse, pituiteuse, dyssentérique, sanguine, spasmodique, la colique de miséréré, la colique des peintres, la colique de Poitou. On distingue ensuite d'autres especes de colique, selon les différentes parties qui sont affectées; telles sont la colique d'estomac, quand la douleur est renfermée dans ce viscere; la colique hépatique, qui est occasionnée par quelque vice du foie; la colique néphrétique, produite par une douleur très-vive dans les reins: on appelle aussi *colique hémorrhoïdale*, celle qui vient de l'embarras & du séjour du sang dans les veines hémorrhoïdales, qu'on prend souvent pour une colique intestinale.

Les causes, en général, des coliques, sont en très-grand nombre: on peut cependant les réduire sous quatre chefs généraux; 1° des matieres attachées dans les intestins; 2° des matieres qui y sont portées, & qui n'y séjournent point ordinairement; 3° la correspondance des nerfs affectés; 4° les maladies propres aux intestins & au bas-ventre peuvent produire les diverses douleurs de colique. Nous parlerons plus au long de toutes ces causes, en entrant dans le détail de chaque colique en particulier.

La colique est, en général, une maladie très-aiguë: celles qui paroissent les plus dangereuses se trouvent ordinairement accompagnées d'inflammation; telles sont la colique de miséréré, la colique bilieuse, la colique dyssentérique, &c. La colique devient encore plus dangereuse, si, conjointement à ces symptômes, se trouvent réunis la constipation, la suppression d'urine, la fièvre, la difficulté de respirer, la foiblesse, le délire & le hoquet; on peut annoncer la mort, quand les convulsions, les sueurs froides & les foiblesse succèdent.

La cure, en général, de la colique, doit être variée, suivant la cause qui l'a produite; quand elle se trouve accompagnée d'inflammation, il faut presque toujours

avoir recours aux saignées, aux délayants, aux fomentations émollientes & aux lavements : il est cependant plus sûr, quand on ignore la cause, de faire un grand usage des boissons & des lavements, que d'employer la saignée, parce que quelquefois la colique peut provenir d'indigestion : on peut aussi faire usage des huileux, des mucilagineux, des anti-spasmodiques, des anodins & des calmants, selon les circonstances & la variété des cas.

Quand on a guéri la colique, le malade doit chercher à en éviter les rechutes, observer un régime sévère, fuir les passions violentes, s'abstenir des aliments de difficile digestion, entretenir la transpiration, surtout dans le bas-ventre & dans la région des reins, se tenir les pieds chauds, faire usage des frictions, de l'exercice ; ne pas boire de vin échauffant ni de liqueurs spiritueuses ; en un mot, suivre un bon régime. *Voyez RÉGIME.*

COLIQUE BILIEUSE. Elle procède d'un débord de bile âcre dans les intestins. Cette espèce de colique est accompagnée de douleurs vagues & violentes dans le ventre, de dégoût, de nausées, de vomissement, de constipation, & quelquefois de déjections vertes, jaunes & porracées.

La cause de cette maladie est l'âcreté de la bile, qui irrite les intestins, & y cause des douleurs très-vives.

Comme les douleurs dans cette maladie sont très-vives, on ne peut trop tôt employer la saignée, les boissons aqueuses & les lavements : ainsi on commencera par une ou deux saignées, selon les forces du malade ; on le mettra en même temps à l'usage du petit-lait, dont il boira en grande abondance, ou, s'il aime mieux, une tisane faite avec une pomme de reinette bouillie dans l'eau, & un peu de chiendent & de réglisse ; après quoi, on lui fera prendre le lavement suivant :

Prenez, *De la Racine de Guimauve, une once.*

Des Feuilles de Mauve, de Pariétaire, de Mercuriale & de Bouillon-blanc, de chacune une demi-poignée ;

que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine.

Passiez la liqueur, pour un lavement que l'on réitérera quatre à cinq fois, selon la violence des douleurs.

Quand on aura donné au malade un peu de calme, on ajoutera au lavement ci-dessus deux onces de miel mercurial & un gros de crystal minéral, si les douleurs ne sont pas trop vives; car il est essentiel d'observer que la constipation est si forte dans cette maladie, que les lavements émollients ne produisent presque aucun effet. On continuera les lavements tous les jours jusqu'à parfaite guérison.

Le troisième ou quatrième jour de la maladie, après les saignées, les lavements, on purgera le malade avec la médecine qui suit:

Prenez, Quatre onces de Cassé en bâton, bouillie dans une chopine de petit-lait.

De Tamarins, une once, que vous ferez aussi légèrement bouillir.

Passiez le tout; ajoutez-y

Deux onces de Manne,

pour prendre en deux prises.

Les pauvres gens pourront suppléer à cette médecine par la suivante:

Prenez, De Feuilles de Séné, deux gros.

De Crème de Tartre, un gros.

D'Agaric, un gros,

que vous ferez bouillir dans un demi-setier d'eau, en ajoutant,

Deux onces de Diaprun.

Passiez le tout, pour une médecine.

On ne doit pas craindre d'être trop purgé par cette médecine; car, dans ces sortes de coliques, les matières âcres, qui séjournent dans les intestins, diminuent beaucoup l'action des purgatifs: & par conséquent il est nécessaire d'en augmenter la dose pour produire quelque effet, pourvu cependant qu'on ait suffisamment employé les saignées, les boissons & les lavements.

Pour tisane, on donnera au malade une décoction de racine de chicorée sauvage à la dose d'une once, de feuilles de bourrache & de buglose, en ajoutant dans
chaque

chaque verre de cette tisane une cuillerée à café de sirop violat.

On observera de réitérer plusieurs fois la purgation dans le cours du traitement.

Pour confirmer la guérison, & empêcher la rechute, la diete sévere est absolument nécessaire, ainsi que le régime : du reste on rétablira l'estomac avec les remèdes indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

COLIQUE DES ENFANTS, produite par la présence des acides dans les premières voies. *Voyez MALADIES DES ENFANTS.*

COLIQUE DE MISÉRÉRÉ, ou PASSION ILIAQUE. C'est une des plus douloureuses & des plus aiguës coliques que l'on puisse jamais éprouver.

On voit dans cette maladie tout ce qui est dans l'estomac sortir avec impétuosité par le vomissement ; le malade rend même jusqu'aux matières fécales. Les douleurs vives qu'il éprouve, le jettent dans des angoisses continuelles : le pouls est vif & ferré ; & cet état affreux est accompagné de foiblesse, de sueur froide, & suivi quelquefois de la mort.

La cause immédiate de cette maladie cruelle est le renversement des intestins qui rentrent les uns dans les autres, & par-là forment un étranglement qui intercepte le passage des matières par en-bas, & qui les fait refluer vers le haut. Cet accident arrive souvent dans les descentes, lorsqu'il y a quelques intestins engagés dans l'anneau. Quelquefois cette colique est produite par des matières âcres, bilieuses, caustiques, qui mettent les intestins dans une contraction violente & spasmodique : il n'y a point d'autre remède, dans ce cas, que la réduction de l'intestin : c'est l'affaire d'un chirurgien. *Voyez DESCENTE ou HERNIE.*

Quelle que soit la cause qui produit cet accident violent, comme il est toujours accompagné d'inflammation, de douleurs vives & de beaucoup de fièvre, on doit avoir recours aux saignées fréquemment réitérées au bras, & donner en même temps les délayants aqueux, comme beaucoup d'eau de poulet, de

petit-lait, d'eau de graine de lin, d'orge, de gruau, des lavements adoucissants & huileux, & faire de fréquentes frictions sur le ventre, avec le liniment suivant:

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, une once.*

D'Onguent Populéum, demi-once.

De Baume Tranquille, un gros.

Mêlez le tout, pour faire les frictions sur le ventre. On passera après au lavement suivant:

Prenez, *De la Racine de Guimauve, deux onces.*

Des Feuilles de Mercuriale, deux poignées.

Une Laitue coupée en quatre.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau & un demi-setier de vinaigre, pour réduire à chopine; passez le tout.

Ajoutez-y *Deux onces d'Huile.*

Deux grains d'Opium.

Si tous ces remèdes ne réussissent point, & qu'on soit sûr qu'il y ait toujours étranglement dans les intestins, il faut plonger le malade dans un bain d'eau tiède, & l'y laisser jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'il s'y affoiblisse.

Quelques praticiens conseillent, quand les boyaux sont noués, de faire avaler au malade des balles de plomb ou de mercure crud. On peut tenter ces sortes de remèdes, quand on voit que les autres n'ont pu réussir. Ambroise Paré assure avoir été témoin de plusieurs guérisons faites sur des malades de cette espèce, auxquels on avoit fait prendre jusqu'à deux & trois livres de mercure à-la-fois. Quand on n'a point de mercure, on peut se servir de balles de plomb; mais ces remèdes ne doivent point empêcher d'essayer de tous les autres que nous avons prescrits; car cette maladie est si grave, qu'on a bien de la peine à réchapper les malades, avec tous les remèdes qu'on emploie.

COLIQUE DE POITOU. C'est une douleur lancinante & mordicante qui se manifeste dans les intestins, & qui s'étend dans les lombes, dans les cuisses, dans la poitrine & dans les autres parties.

Il faut bien se donner de garde de confondre cette maladie avec la colique des peintres, que nous décrirons

à la suite. Il n'y a rien de si commun, que de voir se méprendre sur cet article : ce qui peut avoir donné sujet à cette erreur, c'est qu'on appelle *la colique des peintres*, *colique de potier*, parce que les potiers de terre, qui se servent d'une espece de plomb minéral pour vernir leurs ouvrages, sont sujets à la colique des peintres ; & l'on a confondu *potier* avec *Poitiers* ou Poitou. Comparez les signes de ces deux coliques.

Cette colique, qui est familiere & épidémique dans le Poitou, s'annonce par les signes qui suivent. Ceux qui en sont attaqués, changent de l'état de santé à celui de maladie, comme s'ils avoient été frappés de la foudre ; la pâleur se répand sur leur visage : ils ont les extrémités froides, des foibleffes fréquentes, des rapports, des nausées, des vomissements d'une bile porracée ; si cet état dure quelque temps, le hoquet survient, & la dysurie, que l'on prend souvent pour une attaque de néphrétique : quelquefois il n'y a point de fièvre ; souvent il y a une fièvre lente, mais sur-tout une douleur très-vive dans les intestins, les lombes, les os des îles & des aines. Souvent cet état est accompagné d'une diarrhée copieuse, souvent de constipation : immédiatement après, la maladie augmente ; les épaules, les mamelles & la poitrine sont tourmentées de douleurs cruelles, qui quelquefois s'étendent jusqu'à la plante des pieds : ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que dans le temps que le malade y pense le moins, & qu'il croit être au bout de ses douleurs, il devient tout-à-coup paralytique, & perd l'usage de ses membres. Dans quelques-uns, cette paralysie est précédée de quelques mouvements épileptiques & convulsifs ; dans d'autres, la vue s'obscurcit pendant quelques heures.

Quand on a le bonheur d'être traité méthodiquement de cette maladie, on en est quitte pour garder le lit pendant quelque temps, avec la paralysie de toutes les parties inférieures ; &, au bout de quelques mois, les forces se rétablissent peu à peu, & le mouvement renaît dans les parties. Cette espece de colique se termine ordinairement par quelques diarrhées abondantes, par quelque écoulement par les hémor-

rhoïdes ou par les parties naturelles ; quelquefois il survient aux pieds des pustules , qui amènent le dénouement de toute cette scene cruelle & tragique.

On voit , par les signes que nous venons de donner de cette maladie , qu'il est aisé de juger qu'elle a beaucoup de rapport avec la colique bilieuse que nous avons décrite ci-dessus ; elle en differe cependant par les symptômes qui sont bien plus vifs , par les douleurs qui sont bien plus générales , par la qualité de l'urine qui est beaucoup plus âcre & bilieuse , par la dysurie qui occasionne des especes de douleurs néphrétiques ; & en un mot , par la longueur & la constance des accidents.

Cette maladie est moins grave dans les hommes que dans les femmes , mais plus commune. Quand elle dégénere en paralysie , elle est ordinairement de longue durée , & fait tomber le malade dans le marasme.

Les causes éloignées de cette affection bilieuse sont les aliments âcres , salés , poivrés , qui donnent à la bile cette qualité mordicante & corrosive : il en est de même des fruits aigres qui ne sont point mûrs , & surtout des vins acides ; ce qui rend cette maladie commune dans le Poitou. On doit aussi regarder les veilles immodérées , le travail forcé , les passions vives de l'ame , comme des causes propres à donner à la bile cette âcreté si funeste ; car il faut regarder la bile , dans cette maladie , comme la seule cause de tous les accidents.

Le commencement de cette maladie doit être traité comme la colique bilieuse , par les saignées , les lavements répétés , les boissons aqueuses , comme les eaux de poulet. (*Voyez* le traitement de la COLIQUE BILIEUSE.) Dans les vives douleurs , on peut aussi faire usage du sirop diacode à la dose d'une demi-once , ou du sirop de nénuphar pris à une once , ou , si l'on aime mieux , quatre grains de pilules de cynoglossé.

Quand on a purgé le malade plusieurs fois avec les lavements & avec des minoratifs fort doux , on peut prescrire le lait d'ânesse ou le lait de chevre , continué pendant quelques jours.

On recommande beaucoup , dans la paralysie de cette

maladie, les eaux de Pougues, les eaux de Vichy & de Balaruc, que l'on rend purgatives, en y faisant fondre un paquet de sel de seignette; au reste, la paralysie qui succede à cette maladie, se traite à l'ordinaire: il est bon pourtant d'observer que les remedes sudorifiques, les baumes & la diete chaude que l'on prescrit dans cette sorte de paralysie, ne réussissent presque point; il vaut mieux avoir recours à l'usage des eaux ci-dessus.

COLIQUE DES PEINTRES ou DES PLOMBIERS. C'est une douleur violente & convulsive, qui arrive à tous ceux qui travaillent au plomb; &, comme la plupart des peintres qui broient leurs couleurs, dans lesquelles il y a de la litharge ou de la céruse, en sont attaqués, on lui a donné le nom de *colique des peintres*.

Les malades tourmentés de cette colique éprouvent plus ou moins les symptômes suivans, à proportion des degrés de la maladie: ils ressentent dans le bas-ventre des douleurs insupportables, qui les obligent à faire mille contorsions horribles; ils sont pleins de malaises & d'inquiétudes, ils ne peuvent dormir; ils s'agitent, se couchent sur le ventre, sur l'un ou l'autre côté, pour trouver une posture qui les soulage. Quelquefois les vents & les borborygmes se joignent à cet état, de même que la constipation, le ténésme, le pouls ferré, la fièvre, la suppression d'urine, les difficultés de respirer, le hoquet & les frissons, la syncope, les sueurs froides & le délire.

Quelquefois ces symptômes se terminent par d'autres maladies, la suppuration, la jaunisse, la diarrhée, la dyssenterie, & plusieurs autres maux.

Les pauvres barbouilleurs, peintres, vernisseurs, broyeurs de couleurs, les cordonniers qui colorent les talons des souliers de femme, les plombiers, les metteurs en couleurs, les doreurs, enfin une quantité de pauvres gens qui boivent du vin frelaté, sont sujets à cette terrible maladie.

On a essayé en vain de guérir cette colique par les méthodes ordinaires; les saignées, les lavemens émolliens, les purgatifs doux n'y font rien.

Voici la meilleure méthode de les traiter. On com-

mençera par donner quelques lavements très-âcres; mais on y disposera les intestins, en faisant précéder le lavement anodin suivant :

Prenez , *Cinq onces de gros Vin.*

Autant d'Huile de Noix.

Faites-les tiédir, & les battez un peu, pour faire un lavement.

Une demi-heure où une heure après, on en donne un autre, composé d'une livre de décoction émolliente, à laquelle on ajoute quatre onces de vin émétique trouble.

On répète ce lavement plusieurs jours de suite, jusqu'à ce que les excréments paroissent & indiquent que le trouble des intestins est cessé; alors les douleurs sont ordinairement bien diminuées. On profite de cet intervalle pour donner au malade un émétique fait avec trois parties de verre d'antimoine en poudre & une partie de sucre, que l'on fait fondre sur un feu doux: on donne six grains de cette préparation, qui fait quelquefois beaucoup vomir le malade, mais qui le fait aussi souvent aller par bas. On peut y suppléer par deux grains de tartre stibié.

Le soir où le malade a pris un vomitif, ou quelques lavements âcres & violents, on lui fait prendre un demi-gros de thériaque, pour calmer les efforts des muscles & des visceres.

On répète l'usage des lavements & du vomitif, autant que les douleurs & l'état du malade semblent l'exiger, en observant de donner toujours la thériaque comme ci-dessus.

On rétablit la maigreur par la diete blanche, & par les aliments aisés à digérer & adoucissants.

Il arrive quelquefois, sur-tout lorsque la colique a duré fort long-temps, que le malade tombe en paralysie des extrémités inférieures; alors il faut nécessairement employer l'usage d'un demi-bain d'eau tiède, & d'une chaleur égale, un tant soit peu plus grande que celle du corps humain, lequel doit être continué pendant plusieurs jours. Ce bain réussira d'autant mieux, qu'il sera employé au commencement de la

paralyfié, & qu'on aidera la transpiration par l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *Des Bois de Gaïac, de Buis & de Saffras, de chaque une once.*

Des Racines de Squine & de Salsepareille, de chaque deux gros ;

ou seulement

Du Bois de Gaïac, deux onces.

De Racine de Squine, une demi-once.

Vous ferez bouillir légèrement & infuser ensuite le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte.

Le malade boira quatre verres par jour de cette tisane, de trois heures en trois heures, en observant de se tenir chaudement, & de faire le plus d'exercice qu'il pourra.

COLIQUE D'ESTOMAC. Ce sont des douleurs & des élancements que l'on ressent à l'estomac, par rapport à quelques matieres âcres qui y séjournent ; ce sont à peu près les mêmes signes, les mêmes causes & le même traitement que la colique d'indigestion. *Voyez COLIQUE D'INDIGESTION.*

COLIQUE D'INDIGESTION. Elle est ordinairement produite par des matieres âcres & à demi digérées, qui piquent & irritent la membrane de l'estomac. *Voyez le traitement de cette colique dans les articles INDIGESTION & FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

COLIQUE DYSSENTÉRIQUE. C'est une douleur très-aiguë, accompagnée de déjections muqueuses & sanglantes, de ténésme & d'envies fréquentes d'aller à la selle. *Voyez DYSSENTERIE.*

COLIQUE HÉMORRHOÏDALE. C'est la douleur qu'occasionnent dans les intestins les hémorrhoides internes ou externes, quand elles sont enflammées, & qu'elles ne fluent point : on dissipe cette colique en guérissant les hémorrhoides. *Voyez HÉMORRHOÏDES.*

COLIQUE HÉPATIQUE. C'est une douleur vive dans le foie, qui répond au côté droit, & qui est accompagnée d'inflammation dans ce viscere. Nous donnerons le traitement particulier de cette maladie dans l'article **HÉPATITE ou INFLAMMATION DU FOIE.**

COLIQUE NÉPHRÉTIQUE. On appelle ainsi une douleur qui attaque les reins, & s'étend jusqu'aux ureteres.

Cette maladie s'annonce par une douleur fixe & permanente autour des lombes, par des urines ensanglantées, qui sont quelquefois aqueuses & en petite quantité, par quelques graviers qui échappent dans les urines, par des nausées & des vomissements, & souvent même par la sortie d'une pierre contenue dans la vessie.

On distingue la douleur néphrétique d'avec la colique bilieuse, par les signes suivans : 1° d'abord la douleur néphrétique est fixe dans le rein, & ne s'étend que jusqu'aux testicules ; dans la colique bilieuse, la douleur est vague & change de place : 2° quand on a mangé, la colique augmente, & la douleur néphrétique diminue : 3° le vomissement dans la colique bilieuse est plus fort, & le ventre plus constipé : 4° dans la colique bilieuse, on est soulagé par le vomissement & par la diarrhée ; ce qui n'arrive pas dans la colique néphrétique : 5° dans la douleur néphrétique, les urines sont d'abord claires, & ensuite chargées de graviers ; dans la colique bilieuse, elles sont épaisses dès le commencement.

La cause immédiate de la colique néphrétique est la présence de quelques pierres ou de quelques graviers dans les reins ou dans la vessie. Ce qui peut augmenter les douleurs qu'occasionne cette maladie, c'est l'usage des liqueurs spiritueuses, des vins tartareux ; des aliments chauds, âcres ; des chagrins, des veilles, des exercices violents, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang.

Cette maladie est ordinairement dangereuse ; elle produit des inflammations, des ulcères, des douleurs vives, accompagnées de fièvre, de foiblesse, de suppression d'urine, &c. Quand cette maladie est héréditaire, elle est incurable.

Le traitement de cette maladie consiste à calmer les douleurs, & à tâcher d'adoucir l'âcreté du sang & des urines. Si la douleur est très-vive, & qu'il y ait de la

fièvre, on commencera par saigner le malade, en lui ordonnant le lavement suivant :

Prenez, *Des Racines de Guimauve,*
De Lis, de chaque une once.
Des Feuilles de Mauve, de Pariétaire & de
Branc-ursine, de chaque une demi-poignée.
De Graine de Lin,
De Fénugrec, de chaque deux gros.
Deux Figes grasses.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau ; passez , pour deux lavements.

Trois heures après, si les douleurs perséverent, on réitérera la saignée, & on fera prendre le lavement suivant :

Prenez, *Du Lait de Vache, douze onces.*
De la Térébenthine de Venise, dissoute dans
deux jaunes d'œufs, & dans deux gouttes
d'Essence d'Anis, une once.
De la Thériaque, deux gros,

le tout pour un lavement.

Immédiatement après, on mettra le malade à l'usage de l'apozème qui suit :

Prenez, *De la Racine de Guimauve, une once & demie.*
De Feuilles de Guimauve & de Pariétaire,
de chacune une poignée.
De la Semence de Persil, deux gros.

Faites bouillir le tout dans quatre pintes d'eau d'orge, reduites à trois pintes.

La dose est, toutes les quatre ou cinq heures, d'un verre, où l'on aura dissous trois gros de sirop de guimauve.

On réitérera la saignée, si la maladie & les forces du malade l'exigent, & le premier lavement que nous avons décrit ci-dessus ; on aura aussi attention de frotter les reins, les lombes & les parties affectées avec l'onguent suivant :

Prenez, *De l'Onguent Populéum, une once & demie.*
De l'Huile de Scorpion, une demi-once.
De l'Opium, six grains.
De Camphre, un demi-scrupule.

Mêlez le tout ensemble, pour un onguent dont on se servira dans les accès des douleurs.

Pour tisane ordinaire, on prescrira au malade la suivante:

Prenez, *Du Chiendent, une demi-poignée.*

Des Fruits d'Alkekenge, une demi-douzaine.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte; après quoi, faites infuser dans la liqueur toute chaude:

De la Racine de Guimauve lavée,

De la Graine de Lin,

De la Réglisse effilée, de chacune deux gros.

On passera le tout pour en faire sa boisson.

Quand on a traité cette maladie de la manière que nous venons de le dire, il faut travailler à prévenir les rechutes, en purgeant le malade doucement, & en lui faisant prendre quelques remèdes propres à lui faire jeter des sables, & à fondre les glaires qui lui causent sa maladie: tel est l'opiat dont nous allons donner la composition.

Prenez, *Du Lénitif fin, deux onces.*

Du Savon d'Alicante, une demi-once.

De la Térébenthine de Venise,

De la Crème de Tartre, de chacune deux gros.

Mêlez le tout ensemble avec suffisante quantité de sirop de chicorée composé, pour faire un opiat dont la dose est d'un gros, deux fois le jour en plusieurs prises.

Les pilules qui suivent sont aussi très-bonnes dans ce cas.

Prenez, *Du Savon de Venise,*

De Cloportes préparés,

Du Sel Ammoniac crud, de chaque deux gros.

Du Safran, un demi-gros.

De l'Essence de Genievre, seize gouttes.

De la Térébenthine de Venise, suffisante quantité.

Formez-en une masse de pilules, dont la dose est d'un demi-gros le matin à jeun, & autant le soir sur les cinq heures.

Quand le malade est totalement délivré de sa colique, il faut qu'il évite les aliments glaireux, les vins purs, les liqueurs spiritueuses, le trop de sommeil, les passions violentes; & il est nécessaire qu'il prenne, pendant un mois ou six semaines, tous les jours le matin, un gros de savon réduit en petites pilules.

COLIQUE PITUITEUSE (*la*) se fait connoître par une pesanteur douloureuse dans l'estomac & les intestins, par le défaut d'appétit, par les fréquentes indigestions, avec des rapports d'une odeur particulière: les douleurs qu'elle cause ne sont jamais aussi vives que dans les autres coliques; ce sont plutôt des angoisses que des douleurs: ceux qui en sont affectés ont ordinairement le ventre ferré, & rendent des glaires parmi leurs excréments. Cette colique est de longue durée, & affecte les personnes dont les entrailles & l'estomac sont affoiblis, comme les mélancoliques & les hypochondriaques.

Cette espèce de colique vient d'une pituite épaisse, amassée sur les parois de l'estomac & des intestins, qui acquiert un degré d'âcreté, & qui pique & irrite ces parties. C'est ordinairement la foiblesse d'estomac & le défaut d'action de la part des sucs digestifs, qui forment cet amas pituiteux.

Pour y remédier, on mettra le malade à l'usage du bouillon suivant:

Prenez, *Des Racines de Chicorée sauvage,*
De Patience sauvage,
D'Aunée,
De Polypode de Chêne, ratissée
& concassée, de chaque
deux gros.

Faites-les bouillir, avec une demi-livre de collet de mouton, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons.

Ajoutez à la dernière demi-heure,

Des Feuilles d'Aigremoine, de Chicorée sauvage & de Bourrache, de chaque une demi-poignée.

Passez le tout ; partagez-le en deux doses , à prendre l'une le matin , l'autre vers les cinq heures du soir , en faisant fondre dans chacune un gros de sel de Glauber , en ajoutant en outre à celle du soir cinq grains de tartre martial soluble.

Après l'usage de ces bouillons , on purgera le malade avec un demi-gros de jalap en poudre , un gros de crème de tartre dissoute dans un bouillon ; & , pour donner plus d'efficacité à cette médecine , on peut y faire infuser une pincée de fleurs de camomille & autant de grains d'anis.

Immédiatement après , on fera prendre au malade les pilules suivantes :

Prenez , *Du Savon de Venise , deux gros.*

De Jalap en poudre , deux scrupules.

De Safran de Mars apéritif ,

De Gomme Ammoniaque , de chaque demi-gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité d'huile d'amandes douces , pour faire des pilules du poids de dix grains ; on en prendra six par jour , à trois reprises différentes.

Quand ces pilules seront achevées , on purgera le malade comme ci-dessus , & on le mettra à l'usage des amers & des stomachiques indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

COLIQUE PRODUITE PAR LA SUPPRESSION DE LA TRANSPARATION. C'est une douleur dans le bas-ventre , qu'on éprouve sur-tout par l'impression du froid sur les extrémités inférieures.

Quand on a éprouvé un violent froid aux pieds , qu'on a marché sur un pavé , ayant les pieds nus , peu d'heures après , on ressent des douleurs violentes dans le bas-ventre. Les femmes , à cause de la délicatesse de leur tempérament , y sont plus sujettes ; & , si cela leur arrive dans un temps critique , les accidents en deviennent plus graves. *Voyez SUPPRESSION DES REGLES.*

Les enfants délicats y sont encore très-sujets , surtout quand leur éducation physique n'a point été di-

rigée de maniere à leur procurer un tempérament robuste. (*Voyez* l'Introduction au Dictionnaire de Santé, où l'on fait voir les abus d'une éducation trop molle, & les avantages de celle qui l'est moins.)

La cure de cette colique est facile, si on s'y prend de bonne heure : elle consiste à rétablir la transpiration, par le moyen des frictions aux jambes avec des linges chauds ; à tremper les pieds dans l'eau tiède, à faire mettre au lit le malade, à l'entretenir dans une chaleur modérée, & à lui faire prendre en même temps une légère infusion de fleurs de camomille ou de sureau.

Les lavements émollients conviennent beaucoup, si les douleurs sont violentes ; une simple décoction de feuilles de mauve suffit.

Quelquefois cette colique est accompagnée de fièvre aiguë, de douleurs lancinantes, & des autres symptômes de l'inflammation du bas-ventre ; il faut alors éviter toutes boissons échauffantes & irritantes, saigner le malade, lui administrer les bains tièdes, en un mot, faire le traitement détaillé à l'article INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

Les potions huileuses ne conviennent point dans cette colique, comme le remarque judicieusement le célèbre M. Tissot.

COLIQUE SANGUINE. C'est une douleur occasionnée par l'embarras du sang dans les vaisseaux des intestins, accompagnée de fièvre, avec menace d'inflammation.

Comme cette maladie dépend de l'embarras du sang dans toutes ses parties, elle ne diffère de l'inflammation du bas-ventre, que par le degré : ainsi elle exige à peu près le même traitement. On doit cependant moins appuyer sur la saignée, sur les délayants & les remèdes propres à détruire l'inflammation, que dans l'inflammation du bas-ventre.

On reconnoît la colique sanguine, par la connoissance des causes qui l'ont précédée, comme la suppression des regles, du flux hémorrhoidal, d'une hémorrhagie ; par l'inspection du tempérament, de l'âge

& de la force du malade ; enfin par les douleurs cruelles qu'on lui cause en appuyant sur le ventre, & par le soulagement considérable qu'il éprouve des saignées & des lavemens. *Voyez* INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.

COLIQUE SPASMODIQUE. C'est une douleur qui est excitée dans les parties du bas-ventre, & qui est occasionnée par le spasme & la convulsion des membranes & des nerfs de l'estomac.

Cette maladie s'annonce par des douleurs très-vives, & elle est familière & commune dans certains climats ; mais elle est plus rare dans ces pays-ci. On la distingue en général, parce qu'elle n'attaque ordinairement que des personnes sujettes aux convulsions ou aux spasmes, comme les vaporeux & les hypocondriaques, & parce qu'elle n'est précédée ni suivie d'aucun des signes qui caractérisent les autres espèces de colique. On peut seulement la confondre avec la colique sanguine ; mais l'état du pouls, qui est ferré & convulsif, suffit pour la distinguer. Au reste, les erreurs que l'on pourroit faire dans les signes ne seroient pas de grande conséquence ; car ces deux espèces de colique se traitent à peu près de la même façon.

Les causes de la colique spasmodique, sont en général tout ce qui peut mettre les nerfs dans le spasme, comme les liqueurs spiritueuses, les poisons, les purgatifs trop violents, qui sont sur-tout beaucoup de progrès quand le sujet est d'une nature sensible, & qu'il est sujet aux spasmes.

Le traitement de cette maladie consiste dans les saignées, les délayants, les lavemens & les potions calmantes : telle est celle que nous avons décrite dans l'article Choléra-morbus, que l'on peut prendre par cuillerées. *Voyez* CHOLÉRA-MORBUS, SPASME.

Les femmes sujettes aux vapeurs hystériques sont quelquefois attaquées de cette espèce de colique. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE.

COLIQUE VENTEUSE. On reconnoît cette colique, au bruit que l'on entend dans les intestins, au gonflement du ventre sans dureté, & au soulagement que

ressent le malade lorsque ces vents ont pris cours par haut & par bas, ainsi qu'à l'habitude où il est d'être attaqué de cette espece de colique.

La cause immédiate de cette colique vient de la diminution du ressort des fibres des intestins, qui permet à l'air contenu entre leurs parties de se dégager & de s'amasser en un certain volume.

Les causes éloignées sont les aliments venteux, les matieres âcres & irritantes, qui, en resserrant l'estomac & les boyaux, interceptent la liberté du passage de l'air qui est forcé à distendre les parties. La colique venteuse arrive plus souvent dans les gros intestins que dans les petits, à cause du séjour que les matieres fécales font dans ces intestins, & de la difficulté qu'elles éprouvent pour en sortir. L'estomac est aussi fort sujet aux coliques venteuses, par le séjour qu'y font les matieres des aliments, par la chaleur de ce viscere, & par le resserrement naturel de ses deux orifices.

Pour remédier à cette maladie, il faut rétablir le ressort presque toujours diminué des parties qui sont affectées, corriger ou évacuer les matieres qui produisent les vents.

Lorsque la colique venteuse est dans les gros intestins, ce qu'on reconnoît à la douleur qui est plus basse & plus profonde, & aux vents qui sortent par en-bas, on peut faire usage du lavement qui suit:

Prenez, *Des Sommités de Camomille,*

De Mélilot, de chaque une poignée.

D'Anis, une pincée.

Faites bouillir le tout légèrement dans trois demi-setiers de bouillon de tripes; passez ensuite, pour un lavement.

Le fenouil, l'aneth, les graines de coriandre que l'on fait légèrement bouillir, après les avoir pilées, sont très-efficaces, prises en lavement; on peut y ajouter, lorsqu'on a lieu de soupçonner que la colique venteuse vient de quelque matiere corrompue dans les intestins,

Une once de Catholicon double.

Un gros de Sel Gemme.

On peut appliquer sur l'extérieur du ventre un cataplasme fait avec une poignée de fenouil, une pincée de graine d'anis & autant de coriandre, que l'on fait bouillir légèrement dans un demi-setier de vin rouge, & dans lequel on ajoute un gros d'huile de cumin, pour faire un cataplasme qu'on applique à nud sur le ventre.

Quand la colique venteuse attaque l'estomac, il faut faire prendre au malade tous les remèdes propres à donner du ressort à l'estomac, comme l'eau de canelle simple, prise par cuillerée, dans laquelle on écrase une pincée d'anis & une pincée de coriandre; après quoi on lui donnera le lavement prescrit ci-dessus.

Si ces remèdes ne réussissent point, on pourroit faire usage de l'élixir de propriété ou de celui de Garus, à la dose d'une ou deux cuillerées: on peut y substituer celui d'un verre de vin d'absinthe, d'un demi-gros d'opiat de Salomon, ou autant d'extrait de genievre; ou, au défaut de ces drogues, on pourra faire usage de quinze grains de poudre d'hiéra-picra, délayée avec six grains de sirop de safran, pour prendre en une fois.

Au reste, tous les stomachiques & les amers conviennent dans cette maladie. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On recommande sur-tout, dans la colique venteuse, un petit verre du ratafia ci-dessous, qui fait des merveilles.

Prenez, *Six onces de Noix vertes & entieres.*
Concassez-les dans un mortier.

Mettez-les ensuite infuser, pendant six semaines, dans une pinte d'eau-de-vie, en y ajoutant un gros de macis.

Remuez le tout de temps en temps: passez la liqueur, & faites-y fondre une demi-livre de sucre; laissez reposer le tout pendant un jour, & passez-le ensuite une seconde fois à travers le papier gris.

Il est bon d'observer que ce ratafia a trop de feu pour pouvoir en faire usage sur le champ ; il faut qu'il ait été gardé pendant cinq ou six mois.

COLLECTION DU SANG DANS LA MATRICE ET LE VAGIN. *Voyez* IMPERFORATION.

COLLEMENT DES PAUPIERES. *Voyez* l'article MALADIES DES YEUX, dans le Dictionn. de Chirurgie.

COLLIQUATION, f. f. Ce terme est employé pour signifier la dissolution & la décomposition des humeurs, ou la dépravation des parties solides.

La colliquation des humeurs s'annonce par des évacuations abondantes & excessives, qui jettent le malade dans des foiblesses, dans la maigreur, le marasme, & dans un épuisement mortel : telles sont les sueurs copieuses & continuelles, l'écoulement immodéré des urines & des excréments liquides. Cette espece particulière de dépravation des humeurs se forme ordinairement à la suite des grandes maladies, comme après des fièvres lentes, malignes, pestilentielles, le scorbut, l'hydropisie, la pulmonie, &c. La colliquation des parties solides s'annonce par une sécheresse très-grande à la peau, par un dépérissement de toutes les parties charnues, par des dégoûts, des foiblesses continuelles, & enfin par la destruction insensible de la machine. La consommation, si commune parmi les Anglois, est l'effet d'une véritable colliquation des parties solides. *Voyez* CONSOMPTION.

On distingue deux especes de colliquation, l'une qui est acide, l'autre qui est alkalescente. La premiere s'observe dans les constitutions délicates & foibles, & à la suite des grandes maladies, comme la pulmonie ; l'autre se trouve dans les tempéraments bilieux, après les fièvres ardentes & malignes, & après le scorbut.

Les causes de cette affection sont de deux sortes ; les causes éloignées, & les causes prochaines. Les causes éloignées de la colliquation des humeurs sont le vice de l'air, qui peut être trop lourd ou chargé de vapeurs nuisibles, les aliments mal-sains, les liqueurs spiritueuses, les exercices trop violents, les veilles continuelles, & les passions de l'ame trop vives. Les poisons, le

grand usage des remèdes chauds, les élixirs & le virus scorbutique, peuvent aussi occasionner la colliquation; mais la cause immédiate de cette maladie est la dissolution des parties intégrantes des liquides & des solides.

Comme la colliquation des humeurs est presque toujours une suite de quelques grandes maladies, & qu'elle reconnoît des causes différentes, on doit en établir le traitement conformément à la maladie qui l'a précédée, & à la cause qui l'a produite.

Quand la colliquation des humeurs est occasionnée par un vice acide, il faut en détruire le germe, en évitant tous les aliments & les remèdes acides, & en prescrivant au malade tout ce qui peut déraciner cette cause. On reconnoît la colliquation acide à la délicatesse habituelle du tempérament, à l'usage que le malade a fait des aliments & des fruits acides, aux rapports aigres auxquels il est sujet, aux sueurs & aux excréments qui ont une odeur d'acidité. On peut se mettre au fait des signes & du traitement de cette maladie, dans l'article Acides. *Voyez ACIDES.*

Si la colliquation est d'une nature alkalescente, on la traite comme l'alkalescence des humeurs: on peut juger de cette cause par la force, la jeunesse, la chaleur du tempérament du malade; par les maladies aiguës, comme les fièvres ardentes, auxquelles il peut avoir été sujet, par l'âcreté de son sang & de ses humeurs, par la pesanteur excessive de ses évacuations, & par tous les autres signes qui caractérisent l'alkalescence. *Voyez ALKALIS.*

Nous traiterons de la colliquation des solides, dans l'article Consomption. *Voyez CONSOMPTION.*

Il suffit d'observer qu'il y a peu de maladies où il soit si essentiel d'observer un bon régime, que dans celle-ci: il consiste, en général, à éviter la cause qui peut avoir donné lieu à cette maladie, à faire usage d'aliments sains & aisés à digérer, & à observer un régime restaurant. *Voyez RÉGIME RESTAURANT.*

En travaillant à détruire cette maladie par le régime, il faut aussi tourner toutes ses vues du côté de la cause. *Voyez FIEVRE HECTIQUE, COLLIQUATIVE,*

MALIGNE ; PESTE , DIARRHÉE , SUEUR , DIABETES , CONSUMPTION , HYDROPIE , &c.

COMA , f. m. C'est une affection soporeuse qui ressemble beaucoup à la léthargie , mais dans laquelle le sommeil est moins profond : ainsi il suffit , pour distinguer cette maladie , de faire attention aux signes qui accompagnent les maladies soporeuses.

Dans le coma , le sommeil est léger , de façon qu'aussitôt qu'on excite le malade , il ouvre les yeux , parle & répond ; dans la léthargie , le sommeil est plus profond , & est accompagné de fièvre & de délire : dans le carus , le malade dort profondément ; mais si on l'excite , il ne répond point : à peine ouvre-t-il les yeux. L'apoplexie est un sommeil très-profond & une dépravation totale des sens , de façon que les malades ne voient ni n'entendent , & n'ont aucun sentiment.

Les causes du coma peuvent venir de plénitude sanguine , ou d'un amas de pituite & de sérosité qui se jette sur le cerveau ; ou d'une extravasation du sang & des humeurs , occasionnée par quelque chute ou contusion , ou quelque tumeur qui s'est formée dans la tête ; ou enfin parce qu'il passe continuellement dans le sang des matieres crues & putrides , qui s'arrêtent dans le cerveau , & y causent des assoupissements , comme on voit dans les différents paroxysmes des fièvres. Les causes éloignées sont une chaleur excessive , une nourriture trop abondante , l'usage des vins chauds & spiritueux , le repos & le sommeil trop grands , l'habitude de se servir des remèdes calmants , comme l'opium , dont on peut quelquefois avoir pris une trop forte dose ; ce qui jette le malade dans une affection soporeuse & dans un affaiblissement mortel.

On reconnoît que cette maladie est produite par la plénitude sanguine , par les signes qui la caractérisent. Voyez PLÉNITUDE ou PLÉTHORE.

On peut juger que le coma est produit par un amas de pituite , quand le tempérament est pituiteux , que le malade est d'un âge avancé , que la saison est froide & humide , qu'il y a eu une suppression d'évacuation , par le nez ou par la bouche , d'une pituite abondante ,

& que le malade se plaint d'une pesanteur de tête ; d'un obscurcissement des yeux, & d'un abattement universel.

Quand le coma est produit par une tumeur qui survient dans l'intérieur de la tête, ou par du sang épanché, il est très-difficile d'en reconnoître la cause ; mais comme, dans ce cas, le malade n'est dans aucun des états que nous venons de décrire, & que cette maladie est incurable, ou qu'on ne peut obtenir la guérison que par le trépan, il est moins essentiel d'en établir ici les signes caractéristiques.

Le traitement de cette maladie est à peu près le même que celui de l'apoplexie : il varie seulement selon la nature des causes, c'est-à-dire qu'on doit avoir recours plus ou moins à la saignée, aux lavements âcres & purgatifs, aux émétiques, aux vésicatoires, selon que la maladie vient ou de trop de sang, ou de trop de pituite.

On commencera par exciter le malade, & tâcher de le réveiller, en faisant beaucoup de bruit dans la chambre, en criant à ses oreilles, en lui faisant respirer du vinaigre, de l'eau de Luce, de l'esprit de sel volatil d'Angleterre, en lui arrachant les poils, en le piquant ; immédiatement après, on lui donnera le lavement suivant :

Prenez, *D'Hiera-picra,*

De Diaphœnic, de chaque une once,

Du Vin émétique trouble, deux onces.

D'Huile de Rhue,

De Lis, de chaque demi-once,

dans une chopine d'eau bouillante, pour un lavement. On peut se contenter de diaphœnic & de vin émétique, si on n'a pas la facilité de se procurer les autres drogues.

Immédiatement après, on examinera si le malade a réellement besoin de la saignée, que l'on fera aux pieds ou à la jugulaire ; & l'on aura soin de faire l'ouverture un peu grande, afin de dégager plus vite le malade. Une heure après la saignée, on donnera au malade la potion suivante :

Prenez, *De l'Electuaire Diacarthame*, une once.
 Dissolvez-le dans deux onces d'eau de bétoine; &
 ajoutez-y, après l'avoir passé, trois grains d'émétique,
 pour une prise.

On ne doit pas oublier de répéter les lavements ci-dessus, de deux heures en deux heures, de faire appliquer des vésicatoires, si le cas l'exige; de faire respirer de la poudre de bétoine; &, ce qu'il y a de plus efficace, de faire appliquer des ventouses sur la tête.

On peut faire brûler aussi dans la chambre, du succin en poudre, du poil de chevre que l'on jettera sur des charbons ardents, & généralement tout ce qui peut exciter & éveiller le malade par des odeurs fortes: on lui fera des frictions sur la plante des pieds, avec du vinaigre & du sel; & on mettra dans la bouche du malade une décoction de moutarde & de pyrethre dans le vin: on n'oubliera pas les scarifications.

Quelques-uns proposent, dans cette affection, de frotter la tête avec de la graisse extrêmement chaude.

Dans le coma pituiteux ou dans celui qui est sanguin, quand les saignées ont été pratiquées, on peut se servir de l'eau suivante, pour en frotter la tête:

Prenez, *De Racines de Pivoine*,

De Gui de Chêne, de chaque
deux onces.

De Calamus aromaticus,

De Galanga, de chaque une once.

Des Feuilles de Bétoine,

De Sauge,

De Marjolaine, de chaque une
poignée.

De Semence de Pivoine,

D'Anis,

De Fenouil, de chaque trois
gros.

De Fleurs de Lavande,

De Romarin, de chaque une pincée.

De Macis, une once.

De Cannelle concassée, deux onces.

Concassez le tout dans un mortier ; mettez-le ensuite dans un alambic de verre , & versez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin , de façon que la liqueur surnage de trois doigts : laissez digérer le tout au soleil pendant huit jours ; distillez-le , & servez-vous de cette liqueur pour en frotter la tête , les tempes & le cou du malade.

Comme il est quelquefois difficile de se procurer toutes les especes ci-dessus , on peut substituer à cette eau un vin médicinal, fait avec les fleurs de sauge , d'origan & de lavande , une bonne poignée de chacune , infusée à chaud dans quatre livres de fort vin rouge.

Du reste , il faut suivre la méthode que nous avons tracée dans l'apoplexie. *Voyez APOPLEXIE.*

COMA-VIGIL. C'est une affection dans laquelle le malade ferme les yeux & paroît dormir , quoiqu'il veille cependant , & qu'il soit dans le délire : quand on le touche , il ouvre les yeux , ou regarde de travers , & retombe ensuite dans le même état.

Cette maladie est aisée à reconnoître par sa description.

La cause immédiate de cette maladie est l'âcreté de la bile qui se porte au cerveau , & y cause une espece d'inflammation : si la bile est extrêmement âcre , & qu'elle soit en abondance , le délire est plus violent ; & , quoique le malade ait toujours les yeux fermés , il ne dort point du tout. Quand la pituite domine , le malade dort un peu & délire moins.

Quand le délire est violent , il est ordinairement accompagné de convulsions , d'agitations , de cris & de gémissements ; ce qui rend la maladie plus grave.

Le traitement varie selon la cause & les effets : quand le délire est considérable , on traite le malade comme un phrénétique. *Voyez PHRÉNÉSIE.* Quand au contraire il est plus tranquille , & qu'il dort un peu , on suit le traitement de la léthargie. *Voyez LÉTHARGIE.*

CONDYLOME , *s. m.* C'est en général une excroissance charnue qui vient aux doigts des mains & des pieds , & principalement autour de l'anüs , au périnée & aux parties naturelles des hommes & des femmes :

ainsi les verrues, le fic, le marisca, le thymus, les crêtes, sont des especes de condylome; mais on entend plus particulièrement par condylome les excroissances qui se forment à l'anús, au périnée, à la partie interne & supérieure des cuisses, & aux parties naturelles de l'un ou l'autre sexe. Elles prennent différents noms, selon leur figure; elles sont ordinairement des symptômes de la vérole. Voyez VÉROLE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

CONGESTION, f. f. C'est l'amas de quelque matiere morbifique, qui se fait lentement dans quelque partie du corps.

Toutes les fois que le cours des humeurs s'arrête, elles se rassemblent en plus grande quantité dans quelque partie du corps: c'est cette accumulation qu'on appelle *congestion*.

On reconnoît les congestions, parce qu'elles causent l'enflure de la partie dans laquelle elles se sont déposées, qu'elles y produisent des pesanteurs, qu'elles s'y corrompent & s'y putréfient par la stagnation: elles compriment la partie voisine, rendent son action plus pénible ou la détruisent; quelquefois les humeurs ainsi accumulées s'endurcissent & forment des concrétions incurables: d'autres fois, elles dégènerent en abcès, en suppuration, &c.

La cause de la congestion vient 1^o de l'inaction de la partie solide, incapable de dompter & de chasser la matiere qui commence à se former; 2^o de la dérivation de la matiere peccante, déjà formée ailleurs, dans la partie maintenant affectée.

Les humeurs s'accumulent dans les lieux voisins par la solution de continuité des vaisseaux, comme par des blessures, des ruptures, des piquures & des contusions; 2^o elles se répandent dans les vaisseaux les plus amples, les plus relâchés, & qui manquent de soutien; 3^o elles s'épanchent au dessus des parties obstruées, liées, comprimées; 4^o le défaut ou la diminution de mouvement dans les solides ou dans les liquides, forment les congestions; 5^o l'excès de mouvement & le frottement produisent le même effet.

Les congestions de matieres morbifiques sont caractérisées par des signes qui leur ont fait donner plusieurs dénominations, telles que celles de Fluxion, Dépôt, Apostème, Métaïstase. *Voyez ces différents articles.*

En général, dans la congestion, il y a deux choses à distinguer, le temps où elle commence, & celui où elle est prête à se former. Dans le premier cas, on y remédie par les saignées, les délayants, les lavements, les purgatifs, les répercussifs froids ou astringents, & par tout ce qui peut donner de la liberté aux vaisseaux & aux humeurs. Quand la congestion est formée, il faut pour lors considérer si elle est d'une nature à se résoudre ou à tourner en abcès; en un mot, si elle est d'une nature dure & squirrheuse. Dans le premier cas, où il s'agit de fondre & de résoudre, on peut appliquer sur la partie l'emplâtre suivant, dans le cas même où l'obstruction squirrheuse seroit déjà formée dans la partie.

Prenez, *Des Emplâtres de Ciguë,*

De Vigo,

*De Diachylon gommé, de
chaque partie égale.*

Mélez le tout ensemble pour former un emplâtre, dont on appliquera sur la partie, & qu'on renouvelera deux fois par jour.

En faisant usage de cet emplâtre, on prendra de la tisane vulnéraire décrite dans l'article Chute. *Voyez CHUTE. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

CONSOMPTION, f. f. C'est l'amaigrissement de tout le corps, causé souvent par un ulcere dans le poulmon, accompagné de dévoiement, de sueurs colliquatives. *Voyez PHTHISIE, ATROPHIE, HECTISIE, MARASME.*

CONSTIPATION. f. f. rétention des excréments, causée par leur sécheresse & par leur dureté.

Cette affection est extrêmement aisée à reconnoître, puisqu'elle se caractérise par un état totalement opposé au dévoiement.

Ce sont ordinairement les gens vigoureux & actifs qui sont constipés, sur-tout dans les pays chauds. Les

vieillards , les femmes vaporeuses , les hypochondriques , sont très-sujets à avoir le ventre serré.

On distingue deux sortes de constipation ; l'une qui est habituelle , & qui est presque toujours une preuve d'une santé délicate : cette espèce de constipation ne doit pas être regardée comme une maladie.

La seconde espèce de constipation est celle qui est contre nature , & que l'on caractérise ordinairement par le mot *Echauffement*. Les accidents qui accompagnent cette espèce de maladie , sont ce qu'on appelle *des feux* , *des vapeurs* ou *des bouffées de chaleur* , qu'on sent au visage ou aux autres parties de la tête , & qui sont quelquefois accompagnées d'étourdissement & de pesanteur de tête , de migraine , de rougeurs aux yeux , d'éblouissements plus ou moins fréquents.

La cause immédiate de la constipation dépend d'une diminution considérable de l'excrétion des humeurs intestinales , qui , dans l'état naturel , humectent les excréments , les amollissent , & facilitent par-là leur sortie. Les causes éloignées sont la chaleur & la sécheresse du tempérament du malade , qui est habituelle , ou qui est occasionnée par la chaleur du temps , par l'usage des aliments chauds , des boissons spiritueuses , des exercices violents , &c.

Les remèdes ordinaires de la constipation sont les lavements d'eau commune , auxquels on peut ajouter une ou deux cuillerées d'huile d'olive ; les lavements faits avec le lait , ou avec les décoctions émollientes , comme les feuilles de guimauve , de pariétaire , de bouillon-blanc , sont aussi d'une grande efficacité. *Voyez* LAVEMENT ÉMOLLIENT , RAFRAÎCHISSANT. Les purgatifs très-doux , comme la casse , la manne , les tamarins , peuvent être mis en usage avec succès. On peut prendre aussi , en se couchant le soir , un ou deux gros de casse cuite dans du pain à chanter : à l'intérieur , on peut faire usage de petit-lait , des eaux de veau & de poulet ; & on peut se mettre à l'usage du bouillon rafraîchissant décrit dans l'article BOUILLONNEMENT DES HUMEURS. On le continuera pendant huit jours , en observant d'éviter toutes les choses qui

peuvent augmenter la sécheresse & la chaleur. *Voyez*
BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.

Quand la constipation est très-foible, & que le fondement est échauffé, il faut tâcher de le relâcher, en appliquant dessus de l'onguent populéum, ou une feuille de poirée couverte de beurre frais; & on prendra, immédiatement après, un lavement composé d'une chopine d'huile d'olive.

Si ces remèdes ne réussissent point, on fera usage du suppositoire suivant:

Prenez un morceau de côte de poirée, que vous taillerez en forme ronde, que vous garnirez d'une laine très-mince de lard, pour insinuer dans le fondement.

S'il n'y a point de douleur dans la partie, & que la constipation ne vienne que par défaut de l'irritation des excréments sur les intestins, on peut faire un suppositoire avec une once de miel & un gros de sel commun, que vous ferez bouillir, jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistance solide; après quoi, vous le réduirez en forme oblongue, pour l'insinuer dans l'anus.

Si la sécheresse & la chaleur du tempérament sont considérables, il faut avoir recours à la saignée & aux bains domestiques, que l'on continuera pendant quelques jours.

Les enfants sont fort sujets à la constipation: cette maladie est ordinairement occasionnée par la présence des aigres; on y remédie en les détruisant. *Voyez*
ACIDES.

CONTAGION, f. f. qualité d'une maladie, par laquelle elle peut passer du sujet affecté à un sujet sain, & produire chez le dernier une maladie de la même espèce.

Les maladies contagieuses se communiquent, soit par le contact immédiat, soit par celui des habits, de quelques meubles, ou de quelques corps infectés, soit même par le moyen de l'air qui peut transmettre, à des distances assez considérables, les semences des maladies.

On distingue trois espèces de contagions; la première, qui se fait par le moyen de l'air, comme dans

la peste & la petite-vérole ; la seconde , où il faut un contact immédiat , c'est-à-dire l'application de la partie malade sur une partie saine , comme dans la gale & dans la vérole ; la troisième espèce est celle qui se communique par l'introduction de la matière morbifique dans le corps : telle est la rage.

Nous donnerons , à l'article PRÉSERVATIF , des moyens de se garantir de la contagion.

CONTUSION , s. f. solution de continuité dans la chair ou dans les os , occasionnée par une chute , un coup , ou une compression violente , par laquelle la chair est endommagée & sa couleur changée , sans cependant qu'il y ait effusion de sang.

Ce sont ordinairement des coups ou des chutes qui forment les contusions.

Il faut commencer par saigner le malade , si la contusion est considérable , & lui faire prendre la tisane & la potion vulnéraire que nous avons décrites dans l'article Chute , & suivre à peu près le même traitement. *Voyez CHUTE* , & le Dictionnaire de Chirurgie.

CONVALESCENCE , s. f. recouvrement insensible de la santé.

Quand on a souffert quelque grande maladie , le corps a perdu l'aisance , la promptitude de ses fonctions naturelles : le temps que l'on passe à les recouvrer , s'appelle *convalescence*.

Le long usage des remèdes , des boissons aqueuses , & la grande diète que l'on est obligé d'observer dans les maladies , jettent le corps dans un épuisement & un relâchement universel. Les organes de la digestion sont sur-tout ceux qui sont le plus vivement affectés : les fibres de l'estomac ont perdu une partie de leur ressort ; les sucs digestifs sont éternés & sans action. C'est cette foiblesse de l'estomac & des parties en général , qui est cause des lassitudes que l'on ressent dans les membres , des courbatures & des douleurs qu'on éprouve dans les différentes parties du corps , parce que les vaisseaux affoiblis n'ont point assez de ressort pour pousser les humeurs , & les empêcher de séjourner dans les différentes parties du corps : de-là naissent les pesan-

teurs d'estomac, les bâillements, les rapports, les aigreurs que l'on sent après la digestion, & les enflures aux bras & sur-tout aux jambes, auxquelles sont sujets presque tous les convalescents.

On voit, par ce que nous venons de dire, combien il est essentiel de se ménager sur la nourriture, aux sorties des maladies : la foiblesse est si grande, que le corps ne peut point travailler la nourriture qu'on lui donne à préparer ; & par conséquent, plus on la rend abondante ou mal-saine, plus on charge le corps d'un poids inutile & nuisible : c'est faute d'observer ce précepte, que les trois quarts des malades rendent leur convalescence si longue & si fastidieuse ; & c'est ce qui cause les rechutes continuelles auxquelles ils sont exposés.

Il est donc essentiel d'observer un régime exact, de se procurer des idées douces & agréables, de choisir une nourriture facile à digérer, d'en user en petite quantité, de respirer un air pur, de se faire faire des frictions sur tout le corps, de prendre un exercice modéré, & de faire usage des remèdes stomachiques que nous avons indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

A l'égard de l'enflure qui survient aux jambes dans la convalescence, on ne doit point s'en effrayer : elle se dissipe par un bon régime, par un exercice modéré.

Il est bon d'observer qu'il n'y a rien de si nuisible, quand on est en convalescence, que de faire usage des lavements & des boissons aqueuses en grande abondance, parce que ces remèdes contribuent à relâcher davantage les solides : il vaut mieux patienter, & souffrir quelques indispositions, que d'avoir recours à de pareils remèdes.

Les convalescents sont fort sujets à être constipés, parce que les sucs digestifs sont énervés, & qu'ils n'ont pas assez d'activité pour exciter dans le canal intestinal l'écoulement des liqueurs propres à détremper les excréments : on ne doit point faire une attention sérieuse à cette indisposition ; l'exercice & la sobriété en sont les remèdes.

La grande foiblesse accompagne ordinairement la convalescence : le corps est épuisé par les remèdes & la diète ; il n'est donc pas étonnant qu'il se trouve affoibli. Il ne faut pas en ce cas suivre les préjugés de ceux qui croient que le meilleur moyen, pour acquérir des forces, est de bien manger ; c'est en ce cas tout le contraire : l'estomac & les fibres ne peuvent pas préparer toute la nourriture qu'on leur donne ; de-là les enflures, les démangeaisons, les dartres, les courbatures. On doit se souvenir que ce n'est pas ce qu'on mange qui nourrit, mais seulement ce qu'on digère. Les aliments qui conviennent le mieux dans la convalescence, sont le bouillon, la soupe grasse, la chair de bœuf, de mouton bouilli ou rôti, les œufs frais, le poisson de mer grillé, ou cuit dans du bouillon gras ou du vin au courbouillon, les limandes, les merlans, la sole, les œufs à l'eau, les légumes au jus. Il faut éviter la chair qui n'est pas faite : telle est celle du veau, de l'agneau, du cochon-de-lait ; le poulet même est souvent indigeste, sur-tout lorsqu'il est bouilli dans le pot. Un convalescent ne doit jamais faire maigre, boire peu de vin, très-peu de café & de chocolat, point de ratafias, & prendre de l'exercice tous les jours, proportionnellement à ses forces.

CONVULSION, f. f. Ce sont des contractions subites & involontaires dans tous les muscles de la machine : quand cet état est constant, on l'appelle *convulsion* ; quand il revient par intervalle, il forme ce qu'on appelle *mouvement convulsif*.

On reconnoît les convulsions à un pouls ferré, tendu & vif, à des agitations subites, irrégulières & involontaires dans le corps, aux dérangements & à la distorsion des membres, à la perte de connoissance, aux renversements des yeux, au grincement des dents, à l'écume qui sort de la bouche en abondance, aux vomissements, aux diarrhées, aux hémorrhagies, à la perte d'urine & de semence, & enfin aux lassitudes, à la soif, aux vertiges & aux sueurs fétides qui suivent l'accès.

Les femmes sont sujettes aux convulsions plus que

les hommes; & les enfans y font très-communément expofés.

Les convulfions viennent de l'irritation du principe nerveux. Les caufes éloignées font l'épaiffiffement du fang, la coagulation de la lympe, l'effet de quelque humeur dartreufe ou galeufe qui a été repouffée dans le fang; l'interruption de la refpiration, occasionnée par quelque toux violente; les matieres irritantes qui font dans l'eftomac ou dans les inteftins, comme les poifons, les vers, les purgatifs; les maladies aiguës, fur-tout celles qui font accompagnées d'éruption qui rentre au dedans; les corps folides qui viennent dans l'intérieur du cerveau, comme du fang ou de quelques portions d'os; les plaies faites aux tendons & aux nerfs; la morfure des animaux enragés, les douleurs violentes aux dents, les vives paffions de l'ame.

Les convulfions qui viennent aux enfans, font moins dangereufes que celles qui attaquent les adultes: celles qui fe déclarent après l'avortement, font prefque toujours mortelles. Celles qui font les moins dangereufes fe trouvent dans les filles, quand leurs regles fe fuppriment, ou quand il y a quelque dérangement à la matrice.

Avant de travailler au traitement des convulfions, il faut confidérer fi elles dépendent de quelques maladies primitives, ou fi elles ne font occasionnées par aucune autre maladie.

Dans le premier cas, qui eft celui des fievres malignes, des affections hyftériques ou hypocondriaques, il faut avoir foin de détruire la maladie où les convulfions prennent naiffance: on peut cependant travailler à les calmer, en obfervant d'unir les remedes propres à détruire les convulfions, avec ceux qui font appropriés à la maladie.

Si les convulfions fe déclarent dans un enfant, & qu'elles fe trouvent précédées de fievre, de tranchées & de déjections fétides, on pourra faire ufage de la poudre fuivante:

Prenez, *De la Poudre d'Yeux d'Ecreviffes,*
De Guttete,

De Cinabre préparé, de chaque un gros.

Du Laudanum, deux grains.

Mêlez le tout ensemble, pour en faire prendre vingt-quatre grains dans une cuillerée d'eau, toutes les deux heures.

Si l'on ne pouvoit pas venir à bout de faire prendre cette poudre aux enfants, on pourroit avoir recours à la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*

De Cerise noire, de chaque une once.

De Sel sédatif, vingt-quatre grains.

De Poudre de Guttete, dix-huit grains.

De Sirop Diacode, demi-once,

pour prendre en deux prises, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Il ne faut point oublier, en faisant usage de ces remèdes, d'attaquer la cause qui produit les convulsions. On aura recours aux absorbants, si ce sont des acides. *Voyez ACIDES.* Si ce sont des vers, on fera usage des vermifuges. *Voyez VERS.*

Quand les enfants éprouvent des convulsions occasionnées par la douleur des dents, on peut faire usage des remèdes indiqués à l'article DENTITION.

Les convulsions qui attaquent les adultes à la suite de quelque maladie, sont plus dangereuses que celles des enfants, & exigent des remèdes plus efficaces ; telles sont les saignées multipliées, les délayants, les lavements, les calmants, les narcotiques, comme la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Cerise noire, d'Armoise & de*

Mélisse simple, de chacune deux onces.

De la Teinture de Castoréum, vingt-quatre gouttes.

Du Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.

Du Sirop de Karabé, une once,

pour prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure.

S'il y a de la foiblesse, on peut ajouter une demi-once d'eau des Carmes.

Il faut, comme nous l'avons déjà dit, avoir bien de l'attention à la cause des convulsions, & tâcher de la détruire par quelque moyen que ce soit; c'est à quoi on réussira, en consultant les différents articles qui traitent des maladies à la suite desquelles les convulsions peuvent se déclarer.

Dans les vapeurs hystrériques, accompagnées de convulsions, on peut faire usage des pilules suivantes :

Prenez, *De l'Extrait d'Aloès, une demi-once.*

Du Succin en poudre, deux gros.

De Castoréum, un gros & demi.

Du Laudanum solide,

De l'Extrait de Safran, de chaque un demi-gros.

De l'Huile de Tartre par défaillance, deux gros.

Mêlez le tout exactement, & formez-en une masse de pilules, dont la dose sera de quinze grains en se couchant.

Il faut avoir l'attention qu'il y ait trois heures de distance du repas, lorsqu'on voudra s'en servir : on peut les prendre en toute sûreté, pourvu que ce ne soit ni pendant la grossesse, ni pendant les regles.

On peut substituer à ces pilules, & à la potion ci-dessus, un petit morceau de sucre gros comme une noisette, trempé dans de l'éther, & avalé dans le temps de l'accès.

Quand les convulsions partent des intestins, on peut faire usage de l'emplâtre qui suit :

Prenez, *Du Galbanum, trois gros.*

De la Gomme Tacamahaca,

De la Poudre de Castoréum, de chacune deux gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité d'huile de succin; étendez-le sur une peau, pour appliquer au dessus du nombril.

Quand les convulsions ne reconnoissent point de maladies particulieres pour cause, & qu'elles sont générales, on appelle cet état *tétanos*, qui est un spasme universel :

verfel : il faut , dans ce cas , avoir recours aux faignées multipliées au bras & au pied , aux potions huileufes , aux lavemens huileux & relâchans , & aux potions anti-fpafmodiques : telle eft celle que nous avons décrite à l'article Cardialgie. *Voyez* CARDIALGIE CONVULSIVE.

Il faut observer , en général , que les convulfions ne font que l'effet des nerfs irrités : on doit par conféquent tâcher d'en découvrir la caufe , en examinant l'état du malade , celui qui a précédé la maladie , fa façon de vivre ordinaire , & les maladies auxquelles il eft fujet. Nous en dirons davantage fur cet objet dans différens articles. *Voyez* PASSION HYSTÉRIQUE , SPASME , EPILEPSIE , &c.

COQUELUCHE , f. f. efpece de catarrhe , accompagné de fièvre , de mal de tête , de foibleffe , de difficulté de respirer , de toux , & de douleurs vagues.

Cette douleur commence ordinairement par un enrouement qui gagne jufqu'à la poitrine , & qui eft fuivi immédiatement après d'une petite toux qui infenfiblement augmente & devient violente & convulfive , & de tous les fympômes que nous venons de rapporter.

Les caufes éloignées de cette maladie confiftent vraisemblablement dans quelque vice particulier , répandu dans l'air : on a obfervé que cette maladie fe déclaroit après les grands brouillards & des temps chauds & humides. Il paroît que la caufe prochaine n'eft autre chofe que l'épaiffiffement & l'âcreté de la lympe contenue dans l'eftomac & dans les vaiffeaux du poumon.

La méthode qui réuffit le mieux dans ces fortes de maladies , confifte d'abord , quand ce font des adultes qui en font attaqués , à désemplir auffi-tôt les vaiffeaux par une ou deux faignées , à faire boire au malade beaucoup d'eau de poulet ; immédiatement après la féconde faignée , il faut prefcrire deux grains d'émétique dans une chopine d'eau , pour tâcher de débarrasser l'eftomac , qui eft toujours la partie affectée : fi l'on ne veut pas fe fervir de l'émétique , on peut y fuppléer , en prenant vingt grains d'ipécacuanha dans un bouillon. Après l'évacuation qu'aura produite ce remède , on peut faire ufage de la tifane fuivante :

Prenez, *De l'Eau bouillante, une pinte.*

Ajoutez-y *Du Miel de Narbonne, une once.*

Ecumez-le sur le feu une ou deux fois, & retirez le vaisseau.

Faites-y infuser ensuite.

Du Serpolet, une petite pincée.

Passez la liqueur une demi-heure après, pour servir de boisson dans la journée.

Le surlendemain de l'évacuation qu'aura produite l'émétique, il faut purger le malade avec une médecine très-douce : telle est celle que nous avons décrite dans l'article PURGATION.

Immédiatement après la purgation, on fera usage d'une boisson faite avec cinq ou six navets ratissés, & une poignée d'orge, bouillis dans de l'eau que l'on passe, & dont on prend plusieurs verres par jour.

Quand les accès de la toux sont trop violents, on peut faire usage des remèdes adoucissants, propres pour la toux. *Voyez TOUX.*

On recommande, dans ce cas, de se servir d'une pomme cuite, dans laquelle on met du beurre bien frais & un peu de sucre ; cela calme la violence de la toux.

Au reste, il est essentiel d'observer que les remèdes adoucissants, comme les sirops, l'huile d'amandes douces, ne conviennent nullement dans cette maladie qui est occasionnée par un vice de l'estomac, & non par celui de la poitrine.

Cette maladie, qui est très-commune parmi les enfants, doit se traiter de même que nous venons de le dire : il faut seulement faire attention de ne point les faire saigner, de leur donner l'émétique ou l'ipécacuanha à la moitié de la dose que nous avons prescrite ; de leur faire prendre les tisanes & les infusions ci-dessus ; & , si l'on s'apperçoit qu'ils aient de la peine à jetter les humeurs gluantes qui causent leur mal, on leur fera prendre le matin à jeun, six grains d'iris de Florence en poudre nouvellement faite, dans une ou deux cuillerées d'eau de chardon-bénit.

La coqueluche des enfants est souvent occasionnée par un levain aigre qui est dans l'estomac : les absor-

bants , comme les yeux d'écrevisses , pris , toutes les demi-heures , à la dose de douze grains , calment les accidents ; & l'émétique en lavage ou l'ipécacuanha assurent la guérison.

Quand la poitrine , dans les enfants ou dans les adultes , a été beaucoup fatiguée par la toux , on finit le traitement en leur faisant prendre , pendant quelques jours , une décoction d'orge dans du lait.

COR, f. m. C'est un durillon qui se forme aux doigts des pieds.

Les cors viennent de ce qu'étant obligés continuellement d'être sur nos pieds , de faire des efforts & de marcher beaucoup avec une chaussure souvent trop étroite , nous mettons en presse & nous gênons les fibres de la peau. Les cors ont ordinairement des racines très-profondes.

On ne doit pas confondre les cors aux pieds avec les calus ou oignons ; c'est ainsi que l'on appelle communément de grosses callosités qui se forment à côté des gros orteils , ou ailleurs , sur la plante des pieds. Il est de la prudence de ne toucher à ces sortes de tumeurs , qu'après les avoir fait examiner par un habile chirurgien.

Pour remédier aux cors aux pieds , il faut d'abord se donner toutes les facilités nécessaires de la part des chaussures : ensuite l'on aura soin de ratifier de temps en temps , & de couper extérieurement le cor ou la callosité , sans jamais aller jusqu'au vif , c'est-à-dire , sans tirer du sang ; après cela , on se contentera d'appliquer sur les endroits malades un peu de diapalme : on en fait un emplâtre mollasse , dont on forme une espece de chaperon collé sur la tumeur ; l'on n'y touche que rarement ; après quoi l'on voit mourir , pour ainsi dire , cette tumeur , comme étouffée sous cette enveloppe.

En général , on guériroit plus souvent les cors aux pieds , si l'on avoit plus de patience : il faudroit les amollir , pendant un temps assez long , avant d'employer d'autres remedes. On conseille , pour cet effet , de mettre tous les matins ses pieds dans l'eau tiede , pendant une demi-heure , & insensiblement de tâcher

de déraciner fans effort ces espèces d'excroissances ; après quoi , l'on peut appliquer dessus des feuilles de lierre terrestre , battues pendant quelques jours , au bout desquels on fera dégoutter dessus le cor bien lavé , & coupé légèrement , du suc de la racine de raifort sauvage , en le couvrant immédiatement après de feuilles de grande joubarbe ; ou , si l'on aime mieux , on appliquera dessus une compresse trempée dans le suc de souci & de pourpier , en frottant , deux fois par jour les cors , avec les feuilles écrasées de ces plantes. Ce dernier remede a ordinairement un succès singulier ; car il enleve les cors en sept ou huit jours.

On recommande aussi pour les cors l'emplâtre suivant :

Prenez , *De la Poix navale , une once*

*De Galbanum dissous dans le Vinaigre ,
demi-once.*

Du Sel Ammoniac , vingt-quatre grains.

De Diachylon , une once & demie.

Mêlez le tout ensemble , & étendez-en un peu sur de la peau , pour appliquer sur le cor.

Il faut bien se donner de garde de faire usage des remedes chauds & caustiques , proposés par des charlatans : il en peut provenir des tumeurs cancéreuses , la gangrene quelquefois , & la carie dans les os.

CORIZA , f. m. fluxion d'humeur séreuse & âcre sur les narines ; l'humeur qui en sort est si âcre , qu'elle cause de fréquents éternuments , qui sont suivis d'une douleur & d'une rougeur de nez , quelquefois d'excoriation , & même d'ulcere des narines : on appelle cette maladie vulgairement *rhume de cerveau*. Voyez **ENCHIFREMENT** , **CATARRHE DE LA TÊTE** , **RHUME DE CERVEAU**.

COUP , f. m. choc plus ou moins violent d'un corps qui nous frappe , ou contre lequel nous allons heurter.

Il en résulte , tous les jours , que les coups un peu considérables détruisent le ressort des vaisseaux , & qu'il s'y forme des épanchements. Les coups légers n'ont ordinairement point de suite fâcheuse : les autres peuvent produire toutes sortes de maux , comme des

Tumeurs , des Blessures , des Contusions , des Entorses , des Chutes. *Consultez* ces différents articles , & le Dictionnaire de Chirurgie.

COUP DE SOLEIL , s. m. impression subite & momentanée des rayons du soleil sur le corps , & particulièrement sur la tête.

On reconnoît cet état , quand , après un grand soleil , on sent de grandes douleurs , des étourdissements , des pesanteurs , & quelquefois une espece d'assoupissement.

La cause de ces accidents vient de la raréfaction des humeurs contenues dans les vaisseaux ; ce qui leur fait perdre leur ressort , cause des engorgements dans le cerveau , & devient la cause de tous les maux qu'on ressent.

Les gens les plus exposés à ces sortes de maladies , sont les laboureurs , les moissonneurs , les couvreurs , les paveurs , & généralement tous ceux qui sont obligés de travailler à l'ardeur du soleil ; il y a des pays en Afrique , où les hommes tombent morts sur le champ : on dit qu'à Lisbonne la chaleur est quelquefois si violente , que , quand on s'y expose , on risque d'avoir les vaisseaux rompus & les os brûlés. En général , cette chaleur excessive , qui produit des effets si violents , vient presque toujours de la disposition particulière des rayons du soleil , occasionnés , ou par les nuages , ou par le reflet des montagnes ou des murs échauffés.

Pour remédier à cette maladie qui est extrêmement violente , il faut proportionner les remèdes à la violence de l'accident ; on emploie les saignées multipliées aux pieds , les boissons abondantes , comme la limonade , les eaux à la glace , & tout ce qui peut condenser les liquides qui sont trop raréfiés : il en est de même des bains froids , du repos & de la tranquillité qu'il faut procurer au malade. Il convient aussi de le placer dans un endroit où il puisse respirer un air froid , & de lui faire des fomentations froides sur la tête , avec des plantes émollientes , comme la pariétaire , la mauve , la mercuriale , &c.

Quand on s'apperçoit que l'on ne retire aucun secours des saignées , il faut faire avaler au malade beau-

coup d'eau glacée, & lui appliquer sur la tête des serviettes trempées dans l'eau froide, pour tempérer l'action de l'air & des liqueurs trop raréfiées.

Pour se préserver des accidents fâcheux, on fera bien de mettre sous son chapeau une calotte de carton, pour briser l'ardeur du soleil.

On ne doit songer à purger le malade en ce cas, que quand on a suffisamment employé les saignées, les lavements, les boissons, les fomentations, & qu'il ne ressent plus de douleur.

On terminera la cure par l'usage d'une tisane faite avec une pincée de vulnéraires Suisses infusées dans une chopine d'eau, dont le malade boira plusieurs verres par jour; & on lui frottera la tête avec le liniment suivant:

Prenez, *D'Huile Rosat,*

De Laurier, de chacune une once.

Mélez-les ensemble, & ajoutez-y une suffisante quantité d'esprit-de-vin, pour faire un liniment clair, dont on frottera la tête trois fois le jour, la couvrant d'un papier brouillard & d'une compresse pliée en quatre.

COURBATURE, f. f. se dit du sentiment de douleur & de chaleur dans les bras, dans les jambes, accompagné de fatigue, de mal-aise, de pesanteur & de langueur. Cet état peut être occasionné par le travail & l'exercice, ou peut être naturel; c'est pour lors un symptôme de la fièvre. *Voyez* LASSITUDE.

COURS DE VENTRE, Flux de ventre, Dévoiement, Diarrhée: tous ces termes sont synonymes, & signifient une déjection des excréments plus fréquente & plus liquide que dans l'état naturel. *Voyez* DIARRHÉE.

CRACHEMENT DE SANG, f. m. action par laquelle on crache du sang pur ou mêlé avec les différentes humeurs qui viennent de la poitrine ou de la gorge.

On distingue deux sortes de crachements de sang; celui qui vient de la gorge & de la bouche, & celui qui part de la poitrine.

On reconnoît que le crachement de sang ne vient pas de la poitrine, quand on le rend sans effort &

sans toux, que l'on a les gencives sensibles & qui saignent aisément, que l'on sent quelques douleurs dans la bouche ou dans la gorge; qu'on s'y est fait quelque contusion, quelque déchirement.

Quand le crachement de sang prend sa source dans la poitrine, on le reconnoît aux picotements & aux douleurs qu'on ressent dans la partie, à une espece de difficulté de respirer, à la toux qui l'accompagne, à la foiblesse naturelle de la poitrine, & à la qualité du sang qui est beaucoup plus rouge & beaucoup plus dissous.

La cause immédiate du crachement de sang vient de la rupture ou de la dilatation extraordinaire des vaisseaux. Les causes éloignées sont l'abondance du sang ou ses mauvaises qualités, quand il est âcre & corrosif, qu'il ronge les vaisseaux, détruit leur texture, & s'ouvre un passage au dehors. La quantité du sang augmente par le trop de nourriture, le trop peu de transpiration & le trop peu d'exercice, & généralement par toutes les causes qui peuvent former la plénitude. *Voyez* PLÉNITUDE. Il y a une infinité de choses qui peuvent augmenter l'âcreté du sang, comme l'usage du vin ou des liqueurs spiritueuses, des aliments âcres & échauffants, les exercices violents, les veilles immodérées, les différentes évacuations supprimées, les violentes passions de l'ame, & les vices particuliers du sang, comme les virus vérolique, écouelleux, cancéreux, scorbutique, &c.

Le crachement de sang qui vient de la bouche ou de la gorge, n'est nullement dangereux, & se guérit par les remèdes propres à détruire la cause qui l'a produit; tels sont les gargarismes rafraîchissants, avec du lait chaud & quelques figues grasses qu'on y fait bouillir, en y ajoutant une once de suc de cresson: on se sert aussi avec succès, dans ce cas, d'une infusion de pourpier, de plantain, dans une décoction d'orge, dans laquelle on ajoute vingt gouttes d'esprit de vitriol.

Si le crachement de sang vient de la poitrine, c'est ordinairement une maladie qui demande beaucoup d'attention, par la crainte où l'on doit être que les vaisseaux ouverts ne forment quelque suppuration, & ne se tournent en pus.

Quand on connoitra, par les signes de la plénitude ; que le crachement de sang vient de la trop grande quantité de ce liquide, il faut nécessairement avoir recours à la saignée, qu'il faut multiplier selon la force du malade & la violence de l'hémorrhagie ; prescrire beaucoup de boissons aqueuses, comme l'eau de poulet, les lavements, beaucoup de tranquillité & de repos, & sur-tout de ne point parler, ni se mettre en colere. Quand on aura suffisamment saigné le malade, & qu'il aura pris de la boisson en abondance, on pourra lui faire prendre la tisane suivante :

Prenez, *Des Racines de grande Consoude, ratissées & coupées par tranche, une once.*

Du Riz lavé, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau réduites à trois chopines ; & sur la fin jetez-y de la réglisse effilée, deux gros.

Passiez le tout pour servir de boisson, en observant de ne la pas faire bouillir trop long-temps.

Après l'usage de cette tisane, continué pendant trois jours, on passera au bouillon suivant :

Prenez, *La moitié d'un Mou de Veau.*

Une cuillerée de Riz.

De la Racine de grande Consoude ratissée, une once.

Des Feuilles d'Ortie-Grieche,

De Plantain, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à deux bouillons, pour prendre un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir : on continuera ce bouillon pendant trois jours.

Après l'usage de ces remedes, on fera prendre, tous les matins, au malade une infusion de feuilles de fannicle, en observant de ne pas lui faire quitter son lit, de ne point le faire travailler, de ne lui faire prendre aucun exercice avant qu'il soit parfaitement rétabli.

Il faut, dans cette maladie, observer un régime très-exact, ne prendre, pendant long-temps, que des bouillons & des nourritures très-légères, jusqu'à ce que les vaisseaux soient entièrement consolidés.

Quand le crachement de sang vient d'âcreté, les saignées y sont beaucoup moins profitables. Voyez, aux articles ACRETÉ & ACRIMONIE, les signes qui caractérisent l'âcreté du sang.

Après une ou deux saignées, selon les forces du malade, on le mettra à l'usage de la tisane décrite ci-dessus, en lui faisant prendre le looch qui suit:

Prenez, *De la Gomme Arabique dissoute dans six onces d'Eau de Plantain, deux gros.*

De Sang-Dragon, un demi-gros.

De Corail rouge préparé, deux scrupules.

Un Jaune d'Œuf.

D'Huile d'Amandes douces, deux onces.

Du Sirop de grande Consoude, une once.

Mêlez le tout pour un looch, dont on prendra sept à huit cuillerées par jour.

On pourra, nonobstant ce remède, employer la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain,*

De Mille-feuille, de chaque une once.

De Nitre purifié, un demi-gros.

De la Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.

Du Cachou préparé & pulvérisé, un gros.

De Sirop de Grenade, une once.

Mêlez le tout, pour en prendre une cuillerée d'heure en heure, quand le malade ne fera point usage de son looch.

Nous observerons qu'il faut être extrêmement réservé sur l'usage des astringents, dans le crachement du sang, & ne les employer que lorsque les autres moyens sont devenus insuffisants. Si le cas est grave, il faut avoir recours à un médecin prudent & éclairé, qui sçache apprécier leur vertu, & saisir leur vraie indication.

Pour boisson ordinaire, on prescrira au malade une décoction de riz & de millet, dans laquelle on écrasera des semences de pourpier, de plantain & de pavot blanc, de chaque une pincée sur une pinte de la décoction: on passera le tout, & on y ajoutera une once & demie de sirop de nénuphar.

Si le crachement de sang étoit considérable, il faudroit avoir recours aux saignées fréquentes ; & on donneroit immédiatement après le bol suivant :

Prenez, *Du Sang-Dragon,*
De la Terre sigillée,
Du Corail rouge préparé,
De l'Alun purifié, de chaque un gros.

Pulvérisez le tout, & incorporez-le dans une suffisante quantité de conserve de rose.

On en fera prendre au malade, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à ce que le crachement de sang s'arrête ; & , quand il sera arrêté, on aura le soin de faire faire encore une saignée, pour éviter les engorgements.

Au reste, il faut observer de ne jamais employer ces remèdes astringents qu'à la dernière extrémité, ou à moins qu'auparavant on n'ait fait des saignées suffisantes.

Il arrive quelquefois que le crachement de sang vient à la suite d'un effort violent qui a brisé quelques vaisseaux ; dans ce cas, il faut traiter cet accident comme dans le cas des grandes hémorrhagies. Voyez HÉMORRHAGIE.

Il est essentiel de faire attention que, dans le crachement de sang produit par âcreté, il arrive presque toujours que l'estomac est chargé d'une matière putride ; ce qu'on connoît à la langue qui est chargée, aux mauvais goûts, aux rapports, à la perte d'appétit, &c : pour lors les purgations répétées sont très-avantageuses, quand elles ont été précédées par les saignées & les boissons.

CRACHEMENT DE PUS. Cet accident ne vient guère que dans la pulmonie, ou à la suite de quelque inflammation de poitrine : nous en parlerons dans ces différents articles. Voyez PULMONIE, VOMIQUE.

CRAMPE, s. f. espèce d'engourdissement ou de convulsion, accompagnée d'une douleur violente & de la rétraction du membre.

Les muscles de la jambe & de la cuisse sont le siège le plus ordinaire de cette maladie, qui est trop commune pour que nous cherchions à en donner ici les signes.

Les causes générales de cet accident sont l'irritation

des nerfs, occasionnée par la contraction violente des muscles, par l'âcreté du sang & des humeurs.

Quand cet état n'est point habituel, il suffit de faire des frottements sur la partie, pour dissiper cet accident.

Quand la crampe est un mal familier, & qui est périodique, il exige pour lors des attentions sérieuses. Au reste, le traitement en est le même que celui de la convulsion. *Voyez* CONVULSION, SPASME.

CRASSE: excrément du sang & des humeurs retenus dans les pores de la peau, ou à sa superficie, qui est capable de produire plusieurs maladies, comme des clous, la gale, des dartres.

L'âcreté de cette matiere qui séjourne sur la peau, pique & irrite les vaisseaux sanguins, & y excite de petites inflammations, des démangeaisons, des boutons, la gale, &c.

On ne sçauroit croire combien il est essentiel de faire attention de tenir sa peau nette, & débarrassée de toutes ces immondices. Beaucoup de personnes ne doivent les boutons qu'ils ont au visage, les ardeurs qu'ils éprouvent aux différentes parties du corps, qu'à ce défaut de soin; joint à ce que, les pores de la peau se trouvant bouchés par cette matiere onctueuse, la transpiration insensible ne peut point se faire avec la facilité nécessaire, il en reste une partie dans le corps, qui peut occasionner de fâcheuses maladies.

Pour obvier à ces accidents, on doit, tous les matins, se frotter le corps avec un linge, pour enlever la crasse qui peut y être amassée, & faire usage des bains le plus souvent qu'il est possible.

CRINONS, f. m. plur. sortes de petits vers qui s'engendrent sous la peau. *Voyez* DRACUNCULES.

CRISE, f. f. On entend par ce mot un changement subit dans une maladie aiguë, duquel résulte l'excrétion de la matiere morbifique, & par conséquent la guérison de la maladie. Les anciens s'en servoient pour désigner l'état de la maladie, qui annonçoit ou la mort, ou la santé; c'est pourquoi, dans son étymologie, crise signifie jugement.

Les modernes ont restreint la signification de ce

mot, & ne s'en servent que pour désigner un changement en bien.

Il ne sera pas inutile d'entrer dans quelque détail sur les crises, & de développer cette doctrine, autant que peut le permettre la nature de cet ouvrage.

Les anciens distinguoient quatre temps dans les maladies aiguës, le commencement, le progrès, l'état, & le déclin; & ils dirigeoient leur traitement en conséquence, c'est-à-dire qu'ils employoient tel régime & tel médicament dans tel temps de la maladie. Dans le commencement, ils faisoient une grande attention au régime: dans le progrès & l'état, ils se contentoient d'être simples spectateurs; & ils n'employoient les médicaments que vers le déclin. La plupart des modernes ont réduit les quatre temps des anciens, à trois; le temps d'irritation, qui répond au commencement & au progrès; le temps de coction, qui répond à l'état; & enfin le temps d'excrétion, qui répond au déclin. Cette division est plus lumineuse que celle des anciens; elle est plus propre à bien déterminer, & l'espece de remède qu'il faut employer, & le temps précis de le mettre en usage. Voyez l'article MALADIES AIGUES.

Les crises se font dans l'état de la maladie: la nature alors rassemble toutes ses forces, acheve de mettre la matiere morbifique en état d'être évacuée, & en procure l'excrétion ou le déplacement. Le travail de la nature à cette préparation à l'excrétion, est ce qu'on appelle *coction*.

L'excrétion qui arrive après la crise, s'appelle *évacuation critique*: on la distingue de l'évacuation morbifique, en ce que la maladie diminue par la première, au lieu qu'elle augmente par la seconde: d'ailleurs les évacuations morbifiques arrivent plutôt au commencement des maladies, & celles qui sont critiques, sur la fin de l'état, & au commencement du déclin.

Il faut observer cependant que quelquefois il arrive, au commencement des maladies aiguës, des évacuations non critiques, qui sont utiles, & qui terminent la maladie. Alors la matiere qui causoit tous les dérangements, se trouvant disposée, par sa nature, ou

par celle de son siege , à être évacuée , la nature d'elle-même , ou aidée par l'art , évacue promptement la matiere morbifique , sans qu'aucune coction ait précédé. Les maladies aiguës produites par la saburre des premieres voies , c'est-à-dire de l'estomac & des intestins , se guérissent souvent sans qu'il y ait crise , soit par des vomissements , ou des diarrhées qui arrivent d'elles-mêmes , ou qui sont produites par un émétique ou un purgatif.

Les maladies inflammatoires sont celles où les crises s'observent le plus fréquemment.

Les crises arrivent plutôt dans certains jours que dans d'autres. En recueillant les observations des plus célèbres praticiens de tous les temps , on peut se convaincre que les crises arrivent le plus souvent le septieme , le quatorzieme & le vingtieme jour de la maladie. Ces trois jours sont appelés *radicaux* , ou simplement *critiques* : les crises qui arrivent dans ces jours-là sont ordinairement parfaites , & jugent la maladie favorablement.

Il en est d'autres qui ont été regardés comme tenant le second rang parmi les jours heureux ; ce sont le neuvieme , le onzieme & le dix-septieme. Le troisieme , le quatrieme , le cinquieme , jugent moins parfaitement. Le sixieme est très-souvent malheureux , aussi-bien que le huitieme & le douzieme. Enfin le treizieme , le seizieme & le dix-huitieme sont presque toujours vuides , c'est-à-dire qu'il n'arrive point de changement ces jours-là.

Au reste , il ne faut pas faire une si grande attention aux jours critiques : quoique très-souvent les maladies se terminent à certains jours déterminés , la saison , le climat , le tempérament du malade , le genre de la maladie , & enfin les remedes , avancent ou retardent plus ou moins la coction , & par conséquent la crise. Mais , quoiqu'on puisse négliger les jours sans beaucoup risquer , on doit faire une attention particuliere aux temps d'irritation , de coction & d'évacuation critique : autrement on courroit risque de troubler la nature dans son travail , on négligeroit l'occa-

sion de l'aider ou de la modérer ; en un mot , cette conduite seroit exposée à des inconvénients on ne peut pas plus grands. La marche de la maladie est déterminée par des phénomènes qui paroissent dans les trois temps , & qu'il faut distinguer avec grand soin , & non pas les heures ni les jours de la maladie. Le temps d'irritation ou de crudité (*voyez* l'article CRUDITÉ) est plus ou moins long , ainsi que les deux autres , par les raisons rapportées plus haut. Nous terminerons cet article par donner les signes qui indiquent la coction & la crise dans les maladies aiguës , en ajoutant les règles selon lesquelles on doit se conduire dans ces deux temps. *Voyez* pour les signes du premier temps les articles CRUDITÉ & MALADIES AIGUES.

La coction est le travail de la nature , ou l'effort qu'elle fait pour rendre la matiere morbifique propre à être évacuée , en la rendant plus analogue aux différents couloirs par lesquels elle doit être expulsée. L'action des solides , aidée du mouvement intestin des humeurs , opere la coction ; on reconnoît qu'elle commence aux signes suivants. Les fonctions vitales commencent à s'exercer avec plus de force , & en même temps plus de facilité ; le pouls s'élève & se développe ; il se ramollit ; la respiration est plus grande. Les symptômes propres à la maladie diminuent , le ventre se détend un peu ; les urines sont plus chargées , & déposent un sédiment blanc , égal , & d'une moyenne consistance ; la peau , de sèche & aride qu'elle étoit , devient moite. C'est sur-tout vers la fin des redoublements dans les fièvres que ces signes de coction se manifestent davantage. Le médecin doit se contenter alors d'observer le travail de la nature , & de le suivre pas à pas ; de soutenir les forces du malade , si elles paroissent s'affoiblir un peu trop ; de les diminuer , si elles sont trop grandes ; & de ne rien faire , si elles sont à un degré convenable pour procurer la coction & l'excrétion de la matiere morbifique.

Si aucun obstacle n'arrête ce précieux travail de la nature , la matiere morbifique commence à s'évacuer ;

ce quelle fait quelquefois tout d'un coup, & par un redoublement qui fait craindre pour la vie du malade, sur-tout quand on ne sçait pas bien distinguer les mouvements critiques des symptômes propres de la maladie. Cette crise subite s'annonce par une augmentation de force & de chaleur, par une plus grande vitesse dans le pouls, avec développement & mollesse de l'artere, par une respiration profonde, lente & difficile; par une anxiété considérable dans les entrailles, qui est tantôt accompagnée d'insomnies, tantôt d'assoupissement, & tantôt de délire; par un engourdissement & une pesanteur extraordinaire dans les membres; & enfin quelquefois par des vertiges, des surdités, & un affoiblissement momentané de tous les sens.

Outre ces signes généraux, il y en a encore de particuliers à chaque maladie, & qui indiquent les voies particulières que la nature choisit pour évacuer la matière morbifique. *Voyez* les articles **POULS**, **URINES**, **EXCRÉMENTS**.

Les signes rapportés plus haut, ayant duré plus ou moins long-temps, alors il survient une évacuation, soit par les selles, soit par les sueurs, soit par les crachats, quelquefois une hémorrhagie du nez, d'autres fois une excrétion abondante d'urine.

Il arrive aussi, dans certaines maladies, que l'exacerbation critique finit non par une excrétion, mais par un transport d'humeur d'une partie à une autre. *Voyez* **DÉPOT CRITIQUE**, & **MÉTASTASE**.

Dans beaucoup de maladies, la crise ne se fait pas si subitement, ni si violemment; mais l'excrétion critique arrive ou se fait successivement, & à plusieurs reprises, sans trouble, mais toujours avec diminution des symptômes de la maladie, & un vrai soulagement du malade.

C'est sur-tout dans le moment de l'exacerbation critique, qu'il faut bien se donner de garde de rien faire qui puisse troubler l'ouvrage de la nature. Un seul lavement est quelquefois capable de procurer la mort, en dérangeant la crise. Quand l'évacuation critique est

déterminée par telle ou telle voie, il faut alors aider la nature : si c'est par les selles, on prescrit un minoratif ; si c'est par les sueurs, on emploie quelques légers diaphorétiques ; & si c'est par l'expectoration, on la facilite par les moyens connus & rapportés dans leurs lieux.

On ne sçauroit trop recommander de s'attacher, dans le traitement des maladies aiguës, à bien distinguer les temps de *crudité*, de *côction* & de *crise*. Pour ne pas prolonger cet article au-delà de ses bornes, nous nous réservons de suppléer, dans l'article MALADIES AIGUES, ce qui pourroit manquer dans celui-ci.

CROUTES DE LAIT, f. f. pl. petite éruption écailleuse, qui couvre tout le corps ou quelque partie. Voyez MALADIES DES FEMMES EN COUCHE.

CRUDITÉ, f. f. qualité de la nourriture qui séjourne dans l'estomac, & qui n'a point subi la côction nécessaire pour former du bon chyle.

Ce terme, qui peut s'étendre jusqu'aux matieres contenues dans les vaisseaux, s'applique ordinairement au sujet de celles qui sont contenues dans l'estomac & les intestins, que l'on appelle *premieres voies*.

On reconnoît les crudités, aux rapports pourris qui viennent après la digestion, aux aigreurs auxquelles on peut être sujet, aux vents, aux pesanteurs d'estomac, au dégoût, au défaut d'appétit, quelquefois même aux envies de vomir, & aux déjections liquides & très-fétides.

Les crudités de l'estomac viennent, en général, de la foiblesse de ce viscere, ou de la quantité & de la mauvaise qualité des aliments ; ce qui fait que le chyle qui en sort est crud & indigeste.

L'élixir de Garus, à la dose d'une cuillerée à café dans du vin, avant le repas, est un bon remede contre les crudités. On peut faire usage aussi, avant de dîner, de vingt grains de magnésie, & de six grains de rubarbe.

D'ailleurs on remédie à cet état, en suivant le traitement que nous avons indiqué dans la Cacochymie & dans

dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* CACOCHYMIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

CRUDITÉ, se dit encore du premier temps des maladies aiguës. C'est un état de la maladie où la matière morbifique est autant éloignée qu'elle puisse l'être & de la nature des humeurs, & du degré d'élaboration nécessaire pour qu'elle soit évacuée; c'est le temps d'une maladie qui précède celui de coction. *Voyez* MALADIES AIGUES & CRISE.

CUCURBITAINS ou CUCURBITAIRES, f. m. pl. vers plats, ovales, blancs, semblables à des pépins de courge. Ce ne sont que des portions du ver solitaire, qui se sont détachées dans leurs articulations. *Voyez* VER SOLITAIRE.

CYNANTROPHIE, f. f. délire dans lequel les malades se croient changés en chien, & en imitent les actions. Cette maladie est peu commune: elle vient presque toujours du vice du cerveau, & exige, outre les remèdes indiqués à la mélancolie, de la dissipation, de l'exercice & de la gaieté. C'est un symptôme de la mélancolie hypochondriaque & de la rage. *Voyez* RAGE, MÉLANCOLIE HYPOCHONDRIQUE.

(D A N)

DANSE DE SAINT-WIT, espece de maladie convulsive, à laquelle les enfants sont quelquefois sujets: c'est une maladie assez rare.

Elle attaque les enfants des deux sexes, depuis l'âge de dix ans jusqu'à la puberté. Elle se fait connoître par les symptômes suivans: le malade commence à boiter, & à ressentir une foiblesse dans une de ses jambes; ce qui augmente au point qu'il ne peut plus se soutenir dessus, & qu'il la traîne après soi, comme font les impotents: il ne peut retenir sa main un instant dans la même situation; les contorsions convulsives de cette partie l'obligent à la changer sans cesse de place, quelque effort qu'il fasse pour la fixer: lorsqu'il veut boire,

il fait mille gestes & mille contours, comme les joueurs de gobelets, jusqu'à ce que, se trouvant à la portée de la bouche, il puisse fixer le verre avec les levres; pour lors il avale d'un trait précipité la boisson qui y est contenue; ce qui fait un spectacle original.

Tous les auteurs qui ont traité de cette maladie, prétendent qu'elle est produite par des convulsions; cependant, quand on considère les mouvements que font ceux qui en sont atteints, il semble qu'ils approchent plus du tremblement; ce qui feroit penser que cet état seroit à demi convulsif, & à demi paralytique.

La cause immédiate de cette maladie est, sans contredit, la mauvaise constitution des nerfs ou du fluide nerveux; mais la cause éloignée vient des premières voies, c'est-à-dire de l'estomac qui se trouve chargé de mauvais levains qui passent dans le sang, & de-là dans les nerfs, & qui causent les agacements qu'on observe dans cette maladie : les enfants qui en sont atteints sont ordinairement sujets aux vers.

Le traitement doit tendre à évacuer les mauvais sucs de l'estomac, à corriger l'épaississement des humeurs; à raffermir les parties, si c'est la disposition paralytique qui domine; & à les relâcher, si c'est l'état convulsif qui l'emporte.

On commencera par une saignée faite au bras, si l'enfant est sanguin, & que les parties soient plus convulsives que paralytiques; immédiatement après, on lui fera prendre deux grains de tartre émétique dans une chopine d'eau, pour évacuer l'estomac. Le soir, on donnera à l'enfant quatre grains de pilules de cynoglosse; le lendemain on le purgera avec la médecine suivante :

Prenez, *Un gros de Séné.*

Un gros de Crème de Tartre.

Vous laisserez infuser le tout dans un demi-setier d'eau bouillante, pendant une demi-heure, sur les cendres chaudes.

Veus y ajouterez

Dix grains de Poudre Cornachine.

Trois gros de Sirop de Rhamno.

pour une prise.

Le soir, on lui donnera la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Cerises, une once.*

De Thériaque récente, un scrupule.

De Laudanum liquide, huit gouttes,

pour avaler en une fois, en se couchant.

On aura soin de purger l'enfant, comme ci-dessus, de deux jours l'un, jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus aucune preuve de mauvais levain dans l'estomac.

Les jours où on ne purgera pas l'enfant, on lui donnera de l'électuaire suivant:

Prenez, *De Conserve d'Absinthe,*

*D'Ecorce d'Orange, de chaque
une demi-once.*

De vieille Thériaque,

*De Noix-Muscade confite, de chaque un gros
& demi.*

Faites une espece de marmelade, avec une suffisante quantité de sirop d'écorce d'orange.

Le malade prendra de cet électuaire, gros comme une noisette, le matin à jeun, & sur les cinq heures du soir, pendant huit ou dix jours, en lui faisant boire un petit verre du vin suivant:

Prenez, *De Racine de Pivoine, d'Enula-Campana
& d'Angélique, de chaque une once.*

De Feuilles de Sauge,

De Chamædris,

De Marrube blanc,

*De petite Centaurée, de chaque
une poignée.*

De Baies de Genievre,

D'Ecorce d'Orange, de chaque deux gros.

Battez le tout dans un mortier, & faites-le infuser ensuite sur des cendres chaudes, pendant douze heures, dans trois pintes de bon vin blanc.

Passiez le tout; l'enfant en prendra un petit verre, qui en contiendra quatre ou cinq cuillerées.

Il faut observer de répéter les purgations, quelquefois même la saignée, selon qu'on s'apperçoit que l'enfant a plus ou moins de mouvements convulsifs.

Au reste, on reconnoît que les remedes font quel-

que effet, quand les mouvements sont moins fréquents, & quand il fixe sa main avec plus de fermeté.

Quand les tremblements sont bien fréquents, & que l'on s'apperçoit, en touchant le bras, qu'il y a moins de roideur, c'est une preuve que cette maladie est d'une nature moins convulsive; il faut pour lors ménager les saignées, & appuyer davantage sur les émétiques & les purgatifs; & l'on peut employer les remèdes que nous indiquons dans la paralysie & dans le tremblement. *Voyez* PARALYSIE, TREMBLEMENT.

Il est bon d'observer qu'il faut, toutes les fois que l'on purge, ou que l'on donne l'émétique aux enfants atteints de cette maladie, leur prescrire le soir les pilules de cynoglosse, ou la potion calmante que nous avons décrite ci-dessus.

Pour éviter la récurrence, il faut avoir soin de faire saigner de temps en temps les malades, de les purger, de leur faire observer un régime très-exact, & de travailler à fortifier leur estomac par les remèdes indiqués dans la foiblesse d'estomac. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DARTRE, f. f. est une maladie de la peau, que l'on nomme quelquefois *herpe*.

Il y a plusieurs especes de dartres; quand elles sont séparées les unes des autres, comme il arrive à celles qui ont leur siege sur le visage, on les appelle *discrettes*. On les reconnoît, parce qu'elles s'élèvent en pointe, qu'elles ont une base enflammée, dont la rougeur & la douleur disparaissent, après qu'elles ont jeté la petite quantité d'humeur qu'elles contenoient; après quoi, elles se sechent d'elles-mêmes.

Si les pustules sont réunies plusieurs ensemble, ordinairement en forme circulaire ou ovale, elles constituent les dartres confluentes, qui sont ordinairement malignes, corrosives, accompagnées de grandes démangeaisons, qui se changent quelquefois en douleurs très-vives.

Quand les boutons sont petits, ramassés, accompagnés communément d'inflammation tout autour, que leurs pointes se remplissent d'une matiere blanchâtre,

& se couvrent ensuite d'une croûte ronde, la dartre ainsi formée, prend le nom de *miliaire*.

Il arrive quelquefois que l'humeur dartreuse est si âcre & si corrosive, qu'elle pénètre dans la substance de la peau, & la détruit; on l'appelle pour lors *dartre rongeante*.

Toutes ces especes de dartres reconnoissent pour cause l'âcreté de la lymphe, qui s'arrête dans les vaisseaux capillaires ou dans les glandes qui regnent sur la peau, & qui se présente sous différentes faces, selon les différentes parties où elle séjourne. Il y a bien des choses qui peuvent occasionner cette âcreté particulière de la lymphe, comme le virus vérolique, scorbutique, cancéreux, &c. Le vice particulier de la lymphe, qui est héréditaire ou accidentel, le défaut de transpiration qui rend le sang grossier, & la lymphe chargée de parties excrémentitielles, âcres & mordantes; les évacuations périodiques supprimées, comme les regles, les fleurs-blanches, les sueurs, l'écoulement par les hémorrhoides, &c.

Les dartres qui viennent sur le visage, & que nous avons appelées *discrettes*, se guérissent presque ordinairement d'elles-mêmes; elles suppurent & se dessecchent presque aussi-tôt; on peut seulement avoir l'attention, dans ce cas, de laver son visage, plusieurs fois par jour, avec de l'eau de guimauve tiède, de le frotter ensuite avec un linge propre.

La seconde espece de dartre, que nous avons nommée *confluente*, ne vient jamais à maturité; il en sort seulement une humeur claire, quand on se grate: elle est très-opiniâtre; &, quand on s'en croit délivré, elle renaît de nouveau.

Le traitement des dartres en général demande des préparatifs longs & suivis, pour pouvoir en obtenir la guérison; il faut, avant tout, faire saigner le malade au bras, s'il n'est point trop épuisé & si son âge le permet, en observant de lui faire prendre auparavant, pendant quelques jours, la tisane qui suit:

Prenez, *De la Racine de Patience sauvage mondée, coupée par morceaux, une once & demie.*

Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à une pinte.

Faites-y infuser ensuite

De la Réglisse effilée, deux gros.

Passiez, & ajoutez.

Deux gros de Sel de Glauber.

La dose est de trois ou quatre verres tiedes par jour, continués pendant huit jours.

Après l'usage de cette tisane, on fera prendre au malade le bouillon suivant:

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage,*

De grande Bardane, lavées & coupées par tranches, de chacune une once.

Faites-les bouillir avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

Ajoutez, à la dernière demi-heure,

De Cerfeuil,

Des Sommités de Houblon,

De Fumeterre,

De Cresson de Fontaine, de chaque une demi-poignée.

Passiez le tout, pour prendre un bouillon le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, en faisant fondre dans celui du matin deux gros de sel de Glauber, & une once de sirop de pomme.

On continuera ce bouillon pendant cinq ou six jours.

Avant de prendre chaque bouillon, on fera usage d'une prise de la poudre suivante:

Prenez, *De l'Antimoine crud, une demi-once.*

De l'Æthiops minéral, deux gros.

Réduisez le tout en poudre fine, & mêlez-le exactement. Les adultes en prendront un demi-gros, les enfants quinze ou vingt grains, dans du pain à chanter, deux fois par jour.

On observera de purger le malade, avec une médecine, tous les huit jours.

Après cette préparation, on passera aux remèdes appropriés à chaque espèce de dartre en particulier.

Celle que nous avons appelée *discrette* est si bénigne, qu'elle n'a presque pas besoin du secours de l'art; il suffit seulement de prendre la tisane de patience, que nous avons décrite ci-dessus, de boire beaucoup de petit-lait clarifié, de se purger, & de se laver le visage, plusieurs fois par jour, avec de l'eau de guimauve tiède, ou du lait chaud.

La seconde espece, que nous avons nommée *confluente*, exige une préparation très-longue, telle que celle que nous venons de proposer; après quoi, on fera usage des bols suivans, que l'on continuera pendant huit ou quinze jours, selon la force du mal & l'état du malade.

Prenez, *De l'Æthiops minéral, un scrupule.*

De la Poudre de Cloportes,

De la Gomme Ammoniaque, de chaque quinze grains.

Incorporez le tout avec suffisante quantité de conserve de fumeterre, pour former trois bols à prendre en trois fois, de deux jours l'un, le matin à jeun, en se purgeant tous les dix jours.

À l'égard des remèdes extérieurs, on ne peut & on ne doit les employer que quand on a bien préparé le malade, & qu'on n'a aucun lieu de craindre de faire rentrer la dartre. Dans ce cas, on peut se servir du suc de plantain, ou de celui de morelle dans du vinaigre, dont on arrose la partie, ou de l'onguent qui suit:

Prenez, *De la Graisse de Porc récente, une demi-livre.*

De la Céruse, quatre onces.

Du Mercure sublimé corrosif, un gros.

On nettoiera la graisse; on la lavera plusieurs fois dans l'eau; on la fera fondre par un feu lent, dans un plat de terre vernissé; & puis on mêlera peu à peu la céruse avec le sublimé qu'on aura auparavant réduit en poudre subtile; on agitera l'onguent jusqu'à ce que les ingrédients soient bien unis: on en frottera les dartres deux fois par jour, le matin en se levant, le soir en se couchant.

Dans les dartres miliaires, il est très-essentiel de suivre tout ce que nous avons dit au sujet des remèdes intérieurs. À l'extérieur, on peut ouvrir la pointe des

boutons avec des ciseaux, quand ils seront parvenus à maturité ; on peut y appliquer aussi un peu de cérat de Galien, de l'onguent de pompholyx, & de l'emplâtre de Nuremberg, décrit à l'article BRULURE.

On peut aussi, & avec plus de sûreté, faire un usage familier de la composition qui suit :

Prenez, *D'Eau distillée de Sureau, une chopine.*

De Mercure précipité rouge, un gros.

Mêlez le tout, pour en baigner la dartre plusieurs fois par jour, & pour en appliquer une compresse le soir en se couchant.

Les dartres rongeantes sont celles qui demandent la préparation la plus longue, le régime le plus exact, & la plus grande constance dans l'usage des remèdes ; c'est le même traitement que ci-dessus : voici un onguent qui fait des merveilles dans ce cas.

Prenez, *De l'Onguent blanc de Rhafis, deux onces.*

Du Mercure précipité blanc, deux gros.

Mêlez le tout pour former un onguent, dont on frottera les dartres, pendant six jours de suite, le soir en se couchant. Si elles ne se dissipent pas, on ajoutera à cet onguent un gros de précipité rouge.

Au reste il faut, dans le traitement des dartres, être très-exact sur le régime, ne point employer inconsidérément les remèdes extérieurs, & suivre, sans se rebuter, tout ce que nous avons détaillé dans cet article.

DÉFAILLANCE, f. f. se dit de la diminution des forces vitales, qui tendent à s'éteindre.

La défaillance vient de l'épuisement des esprits, occasionné par des exercices violents, des maladies longues, une diète opiniâtre, par des évacuations copieuses & abondantes : quand cet état est poussé un peu loin, il survient des syncopes, & la mort s'ensuit. *Voyez SYNCOPÉ.*

Il y a aussi une espèce de défaillance qui provient de l'usage trop fréquent des saignées, ou à la suite de quelques blessures. *Voyez MALADIES DU SANG.*

DÉGOUT, f. m. se dit de la répugnance que l'on a à prendre des aliments.

Le dégoût s'annonce par une opposition marquée

pour la nourriture, accompagnée ordinairement de soif & d'ardeur à l'estomac, de rapports, de pesanteur & de douleur, quand on a mangé.

Plusieurs causes peuvent occasionner le dégoût; d'un côté, ce sont des aliments indigestes qui croupissent dans l'estomac, qui énervent l'action de ses fibres, & qui altèrent la vertu des suc digestifs; de l'autre, c'est le défaut des suc propres à la digestion, tels que la bile & le suc pancréatique, dont la source peut être interceptée dans des obstructions, comme dans la jaunisse; par des évacuations abondantes, comme après la salivation, après un diabète & après des sueurs considérables; ou parce que les mêmes suc, qui se séparent dans l'estomac, abondent trop en sérosité, & n'ont point assez d'action sur les fibres de l'estomac, comme on le voit dans les grands buveurs d'eau, qui énervent leurs suc & en émoussent l'action. Enfin le dégoût peut être produit par le relâchement considérable de l'estomac, qui devient insensible à l'action des suc: on en voit des exemples parmi ceux qui ont fait de grands repas, qui ont distendu leur estomac outre mesure, ou dans ceux dont l'estomac devient paralytique.

Il arrive quelquefois que le dégoût, loin d'être une maladie, est un signe salutaire: la répugnance que nous éprouvons pour certains aliments, vient de ce qu'ils se digèrent difficilement dans notre estomac, ou de ce qu'ils sont contraires à notre tempérament.

Quand, dans les grandes chaleurs, les tempéraments chauds sentent de la répugnance pour les aliments échauffants, comme la viande & les boissons, comme les liqueurs spiritueuses, ils doivent regarder ce sentiment naturel comme une bonne leçon pour se nourrir d'aliments contraires. Ceux qui éprouvent ces sortes de dégoûts, ressentent ordinairement une douleur à l'orifice supérieur de l'estomac, avec soif & nausées, amertume de bouche, vomissement. Ces sortes de personnes ont communément l'haleine forte, & des rapports d'œufs couvés: il faut pour lors corriger ce vice naturel de l'estomac, en faisant usage des aliments tirés des végétaux, en ne buvant que très-peu de

vin, & en faisant un grand choix dans son régime.

Quand, au contraire, le dégoût se déclare pour des aliments lourds & pesants, c'est une preuve que l'on a l'estomac froid, & qu'il faut une nourriture échauffante : dans ce cas, on ressent des rapports aigres, des pesanteurs & quelques envies de vomir, & l'on rend des matieres visqueuses & glaireuses avec les selles; ce qui prouve la lenteur de la digestion : il faut pour lors faire usage de la soupe à la viande, de la chair des vieux animaux, comme du bœuf, du mouton, quelquefois de la viande noire, qui se digere, dans ce cas, très-facilement. Le vin pur, le café & les liqueurs échauffantes, prises en petite quantité, conviennent assez dans ces sortes de tempéraments.

Si le dégoût se déclare dans un tempérament chaud, & qu'il vienne d'une nourriture échauffante, ce que l'on connoît aux signes que nous avons indiqués ci-dessus, il faut mettre le malade à l'usage des délayants, de la limonade, des eaux de groseille prises en grande quantité; après quoi, on le purgera avec un vomitif, s'il éprouve des nausées ou des envies de vomir, sinon on se contentera de le purger doucement; car, dans ces sortes de cas, l'estomac est fort sensible : on lui prescrira ensuite les eaux de Forges ou les eaux épurées de Passy, dont il prendra une pinte ou deux par jour, en observant d'y faire fondre un demi-paquet de sel de Seignette, pour tâcher de donner de la liberté au ventre. Si ces remèdes ne réussissoient point, on feroit prendre au malade les bains ou les demi-bains domestiques, & les bouillons que nous avons décrits dans l'article Acreté, dont il continueroit l'usage pendant huit jours. *Voyez* ACRETÉ. Il faut aussi qu'il observe un régime rafraîchissant. *Voyez* RÉGIME.

Quand le dégoût vient d'un estomac trop froid, il faut d'abord réformer la nourriture, & se mettre à l'usage, pendant quelques jours, d'une infusion de feuilles de chicorée sauvage; après quoi, on se purgera une ou deux fois, selon le besoin : immédiatement après, on boira plusieurs verres par jour d'une infusion d'écorce de citron. On peut aussi, dans ce cas,

prendre du café, un peu de vin pur, un demi-gros de confection alkermès, deux cuillerées d'elixir de Garus, & suivre ce que nous indiquons dans la foiblesse d'estomac, & sur-tout éviter les aliments indigestes. *Voyez* FOIBLESSE D'ESTOMAC.

DÉLIRE, f. m. C'est une espece particuliere de dérangement dans les fonctions animales, un égarement de l'esprit, qui fait juger faussement des objets.

Le délire est accompagné de fièvre, ou sans fièvre. On distingue trois sortes de délire; la premiere, qui s'excite par une cause interne, & est différente des idées simples; la seconde, lorsque de ces idées il suit un jugement; la troisieme est, quand ces idées sont présentées à l'ame comme plus ou moins agréables ou désagréables, & sont accompagnées d'agitation du corps, de mouvements plus ou moins violents.

La cause immédiate du délire vient du changement de la disposition du cerveau. Le délire peut donc être produit par tout ce qui peut augmenter ou retarder le cours des liquides dans cette partie; telles sont les passions vives, comme le chagrin, la tristesse, la congestion & l'abondance du sang & des humeurs dans cette partie; par le séjour d'une matiere âcre & caustique, qui irrite les membranes du cerveau, & y cause une nouvelle espece de sensation: c'est particulièrement ce délire qui accompagne les fièvres & les maladies aiguës.

Quand le délire vient de l'inflammation du cerveau, ce qui s'annonce par une fièvre violente, un poulx dur & plein, des yeux enflammés, des hémorrhagies, & par l'examen du tempérament du malade, il faut traiter cette maladie comme une véritable inflammation. La saignée au pied, plus ou moins répétée, celle de la jugulaire, les lavements, les boissons abondantes, la diete, les sangsues, & généralement tout ce qui peut détourner l'humeur de la tête, convient dans cette occasion; tels sont aussi les bains tièdes des pieds, les fomentations émollientes sur la tête, & faire donner au malade le plus de repos & de tranquillité qu'il est possible,

Quand le délire est occasionné par une matiere âcre qui se porte au cerveau , comme on le voit tous les jours dans les fievres putrides & dans les fievres malignes , après les saignées multipliées , il faut bien se donner de garde d'avoir recours à la saignée , qui ne peut qu'augmenter l'engorgement du cerveau , en y attirant plus abondamment la matiere des premieres voies , & en augmentant la foiblesse & l'épuisement du malade ; il faut , dans ce cas , avoir recours aux purgatifs unis aux cordiaux légers , aux lavements , aux emplâtres vésicatoires , que l'on appliquera au cou , aux jambes , & que l'on laissera suppurer pendant quelques jours. Quand l'épuisement est trop grand , on peut faire mettre les pieds du malade dans l'eau tiede , & appliquer sur l'extérieur de la tête des serviettes trempées dans l'eau froide : ce remede est sur-tout efficace , quand le délire est occasionné par une matiere âcre qui séjourne dans ces parties , & qui met les nerfs dans une crispation , une irritation & une chaleur considérable.

Si le délire vient à la suite de quelque chagrin violent , ou de quelque révolution subite de joie ou de peine , il faut pour lors tenter le moins de remedes qu'il est possible , se garantir sur-tout de la saignée , purger de temps en temps le malade , lui prescrire un régime fort doux , & principalement tâcher de le ramener , en éloignant de son esprit les causes de son délire : il faut quelquefois avoir recours aux expédients singuliers , comme à la musique , aux chants , à la danse , pour substituer de nouvelles idées plus fortes. Il faut avoir soin d'opposer toujours des affections contraires à celles qui sont dominantes.

DÉMANGEAISON, f. f. sensation désagréable dans quelque partie extérieure du corps , qui nous oblige de gratter , pour la faire cesser.

Il paroît que la démangeaison consiste dans une irritation des mamelons nerveux : c'est une lympe âcre qui se verse sur ces parties , qui les irrite , & produit les douleurs que nous éprouvons dans les différentes parties du corps.

Les remedes qui conviennent dans les démangeaisons, sont ceux que nous avons décrits dans les articles ACRETÉ, ACRIMONIE, BOUILLONNEMENT DES HUMEURS, AGITATIONS, &c. qui consistent dans la saignée, les délayants, la diete, les purgations, & le grand usage des boissons aqueuses. A l'égard des remedes extérieurs, on recommande l'onguent que nous avons décrit dans l'article Dartre. Voyez DARTRE. On peut aussi se servir du mucilage que l'on retire de l'écorce moyenne du tilleul. On recommande aussi l'onguent de céruse, uni aux fleurs de soufre. Quand les démangeaisons sont douloureuses, on se sert du jus de citron & des fleurs de soufre, mêlés ensemble. Les démangeaisons occasionnées par les engelures, se guérissent avec de l'esprit-de-vin ou de l'esprit-de-sel pur, dont on se frotte les mains. Dans la démangeaison des paupieres, on se sert du collyre suivant:

Prenez, *Des Eaux d'Euphrase,*

De Fenouil, de chaque une once.

De la Tuthie préparée, dix-huit grains.

Du Vitriol blanc, un demi-gros.

Mêlez le tout pour un collyre, dont on laissera tomber quelques gouttes dans l'œil, deux ou trois fois le jour.

Il y a une espece de démangeaison occasionnée par l'attouchement des insectes, comme les chenilles, ou par la piquure, comme les cousins, ou par le frottement de l'ortie : il ne faut, pour en être soulagé, que laver la partie plusieurs fois avec un peu d'eau de Luce ; ou, quand on n'a pas de cette liqueur, on se sert de l'esprit-de-vin.

Quand tous les remedes que nous avons indiqués ne fussent pas pour détruire les démangeaisons qui sont occasionnées par quelque froid qui aura supprimé la transpiration, & qui retient l'humeur âcre qui les cause, il faut faire usage de la tisane suivante:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*

De Squine coupée par tranches.

De Salsépareille, de chaque trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Passiez la liqueur, & coupez-la avec une décoction d'orge. On prendra trois ou quatre verres par jour de cette boisson, pourvu que le malade ne soit ni trop maigre, ni trop sec, ni trop échauffé.

On conseille, dans les démangeaisons, l'ail pilé avec la graisse de porc, en maniere d'onguent, auxquels on ajoute de la racine d'aunée pulvérisée. On fait aussi beaucoup de cas d'un liniment composé avec le suc de fumeterre & de patience, un peu de bon vinaigre & un peu de miel : il en est de même de l'onguent fait avec le suc de la grande scrophulaire, cueillie au mois de Mai, & incorporée avec de la cire & de l'huile. On peut essayer tous ces remedes, & choisir celui qui convient le mieux.

DÉMENCE, f. f. perte de raison & de mémoire, sans fièvre & sans fureur, comme il arrive aux vieillards décrépits.

Cette maladie provient de l'obstruction des vaisseaux du cerveau, qui charrient les esprits animaux dans les nerfs. Cette maladie est incurable, sur-tout lorsqu'elle vient de vieillesse. Quand elle se déclare dans la jeunesse, elle exige le même traitement, à peu près, que la folie. *Voyez* FOLIE.

DENT. *Voyez* MAUX DE DENTS, & DENTITION.

DENTITION, f. f. C'est la sortie naturelle des dents, qui se fait depuis le moment de la naissance, jusqu'à l'adolescence.

Les dents ne sortent des gencives où elles sont renfermées, que vers le sixieme, le septieme ou le huitieme mois, quelquefois cependant ou plus tôt ou plus tard : les dents canines sortent les premieres, ensuite viennent les incisives, & enfin les molaires.

On observe communément que les dents sortent successivement dans l'espace de deux années. Environ à sept ans, il vient d'autres dents à la place des premieres ; & à vingt-un ans environ, on voit paroître les deux dernieres dents molaires, que l'on appelle

dents de sagesse : quelquefois ces dents ne viennent que dans un âge beaucoup plus avancé.

Les signes qui annoncent l'éruption des dents, sont la chaleur contre nature de la bouche, la démangeaison, l'enflure & la douleur des gencives, l'écoulement abondant de salive : quelquefois même, quand les dents sont grosses, & que les gencives sont d'un tissu plus ferme, les accidents qui s'ensuivent sont encore plus violents ; il survient des inflammations à la bouche, des insomnies, des inquiétudes, des coliques, de la fièvre, un flux de ventre avec des déjections verdâtres, & des convulsions.

Dès qu'il est bien constaté, par les différents accidents que nous venons de rapporter, que ce sont les dents qui causent tous ces désordres, on doit d'abord presser le bord des gencives avec le doigt, faire mâcher aux enfants du mucilage de psyllium, de la pulpe de racine de guimauve, de la moëlle de veau, du cerveau de lievre, pour ramollir les gencives. Lorsque les dents font enfler considérablement les gencives, & y causent des douleurs violentes, il faut avoir recours au bistouri, qui, en faisant cesser le tiraillement des fibres, emporte souvent le mal, comme par enchantement.

Si la dentition est accompagnée de convulsions, il faut la combattre avec tous les remèdes que nous avons prescrits dans les convulsions, que l'on doit cependant donner à plus petite dose ; telle est, par exemple, la poudre de Guttete, à douze grains, dans deux gros de sirop de pavot blanc ; ou, si l'on aime mieux, on fera prendre à l'enfant vingt-quatre grains de poudre de la Comtesse, délayés dans un petit verre d'eau, dans laquelle on ajoutera vingt gouttes d'esprit de corne-de-cerf. On ne doit point négliger de donner des lavements, pour diminuer les tranchées : on peut même avoir recours à la saignée, si les enfants ont passé l'âge de six ans, qu'ils soient d'un bon tempérament, & que les douleurs soient fort vives.

Les enfants ne sont pas les seuls qui soient sujets aux maux de dents ; les adultes en sont tous les jours cruel-

lement tourmentés. Quand la dent est totalement gâtée, le meilleur parti à prendre est de la faire arracher, ou du moins plomber. On peut faire usage, dans la violence de la douleur, d'un peu de coton trempé dans un demi-scrupule d'huile béroardique que nous allons décrire, mêlée avec des huiles essentielles de canelle, de girofle & de gaïac, de chacune deux gouttes; on introduit ce coton dans la dent creusée qui fait mal.

Prenez, *D'Huile d'Amandes douces, une once.*

Un peu de Racine d'Orcanette en poudre.

Ajoutez-y, *Deux gros de Camphre.*

Deux scrupules d'Huile essentielle de Citron.

Gardez cette huile pour le besoin.

Quand les remèdes que nous venons d'indiquer ne réussissent point, on peut avoir recours à l'emplâtre qui suit.

Prenez un emplâtre de mastic, de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous; placez-y au milieu deux grains d'opium, & quatre gouttes d'huile de succin. Cet emplâtre s'applique sur les tempes, dans les maux de dents violents.

Malgré les effets de ces remèdes, dans l'intervalle des douleurs, il faut laver la bouche avec une décoction de racine d'ellébore noir dans du vin. On peut faire usage aussi de la persicaire broyée, & appliquée sur la dent, jusqu'à ce qu'on en ressente la chaleur. La racine de pyrethre macérée dans le vinaigre, & la décoction de sabine dans la bière, que l'on remue pendant quelque temps dans la bouche, produisent aussi de bons effets.

Quand la douleur, ou le frottement occasionné par les instruments dont on peut s'être servi dans les maux de dents, les ont ébranlées, on peut, pour les raffermir, mâcher un morceau de racine de mouron à fleur violette, & laver sa bouche avec une décoction d'une poignée d'argentine dans un demi-setier de vinaigre.

DÉPILATOIRE, s. m. remède qui fait tomber le poil.

Comme les poils forment très-souvent une incommodité & un désagrément sur quelque partie du corps, on cherche les moyens de s'en délivrer: on se sert, pour
cet

cet effet, des remedes gluants ; mais ils font beaucoup de mal, & agissent de la même façon que font les pinces : il vaut beaucoup mieux avoir recours aux remedes qui attaquent les poils & qui les détruisent en ménageant la peau ; tels sont les suivans :

Prenez, *De la Gomme de Lierre, une once.*

De l'Orpiment,

Des Œufs de Fourmis,

De la Gomme Arabique, de chaque un gros.

Réduisez le tout en poudre, & faites-en un liniment avec suffisante quantité de vinaigre.

Ambroise Paré donne la composition suivante, comme un fort bon dépilatoire :

Prenez, *De la Chaux vive, trois onces.*

De l'Orpiment, une once.

Faites dissoudre la chaux dans l'eau, & mêlez le tout ensemble. Il est bon d'observer que ce remede brûle la partie, quand on l'y laisse trop long-temps : il faut, quand on l'a appliqué, gratter avec le doigt, pour voir si le poil se détache, & aussi-tôt jetter beaucoup d'eau dessus, & l'essuyer.

Ce dépilatoire, comme l'on voit, demande beaucoup de ménagement & de circonspection dans l'usage qu'on en peut faire : voici celui dont se servent nos baigneurs dans les bains de propreté.

Sur huit onces de chaux vive, mettez une once d'orpiment : après avoir réduit ces deux matieres en une poudre très-fine, vous les mêlerez bien exactement ; puis vous les passerez par un tamis, ayant grand soin de ne pas respirer cette poussiere. On conservera cette poudre dans une bouteille bien bouchée. Quand on en voudra faire usage, on y mêlera un huitieme de farine de seigle ; on versera ensuite sur le tout un peu d'eau tiede, & l'on en formera une pâte, que l'on appliquera sur les endroits dont on veut faire tomber le poil : on laisse cette pâte quelques minutes, en l'humectant, de peur qu'elle ne se seche ; & aussi-tôt que la pâte s'en va avec le poil, il faut jetter de l'eau sur la partie ; car, par un plus long séjour, cette pâte endommageroit la peau.

DÉPOT, f. m. amas d'humeur qui se jette sur quelque partie, & qui y forme des tumeurs, des abcès. Voyez ABCÈS, APOSTÈME, TUMEUR, MÉTASTASE. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

DESCENTE, f. f. C'est une tumeur formée par la sortie de quelque partie du bas-ventre, comme les intestins, l'épiploon, &c.

Cette tumeur arrive, soit au nombril, soit dans l'aîne, au sortir des anneaux, soit entre les muscles droits relâchés, soit enfin à l'arcade des vaisseaux cruraux. Lorsque la descente est dans les aînes, on l'appelle *bubonocèle*; au nombril, *exomphale*; dans toute autre partie du bas-ventre, *hernie ventrale*. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie, article HERNIE.

DÉTORSE ou ENTORSE, f. f. Voyez ENTORSE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

DÉVOIEMENT, f. m. Voyez DIARRHÉE.

DIABETES, f. m. C'est un écoulement surnaturel d'urine, qui est accompagné de dépérissement & de consommation.

On distingue le diabetes de l'incontinence d'urine, parce que dans celle-ci le flux est continu.

Cette maladie peut être causée par le relâchement des reins & des conduits urinaires, ou par une trop grande dissolution du sang, qui se tourne en eau.

Les causes qui disposent à cette maladie, sont la boisson trop copieuse d'eau, de bière, de cidre, le trop grand usage de vin, du café, & principalement du thé; les maladies longues, les veilles immodérées, & le trop grand usage des liqueurs spiritueuses.

Les symptômes qui accompagnent le diabetes, sont ordinairement une très-grande soif, une chaleur ardente dans la poitrine, l'abattement des forces: il produit même quelquefois la fièvre hectique. Si on n'y apporte pas remède promptement, les malades périssent par la consommation.

Le traitement de cette maladie est de deux sortes: il consiste, d'un côté, à raffermir les vaisseaux des reins qui sont relâchés; de l'autre, à prescrire des remèdes propres à donner de la consistance au sang & aux humeurs.

Il faut commencer par mettre le malade à l'usage d'une forte décoction d'orge, dont on mettra une demi-poignée dans une pinte d'eau, en y ajoutant un gros de cachou; on prescrira en même temps les bouillons suivans:

Prenez, *De Rouelle de Veau, trois quarterons.*

Sept ou huit Limaçons bien lavés,

& que l'on aura fait écumer dans de l'eau bouillante.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pendant une heure & demie.

Ajoutez-y *De Racine de grande Consoude, une once.*

Des Feuilles d'Ortie blanche,

*De Mille-feuille, de chaque
une pincée.*

Laissez bouillir le tout pendant une demi-heure encore.

Passiez ce bouillon, pour en prendre trois par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre. On continuera ce bouillon pendant sept à huit jours.

Immédiatement après l'usage de ce bouillon, on fera prendre au malade le looch décrit dans l'article Crachement de Sang. *Voyez CRACHEMENT DE SANG.*

On observera en même temps de lui prescrire, trois fois par jour, quinze grains d'yeux d'écrevisses, & vingt-quatre grains de cachou unis ensemble.

Si ses forces le permettent, on le purgera le plus doucement qu'il sera possible de le faire; après quoi, on le mettra à l'usage du lait, pour toute nourriture, qu'on aura soin de lui couper, les premiers jours, avec un tiers d'eau de chaux seconde.

Il continuera l'usage du lait pendant huit ou dix jours; après quoi on le purgera, & on lui fera prendre, quatre fois par jour, les bols décrits à l'article Crachement de Sang. *Voyez CRACHEMENT DE SANG.*

Au reste, le malade doit s'abstenir de boire, le plus qu'il est possible; le peu de boisson qui lui est nécessaire, doit être du vin pur, qui soit très-vieux. Les aliments dont il use doivent être secs: on doit éviter le froid, rester au lit long-temps, & faire de l'exercice.

On se sert, avec succès, d'une flanelle trempée dans

l'oxycrat, que l'on applique sur la partie, & que l'on renouvelle plusieurs fois par jour.

DIARRHÉE, s. f. flux de ventre, qui signifie en général toutes sortes de déjections de matieres liquides, plus fréquentes que dans l'état naturel.

On distingue la diarrhée ou le dévoiement simple de la dyssenterie, en ce que dans celle-ci on rend des matieres muqueuses, accompagnées de sang & de tranchées; ce qui n'arriveroit point dans la diarrhée. Dans l'affection coélique, on rend le chyle dans les excréments; cela suffit pour la distinguer du cours de ventre ordinaire. La lienterie est un flux dans lequel on rend les aliments, sans être presque digérés. Le flux hépatique differe de la diarrhée, par la quantité des matieres que l'on rend, qui sont sanguinolentes, & qui ressemblent à des lavures de chair. Le flux de ventre consiste dans des déjections liquides, mais qui ont éprouvé l'action de l'estomac.

Les causes du cours de ventre viennent de l'irritation des intestins, occasionnée par l'âcreté de la bile & des suc qui se répandent dans l'estomac : les causes éloignées sont des aliments indigestes, le trop grand usage des liqueurs spiritueuses, l'air froid qui supprime la transpiration, les veilles immodérées, les purgatifs violents, & généralement tout ce qui peut enflammer le sang, détourner les matieres âcres qui s'en exhalent, & les faire porter vers les intestins.

Le point essentiel, dans le traitement de cette maladie, consiste à sçavoir si l'on doit l'arrêter ou le laisser subsister. Quand on arrête mal-à-propos le cours de ventre, il peut survenir des maux cent fois plus grands. En général, quand la diarrhée est ancienne, qu'elle est accompagnée d'une foiblesse considérable, on court beaucoup moins de risque d'en arrêter les progrès; mais, quand elle est récente, & qu'elle se déclare avec abondance, il faut bien se donner de garde d'en enchaîner le cours.

Le premier soin que l'on doit prendre dans la diarrhée, c'est de suspendre tous les aliments solides, & de s'en tenir à la soupe & aux bouillons; après quoi, on

fera usage de la décoction suivante, qui adoucit, calme les tranchées, & arrête doucement les évacuations.

Prenez, *De la Raclure de Corne-de-Cerf, une once.*

De la Mie de Pain blanc bien écrasée, deux onces.

De la Racine de grande Consoude lavée, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois pintes d'eau, que vous réduirez à moitié; passez la liqueur, pour boisson ordinaire, légèrement dégourdie.

Quand on aura fait usage de cette boisson pendant quelques jours, on pourra y ajouter

Une once & demie de Sirop de Coings.

Immédiatement après cette boisson, on purgera le malade avec une médecine douce ordinaire, en observant de lui faire prendre, le soir qu'il aura pris sa médecine, un demi-gros de diascordium, en se couchant.

Si, malgré ces précautions, le dévoiement subsistoit toujours, on feroit prendre au malade le lavement suivant:

Prenez, *Des Racines de Guimauve, une once.*

Des Feuilles de Pariétaire,

De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau; ajoutez-y deux onces de bonne huile: on répètera ce lavement plusieurs fois par jour.

On repurgera ensuite le malade comme ci-dessus, en lui faisant prendre la potion qui suit:

Prenez, *Des Eaux distillées de Plantain, deux onces.*

Du Bol d'Arménie, deux gros.

Du Diascordium, un gros.

Du Sirop de Coings, une once,

pour une potion à prendre par cuillerée, d'heure en heure.

Le lendemain, on purgera le malade avec la potion suivante:

Prenez, *Un verre de décoction de Feuilles de Plantain.*

Faites-y fondre

De la Manne, une once & demie.

Passez la liqueur par un linge ; dissolvez-y

Du Catholicon double,

Du Sirop Magistral, de chaque une demi-once,

pour prendre tiede, le matin à jeun.

Quand on aura suivi la méthode que nous venons d'indiquer, on travaillera à remédier à la foiblesse d'estomac, en employant les remedes qui sont indiqués dans cet article. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

Tous ces remedes conviennent dans les diarrhées récentes qui suivent l'indigestion, & qui viennent de l'excès d'aliments solides ou liquides; mais si le dévoiement est ancien, qu'il ne soit accompagné que de déjections aqueuses, pour lors, après avoir purgé le malade comme ci-dessus, on lui prescrira la tisane suivante:

Prenez, *De Racine de Guimauve, une once.*

De Riz, une demi-poignée.

D'Ecorce de Simarouba, une demi-once.

Faites bouillir le tout dans trois demi setiers d'eau, pour réduire à chopine. Le malade prendra de cette boisson quatre verres par jour, de trois heures en trois heures, en observant, de jour en jour, d'augmenter la dose du simarouba, & de suivre exactement les remedes & le régime tracés dans l'article Foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

Il y a des diarrhées qui surviennent tout d'un coup, sans aucune cause apparente, & sans avoir fait aucun excès; telles sont celles qui sont produites par un froid subit, comme il arrive la nuit, lorsqu'on se trouve découvert, ou le jour, quand on a été exposé à la pluie, à la neige, ou à quelques vents froids: il faut, dans ce cas, avoir recours aux remedes propres à favoriser la transpiration, se couvrir la nuit plus qu'à l'ordinaire, & prendre, en se couchant, un verre de vin & d'eau, dans lequel on fera fondre un peu de sucre, & on y ajoutera un peu de canelle & un peu de muscade, en le faisant chauffer au bain-marie.

On peut aussi faire usage, en pareil cas, d'une infu-

sion de fleurs de coquelicot, délayée avec un jaune d'œuf, dans laquelle on met un peu de sucre & une demi-once d'eau de canelle simple; on prend cette boisson, le soir en se couchant, le plus chaude qu'il est possible.

Nonobstant ces remedes, il faut suivre un régime exact pendant quelques jours, & se purger comme ci-dessus.

Si le dévoiement étoit accompagné de fièvre, de tranchées vives, de douleur d'estomac, de soif & de chaleur, il ne faudroit pas faire usage de ces derniers remedes, mais simplement avoir recours au traitement que nous avons indiqué ci-dessus, qui consisteroit dans les saignées, les délayants, les lavements, & la tisane de mie de pain & de corne-de-cerf.

DIETE, f. f. signifie en général une maniere de se servir, avec ordre, de tout ce qui est nécessaire pour la vie animale, soit en santé, soit en maladie.

Ainsi la diete regarde non-seulement l'usage des aliments & les boissons, mais encore celui de l'air dans lequel on doit vivre, de la situation des lieux, du climat, des saisons, &c.

La diete, dans le sens usité, signifie particulièrement le régime qu'on prescrit aux malades, par rapport à la nourriture. Voyez RÉGIME.

On entend aussi très-communément par la diete, l'abstinence que l'on garde, en ne prenant pas ou ne prenant que peu de nourriture. Voyez ABSTINENCE & ALIMENTS.

DISLOCATION, f. f. se dit d'un os sorti de sa jointure par quelque effort; on l'appelle *luxation*. Voyez LUXATION, & le Dictionnaire de Chirurgie.

DISSOLUTION, f. f. se dit en parlant des humeurs dont les parties intégrantes se séparent les unes des autres, se résolvent en un liquide plus atténué, soit par l'action naturelle des organes qui constituent la vie, soit par l'action contre nature des solides contre les liquides: ainsi la fièvre, par son activité, décompose le sang, le dissout; les exercices violents, les passions vives en font à peu près de même. Les maladies

longues , comme le scorbut , la vérole , produisent le même effet.

Pour remédier à cet état , il faut remonter à la cause qui l'a produit. Si ce sont les exercices ou les passions , il faut observer un régime plus doux & plus tranquille. *Voyez RÉGIME.* Si la fièvre en est la cause , il faut chercher à la détruire. *Voyez FIEVRE , HYDROPISE , JAUNISSE , PULMONIE , SCORBUT , VÉROLE , &c.*

Voici une émulsion dont on peut faire usage , pour éviter la dissolution des humeurs.

Prenez, *Des quatre Semences froides majeures , un gros & demi.*

Quatre Amandes douces , pelées dans l'eau chaude.

Pilez le tout dans un mortier de marbre , en versant doucement dessus un grand verre d'infusion d'une pincée de véronique mâle , & d'une demi-pincée de lierre terrestre ou de fleurs de tussilage.

Passer la liqueur ; & ajoutez-y

Six gros de Sirop de Violette ,

pour prendre en deux doses , le matin à jeun , ce qu'on peut répéter le soir en se couchant. Il faut continuer ce remède pendant quinze jours : il est préférable à l'usage du lait , dans bien des occasions , comme dans les malades qui ont l'estomac assez bon ; mais , dans ceux qui ont ce viscere affoibli , il vaut mieux avoir recours au lait , que l'on peut couper avec partie égale d'eau de chaux seconde. Au reste , on peut suivre le traitement que nous avons indiqué dans l'article *Diabetes.* *Voyez DIABETES , MALADIES DE LA LYPHE.*

DISTORSION , s. f. se dit de la bouche , lorsque cette partie du visage & celles qui l'avoisinent sont tirées de côté.

On reconnoît la distorsion de la bouche à la figure viciée du visage , de manière que l'angle des levres est porté en haut ou en bas , ou transversalement hors de sa situation ordinaire.

La distorsion de la bouche , lorsque cette partie est affectée des deux côtés , est ordinairement occasionnée

par le spasme & la convulsion des muscles qui servent à mouvoir les levres dans l'action du rire naturel.

La distorsion de la bouche, qui n'a lieu que d'un côté, peut provenir de deux causes bien différentes, sçavoir, de convulsion & de paralysie. Quand les deux côtés sont affectés à la fois, cet état est convulsif, comme nous l'avons dit : le même effet arrive, si l'un des deux côtés de la bouche est relâché par quelque cause que ce soit : pour lors le côté antagoniste tire la bouche, pendant que le muscle paralysé se laisse allonger.

La cure de cette maladie doit être différente, selon la différente cause qui l'a produite ; ainsi on doit employer les médicaments anti-spasmodiques, & suivre le traitement indiqué dans les convulsions, quand la distorsion de la bouche est convulsive. *Voyez CONVULSION, SPASME.* Quand, au contraire, cette maladie n'affecte qu'un côté, & qu'elle vient du relâchement d'une des parties de la bouche, il faut se servir des remèdes indiqués dans l'article Paralysie. *Voyez PARALYSIE.* Tels sont les saignées au bras & au pied, les bains, les bouillons de vipère, les eaux de Balaruc, de Brissac, &c. On peut, dans ce cas, avoir recours à un bandage en forme de chevrette, pour réduire le visage à la forme naturelle, & l'y retenir, pendant qu'on travaille à corriger le vice dominant qui a produit la distorsion.

DOULEUR, s. f. se dit d'un sentiment désagréable que l'on ressent dans différentes parties du corps.

La cause immédiate de la douleur est l'irritation & l'agacement des nerfs ; car ce sont les nerfs qui sont les seuls instruments du sentiment.

Les causes éloignées sont toutes les choses qui peuvent occasionner cette irritation dans les nerfs. Ces causes sont extérieures ou intérieures. On range parmi les premières, un coup, une chute, une solution de continuité. Les causes intérieures dépendent de la nature & de la quantité des liquides, qui peuvent être ou trop abondants, & par-là distendre les vaisseaux & occasionner un sentiment douloureux, ou qui peuvent

être trop âcres, & piquer & irriter les nerfs. On peut aussi apporter à ces causes les poisons, les purgatifs violents, & généralement tout ce qui peut mettre les nerfs en action.

On établit ordinairement quatre especes de douleur, sçavoir, la tensive, la gravative, la pulsative, & la pongitive.

On appelle douleur tensive, celle qui est accompagnée d'un sentiment de distension dans la partie souffrante; tel est l'effet de la torture que l'on fait souffrir aux criminels, lorsqu'on les suspend par les bras, & qu'on tire violemment leurs membres.

La douleur gravative est accompagnée d'un sentiment de pesanteur, qui occasionne la distension des fibres de la partie souffrante; tel est l'effet du fœtus dans le ventre de sa mere, de l'eau dans le ventre ou dans la poitrine.

La douleur pulsative est produite par une distension des nerfs, qui répond à la pulsation des arteres; telles sont les douleurs qu'on éprouve quelquefois dans les doigts, dans la peau, dans les oreilles.

La douleur pongitive est accompagnée d'un sentiment aigu, comme d'un corps qui pénètre la partie souffrante; telle est la douleur qu'on éprouve lorsqu'on s'est piqué avec quelque instrument pointu, ou qu'on éprouve l'action de quelque matiere âcre.

La douleur est un sentiment si évident, qu'il ne faut pas beaucoup de signes pour la reconnoître.

Le traitement de la douleur varie, selon la cause qui la produit. Quand la douleur est occasionnée par la distension des fibres, il faut d'abord éloigner la cause qui les tient distendues, & avoir recours en même temps aux saignées, aux lavements, aux humectants, aux cataplasmes, aux fomentations, à la vapeur de l'eau tiede, aux bains, en un mot, à tous les remedes qui peuvent produire le relâchement des parties solides. *Voyez* INFLAMMATION.

Lorsque la douleur provient d'une matiere amassée, qui forme un poids dans la partie, il faut donner issue à cette matiere, soit par les felles, soit par les urines,

soit par les sueurs : pour lors on auroit recours aux lavements, aux boissons chaudes, farineuses, & propres à pousser à la peau. Si cette douleur provient d'un corps étranger, qui distend ou irrite les nerfs, il faut tâcher d'en faire l'extraction, comme dans la grossefle, dans la pierre & dans les abcès.

Si la douleur est pulsative, elle exige à peu près le même traitement que la douleur tensive.

Enfin, quand la douleur est pongitive, il faut employer généralement tous les remèdes qui peuvent empâter les matieres âcres qui irritent les nerfs; tels sont les huileux, le lait, la gomme adraganth, les bouillons de mou de veau, l'eau de poulet, la décoction de fraise de veau, & généralement tout ce qui peut adoucir les âcretés, & en fixer l'action: on se sert aussi, dans ce cas, des absorbants, comme les yeux d'écrevisses, les écailles d'huîtres préparées, qui se chargent des parties âcres, & en émoussent l'action.

Il est assez difficile de donner une méthode curative particuliere dans la douleur, parce qu'elle se trouve presque toujours compliquée avec d'autres maladies que nous avons traitées chacune en particulier.

Quand la douleur ne reconnoît point pour cause l'engorgement du sang ni des humeurs, qu'elle est subite & très-violente, le remède qui est dans ce cas le plus efficace, c'est l'opium. On pourroit prescrire un grain de laudanum, ou la potion suivante :

Prenez, *Des Eaux de Pourpier,*

De Laitue, de chaque deux onces.

De Laudanum liquide, quinze gouttes.

Du Sirop Diacode, une demi-once,

pour prendre en deux doses, à une heure de distance l'une de l'autre.

Il est bon d'observer que l'opium, qui est un des remèdes les plus efficaces que l'on connoisse dans la douleur, n'en détruit point la cause: il ne fait simplement qu'en éloigner l'effet, en rendant les nerfs insensibles; c'est pourquoi, après avoir remédié à la douleur, on doit travailler à en détruire la cause.

Quand la douleur est d'habitude, & qu'elle vient

d'une cause incurable, comme d'un cancer, d'une carie dans les os, il faut se contenter pour lors d'avoir recours à l'opium, parce que c'est le seul remede qui puisse donner du calme aux malades; mais il faut remarquer qu'on s'habitue insensiblement à l'usage de ce remede, & qu'à la fin il ne produit plus les mêmes effets, à moins qu'on n'en augmente la dose: aussi voit-on de ces sortes de personnes condamnées à des douleurs mortelles, prendre jusqu'à trente & quarante grains d'opium à la fois. Au reste, il est essentiel de se servir de l'opium avec tout le ménagement possible.

Il est bien naturel, quand la douleur est supportable, d'avoir recours aux saignées & aux délayants, parce qu'on met le corps dans un état presque insensible, en courant beaucoup moins de risque; néanmoins les douleurs sont quelquefois si violentes, que l'on n'a pas le temps de recourir à ces sortes de remedes: c'est-là le cas où l'on doit faire usage de l'opium. *Voyez OPIUM.*

DRACUNCULES, f. m. ou **CRINONS**. Ce sont de petits vers capillaires qui s'engendrent sous la peau, & qui causent une grande démangeaison. Ils ont environ deux lignes de longueur. On a remarqué, par le microscope, qu'ils sont d'une couleur cendrée. Ils ont deux longues cornes sur la tête, deux gros yeux longs, avec une queue longue, terminée par une touffe de plusieurs poils: ils paroissent velus par les côtés. Il est difficile de les tirer entiers, en frottant le corps du malade.

Cette maladie est fort rare, & fort peu connue en France; elle se déclare par une petite pustule qui s'élève dans les différentes parties du corps, qui, en grossissant, forme une espece d'ampoule: quand on la perce, il en sort une humeur rouge & noirâtre: souvent on sent sous la peau une espece de mouvement vermiculaire, comme celui d'un ver qui se remue. On ressent à la partie où se fait l'éruption, selon qu'elle est plus ou moins sensible, une douleur plus ou moins vive, selon que le ver est plus ou moins actif; néanmoins on y éprouve toujours le caractère de l'inflammation, accompagnée d'un peu de fièvre dans le moment de l'éruption.

Cette maladie a son siege ordinairement à la cuisse, dans les mains & sur les flancs. Les enfants sont sujets à cette vermine ; ils en deviennent hecticques, malgré la bonne nourriture qu'ils prennent. Les personnes plus âgées en sont aussi quelquefois attaquées.

Les causes de ces productions vermineuses sont difficiles à connoître. On prétend qu'elles viennent d'une espece de corruption dans le sang, occasionnée par les aliments de mauvaise qualité, tels que sont tous les fruits, & par la chaleur & la nature du climat.

Pour se préserver de cet accident, c'est de ne point habiter les climats dans lesquels il est commun, parce qu'il y a dans l'air des causes qui étendent sur tous les hommes qui habitent le même pays les mêmes especes de maladies. Le second moyen pour s'en préserver, c'est d'éviter tous les fruits, tous les aliments crus & indigestes, qui peuvent engendrer un mauvais chyle.

Voici comme on s'y prend pour guérir les enfants atteints de cette sorte de maladie : on les baigne & on les lave dans de l'eau chaude ; après ce bain, on leur frotte le dos, les épaules & les bras, avec de la farine détrempée dans du vinaigre ou du miel : aussi-tôt il paroît sur la peau de petits tubercules semblables à des graines de pavot ; on les racle dès qu'ils paroissent, & on les tire adroitement avec des pinces, autrement ils rentreroient sous la peau : on réitere l'opération, jusqu'à ce qu'on n'en apperçoive plus ; car, à chaque fois qu'on frotte & qu'on racle, le nombre de ces tubercules diminue.

Quand ce sont des adultes qui sont attaqués de cette maladie, il est bon de faire précéder une saignée & une purgation, de continuer long-temps les bains tiedes, d'appliquer des fomentations émollientes & des cataplasmes relâchants sur la partie affectée ; pour lors on fait ce que nous avons indiqué ci-dessus, en observant, quand le ver est long, de le tirer doucement, & de faire de légères frictions du côté de la sortie, pour le pousser légèrement du côté que l'on veut le tirer : si, par malheur, il vient à se rompre, il faut lui donner une nouvelle ouverture, & le faire sortir en entier.

On recommande une dissolution de quatre grains de sublimé corrosif dans une pinte distillée d'eau de sureau: on en frottera la partie comme ci-dessus; & quand le ver se présente, on l'en frotte également: on prétend que cela le fait périr, & qu'on vient après plus aisément à bout de faire son extraction.

DRAGON ou **DRAGONEAU**, f. m. espece de corde polypeuse, longue, blanchâtre, semblable à un ver ou à un petit serpent renfermé dans une veine sous la peau des bras, des jambes, des côtés, & qui fait élever une tumeur phlegmoneuse que l'on fait aboutir avec des cataplasmes, & par laquelle l'on tire doucement cette corde, en la roulant sur un petit morceau de bois, à mesure qu'on en fait l'extraction. Cette maladie étoit commune à Médine, ville d'Arabie; c'est pourquoi on l'appelle *veine de Médine*.

DRAPEAU, f. m. maladie des yeux. C'est une espece d'excroissance variqueuse sur l'œil, entrelacée de veines & d'arteres, gonflée d'un sang épais, & accompagnée d'inflammation, d'ulcération, de douleur & de démangeaison.

Ce mal provient ordinairement d'inflammation sur les yeux, de quelque épanchement de sang entre les membranes du blanc de l'œil, d'un ulcere ou d'autre semblable maladie, qui, par la rupture des vaisseaux sanguins, ont donné occasion au sang de s'y amasser insensiblement.

Si le mal n'est point ancien, on le traitera comme l'ongle ordinaire, c'est-à-dire, en en faisant l'extirpation. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie. Mais, quand il est accompagné de cuisson, de démangeaison incommode, d'inflammation, de croûtes, d'ulceres, que le malade ressent de grandes douleurs à l'œil, & qu'il ne peut souffrir le jour, il vaut mieux alors ne point entreprendre l'opération, & se contenter de saigner le malade, de lui faire prendre des lavements, de le mettre à l'usage des bouillons rafraîchissants, tels que ceux que nous avons décrits dans les articles **ACRETÉ**, **AGITATIONS**, &c; le purger au bout de quelque temps, & lui faire faire usage du collyre suivant.

Prenez, *De l'Eau de Plantain*, deux onces.

De la Poudre de Tuthie préparée, vingt grains.

De Sel de Saturne, douze grains.

D'Esprit de Vitriol, quinze gouttes.

Mêlez le tout pour un collyre, que l'on fera tiédir, & dont on baignera les yeux trois ou quatre fois le jour, en en laissant tomber quelques gouttes dans l'œil.

Quand on a apaisé tous les symptômes les plus pressants, & qu'on a rendu le calme au malade, le plus sûr parti est d'extirper la tumeur. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

DURILLON, f. m. callosité saillante de la peau, qui a été pressée, foulée, endurcie par un exercice fréquent ou violent.

Les durillons viennent à plusieurs endroits du corps, sur-tout sous la plante des pieds, à la paume & aux doigts de la main; ce qui les distingue des cors, qui naissent sur les doigts des pieds & entre les orteils.

Les durillons sont d'une même nature, ont une même cause, & par conséquent exigent les mêmes remèdes que les cors aux pieds. *Voyez CORS.*

DISPEPSIE, f. f. difficulté de digérer; c'est la même chose que la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

DYSPNÉE, f. f. difficulté de respirer.

On en distingue de trois degrés: le premier est la dyspnée proprement dite, qu'on appelle autrement *courte-haleine*, c'est-à-dire, une respiration difficile & fréquente, semblable à celle qui survient lorsqu'on fait quelque exercice violent.

Le second degré est l'asthme, qui est une plus grande difficulté de respirer, accompagnée de ronflement & de sifflement, sans fièvre.

Le troisième s'appelle *orthopnée*; c'est la difficulté de respirer la plus violente. Les malades ne peuvent demeurer couchés: ils sont obligés de se tenir debout ou assis, pour pouvoir respirer.

Ces trois états ne sont que des modifications de l'asthme, & exigent les mêmes remèdes. *Voyez ASTHME.*

Il y a une autre difficulté de respirer, qui est un symptôme de maladie, comme de la pleurésie, de l'esquinancie, de l'hydropisie du bas-ventre & de la poitrine, de l'apoplexie, &c. On la guérit, en portant remède à la maladie qui en est la cause.

DYSSENTERIE, f. f. maladie qui est accompagnée de fréquentes envies d'aller à la selle, de tranchées, de ténésme, avec de violents efforts, sans aucune déjection, ou avec une matiere glaireuse & sanglante.

Cette maladie est aisée à reconnoître par les caracteres que nous venons d'en donner : on peut voir en quoi elle differe du choléra-morbus & de la diarrhée. *Voyez* CHOLÉRA-MORBUS & DIARRHÉE.

La dyssenterie s'annonce ordinairement par un frisson qui est suivi de chaleur ; on commence ensuite à ressentir des tranchées dans les boyaux : les déjections sont glaireuses ; les malades souffrent beaucoup en allant à la selle : les matieres sont mêlées de sang ; quelquefois il survient de la fièvre, qui est même très-violente.

Tout ce qui peut irriter vivement les intestins, en excorier les membranes, en enlever le mucilage qui les couvre, établit les causes de la dyssenterie ; tels sont les aliments âcres, les fruits crus, les boissons spiritueuses, les purgatifs violents, les poisons, les humeurs bilieuses, âcres & corrosives, & les matieres purulentes & sanieuses fournies par quelque abcès.

Dans cette maladie, la matiere des déjections est presque toujours comme de la gomme fondue dans l'eau ; ensuite elle présente des pellicules à demi dissoutes, en forme de raclure, comme de petits lambeaux d'épiderme ; & enfin des portions de la propre substance des intestins, accompagnées de mucosité sanglante, quelquefois d'une grande quantité de matiere purulente. Ces trois degrés ne s'observent pas toujours dans toutes les dyssenteries.

La cure de la dyssenterie consiste à détendre les solides, à diminuer leur sensibilité, à corriger l'âcreté des humeurs, à les évacuer, & à réparer les intestins.

Pour cet effet, il faut prescrire au malade du repos, lui faciliter le sommeil : il faut qu'il évite toute nourri-

ture solide, quand même il n'auroit point de fièvre ; après quoi, on suivra la méthode que nous allons indiquer.

On commencera par faire saigner le malade, proportionnellement à ses forces & à la violence de la maladie ; & on renouvellera la saignée dans tout le cours de la maladie, si les douleurs, la fièvre ou l'état du malade semblent l'exiger : on observera en même temps de lui faire prendre des lavements avec de l'eau de tripes, ou avec une décoction de fraise de veau ; ou, si l'on aime mieux, un lavement avec de la graine de lin, du son bouilli dans de l'eau, à laquelle on ajoutera de l'huile. Voici un lavement qui est très-efficace dans la dysenterie.

Prenez, *Une tête de Mouton nouvellement tué, avec la laine.*

Brisez la tête en morceaux, après avoir ôté le cerveau & la langue ; faites bouillir cette tête dans quatre pintes d'eau réduites à trois, pour plusieurs lavements dans la journée. On mettra le malade en même temps à l'usage d'une tisane faite avec une décoction d'une demi-poignée de riz & d'une once de racines de grande consoude dans une pinte d'eau. S'il y avoit de la fièvre & qu'elle fût considérable, il faudroit substituer à la racine de grande consoude une demi-poignée de chien-dent : si les déjections étoient abondantes & que les douleurs fussent considérables, on pourroit faire une tisane avec la graine de lin seulement, ou avec de l'orge mondé & grillé.

Après quoi, on fera usage de la mixture suivante :

Prenez, *Des Eaux de Plantain, & de Menthe simple, de chaque cinq onces.*

Diascordium, trois gros.

Sirop Diacode, deux onces.

Mêlez le tout pour une potion : la dose est de deux onces, deux fois par jour.

Quelquefois cette potion pourroit suspendre les évacuations : il faudroit en ce cas en interrompre l'usage, & donner des lavements tels que ceux que nous avons indiqués ci-dessus.

D. de Santé. T. I.

Q

Quand on aura appaisé par ces remèdes la douleur violente qu'on éprouve dans les intestins, on pourra pour lors faire usage de l'ipécacuanha, que l'on donnera à la dose de dix-huit grains, délayés dans un bouillon, pour un adulte, & à sept ou huit grains, pour un enfant. On doit sur-tout faire usage de ce remède dans les especes de dyssenteries qui sont accompagnées d'envies de vomir.

Il faut observer, le jour que l'on prescrira l'ipécacuanha, d'ordonner en même temps au malade quinze gouttes de laudanum liquide dans une once d'eau de plantain; ou, si l'on aime mieux, l'on fera usage de la potion suivante:

Prenez, *De l'Eau distillée de Lis, quatre onces.*

D'Yeux d'Ecrévisses préparés, un gros.

Du Laudanum liquide, quinze gouttes.

Du Sirop de Stachas, six gros.

On prendra la moitié de ce julep en se couchant; &, s'il ne produit aucun effet, on achevera le reste par cuillerées.

Il ne faut pas négliger en même temps de faire usage des lavements que nous avons prescrits, plusieurs fois par jour; & quand on aura, par ce moyen ou celui de l'ipécacuanha, suffisamment purgé & évacué le malade, on ajoutera dans chaque lavement un gros de diascordium & demi-once de baume de tranquille. Si les douleurs subsistent toujours, on peut aussi composer des lavements avec une chopine de lait & deux gros de thériaque: ils calment & adoucissent très-promptement les douleurs.

Voici un lavement qui ne manque guere d'appaiser les douleurs quelques vives qu'elles soient.

Prenez, *D'Huile d'Olive la meilleure,*

De Vin de Bourgogne, de chaque quatre onces.

De Thériaque, deux gros.

Ou deux Têtes de Pavot, bouillies dans un demi-setier d'Eau.

Et six cuillerées d'Eau de Fleurs d'Orange.

Faites chauffer le tout légèrement, pour un remède.

On peut substituer à ce lavement, dont l'usage doit être circonspéct, des lavements faits avec une décoction de fraise de veau, ou d'herbes émollientes.

Le surlendemain que l'on aura pris l'ipécacuanha, si les douleurs sont apaisées, il ne faut pas manquer de purger le malade avec deux onces de manne & une once de catholicon double, dans une décoction de feuilles de plantain. Le soir de la purgation, on lui prescrira la moitié de la potion que nous avons décrite ci-dessus, ou un grain de laudanum.

Il est bon de remarquer que, comme il y a beaucoup d'agitation dans cette maladie, il est essentiel de procurer du sommeil au malade; c'est pourquoi on lui donnera tous les soirs cette même potion, sur-tout après les saignées.

Voici un bol contre la dyssenterie, dont on peut faire usage, qui a le même effet que l'ipécacuanha.

Prenez, *Du Verre d'Antimoine préparé avec la Cire, six grains.*

Incorporez-le avec un peu de conserve de rose rouge, pour prendre le matin à jeun, dans du pain à chanter; ce que l'on continuera jusqu'à guérison, en laissant toujours un jour d'intervalle entre chaque prise, & donnant, le soir que l'on a pris ce remède, la potion calmante ci-dessus.

Pour les enfants, la dose est de deux grains, & pour les adultes, de six: ce remède fait rarement vomir; il purge, mais sans mauvaise suite.

Si, par les déjections abondantes, par les envies de vomir, par l'amertume de la bouche, on s'apercevoit que le malade eût beaucoup d'humeurs dans l'estomac ou les intestins, il faudroit réitérer l'usage de l'ipécacuanha jusqu'à deux ou trois jours de suite, ou de deux jours l'un.

Si la dyssenterie venoit à résister à tous ces remèdes, il faudroit donner en lavement vingt-quatre grains d'ipécacuanha, bouillis avec une tête de pavot blanc dans une chopine d'eau.

Quand la dyssenterie n'est point accompagnée de fièvre, & que les tranchées sont moindres, il est inu-

tile de multiplier les saignées ; on peut , après un ou deux jours de boisson & de l'usage des lavements , passer à l'ipécacuanha. Dans ces sortes de cas , nous nous sommes très-bien trouvés du looch suivant , qui adoucit & lubrifie les membranes de l'estomac.

Prenez , *De Gomme Arabique en poudre fine , deux gros.*

Un Jaune d'Œuf.

Mêlez le tout , en versant insensiblement une demi-once d'eau de plantain ; ajoutez ensuite ,

D'Huile d'Amandes douces , deux onces.

D'Yeux d'Ecrevisses , un gros.

De Sirop Diacode , six gros.

D'Eau de Plantain , trois onces & demie.

Faites un looch à prendre par cuillerées.

Il arrive quelquefois que la dyssenterie devient habituelle , malgré tous les remèdes qu'on y emploie pour la détruire : il faut pour lors être extrêmement circonspect sur son régime , ne vivre que de soupe , de bouillon , de crème de riz ; l'on peut boire aussi un peu de bon vin vieux. Le remède le plus efficace , dans ces sortes de cas , est le simarouba , que l'on peut prendre en boisson , comme nous l'avons indiqué dans l'article Diarrhée. *Voyez DIARRHÉE.* On peut aussi prescrire , de temps en temps , des purgatifs composés d'une décoction de deux gros de quinquina dans un demi-setier d'eau , auquel on ajoutera une once de sirop magistral & une once de catholicon double.

Au reste , dans cette espece de dyssenterie , l'estomac est presque toujours affoibli , & est la cause de sa durée ; c'est pourquoi il faut suivre le traitement que nous avons indiqué dans la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

Pour réparer les intestins , il faut avoir recours aux crèmes de riz , de lentilles , aux aliments doux , au lait pour toute nourriture , & sur-tout au looch ci-dessus.

DYSURIE, s. f. C'est une excrétion douloureuse & pénible de l'urine , avec une certaine sensation incommode de chaleur & de douleur.

Quand cette opération ne se fait que goutte à

goutte , on l'appelle *strangurie* ; ce n'est , à proprement parler , qu'un degré plus violent de dysurie. *Voyez STRANGURIE.*

Quand la suppression d'urine est totale , on la nomme *ischurie*. *Voyez ISCHURIE.*

La cause immédiate de cette maladie vient du resserrement de toutes les parties qui constituent les voies urinaires , & de la sensation douloureuse que l'on y souffre ; c'est ordinairement l'âcreté de l'urine qui produit cet effet. La grande chaleur , les exercices violents , les aliments âcres , les liqueurs spiritueuses , contribuent beaucoup à donner de l'âcreté aux urines. *Voyez ACRETÉ & ACRIMONIE.* La dysurie peut aussi être occasionnée par la présence d'une pierre , par une inflammation ou un ulcère de la vessie.

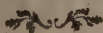
On doit commencer le traitement de cette maladie par des saignées plus ou moins répétées , des lavements , des fomentations émollientes avec les herbes de pariétaire , de mauve , de guimauve , le petit-lait , l'eau de poulet prise en grande abondance , & sur-tout les bouillons & les tisanes que nous avons prescrits dans les articles *ACRETÉ & ACRIMONIE.*

On peut donner au malade , trois fois par jour , un petit bol composé d'un scrupule de racine de guimauve séchée , & d'un scrupule de sucre candi , que l'on unit avec un peu de sirop de guimauve : si ce bol est trop gros , on le partage en deux.

On recommande aussi de donner au malade une demi-once de suc de lierre terrestre dans un bouillon , deux fois par jour.

On peut aussi frotter la partie avec de l'huile rosat , de l'onguent populéum , & appliquer immédiatement dessus un cataplasme fait avec la mie de pain , le lait & un gros de thériaque , unis ensemble.

Il ne faut purger dans cette maladie , que quand les douleurs sont totalement cessées , & que l'on n'a plus à craindre de rechute. *Voyez SUPPRESSION D'URINE , & le Dictionnaire de Chirurgie.*





❧ (E A U) ❧

E AU, f. f. est la boisson la plus commune & la plus salutaire. Les buveurs d'eau jouissent plus communément d'une bonne santé, que ceux qui boivent du vin. Ils sont moins sujets à la goutte, aux rougeurs des yeux, aux tremblements des membres, &c.

L'eau est le meilleur dissolvant des aliments, comme dit ordinairement le vulgaire : en mangeant des fruits ou des sucreries, il faut boire nécessairement de l'eau, parce qu'ils s'y dissolvent mieux.

On boit l'eau froide ou tiède : dans le premier état, elle remplit mieux les vues de la nature ; elle apaise la soif, & ranime l'estomac. L'eau froide convient dans tous les tempéraments qui ont l'estomac foible & délicat. Il y a des personnes à qui l'eau froide donne des coliques, dans lequel cas il faut s'en abstenir.

L'eau chaude n'est point amie de l'estomac ; elle ne convient que dans le cas où ce viscere est trop sensible : car son effet est d'y produire un relâchement.

Il est bien rare que l'on se trouve incommodé de l'usage de l'eau froide, quand on s'y habitue. L'eau chaude, au contraire, ne sert qu'à énerver l'estomac & le corps, & à rendre l'esprit paresseux. Les vieillards qui ont l'estomac affoibli ou relâché ; les personnes foibles & délicates, qui digèrent mal, par le défaut d'action des fibres de l'estomac, se trouvent quelquefois très-bien de faire usage, tous les soirs en se couchant, & les matins en se levant, de quelques verres d'eau très-froide : cela donne du ressort à l'estomac, & les met en état de faire la digestion. On a à peu près le mêmes vues, quand, pendant l'été, dans les chaleurs vives, on fait usage des glaces qui relevent l'abattement de l'estomac, occasionné par la chaleur, & qui rétablissent par-là la digestion interrompue.

Quoique l'eau froide soit préférable en général à l'eau chaude, il faut bien se donner de garde d'en

faire usage quand on est en sueur, à moins que l'on ne continue à s'échauffer après en avoir bu.

L'eau prise en trop grande quantité fait toujours beaucoup de mal ; & , quand on veut en faire excès, il vaut mieux la boire froide.

L'eau de pluie, quand elle tombe, est la plus légère de toutes pour l'estomac, & par conséquent la meilleure ; ensuite l'eau de source, de rivière : celles que fournissent les pluies, les neiges & les glaces fondues, viennent après celles-là : les eaux des lacs sont plus pesantes à l'estomac que celles-ci : les plus lourdes sont les eaux de puits, d'étang ou de marais.

Si l'eau convient dans l'état de santé, elle n'est pas moins profitable dans l'état de maladie : c'est sur-tout dans les maladies vives, dans les inflammations, que l'on doit faire un grand usage de l'eau. Quand les malades sont dans la force de leur âge, & qu'ils sont d'un tempérament fort & robuste, ils ressentent un effet marqué de l'eau : dans ce cas, il faut presque toujours la boire chaude. Elle nettoie l'estomac des restes d'une mauvaise digestion ; & , en mettant de l'humide dans le sang, elle prévient les inflammations. Il est bien rare que l'on fasse usage, dans les maladies, de l'eau chaude toute pure ; car elle est trop rebutante par elle-même : on y fait infuser quelques plantes qui en changent souvent le goût, sans en changer la vertu.

L'eau prise extérieurement a des vertus très-efficaces ; nous les avons détaillées dans l'article Bain. Voyez BAIN.

On se sert quelquefois de l'eau froide, jettée avec force sur le visage, pour arrêter les évanouissements : elle produit aussi quelquefois le même effet dans les hémorrhagies, par le resserrement subit qu'elle occasionne dans les vaisseaux.

EAUX MINÉRALES. On donne ce nom aux eaux qui contiennent des sels ou des substances métalliques en dissolution.

On partage en deux classes les eaux minérales ; on appelle les unes *aigrettes*, qui ont effectivement un goût piquant, & qui sont communément froides & ferrugineuses ; on nomme les autres *thermales*, qui sont

simplement salines, bitumineuses, & dont le degré de chaleur excède celui de la température ordinaire des fontaines.

Nous allons faire l'énumération des principales eaux minérales de France, & donner un précis de leurs vertus.

Eaux minérales du Mont-d'Or en Auvergne.

Ces eaux ont un goût aigrelet, vineux, qui prend au nez, qui est couvert ensuite par un goût fade & désagréable, auquel bien des malades ne sçauroient s'accoutumer; elles n'ont point d'odeur marquée, sinon une légère odeur de lessive: au reste, cette eau est très-vive, très-claire, douce au toucher, jusqu'à paroître savonneuse.

Ces eaux contiennent de la félénite, du sel marin, du sel alkali minéral, un peu de sel de Glauber, & une matiere grasse & bitumineuse. On prescrit ces eaux dans les obstructions du bas-ventre, dans l'épaississement des humeurs, pour les faire circuler, & pour rendre le sang plus liquide: elles conviennent sur-tout dans les maladies du foie, & dans la foiblesse d'estomac.

Eaux minérales de Vichy.

Il y a dans ces eaux un sel minéral alkali dominant, avec quelque légère portion de soufre, de fer & de vitriol.

Les vertus principales des eaux de Vichy sont de purger, & de pousser par la voie des urines & de la transpiration. Les eaux froides, comme celles des fontaines Gargniés & l'eau tiède du Gros-boulet, sont plus purgatives que les eaux chaudes de la Grille & des deux puits des Capucins; & ces dernières agissent aussi plus sensiblement par la transpiration.

Comme les eaux de Vichy sont vives, & qu'elles portent près d'un gros & demi de sel sur une pinte, on doit être circonspect à en prescrire l'usage: elles operent des fontes subites, & donnent très-aisément la fièvre; souvent, les premiers jours, elles ne purgent que peu ou point du tout: dans la suite, elles purgent

d'avantage. Elles conviennent dans les maladies causées par la crudité & l'épaississement de la lymphe, dans celles qui résultent de l'obstruction des premières voies, dans les abondances de pituite qui coule du cerveau; encore doit-on prendre garde que les malades ne soient point épuisés, & qu'ils soient d'une constitution forte & robuste. Elles sont pernicieuses dans les maladies de poitrine, dans les tempéraments secs & atrabillaires.

Eaux minérales de Forges.

On trouve dans ces eaux de la fêlénite, du sel marin, du sel de Glauber, & une espèce de bitume ou des parties sulfureuses. On fait beaucoup de cas de ces eaux, dans les embarras des viscères & dans l'obstruction des vaisseaux. Elles délayent, absorbent & adoucissent l'âcreté des humeurs; elles sont résolutives, & donnent de la force aux parties.

Eaux minérales chaudes de Bourbon-l'Archambault.

Ces eaux contiennent naturellement du sel marin, du sel de Glauber, un sel alkali, du bitume, de la fêlénite, une terre fort absorbante, & du fer.

Les vertus de ces eaux sont de déterger, d'inciser, de résoudre, tant par la transpiration que par les urines: elles servent aussi à dessécher & à fortifier.

Nouvelles Eaux minérales de Passy.

Les matières contenues dans ces eaux fraîches & non altérées, sont un vitriol naturel, du sel de Glauber, du sel marin, un bitume liquide ou une huile minérale, de la terre alkaline & de la fêlénite, dont le mélange étendu dans une eau claire & bien filtrée au travers de la terre, fait ce composé merveilleux que la nature travaille elle-même, & nous fournit abondamment.

Ces eaux sont rafraîchissantes, émollientes, apéritives: elles purgent, poussent aux urines, & donnent de la force aux parties.

On laisse reposer ces eaux, jusqu'à ce qu'elles aient

déposé une partie du fer qu'elles contiennent, & pour lors on les appelle *eaux dépurées de Passy*. Elles sont composées à peu près des mêmes principes que les nouvelles eaux, mais en bien moindre quantité : aussi sont-elles bien moins actives, puisqu'elles ne purgent pas, & qu'elles passent pas les urines.

Eaux minérales de Plombieres & de Bains.

Dans certains cas, les eaux de Bains l'emportent sur celles de Plombieres, comme pour les maladies de poitrine, les gouttes vagues & les rhumatismes goutteux.

Ces deux especes d'eaux sont thermales, insipides, sans odeur, & très-limpides : toutes deux contiennent en plus ou moins grande quantité une terre savonneuse.

Les effets & les propriétés de ces eaux sont à peu près les mêmes. Celles de Bains purgent, ce que ne font pas celles de Plombieres. Les eaux de Bains excitent une transpiration douce ; au lieu que celles de Plombieres sont diurétiques, chaudes ou fudorifiques. Elles conviennent toutes deux dans l'épaississement du sang & des humeurs, dans les obstructions au foie & aux différentes parties du corps : comme celles de Bains sont plus douces, elles sont plutôt appropriées dans les maladies de poitrine.

Eaux minérales de Cauterêts.

On retire par l'analyse de ces eaux, de la sélénite, du sel marin, du sel de Glauber, & quelques parties sulfureuses ; mais ces principes sont mêlés en si petite quantité, que l'effet de ces eaux n'est pas violent. On s'en sert dans les maladies de poitrine, dans la pulmonie, dans les obstructions au foie ; elles ouvrent les vaisseaux, divisent le sang & les humeurs, levent les obstructions, & poussent à la transpiration & aux urines.

Eaux minérales de Balaruc & de Bagnères.

On fait un grand usage de ces deux especes d'eau, dans tous les cas où il y a épaississement dans la lymphe, sur-tout à la suite des apoplexies, des paralysies, des engourdissements dans les nerfs, des pesan-

teurs dans les membres. Ces eaux sont chaudes : elles contiennent du soufre, du vitriol & du sel de Glauber.

Nous ne nous sommes pas beaucoup étendus sur les eaux minérales, parce que nous indiquerons à chaque article les cas où elles conviennent.

EBULLITION, f. f. petite tumeur qui s'élève sur la surface de la peau, en très-peu de temps : c'est une espèce d'effervescence du sang ; c'est ce qui fait qu'on lui donne le nom d'*ébullition*. Le premier temps de la petite-vérole se nomme ainsi. Nous en traiterons dans différents articles. *Voyez* ERUPTION, EXANTHÈME.

ECHAUBOULURE, f. f. petites pustules rouges qui viennent à la peau. *Voyez* EBULLITION.

ECHAUFFEMENT, f. m. se dit de toute maladie qui est causée par une trop grande agitation du corps, qui en augmente la chaleur. *Voyez* ce que nous en avons dit aux articles CHALEUR ANIMALE, CONSTIPATION.

ECHYMOSE, f. f. tumeur superficielle, molle, qui rend la peau livide ou bleue, & qui est produite par du sang épanché dans les cellules graisseuses.

Les causes des échymoses sont les chutes, les coups, les piqures, les tiraillements, les extensions violentes, les fortes compressions, les ligatures trop serrées ; c'est ce qu'on voit arriver quelquefois après la saignée, & quand on s'est donné quelque coup violent sur les doigts.

Il y a des échymoses qui sont très-considérables ; telles sont celles qui viennent aux yeux, après des coups violents, & celles dans lesquelles il y a quelques vaisseaux rompus, dont le sang se dégorge en très-grande abondance.

Quand les échymoses sont encore nouvelles, & qu'il n'y a pas long-temps que l'on a reçu le coup, on ne peut rien faire de mieux que d'appliquer sur la partie de la racine de couleuvrée fraîche, & se servir de la pulpe de la racine vierge, & du suc de la racine de sceau de Salomon, en se contentant de faire prendre à l'intérieur une tisane de vulnéraire, ou une infusion des plantes qui sont rapportées dans l'article Contusion. *Voyez* CONTUSION, & le Dict. de Chirurgie.

Quand l'extravasation du sang est considérable, & qu'il y a long-temps que la contusion est faite, il faut commencer par saigner le malade, lui faire prendre des tisanes vulnéraires, & appliquer sur la partie des compresses trempées dans une décoction des sommités de petite centaurée & d'absinthe, de fleurs de sureau, de camomille & de mélilot, cuites dans des parties égales de vin & d'eau.

Si la quantité du sang extravasé est trop forte pour pouvoir le rappeler dans la circulation, on doit ouvrir la tumeur pour donner issue au sang épanché ; c'est le seul moyen de prévenir la gangrène de la partie. On jugera que la gangrène est près de se former, quand la partie est tout-à-fait livide, que la tumeur est sans douleur, qu'il n'y a plus de chaleur dans les parties, & qu'elle commence à se gonfler : au reste, on doit, dans ce cas, avoir recours au chirurgien.

En faisant usage à l'extérieur des remèdes propres à repousser le sang extravasé, on pourroit, pour lui donner plus de facilité, prescrire au malade un grain d'opium : ce calmant, en donnant du repos, diminueroit la fluxion & la tension des fibres ; ce qui rendroit la résolution du sang plus facile. Il faut remarquer que l'usage de l'opium n'est bon que dans le premier instant de l'échymose : au reste, nous avons traité de ces maladies dans les articles CONTUSION, COUP, CHUTE. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

ECORCHURE, f. f. dépouillement de la surpeau ; occasionné par quelque cause externe.

Cette maladie est extrêmement commune ; mais elle est fort légère : on peut mettre sur la partie un linge couvert d'huile, d'un peu de populéum, ou de quelqu'un des onguents que nous avons décrits dans la Brûlure. Nous en traiterons plus au long dans l'article Excoriation. *Voyez* EXCORIATION, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ECORCHURE DES ENFANTS. Les petits enfants sont très-sujets, lorsqu'ils sont au berceau, & qu'on ne les tient pas dans une grande propreté, à des écorchures entre les cuisses. Les excréments & l'urine, par leur

séjour, irritent la peau délicate de ces petits, & y cause ces écorchures qui sont accompagnées de cuisson.

Comme, chez les enfants, les humeurs tendent toujours à l'aigre, c'est plutôt l'acide qui se développe dans leurs excréments qui y donne lieu, que toute autre cause: c'est pourquoi les absorbants, comme la craie en poudre, ou les coquilles d'œufs calcinées, sont ce qu'on peut employer de plus favorable pour guérir ces petites écorchures. Si on a soin de tenir les enfants très-propres, on leur évitera ces petits maux, & plusieurs autres plus graves, qui résultent de la malpropreté. *Voyez MALADIES DES ENFANTS.*

ECROUELLES, f. f. pl. scrophules, humeurs ou tumeurs froides: ce sont des tumeurs dures, squirrheuses, souvent indolentes, qui se forment peu à peu dans les glandes du cou, de la gorge, des aisselles, les aines, quelquefois aux jarrets, aux bras, aux poignets, aux mamelles. On comprend aussi sous le nom d'*écrouelles*, les tumeurs froides qui surviennent aux jointures & sur les os, comme aux pieds, aux genoux, aux coudes, aux mains, & principalement aux doigts, ainsi que la plupart des fluxions opiniâtres qui se jettent insensiblement sur les articulations, sans cause manifeste, & qui sont suivies d'abcès, de gonflement dans les os, &c.

Les écrouelles sont bénignes ou malignes. Les bénignes sont blanches, sans odeur, sans inflammation: elles ont coutume de durer long-temps, sans causer d'accidents fâcheux; elles cedent même quelquefois assez facilement aux remèdes.

Les malignes sont rouges, livides, enflammées & douloureuses: elles tiennent ordinairement de la nature du cancer, & résistent à presque tous les remèdes.

On reconnoît cette maladie aux différentes parties qu'elle affecte, qui sont toujours les glandes; à leur nature, qui est ordinairement spongieuse; à l'inspection du malade, qui a le visage pâle, la fibre foible, & qui est ordinairement dans un âge peu avancé.

La cause formelle de cette maladie vient de l'embarras de la lymphe dans les glandes: cet épaississe-

ment est occasionné par des matieres acides ou âcres qui arrêtent son mouvement. Les mauvais aliments, le trop grand usage des boissons aqueuses, la foiblesse naturelle du corps, l'oisiveté, & l'usage prématuré du vin dans les enfants, contribuent beaucoup à former cette maladie; elle est pourtant quelquefois héréditaire, & pour lors elle dépend d'un vice particulier dans les humeurs.

Quand les écrouelles sont récentes, qu'elles ne sont point héréditaires, & qu'elles ne portent aucun caractère de malignité, on en vient plus aisément à bout. La saignée est un remede qu'on doit éviter dans cette maladie, parce qu'elle ne sert qu'à relâcher les vaisseaux, & à augmenter l'embarras des humeurs; cependant, quand le sujet est d'un certain âge, qu'il est d'un tempérament sanguin, on peut faire tirer un peu de sang: immédiatement après, on mettra le malade à l'usage de la boisson absorbante décrite dans l'article Cancer. *Voyez* CANCER. Le malade en prendra une pinte par jour: au bout de huit jours de l'usage de cette boisson, on lui prescrira les bains tiedes, & on lui donnera soir & matin un lavement anodin. *Voyez* LAVEMENT. On le purgera, immédiatement après, avec une médecine, en deux verres, que l'on répétera le surlendemain. *Voyez* PURGATION.

Ces remedes généraux ne servent qu'à préparer le sujet à supporter le reste du traitement; après quoi, on le mettra à l'usage des pilules suivantes:

Prenez, *Savon de Venise*, deux gros.

Gomme Ammoniaque, un gros.

Cloportes en poudre, deux scrupules.

Æthiops minéral, un gros.

Mêlez le tout dans un mortier, avec suffisante quantité d'huile d'amandes douces, pour faire des pilules de six grains chaque.

Le malade en prendra, de trois heures en trois heures, tous les jours, en buvant par dessus un verre de la boisson absorbante recommandée ci-dessus.

Il faut observer de purger le malade, tous les huit jours, avec le bol qui suit:

Prenez, *Jalap en poudre, dix grains.*

Aquila-alba, quatre grains.

Diagrede en poudre, six grains,

dans une suffisante quantité de sirop de Rhamno, pour faire un ou deux bols que l'on réitérera tous les huit jours. On n'en donnera que la moitié, si le malade est un enfant.

On recommencera ensuite l'usage des pilules ci-dessus; après quoi, on appliquera sur les parties affectées un peu de l'emplâtre suivant:

Prenez, *De l'Emplâtre de Ranis cum Mercurio, trois gros.*

Du Galbanum, du Sucre de Saturne, & du

Sel volatil Ammoniac, de chacun demi-gros.

De l'Huile de Rhue, suffisante quantité.

Faites un emplâtre, en faisant d'abord dissoudre les emplâtres sur un feu doux, ensuite l'huile, & enfin les sels, pour en étendre sur un peu de peau, que l'on appliquera sur la partie affectée.

Si le malade se laissoit de la boisson ordinaire, ou qu'elle ne lui fit pas un bien marqué, il pourroit y suppléer, en se servant de la suivante:

Prenez, *Des somnités d'Ortie blanche, une poignée.*

Faites-les infuser à froid dans une pinte d'eau commune; passez, & buvez-en pendant un mois.

Enfin, après avoir suivi tout ce que nous venons d'indiquer, on terminera la cure par l'usage de la tisane suivante:

Prenez, *Des Bois de Buis & de Genévrier, de chacun une once & demie.*

De la Rature de Bois de Gaïac, six gros.

De Sassafras, trois gros.

De l'Anis, un gros.

Concassez les bois par petits morceaux, & versez sur le tout quatre pintes d'eau bouillante, le laissant infuser trente heures sur les cendres chaudes, dans un vaisseau luté exactement avec de la pâte.

Ajoutez-y *Du Séné mondé, une once.*

De Poudre de Jalap, un gros & demi.

De Sel de Glauber, une demi-once.

Laissez infuser le tout sur des cendres chaudes, pendant deux heures ; passez la liqueur refroidie, & gardez-la ensuite en un lieu frais dans des bouteilles bien bouchées : la dose est de trois verres tièdes par jour. On continuera cette boisson pendant quinze jours.

Ce que nous venons de dire concerne les écrouelles simples ; mais, quand elles sont héréditaires ou malignes, elles demandent des remèdes bien plus puissants.

On recommande en ce cas pour boisson la décoction de Varet, qui est la plante marine avec laquelle on couvre les paniers d'huîtres.

On en prend une très-petite quantité, qu'on fait bouillir dans deux pintes d'eau : l'usage continué, pendant un mois, en est très-salutaire dans les écrouelles.

Après quoi, on aura soin de prescrire au malade l'opiat qui suit :

Prenez, *De l'Eponge calcinée,*

De l'Os de Seche préparé, de chaque une demi-once.

De Cloportes préparés, trois gros.

D'Æthiops minéral, une once.

Et une suffisante quantité de conserve de Roses,

pour faire un opiat dont le malade prendra un demi-gros soir & matin, en buvant par dessus chaque prise un verre d'eau de mer.

Un médecin fameux d'Angleterre a observé que l'eau de mer, bue à la dose d'une chopine par jour, étoit le meilleur fondant qu'on connoisse dans la cure des écrouelles : ainsi ceux qui, après avoir essayé inutilement de tous ces remèdes, voudront en faire usage, se transporteront sur un port de mer, & en boiront une chopine par jour, en prenant en même temps l'opiat ci-dessus.

Si les tumeurs écrouelleuses sont ouvertes & qu'elles suppurent, on suivra la même méthode que nous avons prescrite pour les écrouelles malignes ; on aura soin seulement de mettre dans les plaies un peu du baume qui suit :

Prenez,

Prenez, *Une demi-livre de Feuilles de Tabac.*

*Des Feuilles de Véronique & de Cynoglosse,
de chaque deux poignées.*

Faites bouillir le tout dans quatre pintes de vin, jusqu'à réduction de la moitié; on retirera ensuite les feuilles, dont on exprimera le suc: cela fait, on mettra dans la décoction pareille mesure d'huile d'olive; on fera bouillir ce mélange, jusqu'à ce qu'on n'entende plus de bruit: alors on retirera promptement le chaudron, pour verser le tout dans un autre vaisseau. On prend de cette espece de liqueur que l'on fait fondre avec de la cire, & dont on charge les compresses que l'on applique sur les plaies, en renouvelant l'appareil deux fois par jour.

Quand l'ulcere écrouelleux s'est étendu jusqu'aux os, & qu'il y cause la carie, ce mal est alors presque incurable: voici pourtant une espece d'opiat qui a réussi quelquefois dans ces sortes de cas.

Prenez, *De Mercure revivifié du Cinabre, éteint dans
du Savon de Venise, deux gros.*

*D'Eponge brûlée & de Cloportes, de chaque
deux gros.*

*De Gomme Ammoniaque & de Camphre, de
chaque un gros.*

*De Conserve de Roses & de Sirop des cinq
Racines, de chaque suffisante quantité.*

Mêlez le tout pour un opiat, dont on prend un demi-gros soir & matin, en buvant par dessus chaque prise un verre d'eau de mer ou de décoction de varet.

M. Storck, médecin à Vienne en Autriche, a fait depuis quelque temps des expériences avec la ciguë dans les maladies scrophuleuses; elles lui ont assez bien réussi. Depuis, plusieurs médecins en ont fait un usage assez heureux. C'est pourquoi nous conseillons très-fort à ceux qui sont dans le cas d'en avoir besoin, d'y avoir recours. On trouvera à l'article CANCER la manière de se servir de ces sortes de pilules; l'observation suivante, tirée du Journal de Médecine du mois de Février 1761, suffira pour régler ceux qui voudront employer ce remède.

O B S E R V A T I O N

*Sur les bons Effets de la Ciguë dans les Maladies
scrophuleuses ; par M. MARTEAU ,
médecin à Aumale.*

Alexis, marchand du bourg d'Hornoi en Picardie, s'est senti, dès l'âge de quatorze ans, de scrophules au pied gauche. Il alloit à béquilles : cinq à six trous fournirent, pendant trois mois, une mauvaise suppuration : il guérit ; mais le pied demeura gonflé.

A Noël de l'année 1758, l'humeur scrophuleuse affecta le bras droit. Ce n'étoient, en apparence, que des furoncles : ils se multiplièrent rapidement, & fournirent des ulcères qui étoient suivis d'autres, à mesure que les premiers se guérissent : la suppuration n'étoit que séreuse ou glaireuse. Le dégoût avoit précédé : l'amertume de la bouche, les rapports, les nausées accompagnoient cet état. Une femme y appliqua un emplâtre vésicatoire, & tarit ensuite l'écoulement, au moyen de quelques herbes dessicatives : l'humeur refoula sur l'estomac, & mit, pendant trois semaines, ce malheureux dans le plus grand danger ; elle se jeta enfin sur le pied gauche, son ancien siège dans la jeunesse : elle s'y ouvrit plusieurs issues, & l'estomac se trouva soulagé. Quelque temps après, la main droite se trouva reprise : il languit long-temps sans secours. La charité engagea M. Mantel, prieur d'Hornoi, à m'appeller au 5 Juillet dernier. L'humérus étoit atrophié : l'avant-bras étoit pâle, oedémateux & très-gonflé ; le carpe ankylosé, & percé de plusieurs trous fistuleux, dont les bords pâles étoient couronnés de chairs baveuses : il n'y avoit aucun mouvement à la totalité du bras ; celui des doigts étoit très-obscur ; le mouvement du pied étoit un peu plus libre, pour la flexion & l'extension seulement. La face étoit pâle : le malade n'avoit point d'appétit : il pressentoit les changements de temps ; le bras étoit paralytique.

Je ne vis rien de mieux à tenter que les pilules de ciguë. Je les fis avec l'extrait féculent & la poudre des

racines : je les prescrivis à la dose de quatre grains en commençant , avec ordre d'augmenter peu à peu. Au 29 Septembre , le malade étoit à cinquante-quatre grains , sans aucun inconvénient. Le succès a été si rapide , que ce malade s'est trouvé en état de faire la moisson , quoique exténué par dix-huit mois de langueur. Cette guérison est d'autant plus assurément l'effet de la ciguë , que l'abstinence de tout autre remède ne laisse pas la moindre équivoque. Je n'ai placé qu'un seul purgatif fondant , dès les premiers jours de Juillet : une violente superpurgation qu'il occasionna me fit tenir sur mes gardes ; par la suite , la ciguë a fait l'office d'un léger solutif : elle tenoit le ventre libre , deux à trois fois le jour : ces pilules , aidées de la ciguë en fomentation , ont suffi pour la guérison radicale des ulcères scrophuleux. Au 29 Septembre , ils étoient tous cicatrisés , après avoir fourni une suppuration louable : le malade avoit le teint fleuri , très-bon appétit , de l'embonpoint ; l'humérus avoit repris nourriture , le malade marchoit & filoit : il ne lui restoit qu'une inflammation aux paupieres. Le carpe demouroit ankylosé : c'étoit un vice sans remède ; mais les mouvements du bras & de l'avant-bras s'exécutoient très-bien , à l'exception de l'extension , flexion , adduction & abduction du poignet : la pronation & la supination se faisoient quelque peu difficilement ; les changements de temps ne faisoient presque plus d'impression. Il m'a fait dire , il y a quelques jours , qu'il continuoît à jouir d'une bonne santé.

Je fus consulté au mois de Juillet par une demoiselle d'Amiens , âgée de trente-cinq ans , dont toutes les glandes du cou étoient strumeuses ; une , entr'autres , égaloit la grosseur du poing. L'usage des mêmes pilules fit un effet si prompt , que , trois semaines après , il lui restoit à peine une tumeur de la grosseur d'un œuf de poulette. Je n'ai pas eu occasion de la revoir depuis.

Ces observations suffisent du moins pour prouver que la ciguë n'est un poison que par la quantité ; qu'à dose modérée , elle peut être un très-bon remède : je

n'en connois pas qui l'égle pour détruire le virus scrophuleux. Je ne puis en dire si affirmativement autant de l'obstruction du foie, son action ayant été aidée par les eaux ferrugineuses, & par le fagon qu'on sçait être le dissolvant spécifique de la bile.

EDME. *Voyez* **ŒDÈME.**

EFFERVESCENCE DU SANG, se dit du sang & des autres humeurs qui se raréfient par une chaleur contre nature, & qui gonflent extrêmement les vaisseaux, comme il arrive dans la chaleur de la fièvre. *Voyez* **FIÈVRE, BOUILLONNEMENT DES HUMEURS.**

EFFORT, f. m. Ce terme est employé vulgairement, pour exprimer un mouvement violent & extraordinaire, qui est suivi de rupture ou de descente. *Voyez* **DESCENTE.**

On peut, dans le cas d'un effort qui n'a fait qu'affoiblir les parties, & qui n'a point produit une véritable descente, faire usage de l'emplâtre qui suit:

Prenez, *Une Peau d'Agneau avec sa laine.*

Coupez-la en morceaux: faites-la bouillir dans une suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce que la peau soit presque dissoute; passez & exprimez fortement la liqueur, & faites bouillir dans ce résidu,

De Gui de Chêne, une demi-livre.

De Vers de terre, lavés dans le vin, quatre onces.

Passez le tout, & exprimez.

Ajoutez-y *D'Huile de Myrtille,*

De Coings, de chaque une livre.

Faites cuire le tout en emplâtre.

Faites-y fondre ensuite

De la Cire jaune, une livre.

De la Poix navale, de la Résine & de la Térébenthine, de chaque demi-once.

Ajoutez alors

De Gomme Ammoniaque, de Galbanum, de Myrrhe, d'Encens, de Mastic, & de Sang de Porc desséché, de chaque quatre onces.

Des Racines d'Aristoloché ronde & longue, de grande Consoude, de Noix de Galle,

*de Bol d' Arménie, & de Mumie, de chaque
trois onces.*

On pulvérisera ensemble les gommès & la mumie, après avoir fait sécher le galbanum; d'une part, on mettra en poudre les racines, les galls; de l'autre part, le sang de cochon, le bol : on mêlera les poudres ensemble; le reste, comme nous l'avons prescrit.

On étendra un peu de cet emplâtre sur de la peau, & on l'appliquera sur la partie où on s'est donné un effort.

Comme cet emplâtre est très-complicqué, & qu'il feroit peut-être difficile de se procurer toutes les drogues qu'il contient, on peut y suppléer avec le suivant :

Prenez, Des Racines de grande Consoude & de Bistorte séchée, de chaque demi-once.

D'Alun en poudre, deux gros.

D'Onguent Rosat, deux onces.

De Cire jaune, demi-once.

Faites fondre la cire, l'onguent; ajoutez les autres ingrédients, & faites-en un emplâtre.

Au reste, on peut se donner des efforts dans différentes parties du corps; aux pieds, ce qui forme des *entorses* : (voyez *ENTORSE*;) aux mains, ce qui se nomme *foulure* : (Voyez *FOULURE*, & le Dictionnaire de Chirurgie.

ÉLÉPHANTIASIS, f. f. espece de lepre appelée *lepre des Arabes*, différente de celle des Grecs. Voyez **LEPRE**.

ÉMACIATION, f. f. état du corps, dans lequel il survient un amaigrissement & un dépérissement considérable des parties charnues.

Cet état est ordinairement la suite des maladies aiguës; c'est le compagnon des maladies chroniques, comme dans la fièvre lente, la fièvre hectique, la pulmonie, &c. On y remédie, dans le premier cas, par un bon régime & une bonne conduite. (Voyez **CONVALESCENCE**.) Dans le dernier cas, on ne peut obtenir l'embonpoint qui est perdu, qu'en détruisant ou combattant la maladie que la maigreur accompagne.

Il s'agit ici de la maigreur indépendante de la maladie. On y remédie par des aliments doux & humectants, par l'usage abondant de l'eau, & de l'eau chaude, en respirant un air humide, & évitant un air froid & sec, en dormant beaucoup, faisant peu d'exercice, & surtout en modérant toutes ses passions, en ne buvant jamais ni liqueur ni café, en se mettant au lait, en évitant le vinaigre & les ragoûts épicés.

EMBOINPOINT EXCESSIF. C'est l'état dans lequel se trouvent ceux qui sont trop puissants, & dans lesquels la graisse s'accumule outre mesure.

Quoique cet état ne soit pas toujours regardé comme maladie, il n'en est pas moins à craindre, non seulement par les accidents dont il menace, mais encore par les incommodités habituelles qui en sont inséparables; telles sont la peine de se mouvoir, l'oppression au moindre exercice: la graisse qui, dans cette circonstance, s'accumule dans le bas-ventre, & aux environs du cœur qui y est comme enseveli, ne peut que nuire aux fonctions vitales & naturelles, & gêner la circulation.

On n'a rien de mieux à faire, dans cet excès d'embonpoint, que de se retrancher une partie des aliments ordinaires, d'abrèger son sommeil, de faire beaucoup d'exercice, & de travailler à quelque chose de pénible: on peut en même temps se purger de temps en temps, se faire suer avec de la tisane de squine, & se faire bassiner avec une tisane de racines de petit houx, de fraisier & de chardon-roland, à la dose d'une demi-once de chaque dans une chopine d'eau.

Les aliments doivent être peu nourrissants, & assaisonnés avec le poivre, la muscade, le sel, le vinaigre, de l'anis, du fenouil: on a employé quelquefois en pareil cas l'eau de mer, dans la même vue. On peut faire usage des frictions sur tout le corps, prendre des bains de vapeurs de temps en temps; fumer & mâcher du tabac; ne jamais se faire saigner, car rien n'est plus propre à engraisser; & sur-tout se donner beaucoup de mouvement, en jouant à des jeux d'exercice violent, comme la paume, &c. Voyez l'article **GROS VENTRE**.

ÉMÉTIQUE, adj. f. m. remede qui excite le vomissement, ou qui, étant pris intérieurement, fait sortir avec effort les matieres contenues dans l'estomac & les intestins.

Il y a plusieurs especes d'émétique; tels sont le vin & le tartre émétique, le foie & le verre d'antimoine, la poudre d'algaroth, le *gilla vitrioli*, l'ipécacuanha, l'*Azarum*, le tabac, &c.

Tous ces différents vomitifs que nous venons de rapporter ne sont pas également sûrs dans leur usage: voici ceux dont on peut se servir sans aucun risque.

1. Prenez, *Du Vin émétique*, depuis quinze ou vingt gouttes, pour un petit enfant;
Jusqu'à une once, pour les adultes.
2. Prenez, *Du Tartre émétique*, depuis un grain jusqu'à deux, pour les enfants;
Et jusqu'à six pour les adultes, dans une chopine d'eau.

Il faut observer que pour en donner cette dose, il faut que le malade soit par lui-même très-robuste, ou qu'il soit dans un cas d'insensibilité, ou que l'on soit assuré du peu d'efficacité de l'émétique.

3. Prenez, *De l'Ipécacuanha*, depuis trois ou quatre grains, pour les petits enfants;
Jusqu'à dix-huit ou vingt, pour les adultes, dans un bouillon.
4. Prenez, *De l'Oxymel scillitique*, une once.
Du Vitriol blanc, quinze grains.
Du Vin émétique, trois gros.

La dose est du tiers pour un enfant.

5. Prenez, *De l'Oxymel scillitique*,
De l'Huile d'Amandes douces, de chaque quatre onces.

Donnez-en deux cuillerées à la fois, de temps en temps, jusqu'à ce que le remede opere.

6. Prenez, *Des Feuilles vertes d'Azarum* ou de *Cabaret*, depuis cinq jusqu'à neuf feuilles.
Pilez-les avec trois onces de vin blanc, & faites-les macérer à froid, pendant une heure, pour faire prendre en une prise, & le quart à un enfant.

7. Prenez, *De l'Ecorce moyenne de Sureau, deux poignées.*

Faites-les bouillir dans un demi-setier de lait & d'eau, jusqu'à consommation de la moitié.

8. Prenez, *D'Huile d'Olive, quatre ou cinq onces, dans un bouillon.*

Cela peut quelquefois faire vomir, quand on y a de la disposition, ou même de l'eau chaude toute seule, en se chatouillant le gosier avec la barbe d'une plume, ou avec le doigt.

Il faut remarquer, en faisant usage des vomitifs, d'avoir toujours une quantité d'eau tiède toute prête, ou de l'eau de veau ou de poulet, pour délayer les matieres contenues dans l'estomac, & en faciliter la sortie, afin d'emplir l'estomac, & par-là de rendre les efforts moins violents. Faute de cette précaution, le vomitif, loin de produire les évacuations, ne fait qu'irriter, & jeter le malade dans des convulsions très-fortes.

C'est précisément l'abus dans lequel on tombe tous les jours dans l'apoplexie, où l'on donne l'émétique jusqu'à soixante, soixante-dix grains; ce qui, ne faisant point d'effet, se change en un poison dans l'estomac du malade, & le fait tomber dans un spasme universel: c'est pourquoi, quand on a donné huit ou dix grains de ce vomitif, il vaut mieux suspendre, & avoir recours aux purgatifs, que de continuer un remède qui peut devenir aussi dangereux.

Il est essentiel aussi, en employant le tartre émétique, de ne donner ni bouillon gras, ni faire usage des huileux, parce qu'ils empâtent l'émétique, l'empêchent de se dissoudre, &, par conséquent, de produire son effet.

Le moyen le plus sûr pour appaiser les efforts du vomissement, quand ils sont trop violents, c'est de donner la potion suivante par cuillerées.

Prenez, *Des Eaux distillées de Cerises noires & de Menthe, de chaque deux onces.*

De Laudanum liquide, vingt gouttes.

D'Esprit de Vitriol blanc, vingt gouttes.

De Sirop de Stæchas, une once.

On peut aussi donner la potion suivante :

Prenez, D'Eau de Menthe, deux onces.

De Mélisse composée, une demi-once.

De Gouttes anodines, vingt.

Mêlez, pour une dose.

On, si l'on aime mieux, on peut verser une once de suc de citron sur deux gros de sel d'absinthe ; cela est bon pour arrêter le vomissement, en le prenant en une dose.

On observera de faire des frictions au malade sur le dos, d'appliquer à l'extérieur des serviettes chaudes, & de faire passer beaucoup de boissons aqueuses.

Au reste, il faut être fort circonspect sur l'usage de l'émétique & des vomitifs ; ne point prescrire ces remèdes, que l'on n'ait fait précéder les saignées ou les boissons : il faut aussi faire attention de ne point employer les vomitifs, quand le malade a quelque descente, qu'il est sujet au crachement de sang, qu'il est d'un tempérament trop foible, à moins qu'il n'y ait une nécessité urgente pour le faire. On ne doit pas les prescrire aux femmes grosses, à celles qui ont leurs règles, aux nouvelles accouchées, aux malades attaqués d'inflammation à l'estomac ou au foie ; ce que l'on connoît par la tension du bas-ventre, & par la vive douleur que l'on y ressent lorsqu'on y touche. Il ne faut pas même se tromper sur les envies de vomir qui accompagnent cet état, car ce seroit de quoi faire périr le malade sur le champ.

Avant de donner l'émétique, on doit s'informer si le malade vomit facilement ; car il y a des personnes qui ne vomissent jamais, en prenant même la plus forte dose d'émétique : d'autres sont d'une constitution si délicate, qu'ils ne supportent que très-difficilement le vomissement ; de sorte que les forces leur manquent, & qu'ils tombent dans des syncopes dangereuses. Il faut examiner de plus, si le malade est pulmonique ; &, si c'est une femme, si elle est sujette à des pertes.

L'émétique ne convient point dans les apoplexies cau-

sées par un coup reçu à la tête, ou par quelques chutes violentes, ni dans les obstructions invétérées du bas-ventre, à moins que l'on ne soit forcé de le faire par quelques grands accidents.

Quand on est dans un cas pressant, il ne faut pas tarder à donner l'émétique, sinon il vaut mieux le donner le matin à jeun, parce qu'alors il agit avec plus de force, & plus immédiatement sur les mauvais levains de l'estomac. *Voyez VOMITIF.*

EMPHYSÊME, *s. m.* tumeur molle, blanche, luisante, élastique, indolente, faite d'air répandu sous la peau dans les cellules du corps graisseux : c'est une bouffissure semblable à celle des animaux qu'on souffle après les avoir tués.

L'emphysème est universel ou particulier : il diffère de l'œdème, en ce qu'il ne retient point l'impression du doigt. Quand on comprime celui de la poitrine, l'air, se retirant de cellule en cellule, fait une crépitation comme le parchemin sec.

La cause de l'emphysème est presque toujours externe ; il est souvent une suite des plaies faites aux différentes parties du corps. Il arrive rarement que l'emphysème soit produit par une cause interne, parce que l'air qui en fournit la matière étant naturellement incorporé avec les humeurs, & réduit à ses parties élémentaires, a perdu les qualités qui lui sont propres, & n'agit plus comme un air élastique.

Le traitement de l'emphysème consiste à faire sortir du tissu cellulaire l'air qu'il contient ; ce que l'on peut obtenir par des pressions & des frictions modérées, qui poussent l'air du côté de la plaie, s'il y en a une ; ou, s'il n'y en a point, on a recours aux scarifications.

Quand l'emphysème est formé par quelque ouverture faite au corps, il faut la fermer autant qu'il est possible. On peut faire saigner le malade, lui faire prendre des boissons rafraîchissantes, pour calmer son sang & diminuer la raréfaction de l'air : on peut aussi, dans ces sortes de cas, appliquer sur la partie de la glace pour condenser l'air, & diminuer son volume. Au reste, rien n'empêche qu'on ne fasse usage des ca-

taplafmes que nous avons décrits dans la colique venteuse ; ils donnent du ressort aux parties, & facilitent la sortie de l'air. *Voyez COLIQUE VENTEUSE.*

EMPLATRE, f. m. médicament externe, de consistance solide & glutineuse, composé de différentes drogues cuites & unies en masse, qu'on étend sur du linge ou sur de la peau, pour appliquer sur quelques parties du corps.

Les ingrédients qui donnent de la consistance aux emplâtres, sont la cire, les résines, la poix, les gommes, les graisses, la litharge, la céruse, le minium ou autres semblables. Cette composition est la plus solide de toutes celles qui s'appliquent extérieurement. Nous allons donner des modèles des différents emplâtres auxquels nous avons recours dans les différentes maladies.

Emplâtre anodin discutif.

Prenez, *Emplâtre de Cumin, deux onces.*

De Camphre, trois gros.

D'Opium, un gros & demi.

Broyez le camphre avec quelques gouttes d'huile d'olive ; vous le mêlerez avec les autres ingrédients, pour s'en servir au besoin.

Cet emplâtre convient dans tous les cas où il faut calmer la douleur, & résoudre les humeurs qui sont amassées.

Emplâtre chaud.

Prenez, *Emplâtre de Gomme, une once.*

Emplâtre connu sous le nom de vésicatoire, deux gros.

Mêlez le tout, en l'amollissant à un feu doux.

Cet emplâtre est un mordant très-efficace & très-utile dans les douleurs fixes, soit dans les membres & dans l'intérieur du corps, comme dans le rhumatisme : la sciatique, la goutte, la dyssenterie & la pleurésie, lorsque ces douleurs ne cedent point aux remèdes ordinaires, rarement elles résistent à cet emplâtre.

Emplâtre de Cire.

Prenez, *Cire jaune*, quatre livres.
Résine blanche, deux livres.
Graisse, une livre & demie.

Unifiez bien le tout, & faites-le cuire à un feu doux.

Emplâtre défensif.

Prenez, *De Litharge préparée*, une livre.
D'Huile d'Olive, deux livres.
De Bol d'Arménie, préparé,
De Cire jaune, trois onces.
De Térébenthine de Venise, deux onces.
De Sang-Dragon en poudre, une once.

Faites bouillir la litharge dans de l'huile, jusqu'à ce que le mélange soit sur le point d'acquérir la consistance d'emplâtre : faites-y fondre ensuite l'oliban & la cire ; & lorsque ces deux matières seront fondues, ajoutez-y le bol, le sang-dragon & la térébenthine.

Emplâtre vésicatoire.

Prenez, *De Poix de Bourgogne*, dix onces.
De Térébenthine de Venise, & de *Cantharides* en poudre, de chaque trois onces.

Faites un emplâtre comme ci-dessus.

Emplâtre de Gomme.

Prenez, *D'Huile de Palmier*, deux livres.
De Litharge préparée, de *Gomme Ammoniaque* & du *Galbanum*, de chaque douze onces.

Faites bouillir l'huile avec la litharge, jusqu'à ce que le mélange soit sur le point d'acquérir la consistance d'emplâtre ; ajoutez enfin la gomme ammoniacque & le galbanum.

Emplâtre stomachique.

Prenez, *De Cire jaune*, quatre onces.
De Tacamahaca en poudre,
D'Huile de Palmier, de chaque deux onces.
De Clous de Girofle en poudre, une once.

D'Huile de Macis par expression, six gros.

Faites fondre la cire & la gomme dans l'huile de palmier, & ajoutez-y ensuite les clous de girofle & l'huile de macis. Il faut avoir attention de frotter l'emplâtre avec un peu d'huile de menthe, lorsqu'on l'a étendu sur un linge.

Emplâtre de Ciguë.

Prenez, *De Cire jaune,*
De Résine de Pin, de chacune demi-livre.
De Poix blanche, sept onces.
De Gomme Ammoniaque dissoute dans le Vinaigre, & épaissie en forme d'emplâtre,
huit onces.

Faites fondre le tout au bain-marie; après quoi, ajoutez
Du Suc de Ciguë exprimé, six livres.

Faites-en un emplâtre, en remuant le tout avec une spatule de bois, & en ajoutant, pour donner de la consistance, si cela est nécessaire, un peu d'huile de caprier.

Cet emplâtre est très-efficace dans les obstructions: il fond & dissout les glaires épaissies; il divise les humeurs coagulées, il en procure la résolution; il convient dans tous les cas d'obstruction, sur-tout lorsqu'on a fait précéder l'usage de notre emplâtre anodin discutif.

Nous n'exposerons pas davantage de modèles d'emplâtre, parce que nous en ferons la description dans les différents articles que nous avons à traiter. *Voyez aussi le Dictionnaire de Chirurgie.*

EMPYÊME, f. m. Ce mot se prend pour une maladie, ou pour une opération de chirurgie. Comme maladie, c'est, en général, un amas de pus, de sang, ou de sérosité dans la poitrine.

L'épanchement de matiere dans la poitrine peut se faire par cause interne, à la suite de quelque maladie, ou par cause externe, à la suite d'une plaie ou d'un coup: une plaie qui ouvre quelque vaisseau sanguin, occasionne un épanchement de sang. L'épanchement d'eau est un effet de l'hydropisie de poitrine. Celle du

pus, est celui d'une pleurésie ou d'une péricnemonie terminée par une suppuration.

Cette maladie ne peut se guérir que par l'opération; ainsi il faut avoir recours au chirurgien. Il faut faire attention de ne point se résoudre à l'opération, que l'on n'ait les signes suivants; 1^o la respiration courte & laborieuse; 2^o l'inspiration plus facile que l'expiration; 3^o le malade, en se remuant, doit sentir le flot d'un liquide épanché; 4^o quand l'épanchement n'est que d'un côté, on y sent un poids; 5^o ce côté est souvent œdémateux; 6^o le malade respire mieux couché sur un plan horizontal, que debout ou assis; & il ne peut rester couché, que du côté de l'épanchement, &c. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie, au mot EMPYÈME.*

ENCANTHIS, f. m. excroissance de chair, qui se forme à l'angle interne de l'œil, & qui est souvent accompagnée d'un écoulement involontaire des larmes. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

ENCÉPHALE, adj. f. m. & f. s'emploie particulièrement pour désigner plusieurs especes de vers qui naissent en différentes parties de la tête.

Ces especes de vers s'engendrent dans le cerveau, ou plus vraisemblablement dans les sinus frontaux, ou dans les cellules de l'os etmoïde. *Voyez VERS.*

ENCHIFREMENT, f. m. maladie qui a son siege dans la membrane pituitaire; c'est celle que l'on appelle vulgairement *rhume de cerveau*.

L'enchifrement est un véritable catarrhe, qui ne differe de celui de la gorge & de la poitrine, que par la différence de la partie affectée: nous avons fait voir quelles étoient ses causes & son traitement à l'article Catarrhe. *Voyez CATARRHE.*

Il suffit seulement de dire que quand on a suivi la méthode que nous avons tracée, & que le mal est toujours opiniâtre, le plus sûr moyen pour s'en débarrasser, est d'appliquer à la nuque, ou derriere les oreilles, l'emplâtre chaud décrit à l'article EMLATRE, que l'on étendra sur une peau, de la largeur d'un écu de six francs. *Voyez EMLATRE CHAUD.*

ENFANT. (*Maladies des Enfants.*) Aussi-tôt que nous venons au monde, nous commençons par souffrir: nos douleurs même sont quelquefois si vives, & notre machine si délicate, que nous sommes forcés d'y succomber. Voyez l'Introduction au Dictionnaire de Santé, où l'on donne, sur l'éducation physique des enfants, des préceptes qui sont de la plus grande importance.

Du Mæconium.

Quand l'enfant vient au monde, il rend par le fondement une matiere excrémentitielle, noirâtre, que l'on appelle *mæconium*: il arrive quelquefois que cette même matiere séjourne dans les intestins, & ne sort point à l'extérieur; ce qui est annoncé par des cris, des gémissements que pousse l'enfant.

Il suffit, pour y remédier, de lui faire prendre de l'huile d'amandes douces, avec moitié de sirop de guimauve par cuillerées, jusqu'à ce qu'il survienne une évacuation.

Des Acides, Coliques, Tranchées.

La premiere maladie à laquelle sont sujets les enfants, dépend de la nourriture qu'ils prennent, & de la négligence & de l'ignorance des nourrices auxquelles ils sont confiés. Le lait, qui est la nourriture en apparence la plus saine, celle que prescrit la nature, est souvent sujet à se tourner en aigre, & à produire des coliques & des tranchées.

Quand on s'en apperçoit, il faut y remédier en purgeant l'enfant comme ci-dessus, & en ne donnant à la nourrice que des aliments tirés des animaux, comme le bouillon, la soupe, le bœuf, le mouton: on peut aussi lui faire manger du cresson, pendant quelques jours, pour corriger l'acide de son lait; après quoi, si cela dure, on lui fera prendre une médecine composée de deux onces de manne, & d'une once de sirop de pomme. Si, malgré toutes ces précautions, on s'apperçoit que son lait soit toujours acide, ce que l'on connoît en le goûtant, & qu'il cause des tranchées à l'enfant, il faudra changer de nourrice.

Un des aliments les plus pernicioeux pour les enfans ; c'est la bouillie : les nourrices cependant n'ont point d'autre ressource , quand elles manquent de lait , ou qu'elles le destinent à quelque autre usage. Cette espece de colle préparée avec la farine , qui est une partie brute & grossiere , qui n'a subi encore aucune préparation , ni par la nature , ni par le feu , est un aliment qui se digere toujours très-mal dans l'estomac délicat des enfans : aussi c'est elle qui est la source d'une grande partie de leurs maladies ; la farine qui la compose se tourne facilement en aigre qui pique & irrite l'estomac & les intestins des enfans , & leur donne des tranchées continuelles.

Le moyen le plus sûr pour éviter ces inconvénients , est de ne jamais leur donner cette mauvaise nourriture : on peut y suppléer avec une panade faite de mie de pain coupée par tranches , & bouillie dans de l'eau & du bon beurre , avec quelques grains de sel ; ou , si l'on aime mieux , on leur fera prendre la panade suivante , qui est beaucoup plus facile à digérer & beaucoup plus nourrissante.

Prenez , *De bon Lait de Vache , un demi-poisson.*

De la Mie de pain écrasée , deux onces.

Faites bouillir le tout ensemble légèrement pendant trois ou quatre minutes ; ajoutez-y pour lors un jaune d'œuf , que vous battrez bien avec le lait & du sucre en quantité suffisante.

On peut donner de cette nourriture aux enfans , quand ils en auront besoin , sans craindre ni qu'elle s'aigrisse , ni qu'elle leur cause de tranchées.

Il est encore mieux de leur faire une bouillie avec de la croûte de pain réduite en poudre. La mie n'est pas assez cuite , & par-là d'une digestion plus difficile.

Dans le cas où l'enfant auroit été nourri avec de la bouillie , & qu'il auroit des tranchées , le ventre gros & dur ; qu'il fit des déjections vertes ; qu'il se rebutât contre cet aliment , il seroit bon de lui faire prendre , avant de passer à la panade que nous venons de décrire , de l'huile d'amandes douces & du sirop , comme nous avons

dit

dit ci-dessus ; & si l'enfant avoit passé l'âge de trois ans, on pourroit le traiter comme nous l'avons dit aux articles ACIDES & AIGREUR.

Le principal inconvénient de l'estomac des enfants, c'est de faire tourner tous les aliments en aigre ; c'est pourquoi il ne faut jamais oublier dans leurs maladies ce point de vue, auquel on doit toujours s'attacher dans le traitement de leurs maux, parce qu'ils sont toujours comme cause unique, ou cause conjointe de toutes leurs maladies. Nous avons traité cet article très au long. *Voyez ACIDES & AIGREUR.*

Des Descentes ou Hernies.

Les cris redoublés que font ces petites créatures, quand elles ont des tranchées, font qu'ils sont exposés quelquefois aux descentes, par les efforts & les contorsions qu'ils font.

Pour y remédier, aussi-tôt qu'on s'en apperçoit, il faut d'abord éloigner toutes les causes qui les ont produites, & faire tout ce que nous venons de dire ; après quoi, on appliquera sur la partie du remède qui suit :

Prenez, *De Queue-de-Cheval, que l'on nomme Equisetum, une poignée.*

Hachez cette plante bien menu, & faites-la bouillir à petit feu dans un quarteron d'huile d'olive ; quand le tout sera refroidi, servez-vous-en pour frotter la partie, en appliquant dessus le marc qui reste ; ou, si l'on veut, on peut se servir du remède suivant :

Prenez, *De Fleurs de Sureau réduites en poudre fine, ou de Farine de Fève, une once.*

Faites-les bouillir dans six onces d'eau distillée de pruneaux de buisson.

Ajoutez-y *De Sang-Dragon,*

Du Bol d'Arménie, de chaque un gros.

Réduisez le tout en bouillie.

Versez-y *Six cuillerées de Lait de Chevre.*

Etendez de ce mélange sur de la filasse, appliquez-le sur la partie deux fois par jour.

Le remède suivant est aussi d'une grande efficacité en pareil cas.

D. de Santé, T. I.

S

Prenez, *Deux onces de Minium en poudre subtile.*
Une once de suc de Racine de grande Con-
soude.

Un demi-gros de Térébenthine.

Battez ces drogues ensemble dans un mortier, jusqu'à ce qu'elles soient intimement mêlées, & appliquez-en sur la partie trois fois par jour.

Si tous ces remèdes ne font d'aucune efficacité, il faut avoir recours à un bandage pour contenir les parties.

Du Carreau.

Les enfants sont sujets à avoir le ventre gros & dur: cette maladie s'appelle *le carreau*. La cause de cette maladie vient ordinairement de l'épaississement de la lymphe, de l'embarras général dans la circulation du bas-ventre, & d'une disposition aux obstructions.

Ce sont ordinairement les enfants qui mangent beaucoup, qui se nourrissent d'aliments indigestes, comme de fruits, de bouillie, &c. qui sont exposés à cette maladie. Quand elle est ancienne, & qu'il y a un an & plus qu'elle est formée, l'enfant tombe bientôt en chartre. *Voyez CHARTRE*. Quand la maladie est récente, il suffit de réformer la nourriture, tant pour la qualité que pour la quantité: (*voyez ce que nous avons dit ci-dessus*;) de ne point faire porter de corps à balaine qui gêne le bas-ventre de l'enfant, & de le mettre à l'usage du remède qui suit:

Prenez, *D'Huile de Lin bien fraîche & bien exprimée, une cuillerée à bouche,*

que l'on donnera à l'enfant le matin à jeun en deux prises, à une heure de distance l'une de l'autre. On aura soin en même temps de le purger avec une once de sirop de chicorée composé de rhubarbe, auquel on ajoutera, selon l'âge & les forces,

Vingt-quatre Grains de Crème de Tartre.

Huit ou dix Grains de Jalap:

on appliquera en même temps sur le nombril, des linges imbibés de l'élixir qui suit, avec lequel même on fera à l'enfant des frictions.

Prenez, *De Colophone, six onces.*

D'Aloès hépathique, une once.

D'Encens mâle, trois onces.

Pilez ces drogues; prenez ensuite une pinte d'eau-de-vie, dans laquelle vous dissoudrez

Du Vitriol verd,

De Sel Ammoniac, de chaque deux gros.

De Sel de Tartre, deux gros & demi.

Mêlez toutes ces drogues ensemble.

Bouchez bien la bouteille, & tenez-la trois jours sur des cendres chaudes.

Versez encore de l'eau-de-vie, jusqu'à ce qu'elle surmonte les drogues de la hauteur de sept à huit pouces. Bouchez la bouteille avec un bouchon & du parchemin par-dessus, & laissez-la pendant quinze jours au soleil, ou pendant huit jours auprès du feu. Il faut toujours laisser la liqueur sur les drogues, & prendre garde de la troubler, quand on veut s'en servir.

Quand le carreau résiste à ces sortes de remèdes, il faut avoir recours à ceux que nous avons indiqués à l'article Chartre ou Noueure. Voyez CHARTRE, NOUEURE.

Des Maladies de la Peau.

Les enfants sont très-sujets aux dartres, aux pustules, aux échauboulures, aux achores, qui naissent à la suite de l'épaississement de leur lymphé, occasionné par la présence des acides dans le sang. Voici la conduite qu'on doit tenir. Après avoir réformé la nourriture, comme nous l'avons dit ci-dessus, on passera à l'usage d'un demi-setier de petit-lait, qu'on leur fera prendre dans la journée en plusieurs verres, en y ajoutant une cuillerée de sirop de violette; on leur donnera en même temps un quart de lavement d'eau de rivière, ou la moitié, selon leur âge; ce que l'on réitérera tous les jours: on leur fera prendre ensuite une petite médecine, composée d'un demi-gros de rhubarbe, infusé dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoutera une once de sirop de fleurs de pêcher, dont on leur fera prendre un ou deux verres le matin, selon

leur âge. Après la médecine, on les mettra pendant quelques jours à l'usage d'un scrupule d'yeux d'écrevisses en poudre, partagé en quatre prises, pour prendre à trois heures de distance l'une de l'autre; ce qu'on continuera pendant cinq ou six jours. On les purgera ensuite comme ci-dessus; & on leur fera prendre après un demi-setier de petit-lait par jour, dans lequel on fera fondre une once de sirop anti-scorbutique.

Si tous ces remèdes ne produisent pas un bon effet, on pourra faire prendre à l'enfant les bains tièdes, pendant trois ou quatre jours, dans lesquels on le plongera pendant un quart d'heure, ou une demi-heure, s'il peut le supporter; & on lui fera prendre les pilules suivantes:

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses*, demi-gros.

De Mercure doux, quatre grains.

De Fleurs de Soufre, vingt grains.

D'Extrait d'Enula-Campana, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour faire des pilules du poids de quatre grains pour un enfant de deux ans, & du poids de six grains pour un enfant de trois ans. On donnera de ces pilules de quatre en quatre heures, enveloppées dans de la marmelade d'abricot, ou dans une cerise confite. Voyez ACHORE, BOUTONS, DARTRE, ECHAUBOULURE, PUSTULES, &c.

Des Maux de Dents.

Toutes les douleurs des enfants ne sont pas produites par les aliments dont ils se nourrissent, ni par la foiblesse de leur estomac: les dents qui leur poussent leur causent des maux cruels; c'est ce qu'on appelle *la dentition*.

Comme les enfants ne peuvent s'exprimer sur la nature de leurs douleurs, il est assez difficile de distinguer si elles viennent des dents ou de l'estomac: on peut cependant s'en douter, quand on examine le temps où les dents doivent pousser, quand il coule une salive abondante de leur bouche, quand ils ont les doigts perpétuellement à leurs gencives, & quand les douleurs qu'ils ressentent viennent indifféremment après

Avoir pris de la nourriture; ce qui les distingue de celles de l'estomac, qui s'appaissent par la présence des aliments.

Il est assez difficile de trouver des remèdes à la dentition des enfants; tout ce qu'on peut faire, c'est d'adoucir les gencives, en y fêrignant continuellement du lait chaud, ou une décoction de guimauve & de figues grasses, & en frottant les gencives des enfants avec du beurre bien frais pour les ramollir, en leur faisant tenir dans la bouche une racine de guimauve pelée, lavée & ramollie, qu'ils compriment entre leur mâchoire, & par laquelle ils facilitent la sortie de leurs dents.

Il arrive quelquefois que, malgré ces précautions, les douleurs qu'occasionnent les dents sont si vives, qu'il survient des convulsions. Quand les enfants ont passé l'âge de trois ou quatre ans, & que les convulsions & les douleurs sont considérables, on peut tenter une saignée d'une poëlette, faite au bras, & faire usage de la potion qui suit, qu'on leur donnera par cuillerées.

Prenez, *De l'Eau de Nénuphar, deux onces.*

Du Sirop de Pavot blanc, demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre d'heure en heure.

Si les douleurs ne se calmoient point, on pourroit appliquer à la tempe de l'enfant un petit emplâtre d'opium, large comme une piece de 24 sous. *Voyez CONVULSION.*

Au reste, les douleurs de dents, occasionnées par leur pousse, se guérissent assez difficilement; & le temps en est le plus sûr remède. Quelques dentistes conseillent, dans ces vives douleurs, de scarifier les gencives des enfants, afin de donner plus d'aïssance aux dents pour prendre leur accroissement. Mais il en résulte plusieurs inconvénients; le premier, c'est que les enfants ne crachent & ne rejettent jamais le sang qui en coule, & en l'avalant ils peuvent se faire beaucoup de mal, parce qu'il se corrompt dans l'estomac; le second est que, les enfants ne pouvant dire positivement où est le lieu de leurs douleurs, on ne peut

aller qu'à tâtons dans cette opération, à moins qu'elle ne se présente en partie ; pour lors les scarifications ne font qu'augmenter les douleurs, sans procurer aucun soulagement. *Voyez DENTITION.*

Des Convulsions.

Outre les convulsions occasionnées par les douleurs des dents, les enfants en éprouvent encore d'autres qui sont occasionnées ou par les vers, ou par la présence des acides. Si ce sont les acides, ce dont on peut s'assurer par les signes qui les accompagnent, on y remédie par les absorbants, les délayants & les évacuants. (*Voyez ACIDES.*) Quand ce sont les vers qui excitent ces convulsions, on s'en assure en consultant les signes qui prouvent la présence des vers, & on les détruira par les remèdes appropriés à cette maladie. *Voyez VERS, & VERS DES ENFANTS* dans l'article ci-dessous.

Il est essentiel d'observer que ces convulsions ne se guérissent jamais avec la saignée, & que quand on a le malheur de la pratiquer en pareil cas, elle augmente les convulsions des enfants, & précipite leur mort.

Les enfants nouveaux-nés sont sujets quelquefois, après un long travail de la part de la mère, ou une abstinence très-longue, à avoir des convulsions produites par la foiblesse ; ce que l'on reconnoît à la foiblesse & à la défaillance du pouls, à des bâillements fréquents, au défaut de cris & d'expressions de douleur, qui accompagnent ordinairement toutes les autres espèces de convulsions des enfants : il faut alors leur prescrire une potion cordiale pour ranimer leurs forces. On peut, par exemple, leur donner une cuillerée de vin d'Alicante, avec quelques gouttes de l'élixir de propriété, décrit dans la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

On peut aussi avoir recours à la potion suivante, s'ils sont plus avancés en âge.

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit, deux onces.*

De Mélisse simple, une once.

De Cannelle, deux gros.

De Sirop d'Éillet, une demi-once.

Mêlez le tout, pour une potion que l'on prendra par cuillerées, jusqu'à ce que les forces reviennent.

Des Vers.

Quoique les vers attaquent indifféremment tous les estomacs délicats, il est pourtant certain que les enfants y sont plus sujets que les adultes, tant par rapport à la délicatesse naturelle de l'estomac, qui ne peut pas digérer fortement & pleinement la quantité de nourriture qu'on leur donne, que par rapport à la nourriture même qu'ils prennent, qui est très-disposée à engendrer des vers.

On reconnoît que les enfants ont des vers, aux signes suivans : aux rapports d'un goût aigre & doux, à la pâleur du visage, à la tension du ventre, aux démangeaisons dans le nez, à l'examen de la langue, qui est presque toujours chargée d'une couche blanche; aux caractères des yeux qui sont vifs, brillants, & qui semblent tourner à la folie; au poulx qui est vif & ferré; & aux déjections qui sont ordinairement très-fétides, & accompagnées de vers & de quelques glaires vermineuses.

Si l'enfant qui a des vers n'a qu'un an ou deux, on lui fera prendre le remède suivant :

Prenez, *Deux grains de Mercure doux.*

Quatre grains d'Extrait de Rhubarbe,
que vous incorporerez avec un peu de marmelade d'abricot, & que vous ferez avaler, en donnant par dessus une petite tasse de bouillon, ou le teton.

Depuis l'âge de deux ans jusqu'à cinq ans, on doit augmenter la dose par proportion : on continuera ce remède pendant huit jours, en le faisant prendre de deux jours l'un.

Le mercure crud, bouilli dans l'eau, peut aussi être donné en boisson dans le même cas ; on en fait bouillir un gros dans une pinte d'eau, pendant un gros quart d'heure, & on en donne un petit verre de quatre en quatre heures ; ce qu'on réitérera tous les trois jours, jusqu'à parfaite guérison. On peut en même temps appliquer le liniment suivant.

Prenez, *De Fiel de Taureau, demi-once.*

De Coloquinte pulvérisée, demi-gros.

D'Huile essentielle d'Absinthe, un gros.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en un liniment que l'on partagera en trois fois, & que l'on appliquera sur le nombril pendant trois jours.

Si l'on ne peut pas venir à bout de faire prendre tous ces remèdes à l'enfant malade, on y substituera le suivant :

Prenez, *Quatre cuillerées à bouche de Vin rouge.*

De Mercure doux, deux grains.

De Semen-contra, vingt grains.

Laissez infuser le tout, pendant un quart d'heure, sur des cendres chaudes ; passez la liqueur que l'on donnera par cuillerées, d'heure en heure, ce que l'on réitérera pendant trois jours ; après quoi on donnera à l'enfant la potion suivante :

Prenez, *De Sirop de Fleurs de Pêcher, une demi-once.*

De Tartre émétique, un grain.

Ajoutez-y *Quatre cuillerées d'Eau de Riviere.*

Une cuillerée d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour en faire une potion que l'on fera avaler en une fois à l'enfant, & dont on augmentera la dose, si l'enfant a plus de trois ans, en y ajoutant encore

Une demi-once de Sirop de Fleurs de Pêcher.

L'huile d'amandes douces, prise en partie égale avec le sirop de violette, & continuée pendant huit jours, à la dose, chaque jour, d'une demi-once, est aussi très-efficace pour chasser les vers des enfants.

Voyez ce que nous avons dit à ce sujet aux articles ASCARIDES, STRONGLE, VERS, &c.

Des Indigestions & Dévoiements.

Comme l'estomac des enfants est très-foible, & qu'ils sont extrêmement voraces & gourmands, ils sont exposés aux indigestions & aux dévoiements. Il faut, pour y remédier, commencer par faire un bon choix de leurs nourritures, & les empêcher de les prendre en trop grande quantité ; après quoi on les purgera, s'ils sont à l'âge d'un an ou de deux, avec une once de

sirup de chicorée, dans deux onces d'huile d'amandes douces; on peut aussi leur donner, en ce cas, quelques lavements: s'ils sont plus avancés, on les mettra tous les matins à une infusion de rhubarbe, faite avec un demi-gros de rhubarbe dans une chopine d'eau, sur des cendres chaudes, pendant toute la nuit; & on leur fera prendre entre deux tranches de soupe.

Six grains de Rhubarbe.

Dix grains d'Yeux d'Ecrevisses.

Six grains de Sel de Quinquina.

On peut aussi les mettre à l'usage d'une tisane faite avec un demi-gros de baies de genievre bouillies dans une pinte d'eau, dont on leur fera prendre deux ou trois verres par jour, en y ajoutant un peu de sucre. Voyez DÉVOIEMENT, FOIBLESSE D'ESTOMAC, INDIGESTION.

Du Scorbut.

Une des maladies à laquelle les enfants sont le plus sujets, c'est le scorbut: quoique leur estomac soit assez foible pour engendrer beaucoup d'acide, la vivacité de leur poulx, & la chaleur de leur corps est si grande, que leurs suc sont souvent disposés à dégénérer en une acrimonie scorbutique.

On reconnoît le scorbut des enfants à la pâleur de leur visage, à leur foiblesse naturelle, aux douleurs vagues qu'ils éprouvent dans tout le corps, aux lassitudes qu'ils ressentent au moindre mouvement, & à leur indolence naturelle, aux accès de fièvre qui leur surviennent de temps en temps, aux enflures des jambes & bouffissure du visage, à la facilité qu'ont leurs gencives de jeter du sang, à la mauvaise qualité de leurs dents, à une odeur puante & fétide qui sort de leur bouche, à la foiblesse des jambes, & à la difficulté qu'ils ont de se tenir debout & de marcher.

Comme cette disposition au scorbut dépend presque toujours de l'épaississement des humeurs & de la trop grande quantité de nourriture ou de sa mauvaise qualité, il faut commencer par prescrire aux enfants attaqués de cette maladie un régime convenable.

On les mettra à l'usage de bouillons de bœuf, dans

lesquels on mettra un tiers de veau : on leur donnera de la soupe, des œufs frais, quelques crêmes de riz, d'orge, de la farine de fagou, de la semoule, dont on mettra une cuillerée à bouche dans une cuillerée de bouillon, en les faisant bouillir jusqu'à ce qu'ils aient acquis une consistance de bouillie liquide ; ou, si l'on aime mieux, pour éviter que le bouillon ne devienne trop âcre par la cuisson, on fera cuire ces crêmes dans de l'eau, & on en mettra une ou deux cuillerées dans du bouillon, en y ajoutant un peu d'eau de canelle. Si le scorbut est bien décidé, il faut faire abandonner aux enfants totalement la viande, & ne les nourrir que de ces especes de crème dans du bouillon. Dans la saison nouvelle des fruits & des légumes, on peut leur faire manger quelquefois des petits pois, des petites fèves, des fraises, des pêches, pourvu qu'on le fasse avec modération ; ces productions nouvelles de la terre contiennent un sel savonneux, très-propre à détruire le virus scorbutique & à débarrasser les entrailles, à fondre la lymphe, & même à adoucir la qualité du sang.

Après avoir travaillé au régime, on s'occupera des remedes propres à détruire cette maladie. On peut d'abord mettre l'enfant à l'usage du petit-lait clarifié, à la dose d'un demi-setier par jour, en ajoutant sur chaque verre une cuillerée ou deux à café de sirop anti-scorbutique ; ce qu'on leur fera continuer pendant six jours. Voici des bouillons qu'ils prendront à la suite de l'usage du petit-lait.

Prenez, *Un Poulet maigre.*

Faites-en du bouillon avec deux pintes d'eau ; après quoi, ajoutez-y

De Racine de Raifort sauvage, une once.

De Cresson de Fontaine,

De Beccabunga, de chaque une demi-poignée.

Coupez les racines par petits morceaux ; battez-les légèrement dans un mortier, & laissez ensuite infuser le tout chaudement, pendant un quart d'heure, dans le bouillon, ayant grand soin de couvrir le pot, de peur que la partie la plus volatile ne s'évapore ; passez ce

bouillon, pour en prendre un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, pendant huit jours.

Après l'usage de ces bouillons, on passera au vin qui suit :

Prenez, *Des Racines d'Enula-Campana & de Raifort sauvage, de chaque une once.*

Battez-les légèrement dans un mortier, après les avoir coupées par morceaux.

Prenez, *Des Feuilles de Cresson de Fontaine & de Cochléaria, de chaque une poignée.*

De Myrrhe pulvérisée, un gros.

De Sel Ammoniac, deux gros.

Versez dessus une pinte de bon vin blanc ; mettez le tout dans un vaisseau de verre bien fermé, & laissez-le exposé au soleil pendant quinze jours, ou pendant vingt-quatre heures sur des cendres chaudes ; vous passerez après la liqueur à travers un linge, & vous y ajouterez

D'Esprit volatil de Cochléaria, une demi-once, pour prendre par cuillerées, dont une le matin à jeun, l'autre sur les onze heures, & la troisième sur les cinq heures du soir. On continuera l'usage de ce vin, conjointement avec le petit-lait, dont l'enfant boira à sa soif.

On aura soin de purger l'enfant tous les quinze jours avec une once & demie de manne, & une once de sirop de pomme.

À l'égard de la bouche, on aura soin de la nettoyer tous les matins & tous les jours, avec moitié lait & moitié suc de cresson.

Comme les enfants sont d'un tempérament fort échauffé, & que tous ces remèdes sont fort chauds, il sera à propos quelquefois de les suspendre, pour les mettre à la simple nourriture des crèmes que nous avons prescrites ci-dessus ; & , quand le feu sera un peu calmé, on recommencera les remèdes jusqu'à parfaite guérison. Voyez SCORBUT.

Des Ecouelles.

Les écouelles attaquent les enfants, par préférence

aux adultes : l'épaississement naturel de leur lymphe, joint à la foiblesse de leurs organes, fait qu'ils sont plus exposés aux engorgements des glandes, & par conséquent, aux tumeurs froides & aux écrouelles.

Il n'y a point de différence dans le traitement de cette maladie, chez les enfants & chez les adultes, à l'exception des remèdes, qui doivent être plus doux, donnés en plus petite dose, & la préparation moins longue. On se contentera de faire prendre à l'enfant, pour le préparer, deux verres par jour de bouillon de veau, dans chacun desquels on mettra deux cuillerées de suc de cresson de fontaine; ce qu'il continuera pendant huit jours; après quoi on le purgera avec une once de sirop de chicorée, composé de rhubarbe, & une once & demie de manne. On suivra ensuite le traitement indiqué à l'article Ecrouelles. *Voyez ECROUELLES.*

De la Vérole.

Quoique les enfants n'aient point mérité d'être attaqués d'aucun vice vénérien, il arrive cependant quelquefois, qu'ils portent en naissant le germe de cette maladie, & qu'ils en sont même quelquefois si maléficiés, qu'ils sont contrefaits, & pleins d'ulceres & d'humours. On trouvera à l'article Vérole la méthode qu'on doit suivre pour cette maladie. *Voyez VÉROLE.*

Des Maladies violentes ou aiguës.

Les enfants sont exposés aux maladies vives & aiguës, encore plus que les adultes : la grande vivacité de leur sang fait que la fièvre s'allume facilement, & que leurs maladies sont plus dangereuses.

La saignée, qui est le remède le plus commun dans les fièvres aiguës, ne convient nullement aux enfants; il est rare qu'elle ne soit suivie d'accidents fâcheux : les seuls cas où elle convient sont les convulsions & les douleurs considérables. Nous ne parlons point de l'inflammation primitive dans les enfants, parce qu'ils n'y sont point sujets : il vaut mieux donc, dans les maladies vives des enfants, accompagnées d'une fièvre considérable, de chaleur, de sécheresse, de soif & d'ardeur,

avoir recours aux tisanes adoucissantes, aux lavements & aux bouillons, qu'aux saignées; mais les remèdes les plus efficaces dans ces sortes de cas, & qui ne peuvent jamais nuire, sont les absorbants, comme les écailles d'huître préparées, ou les yeux d'écrevisses pris en grande quantité: ils produisent presque toujours de très-bons effets, quand on en continue l'usage pendant deux ou trois jours, en les mêlant dans les bouillons, dans les tisanes, & généralement dans toutes les boissons. On voit ordinairement la fièvre se calmer, la sécheresse se dissiper, la langue devenir plus humide, les déjections moins vertes & moins puantes, & les urines couler en abondance. On ne doit point s'effrayer de la quantité de ces matières terreuses qu'on fait prendre aux enfants; il faut quelquefois qu'ils en aient pris jusqu'à une once, une once & demie, avant de voir cesser les accidents: au reste, on doit proportionner la quantité de ces remèdes à la force de la fièvre & des symptômes. On ne doit pas oublier de purger les enfants qui sont dans ce cas de trois jours en trois jours, jusqu'à ce qu'on ne trouve plus dans les selles de ces matières absorbantes, qui sont comme la pierre broyée.

Le traitement des fièvres aiguës des enfants, comme on le voit, diffère de celui des adultes; & ce que nous venons de dire est d'une si grande importance, que quand on a malheureusement pratiqué une ou deux saignées, il survient des accidents affreux, qui exigent qu'on ait recours aux délayants en boisson & en lavement, & aux absorbants pris en grande quantité.

Des Fièvres lentes, de la Chartre.

La maladie la plus à craindre & la plus difficile à guérir parmi les enfants, est la chartre ou la noueure, dans laquelle toutes les parties du corps, au dessous de la tête, tombent dans l'amaigrissement; l'épine se courbe, ainsi que les os, dont les extrémités se gonflent & se nouent, pendant que la tête est fort grosse, que le visage est plein & vermeil, & que le ventre est gonflé & tendu. Cette maladie est presque toujours accompagnée de la fièvre lente; & en guérissant l'une,

on remédie à l'autre. *Voyez* CHARTRE, NOUEURÉ, FIEVRE LENTE, RACHITIS.

Des Ophthalmies des Enfants.

Les enfants sont sujets aux ophthalmies, ainsi que les grandes personnes; c'est une sérosité âcre & mordicante qui se jette sur les yeux, qui produit ces sortes de maladies: l'acrimonie des humeurs pique & brûle les membranes des yeux, & y excite de légères inflammations.

Il faut commencer à donner, dans ce cas, un lavement aux enfants qui en sont attaqués; on leur fera prendre en même temps du petit-lait clarifié, & on les mettra à l'usage des yeux d'écrevisses en poudre, à la dose de six grains, toutes les deux heures. Une pincée d'euphrasie infusée comme du thé, dont on leur donne quelques gorgées, produit souvent de très-bons effets. La pulpe de pomme cuite détrempée avec de l'eau-rose où l'on aura battu un blanc d'œuf, convient ici parfaitement pour appliquer sur les yeux; ou un petit cataplasme bien léger, fait avec la mie de pain, le lait de la nourrice & quelques grains de safran; ou bien le lait même de la nourrice, rayé dans les yeux du nourrisson; quelque collyre très-léger, composé, par exemple, avec une once d'eau-rose, & un gros de trochisque blanc de Rhasis, dont on étuve souvent les yeux & les environs: on continuera en même temps les lavements tous les jours; & si la fluxion est opiniâtre, on aura recours à l'emplâtre suivant:

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruse, deux gros.*

De l'Emplâtre Vésicatoire, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour un emplâtre: on en étend un peu sur une peau que l'on applique à la nuque, & que l'on renouvelle tous les jours jusqu'à parfaite guérison.

ENFANTEMENT, s. m. la sortie de l'enfant à terme hors de la matrice.

L'enfant est ordinairement à terme au neuvième mois, quelquefois au septième, au huitième, au dixième, & rarement il passe ce terme.

Il y a de trois sortes d'accouchement, le naturel, le laborieux, & le contre nature. Le naturel est celui dans

lequel l'enfant présente le sommet de la tête, la face tournée du côté du rectum de la femme, & sort avec facilité : le laborieux est celui dans lequel l'enfant a peine à sortir, quoiqu'il se présente bien : dans le contre-nature, l'enfant présente toute autre partie que le sommet de la tête, comme un bras, une jambe, les fesses ; ou quand le fœtus est monstrueux, qu'il a deux têtes, quatre bras, quatre jambes. *Voyez ACCOUCHEMENT*, dans le Dictionnaire de Chirurgie.

ENFLURE, f. f. Ce terme est employé pour exprimer toute élévation contre-nature qui se forme sur le corps.

L'usage cependant restreint la signification du mot *enflure*, pour désigner un amas d'air ou d'humeur. Si c'est l'air renfermé sous la peau qui est la matière de l'enflure, on l'appelle *emphysème*. (*Voyez EMPHYSÈME, TYMPANITE.*) Si c'est la sérosité ou toute autre humeur aqueuse qui gonfle le tissu cellulaire, on appelle l'enflure qui est formée, *leucophlegmatie, anasarque*. Si elle est étendue sur toute la surface du corps, on l'appelle *bouffissure*. Quand elle n'affecte que le visage ou quelque partie du corps, & que l'impression du doigt reste, après l'avoir comprimée, on la nomme *œdème*. Quand elle est produite par un amas d'eau épanchée dans le bas-ventre, on l'appelle *ascite* ; ou dans toute autre cavité du corps, elle se nomme *hydropisie* ; dans les bourses, *hydrocele*. *Voyez ANASARQUE, ASCITE, LEUCOPLEGMATIE, ŒDÈME, HYDROPIE, HYDROCELE.*

ENGELURE, f. f. enflure qui vient en hiver aux mains, aux doigts des pieds, aux talons, quelquefois aux coudes, au nez, aux oreilles, accompagnée d'inflammation, de douleur, de démangeaison, & suivie bien souvent de solution de continuité.

Les engelures sont des tumeurs enflammées : elles sont d'abord sans rougeur, sans chaleur & sans douleur ; mais bientôt après elles s'enflamment, deviennent rouges, livides, jettent une sérosité rousse & âcre, & dégénèrent souvent en ulcère très-considérable.

La cause prochaine de cette maladie est la suppres-

sion de la circulation, occasionnée par le froid. Le tempérament pituiteux, les humeurs naturellement épaisses, le peu de soin à se garantir des rigueurs de l'hiver, sont les causes qui disposent aux engelures. Les enfants & les jeunes personnes y sont plus sujets que les autres, à cause de la viscosité de leurs fluides, & de la foiblesse de leurs solides.

Les engelures ne sont pas dangereuses ; cependant, quand on n'y porte pas remède de bonne heure, elles deviennent très-difficiles à guérir ; elles peuvent même quelquefois attirer la suppuration & la gangrene dans la partie.

Les premières précautions que l'on doit prendre, c'est de se garnir les pieds & les mains du mieux qu'il est possible, & de porter des gants ou des chausses humectés d'esprit de vin ; après quoi, le soir en se couchant, & le matin en se levant, on peut appliquer dessus de l'emplâtre défensif. *Voyez EMBLÂTRE DÉFENSIF.*

Quand les engelures ne sont point ouvertes, on peut se frotter les pieds ou les mains avec l'esprit de sel ; cela fortifie les parties, & en empêche l'ouverture, en faisant sur-tout des frictions avec une flanelle imbibée de cette liqueur : on recommande aussi, en pareil cas, le jus de navets, ou de la pulpe de rave cuite sous la braise.

Quand les engelures sont ouvertes, on doit les panser avec l'onguent de Rhasis. *Voyez ONGUENT, ou L'EMPLÂTRE DE NUREMBERG*, décrit à l'article Brûlure. *Voyez BRÛLURE.*

Si la gangrene survient, on la traite selon les règles ordinaires. *Voyez GANGRENE.*

On doit observer de ne pas se présenter tout-à-coup à un grand feu, lorsqu'on se sent les extrémités affectées d'un grand froid, parce que cela peut augmenter l'engorgement des humeurs, & occasionner de l'inflammation : il faut réchauffer les parties froides par degré, les laver d'abord dans l'eau tiède, & augmenter ensuite la chaleur.

On est dans l'usage, dans certains pays où l'on est exposé

exposé au grand froid, de ne pas entrer dans les étuves, qu'on ne se soit frotté le visage, les pieds ou les mains avec la neige. On pourroit pratiquer cette méthode pour endurcir la peau des enfants, & la rendre moins accessible au froid.

On peut faire usage aussi avec succès, dans les engelures, du remède qui suit :

Prenez, *Parties égales des Feuilles de Tabac verd.*

De Cynoglosse, ou Langue-de-Chien.

De Jusquiame.

Pilez-les dans un mortier, en les humectant un peu avec du vin blanc ; tirez le suc : sur une pinte de ce suc, vous mettrez demi-pinte de vin & une pinte d'huile d'olive, & vous ferez bouillir tout ensemble, jusqu'à ce que le vin soit tout évaporé, & qu'il n'y reste à peu près que l'huile ; gardez ce baume dans des bouteilles fermées.

On en applique sur les parties, après l'avoir fait chauffer.

ENGORGEMENT, f. m. se dit des vaisseaux du corps humain, remplis, distendus par les liquides trop abondants, ou trop épais pour pouvoir circuler avec facilité. Voyez INFLAMMATION, OBSTRUCTION.

ENGOURDISSEMENT, f. m. Ce terme est employé pour signifier la diminution du sentiment dans tout le corps.

La cause immédiate de l'engourdissement vient de ce que les nerfs sont gênés, comprimés ou obstrués ; on éprouve l'engourdissement, quand on est assis sur une cuisse dans une situation gênée : ainsi tout ce qui peut resserrer ou comprimer les nerfs, peut occasionner l'engourdissement ; le froid, un coup, une chute, une ligature, produisent cet effet.

Quand l'engourdissement est général, & que l'exercice du sentiment & du mouvement ne se fait qu'imparfaitement, c'est alors l'effet d'un vice du cerveau ; c'est ce qu'éprouvent ceux qui sont près de tomber en apoplexie, ou qui ont quelque attaque de paralysie.

Cette maladie se combat en détruisant la cause qui l'a produite : on y réussit, en donnant la liberté aux

nerfs, & en rétablissant le mouvement de la circulation qui avoit été intercepté.

Mais quand l'engourdissement vient d'un vice du cerveau, c'est une véritable paralysie, qu'il faut traiter avec les remèdes appropriés à cette maladie. *Voyez* PARALYSIE.

ENROUEMENT, s. m. Cette maladie est une espèce de fluxion catarrhale, qui a son siège dans les parties de la gorge, & principalement dans celles qui constituent l'organe de la voix.

Ce défaut est produit par le gonflement des cordes vocales, ou par le relâchement ou le dessèchement des muscles qui tendent ces mêmes cordes. En général, ce qui peut relâcher ces parties est un amas d'humeurs, qui s'y porte : les tempéraments pituiteux sont sujets à cette maladie, quand sur-tout le froid supprime chez eux la transpiration ; ce qui forme une espèce de catarrhe, & un son désagréable dans l'organe de la voix, que l'on appelle *voix rauque*. Il peut arriver aussi que l'enrouement soit produit par le dessèchement des cordes vocales ; ce qui fait que les muscles ne peuvent plus se contracter, & que la chaleur forme dans les cordes vocales des engorgements qui produisent également l'enrouement ; c'est ce qui arrive quand on a crié long-temps & avec violence ; on se trouve enroué.

Pour ce qui est du traitement de cette maladie, si la cause est catarrhale, il ne diffère pas de celui du catarrhe en général. *Voyez* CATARRHE, ENCHIFFREMENT, RHUME.

Si le relâchement des muscles de la gorge est la cause de l'enrouement, il faut pour lors employer les remèdes propres à fortifier ces parties, comme les fumigations, qu'on respireroit par la bouche, avec un peu de succin & de myrrhe pulvérisés & mêlés ensemble, dont on recevrait les vapeurs sur un fer rouge ; il faudroit en même temps se tenir chaudement, se garnir le cou, boire de temps en temps un peu de vin pur, & chanter, pour ramener le jeu des muscles. On recommande dans ce cas une infusion de véronique mâle avec un peu de sucre candi, dont on prendra quelques verrées le matin à jeun.

Si ces parties étoient paralysées, il faudroit avoir recours aux remedes propres à la paralysie. *Voyez PARALYSIE.*

Quand l'enrouement vient de sécheresse à la gorge, on applique à l'extérieur le cataplasme fait avec les plantes émollientes. *Voyez CATAPLASME ÉMOLLIENT.* On respire par la bouche la vapeur du lait chaud, dans lequel on a fait bouillir quelques figues grasses : on évite les exercices violents ; on a soin de ne point crier, de ne point chanter, & de ne forcer aucunement la voix. *Voyez APHONIE.*

ENTORSE, f. f. distorsion violente & subite des tendons & des ligaments d'un article, en conséquence d'un coup, d'une chute ou d'un effort.

Elle est quelquefois accompagnée ou suivie de luxation. L'articulation souffre tant de violence, que les os peuvent sortir de leur situation naturelle, ou s'écarter. La détorse la plus fréquente est celle du pied : elle arrive quelquefois au poignet, à l'épine, & à plusieurs autres parties du corps.

Pour prévenir ces fâcheux accidents, il faut, s'il est possible, dans le moment de l'entorse, plonger le pied nud dans un seau d'eau très-froide ; faute de ce remede, il faut employer un cataplasme anodin. *Voyez CATAPLASME ANODIN.* Si ce sont les lombes qui aient souffert un effort extraordinaire, on applique dessus du baume tranquille, mêlé avec un peu d'eau-de-vie camphrée, ou bien un peu de poix de Bourgogne mêlée avec du baume du Pérou, & quelques gouttes anodines : au reste, si l'entorse est considérable, il faut saigner copieusement le malade, le mettre à la diete, lui donner beaucoup de lavements ; quand les accidents sont passés, on met la partie qui a souffert l'entorse dans le ventre d'un bœuf ou d'un autre animal nouvellement né.

Si ces remedes ne réussissent point, on a recours aux douches de différentes especes, telles que celles de Bourbon, Bagneres, Bareges, Aix-la-Chapelle, &c. *Voyez CONTUSION, CHUTE, DÉTORSE, & le Dictionnaire de Chirurgie.*

ENVIE, f. f. On appelle *envies* certaines marques ou taches que les enfants apportent en naissant. Elles sont de différentes grandeurs & figures : les unes sont plates, les autres ont du relief. On prétend qu'elles ressemblent à ce que la mere a désiré avec empressement pendant sa grossesse.

La cause des envies ne peut s'attribuer qu'à l'état de gêne dans lequel s'est trouvé le fœtus dans le ventre de sa mere ; ce qui a fait souffrir les fibres de son corps, & a fixé le cours du sang en différentes parties. Les médecins croient, en général, que les envies sont des bizarreries de la nature.

Le traitement de cette maladie est assez difficile à établir : on peut cependant traiter ces sortes de taches, comme les contusions légères, & consulter à ce sujet les différents articles qui ont rapport à la contusion. *Voyez* CHUTE, CONTUSION, ENTORSE.

On donne aussi le nom d'*envies* à de petites pelli-cules qui se détachent des doigts des mains, à la racine des ongles, & qui causent de vives douleurs, quand on veut les arracher : ainsi il faut avoir l'attention de les couper avec des ciseaux, pour éviter l'inflammation & les douleurs qu'elles pourroient occasionner. *Voyez* MAL D'AVENTURE, PANARIS.

ÉPAISSISSEMENT, f. m. se dit ordinairement des humeurs qui ont trop de consistance.

Plusieurs signes particuliers caractérisent l'épaississement ; d'abord les tempéraments fort gras & fort secs y sont également sujets : ceux qui ont le visage pâle, qui rendent beaucoup de pituite, qui ont des pesanteurs & des lassitudes dans les membres, qui éprouvent souvent des mal-aises, des bâillements, des maux de tête, de fréquentes envies de dormir, sont exposés à l'épaississement du sang & des humeurs.

Le sang & les humeurs ne sont plus ou moins liquides, que par proportion aux parties aqueuses qui entrent dans leur composition : ainsi tout ce qui peut dissiper ce véhicule aqueux, produit l'épaississement. Un air épais & grossier, une nourriture trop solide, l'usage du vin & des liqueurs spiritueuses, les acides,

les visqueux, les mucilagineux & les huileux, les mouvements violents, le trop grand exercice, les veilles trop longues, & les évacuations trop abondantes, comme celles de l'urine & de la transpiration, & enfin les vives passions de l'ame, sont les causes qui déterminent l'épaississement des différentes humeurs du corps.

Le traitement de l'épaississement varie selon les causes. Si le sang trop épais occasionne des engorgements, il faut avoir recours aux saignées, aux boissons abondantes, aux lavements & à la diete. (*Voyez INFLAMMATION.*) On trouvera à cet article les signes de l'engorgement du sang.

Quand ce sont les humeurs qui sont épaissies, les saignées sont beaucoup moins avantageuses : il faut pour lors mettre en usage le petit-lait, pris à la dose d'une chopine tous les matins, que l'on continuera pendant huit jours, & dans lequel on fera fondre un demi-gros de sel de duobus ; & on continuera encore le petit-lait pendant huit jours ; après quoi l'on fera usage des bouillons que nous avons conseillés dans la cachexie. *Voyez CACHEXIE.*

Quand on aura fini ces bouillons, que l'on prendra pendant huit jours, on se purgera avec une médecine douce, & on recommencera l'usage des bouillons.

Quand l'épaississement est produit par l'usage des liqueurs spiritueuses, des acides ou des huileux, il faut d'abord s'en abstenir, & suivre le traitement ci-dessus ; observer une diete exacte, prendre beaucoup de boissons aqueuses, & éviter généralement tout ce qui peut former l'épaississement. *Voyez EPAISSISSEMENT DE LA LYPHE.*

EPHÉLIDES, f. f. plur. taches larges, rudes, noîrâtres, qui viennent au visage par l'ardeur du soleil, ou par quelques inflammations.

On donne aussi ce nom à certaines taches du visage, qui naissent aux femmes grosses, qui leur rendent la peau noire & ridée. Elles sont larges, ordinairement brunes, quelquefois rouges. L'accouchement les fait disparaître. Les filles qui sont sur le point d'avoir leurs regles, y sont aussi sujettes : elles s'effacent quand les

regles viennent, & renaissent quand elles sont supprimées.

On peut faire usage, pour détruire ces nouvelles productions, de l'emplâtre anodin discutif que nous avons décrit : on en frotte les taches plusieurs fois par jour ; & on applique dessus, pendant la nuit, une mouche chargée du même emplâtre. *Voyez EMBLÂTRE.*

Quelques-uns recommandent, dans ces affections, une dissolution de vinaigre dans des coquilles d'œuf calcinées & préparées, dont on se sert pour frotter les taches plusieurs fois par jour.

On conseille l'usage des graines de laurier, réduites en poudre après en avoir ôté l'écorce, & mêlées avec du miel en forme d'onguent, dont on frotte le visage. L'émulsion de graine de chanvre, dont on lave la partie affectée, est aussi employée, avec succès, dans ce cas. On recommande, pour les filles, de frotter les taches avec un linge imbu du suc qui découle d'une racine de buglose coupée & exprimée. *Voyez TACHES.*

ÉPHÉMÈRE, adj. On appelle *fièvre éphémère*, une fièvre continue, qui se termine ordinairement en vingt-quatre heures. *Voyez FIEVRE.*

EPHIALTES, f. m. pl. C'est la même maladie que le cochemart. *Voyez COCHEMART.*

EPIALE, adj. On appelle *fièvre épiale*, une espèce de fièvre continue, quotidienne, dans laquelle on ressent une chaleur répandue par tout le corps, & en même temps des frissons vagues & irréguliers. *Voyez FIEVRE ÉPIALE.*

EPILEPSIE, f. f. ou Mal-caduc, Haut-Mal, Mal de S. Jean, Mal sacré : convulsions irrégulières de tout le corps, ou de quelques-unes de ses parties, particulièrement de la mâchoire inférieure, qui saisit subitement & fait tomber le malade, avec lésion des sens internes & externes, écume à la bouche, gonflement, oppression, écoulement involontaire d'urine, d'excréments, & même de semence, qui revient par accès, de temps en temps.

Dans l'accès, on reconnoît un épileptique quand il s'agite, se tord les membres, serre les dents, se mord

quelquefois la langue & les levres : il a les yeux fixes , le visage rouge , livide , gonflé , les poings fermés : il se donne des coups sur la poitrine , ou se frappe la tête contre terre ; son visage est comme s'il avoit été battu de verges : quand l'accès est fini , il reste étonné & assoupi ; ensuite il revient à lui , sans se souvenir de ce qui s'est passé. Il ne se plaint que d'une pesanteur de tête , d'un grand serrement d'estomac , & d'un accablement universel avec grande lassitude.

On distingue l'épilepsie en essentielle , qui dépend du vice seul du cerveau ; en accidentelle , qui survient de quelque autre maladie ; & en héréditaire , que l'on tient de ses pere & mere.

Les causes de cet accident sont très-nombreuses. On regarde la lésion du cerveau & des nerfs , comme la source immédiate de cette cruelle maladie. Tout ce qui peut augmenter la quantité des humeurs vers le cerveau ou leur épaissement , peut donner lieu à l'épilepsie , comme la plénitude , l'exercice immodéré , la chaleur , l'excès dans l'usage du vin , de la bonne chere , du coït ; les profondes méditations , les grands efforts d'imagination , & sur-tout la crainte & la surprise , les douleurs fortes , la passion hystérique , les irritations & les érosions causées dans les enfants par l'effet des vers & par les acides , la trop grande abstinence de manger , la crapule : l'usage des aliments & des boissons âcres , des remèdes & des poisons , produit aussi les mêmes effets.

On doit placer , parmi les causes externes , la lésion du cerveau dans ses enveloppes , sa surface , sa substance , ses cavités ; par commotion , contusion , blessure ; par abcès , effusion ou épanchement de sang , de sanie , de pus , de lymphe âcre ; par quelque excroissance osseuse de la surface interne du crâne ; par enfoncement de quelqu'une de ces parties , par quelque fragment ou quelque esquille d'os , ou par un corps dur , étranger , qui blesse la substance de ce viscere.

On doit distinguer , dans le traitement , le temps & l'intervalle des accès. Dans le premier cas , quand le malade est tombé en épilepsie , on doit d'abord le faire

placer étendu sur le dos, la tête un peu élevée, plutôt dans un lieu bien éclairé que dans un endroit obscur, lui faire ensuite ouvrir la bouche, & lui insinuer entre les mâchoires un tampon de linge, pour éviter qu'il ne se coupe la langue : il faut ensuite lui frotter les narines & les tempes avec quelques gouttes d'eau thériacale que l'on verse dans du vin, ou avec des eaux spiritueuses, comme celles des Carmes & d'Ardel ; faire respirer des odeurs fortes, comme l'eau de Luce, l'esprit volatil de sel ammoniac ; lui souffler dans les narines de la poudre de bétouine ; lui faire avaler la prise suivante :

Prenez, *Des Huiles distillées de Succin & de Romarin, de chacune deux gouttes.*

Du Sucre candi blanc, un gros,
mêlé & pilé dans un mortier de verre, en y ajoutant
De l'Eau de Cerises noires, une once.
Du Laudanum liquide, quinze gouttes.

On lui donnera ensuite des lavements âcres. *Voyez LAVEMENT.* *Voyez APOPLEXIE.* On lui fera faire en même temps des frictions aux extrémités. Toutes ces précautions sont sur-tout essentielles, quand la foiblesse & les défaillances sont considérables.

Après l'accès, on doit mettre en usage tous les remèdes nécessaires pour empêcher le retour de cette maladie.

Quand elle est occasionnée par un vice particulier du cerveau, comme un corps étranger, une excroissance osseuse, il n'est pas possible de la guérir ; mais on peut seulement en éloigner les accès, en diminuant la plénitude & l'engorgement des vaisseaux, ou en employant les remèdes propres à tempérer l'acrimonie des humeurs. *Voyez PLÉNITUDE, PLÉTHORE, ACRI-MONIE DES HUMEURS.*

Quand l'épilepsie est occasionnée par l'épaississement de la lymphe, par la suite d'une peur ou d'un saisissement, il faut observer le traitement qui suit.

Si le malade est d'un tempérament sec & sanguin, on le fera saigner une ou deux fois au pied, selon son âge & ses forces ; on lui fera prendre des lavements

émollients tous les jours ; après quoi, il fera usage des bains tièdes ; immédiatement après , on lui fera prendre l'émétique en lavage , en lui donnant le lendemain la potion suivante :

Prenez , *Des Poudres de Racine de Valériane sauvage & de Pivoine mâle , de chacune une demi-once.*

Mêlez-les exactement : la dose est depuis un demi-gros, jusqu'à un gros & demi, suivant l'âge , dans deux cuillerées de vin blanc , pour prendre le matin à jeun, huit jours de suite , en observant de purger le malade , à la fin , avec une médecine ordinaire.

Le lendemain de la purgation , on fera usage de l'opiat suivant :

Prenez , *De Quinquina , six gros.*

De la Racine de Serpentaire de Virginie , deux gros.

De Safran de Mars apéritif , un gros.

Réduisez le tout en poudre subtile , & incorporez-le avec suffisante quantité de sirop de pivoine composé , pour en faire un opiat , dont on prendra un gros matin & soir , en buvant par dessus une décoction de la racine de pivoine , d'un gros de baies de la plante appelée *raisin de renard* , & d'une demi-poignée de fleurs de tilleul dans une pinte d'eau. Il faut continuer l'usage de l'opiat ci-dessus , pendant un mois.

Voici des pilules propres à préserver de l'épilepsie.

Prenez , *Du Cinabre naturel , réduit en poudre très-fine,*

De Gui de Chêne , de chacun deux gros.

Du Castoréum & du Sel de Succin , tous deux en poudre très-fine , de chacun un gros.

De l'Essence de Marjolaine , douze gouttes.

Du Baume du Pérou , un gros.

Du Sirop de Pivoine , une quantité suffisante ,

pour réduire en douze doses.

Le malade prendra deux de ces pilules par jour , l'une le matin , & l'autre le soir , en buvant par dessus un verre de la tisane décrite plus haut.

En prenant tous ces remèdes , il faut avoir attention de garder un régime exact , d'éviter les aliments

âcres, comme les chairs salées, les liqueurs spiritueuses, le vin pur, les exercices violents, & tout ce qui peut animer le sang & les humeurs.

Au reste, tout ce que nous avons dit ici ne peut avoir lieu que dans l'espèce d'épilepsie qui est occasionnée par l'épaississement & l'acrimonie de la lympe, & non dans celle qui est héréditaire, ou qui reconnoît pour cause quelques corps étrangers.

Quand l'épilepsie est produite par une tumeur, par une varice qui se forme dans le cerveau, le remède le plus sûr, après tout ce que nous avons dit, est d'établir un cautere à la jambe ou un féton à la nuque, pour entretenir une espèce d'écoulement par cette voie.

On recommande pour l'épilepsie beaucoup de remèdes, que l'on regarde comme spécifiques; mais il n'est point de maladie où ils réussissent moins bien que dans celle-là. Celui qui paroît avoir le plus d'efficacité est le quinquina, parce que ce remède est approprié dans toutes les maladies périodiques. On fait aussi quelque cas de la poudre de guttete, de la racine de pivoine, & de celle de valériane.

Voici un opiat que l'on dit être fort bon en ce cas.
Prenez, *De Suc épaissi de Sureau & de Raisin sec,*
de chaque deux onces.

De Castoreum en poudre & de Valériane sauvage,
de chaque demi-once.

De Sel essentiel de Quinquina, trois gros.

De Sel de Succin, deux gros.

De Sirop de Pivoine, quantité suffisante.

Mêlez le tout, pour en prendre un gros soir & matin, en buvant par dessus un verre d'infusion de câille-lait.

De très-célèbres praticiens recommandent l'huile animale de Dippel, rectifiée comme il convient, à la dose de dix ou douze gouttes par jour, dans une cuillerée de bouillon; on se met au lit immédiatement après, & on se tient modérément couvert. Le sommeil survient, accompagné d'une légère sueur: quelquefois aussi les malades éternuent plusieurs fois. On continue l'usage de ces gouttes, en en augmentant la

dose, pendant un mois & même davantage. Il est bon d'en recommencer l'usage quelques jours avant la nouvelle lune. M. Rouelle l'ainé a guéri plusieurs épileptiques en se servant de ce remède; & M. Werlhof, célèbre praticien d'Hanovre, a guéri plusieurs épileptiques déjà anciennes, en employant le même remède de la manière indiquée plus haut. Il est bon d'en faire précéder l'usage par la saignée, l'émétique & les atténuants, selon que le cas l'exige.

EPINYCTIDE, f. f. C'est une espèce d'éruption cutanée, en forme de pustule livide, noirâtre, rouge ou blanchâtre, grosse ordinairement comme une petite fève, qui s'élève la nuit sur la peau.

Ces petites tumeurs excitent ordinairement de l'inflammation & de la douleur.

On les reconnoît à leur petitesse, à la vivacité avec laquelle elles se forment, & au progrès qu'elles font; car elles s'ouvrent très-vîte, & se changent en un petit ulcère qui cause, pendant la nuit, de très-grandes inquiétudes.

Cette tumeur est produite par une matière bilieuse, âcre, qui se ramasse dans quelques follicules de la peau, la ronge, & se fait une issue en ulcérant; la chaleur du lit sert à augmenter l'âcreté de cette humeur.

Le traitement des épinyctides consiste à avoir recours à la saignée, aux délayants, aux purgations, & à observer un régime adoucissant. Quand l'épinyctide est seule, & qu'elle ne cause pas de grandes douleurs, c'est un mal qui n'exige pas de remède, & sur lequel il suffit d'appliquer un peu de cérat. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

EPIPHORE, f. m. écoulement continu des larmes, avec inflammation, rougeur & picotement.

La cause de cette maladie dépend du relâchement des canaux excrétoires des glandes, dans lesquels se fait la sécrétion de cette humeur. Cette maladie peut venir aussi de l'âcreté de la lymphe. Ceux qui sont sujets à cette maladie, ont toujours les yeux mouillés & pleurants.

Il faut employer dans cette maladie les remèdes

indiqués dans l'acrimonie des humeurs. *Voyez* ACRI-MONIE DES HUMEURS.

Après quoi, on fera faire usage au malade, tous les matins, d'un demi-setier d'eau de rhubarbe, pour fortifier les solides & détourner la fluxion par le ventre. Après l'usage continué pendant huit jours de ce remède, on peut avoir recours aux vésicatoires appliqués derrière les oreilles, pour faire diversion à l'humeur qui engorge les glandes lacrymales: le cautere au bras peut aussi satisfaire à la même indication.

On peut aussi faire usage au malade de la poudre que nous avons décrite dans le catarrhe de la tête. *Voyez* CATARRHE. *Voyez* le Dict. de Chirurgie.

EPREINTES, f. f. plur. douleurs au fondement, accompagnées d'envies d'aller à la selle. *Voyez* TÉNESME.

EPUISEMENT, f. m. Ce terme est employé pour signifier la perte des forces & des esprits par l'effet de quelque exercice violent, long-temps continué, ou de quelque fièvre, lorsqu'elle est très-aiguë ou qu'elle a été de longue durée, ou des débauches avec les femmes, celle du vin, ou des travaux, des contentions d'esprit, des veilles immodérées. *Voyez* ATROPHIE, COLLIQUATION, DÉFAILLANCE, FOIBLESSE, IMPUISSANCE.

Il y a une autre espèce d'épuisement qu'on appelle *anémie*, & qu'on peut regarder comme l'épuisement des vaisseaux sanguins, & dont on n'a presque fait aucune mention. Cette maladie ne se manifeste guere que par l'ouverture des cadavres, elle n'est même pas aisée à connoître: on peut la soupçonner, avec assez de fondement, après de longues abstinences, les grandes pertes de sang, tant par la saignée, les pertes, que par les hémorrhagies.

Voici les signes qui sont les plus apparents. Les malades pour la plupart sont dans un état de foiblesse qui leur permet à peine de se soutenir: l'appétit leur manque absolument. Ils ont communément le cours de ventre ou le diabetes; & souvent ils suent prodigieusement, tant le jour que la nuit: tous ont de fré-

quentes défaillances , des syncopes souvent mortelles. Leur visage & toute leur peau ont une couleur cadavéreuse : leurs jambes s'enflent ; & il se fait des épanchements de sérosité dans diverses cavités. Les malades sont communément dans la plus grande inquiétude sur leur sort , & se sentent tourmentés d'une mélancolie invincible : quelques-uns ont des sifflements dans les oreilles ; & des troubles dans l'esprit , qui ne leur permettent pas la moindre application. Si l'on ajoute à ces signes l'histoire qui a précédé , on peut raisonnablement soupçonner l'anémie.

Il est évident que la cause de cette maladie est le vuide produit dans les vaisseaux par le défaut de sang , & la foiblesse considérable qui doit nécessairement s'ensuivre ; de-là l'épuisement dans lequel se trouvent les malades : les causes éloignées sont , comme nous l'avons déjà dit , l'abus des saignées , les pertes de sang longues & habituelles , les blessures considérables , &c.

Les remèdes doivent être pris dans la classe des fortifiants de l'estomac. Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut faire usage , avant le repas , du bol suivant :

Prenez , *De Rhubarbe en poudre , six grains.*

D'Aloès en poudre , deux grains.

De Safran de Mars astringent , un scrupule.

De Cannelle en poudre , douze grains.

Quantité suffisante de Conserve de Roses.

Mêlez ; faites-en un bol que vous partagerez en deux pour l'avaler.

On continuera ce bol pendant quinze jours.

On peut substituer à l'usage de ce bol celui d'extrait de genievre pris le matin , de la grosseur d'une bonne noisette , pendant plusieurs jours.

Le principal objet , dans la cure de cette maladie , est de bien choisir la nourriture , & de la proportionner aux forces de son estomac. Il faut manger peu & souvent , faire usage de poissons de mer , cuits dans le bouillon gras & dans du bon vin ; peu de soupe , quelquefois des crêmes de riz , de gruau , de la crème & purée de lentilles , que l'on aura soin d'aromatiser avec de la cannelle ou de la muscade , ou du girofle.

L'exercice agréable, les voyages, la dissipation, autant que le malade en est susceptible, sont convenables à cet état, ainsi qu'une vie douce & modérée du côté des passions.

EPULIDE ou **EPULIE**, f. f. tubercules & excroissance de chairs, qui se forment sur les gencives ou sur les parties qui les avoisinent.

On distingue deux sortes d'épulies, sçavoir celles qui sont sans douleur, & celles qui en causent beaucoup, qui ont un caractère de malignité, & sont susceptibles de devenir chancreuses: souvent elles gênent le mouvement de la mâchoire, & elles sont si douloureuses, qu'elles occasionnent une tension & un engorgement dans toutes les parties voisines.

On reconnoît ces sortes d'excroissances, en ce qu'elles se forment presque toujours sur les dents molaires, & qu'elles sont d'une nature spongieuse.

La maniere la plus simple de remédier à ces tubercules, est de mettre en usage les gargarismes astringents & résolutifs; tel est le suivant:

Prenez, *D'Eau de Plantain,*

*Des Fleurs de Sureau, de chaque
deux onces.*

D'Alun de Roche, un demi-gros.

Du Sel de Saturne, un gros.

Sirup de Mures, une once,

pour se gargariser plusieurs fois par jour.

Quelquefois un simple gargarisme avec le miel & le vinaigre.

Si les épulides résistent à ce remède, on peut avoir recours à la ligature pour nouer ces tumeurs & les dessécher, à moins qu'elles ne soient d'un trop grand volume pour pouvoir être liées; auquel cas, on peut tenter de les extirper avec les pinces dont on se sert pour les polypes des narines. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

ÉRÉSIPÈLE. Voyez **ÉRYSIPELE.**

ÉRÉTISME, f. m. C'est une sorte d'irritation & de tension violente des fibres, qui surmontent le mouvement naturel de leurs oscillations; cet état est pro-

duit par la violence & l'impétuosité des esprits animaux. *Voyez* INFLAMMATION, SPASME, & MALADIES AIGUES.

ERGOT, f. m. maladie produite par le bled gâté. *Voyez* FEU DE S. ANTOINE.

ERUPTION, f. f. Ce terme est ordinairement employé pour signifier une sorte de tache, de pustules, de boutons ou d'autres exanthèmes à la peau; telle est l'éruption de la rougeole, de la petite-vérole, du pourpre, de la gale, &c. Ce mot se prend aussi pour une évacuation subite & abondante de quelque matiere liquide, comme de sang, de pus, de sérosité, de vents. *Voyez* MALADIES ÉRUPTIVES.

ÉRYSIPELE, f. f. suivant quelques-uns, *Rose*, *Feu sacré*, *Feu de S. Antoine*. C'est une tumeur superficielle inflammatoire, qui s'étend facilement sur la peau, qui est accompagnée d'une chaleur âcre & brûlante, & qui devient blanche quand on la presse, mais qui reprend sa couleur rouge aussi-tôt qu'on cesse de la comprimer.

On reconnoît l'érysipele à la douleur, la chaleur, la démangeaison, à une couleur rouge tirant sur le jaune, qui cede à l'impression des doigts; ce qui caractérise encore cette tumeur, c'est qu'elle semble changer de place, à mesure qu'elle se dissipe dans la premiere qu'elle occupoit: elle est ordinairement parsemée de petites pustules ou vessies qui se dessèchent dans la suite, & se détachent en maniere de farine ou de petites écailles furfuracées. Cette maladie n'est pas toujours accompagnée de symptômes violents, surtout lorsqu'elle n'attaque pas le visage; cependant il s'y en joint souvent de très-fâcheux, tels que la fièvre, qui est plus ou moins forte & plus ou moins ardente, les insomnies, les inquiétudes. L'érysipele la plus fâcheuse attaque ordinairement le visage.

On distingue deux sortes d'érysipele; celle qui est externe, qui affecte communément la peau, la membrane adipeuse, & quelquefois, mais rarement, la membrane des muscles; & l'interne, qui peut avoir son siege dans tous les viscères: mais en ce cas il est

difficile de la distinguer de l'inflammation en général.

Le traitement de l'érysipele doit être à peu près le même que celui de l'inflammation; & par conséquent la méthode la plus sûre pour y remédier, c'est d'en tenter la résolution. Si l'érysipele se trouve à la face, & qu'elle soit accompagnée de fièvre, & des symptômes que nous avons décrits ci-dessus, il faut nécessairement avoir recours à la saignée faite au pied, qui doit être répétée proportionnellement à la violence de la fièvre, des forces & du tempérament du malade; il faut en même temps prescrire une diete très-sévère, & ordonner beaucoup de boisson, tel que le petit-lait pris en grande abondance: il convient aussi de faire usage des lavements émollients, & même d'un vomitif proportionné à l'âge du malade. *Voyez EMÉTIQUE.* Après l'usage des remèdes ci-dessus, si le malade ressent des dégoûts, qu'il ait la bouche amère, pâteuse, qu'en un mot il y ait des preuves de mauvais levain dans l'estomac, il faut faire usage des purgatifs les plus doux, si l'inflammation subsiste encore. Le soir où le malade aura été purgé, ou celui qu'il aura pris le vomitif, on aura soin de lui donner du julep suivant:

Prenez, *De l'Eau de Laitue, quatre onces.*

De Sirop Diacode, six gros,

pour prendre à l'heure du sommeil.

On n'appliquera à l'extérieur aucun remède, de quelque nature qu'il soit; quand cependant le malade aura été suffisamment saigné & évacué, on pourra lui bafiner le visage avec une infusion de fleurs de sureau dans du vin rouge.

Quand l'érysipele occupe toute autre partie que la face, on peut faire usage des mêmes remèdes que ci-dessus, mais ménagés, & placés selon la force & la violence des symptômes: il faut sur-tout insister sur les remèdes intérieurs, propres à donner de la fluidité au sang & aux humeurs; tels sont ceux que nous avons décrits dans les articles ACRETÉ & ACRIMONIE DES HUMEURS.

Il faut bien se donner de garde de faire usage des onguents, des huileux, des astringents, & généra-
lement

lement de tout ce qui peut repousser l'humeur dans l'intérieur du corps ; car cette humeur une fois rentrée se jetteroit sur les nerfs, sur les jointures des parties voisines, & deviendroît un mal incurable.

Il faut observer qu'il est inutile de faire la saignée au pied, quand l'érysipele attaque quelque autre partie du corps que la tête.

Quand on a suffisamment désempli les vaisseaux par les saignées, & qu'on a assez délayé le sang avec les boissons, il faut purger le malade plusieurs fois avec des médecines en lavage. *Voyez PURGATION.* On finira le traitement par la boisson qui suit :

Prenez, *De Miel de Narbonne, une once & demie.*
Faites-le bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte. Ajoutez,

De Salsepareille, demi-once.

De Sassafras, deux gros.

De Fleurs de Coquelicot, une pincée.

Laissez infuser pendant demi-heure ; passez la boisson, pour en prendre deux verres, l'un le matin une heure avant de se lever, l'autre sur les onze heures du soir, après avoir mangé la soupe.

Cette boisson ne convient que quand la fièvre est passée, & que le malade a été suffisamment purgé. On observe encore une espèce d'érysipele qui excite des pustules avec démangeaison par tout le corps, qui se changent en écailles, & qui laissent par leur chute une rougeur qui dure quelque temps. Ceux qui font usage du vin & des liqueurs y sont très-sujets : on lui donne quelquefois le nom d'*érysipele boutonée* ; mais il y en a une autre espèce qui peut recevoir la même dénomination, elle n'attaque que les enfants & les jeunes gens. Cette dernière se manifeste, dans les premiers jours, par des pustules peu différentes de celles de la rougeole ; mais les taches, qui leur servent de base, s'étendent & s'unissent pour couvrir le corps d'une vraie érysipele, qui disparoît vers le neuvième de la maladie, & laisse la peau couverte d'écailles. Au surplus, ces deux espèces d'érysipele ne diffèrent en rien des deux autres pour le traitement.

Au reste, quelquefois l'érysipele est compliquée avec des fièvres putrides ; & , dans ce cas, elle exige les remèdes propres à cette maladie. *Voyez FIEVRE PUTRIDE*. Quelquefois elle se trouve réunie avec un phlegmon, un œdème ou un squirrhe ; & pour lors elle exige les traitements appropriés à ces différentes maladies. *Voyez PHLEGMON, ŒDÈME, SQUIRRHE*.

ESQUINANCIE, s. f. maladie de la gorge, qui rend la respiration & la déglutition très-difficiles.

On distingue l'esquinancie en vraie & en fausse : la vraie est accompagnée de chaleur, de douleur, d'une grande difficulté de respirer, d'une espèce d'étranglement, & d'une fièvre aiguë : la fausse est ordinairement sans fièvre, ou, s'il y en a, elle est petite ; l'inflammation se fait lentement, le gonflement est plus extérieur & plus œdémateux.

Les causes de l'esquinancie inflammatoire sont d'abord l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires, qui peut être occasionné par les aliments échauffants, les boissons spiritueuses, les exercices violents, les veilles immodérées, la suppression des évacuations, comme les règles, les hémorrhagies, & en général toutes les causes de l'inflammation.

Comme l'inflammation est ordinairement fort vive dans cette maladie, & que le malade est en danger d'être suffoqué, il faut sans délai avoir recours à la saignée, que l'on fait d'abord au bras, ensuite au pied, & même à la jugulaire ; il faut répéter ce remède jusqu'à ce que la pâleur du malade, le refroidissement des membres, la faiblesse, l'abattement des forces, annoncent que le volume des humeurs est suffisamment diminué : on ne doit pas oublier en même temps de faire usage des lavements émollients, des tisanes rafraîchissantes, comme la limonade, le petit-lait avec le sirop de limon. On peut en même temps prescrire le cataplasme suivant :

Prenez, *Du Bec-de-Grue, appelé Herbe-à-Robert,*
une poignée.

De l'Eau commune,

Du Vinaigre, de chaque trois cuillerées.

Mêlez le tout, & faites-le chauffer sur un plat de terre, en froissant l'herbe, jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment imbibée, pour un cataplasme que l'on appliquera chaudement sur la gorge: on réitérera ce remède toutes les huit heures.

Le cataplasme suivant est aussi recommandé dans ce cas.

Prenez, *Un Nid d'Hirondelle.*

Deux ou trois Oignons cuits sous la cendre.

Des Fleurs de Sureau, deux pincées.

Faites bouillir ces différentes substances dans une suffisante quantité de lait.

Passiez le tout, & avec de la mie de pain faites un cataplasme.

Il est bon d'observer que ces cataplasmes conviennent beaucoup mieux après les saignées, parce qu'ils tendent à résoudre l'engorgement. On peut, dans le commencement de l'inflammation, se contenter d'un cataplasme de mie de pain & de lait.

On n'oubliera point en même temps de prescrire au malade un gargarisme, pour calmer le feu de la gorge; tel est le suivant.

Prenez, *Des Eaux d'Aigremoine,*

De Plantain, de chacune deux onces.

D'Alun, demi-gros.

D'Eau de Rabel, quinze gouttes.

De Sirop de Limon, une once.

Mêlez le tout, pour un gargarisme.

Les deux premiers jours, on se contentera de se gargariser avec une infusion de figues grasses dans du lait, & ensuite avec l'oxymel.

Nonobstant tous ces remèdes, quand l'inflammation est calmée, il faut prescrire au malade l'émétique en lavage, si l'estomac se trouve chargé; ce que l'on reconnoît à la langue qui est pâteuse, & aux rapports dont le malade se plaint: au reste on entretiendra toujours une évacuation par le ventre, avec les lavements émollients. On peut aussi faire entrer dans la

tisane quinze grains de nitre purifié, pour tâcher de pousser les urines.

Il arrive quelquefois que les remèdes n'ont pas le temps de produire leur effet, & que le malade est en danger d'être suffoqué; pour lors il faut avoir recours à l'opération qu'on appelle *bronchotomie*, qui consiste à ouvrir le canal de l'air, pour entretenir la respiration. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

Si l'esquinancie a fait des progrès, & qu'il se soit formé un abcès, on tâchera de le faire ouvrir par des applications émollientes & relâchantes; & on suivra ce que nous avons prescrit à l'article *Abcès* *Voyez* *ABCÈS*.

Quand l'angine devient gangréneuse, il faut employer les remèdes conseillés dans la gangrene. *Voyez* *GANGRENE*. L'oxymel délayé avec la décoction de fleurs de sureau, peut être mis en usage très-utilement, en gargarisme, & sous forme de vapeurs reçues dans la bouche, pour faciliter la suppuration de l'escarre. Si la gangrene paroît faire des progrès rapides, il faut pour lors avoir recours à un remède plus actif; tels sont les alkalis volatils, comme l'esprit de raifort sauvage, l'esprit volatil de corne-de-cerf, de sel ammoniac, de cochléaria; l'eau de Luce, dont on respire la vapeur par la bouche, jusqu'à ce qu'il se forme une légère douleur, & qu'il s'établisse une nouvelle inflammation. On fera prendre en même temps au malade une boisson faite avec une décoction d'une demi-once de quinquina, de quinze grains de nitre en une pinte d'eau, pour réveiller le mouvement des humeurs.

L'angine fausse se caractérise par des symptômes moins violents: elle a ordinairement son siege dans les glandes, dans les vaisseaux sécrétoires & excrétoires de la mucoité qui est destinée à lubrifier toutes les parties de la gorge.

La cause de cette esquinancie est d'abord l'humour lymphatique, qui s'arrête dans ses conduits, ainsi que dans les glandes muqueuses; ce qui peut être produit par le froid, l'humidité, les aliments mucilagineux, les boissons aqueuses trop abondantes, le sommeil, le

repos, & généralement tout ce qui peut arrêter les humeurs dans leur cours.

Comme il arrive souvent que cette maladie se trouve compliquée avec une espece d'engorgement sanguin, par la compression que font les glandes sur les veines voisines, il est presque toujours à propos de commencer par la saignée faite au bras, & ensuite au pied: il faut cependant faire attention de ne pas trop la répéter, parce qu'elle deviendrait très-nuissible en produisant un relâchement, & par conséquent un plus grand engorgement. On peut donner à l'intérieur une tisane faite avec de la biere coupée avec de l'eau, à parties égales, ou avec une espece de panade, en observant de faire prendre des lavements émollients plusieurs fois le jour, & sur-tout l'émétique en lavage, aussi-tôt que le premier feu de la fièvre est un peu calmé; ou bien faire prendre au malade la potion suivante:

Prenez, *De l'Oxymel scillitique, deux onces.*

Du Tartre vitriolé, un gros.

De Sirop d'Hyssope, une once.

On en fera prendre d'abord la moitié; &, si elle produit point assez d'effet, on donnera le reste par cuillerées: il faut ensuite purger le malade, de deux jours l'un, avec la casse & la manne prises en plusieurs verres: on ne doit point négliger d'employer le gargarisme que nous avons décrit à l'article du Catarrhe œdémateux.

On fera usage, en même temps, du looch décrit dans le même article, que l'on prendra par cuillerées dans la journée. *Voyez CATARRHE ŒDÉMATEUX.*

À l'égard du cataplasme, on fera usage du suivant:

Prenez, *Des Feuilles de Ronces & de Plantain, de chaque une demi-poignée.*

De Fleurs de Sureau, une forte pincée.

De Fleurs de Camomille, une petite pincée.

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau, & appliquez ces substances chaudes autour du cou.

Nous avons déjà traité cette matiere dans l'article Catarrhe. *Voyez CATARRHE ŒDÉMATEUX.*

Il y a une autre espece d'esquinancie que l'on nomme *paralytique* ; c'est une difficulté de respirer occasionnée par l'impuissance & le relâchement des muscles de la gorge, ou par l'altération des nerfs qui se répandent dans cette partie. Cette maladie est souvent une suite de l'apoplexie, de la paralysie, des grandes évacuations & des longues convalescences.

Cette espece d'esquinancie est très-difficile à guérir ; on la traite avec les remedes appropriés à la paralysie. *Voyez PARALYSIE.*

La quatrieme espece d'angine est appelée *convulsive* ; elle consiste dans un mouvement spasmodique des parties qui composent la gorge, & en particulier le canal alimentaire & celui de la respiration. C'est moins une maladie qu'un symptôme d'affection spasmodique, comme l'épilepsie, la passion hystérique & hypochondriaque, l'hydropisie, &c.

On reconnoît l'angine convulsive au défaut de tumeur, tant au dedans qu'au dehors de la gorge, & aux signes des maladies dont elles sont les accessoires.

L'angine convulsive se traite comme le spasme. *Voyez SPASME, PASSION HYSTÉRIQUE & HYPOCHONDRIAQUE.*

La derniere espece d'angine est celle qu'on caractérise de mal de gorge gangréneux.

Cette maladie s'annonce par un grand mal à la tête & au dos, des chaleurs & des frissons, par un mal à la gorge, un enrouement, une petite toux, & par une haleine très-puante : le pouls est ordinairement vif, petit & agité : le visage ordinairement est plein & bouffi ; quelquefois cependant il paroît pâle & affaibli : la voix est excessivement rauque & creuse, comme l'ont ceux qui ont quelques ulceres vénériens dans la gorge ; le malade sent une difficulté d'avaler médiocre, & l'on voit dans le fond de la gorge une escarre gangréneuse, qui fait beaucoup de progrès, si on ne l'arrête pas.

Cette maladie reconnoît pour cause une gangrene blanche, sous la forme de l'escarre : la cause éloignée est la putridité du sang & des humeurs, qui est poussée au plus haut degré.

Il faut bien se donner de garde de commencer la curation de cette maladie par les saignées : il est bien rare que ce remede puisse être salutaire, à moins qu'il n'y ait une preuve marquée de plénitude. Il faut commencer par donner au malade un lavement avec une chopine de lait, du sucre & une pincée de sel, pour donner aux intestins les moyens de se vider ; après quoi, si le malade a des nausées & des vomissements, il faut lui faire prendre un vomitif, tel que l'émétique en lavage : on peut y suppléer, dans les enfants, en leur donnant une demi-once d'oxymel scillitique.

Ensuite on fait avaler au malade quelques pilules composées avec dix grains de nitre, trois grains de camphre, & un peu de confection alkermès.

Pour tisane ordinaire, on peut faire une limonade, ou se servir du sirop de groseille avec de l'eau.

Nonobstant ces remedes, on continuera les lavements comme ci-dessus ; & s'il y a nécessité de purger, il faut le faire avec des purgatifs fort doux, comme la manne, le sirop de pomme.

Pour gargarisme ordinaire, on emploiera le suivant :
Prenez, *Une Figue grasse.*

De Roses rouges, une pincée.

De Myrrhe, un demi-gros.

De Miel, deux gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau, pendant l'espace d'un demi-quart d'heure ; passez la liqueur, & ajoutez-y

Trente gouttes d'Esprit de Vitriol.

Quand ces remedes ne produisent point un effet assez prompt, & que la gangrene fait des progrès rapides, il faut avoir recours aux remedes âcres & volatils ; tel est le gargarisme suivant :

Prenez, *Des Eaux distillées de Ronces,*

D'Aigremoine, de chacune deux onces.

De l'Esprit de Raifort sauvage, demi-gros.

De l'Esprit volatil de Corne-de-Cerf, vingt gouttes.

De Sirop anti-scorbutique, une once.

Mêlez le tout pour un gargarisme , dont on se servira souvent dans la journée.

Le malade aura soin en même temps de respirer la vapeur de cette composition de temps en temps , pour ranimer toutes les parties de la gorge , & détruire la gangrene.

On appliquera aussi à l'extérieur un cataplasme , tel que le suivant :

Prenez , *De Graine de Moutarde , demi-livre.*

De Poivre blanc ,

De Gingembre , de chaque un gros.

D'Oxymel simple , une quantité suffisante ;

pour réduire le tout à la consistance de cataplasme , après avoir concassé les graines , & réduit en poudre très-fine le reste.

Quelquefois il se fait un dépôt sur les glandes du cou , dont le gonflement est si considérable , que le malade est en danger de suffoquer : un emplâtre vésicatoire fait des merveilles en ce cas , & attire au dehors la matiere de la maladie.

Un remède que l'on doit célébrer dans la cure de cette maladie , est la teinture de quinquina , dont on peut joindre quelques gouttes dans toutes les boissons du malade.

Quand la gangrene agit avec trop de force & de violence , on peut prescrire au malade , pour boisson , du petit-lait dans lequel on fait entrer vingt ou trente gouttes d'esprit de cochléaria , & cinq ou six gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac.

On doit terminer la cure de cette maladie par des purgatifs répétés , & faire usage sur-tout du mercure doux , comme un des plus grands fondants de la lymphe visqueuse & épaissie. On peut faire un bol de la maniere suivante :

Prenez , *De Rhubarbe en poudre , dix grains.*

De Mercure doux , deux grains.

De Jalap en poudre , douze grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de chicorée composé ; faites-en deux bols égaux , que l'on prendra à une heure de distance l'un de l'autre , en

buvant par dessus une légère infusion de camomille.
Voyez MAL DE GORGE GANGRÉNEUX.

ESSERE, f. f. ou SORA des Arabes. Ce sont de petites pustules écailleuses, semblables à celles de la gale, qui s'élevent sur la peau. Les femmes & les enfants y sont sujets : il en paroît assez souvent dans le commencement des accès des fievres intermittentes. Ces petites tumeurs, qui sont sous la peau, ressemblent à celles qui sont produites par la piquure des orties, & causent des démangeaisons insupportables.

Sydenham dit que cette maladie est occasionnée par le trop grand usage des liqueurs spiritueuses. La maladie commence, suivant cet auteur, par une petite fièvre, par des éruptions pustuleuses sur le corps, qui causent une cuisson excessive, sur-tout lorsqu'on s'est graté.

On guérit cette maladie par les remèdes appropriés à la gale. *Voyez* GALE.

ETERNUMENT, f. m. mouvement subit & convulsif des muscles qui servent à l'expiration, par lequel l'air, après une grande inspiration commencée & un peu suspendue, est chassé tout d'un coup & avec violence par le nez & par la bouche.

La cause de l'éternument est une irritation faite sur la membrane pituitaire, & communiquée au diaphragme & aux autres muscles de la respiration.

L'éternument excessif est une maladie : on peut employer, pour le calmer, le lait chaud & l'huile d'amandes douces, attirés par le nez ; on peut aussi se servir d'une décoction de racines & de feuilles adoucissantes, comme la racine de guimauve, le bouillon-blanc, la pariétaire, les fleurs de mauve, le tout bouilli dans le lait. On peut arrêter l'éternument, en comprimant fortement avec le doigt le grand angle de l'œil, & en engourdissant par-là les nerfs qui sont en convulsion.

ÉTIQUE, adject. qui est atteint d'une maladie qui consume & dessèche toute l'habitude du corps : on appelle aussi *fièvre étique*, une fièvre lente qui mine & dessèche peu à peu tout le corps. *Voyez* FIEVRE ÉTIQUE & HECTISIE.

ÉTOURDISSEMENT, f. m. C'est le premier degré de vertige : on se sent la tête lourde , pesante ; les objets semblent tourner , & on est chancelant sur ses pieds. Cette affection est souvent le commencement du vertige : quelquefois c'est l'avant-coureur de l'Apoplexie , de l'Epilepsie , de l'Affectio hypochondriaque & des Vapeurs hytériques. *Voyez ces différents articles.*

EVANOUISSEMENT, f. m. foiblesse qui suspend tous les mouvements dans l'animal , & lui dérobe les objets sensibles.

Quand l'évanouissement est léger , on l'appelle *défaillance* ; quand il est très-fort , on le nomme *syncope*.

Les causes de l'évanouissement sont , de la part des fluides , une diminution subite & considérable de la masse du sang par de grandes évacuations , comme les hémorrhagies , &c ; la raréfaction du sang , par la chaleur & par les sudorifiques. La dégénération du sang & des esprits , par les poisons & les levains morbifiques , les exercices violents , le défaut de nourriture , les passions vives , les études pénibles , une situation perpendiculaire ou trop renversée , peuvent également produire des défaillances.

Les causes de l'évanouissement , qui attaquent les parties solides , sont les abcès de la moëlle allongée , des nerfs & des tendons , les douleurs vives , les maladies du cœur , des vaisseaux & des os.

Quand l'évanouissement est au dernier degré , les arteres ne battent point , la respiration est insensible , ce qui le distingue de l'apoplexie.

Dans les évanouissements commençants , on se contente de jeter de l'eau froide sur le visage : on applique sur les levres du sel , & sur la langue du poivre ou du sel volatil : on approche du nez du vinaigre , des eaux spiritueuses , comme l'eau de la reine d'Hongrie , de la poudre de muguet , de la fumée de tabac : on relâche aussi les habits , lorsqu'ils sont trop serrés. Quand ces remèdes sont inutiles , on secoue le malade , on l'irrite par des frictions , des impressions douloureuses : on se sert aussi de lavements âcres , avec de la fumée de tabac. Les syncopes hypochondriaques & hytériques se guérissent avec les remèdes fétides , tels

que le castoréum & le sagapénium, le poil brûlé : la teinture de succin est aussi utile dans la défaillance produite par l'agitation des nerfs.

On ne doit tenter la saignée, dans ces sortes de cas, qu'avec bien de la circonspection. Il faut, pour cet effet, que le poulx soit plein & comme étouffé, qu'il y ait des mouvements violents, comme convulsifs. Au surplus, on doit toujours faire précéder aux saignées tous les remèdes que nous avons indiqués ci-dessus. Il vaut mieux, dans ce cas, faire avaler au malade, si-tôt qu'on le peut, du vin vieux ou quelques cuillerées d'eau spiritueuse, comme l'eau de canelle & de mélisse. Il est toujours avantageux, avant tout, de faire mettre le malade dans une situation horizontale ; & , quand il est un peu remis de son évanouissement, il convient de lui faire de légères frictions, & de lui donner une nourriture légère.

Dans les défaillances qui accompagnent les fièvres putrides & malignes, on aura recours aux absorbants, comme les yeux d'écrevisses, & aux cordiaux légers. Dans les fièvres avec abattement & perte de forces, les acides, comme le citron, le vinaigre, sont très-profitables. Au reste, il faut s'attacher sur-tout à connaître la cause des évanouissements, & les traiter par les remèdes contraires : nous avons eu occasion d'en dire davantage aux différents articles qui y ont rapport. Voyez DÉFAILLANCE & SYNCOPÉ, & sur-tout LIPOTHYMIE.

EXANTHÈME, f. f. signifie toutes sortes d'éruptions à la peau, soit avec ou sans solution de continuité ; ainsi voyez les différents articles qui ont rapport aux maladies de la peau. Voyez FIEVRE EXANTHÉMATEUSE.

EXCORIATION, f. f. dépouillement de l'épiderme, plaie superficielle qui n'offense que la peau.

Cette maladie est ordinairement occasionnée par un frottement violent, par le feu & par des matieres âcres.

Le frottement, la compression & la mal-propreté y donnent lieu communément. On sçait que dans les longues maladies, lorsque ceux qui en sont affligés restent

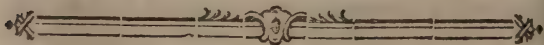
long-temps couchés sur la même partie, il s'y fait des écorchures, qui sont précédées par des taches rouges qu'on doit avoir soin de laver souvent avec le vin chaud ou avec l'eau-de-vie camphrée, sur-tout lorsqu'il y paroît quelque noirceur : si on ne peut éviter l'écorchure, on la dessèche avec la poudre de céruse, celle de pierre calaminaire, le pompholyx, l'emplâtre de Nuremberg, celui de céruse, &c.

Quand l'excoriation est considérable, on peut appliquer dessus, deux ou trois fois par jour, du blanc-raffin, du beurre frais, de la crème : le point principal est de garantir la plaie entamée de la compression & de la mal-propreté.

EXCROISSANCE ou **EXCRESCENCE**, s. f. espece de tumeur contre-nature, qui se forme dans les chairs, & qui naît dans quelques endroits du corps par une abondance de suc nourricier, en conséquence des relâchements des parties, ou d'une solution de continuité.

Telles sont les Loupes, les Polypes, les Verrues, le Sarcôme, les Condylômes, le Fic, le Thimus, les Car-nosités, les Fungus, &c. *Voyez ces différents articles.*

EXTRAVASATION, s. f. effusion des liqueurs hors des vaisseaux. *Voyez ECHYMOSE.*



(F A I)

F AIM CANINE, s. f. besoin de manger, appétit infatiable & contre nature, qui oblige de manger avec voracité une grande quantité d'aliments.

On appelle cette maladie *faim canine*, parce que ceux qui y sont sujets rejettent souvent les aliments, comme font les chiens.

Elle differe de la boulimie, qui est aussi une faim excessive, en ce qu'elle n'est point accompagnée, comme celle-ci, de défaillance.

Il y a bien des causes qui peuvent produire la faim canine : tels sont les vers, les acides, les âcres, une

bile rongeante, & la grande chaleur de l'estomac. Toutes les fois qu'il y a des humeurs vicieuses dans l'estomac, ou qu'elles pèchent par une trop grande âcreté, elles excitent sur les membranes de l'estomac, & principalement à l'orifice supérieur, une douleur plus ou moins vive, & y produisent le sentiment de la faim, qui est très-souvent une impression fausse que l'on ne doit point écouter : c'est par le même mécanisme que les vers agissent sur l'estomac, qu'ils piquent & irritent, quand ils ne trouvent plus de matiere alimentaire à digérer.

Les signes qui caractérisent que la faim est produite par les acides, sont les rots & les vomissements acides, les déjections vertes & crues. (*Voyez ACIDES.*) Ceux qui prouvent que la faim dépend du défaut d'aliment, sont la maigreur du malade & l'âcreté considérable de son sang, joint aux plaisirs particuliers qu'il trouve à prendre la nourriture. Quand la faim canine dépend des vers, on la reconnoît par un sentiment de chatouillement à l'orifice de l'estomac, par des démangeaisons dans le nez, par les déjections qui sont quelquefois accompagnées de vers, & par les rapports fades & nidoreux qui surviennent aux malades.

On y remédie par les secours opposés à la cause qui l'a produite : on peut consulter chacun de ces différents articles.

Au reste, on peut détruire l'appétit excessif par l'usage des narcotiques, comme un grain d'opium ou un demi-gros de thériaque; ou par l'usage des liqueurs spiritueuses, comme l'eau-de-vie, les ratafias; par le grand usage des boissons aqueuses, tièdes; par le sommeil & le repos.

On commencera d'abord par saigner le malade, si ses forces le permettent : on lui fera prendre, immédiatement après, deux grains d'émétique en lavage, beaucoup de lavements, & une grande quantité d'eau tiède; après quoi, on le purgera avec une médecine douce, & on le mettra à l'usage de la potion qui suit :

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*

De Prime-vere, de chaque deux onces.

D'Huile d'Amandes douces, trois onces.

De Sirop Diacode, six gros.

Mêlez le tout, pour une potion à prendre en trois doses, de quatre heures en quatre heures.

Le malade, après l'usage de cette potion, prendra, tous les soirs en se couchant, un demi-gros de thériaque récente.

Si tous ces remèdes ne réussissent point pour calmer la faim, on pourra faire prendre à l'intérieur du vin pur, ou, ce qui est encore plus puissant, de l'eau-de-vie : quoique ce remède soit un peu fort, on n'a rien à en appréhender dans cette occasion.

On recommande aussi six grains d'ambre gris, dissous dans un jaune d'œuf, que l'on prend deux fois par jour.

FAUSSE-ANGINE. Voyez **ESQUINANCIE.**

FAUSSE-GROSSESSE : état de la femme qui se croit enceinte, & qui ne l'est pas.

Les maladies qui imitent la grossesse, sont les moles charnues ou vésiculaires ; la collection d'air, de sang ou d'eau dans la matrice ; & enfin la tumeur des ovaires & des trompes.

La mole charnue occupe ordinairement toute la cavité plus ou moins étendue de la matrice ; mais elle s'y rencontre quelquefois avec la grossesse. On croit qu'elle peut se former sans avoir eu aucun commerce avec l'homme.

Il est très-difficile de distinguer la mole charnue, non-seulement des autres corps inanimés qui sont enfermés dans la matrice, mais encore de la véritable grossesse ; cependant la matrice qui contient une mole est moins tirée, & semble balloter, avec un sentiment de pesanteur que la malade éprouve dans son lit, toutes les fois qu'elle y change de situation : dans la mole, la tumeur du ventre est plus arrondie que dans la grossesse ; les accidents dans la mole augmentent toujours en gravité. Le signe le plus distinctif & le moins équivoque doit être tiré du mouvement de l'enfant, que les femmes sentent à quatre ou cinq mois de leur grossesse, & du terme de l'accouchement, auquel la molé

ne doit pas être assujettie : elle peut rester dans la matrice quelquefois toute la vie , sans beaucoup d'incommodité , si ce n'est celle qui vient de son poids.

On recommande dans cette maladie les saignées aux pieds , l'émétique , les purgatifs composés de quatre grains d'aloès , d'un demi-gros de rhubarbe & de dix grains de jalap. On peut aussi suivre le traitement indiqué dans la Suppression des Regles. *Voyez cet article.*

Il y a plusieurs autres maladies de matrice , qui en imposent , comme la mole vésiculaire : *Voyez HYDATIDES* ; la mole venteuse : *Voyez VENTS* ; la rétention du sang dans la matrice : *Voyez SUPPRESSION DES REGLES* ; l'hydropisie de matrice : *Voyez HYDROPIE*. On trouvera à tous ces articles le traitement de chaque maladie en particulier.

FAUSSE-PLEURÉSIE. *Voyez PLEURÉSIE.*

FAUSSE-ESQUINANCIE. *Voyez ESQUINANCIE.*

FAUSSE-NÉPHRÉSIE. *Voyez LUMBAGO.*

FAUSSE-COUCHE , s. f. expulsion du fœtus avant terme. *Voyez AVORTEMENT.*

FEMME EN COUCHE : état de la femme délivrée de son fruit.

Les femmes en couche sont sujettes à beaucoup de maladies : nous allons les suivre les unes après les autres.

Aussi-tôt que la femme a été délivrée , il faut commencer par lui mettre à l'entrée de la vulve un linge assez épais , doux , maniable , un peu chaud , pour éviter l'air froid qui pourroit supprimer les vuidanges. Après cela , on placera la femme dans un lit chauffé , & garni de linges nécessaires pour l'écoulement des vuidanges : il faut la mettre dans une situation horizontale sur le milieu du dos , la tête & le corps néanmoins un peu levés , les cuisses abaissées , les jambes jointes l'une contre l'autre , & par dessous les jarrets , un petit oreiller sur lequel elle puisse être appuyée.

Cela étant fait , on entourera le ventre de la femme d'une large bande ; on tâchera de garantir son sein du froid ; & on lui donnera , un quart d'heure après , un

bouillon. Quoiqu'on doive avoir l'attention de la préserver du froid, parce qu'elle doit y être sensible, cependant il faut éviter de tomber dans un excès opposé; car les grandes sueurs sont aussi nuisibles aux nouvelles accouchées, que le froid.

On commencera d'abord par nettoyer les grumeaux de sang qui peuvent être restés aux parties; & on les lavera deux ou trois fois la journée, pendant les six premiers jours, avec une décoction d'orge, de graine de lin & de cerfeuil. Au bout d'une quinzaine, on pourra faire usage d'une eau plus fortifiante, propre à raffermir & resserrer les parties; telle est, par exemple, une décoction de cerfeuil, d'ortie, à laquelle on ajoutera un gros d'alun. Si l'on veut resserrer encore davantage les parties, on peut les étuver avec la liqueur suivante :

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*

De Mille-Feuilles,

De Racine de Venche,

*De Pervenche, de chaque une
demi-poignée.*

De Sanicle, une bonne pincée.

Du Bol d'Arménie, deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pendant un quart d'heure.

Ajoutez *Deux gros d'Alun.*

Il est essentiel de ne point faire usage de ce remède, tant qu'il y a de la douleur & de l'inflammation à la partie.

Au bout des douze premiers jours de la couche, on doit serrer plus fortement le bandage, pour ramener peu à peu, rassembler & soutenir les diverses parties qui ont été distendues durant le cours de la grossesse.

On se contentera de garnir le sein de la femme en couche, avec des linges doux & mollets.

A l'égard du régime de la femme en couche, sa boisson doit être toujours chaude dans le commencement, & sa nourriture composée de panade, de crème de riz, d'orge,

d'orge, de gruau, de bouillon léger de veau & de volaille, ou autres aliments semblables. Au bout du quatrième jour, & quand la fièvre de lait sera passée, on lui permettra un régime moins sévère.

Il faut que la femme en couche se tienne dans son lit en repos; qu'elle évite les passions tumultueuses, le trop grand jour, la conversation; en un mot, tout ce qui pourroit l'émouvoir, l'agiter ou lui causer du trouble.

On doit exclure du régime des femmes en couche le vin & les nourritures solides en abondance; car l'usage précipité des aliments & des liqueurs échauffantes, ainsi que des bouillons trop succulents, sont les causes de presque tous les accidents dont elles sont attaquées.

Suppression & Flux immodéré des Vuidanges.

La première maladie qui se déclare dans la femme en couche, c'est la suppression ou le flux immodéré des vuidanges.

Quand cette évacuation est supprimée ou qu'elle n'est point assez considérable, il faut tâcher de la provoquer, en lui faisant prendre quelque boisson légèrement cordiale; telle est la potion suivante:

Prenez, *De Safran, un demi-gros.*

Versez dessus un grand verre d'eau bouillante, & laissez infuser sur les cendres chaudes pendant une heure; passez la liqueur par un linge, & ajoutez le jus exprimé d'une orange aigre, pour prendre en une dose.

Si l'on s'apperçoit cependant que le cours des vuidanges ne se rétablisse point, que la fièvre soit de la partie, & qu'il y ait douleur & menace d'inflammation, il faut avoir recours à la saignée & aux boissons abondantes. Si au contraire il n'y a point de fièvre, qu'il n'y ait point de douleur, on peut rétablir le cours des vuidanges par la potion qui suit:

Prenez, *De l'Eau de Scabieuse, deux onces.*

De Mélisse simple, une once.

De Confection Alkermès, un gros.

De Sirop de Pavot blanc, demi-once;

pour faire une potion que l'on prendra en deux prises, à trois heures de distance l'une de l'autre.

Quand les vuidanges coulent trop abondamment , il faut travailler à en arrêter le cours ; & on se sert en ce cas des remedes que nous avons indiqués dans l'Hémorrhagie , dans le Crachement de Sang. *Voyez ces différents articles.* Il faut cependant être bien réservé sur l'usage que l'on pourroit faire des astringents. En général , on ne peut bien juger d'une perte excessive , que quand elle affoiblit considérablement la malade , que le poulx est fort foible , qu'elle ne peut plus digérer ni prendre du repos , & que les mamelles se dépriment & s'affaissent ; il vaudroit mieux en ce cas faire une saignée du bras , & passer ensuite à l'ipécacuanha que l'on donneroit à douze grains , que de se servir des remedes astringents tout d'un coup. On passeroit , après la saignée & l'ipécacuanha , à des médecines avec deux onces de manne , & une once de catholicon double.

Syncope

On voit quelquefois les nouvelles accouchées tomber en syncope : cela vient ou de la perte du sang , ou de ce que le bas-ventre est trop ferré ; auxquels cas il faut rétablir les esprits par la nourriture , comme le bon bouillon ; mettre le corps dans une position horizontale , & donner du jeu au bas-ventre , en relâchant les bandes. Quand cela vient de la perte du sang , on peut faire ce que nous venons de dire ci-dessus.

Tranchées.

Une des maladies qui tourmentent le plus les femmes en couche , est celle que l'on connoît sous le nom de *tranchées* : ce sont des douleurs qu'elles ressentent quelquefois vers les reins , aux lombes & aux aines , quelquefois dans la matrice seulement.

Ces tranchées procedent de plusieurs causes ; 1^o de l'évacuation désordonnée des vuidanges , ou de leur suppression subite ; 2^o de quelques parties de l'arrière-faix , de sang coagulé , ou de quelque autre corps étranger resté dans la matrice ; 3^o de la constriction spasmodique des nerfs de la matrice ; 4^o des vents contenus dans le bas-ventre , qui , après avoir été com-

primés par le fœtus, se dilatent & font effort pour sortir.

Dans le premier cas, on suivra le plan que nous avons tracé dans les vuidanges. *Voyez ci-dessus VUIDANGES.*

Dans le second cas, où il y a des corps étrangers dans la matrice, on peut faire usage de la potion suivante:

Prenez, *De l'Eau de Fleurs de Sureau, deux onces.*

Du Sirop d'Armoise, une once.

Mêlez le tout, pour une dose.

Quand les tranchées sont occasionnées par l'irritation des nerfs, il faut employer les narcotiques, comme un demi-gros de thériaque, ou un grain de laudanum, ou un demi-gros de liqueur minérale anodine d'Hoffmann: si l'on aime mieux, on peut avoir recours à la potion que nous avons décrite ci-dessus à l'article des Vuidanges: on peut aussi employer sur le ventre des frictions avec des onguents nervins, & des fomentations avec des décoctions légères de romarin, de menthe, de fleurs de camomille, & autres semblables.

Quand les tranchées sont causées par des vents, ce qu'on connoît aux vents que la malade rend, & qui la soulagent, on peut avoir recours à la potion suivante:

Prenez, *D'Eaux de Mélisse & de Fleurs d'Orange, de chaque une demi-once.*

De Liqueur anodine d'Hoffmann, ou d'Æther vitriolique, trente gouttes,

pour prendre en une dose.

Enflure du Ventre.

L'enflure du ventre, dans la femme en couche, naît fréquemment de l'omission des bandages nécessaires après sa délivrance; on doit donc recourir à ces bandages, auxquels on peut joindre les frictions comme ci-dessus.

Inflammation de la Matrice.

L'inflammation de la matrice survient quelquefois après la suppression des vuidanges, ou par quelques contusions, blessures, chutes, ou violentes compressions qu'a souffertes ce viscère, soit dans le travail, soit après le travail.

On reconnoît cette maladie par l'enflure, la douleur de la partie, la pesanteur au bas-ventre; une grande tension, la difficulté de respirer & d'uriner, la fièvre & tous les symptômes de l'inflammation. On traite cette maladie comme une véritable inflammation. *Voyez INFLAMMATION.*

Diarrhée.

La diarrhée succede aussi quelquefois à la suppression des vuidanges, & fait une maladie très-dangereuse. Quand elle est accompagnée d'une fièvre aiguë, on y remédie par les boissons délayantes, les yeux d'écrevisses, pris à la dose de douze grains, cinq ou six fois par jour, le diascordium prescrit par demi-gros, deux fois dans la journée. On doit sur-tout faire usage des bols suivans :

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, vingt-quatre grains.*

D'Yeux d'Ecrevisses, un demi-gros.

D'Alun en poudre, un scrupule.

D'Extrait de Gentiane & de Diascordium, de chaque demi-gros,

pour faire six bols avec du sirop d'absinthe, dont on prendra un toutes les quatre heures : on aura soin de donner au malade des lavemens avec la décoction de riz & de graine de lin.

Vents.

Les vents sont, de toutes les maladies, celle qui affecte le plus les femmes en couche : on peut dans ce cas employer les remèdes que nous avons indiqués à la colique venteuse. *Voyez COLIQUE VENTEUSE.* On peut se servir du remède suivant :

Prenez, *D'Eaux distillées de Mélilot & de Camomille, de chaque deux onces.*

De Teinture de Quinquina, trente gouttes.

D'eau minérale anodine d'Hoffmann, vingt gouttes.

De Sirop de Karabé, demi-once,

pour une dose. On peut aussi faire usage de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Fleurs d'Orange simple, une once.*
D'Æther nitreux, quinze gouttes.
De Sirop de Stæchas, trois gros.

La potion décrite à l'article Tranchées produites par des vents, est aussi très-efficace.

Fievres inflammatoires.

Elles se connoissent à la douleur universelle, à la vitesse de la circulation, à la dureté du pouls, au sang qui est couenneux, au tempérament vif de la malade, à l'habitude qu'elle a de boire des liqueurs échauffantes, &c.

Les fievres inflammatoires des femmes en couche se traitent comme les fievres inflammatoires ordinaires.

Les Hémorrhôides.

Les hémorrhôides dont les femmes sont ordinairement incommodées dans leurs couches, se guérissent par les remèdes ordinaires à ces sortes de maux. *Voyez HÉMORRHOÏDES.* Au reste, le point essentiel est de soutenir l'écoulement des vuidanges, pour empêcher le progrès des hémorrhôides.

Quand une femme a eu des couches heureuses, mais que néanmoins elle est d'un tempérament délicat, il est de la prudence de lui faire garder le lit pendant huit ou dix jours, & sa chambre pendant le mois.

Fievre de Lait.

Une autre maladie à laquelle les femmes sont sujettes, dans ces circonstances, est la fievre de lait, qui arrive ordinairement vers le troisieme ou le quatrieme jour après les couches; pour lors les vuidanges deviennent laiteuses ou lymphatiques: ordinairement cette fievre n'a pas de suites fâcheuses; il suffit seulement d'observer un régime exact & sévère pendant qu'elle subsiste. Quand il arrive cependant que la fievre de lait dégénere en fievre ardente, & qu'elle subsiste pendant un trop long temps, on la traite à la maniere de ces sortes de fievres. *Voyez FIEVRE ARDENTE.*

Lait répandu.

Le lait épanché cause souvent de grandes incommodités aux femmes en couche ; on s'en apperçoit, quand les vuidanges se suppriment, que le sein ne coule point, qu'il survient une plénitude, une pesanteur de tête, des difficultés de respirer, de la fièvre, des gonflements & des tumeurs dans les différentes parties du corps.

La saignée en ce cas est presque toujours critique, il vaut mieux observer un régime très-exact, mettre la malade aux bouillons de poulet pour toute nourriture, en lui faisant prendre la tisane suivante :

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once,* que vous ferez bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte : vous ajouterez dans cette boisson un gros d'*arcanum-duplicatum* ; on fera prendre un verre de cette tisane toutes les deux heures ; on donnera en même temps, toutes les heures, un verre de petit-lait dans lequel on aura fait fondre douze grains de magnésie, & une cuillerée à bouche de suc de cerfeuil. Dans chaque bouillon de poulet, on fera fondre six grains de nitre & dix grains d'yeux d'écrevisses. Comme l'humeur laiteuse tire beaucoup à l'acide, on peut employer, avec succès, quelques prises de sirop antiscorbutique dans de l'eau, pourvu qu'il n'y ait pas de fièvre, & que les signes de l'inflammation soient un peu calmés.

Quand on aura observé pendant quelques jours ce plan de conduite, on pourra faire donner à la malade quelques lavements avec un quarteron de miel mercurial & une once de lénitif. Si la bouche est mauvaise, la langue pâteuse, qu'il y ait des preuves de crudités dans l'estomac par des rapports, &c. il faudra purger la malade avec les eaux de Vichy, dans lesquelles on fera fondre sur chaque pinte une demi-once de sel de seignette.

Quand l'humeur laiteuse se porte à la tête avec vivacité, & qu'il y a crainte de délire ou d'inflammation, il faut avoir recours à la saignée au pied, & faire

mettre les pieds de la malade dans l'eau chaude plusieurs fois par jour, afin d'attirer l'humeur dans les parties inférieures.

Croûtes de Lait.

Les femmes en couché sont exposées à cette maladie, qui consiste dans une éruption croûteuse qui survient sur toute la peau, principalement à la tête, aux mains & à la poitrine : ce sont de petites écailles comme farineuses, qui sont quelquefois humides, & qui ont un caractère d'âcreté qui démange & irrite la peau.

C'est l'humeur laiteuse qui produit cette maladie ; & c'est la matière âcre qu'elle contient qui, se portant à la peau, occasionne cet accident.

Les enfants sont aussi sujets à cette maladie, sur-tout ceux qui sont à la mamelle, par rapport à la matière laiteuse dont ils sont nourris, & à la bouillie qui, venant à s'aigrir, excite sur la peau ces croûtes que nous venons de décrire.

On remédie aux croûtes de lait des femmes en couche, par beaucoup de petit-lait dans lequel on fait fondre sur chaque pinte un gros d'arcanum-duplicatum, par des lavements continués pendant quelques jours, par l'usage de la poudre suivante, prise intérieurement.

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses en poudre, deux gros.*

De Cinabre natif, demi-gros.

De Sel de Duobus, deux gros.

Mêlez le tout ensemble, pour en prendre vingt-quatre grains, de trois heures en trois heures. On aura soin en même temps de purger la malade, comme nous l'avons dit ci-dessus, avec les eaux de Vichy, dans lesquelles on fait fondre une once de sel de seignette par pinte.

Il y a des femmes en couche qui rendent le lait par la peau presque en nature, & dans lesquelles cette humeur forme des écailles humides qui se moisissent : le traitement est le même que ci-dessus.

A l'égard des enfants qui sont attaqués des croûtes de lait, on doit commencer par leur faire prendre à l'intérieur du petit-lait, à la dose d'un demi-setier par

jour, suivant leur grandeur & leur âge ; après quoi, on les purgera doucement avec une once de sirop de fleurs de pêcher & deux onces d'huile d'amandes douces, que l'on leur donnera par cuillerées : on leur fera prendre ensuite, tous les matins, un grain de mercure doux & six grains d'yeux d'écrevisses en poudre dans une pomme cuite.

A l'extérieur, on frottera les petites croûtes avec un peu d'huile d'œuf ou un peu d'huile de girofle. On aura soin après de repurger l'enfant comme ci-dessus.

Pourpre blanc.

Le pourpre blanc, que l'on appelle vulgairement ainsi, est une espèce de fièvre miliaire, à laquelle les femmes sont exposées dans leurs couches : elle est accompagnée d'une éruption d'une infinité de petites glandes, mêlées de quantité de papilles sereuses & limpides, qui occupent le centre de ces taches.

Cette maladie est en partie produite par le levain laiteux, qui est poussé à la peau par la chaleur interne de la malade, par l'usage des médicaments chauds & des sudorifiques. On y remédie en supprimant les aliments succulents & échauffants, le vin, les tisanes chargées de canelle. Il faut faire prendre des boissons délayantes, comme le petit-lait, les lavements de graine de lin & de son, & suivre à peu près le même traitement que nous venons de tracer pour le lait répandu.

Inflammation, Tumeur, Squirrhe & Suppuration du Sein.

Le sein des femmes en couche est sujet à s'enflammer, à se tuméfier, à se durcir ou à suppurer. L'inflammation au sein se traite comme l'inflammation en général. (*Voyez* INFLAMMATION.) La tuméfaction de la partie se dissipe avec les remèdes propres au lait répandu. On y remédiera aussi en faisant de légères frictions, de douces fomentations, en faisant sucer le tétou, & en appliquant dessus des cataplasmes de mie de pain, de lait, de fleurs de sureau & de safran. *Voyez* la suppuration du sein à l'article CANCER, & le Dictionnaire de Chirurgie.

On trouvera à l'article LAIT les autres maladies qui affectent les femmes en couche. *Voyez* LAIT, & GRUMELÉ. (*lait*)

FER-CHAUD. On appelle ainsi l'état de l'estomac qui est tourmenté d'une chaleur brûlante : elle s'étend communément le long de l'œsophage, & est produite par des sucs corrosifs qui croupissent dans l'estomac, & se manifestent par des rapports auxquels les mélancoliques sont assez sujets. Cette maladie doit se traiter à peu près comme la CARDIALGIE. *Voyez* cet article.

FŒTUS MORT. (*Voyez* ACCOUCHEMENT.) Vous y trouverez les signes & le traitement du fœtus mort.

FEU. Feu de S. Antoine, ou Feu sacré, ou Mal des Ardents : tels sont les noms vulgaires que l'on donne à l'érysipele. *Voyez* ERYSIPELE.

On donne aussi le nom de *feu de S. Antoine* à une maladie epidémique qui se déclare dans quelques pays & dans certaines années : elle est produite par la nourriture de pain fait d'une espece de seigle gâté. Le seigle ergoté, mêlé dans le pain, produit des effets funestes, comme on l'a observé en France en 1709. Le pain infecté de ce bled donna à plusieurs une gangrene affreuse, leur fit tomber successivement & par parties tous les membres. On remédie à cette maladie, en détruisant la cause qui l'a produite, & du reste on la traite comme une fièvre gangréneuse pestilentielle. *Voyez* FIEVRE GANGRÉNEUSE PESTILENTIELLE.

FEU PERSIQUE, s. m. espece d'érysipele, ou de dartres qui entourent le corps comme une ceinture. Quelques-uns nomment aussi *feu persique* le charbon ou l'anthrax. *Voyez* ERYSIPELE.

Le feu persique est une espece particuliere d'érysipele; ou plutôt ce sont de petites tumeurs crySTALLINES, formées de petites vessies contiguës les unes aux autres, qui s'élèvent à la peau, principalement autour du nombril & des reins, & qui forment une espece de ceinture.

Cette même éruption paroît quelquefois sur le cou & sur la tête.

On sent d'abord une légère démangeaison, qui aug-

mente par degrés, & qui est suivie de chaleur, d'ardeur & d'élançements très-vifs à la partie, sur-tout de mouvements spasmodiques violents, qui causent des douleurs très-vives : c'est une espece de brûlure générale de la peau, qui laisse échapper une sérosité âcre & caustique, & quelquefois même une espece d'eau purulente.

La bile est ordinairement la cause immédiate de cette maladie : par cette âcreté, elle ronge & détruit le tissu de la peau, & produit sur elle l'effet de l'eau forte. Les causes éloignées sont l'alternative subite & violente du chaud & du froid, les liqueurs échauffantes, spiritueuses, les évacuations supprimées, comme les règles & les hémorrhoides, les veilles trop longues, les exercices forcés, les passions vives, sur-tout celle de l'amour ; un tempérament chaud & sec, dont la bile est âcre & enflammée.

Le progrès de cette maladie est assez lent : comme elle n'est point accompagnée de fièvre pour l'ordinaire, l'effort de la nature est moins prompt ; aussi ce mal dure-t-il pendant douze ou quinze jours, sans avoir une marche bien sensible.

On y remédie par le petit-lait & les lavements. La saignée n'est point d'une efficacité bien grande dans cette maladie ; elle n'appaise pas même les douleurs : on fait des fomentations sur la partie avec l'eau d'orge ; on l'éteve avec l'eau de guimauve & du lait chaud les premiers jours, & ensuite avec une infusion de fleurs de sureau & de safran, pour donner un peu d'activité à cette matiere, & pour tâcher d'en procurer la résolution.

Quand la douleur est si vive, que le malade a beaucoup de peine à la supporter, & qu'il ne peut prendre de sommeil, on lui prescrit tous les soirs du julep suivant :

Prenez, *D'Eau de Cerises noires*, quatre onces.

De Sirop Diacode, six gros,

pour une prise.

Quand la douleur fera un peu calmée, on purgera le malade deux fois.

FEU VOLAGE ou SAUVAGE : espece de dartre vive,

érysipélateuse, qui attaque le visage, particulièrement dans les petits enfants, & qui en occupe tantôt une partie, tantôt l'autre; ce qui lui a fait donner le nom de *volage*. Voyez DARTRE, FIC, ERYSIPELE.

FIC, f. m. excroissance charnue, qui pend en manière de figue, & qui arrive dans toutes les parties du corps. Il est souvent rougeâtre & mou, quelquefois dur & squirrheux: ceux qui viennent au fondement, se guérissent pour l'ordinaire avec les remèdes anti-vénériens; sinon on les coupe avec les ciseaux ou avec le bistouri, ou on y fait une ligature, que l'on serre de plus en plus tous les jours, jusqu'à ce que la partie soit desséchée.

Il vaut mieux cependant avoir recours à l'instrument, parce qu'il est plus sûr & moins douloureux; & on traitera ensuite la plaie à l'ordinaire, avec nos emplâtres digestifs & consolidants.

A l'égard des autres tumeurs de cette espèce, qui surviennent sur le corps, on les guérit par le secours de la chirurgie. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

FIEVRE, f. f. mouvement déréglé de la masse du sang, avec fréquence permanente du pouls, & lésion des fonctions, accompagné le plus souvent d'une chaleur excessive.

On reconnoît les vrais symptômes de la fièvre, 1^o à l'accélération & à la vitesse du pouls, 2^o à sa force & à son resserrement, 3^o au surcroît de chaleur du corps, 4^o à la respiration qui devient plus prompte, 5^o au sentiment pénible de lassitude qui s'oppose aux mouvements du corps.

La fièvre se déclare ordinairement par un sentiment de froid & de frémissement, lequel est plus grand ou plus petit, a plus ou moins de durée, est interne ou externe, selon la différente nature de la fièvre: alors le pouls devient fréquent, petit; la pâleur, la rigidité, le tremblement, le froid, l'insensibilité, saisissent souvent les extrémités.

Les causes de la fièvre se distinguent en causes prochaines & causes éloignées: les causes éloignées dépendent de la nature de l'air, des aliments, du tempé-

rament & de la façon de vivre du malade : les causes particulieres ou prochaines se réduisent aux suivantes, 1^o à des matieres âcres prises en aliment ou en boisson, 2^o à l'application extérieure des matieres âcres, qui piquent, déchirent, brûlent & enflamment, 3^o aux mauvaises qualités de l'air, 4^o au vice du régime, 5^o à la contagion, 6^o au défaut des sécrétions, 7^o à la suppression lente ou subite des évacuations accoutumées, 8^o à l'irritation des parties nerveuses, produite par quelque cause que ce soit.

On distingue la fièvre en essentielle, qui ne dépend que d'elle-même, & en symptomatique, qui survient comme symptôme à une maladie antérieure, comme à une plaie, à un abcès, &c.

La plus simple distinction des fièvres est de les diviser en deux classes générales; celle des fièvres continues, & celle des intermittentes.

La fièvre continue est de deux sortes; l'une simple ou sans redoublement, & l'autre composée ou avec redoublement.

Il y a trois especes de fièvre continue simple; l'éphémère, qui ne dure ordinairement qu'un jour; la syncope, qui s'étend jusqu'au quatrieme ou au septieme jour; & la fièvre ardente. *Voyez-les à leur rang.*

La fièvre continue, avec redoublement, est périodique ou erratique: les redoublements de la périodique reviennent à des heures réglées; ceux de l'erratique ne gardent aucun ordre. La périodique est quotidienne, tierce ou quarte.

La quotidienne continue redouble également une fois tous les jours: elle est double ou triple, quand il y a deux ou trois redoublements par jour.

La tierce continue a ses redoublements, de deux jours l'un: elle laisse un jour de rémission entre deux; elle est double ou triple, s'il y a deux ou trois redoublements en deux jours.

La fièvre continue est celle qui redouble tous les quatre jours inclusivement: elle est double, lorsqu'elle redouble deux jours consécutifs, & ne laisse qu'un jour de rémission, ou, selon quelques médecins, lorsqu'elle

qu'elle a deux redoublements chaque quatrieme jour ; elle est triple, lorsqu'il y en a trois.

Il y a trois sortes de fievres intermittentes ; la quotidienne, la tierce, & la quarte.

La quotidienne prend & quitte tous les jours : elle est double ou tierce, quand il y a deux ou trois accès en vingt-quatre heures.

La tierce revient de deux jours l'un : la tierce est double, lorsqu'elle revient tous les jours comme la quotidienne, avec cette différence, qu'elle a alternativement un accès plus fort que l'autre ; le troisieme répondant au premier, le quatrieme au second.

La fièvre quarte n'attaque que tous les quatre jours inclusivement, & laisse deux bons jours de suite ; elle est double, quand elle prend deux jours consécutifs, qu'elle cesse le troisieme, & qu'elle reprend le quatrieme : elle est triple, lorsqu'il y a un accès tous les jours, comme à la quotidienne & à la double tierce ; mais le quatrieme répond au premier, le cinquieme au deuxieme, le sixieme au troisieme.

On a aussi observé des fievres intermittentes, qui ne reviennent que tous les cinq, six ou sept jours : elles sont fort rares. Au reste, nous allons parcourir toutes ces fievres les unes après les autres.

FIEVRE AIGUE. C'est une fièvre continue, violente & dangereuse, qui fait beaucoup de progrès en peu de temps, & qui se termine plus ou moins promptement.

Les symptômes de la fièvre aiguë sont, d'abord la vivacité du pouls, le froid, le tremblement, la chaleur, la soif, la sécheresse, &c ; souvent les nausées, les vomissements ; quelque temps après le délire, l'assoupissement, l'insomnie, les convulsions, les sueurs, la diarrhée, &c.

Les causes de la fièvre aiguë, qui n'est point accompagnée de redoublement, sont d'abord l'augmentation de dureté dans les solides, une espece de mouvement spasmodique, & une accélération dans la progression des liquides : ainsi tout ce qui peut augmenter la force des fibres, & rendre les liquides âcres & irritants,

peut exciter la fièvre aiguë, comme les passions vives, la colere, la maigreur, la sécheresse du tempérament, un air chand & sec, les liqueurs spiritueuses, les aliments échauffants, les veilles forcées, l'exercice violent, & en un mot, tout ce qui peut enflammer le sang.

Quand la fièvre aiguë est accompagnée de redoublement, elle prend ordinairement sa source dans l'estomac. *Voyez* FIEVRE CONTINUE avec redoublement.

On remédie à cette fièvre par les saignées, les délayants, les lavements, les doux purgatifs, les boissons nitreuses, &c. Comme il arrive rarement que cette maladie soit simple & sans complication, nous en donnerons le traitement aux différents articles ci-dessous. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIEVRE ARDENTE. C'est ainsi qu'on appelle une fièvre continue aiguë, accompagnée d'une chaleur & d'une soif considérables.

Ses symptômes principaux sont une chaleur presque brûlante au toucher, inégale en divers endroits, très-ardente à la tête, à la poitrine & au ventre, tandis qu'aux extrémités elle est souvent modérée. Il y a une sécheresse dans toute la peau, aux narines, à la bouche, à la langue, au gosier, aux poumons, & même quelquefois autour des yeux. Le malade a une respiration ferrée, laborieuse & fréquente, une langue sèche & brûlée, une soif qu'on ne peut éteindre, & qui cesse souvent tout-à-coup, un dégoût pour les aliments, des nausées, le vomissement, un accablement extrême, une voix claire & aiguë, l'urine en petite quantité, âcre, très-rouge, le ventre constipé, &c.

Elle a pour cause un travail excessif, l'ardeur du soleil, la respiration d'un air sec & brûlant, l'abus des liqueurs spiritueuses & des aliments trop échauffants. Cette même fièvre peut être causée par des substances corrompues, comme la bile: enfin elle peut être produite par la constitution épidémique de l'air dans les pays & les temps chauds.

L'ardeur extrême de la fièvre indique des saignées répétées, sur-tout dans le commencement. L'air doit

être pur, renouvelé souvent, les couvertures légères, la boisson abondante : il faut faire prendre du petit-lait dans lequel on mettra vingt gouttes d'esprit de soufre par pinte ; ou l'on fera boire de la limonade en grande abondance : on donnera des lavements, de deux heures en deux heures, avec une décoction de feuilles de nénuphar, de pariétaire, de mauve & de bouillon-blanc ; ou, si l'on aime mieux, on fera usage d'une grande quantité d'eau chaude, avec du sirop d'orgeat : il ne faut pas oublier en même temps d'humecter toutes les parties du corps, qui sont trop échauffées, avec une éponge trempée dans de l'eau & de l'eau-de-vie ; faire respirer au malade la vapeur d'eau chaude ; tremper ses pieds dans l'eau tiède, & lui faire souvent gargariser la bouche & le gosier avec le gargarisme que nous avons indiqué dans l'esquinancie. *Voyez* ESQUINANCIE INFLAMMATOIRE. Quand on aura, pendant quelques jours, relâché le corps & tempéré la fièvre, on pourra avoir recours aux purgatifs doux, tels que sont deux onces de tamarins bouillies dans de l'eau, un gros de sel végétal, & deux onces de manne ; le tout dans une eau de citron. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIEVRE ASSODES. C'est une espèce de fièvre ardente, dont le symptôme essentiel est une inquiétude si grande autour du cœur ou de l'estomac, qu'on ne peut demeurer dans une même place : à tout moment le malade remue & se tourmente ; il a des nausées, il se dégoûte de tout : il sent une tension & un gonflement au bas-ventre, & une chaleur dans toutes les entrailles.

Les causes sont à peu près les mêmes que celles de la fièvre ardente : il en est de même de la méthode curative. *Voyez* FIEVRE ARDENTE.

FIEVRE BILIEUSE. C'est une fièvre aiguë qui doit son origine à l'abondance ou à la dépravation de la bile.

Les malades qui en sont affectés ont du dégoût, des nausées, de fréquentes & vives inquiétudes, mais surtout une soif continuelle, une sécheresse à la bouche, des tranchées, des hoquets, de la constipation, & un pouls petit, serré & pas trop fréquent.

L'âcreté ou la quantité de la bile sont la cause pro-

chaîne de cette espece de fièvre : l'abus des aliments échauffants, des liqueurs spiritueuses, des passions violentes, peuvent en être les causes éloignées.

On commencera par saigner le malade au bras ; on le mettra ensuite à l'usage d'une tisane rafraîchissante, du petit-lait, avec le sirop violat : on aura sur-tout soin de donner au malade des lavements de trois en trois heures, pour éviter la constipation, qui est le symptôme le plus fâcheux & le plus commun de cette maladie. Si la chaleur & la fièvre sont vives, il faut réitérer la saignée : si l'on s'apperçoit au contraire que les nausées & les vomissements augmentent, il faut faire prendre deux grains d'émétique dans une chopine d'eau, à la maniere accoutumée. Si, malgré ces secours, la fièvre subsiste toujours, & que la bile ne prenne point son cours par le bas, il faut employer pour lors une ou deux saignées pour détendre les fibres, les tisanes légèrement apéritives, comme sont celles qui sont faites avec une demi-once de racine de chicorée sauvage, une poignée de bourrache & autant de buglose, & quinze grains de sel de nitre dans une pinte d'eau. Si l'on est à portée de mettre en usage les eaux minérales, on pourra se servir de celles de Vichy, dont on prendra cinq ou six verres par jour, en observant de mettre dans chaque pinte une demi-once de sel de Seignette.

Il faut avoir grand soin, dans cette espece de fièvre, d'entretenir toujours un écoulement par le bas, soit avec les lavements, soit avec les purgatifs les plus doux ; car la saignée y est rarement salutaire. Quand la bile même se porte au cerveau, & y cause des insomnies ou le délire, les lavements répétés, soutenus par les purgatifs & les bains des pieds, sont plus efficaces que les saignées faites au pied : on peut aussi dans ce cas employer les vésicatoires, sur-tout lorsque le malade a suffisamment pris de boissons & de lavements, pour ne rien craindre de l'effet de ce remede. *Voyez COLIQUE BILIEUSE.*

Après la cure de ces sortes de fièvres, il seroit à propos de faire prendre au malade les tisanes apéritives, comme celle que nous avons indiquée ci-dessus, & de le purger de temps à autre.

FIEVRE CACOCHYMIQUE: fièvre lente, causée par une abondance d'humeurs crues qui se sont amassées dans l'estomac, & qui ont formé ensuite un levain qui passe dans le sang, & y produit la fièvre. *Voyez CACHEXIE & CACOCHYMIE.*

FIEVRE CATARRHEUSE: fièvre symptomatique, par le secours de laquelle la nature s'efforce de corriger la qualité viciée de la lymphe, & de la chasser hors du corps d'une manière critique & salutaire.

Cette fièvre attaque ordinairement le soir, avec continuité ou rémission.

Ses symptômes, quand elle est très-grave, sont des frissons suivis de chaleur, un pouls fréquent & petit, l'enrouement, la pesanteur de tête, les lassitudes par tout le corps, une chaleur & un picotement dans la gorge. Nous avons traité cette affection à l'article Catarrhe. *Voyez CATARRHE.*

FIEVRE COLLIQUATIVE, ainsi nommée, quand elle est accompagnée de la colliquation des humeurs, c'est-à-dire de leur évacuation fréquente & abondante par les selles, la peau & les autres couloirs du corps, avec dépérissement des forces.

Cette fièvre se manifeste par une petite sueur, une chaleur âcre, un pouls ferré, la lassitude, des urines ordinairement troubles, & la partie rouge du sang nageant, dans la poëlette, dans un fluide très-abondant.

Cette fièvre est presque toujours la suite de quelque autre maladie; c'est pourquoi la méthode curative consiste à opposer des remèdes aux causes du mal. *Voyez COLLIQUATION.*

FIEVRE COMATEUSE: affection morbifique, qui accompagne quelquefois la fièvre, & qui consiste dans l'assoupissement & dans une envie continuelle de dormir. Nous avons traité de cette maladie à l'article Coma. *Voyez COMA. Voyez FIEVRE TIERCE, SOPOREUSE ou APOPLECTIQUE.*

FIEVRE CONTINUE, est celle qui est sans interruption, depuis son commencement jusqu'à la fin.

La fièvre continue simple se guérit par la saignée;

les lavements , la diete humectante , les apozêmes apéritifs , & les purgatifs doux.

Quand la fièvre continue est accompagnée de redoublements , elle devient d'un traitement plus difficile.

Il est vraisemblable , en général , que les redoublements ne sont produits que par la maîtresse , soit alimentaire viciée , soit bilieuse âcre , qui passe des premières voies dans le sang. On doit donc être extrêmement attentif à ne prendre aucune espèce de nourriture , quand on est attaqué de cette fièvre ; à couper les bouillons à la viande avec de l'eau ; à se mettre à l'usage d'une tisane faite avec une décoction d'orge mondé , ou avec un tiers de bière sur deux tiers d'eau.

On conçoit , d'après la cause que nous venons d'établir , combien peu la saignée est utile dans ces sortes de cas ; on ne doit la mettre en usage que dans les premiers jours , ou dans les redoublements violents , pour empêcher le sang de se porter avec trop de vivacité dans quelques parties essentielles à la vie : il est bien plus à propos , après avoir employé une ou deux saignées , selon l'âge , les forces & le tempérament du malade , après avoir mis en usage les delayants de toutes espèces , de passer aux purgatifs , pour entraîner le levain qui est dans l'estomac , & qui produit les redoublements. L'émétique & l'ipécacuanha sont des merveilles dans ces sortes de fièvres , après les premières saignées.

On ne doit cependant placer les purgatifs que sur la fin des accès ; & il ne faut pas s'inquiéter de la chaleur ni de la vivacité de la fièvre , parce qu'elles ne sont occasionnées que par cette même matière , qui part de l'estomac , & qu'il est essentiel d'évacuer ; aussi voit-on la chaleur & la fièvre diminuer après les purgatifs.

Il faut cependant observer que ce traitement ne convient que dans les seules fièvres continues avec redoublement , qui ne sont accompagnées d'aucun caractère d'inflammation ; ce que l'on reconnoît aux signes de l'inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

Il est bon aussi de remarquer qu'on ne doit point mettre cette méthode en usage , avant d'avoir détendu

les vaisseaux par la saignée, les lavements & la diete. *Voyez* MALADIES AIGUES.

FIEVRE CONTINUE RÉMITTENTE, est celle qui, sans discontinuer, donne de temps en temps quelque relâche, & ensuite quelques redoublements. Sa cure est la même que celle de la fièvre continue. *Voyez* FIEVRE CONTINUE.

FIEVRE DYSSENTÉRIQUE: on nomme ainsi celles qui sont jointes à des tranchées douloureuses dans le bas-ventre, suivies de déjections muqueuses & sanglantes; nous avons traité cette matière à l'article Dyssenterie. *Voyez* DYSSENTERIE.

Il est bon seulement d'observer que l'on doit plus ou moins appuyer sur les saignées, selon que la fièvre est plus ou moins active.

FIEVRE ÉPHÉMERE, la plus simple des fièvres continues, dont le commencement, l'état & le déclin se font ordinairement dans l'espace de douze, vingt-quatre, ou tout au plus trente-six heures.

Cette sorte de fièvre cede ordinairement à la simple diete & à la privation des nourritures solides, pendant un ou deux jours.

FIEVRE ÉPIALE, est une espèce de fièvre dans laquelle le malade sent de la chaleur, du froid & des frissons en même temps.

Cette fièvre est en même temps accompagnée d'un froid violent & douloureux dans les parties extérieures du corps, & d'une chaleur considérable à l'intérieur.

Cette fièvre exige le même traitement que la fièvre continue, excepté qu'il faut prescrire pendant plus long-temps les délayants, les adoucissants, pour tempérer l'âcreté des humeurs intérieures: on peut aussi, quand le froid est trop violent, avoir recours aux frictions faites avec des liqueurs spiritueuses, & les onguents chauds & nervins. On pourra faire boire au malade pour tisane, en ce cas, une décoction d'une once de miel blanc dans une pinte d'eau, en y ajoutant un bon verre de vin blanc.

FIEVRE ÉRYSIPÉLATEUSE, est celle qui est accom-

pagnée d'érysipele, ou qui en est l'effet. *Voyez* ERY-
SIPELE.

FIEVRE EXANTHÉMATEUSE : fièvre accompagnée de boutons inflammatoires, nommés *exanthèmes*, qui se déclarent sur tout le corps, ou sur une partie seulement. *Voyez* EXANTHÈME.

FIEVRE HECTIQUE : fièvre lente, qui mine & dessèche peu à peu tout le corps; c'est pourquoi l'on nomme *hectique* un homme maigre, exténué, qui n'a que la peau & les os.

Cette fièvre se manifeste par un pouls foible, dur, petit & fréquent; la rougeur des levres, de la bouche, des joues, qui s'augmente dans le temps qu'il passe de nouveau chyle dans le sang; une chaleur inquiétante, une aridité brûlante dans la peau, qui est sur-tout sensible aux mains après le repas; une urine nidoreuse, écumeuse, qui dépose un sédiment, & porte sur sa surface un nuage léger, gras, de couleur foncée; le desir de toute nourriture froide, la sécheresse de la bouche, une soif continuelle, le sommeil de la nuit sans soulagement, & la langueur répandue par tout le corps.

A cet état succèdent des crachats glutineux & écumeux, un sentiment de poids & de douleur dans les hypochondres, une grande sensibilité au moindre changement de temps, une tête étourdie, des évacuations d'humeurs fétides, l'abattement de toutes les forces; ce qui fait le marasme.

Le mal s'augmente de jour en jour, produit des symptômes encore plus funestes, des tremblements, des taches, des pustules, une couleur livide & plombée, le visage cadavéreux, le vertige, le délire, l'enflure, la suffocation, les diarrhées colliquatives, les convulsions, & la mort.

Cette fièvre est occasionnée par une corruption générale dans la masse des humeurs.

Cette maladie est ordinairement très-funeste dans les tempéraments chauds & dans la jeunesse.

La fièvre hectique est produite à peu près par les mêmes causes que la fièvre lente, & doit être traitée presque de même. *Voyez* FIEVRE LENTE & HECTISIE.

FIEVRE INFLAMMATOIRE ; fièvre aiguë ou fièvre ardente, dont l'inflammation est répandue généralement sur tout le corps, lorsqu'elle n'est pas fixée particulièrement dans tel ou tel organe.

Cette fièvre se connoît par la vitesse de la circulation, la durée du pouls, la disposition douloureuse de tout le corps, l'examen du sang qui est couenneux, le tempérament du malade qui est vif, ardent, & par tous les autres signes qui caractérisent l'inflammation.

Cette maladie se traite en général comme l'inflammation. *Voyez* INFLAMMATION.

FIEVRE INTERMITTENTE. C'est celle, comme nous l'avons déjà définie, qui revient par accès.

Elle commence ordinairement par des bâillements, des allongements, des lassitudes, du froid, des frissons, des tremblements, une respiration difficile, anxiétés, nausées, vomissement ; célérité, foiblesse & petitesse du pouls.

Au premier état, il en succède un second, qui commence avec chaleur, rougeur, respiration fort étendue, un pouls plus élevé, plus fort ; une grande soif ; de la douleur aux articulations & à la tête, le plus souvent avec des urines rouges & enflammées.

Enfin la maladie finit d'ordinaire par des sueurs plus ou moins abondantes ; tous les symptômes se calment : les urines deviennent plus cuites, & déposent un sédiment qui ressemble à de la brique pilée, &c.

La cause prochaine de la fièvre intermittente vient de la viscosité du sang, & de l'inaction des nerfs.

Quant aux causes éloignées, elles sont très-difficiles à pénétrer : on doit cependant présumer qu'elles viennent ou du vice de l'estomac, ou des autres organes qui concourent à la digestion.

Nous donnerons la cure de la fièvre intermittente, en traitant de la fièvre quarte & de la fièvre tierce.

FIEVRE HYSTÉRIQUE. *Voyez* VAPEURS HYSTÉRIQUES.

FIEVRE LENTE. C'est une fièvre continue ou rémittente, par laquelle la nature cherche à se débarrasser des humeurs viciées du corps.

On distingue la fièvre lente de la fièvre hectique, 1^o parce que la première est ordinairement produite par la dégénération des fièvres intermittentes mal traitées, au lieu que la fièvre hectique suit ordinairement des accidents graves, comme les abcès: 2^o dans la fièvre lente, les viscères ne sont point encore grièvement attaqués; mais dans la fièvre hectique, ils le sont déjà par quelque ulcère: 3^o dans la fièvre lente, les symptômes sont si légers, que les malades doutent s'ils ont de la fièvre; il n'en est pas de même dans la fièvre hectique: 4^o dans celle-ci, les sueurs ne paroissent que quand elle est parvenue à son dernier période; dans l'autre, les sueurs se déclarent au commencement: 5^o la fièvre lente dégénère ordinairement en d'autres maladies; la fièvre hectique ne souffre aucun changement.

La fièvre lente se manifeste par une chaleur non naturelle, à peine sensible au tact & aux yeux du médecin; le pouls foible, fréquent, inégal; les urines troubles, un froid interne avec léger tremblement, de la pesanteur dans les membres, de la lassitude, une langue blanche, une bouche sèche, la soif & le défaut d'appétit: bientôt après il survient des sueurs abondantes dans la nuit, une soif continuelle, l'abattement, le dépérissement & le marasme.

La cause prochaine de cette maladie est ordinairement l'embarras de quelque viscère, ou l'engorgement de quelques humeurs.

La fièvre lente ne peut être produite par les passions tristes de l'ame, par l'habitude des pays marécageux, par la corruption spontanée des humeurs, par l'obstruction des viscères, & par la suppression des évacuations accoutumées, ou par l'épuisement de quelque évacuation forcée.

Quand la fièvre lente reconnoît pour cause l'abus des passions, on y remédie par la dissipation, l'exercice, le repos & le régime, &c.

Quand elle tire son origine de la corruption spontanée des humeurs, ce que l'on connoît à l'examen de la vie du malade, à l'habitude qu'il a de manger de la viande, aux sueurs & aux urines puantes qu'il rend, à la

puanteur de son haleine, aux crachats de mauvais goût, qu'il expectore, &c. on a recours aux boiffons apéritives; telle est la fuivante:

Prenez, *De Racines de Pimprenelle blanche & de Dompte-venin, de chaque une once.*
Des Feuilles de Cerfeuil & de Lierre terrestre, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau.

Ajoutez-y *Vingt grains de Nitre,*
 pour boire dans la journée.

Immédiatement après, on fera prendre au malade les pilules fuivantes:

Prenez, *D'Extrait de Bourrache, une demi-once.*
De Gomme Ammoniaque, un gros.
De Safran de Mars apéritif, un gros & demi.
D'Yeux d'Ecreviffes en poudre, un gros.

Mêlez le tout ensemble, pour faire des pilules du poids de huit grains, avec fuffifante quantité de firop d'abfinthe, dont on prendra une prise toutes les quatre heures.

Il faut observer en même temps de tenir le ventre libre avec les lavements, & de purger de temps en temps le malade.

On remédiera aux fueurs qui furviennent quelque-fois la nuit, par une potion calmante & nitrée; telle est la fuivante:

Prenez, *D'Eau de Nénuphar, deux onces.*
De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.
De Nitre purifié, quinze grains.
De Sirop de Stæchas, une once.

Mêlez le tout, pour une dose.

Quand on s'apperçoit de quelque redoublement de chaleur, de féchereffe ou de fievre, on peut faire prendre au malade la poudre fuivante:

Prenez, *D'Arcanum-duplicatum,*
De Nitre purifié, de chaque trois gros.
D'Yeux d'Ecreviffes, deux gros.

Mêlez le tout ensemble: la dose est d'un scrupule, trois fois par jour.

Si le vice est scorbutique, on aura recours au traitement du scorbut. *Voyez SCORBUT.*

Quand la fièvre lente est occasionnée par les obstructions, on met en usage les remèdes propres à les détruire. *Voyez OBSTRUCTION.*

Si ce sont quelques fièvres intermittentes supprimées qui l'aient produite, il faut tenter de les faire revenir, en observant une diète exacte, & en mettant le malade à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De la Racine d'Aunée, une once.*

De Feuilles de Pimprenelle, une poignée.

De petite Centaurée, une demi-poignée.

D'Ecorce d'Orange, deux gros.

De Follicules de Séné, une demi-once.

Vous ferez bouillir le tout dans trois pintes d'eau, réduites aux deux tiers, pour en prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

La formule qui suit est aussi très-efficace pour rappeler les fièvres intermittentes.

Prenez, *De Racine de Dompte-venin,*

D'Enula-Campana,

De Pimprenelle blanche, de chaque deux gros.

De Feuilles de Fumeterre,

De Capillaire,

De Sommités de petite Centaurée, de chaque une poignée & demie.

De Fleurs de Stachas, trois pincées.

D'Ecorce d'Orange, une demi-once.

De Follicules de Séné, une once.

D'Ellébore noir,

De Rhubarbe, de chaque deux gros.

Concassez & pilez dans un mortier toutes ces drogues; ajoutez-y trois pintes de vin rouge, & laissez infuser le tout chaudement au bain-marie, pendant vingt-quatre heures; passez ce vin, pour en prendre la valeur de deux onces, de deux jours l'un.

Quand les évacuations supprimées demandent d'être rétablies par la guérison de la fièvre lente, il faut mettre

en usage les remèdes indiqués dans la suppression.
Voyez SUPPRESSION.

Quand au contraire cette maladie est l'effet de trop grandes évacuations, il faut avoir recours aux bons bouillons, aux crèmes de riz, de gruau, d'orge, aux légères teintures d'acier, & aux remèdes propres à fortifier les viscères.

Au reste, comme la fièvre lente dépend presque toujours ou d'obstruction, ou d'épaississement, ou d'altération dans les humeurs, on peut consulter les articles EPAISSISSEMENT, CACHEXIE, CACOCHYMIE, OBSTRUCTION, &c.

FIEVRE MALIGNE. On appelle ainsi cette fièvre, parce qu'elle est produite par quelques causes malignes & de mauvais caractère, parce qu'il y a des symptômes très-graves, & que le malade est souvent à l'extrémité, tandis que le pouls, la chaleur du corps & les urines sont dans l'état naturel.

Cette maladie s'annonce ordinairement par un abattement universel, un sommeil inquiet, des tremblements dans tout le corps, des mouvements convulsifs: le malade est comme hébété; le pouls cependant est petit & presque point fébrile; les urines sont claires & belles, la respiration est facile, &c.

Plusieurs médecins ont cru que cette maladie étoit occasionnée par le sang qui se portoit à la tête, & engorgeoit le cerveau: d'autres pensent que c'est une bile extrêmement âcre & mordicante, qui porte son impulsion sur les nerfs & sur le cerveau, & qui forme ces accidents fâcheux qui accompagnent la fièvre maligne. Ce sentiment est le plus vraisemblable, parce que ni le pouls, ni la nature du sang, ni l'état abattu du malade, n'indiquent l'inflammation: il est bien plus naturel de penser que c'est cette même bile âcre qui se porte au cerveau, & qui cause tous les dérangements qu'éprouve la machine; car on voit tous les jours des fièvres bilieuses, ou des fièvres putrides mal traitées, devenir malignes, par l'usage des saignées mal placées & des remèdes anti-phlogistiques & calmants.

La cause de la fièvre maligne dépend, d'un côté, de

l'acrimonie de la bile ou des humeurs , & de l'abattement des nerfs : les causes éloignées sont les constitutions épidémiques , les aliments grossiers & putrides , les boissons échauffantes , les chagrins vifs & cuisants , la chaleur trop grande de l'air , & les évacuations supprimées , comme les regles , les hémorrhoides , ou les hémorrhagies considérables.

Pour commencer la guérison , on fera saigner le malade au bras ; après quoi , on lui fera prendre l'émétique à l'ordinaire : le lendemain , on le mettra à l'usage du petit-lait clarifié , auquel on ajoutera par pinte un demi-gros de sel sédatif , s'il y a des mouvements dans les tendons : on ne négligera pas en même temps les lavements avec une décoction de son , de graine de lin & d'huile , & les potions calmantes ; le surlendemain , on purgera le malade avec l'apozème purgatif suivant :

Prenez , *De Racines de Guimauve , une once.*

De Chicorée sauvage , une demi-once.

De Feuilles de Cerfeuil , demi-poignée.

De Follicules de Séné , trois gros.

De Sel d'Epsom , demi-once.

De Sirop de Chicorée composé , une once.

Le tout dans trois demi-setiers d'eau , réduits à chopine , pour prendre en trois verres , à quatre heures de distance l'un de l'autre.

S'il y avoit du délire considérable , que le pouls fût vif & élevé , que le malade sentît des douleurs à la tête & une grande sécheresse , on pourroit , avant que de faire usage de l'apozème ci-dessus , pratiquer une saignée au pied , & donner ensuite un grain d'émétique dans une pinte de petit-lait pour fondre pendant deux jours , en observant de donner des lavements toutes les quatre heures.

Si l'accablement & la foiblesse du pouls sont considérables , si la chaleur est médiocre , on pourra ajouter à l'apozème ci-dessus ,

Deux gros de Quinquina concassé.

Une demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.

Si l'on s'apperçoit, après l'usage de cet apozème, que les accidents subsistent, comme embarras à la tête, foubrefauts dans les tendons, une urine claire & sans dépôt, il faut avoir recours aux vésicatoires, que l'on appliquera à la nuque du cou.

On donnera pour tisane ordinaire au malade une décoction d'orge mondé, dans laquelle on ajoutera par pinte une demi-once d'eau de fleurs d'orange, & quinze grains de nitre.

Il arrive quelquefois que le malade est dans un si grand abattement, qu'il ne peut pas supporter les boisons ni les grandes évacuations : auquel cas il faut travailler à relever les forces avec des bouillons de viande, dans lesquels on ajoutera, sur chaque bouillon, une cuillerée d'eau de canelle ; ce que l'on continuera, jusqu'à ce qu'on ait vu le malade en état de supporter les remèdes que nous venons d'indiquer.

Il est rarement utile de placer la saignée dans ces sortes de maux : cependant, quand le pouls se soutient dans toute sa force, que le malade ressent un battement considérable au cou, qu'il a les yeux rouges, enflammés, qu'il délire, on peut pratiquer une saignée au pied, ou, ce qui est encore mieux, à la jugulaire ; mais la saignée n'est point un remède dans cette maladie : elle ne peut, tout au plus, que calmer les symptômes.

Quand on s'apperçoit que tous les accidents graves de cette maladie subsistent, on peut faire prendre au malade, toutes les heures, dix grains d'yeux d'écrevisses, délayés dans de l'eau ; on sera surpris de la promptitude avec laquelle ce remède innocent tempère l'âcreté des humeurs, & calme les accidents. On peut aussi, en pareil cas, faire usage de la poudre suivante, qui est tant en vogue en Allemagne, contre les fièvres malignes.

Prenez, *Du Bol d'Arménie, une once.*

De Corail rouge préparé, deux gros.

De la Cannelle pulvérisée, un gros.

De l'Ecorce de Citron,

De Santaux rouges & citrins, de chaque un gros.

D'Ecorce d'Orange, deux gros.

De la Raclure d'Ivoire, un gros.

De Safran oriental, un demi-gros.

De la Corne-de-Cerf préparée, un gros.

Mettez le tout en poudre très-fine, & donnez-en au malade un demi-gros, deux fois par jour, dans trois ou quatre cuillerées d'eau de chardon-bénit.

Quoi qu'il en soit, on ne doit faire usage de ce remède, que quand on a fait précéder ceux que nous avons indiqués ; car autrement, en le donnant dans le commencement, il pourroit être nuisible.

On peut, avant que d'en venir à ce remède, faire usage de la potion suivante, recommandée par M. Tissot.

Prenez, *Eau thériacale camphrée, cinq onces.*

Esprit de Tartre rectifié, trois onces.

Esprit de Vitriol concentré, une once.

Mêlez, & faites-en prendre de temps en temps une cuillerée à café, ou deux, dans un verre de tisane ordinaire.

Si les forces étoient très-abattues, il faudroit joindre à chaque prise de la potion ci-dessus le bol suivant :

Prenez, *De la Racine de Serpentaïre de Virginie, un demi-gros.*

Du Camphre, dix grains.

Du Rob de Sureau, ce qu'il en faut pour faire un bol.

FIEVRE MILIAIRE, est ainsi appelée des pustules ou vésicules qui s'élèvent principalement sur les parties supérieures du corps, & qui ressemblent en quelque sorte à des grains de millet.

Cette maladie est souvent accompagnée d'une douleur considérable par tout le corps, d'une chaleur & d'un froid qui se succèdent tour-à-tour ; mais cette chaleur est plus douce, plus naturelle que celle qui accompagne une fièvre continue ordinaire.

La paume de la main est extrêmement chaude : le pouls est fréquent, mais foible ; les esprits sont souvent très-abattus, & la poitrine paroît surchargée d'un poids considérable, qui oblige à pousser de profonds

Soupirs. Un des symptômes les plus inséparables de cette maladie, c'est un sommeil très-interrompu ; le malade passe souvent plusieurs jours & plusieurs nuits sans dormir, mais cependant sans délire & sans mal de tête.

Les pustules miliaires ne se déclarent ordinairement que sur la poitrine, le cou, les interstices des doigts : quelquefois aussi elles couvrent tout le corps.

Cette maladie paroît dépendre d'une abondance de sérosité âcre qui se trouve dans le sang, & en partie de l'agitation extraordinaire du liquide nerveux.

La saignée convient rarement dans ces sortes de maladies ; il vaut mieux commencer par faire prendre des poudres absorbantes, comme dix grains d'yeux d'écrevisses, ou d'écailles d'huîtres préparées ; & l'on peut faire faire une tisane avec une once de racine d'oseille, de bourrache & de buglose, de chaque une pincée, & de sel de nitre quinze grains dans une pinte d'eau. On fera prendre en même temps, toutes les six heures, les bols qui suivent :

Prenez, *De Poudre composée de Pattes d'Ecrevisses.*

De Sel d'Absinthe, de chaque un scrupule.

De Safran, six grains.

De Sirop de Prime-verre, ou de Lierre terrestre, une quantité suffisante,

pour faire deux bols.

On boira par dessus la potion qui suit :

Prenez, *Des Sucs depurés de Bourrache & de Buglose, de chaque une demi-once.*

Du Sirop de Lierre terrestre, trois gros.

On délayera le tout dans un petit verre d'eau, pour prendre en une prise.

Quand on s'apperçoit que le malade ne dort point, qu'il est agité, nonobstant les remèdes ci-dessus, on doit lui appliquer les vésicatoires, pour tâcher de détourner les sérosités âcres qui se portent à la tête.

FIEVRE PESTILENTIELLE, est celle qui est produite par une cause funeste, qui n'a aucune affinité avec les humeurs de notre corps, qui est indomptable, & résiste à la coction. Voyez PESTE.

FIEVRE PÉTÉCHIALE, est celle qui est accompagnée de taches semblables à des morsures de puces ; c'est une espece de pourpre. *Voyez PÉTÉCHIES.*

FIEVRE POURPRÉE. C'est une éruption cutanée de plusieurs taches malignes, ou exanthèmes, semblables à des morsures de puces ou à des grains de millet, qui sont de couleur pourpre, violet ou azuré, ou qui n'en ont pas ; ce qui fait qu'on les appelle improprement *pourpre blanc*. *Voyez POURPRE.*

FIEVRES PRINTANIERES. *Voyez FIEVRES DES SAISONS*, & l'article **INTERMITTENTE PRINTANIERE**. (*Fievre*)

FIEVRE PUTRIDE, est celle qui est accompagnée de la putréfaction des humeurs.

On distingue cette fièvre en continue & en intermittente ; mais nous n'entendons parler ici que de la seule fièvre continue putride.

On reconnoît la fièvre continue putride à la chaleur âcre & mordicante, au pouls qui est grand & fréquent, & souvent inégal, aux urines qui sont crues, aux nausées, aux vomissements, à la pesanteur de la tête & du corps, à la soif considérable ; la langue est jaunâtre & chargée, les déjections & les sueurs sont fétides, & le malade éprouve des défaillances fréquentes.

Les causes de cette fièvre dépendent d'une humeur putride, d'une bile âcre, & d'une disposition des fluides à la putridité.

On doit commencer par une ou deux saignées, selon la fièvre & la vigueur du tempérament ; immédiatement après, on doit faire prendre l'émétique en lavage à l'ordinaire ; on laissera ensuite reposer le malade pendant un jour, & on purgera avec la médecine qui suit :

Prenez, *De Tamarins, deux onces.*

D'Agaric, un gros.

De Sel de Glauber, deux gros.

Faites infuser le tout dans une chopine d'eau bouillante sur les cendres chaudes, pendant l'espace de quatre heures.

Ajoutez-y *De Manne, deux onces.*

Le Suc d'un Citron exprimé.

Passez le tout, pour prendre en deux verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre.

Pour boisson ordinaire, on mettra le malade à l'usage de l'eau de poulet; s'il aime mieux, on lui fera faire une tisane composée d'une décoction d'orge, à laquelle on pourra ajouter par pinte un petit bâton de réglisse, & vingt gouttes d'esprit de soufre, s'il y a beaucoup de fièvre & si la soif est grande: on peut aussi faire usage de l'eau panée, avec un peu de sirop de limon, de grenade ou d'épine-vinette. Quand la fièvre est considérable, qu'on n'ose pas risquer les purgatifs, on peut employer une décoction de pruneaux, à laquelle on ajoute deux onces & demie de tamarins dans une pinte d'eau, pour en faire prendre un verre toutes les deux heures au malade.

On ne négligera pas en même temps les lavements, dans lesquels on ajoutera un gros de sel de prunelle, avec une laitue coupée en quatre.

On aura attention de purger le malade comme ci-dessus, tous les deux jours, pour tâcher de détourner la matière putride par les selles.

Si l'humeur se porte à la tête, & qu'il y ait de l'engorgement au cerveau, du délire, de l'assoupissement, il faut avoir recours aux vésicatoires, que l'on appliquera à la nuque; on peut aussi mettre en usage les bains tièdes des pieds. Quand, malgré tous ces secours, la tête s'embarrasse, on peut appliquer dessus des compresses trempées dans de l'eau froide.

On pourroit, les jours de purgation, donner au malade quelque chose pour le calmer, comme un grain d'opium, un demi-gros de thériaque; mais, comme ces sortes de remèdes suppriment les évacuations, il faut ne s'en servir qu'avec beaucoup de ménagement, & après que le malade a été suffisamment purgé.

Quelquefois les fièvres putrides sont accompagnées d'aphthes à la bouche; ce qui dénote la putridité des humeurs, poussée à un très-haut degré. On peut les

comparer à une éruption qui se fait à la bouche, au gosier, & quelquefois tout le long du canal intestinal; cette éruption est analogue à celle qu'on observe dans les fièvres malignes avec pétéchies. Quand la présence des aphthes se manifeste avec des symptômes d'inflammation dans le bas-ventre, c'est un signe que les aphthes se continuent jusques dans le bas-ventre; alors il faut traiter la maladie comme étant accompagnée d'une inflammation dans le bas-ventre. (*Voyez INFLAMMATION DU BAS-VENTRE.*) Lorsqu'il n'y a point d'inflammation, & que les aphthes ne paroissent qu'à la bouche & au commencement de l'œsophage, on se contente de faire usage du gargarisme suivant:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*

De Sirop de Roses seches, une demi-once.

Sel Ammoniac en poudre, un scrupule.

Mélez le tout, pour un gargarisme dont le malade usera plusieurs fois dans la journée.

Il est bon de remarquer que ce symptôme s'observe rarement en France; il est beaucoup plus commun en Hollande & dans les pays septentrionaux.

FIEVRE QUARTE, n'attaque que tous les quatre jours inclusivement, & laisse deux bons jours de suite. Nous en avons donné la définition & les causes, en traitant de la fièvre intermittente. *Voyez FIEVRE INTERMITTENTE.*

Il suffit d'observer que l'humeur de cette fièvre, qui reste dans les entrailles ou dans le sang pendant plus de deux jours sans se faire sentir, & qui se manifeste le quatrième jour, peut se perpétuer, dans ce état, des années entières, sans intéresser absolument le fond de la vie; 2^o que cette fièvre mal traitée, ou fixée par les remèdes contraires, peut dégénérer en cachexie, hydropisie, phthisie, &c. Il n'y a rien de si ordinaire que de voir des malades réduits à la dernière extrémité, pour avoir fait arrêter ces sortes de fièvres par l'usage du quinquina.

Un moyen sûr & efficace pour réussir à la guérison, c'est de soustraire au travail de la nature une partie de l'humeur, afin qu'elle en ait moins à digérer. Il faut d'abord

d'abord se donner de garde, pour remplir ces vues, d'employer la saignée, sur-tout si cette fièvre est invétérée; car on ne manque jamais par-là de la faire dégénérer en fièvre continue, ou d'en rendre la guérison presque impraticable. Il vaut mieux commencer par mettre à l'usage de la tisane qui suit:

Prenez, *De Chiendent, une demi-poignée.*

De Racines de Fraiser, demi-once.

De Feuilles de Bourrache, deux poignées.

De Sel de Nitre, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, & pour en faire prendre un petit verre toutes les heures. Il faut continuer cette tisane pendant quatre jours; après quoi, on fera prendre au malade deux grains d'émétique en lavage: on recommencera, immédiatement après, la tisane comme ci-dessus, pendant quatre autres jours; après quoi, on mettra le malade à l'usage de la boisson qui suit:

Prenez, *De Racines d'Oseille & de Chicorée sauvage, de chaque une demi-once.*

De Follicules de Séné, demi-once.

De Sel de Glauber, trois gros.

De Feuilles de Scolopendre & d'Aigremoine, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, & ajoutez-y

Une once & demie de Sirop de Chicorée composé.

Passer le tout: le malade en prendra trois verres chaque jour, de quatre heures en quatre heures, les jours seulement qu'il n'aura point de fièvre.

On peut substituer à cette tisane,

De la Poudre de Crème de Tartre, une once,

qu'on partagera en huit prises, dont on prendra quatre par jour.

Quand le malade aura fait usage deux fois de cette tisane purgative, on lui fera prendre l'opiat qui suit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre,*

Du Diaprun solutif,

D. de Santé. T. I.

Z

*Du Sirop de Fleurs de Pêcher, de chaque
une once.*

De Sel Ammoniac pulvérisé, deux scrupules.

Du Safran de Mars apéritif, un gros.

Mêlez le tout ensemble pour former un opiat, dont le malade prendra, six jours de suite, un demi-gros le matin à jeun, & autant le soir, enveloppé de pain à chanter, buvant, une demi-heure après chaque prise, un bouillon.

Après qu'on aura fini cet opiat, on pourra faire usage, pendant huit ou dix jours, d'une eau ferrée ou des eaux de Passy, & avoir soin de reprendre la boisson purgative ci-dessus. *Voyez FIEVRE TIERCE.*

FIEVRE QUOTIDIENNE. On entend par cette fièvre, celle qui prend & qui quitte tous les jours. On peut suivre à peu près le même traitement que celui que nous venons d'indiquer dans la fièvre quarte. *Voyez FIEVRE QUARTE.*

Il n'est pas nécessaire cependant d'appuyer si longtemps sur les apéritifs; on peut, après avoir fait, pendant huit jours, usage d'une décoction de feuilles de chicorée sauvage & de quinze grains de nitre, se mettre à l'usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre, six gros.*

De Séné mondé, quatre scrupules.

Du Sel de Glauber,

Du Sel d'Absinthe,

*Des Yeux d'Ecrevisses préparés, de chacun
un gros.*

Pulvérisez le tout, & incorporez-le avec une suffisante quantité de sirop de fleurs de pêcher.

La dose est d'un gros pour un adulte, en deux prises chaque fois, à prendre, de quatre heures en quatre heures, trois fois le jour, & de vingt-quatre grains pour les enfants.

FIEVRES DES SAISONS. Il est des fièvres qu'on voit plus fréquemment arriver dans certains temps de l'année, soit à cause de la constitution de l'air particulière à telle ou telle saison, soit à cause des dispositions du corps, dont les humeurs ou les solides disposent à telle ou telle maladie particulière.

C'est principalement au printemps & en automne qu'on voit paroître beaucoup de fievres intermittentes, sur-tout quand l'hiver ou l'été y a disposé. Au printemps, souvent ces fievres sont accompagnées d'un caractère d'inflammation, & en automne d'un caractère de putridité ; ce qui provient des saisons qui précèdent. Les tierces regnent plutôt au printemps, & les quartes en automne. Les premières, quand elles sont simples, durent peu, & se guérissent souvent d'elles-mêmes après le septième accès, comme Hippocrate l'a observé. Les dernières, au contraire, quoique sans complication, sont de longue durée, & souvent rebelles aux remèdes. Voyez FIEVRE TIERCE, FIEVRE QUARTE.

Les autres saisons, comme l'hiver & l'été, sont aussi accompagnées de maladies qui sont plus fréquentes dans celles-ci que dans d'autres. Les fievres éruptives inflammatoires, les fievres malignes, les fievres putrides, le choléra-morbus, les pleurésies, &c. sont plus fréquents pendant l'été : l'hiver a ses catarrhes, ses rhumes, ses fluxions de poitrine, &c. (*Voyez l'article SAISONS, où on entre dans un plus grand détail sur les Maladies des saisons, leurs causes & la manière de les traiter.* Voyez aussi l'article INTERMITTENTES PRINTANIÈRES & INTERMITTENTES AUTOMNALES. (*Fievres*)

FIEVRE SCARLATINE : affection morbifique qui consiste dans des taches d'un rouge d'écarlate, qui accompagnent quelquefois la fièvre, & qui lui ont fait donner le nom de *scarlatine*.

Ces taches, plus fréquentes dans l'âge tendre que dans aucun temps de la vie, ont coutume de paroître sur le visage, & quelquefois même couvrent tout le corps. Elles commencent ordinairement, le troisième ou le quatrième jour, par une petite fièvre : elles deviennent insensiblement plus larges, subsistent peu de temps, & s'évanouissent en laissant sur la peau quelques écailles farineuses.

Cette maladie paroît avoir son siège dans les vaisseaux de la transpiration, & pour cause une dépravation bilieuse déposée sur la peau par un mouvement

fébrile , en conséquence de la chaleur de la saison ou du tempérament. On éprouve alors sur la peau un léger sentiment de douleur & de chaleur , & intérieurement quelque anxiété jointe à une petite toux assez fréquente.

On guérit cette sorte de fièvre par les délayants , l'infusion de coquelicot , une chaleur modérée , & l'abstinence des remèdes échauffants.

FIEVRE TIERCE. Elle revient de deux jours l'un.

C'est la plus fréquente de toutes les fièvres intermittentes : elle commence ordinairement par un léger frisson , qui est bientôt après suivi de chaleur. Le malade ressent de l'ardeur , de la soif , une agitation universelle ; & ces symptômes subsistent tant que dure l'accès , qui est quelquefois de quatre , de six , dix ou douze heures.

La cause de cette fièvre est , comme celle des autres fièvres intermittentes , une altération dans les liquides du corps & dans les organes de la digestion. Il est très-ordinaire de voir cette sorte de fièvre succéder à quelques débauches de nourriture ou de boisson , ou à quelque fatigue extraordinaire d'esprit & de corps , qui énerve l'estomac , & le rend incapable de faire la digestion des aliments.

Pour commencer la cure , on mettra le malade à l'usage d'une tisane faite avec une poignée de cerfeuil , une demi-poignée de feuilles de chicorée sauvage , & une demi-once de racine de patience sauvage , que l'on fera bouillir dans cinq demi-setiers d'eau , pour réduire à pinte. On fera prendre de cette tisane un verre toutes les deux heures , le jour où il n'y aura point de fièvre : on se contentera de donner du petit-lait & du bouillon coupé , le jour de la fièvre , avec un lavement d'eau de rivière ; le lendemain , on recommencera la tisane comme ci-dessus , & le petit-lait le surlendemain. Le jour d'après , qui doit être sans fièvre , on fera prendre au malade l'émétique en lavage , comme nous l'avons indiqué à la fièvre quarte. *Voyez FIEVRE QUARTE.*

Cela étant fait , on mettra le malade à l'usage du

quinquina purgatif, que l'on fait bouillir à la dose d'une demi-once, avec trois gros de follicules & un gros de sel de Glauber, dans trois demi-setiers d'eau, réduits à chopine. On partage cette chopine en deux, pour deux jours.

Si la fièvre ne cède pas, on fera usage de l'opiat qui suit:

Prenez, *Du Quinquina en poudre, une demi-once.*

De Jalap pulvérisé, un gros.

De la Racine d'Arum en poudre, un gros & demi.

De Sel Ammoniac, deux gros.

De Sassafras pulvérisé, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour faire un opiat de molle consistance, dont on prendra un gros le matin & un gros le soir, en buvant par dessus un coup d'infusion de feuilles de chicorée sauvage.

Après l'usage de cet opiat, on se purgera, pendant deux jours, avec l'apozème fébrifuge que nous avons indiqué dans la fièvre quarte, (*voyez FIEVRE QUARTE*;) & si la fièvre n'est pas entièrement déracinée, on recommencera l'opiat ci-dessus.

Si le malade ne pouvoit s'astreindre à prendre l'opiat, on pourroit y suppléer par le lavement qui suit. Le quinquina pris en lavement ne cause aucune irritation, même dans la grossesse.

Prenez, *Du Quinquina pulvérisé, une once.*

Faites-le infuser, pendant trois heures, dans une chopine d'eau bouillante; passez ensuite le tout par un linge, & en remplissez une seringue, laissant de la place pour y ajouter

De Sirop Diacode, une demi-once,
pour deux lavements.

Il doit être donné sur la fin de l'accès; on le réitérera une ou deux fois, si la fièvre est opiniâtre, en observant de le garder le plus long-temps qu'on pourra.

Au reste, quoique nous conseillions l'usage du quinquina dans les fièvres intermittentes, nous faisons observer ici, qu'il est extrêmement dangereux de le

donner inconsidérément, parce qu'il peut fixer la fièvre, qui est une maladie nécessaire pour broyer & diviser les humeurs du corps : il faut toujours faire précéder ce remède des boissons délayantes, apéritives, des lavements, des émétiques, des purgatifs ; autrement il arrive que la fièvre se supprime, & qu'il survient des maladies très-dangereuses.

Il n'est pas moins essentiel d'observer une diète & un régime exact dans toutes les fièvres intermittentes, c'est-à-dire qu'on doit, les jours de fièvre, s'en tenir au bouillon, aux crêmes de riz, d'orge & de gruau : on peut, dans les autres jours, se permettre de la soupe, des œufs frais, & quelques poissons bouillis ou rôtis ; mais il faut s'abstenir généralement de toute autre nourriture, & même se priver de vin : autrement on voit la fièvre, qui, de quarte devient tierce, ensuite quotidienne, & qui finit par être continue : tant il est vrai qu'on ne sçauroit trop être attentif sur le régime que l'on doit suivre !

FIEVRE TIERCE SOPOREUSE. C'est une fièvre tierce qu'on peut mettre au rang des fièvres malignes, à cause du symptôme terrible qui l'accompagne. Les accès sont accompagnés d'un assoupissement très-grand, qui commence quelquefois avec l'accès, d'autres fois seulement vers le milieu, qui augmente avec la fièvre, & diminue avec elle : dans l'intervalle des accès, il reste toujours une pente au sommeil. Il est rare que le malade en revienne, si on ne s'y prend pas de bonne heure, car il arrive souvent que le malade est emporté au second ou au troisième accès, par une vraie apoplexie.

Lorsqu'on s'apperçoit dans une fièvre tierce, & même dans quelque fièvre intermittente que ce soit, de ce symptôme ; sans négliger les autres remèdes généraux, il en faut venir promptement à l'administration du quinquina, qui est le seul remède connu dans ce cas, & dont l'effet a été observé, dans ces derniers temps, par les plus célèbres médecins de l'Europe. Ce remède se donne en substance, à la dose d'une once, s'il y a déjà eu un accès avec assoupissement. L'accès étant passé, on en donne encore une demi-once, & , cinq à six

heures après, une autre demi-once : lorsqu'on en agit ainsi, & qu'on s'y prend à temps, il est rare que l'assoupissement revienne. On continue le traitement, comme dans une fièvre tierce ordinaire, en prescrivant encore plusieurs jours le quinquina, mais à une plus grande dose.

Il faut remarquer que ces fièvres sont rares, qu'elles demandent beaucoup d'habileté dans l'art de guérir, & un médecin très-éclairé. Ce qu'on vient de lire suffit pour pouvoir, dans un cas pressant, mettre en usage ce qui peut éviter la mort au malade.

FILET ou **FREIN**, s. m. l'extrémité du ligament membraneux qui est sous la langue. Il est quelquefois si long aux enfants nouveaux-nés, qu'il empêche de remuer la langue avec liberté, & de tetter facilement.

Pour y remédier, il faut couper le filet avec la pointe des ciseaux : c'est une opération de chirurgie. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FILLES. (*Maladies des*) Pour se donner une juste idée des maux qui attaquent les filles, il faut se souvenir que la nature les a destinées à la production de l'espèce, & qu'elles les a en même temps assujetties tous les mois à un écoulement de sang par les parties naturelles. Cette évacuation, qui les débarrasse d'un sang inutile & qui s'accumule dans leurs corps, devient désormais la bouffole de leur santé ; & c'est de cet écoulement supprimé que naissent tous les maux auxquels les filles sont sujettes, comme la cachexie, les pâles-couleurs, les vapeurs, la fureur utérine, les fleurs-blanches, les foiblesses d'estomac, la langueur & le marasme. Nous avons traité de toutes ces maladies, chacune en particulier. *Voyez ces différents articles.*

Un des remèdes que l'on conseille le plus aux jeunes filles, c'est le mariage : c'est une ressource nécessaire pour la plupart des filles, sur-tout celles qui ont passé un certain âge, & qui ont un tempérament bouillant & impétueux. Il n'en est pas de même pour les filles qui sont trop jeunes ; car le mariage peut leur être préjudiciable, en empêchant leur croissance parfaite & le développement des solides du corps ; ce qui, bien loin

de leur donner des forces, les rend languissantes pour toujours.

FISTULE, f. f. ulcere dont l'entrée est étroite & le fond ordinairement large, accompagné le plus souvent de dureté & de callosité.

Les fistules affectent toutes les parties du corps; de-là vient la fistule lacrymale, qui est un ulcere situé au grand angle de l'œil, qui attaque le conduit lacrymal, & qui, l'ayant percé, permet aux larmes de se répandre sur les joues.

La fistule salivaire, qui est un écoulement de salive, à l'occasion d'une plaie ou d'un ulcere aux glandes qui servent à la sécrétion de cette humeur, ou aux canaux excréteurs par lesquels elle passe.

La fistule urinaire, qui vient de l'écoulement de l'urine.

La fistule au périnée, qui est un ulcere au canal de l'uretre & de la peau qui le recouvre, qui donne issue à l'urine.

La fistule à l'anus, qui est un ulcere dont l'entrée est étroite, situé près de la marche du fondement, avec issue d'un pus fétide, & presque toujours accompagné de callosité; cette fistule est toujours la suite d'un abcès plus ou moins considérable dans le tissu graisseux qui avoisine l'intestin.

Comme toutes ces fistules sont du ressort de la chirurgie, nous ne nous arrêterons pas sur cet article. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

FLATUOSITÉS, f. f. pl. Ce sont des vents ou des rapports venteux, qui partent de l'estomac ou des boyaux, ou qui très-souvent font beaucoup de mal à ceux qui y sont sujets. *Voyez* VENTS.

FLEURS-BLANCHES, f. f. pl. on dit aussi *flueurs blanches*: écoulement d'humeurs séreuses, lymphatiques, visqueuses, blanches, quelquefois vertes, jaunâtres, noirâtres, qui se fait par les parties naturelles des femmes.

Les fleurs-blanches forment quelquefois un écoulement continu, rarement bien abondant: quelquefois il cesse par intervalle irrégulier ou périodique. Il pré-

cede souvent chaque évacuation ordinaire des menstrues, & il subsiste quelque temps après qu'elle est finie.

L'écoulement d'une humeur quelconque, qui n'est pas du pus, suffit pour caractériser les fleurs-blanches. Il n'y a que la chaude-pisse proprement dite, de cause virulente, ou le flux des glandes prostates, avec lesquels on puisse les confondre; mais cette sorte de flux vérolique est ordinairement beaucoup moins abondant: d'ailleurs, si l'écoulement continue dans le temps des regles, on peut conjecturer que c'est une chaude-pisse, sur-tout si les signes de la chaude-pisse se trouvent réunis; quand il cesse pendant ce même temps, on peut assurer que ce n'est que des fleurs-blanches.

Au reste, la couleur, l'odeur, jointes à la confession de la malade, achevent de déterminer si ce flux est virulent ou non.

Lorsque les fleurs-blanches sont continuelles, ou qu'elles reviennent souvent, elles sont accompagnées de la pâleur & de la bouffissure du visage, du dégoût, de l'abattement des forces, des maux de cœur fréquents, des tiraillements & des foiblesses d'estomac.

Les femmes qui sont sujettes à des fleurs-blanches claires & abondantes, sont ordinairement stériles, parce qu'elles détrempent continuellement la matrice & le vagin, & parce qu'elles énervent & noient, pour ainsi dire, la liqueur féminale.

Les fleurs-blanches dépendent de bien des causes: la cause prochaine est l'épaississement & l'âcreté de la partie lymphatique du sang, & son engorgement dans la matrice; à l'égard des causes éloignées, elles dépendent ou de la foiblesse des solides, ou de quelques vices communiqués aux solides. Le relâchement naturel de la matrice, la délicatesse du tempérament des femmes, & les mouvements violents & fréquents que cette partie éprouve sans cesse, tant par le coït, que par l'accouchement, sont causes des amas & des congestions de la partie blanche du sang qui se forme. Les différents vices des liquides sont ou acides, ou virulents, comme on le voit à la suite de la vérole, du scorbut, du cancer, des écrouelles, &c.

Au reste, une des raisons qui favorise le plus l'épaississement de la lymphe, & par conséquent des fleurs-blanches, c'est la foiblesse de l'estomac.

Cependant il arrive très-souvent que la foiblesse d'estomac n'est qu'une suite des fleurs-blanches, surtout lorsqu'elles existent depuis long-temps.

Quand les fleurs-blanches sont occasionnées par quelque virus, on reconnoît de quel caractère il est par les signes généraux, & on le traite comme ces sortes de maladies. Voyez CANCER, CHAUDE-PISSE, ECROUELLES, VÉROLE, &c.

Si l'écoulement lymphatique auquel les femmes sont sujettes, ne reconnoît pour cause aucun vice vénérien, il faut pour lors se persuader qu'il vient de l'épaississement de la lymphe & du vice des liqueurs.

On commencera, en ce cas, par mettre la malade à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De Racine d'Oseille, une once.*

*Des Feuilles de Scolopendre & d'Aigremoine,
de chaque une demi-poignée.*

*De Sommités fleuries d'Ortie blanche, une
poignée.*

Faites bouillir le tout légèrement dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte.

Ajoutez *De la Cannelle concassée, un demi-gros.*

Vous laisserez reposer le tout pendant une heure sur des cendres chaudes.

La malade en prendra un verre, de deux en deux heures, pendant quatre jours; après quoi, on lui fera prendre deux grains d'émétique à l'ordinaire, & le lendemain on la remettra à l'usage de la tisane ci-dessus, pendant quatre autres jours.

On purgera après la malade avec une purgation simple; on passera ensuite à l'usage de la poudre suivante:

Prenez, *De Fleurs de Menthe,*

De Véronique mâle,

De Sommités d'Ortie blanche, séchées,

Du Corail rouge préparé,

Du Succin, de chaque deux gros.

Pulvérisez le tout, & mêlez-le exactement : la dose est d'un gros le matin à jeun, pendant neuf jours, en buvant, immédiatement par dessus, une tasse d'une infusion légère de feuilles de véronique.

On purgera la malade, à la fin de l'usage de cette poudre, comme ci-dessus ; après quoi, on lui prescrira les eaux de Passy dépurées, ou celles de Cranfac, dont elle prendra une pinte ou deux le matin, d'heure en heure, pendant huit jours ; ou, au défaut de ces eaux, elle aura recours à une boisson faite avec du fer rouillé, dissous dans de l'eau, dont elle boira également une pinte par jour. Après cela, la malade se purgera encore comme ci-dessus, & passera ensuite à l'usage de l'opiat suivant.

Prenez, *D'Extrait d'Ellébore noir,*

D'Absinthe,

De petite Centaurée, de chaque
demi-once.

De Rhubarbe en poudre, demi-gros.

De Sel de Quinquina,

De Gomme Ammoniaque,

De Safran de Mars apéritif, de chaque deux
gros.

De Fiel de Bœuf, épaissi en consistance de
Miel, demi-once.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron, pour faire un opiat de molle consistance, dont le malade prendra un gros le matin à jeun, & autant sur les six heures du soir.

On peut substituer à l'opiat ci-dessus les bols suivants :

Prenez, *Poudre de Quinquina, une once & demie.*

Safran de Mars, un demi-gros.

Mêlez avec suffisante quantité de sirop d'absinthe ; partagez en douze bols, dont on en prendra un tous les matins à jeun.

On aura l'attention de se purger au milieu & à la fin de cet opiat ; & , si l'on se trouve échauffé par l'usage des remèdes, on se mettra au lait d'ânesse pendant un ou deux mois, en buvant des eaux, comme nous

l'avons prescrit ci-dessus, & en observant de se purger tous les quinze jours.

Tout le plan que nous venons de tracer ne doit se suivre que dans le cas où les fleurs-blanches sont anciennes, opiniâtres, & qu'elles ont résisté aux remèdes.

Il est bon d'observer aussi que tous ces remèdes deviendroient inutiles, si l'on n'avoit soin d'en favoriser le succès par un régime convenable, c'est-à-dire d'éviter les ragoûts, les fruits, la salade, la pâtisserie, les légumes, le maigre, & vivre de potage au gras, de soupe au riz, de bœuf, de mouton, bouillis ou rôtis, & de volaille.

Comme cette maladie dépend presque toujours d'un vice de l'estomac, on peut consulter à ce sujet l'article **FOIBLESSE D'ESTOMAC.**

Il est essentiel de ne jamais se servir, dans ces sortes de maux, de remèdes propres à arrêter cet écoulement; car on risqueroit de tomber dans des maladies très-fâcheuses.

Il y a cependant des fleurs-blanches qui ne dépendent point de l'estomac, ni du vice des liquides, mais simplement de plénitude, ou de relâchement de la matrice, produit par quelque violence qu'elle aura essuyée, comme après l'accouchement: en ce cas, l'usage de la tisane que nous avons indiquée au commencement de cet article, suivie d'une ou deux purgations, termineront la cure; sinon on aura recours aux remèdes qui suivent:

Prenez, *De Lait de Vache, une chopine.*
Faites bouillir dedans

De Mille-feuille,

De Cerfeuil,

De Sanicle, de chaque une demi-poignée.

De Myrrhe,

De Cochenille, de chaque un gros.

Versez le tout dans un pot de chambre, sur lequel la malade s'asséyera, en tâchant de diriger vers la matrice la vapeur de cette décoction; elle pourra aussi se servir d'une partie de cette décoction pour se laver plusieurs fois par jour.

Il faut avoir pour attention, dans les fleurs-blanches, de tenir les parties par où se fait l'écoulement, toujours propres, en se lavant avec une décoction de miel dans du vin blanc : on pourra aussi en injecter avec une seringue dans la partie.

Quand les fleurs-blanches ne sont pas anciennes, on peut faire usage, tous les jours, d'une infusion de romarin en guise de thé : plusieurs personnes ont été guéries par ce seul remède.

FLUX, *s. m.* Ce terme a plusieurs significations, qui concourent toutes à exprimer un transport d'humeur d'une partie dans une autre, soit pour y être déposée, soit pour y être évacuée.

De-là viennent les différentes dénominations qu'on a données aux maladies : telles sont le flux de bouche, *voyez* SALIVATION ; le flux de ventre, *voyez* DIARRHÉE, DÉVOIEMENT *ou* COURS DE VENTRE, LIENTERIE, PASSION CÉLIAQUE, DYSSENTERIE, HÉMORROÏDES, HÉPATIQUE ; (*flux*) Flux immodéré de Lochies, des Mois, *voyez* LOCHIES & MENSTRUÉS ; Flux de sang, *voyez* HÉMORRHAGIE ; Flux d'urine, *voyez* DIABÈTE ; Flux cœliaque, *voyez* CÉLIAQUE.

FLUXION, *s. f.* dépôt d'humeurs, qui se fait promptement sur quelque partie du corps.

C'est une expression générique, qui est ordinairement accompagnée d'un terme qui caractérise la partie affectée ; c'est dans ce sens qu'on entend, par fluxion de poitrine, la péripleumonie. *Voyez* PÉRIPEUMONIE.

Nous avons traité des différentes fluxions aux articles CONGESTION, INFLAMMATION, PHLEGMON, ERYSIPELE, ŒDÈME.

Fluxion sur les Dents.

Quand elle n'est pas occasionnée par quelques dents gâtées, qu'il n'y a point de caractère d'inflammation, on peut se servir de l'élixir qui suit :

Prenez, *De Pyrethre grossièrement concassée*, deux onces.

Mettez-la dans un matras, & versez dessus une chopine d'eau-de-vie rouge de lavande.

Ajoutez *De Sel Ammoniac très-pur, un demi-gros.* Mettez le tout en digestion sur un bain de sable pendant vingt-quatre heures, en remuant le matras de temps en temps; transvasez la liqueur, & gardez-la pour le besoin.

Cet élixir est parfaitement indiqué dans les tempéraments phlegmatiques, lorsque quelques humeurs se jettent sur les gencives, y deviennent âcres, irritent les parties nerveuses, & y causent de la douleur: il ouvre les tuyaux excrétoires des glandes salivaires, donne de l'action à leurs fibres, & fait rendre beaucoup de puitte.

La dose est d'une cuillerée à café dans quatre cuillerées à bouche d'eau: on se gargarise avec, plusieurs fois par jour. Nous avons traité des maux & des fluxions sur les dents, à l'article Dentition. Voyez DENTITION.

Fluxion sur les Oreilles.

Se dit des humeurs qui se jettent avec promptitude sur ces parties, & qui y causent de l'engorgement.

Toutes les humeurs qui séjournent dans quelques parties, doivent y former de l'engorgement; c'est ce qui fait qu'on les distingue en sanguin & lymphatique. Nous avons traité de l'engorgement sanguin à l'article Inflammation. (Voyez INFLAMMATION.) Nous ne considérons ici que celui qui est produit par l'amas de quelques humeurs.

Le froid subit est une des principales causes des fluxions: il fixe la lymphe âcre qui se trouve dans cette partie, & l'empêche de circuler; c'est ce que l'on voit arriver tous les jours, quand, après une grande chaleur, on expose sa tête au froid en se découvrant, ou quand il fait un temps humide & froid dans lequel il regne beaucoup de catarrhes.

Pour remédier à cet inconvénient, on doit d'abord faire tirer du sang au bras, si l'engorgement est considérable; appliquer ensuite sur la partie de la flanelle, pour entretenir la respiration, & garnir les oreilles de coton.

On mettra ensuite le malade à l'usage de la tisane qui suit :

Prenez, *De Racine de Guimauve, une once.*

*De Feuilles de Chicorée sauvage & de Bour-
rache, de chaque une poignée.*

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte ; ajoutez-y ensuite

Quinze grains de Nitre purifié.

Le malade boira de cette tisane cinq ou six verres par jour, & aura recours aux lavements d'eau de rivière.

Après cela, il se purgera avec une purgation simple.

Si la fluxion ne cede point à ces remèdes, le plus sûr moyen d'arrêter le cours de cette humeur est d'appliquer à la nuque l'emplâtre qui suit :

Prenez, *De l'Emplâtre de Céruse, dix gros.*

De l'Emplâtre vésicatoire ordinaire, six gros.

Mêlez le tout exactement, pour former un emplâtre qu'on levera au bout de vingt-quatre heures, & qu'on renouvellera tous les deux jours, jusqu'à parfaite guérison.

On aura attention de se purger de quinze en quinze jours, pendant un mois, aussi-tôt qu'on aura retiré cet emplâtre.

Fluxion sur les Yeux.

Quand quelque humeur s'arrête sur les yeux, elle y forme une fluxion.

Ce n'est point de la fluxion inflammatoire que nous entendons parler ici : nous en traiterons à l'article INFLAMMATION ; c'est simplement de celle qui est produite par une lympe âcre.

On peut cependant, dans cette maladie, tenter une saignée au pied, faire prendre au malade beaucoup de boisson, comme une infusion de feuilles d'oseille ou d'alleluia, & un peu de sirop de limon.

On ne négligera pas les lavements & les purgations douces tous les huit jours ; après quoi, on aura recours à l'emplâtre vésicatoire décrit ci-dessus.

On fera usage, en même temps, du collyre que

nous avons indiqué à l'article Amblyopie. *Voyez AMBLYOPIE.*

Dans les commencements cependant, il vaut mieux étuver ses yeux avec du lait chaud.

On peut en même temps se servir de la poudre qui suit, quand on aura fait usage de la saignée, des boissons & des lavements.

Prenez, *De l'Euphrase, une demi-once.*

De Semences de Fenouil, deux gros.

De Macis, un scrupule.

De Sucre candi, une demi-once.

La dose est d'un gros dans un petit verre de vin, à prendre le soir avant de se coucher, en continuant pendant quelque temps.

Cette poudre convient singulièrement aux personnes d'un tempérament phlegmatique, & dont la foiblesse de la vue & la fluxion ne viennent que d'une lymphè acre qui se dépose sur cet organe; car elle nuirait beaucoup à celles qui sont d'un tempérament sec & échauffé.

FOIBLESSE, f. f. se dit de la diminution des forces, si considérable, qu'elle déränge les fonctions.

La foiblesse en général dépend du relâchement des fibres, de leur défaut d'action, & de l'épuisement du liquide nerveux.

Quand la foiblesse vient à la suite de quelque exercice pénible, ou de quelque longue maladie, on y remédie par les aliments nourrissants, les boissons fortifiantes, comme le vin, & un exercice proportionné à sa nourriture. Il arrive quelquefois, dans les maladies vives, que la foiblesse est si grande, que le pouls s'affaiblit, & que l'on ne peut, par rapport à cet accident, placer les remèdes convenables: on peut, dans cette occasion, faire usage de la potion suivante, pour relever les forces, pourvu cependant qu'il n'y ait ni vives douleurs, ni engorgement, ni quelque affection grave à la tête, à la poitrine, au bas-ventre, &c.

Prenez, *Des Eaux distillées de Mélisse & de Chardon-bénit, de chaque deux onces.*

D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.

De

De Cannelle spiritueuse , deux gros.

De Conféction Alkermès , un gros.

De Lilium de Paracelse , trente gouttes.

De Sirop d'Æillet , une once.

Mêlez le tout , pour faire une potion à prendre par cuillerées , de quart d'heure en quart d'heure , ou seulement toutes les demi-heures , selon que la foiblesse est plus ou moins grande. *Voyez CONVALESCENCE , DIETE , RÉGIME , &c.*

A la place de cette potion , on peut donner celle qui suit :

Prenez , *Eaux de Menthe , six onces.*

De Cannelle , une demi-once.

Sirop d'Æillet , une once.

Mêlez , pour prendre par cuillerées : quand la foiblesse est considérable , on peut y ajouter trente-fix gouttes de lilium de Paracelse.

Quelquefois la foiblesse vient d'un épuisement subit des forces , comme on le voit arriver après les excès dans l'acte vénérien : on y porte remède par le moyen du repos & de la tranquillité , du bouillon , de la soupe , de la nourriture très-légère , & d'un peu de vin pur.

Il faut bien se donner de garde , dans ces sortes d'états , de vouloir prendre beaucoup de nourriture pour se donner des forces : l'estomac , qui est affoibli comme le reste du corps , devient incapable de digérer les aliments ; de-là viennent les crudités , les coliques , les diarrhées , & des maux encore plus grands.

Dans un pareil cas , on peut faire usage , immédiatement après l'acte vénérien , de la liqueur suivante :

Prenez , *De bon Vin de Bourgogne , un demi-setier.*

De Cannelle , un gros.

D'Extrait de Quinquina , un demi-gros.

Laissez infuser le tout sur des cendres chaudes pendant une demi-heure , dans un vaisseau couvert ; passez la liqueur , pour prendre en deux doses , à une heure de distance l'une de l'autre.

Il faut avoir attention , pendant deux ou trois jours , de se nourrir de crème de riz au gras , dans laquelle on fera infuser un demi-gros de canelle , de manger très-

peu de viande, quelques rôties au vin avec du sucre, & sur-tout de prendre du repos & de la tranquillité.

Les symptômes très-communs à la suite de cet épuisement, sont des maux de tête violents, & des douleurs dans le dos, des fatigues dans les lombes, & des courbatures dans les membres; on peut y remédier de la maniere suivante:

Prenez, *De la Conserve liquide de Rose rouge, un demi-gros.*

De Camphre purifié en poudre, un scrupule.

De Musc en poudre, deux grains.

D'Opium, quatre grains.

Mêlez le tout pour trois bols, dont on prendra un toutes les quatre heures, en buvant par dessus une infusion de fleurs de camomille. *Voyez COLLIQUATION, ÉPUISEMENT, DÉFAILLANCE, &c.*

FOIBLESSE D'ESTOMAC, est une des maladies les plus communes, & une de celles dont on se méfie le moins.

Il ne faut pas confondre la foiblesse d'estomac avec l'indigestion; celle-ci est ordinairement accompagnée de rots, de nausées, de douleur, de colique, de vomissement ou de dévoiement. Cet état dépend presque toujours de quelque cause accidentelle, & forme une maladie dont on verra le traitement à l'article Indigestion. *Voyez INDIGESTION.*

A l'égard de la foiblesse habituelle de l'estomac, elle s'annonce par des signes qui ne sont pas assez sensibles; d'abord, par une pesanteur après la digestion, un gonflement d'estomac, une chaleur, des rougeurs & des feux qui montent au visage, un accablement, des bâillements, des envies de dormir, & quelquefois des rapports; souvent aussi par des maux de tête, par des douleurs à l'estomac, des courbatures dans les bras & dans les jambes après le repas; par la soif, ainsi que par les signes extérieurs, comme la pâleur du visage, la blancheur de la peau, la délicatesse du teint, & la foiblesse du tempérament.

Il y a bien peu de personnes qui ne soient exposées à cette incommodité: elle attaque cependant plutôt

ceux qui sont sédentaires, qui menent une vie oisive, qui mangent toutes sortes d'aliments, selon leur caprice, ou ceux qui se nourrissent avec trop de voracité, qui mangent trop, ou trop vite.

Il y a aussi d'autres circonstances qui peuvent donner de la foiblesse à l'estomac; telles sont la convalescence à la suite d'une longue maladie, des exercices violents & continués pendant long-temps, un épuisement à la suite de quelques évacuations abondantes & forcées.

La chaleur du climat peut aussi influencer beaucoup sur la nature de l'estomac. Les personnes qui habitent les pays chauds, ont ordinairement l'estomac plus foible que celles qui vivent dans les pays froids; c'est pour cela qu'en été on a ordinairement moins d'appétit, & qu'on se sent l'estomac plus foible.

L'âge peut aussi influencer sur l'estomac; dans l'enfance, l'estomac est foible; dans la jeunesse, il l'est moins; dans l'âge viril, il est fort; & il recommence à devenir foible dans la vieillesse.

Les causes de la foiblesse d'estomac sont de deux sortes, les unes qu'on appelle *prochaines*, & les autres *éloignées*.

Les causes prochaines viennent du vice des solides, ou du vice des liquides qui servent à la digestion.

Le vice des solides provient ordinairement de sécheresse ou de relâchement.

Le vice des liquides dépend, ou de ce qu'ils sont âcres, ou qu'ils sont en trop petite quantité pour opérer la digestion, ou enfin de ce qu'ils sont abreuvés d'une si grande quantité d'eau, qu'ils n'ont aucune action.

On range parmi les causes éloignées de la foiblesse d'estomac, la grande chaleur, le grand usage des liqueurs chaudes, comme du thé, les grands exercices, les passions de l'ame, le trop fréquent usage de l'acte vénérien, qui relâche la texture des fibres de ce viscère, & entretient sa foiblesse:

Les causes éloignées de la sécheresse de l'estomac sont, 1^o un tempérament sec & bouillant, le trop grand exercice, l'abus des liqueurs spiritueuses & du

vin, les veilles immodérées, l'air sec & vif, & les passions de l'ame, comme la colere, l'amour, &c.

Les causes éloignées du vice des liquides de l'estomac sont, l'air épais & humide, le trop grand usage de l'eau qui énerve les fucs, l'oïfiveté, la mollesse, le travail forcé du cabinet, qui s'opposent à la parfaite élaboration des fucs, le sommeil trop long, & le défaut de passions; les évacuations ordinaires supprimées, comme celles des urines & de la sueur, qui baignent les fucs, & leur ôtent leur action.

Inflammation d'Estomac par la sécheresse des Fibres.

Quand la foiblesse de l'estomac est occasionnée par la sécheresse des fibres, on la reconnoît d'abord à la sécheresse du tempérament, à l'âge du malade, aux exercices violents qu'il fait, aux liqueurs & aux boissons dont il fait usage, aux veilles & aux fatigues qu'il soutient, au peu d'urine qu'il rend, à leur couleur rouge, & au peu de transpiration qui se fait chez lui.

Le remede le plus salutaire, dans ces sortes de cas, est d'abord de réformer toutes les causes qui peuvent occasionner la sécheresse, de faire prendre au malade les bains domestiques pendant quinze jours, de le mettre à l'usage des lavements, des boissons aqueuses & chaudes, dont il prendra plusieurs verres dans la journée.

Si ces remedes étoient inutiles, on pourroit tenter la saignée au bras, des bouillons de poulet, de veau; interdire au malade le vin, les liqueurs spiritueuses, rendre son sommeil plus long, diminuer son travail, lui ordonner une diete relâchante, en lui faisant faire usage de beaucoup de soupe, de bouillon, des cardes au jus, des légumes, & généralement de tout ce qui peut humecter & relâcher cette partie.

Quoique la foiblesse d'estomac puisse être réellement occasionnée par la sécheresse de ses fibres, il est pourtant essentiel d'observer que cet accident se rencontre rarement, & qu'il faut bien prendre garde de ne pas s'y tromper; de faire bien attention à tous les signes

que nous avons décrits ci-dessus ; car autrement tous ces remedes deviendroient plutôt nuisibles que salutaires, en contribuant au relâchement de l'estomac.

Foiblesse d'Estomac par le relâchement des Fibres.

La foiblesse de l'estomac, qui dépend du relâchement de ses fibres, est une maladie très-commune.

On la reconnoît d'abord au tempérament mou & lâche du malade, à la blancheur de son teint, à la foiblesse de sa voix, à la délicatesse générale de sa conformation, à la mollesse de ses chairs, à la couleur de ses cheveux, qui sont blonds ou châains, à une espece de bouffissure ou de mauvaise graisse répandue sur son corps, aux glaires & à la pituite qu'il rend en abondance, à l'usage qu'il fait habituellement des eaux chaudes, du repos, du sommeil, à l'air épais, & à la vie douce & tranquille qu'il mene.

On ne peut remédier à cette indisposition, qu'en détruisant les causes qui l'ont fait naître : il faut d'abord réformer la façon de vivre du malade, en lui interdisant les boissons aqueuses & chaudes ; en lui en donnant de rafraîchies, & même à la glace, si la délicatesse de son tempérament ne s'y oppose pas ; en diminuant son sommeil, lui faisant faire de l'exercice, en l'envoyant à la campagne dans un air vif & sec, en lui ordonnant de boire un peu de vin pur après ses repas, en lui interdisant la soupe, ou en ne lui en faisant manger que très-peu, en ne lui permettant que de la viande des vieux animaux, comme du bœuf, du mouton, ou simplement du levraut, du perdreau, du poisson de mer, & généralement tout ce qui est de facile digestion.

Après ces attentions générales, on pourra prescrire au malade les remedes suivants :

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once.*

De Feuilles de Chicorée sauvage, une poignée.

De Sommités d'Absinthe & de petite Centaurée, de chaque une pincée.

Faites bouillir la racine dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte : vous laisserez ensuite infuser le

reste sur des cendres chaudes, pendant une heure; passez la liqueur, pour en donner un verre toutes les quatre heures, à l'exception des heures de repas.

Quand on aura pris de ce remède pendant trois ou quatre jours, on se purgera avec une once de catholicon double, une once de sirop magistral, un gros & demi de follicules de séné dans un verre d'eau de plantain.

Après l'usage de cette médecine, on fera prendre le lendemain les bols suivants:

Prenez, *De la Conserve d'Absinthe, une demi-once.*

De l'Opiat de Salomon,

De l'Extrait de Genievre, de chacun deux gros.

Mélez le tout, pour en prendre de la grosseur d'une noix muscade après le repas, dans du pain à chanter.

Le malade observera de se purger, après qu'il aura fini l'usage de ces bols; après quoi, il prendra une cuillerée à café de l'élixir qui suit, dans un peu d'eau, avant ses repas; c'est celui qu'on appelle communément *Elixir de Garus.*

Prenez, *D'Aloès, deux onces & demie.*

De Myrrhe, demi-once.

De Safran oriental, deux gros.

De Cannelle concassée,

De Clous de Girofle,

De Noix muscade, de chaque vingt-quatre grains.

Mettez le tout dans un vase de verre; vous y jetterez ensuite

Une pinte d'Esprit-de-Vin.

Deux onces d'Eau commune.

Mettez le vaisseau sur des cendres chaudes, pendant douze heures; distillez la liqueur au bain-marie, & alors vous prendrez partie égale de cette liqueur distillée & de sirop de capillaire; vous les mêlerez ensemble, en y ajoutant

Une certaine quantité d'Eau de Fleurs d'Orange,

pour lui donner un goût agréable.

Laissez reposer la liqueur pendant huit jours; après

quoi, vous la verserez par inclinaison, en laissant le dépôt.

Si le malade n'avoit point d'élixir de Garus, il pourroit y substituer une demi-cuillerée à café d'élixir de propriété.

Si tous ces remedes sont inutiles, le malade pourra, tous les matins, faire usage d'un verre du vin d'absinthe que nous avons décrit à l'article Cachexie, (*Voyez CACHEXIE,*) ou un verre de vin de quinquina, dont voici la recette :

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux onces.*

De très-bon Vin rouge, trois chopines.

Laissez le tout pendant une semaine, dans un vase de verre bien couvert, en observant de le remuer de temps en temps ; filtrez la liqueur, pour le besoin.

En faisant usage de ces remedes, il faut bien prendre garde qu'ils n'excitent de l'ardeur dans l'estomac, & qu'ils ne fassent impression sur les autres viscères, dont les fibres se roidissent peu à peu ; ce qui produit insensiblement la consomption : voilà ce qui fait que les grands mangeurs, qui font usage de teinture stomachique & de liqueurs spiritueuses pour réveiller leur appétit, ou pour faire la digestion des aliments dont ils se sont farcis, dépérissent peu à peu, & meurent de bonne heure. On doit donc user de ce vin, comme de tous les remedes âcres, amers & aromatiques ; ils ne conviennent qu'aux tempéraments relâchés & pituiteux, étant contraires à ceux qui sont secs, bilieux, & dont les viscères sont échauffés.

Foiblesse d'Estomac produite par la diminution des liquides digestifs.

Quand la foiblesse d'estomac dépend du vice des liquides, il péche ou par leur qualité, ou par leur quantité.

Quand les liquides qui operent la digestion ne sont point en assez grande quantité, on s'en apperçoit par tous les signes qui caractérisent la sécheresse, par la chaleur habituelle que l'on sent en touchant l'estomac,

par la grande quantité de salive que rejette le malade dans la journée, par la constipation, par la sécheresse générale du tempérament.

On commencera, en ce cas, par faire prendre au malade une tisane apéritive, propre à faire couler la bile & les suc digestifs; telle est, par exemple, une décoction d'une once de racine de chardon-roland, d'une pincée de véronique, & d'une demi-poignée de feuilles de chicorée sauvage dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers: on en donne trois ou quatre verres le matin au malade, à une heure de distance l'un de l'autre.

Immédiatement après, on lui fera faire usage d'une eau ferrée, ou des eaux de Passy, dont il boira une pinte & demie tous les matins, pendant huit jours.

Il faut avoir attention, pendant ce temps, de ne point charger son estomac aussi fort que de coutume, & de suivre de point en point les préceptes que nous avons tracés à l'article Régime de la Foiblesse d'Estomac produite par la sécheresse. *Voyez ci-dessus Régime de la Foiblesse d'Estomac produite par la sécheresse.*

Foiblesse d'Estomac occasionnée par l'augmentation des liquides qui arrosent les Suc digestifs.

La trop grande quantité des humeurs du corps, est souvent sujette à arrêter l'action de l'estomac. Les vaisseaux gonflés broient mal le sang & les humeurs qui s'accumulent dans les glandes & dans les viscères, y produisent des engorgements, & empêchent l'exportation des suc digestifs dans l'estomac: cette affection rentre dans le cas de la plénitude & de la pléthore; elle doit être traitée de même.

On reconnoît quand la foiblesse d'estomac vient de cette cause, par tous les signes qui caractérisent la pléthore. *Voyez PLÉTHORE & PLÉNITUDE.*

Quand les liquides de l'estomac sont abreuvés d'une trop grande quantité de sérosité qui les énerve, ce que l'on connoît à un visage pâle & bouffi, à un écoulement

continuel de sérofité par les urines, la bouche, les yeux, par une pituite abondante & des glaires que le malade rend à la moindre occasion, par de grandes boiffons auxquelles il est accoutumé, par le défaut d'exercice & le trop de sommeil, on fera prendre au malade la tifane fuivante, tous les matins, pendant huit jours :

Prenez, *De Racines de Chardon-Roland, une once.*

De Feuilles de Capillaire de Canada, une demi-poignée.

De Nitre, quinze grains.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, dont on prendra un verre de trois heures en trois heures.

Après l'usage de cette boiffon, on fera prendre la tifane purgative qui fuit :

Prenez, *De Cerfeuil,*

De Pimprenelle, de chaque une poignée.

De Follicules de Séné, trois gros.

De Sel d'Epsom, demi-once.

De Quinquina pulvérisé, un gros.

De Racine de Squine, trois gros.

Faites bouillir le tout alternativement pendant un demi-quart d'heure, dans une pinte d'eau, pour réduire à chopine ; ajoutez-y

Deux onces de Manne.

Passiez la liqueur, pour prendre en deux verres, à une heure & demie de distance l'un de l'autre : on observera de mettre un grain d'émétique dans le deuxième verre.

Cela étant fait, on fera prendre au malade une prise de la poudre qui fuit :

Prenez, *D'Yeux d'Ecreviffes, deux gros.*

De Cloportes en poudre, un gros.

De Sel de Quinquina, un demi-gros.

De Sel d'Absinthe, un gros.

Mêlez le tout, pour en faire des prises de vingt-quatre grains chaque ; & le malade en prendra une avant ses repas, soir & matin.

Quand ces poudres seront finies, on se mettra à l'usage de l'élixir qui fuit :

Prenez, *De Teinture de Myrrhe, quatre onces.*

De Safran,

D'Aloès, de chaque trois onces.

Mêlez le tout : laissez-le en digestion pendant huit jours, en remuant le vase de temps en temps ; passez la liqueur, & ajoutez-y partie égale de sirop de capillaire : le malade en prendra une cuillerée à bouche dans un demi-verre d'eau, avant ses repas.

On peut aussi employer avec succès une ou deux cuillerées de l'elixir qui suit :

Prenez, *Des Sommités d'Absinthe,*

De petite Centaurée, de chaque une pincée.

De Quinquina en poudre, une demi-once.

D'Aloès,

De Myrrhe, de chaque un demi-gros.

D'Ecorce d'Orange pulvérisée & séchée, trois gros.

De Safran, un gros.

Mêlez le tout, après avoir pulvérisé & coupé tout ce qui doit l'être, dans une pinte de bon vin d'Espagne ; laissez-le infuser sur des cendres chaudes pendant vingt-quatre heures.

Ajoutez-y pour lors.

Une demi-livre de Sucre royal.

Passez le tout à travers un linge, avec expression, & repassez-le ensuite à travers le papier gris, pour en faire un élixir, dont on prendra, comme nous l'avons dit, une ou deux cuillerées à bouche dans un petit verre d'eau.

Cet élixir est excellent dans toutes les foiblesses d'estomac, occasionnées par une pituite épaisse & gluante attachée à l'estomac, ou par des suc aqueux & énervés par la sérosité.

On peut substituer à cet élixir le vin de quinquina recommandé plus haut.

Enfin la foiblesse d'estomac peut venir de l'âcreté des suc qui servent à la digestion : tels sont le suc pancréatique, la bile, & celui qui sort des glandes répandues dans l'estomac.

*Foiblesse d'Estomac occasionnée par l'âcreté
des Sucs digestifs.*

Quand ces sucs pèchent par trop d'âcreté, ils s'arrêtent & se fixent dans les différents couloirs par où ils passent, ils y perdent leur principe actif, ils s'y décomposent, & ne conservent plus qu'un piquant qui n'est propre qu'à exciter l'action des nerfs, produire de la douleur, & par-là s'opposer à la digestion.

On reconnoît ce vice des liquides de l'estomac à tous les signes qui caractérisent l'âcreté; tels sont une peau brune, des cheveux très-noirs, la jeunesse, la force du corps & des vaisseaux, l'usage des liqueurs & du vin, l'odeur de l'haleine qui devient fétide, les démangeaisons, les rougeurs, les boutons qui surviennent sur le corps & le visage, qui est souvent sujet à être jaune; ce qui prouve que la bile se sépare mal dans le foie.

On remédie à cette indisposition par tous les remèdes qui s'opposent à l'âcreté. *Voyez ACRETÉ & ACRIMONIE.*

Quand on a mis en usage tous les remèdes propres à détruire cette indisposition, on peut alors avoir recours à l'élixir que nous avons décrit ci-dessus, dans la Foiblesse d'Estomac occasionnée par la trop grande férosité répandue dans les sucs digestifs.

On peut aussi avoir recours à l'opiat qui suit, quand on a détruit l'âcreté.

Prenez, *D'Extrait d'Absinthe, une once.*

D'Æthiops martial, un gros.

De Rhubarbe en poudre, demi-gros.

De Gomme Ammoniaque, deux gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour faire un opiat; la dose est d'un demi-gros avant chaque repas.

Au reste, quand on a corrigé l'âcreté du sang, la digestion se rétablit d'elle-même, par un exercice modéré & le choix de bons aliments.

Foiblesse d'Estomac occasionnée par obstruction.

La foiblesse d'estomac vient quelquefois des obstruc-

tions des différents viscères du bas-ventre ; elle se dissipe en employant les remèdes propres aux obstructions. *Voyez* OBSTRUCTION.

Quelquefois la foiblesse d'estomac vient à la suite de quelques maladies, comme dans les hydropisies, la jaunisse, la cachexie, &c. Il faut dans ce cas attaquer la maladie primitive, & combiner ensuite les remèdes stomachiques avec ceux qui sont propres à détruire la maladie essentielle. Dans la cachexie, par exemple, on unira les remèdes propres à cette maladie, avec ceux que nous avons indiqués dans la Foiblesse d'Estomac.

Il arrive quelquefois que la foiblesse d'estomac est produite par plusieurs de ces causes réunies ; pour lors il faut suivre à peu près le même plan que nous avons tracé, & continuer beaucoup plus long-temps les remèdes.

FOIBLESSE DES NERFS. Cette incommodité est ordinairement causée par une maladie précédente, comme vérole, mélancolie hypochondriaque, &c. En ce cas, il faut ôter la cause, & l'effet disparoît. *Voyez* MÉLANCOLIE, VÉROLE, &c.

Il est cependant des foiblesse des nerfs, causées par quelques légères obstructions dans la partie foible, & alors on peut la guérir par le remède suivant :

Prenez, *De Feuilles d'Yble & d'Armoise, de chaque une poignée.*

Faites-les bouillir dans une pinte de lie de vin. On en frotte la partie, & on y applique le marc ; on peut aussi avoir recours à la composition suivante :

Prenez, *Des Feuilles de Lavande, de Sauge & de Romarin, de chaque une poignée.*

Hachez le tout bien menu, mettez-le dans une pinte d'eau-de-vie ou d'esprit-de-vin, avec demi-livre de beurre frais ; & , après l'avoir fait bouillir à peu près jusqu'à ce que l'eau-de-vie soit consommée, vous passerez le reste par un linge, pressant bien les herbes, & vous vous servirez de cet onguent.

Si la foiblesse des nerfs n'est pas causée par quelque

virus vénérien, ou par quelque autre maladie, on la guérira aisément par l'usage du baume suivant :

Prenez, *Des Feuilles d'Hyssope,*
De Romarin,
De Thym,
De Baume,
De Lavande,
De Laurier, de chaque une
poignée.

Des Grains de Genievre,
Des Vers de terre, de chacun quatre onces.
Quatre petits Chiens nouveaux-nés.

Coupez les petits chiens par morceaux ; hachez les herbes & les vers de terre, concassez les grains de genievre, & faites bouillir le tout sur un petit feu dans un pot, pendant demi-heure, avec demi-livre de beurre frais, autant d'huile d'olive, autant de graisse humaine, & un quarteron de cire jaune ; passez cet onguent avec une forte expression ; battez-le bien ensuite jusqu'à ce qu'il soit froid : on le fait chauffer quand on veut s'en servir. On peut substituer à ce baume, de la graisse humaine, mêlée avec un peu d'huile essentielle de romarin.

FOIBLESSE NATURELLE. Il y a des tempéraments qui sont d'une complexion si délicate, & qui ont les fibres si petites, qu'ils sont d'une foiblesse extrême ; c'est ce que l'on voit arriver sur-tout parmi les grands, dont les enfants sont ordinairement constitués foiblement. Ils ont des os mous, des vaisseaux petits, une peau blanche & pâle, un extérieur efféminé.

On reconnoît la foiblesse naturelle à la constitution particuliere du corps, à la blancheur de la peau, à la délicatesse de la voix, à la petitesse des vaisseaux, au peu d'aptitude que l'on a à supporter la fatigue, aux sueurs qui surviennent quand on est en mouvement, à la foiblesse du poulx, & sur-tout à un air pâle & efféminé.

La cause prochaine de la foiblesse naturelle, est la mauvaise constitution des os & des chairs ; ce qui vient ou de ce que les pere & mere sont eux-mêmes d'une

foible constitution, incapables, par conséquent, de fournir une semence active & vigoureuse, ou de ce que la mere étoit valétudinaire, sujette à des indispositions habituelles, ou de ce que l'enfant est venu au monde avant terme, ou enfin de ce qu'il a apporté en naissant quelque vice particulier qui s'oppose à la formation parfaite de son tempérament.

Si la foiblesse naturelle vient de la mauvaise constitution des pere & mere, ou de ce que l'enfant n'est point resté assez long-temps dans le ventre de sa mere, on y remédie assez facilement; voici les précautions qu'il faut prendre.

Il faut d'abord le confier à une nourrice saine, qui ne lui donne que du bon lait, & ne lui fasse jamais manger de bouillie, de fruits, ni d'autres nourritures semblables: on ne lui donnera, pendant les dix-huit premiers mois, que le teton; &, pour le fortifier & donner plus de consistance à ses fibres, on lui fera faire la panade suivante.

Prenez, *De la Mie de Pain*,
que vous ferez bouillir avec un peu de beurre frais, d'eau & de sel; ou, si l'on aime mieux, on aura recours à la nourriture qui suit:

Prenez, *De la Mie de Pain bien écrasée, une once.*
Faites-la cuire dans un demi-setier de lait.

Ajoutez-y ensuite

Un Jaune d'Œuf.

Délaissez le tout jusqu'à ce qu'il ait pris une consistance de bouillie; mettez-y

Un peu de Sucre.

On donnera de cette bouillie à l'enfant une fois ou deux par jour, pour le soutenir & le nourrir.

La nourrice aura soin de faire beaucoup d'exercice, de ne point enflammer son sang par le vin & les liqueurs, encore moins par l'usage des hommes; de ne point manger des choses mal-saines, comme les chairs salées, & d'agiter & de remuer souvent l'enfant, lui faire prendre l'air, de ne point lui ferrer le corps avec des bandes, de le tenir souvent dans des linges lâches où il puisse se remuer avec facilité.

Quand l'enfant sera parvenu à l'âge où il pourra se soutenir sur ses jambes, il faudra l'accoutumer à faire de l'exercice & du mouvement, lui faire faire des chariots, des chaïses avec des roulettes, pour qu'il puisse s'y promener : on ne lui donnera pour lors pour nourriture, que de la soupe à la viande, du bouillon, du lait & du pain ; on aura soin, quand il commencera à grandir, de l'habituer à manger de tout, à faire toujours beaucoup d'exercice ; on endurcira son corps à la faim, au froid, à la fatigue, aux aliments de toutes especes : on rendra par ces moyens son corps à l'épreuve de tout.

Quand il aura atteint l'âge de puberté, on doit être fort attentif dans ce moment, parce que la nature prend une croissance considérable, que les passions se développent, & qu'il est à craindre que le jeune homme ne s'y livre avec trop de fureur. Comme la semence, qui se forme dans ce temps, est destinée en partie à la nourriture du corps & à son accroissement, si l'on en fait un mauvais usage, on s'énervé & on s'épuise pour le reste de la vie ; il faut que les jeunes gens se ménagent dans ces moments, qu'ils prennent beaucoup de nourriture, qu'ils dorment beaucoup, qu'ils fassent de l'exercice, pour tâcher de donner à leur corps toute la force dont il est susceptible : on peut, par exemple, leur apprendre à monter à cheval, à tirer des armes, & généralement à faire tous les exercices de son âge, qui peuvent contribuer à les fortifier. Avec ces précautions, on verra le tempérament de l'enfant acquérir de nouvelles forces, & on rectifiera les impressions naturelles qui s'opposeroient, sans cela, au parfait développement de la machine.

FOIBLESSE DE LA VUE. Voyez AMBLYOPIE.

FOLIE, f. f. C'est une espece d'égarement de l'esprit, dans lequel on a perdu sa raison.

On distingue ordinairement la folie du délire, en ce que celui-ci est le commencement de la folie : cependant souvent on se sert de cette expression pour caractériser la phrénésie, ou le délire accompagné de fièvre & de fureur.

Il y a bien des causes qui peuvent déranger le cerveau

& produire la folie : telles sont les vives passions de l'ame , la tristesse & la joie subite , la colere , la vengeance , &c ; la trop grande quantité de sang , les humeurs âcres & caustiques , la trop grande chaleur , & la disposition naturelle des organes à cette maladie.

Quand la folie est produite par plénitude ou par une trop grande quantité de sang , ce dont on s'apperçoit après la suppression de quelques évacuations , comme des regles , des hémorrhoides , par la rougeur des yeux , la force & la grandeur du pouls , les douleurs de tête fréquentes , on y remédie par les saignées multipliées faites au pied , par l'usage de l'émétique , des bains , des lavements , des boissons & de quelques purgations , & en tâchant de rétablir l'écoulement des regles & des hémorrhoides qui est supprimé.

Si la folie reconnoît pour cause la grande chaleur du climat ou de la saison , il faut faire saigner le malade une fois au bras & une fois au pied , à un jour d'intervalle l'un de l'autre , le mettre à l'usage de la limonade qu'il boira en abondance , des lavements , de l'eau à la glace , des bains froids , & généralement tout ce qui peut convenir à tempérer la chaleur du corps.

La folie qui dépend d'un vice naturel du cerveau , ou des organes accessoirs , est très-difficile à guérir.

Celle qui est produite par quelques passions vives ou par quelques révolutions subites , se détruit avec le temps , & en détournant la cause qui l'a produite : il suffit d'observer un bon régime , de ne vivre que de choses saines ; il faut seulement avoir attention que ni la saignée , ni les bains , ni les remedes ne font rien dans cette espece de folie : un coup ou deux de vin pur par jour , une petite boisson faite avec moitié eau & moitié biere , quelques lavements , sont les meilleurs remedes auxquels on puisse avoir recours.

Quand la folie reconnoît pour cause quelques humeurs âcres qui dérangent le mouvement du sang dans le cerveau , il faut employer les remedes que nous avons indiqués à l'article ACRETÉ : on peut seulement , en cette occasion , pratiquer auparavant une saignée au pied , des lavements & des bains , l'émétique , & songer ensuite

suite à tempérer l'âcreté des humeurs: le remede le plus sûr est de faire un emplâtre vésicatoire.

Voici la méthode que l'on peut suivre en pareil cas, quand quelqu'un est attaqué de folie à la suite de quelques suppressions des évacuations, comme les hémorrhoides & les regles.

On commencera par saigner le malade au bras, & on lui donnera le lavement suivant:

Prenez, *De Feuilles de Mauve, de Guimauve & de Pariétaire, de chaque une poignée.*

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine, & ajoutez-y

Une once de Lénitif fin.

Le second jour, on recommencera la saignée au bras & le lavement, comme ci-dessus; on viendra ensuite à la saignée au pied, & aux bains, qu'on lui fera prendre pendant sept ou huit jours: on lui fera avaler beaucoup de petit-lait, dans lequel, sur une chopine, on ajoutera une once de sirop de nénuphar; après quoi, on le purgera avec la médecine suivante:

Prenez, *De Feuilles de Séné, un gros.*

De Jalap en poudre, demi-gros.

De la Crème de Tartre, un gros.

Faites infuser le tout chaudement pendant demi-heure, dans un demi-setier d'eau; passez la liqueur, & ajoutez-y

Une once de Sirop de Pomme,

pour une dose.

On réitérera cette purgation pendant quinze jours, de trois jours l'un, & l'on continuera l'usage des bains tièdes dans les intervalles; & on fera prendre au malade, tous les soirs de sa purgation, le julep suivant:

Prenez, *Des Sucs de Bourrache,*

De Buglose, de chaque deux onces.

De Teinture de Castoréum, vingt gouttes.

De Sirop de Stachas, une once.

Mélez le tout, pour prendre le soir en une dose, en se couchant.

Quand les humeurs seront suffisamment évacuées, & que les fibres auront été relâchées, on pourra, si la folie dure encore, faire appliquer les sang-suës à

l'anus ou à la vulve, ou établir un vésicatoire à la nuque, pour détourner une partie de l'humeur qui se porte au cerveau; on fera prendre en même temps l'opiat suivant:

Prenez, *De Conserve de Rose, une once.*

De Confection Alkermès, un gros.

De Corail rouge, trois gros.

De Myrrhe,

De Succin,

De Gomme Ammoniaque, de chaque deux gros.

De Safran oriental, un gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité d'écorce de citron, pour un opiat, dont on prendra gros comme une noisette avant ses repas, en buvant par dessus un verre d'infusion de caille-lait.

Quand la folie est dans sa force, & qu'on a pratiqué inutilement les saignées, les délayants & les bains, on peut avoir recours à la fomentation suivante :

Prenez, *Des Feuilles de Marjolaine,*

De Mélisse,

De Romarin, de chaque une pincée.

Faites infuser le tout chaudement, pendant une demi-heure, dans un demi-setier de vin rouge.

On ajoutera ensuite

De Myrrhe,

De Safran, de chaque un gros.

On laissera encore infuser le tout, pendant une demi-journée, sur des cendres chaudes: on passera la liqueur, dont on frottera la tête deux fois par jour, après l'avoir rasée.

Il faut observer de ne point employer cette fomentation, que l'on n'ait fait précéder les saignées, les délayants, les boissons & les bains; autrement elle augmenteroit la fureur.

Voici un opiat, dont nous avons vu des effets surprenants dans les accès de folie produite par le chagrin ou par la suppression des regles: on en peut conseiller l'usage, sur-tout après avoir fait ce que nous avons prescrit pour chaque espece de folie.

Prenez, *Des Sucs épaisiss de Sureau,*

Des Sucrs épais de Raisin doux, de chaque deux onces.

De Poudre de Castoréum, deux gros.

De Sel essentiel de Quinquina, un gros & demi.

De Racine de Valériane sauvage, pulvérisée, un gros.

De Sel sédatif, deux gros.

D'Huile d'Amandes ameres, vingt gouttes.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'armoïse ou de teinture de succin, pour en faire des pilules du poids de douze grains : on en prendra une le matin, & l'autre en se couchant, en buvant par dessus un verre d'infusion de feuilles de caille-lait.

FOLLETTE, f. f. espece de toux convulsive catarrhale, & qui a les signes d'une coqueluche. *Voyez COQUELUCHE.*

FONDEMENT, f. m. Cette partie est sujette à sortir quelquefois de deux ou trois pouces, & même davantage.

La méthode curative demande, après avoir étuvé avec une liqueur convenable, de le remettre dans sa place, & de l'y maintenir. On se sert pour cela de compresses, & de bandages faits pour cette maladie. *Voyez CHUTE DE L'ANUS.*

Une maniere bien simple de préserver les enfants des chutes de fondement auxquelles ils sont sujets, est de les faire asseoir dans des fauteuils de paille ou de jonc, dont le milieu soit relevé, & ne puisse s'enfoncer. Pour cet effet, on met sous le milieu du siege une vis de bois, qui monte & descend, sur laquelle soit posée une petite planche ; enforte qu'en tournant la vis selon un certain sens, elle pousse la planche, & fasse monter en haut la paille qui est sous la chaise. Comme cette vis doit toujours porter sur quelque chose qui lui serve d'appui, on la pose sur une petite traverse de bois, dont on cloue en bas les deux bouts au bâton de la chaise : il n'y a jamais de creux aux sieges faits de cette maniere ; & la vis qui empêche ce creux ne paroît point, à moins qu'on ne renverse la chaise.

Les sieges dont nous parlons ont un second avantage ; c'est d'empêcher les enfants de se gâter la taille, parce qu'étant assis dans ces sortes de sieges, ils sont obligés de tenir leur corps droit, au lieu qu'ils le voûtent toujours dans les fauteuils de paille ou de jonc, qui font un enfoncement dans le milieu.

FOULURE, f. f. extension violente des tendons & des ligaments, accompagnée de douleur, de gonflement, avec difficulté à exercer les mouvements ordinaires de la partie.

Elle est plus fréquente aux pieds que par-tout ailleurs ; & elle survient après les coups, les chutes, les contusions.

Voici un liniment auquel on peut avoir recours dans toutes sortes de foulures :

Prenez, *De l'Huile de Lin, trois onces.*

De la Cire jaune, une once.

Du Sang-Dragon, un gros & demi.

Du Camphre,

De la Pierre Hématite, de chaque deux gros.

De Laudanum solide, vingt grains.

Faites fondre la cire dans l'huile de lin, sur un petit feu, & faites une poudre du sang-dragon & de l'alun, que vous incorporerez dans la cire & l'huile d'olive à demi refroidies ; ajoutez-y ensuite le laudanum, & le camphre dissous auparavant dans l'huile.

Il faut en frotter la partie blessée, & mettre par dessus une compresse trempée dans de l'eau froide ; ce que l'on réitérera tous les jours, jusqu'à parfaite guérison. On peut, au lieu du liniment ci-dessus, frotter la partie avec l'huile du laurier. *Voyez ENTORSE. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

FOURCHES, adj. pl. On appelle ainsi des abcès qui viennent aux mains & entre les doigts de quelques gens de travail.

L'onguent qui suit est très-propre pour les faire aboutir.

Prenez, *De bonne Huile d'Olive, quatre livres.*

Du Minium,

De la Cire neuve, de chaque une livre.

De Térébenthine bien claire, six onces.

On mettra dans une bassine, sur le feu, l'huile & le minium; lorsqu'ils seront cuits en consistance d'onguent, on ôtera la bassine, pour y ajouter la térébenthine, en remuant toujours avec une spatule de bois: on la remettra sur le feu; &, quelques moments après, on ajoutera la cire, & on fera cuire le tout à la consistance d'un onguent; après quoi, on remettra l'onguent refroidir, en remuant toujours; ce qu'il faut observer depuis le commencement jusqu'à la fin.

Il faut garnir de cet onguent les mains, dessus, dedans & entre les doigts, & par-tout où il y a de l'enflure; on laissera aussi les emplâtres, quatre ou cinq jours, tant qu'il y a de l'onguent.

Si les trous se trouvent profonds, on les pansera pendant quelques jours avec le baume verd de Metz, étendu sur de la charpie, afin de déterger l'ulcere, & d'incarner les trous d'où sont sortis les bourbillons. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

FRISSON, s. m. tremblement du corps, causé par le froid qui vient au commencement d'un accès de fièvre, & qui est ordinairement suivi d'une grande chaleur: il se dit aussi du tremblement que causent le froid ordinaire, la peur, ou l'horreur de quelque chose de désagréable.

On remédie au frisson, en se tenant chaudement, en buvant beaucoup de boissons chaudes, comme du thé, en faisant bassiner le lit, en faisant faire des frictions sur tout le corps avec des serviettes chaudes.

Au reste, comme le frisson est moins une maladie qu'une disposition à la fièvre, il est à propos de ne point tenter beaucoup de remèdes pour le détruire; néanmoins, quand il dure trop long-temps, & qu'il se présente avec trop de violence, on peut faire usage de la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Scabieuse, quatre onces.*

De Fleurs d'Orange, une demi-once.

De Confection Alkermès, un gros.

Quinze Gouttes anodines.

De Sirop de Stæchas, une once.

pour prendre en deux doses : si la première ne fait aucun effet, au bout d'une demi-heure on donnera la seconde ; sinon, on ne la donnera qu'au bout d'une heure & demie.

Quelques praticiens conseillent dans le frisson, quand il est bien violent, de donner un grain de laudanum.

Comme le frisson n'est autre chose qu'un spasme violent, occasionné par l'effort que fait la nature pour exciter la fièvre, il est certain que dans ce cas les anti-spasmodiques, & en particulier l'opium, doivent être d'un prompt secours ; mais il est à craindre que ce même remède, en affoiblissant l'effort de la nature, n'empêche le progrès de la fièvre qui devient nécessaire, & ne produise des accidents plus graves.

Il ne faut donc user de ce remède, que quand le frisson est trop violent, & qu'il est à craindre que le malade n'en périsse. *Voyez* TREMBLEMENT, FIEVRE.

FUNGUS, s. m. mot latin qui signifie *champignon*, & qui a passé par analogie dans la langue françoise, sans aucun changement, pour signifier les excroissances charnues qui viennent sur les membranes, sur les tendons, autour des articles, à l'anus, aux parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, ou qui s'élèvent en forme de champignons dans les plaies, dans les membranes, dans les cancers, & dans les autres ulcères malins.

On distingue le fungus de la chair surabondante, par sa texture : le fungus est d'une substance lâche & comme écailleuse ; la chair surabondante est en partie fongueuse, & en partie fibreuse. Celle-ci vient dans les parties sanguines & charnues ; l'autre dans les tendons, les membranes & les articulations. Quand on irrite le fungus à sa racine, il est très-douloureux ; ce qui n'arrive point dans la chair surabondante.

La cause immédiate du fungus vient de l'engorgement des humeurs & de leur défaut de circulation ; ce qui l'occasionne, c'est une plaie mal détergée, des ulcères impurs, corrompus, des remèdes âcres & caustiques, qui irritent les humeurs, & quelque vice particulier dans le sang,

Quand le fungus est petit, il ne peut point exciter de grands dommages ; mais quand il devient grand, il contient des vaisseaux & des nerfs considérables, & devient d'une curation plus difficile: quand on le traite mal, il dégénere en cancer, & rend le malade hecticque.

Quand le fungus est petit & récent, il s'enleve avec deux ou trois gouttes d'huile de térébenthine & d'aspic, avec un peu de castoréum ; on mêle le tout ensemble, & l'on en porte sur le fungus une petite quantité avec un pinceau, ou avec un peu de charpie.

On recommande pour le même usage l'alun brûlé, ou l'onguent suivant:

Prenez, *De Miel blanc, deux onces.*

Du Vinaigre très-fort, trois onces & demie.

De Verd-de-Gris en poudre, deux onces & demie.

On fait cuire le tout dans un vaisseau de terre, jusqu'à ce qu'il ait acquis une certaine consistance & une couleur de pourpre: on se sert de cet onguent que l'on applique sur le fungus.

Quand le fungus est trop sensible, on se sert de la potion suivante:

Prenez, *De la Racine d'Iris de Florence & d'Aristoloché ronde, de chaque une once.*

De Feuilles de Romarin, de Sauge & de Rhue, de chaque une poignée.

De Myrrhe choisie & d'Oliban, de chaque une once & demie.

Mettez le tout en poudre, & couvrez-en légèrement le fungus ; ou servez-vous seulement,

De la Racine d'Iris, une once.

De la Myrrhe, deux onces.

Quand le fungus est devenu considérable, il ne cede pour lors à aucun des remedes ci-dessus, & il faut avoir recours à la ligature & aux instruments de chirurgie. Voyez EXCROISSANCE. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

FUREUR, f. f. C'est un symptôme qui est commun à plusieurs sortes de maladies: il consiste en ce que le malade qui en est affecté, se porte avec violence à

différents excès semblables aux effets d'une forte colère ; il ne parle & ne répond qu'avec brutalité , en criant & en insultant.

La cure de ce symptôme est la même que celle des maladies auxquelles il est joint , & , par conséquent , ne diffère point du plan qui est tracé dans ces sortes de cas. *Voyez* MANIE, DÉLIRE, PHRÉNÉSIE, FOLIE, RAGE, & l'article suivant.

FUREUR UTÉRINE, f. f. délire mélancolique, furieux, lascif & sans fièvre, dont les filles, les veuves, & même les femmes mariées sont quelquefois atteintes, en conséquence d'une passion amoureuse excessive & charnelle.

Celles qui en sont attaquées tombent d'abord dans une sombre mélancolie, & ensuite, par degrés, dans une telle fureur amoureuse, qu'elles ne gardent aucune mesure, n'ont plus de retenue, & s'abandonnent à toutes sortes d'indécences, tant dans leurs actions que dans leurs paroles : elles tiennent même les propos les plus obscènes, & font les choses les plus indécentes, pour exciter les hommes qui les approchent à éteindre l'ardeur dont elles sont dévorées.

Les femmes attaquées de cette maladie poussent quelquefois les choses au point de forcer les hommes à leur accorder ce qu'elles demandent.

Les causes éloignées de cet accident sont les lectures licencieuses, les propos, les conversations, les images obscènes, la passion de l'amour, les caresses de l'objet aimé, &c. Toutes ces choses établissent & augmentent beaucoup la disposition naturelle de la femme aux plaisirs. L'âge, la vivacité, la bonne chère, l'oisiveté, disposent également à cet accident.

La cause immédiate est l'irritation de la matrice, du vagin & des parties génitales de la femme, occasionnée par les attouchements, par le coït, ou par l'action stimulante de quelques humeurs âcres dont ces parties sont abreuvées.

On range aussi parmi les causes qui peuvent exciter cette maladie, les drogues auxquelles on attribue une vertu spécifique pour cet effet, que l'on appelle par

cette passion *aphrodisiaques*, c'est-à-dire, propres à exciter aux actes vénériens; tel est le borax, un mélange de musc mêlé avec des huiles aromatiques, introduits par quelque moyen que ce soit dans le vagin, & surtout l'usage extérieur des mouches cantharides, appliquées à l'extérieur des parties génitales.

Il est aussi un moyen honteux dont on se sert pour augmenter l'ardeur de l'amour; c'est de se faire battre de verges, afin d'exciter davantage le sang dans les parties de la génération.

Cette maladie ne se déclare pas subitement dans les filles ni les femmes; la pudeur les retient pendant quelque temps; elles sont alors d'une humeur sombre, taciturne, triste; & il leur échappe de temps en temps des soupirs, des regards lascifs, sur-tout lorsqu'il se présente à elles des hommes, ou que l'on tient quelque propos qui a rapport aux plaisirs de l'amour: le visage s'allume; & si on touche le poulx, on le trouve plus agité.

On observe, en général, que les jeunes personnes sont plus sujettes à la fureur utérine, que celles d'un âge plus avancé.

Les filles brunes, de bonne santé & de forte complexion, y sont plus exposées que les autres.

Cette maladie porte avec elle un caractère honteux; & les femmes & les filles qui en sont attaquées sont presque toujours deshonorées: ce préjugé est pourtant quelquefois fort injuste, sur-tout lorsqu'il arrive que celle qui en est attaquée a toujours mené une vie sage & réglée. Cet accident provient de certaines impressions de la chair, auxquelles il est difficile de commander, & qui deviennent plus fortes que la raison.

Quand la fureur utérine dépend d'une vie licencieuse, & des lectures & des propos obscènes, c'est un mal très-difficile à guérir; néanmoins on y peut réussir, en faisant changer de façon de vivre, & en éloignant tous les objets qui peuvent exciter ces sortes de passions.

Quand cette passion est poussée à ce point, on a beau l'assouvir, on n'y remédie pas: au contraire, le fréquent usage du coït renouvelle encore plus la cha-

leur; & l'inflammation de ces parties augmente l'âcreté des fucs, la tension des fibres, &, par conséquent, la sensibilité.

Quand on voit que cette maladie est la fuite de la vigueur de l'âge, de la plénitude, de la force du tempérament, il faut pour lors avoir recours aux saignées répétées, & à grande dose.

On fera prendre à la malade beaucoup de lavements d'eau de rivière, dans lesquels on fera bouillir une once des quatre semences froides sur chaque pinte.

On fera en même temps des injections dans la matrice avec une infusion de fleurs de nénuphar, dans laquelle on mettra un quart d'eau-de-vie.

Pour tisane, on donnera à la malade une décoction d'agnus-castus, & d'une pincée de tendron de faule dans une pinte d'eau, dans laquelle on ajoutera deux onces de sirop de violette.

Si ces remèdes ne réussissent point, ou aura recours à la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Joubarbe, deux onces.*

De Morelle, une once.

De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann, trente gouttes.

De Teinture de Castoréum, vingt gouttes.

De Laudanum liquide, quinze gouttes.

De Sirop de Nénuphar, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour deux doses, à une heure & demie de distance l'une de l'autre.

On peut substituer à cette potion deux onces d'eau de fleurs d'orange, avec un demi-gros de laudanum liquide.

Pour rendre ces remèdes plus salutaires, on peut employer en même temps l'usage des bains froids, dans lesquels on plongera plus ou moins long-temps la malade, selon ses forces; on la purgera ensuite avec une médecine simple ordinaire.

On lui appliquera, s'il est nécessaire, les sang-sues à l'anus, pour tâcher de produire un écoulement de sang, & dégager la matrice.

Telle est la conduite que l'on doit suivre dans cette

fâcheuse maladie. Si cependant l'accès étoit si violent & la fureur si grande, qu'on n'eût pas le temps d'attendre l'effet des remèdes que nous venons d'indiquer, on pourroit sur le champ donner à la malade la potion suivante, pour calmer l'accident, & pour donner le temps de pratiquer les autres remèdes.

Prenez, *D'Eau de Laitue, deux onces.*

De Nitre, quinze grains.

Quinze Gouttes anodines.

Du Sirop de Nénuphar, une once,

pour prendre en une dose.

Il faut observer de laisser agir ce remède pendant trois ou quatre heures, avant d'avoir recours aux saignées, aux lavements, & à tout ce que nous avons indiqué dans cette maladie.

FURONCLE, f. m. ou **CLOU** : tumeur inflammatoire, dure, douloureuse, d'un rouge vif, tirant sur le pourpre, également ronde, s'élevant en pointe, qui n'excede pas ordinairement la grosseur d'un œuf de pigeon, & qui ne suppure jamais entièrement.

Le furoncle diffère du charbon, en ce que ce dernier reste dur & noir, semblable à une croûte formée dans la chair, tandis que l'autre s'élève en cône, s'enflamme & suppure.

Le furoncle s'annonce ordinairement par tous les signes qui caractérisent l'inflammation, comme la rougeur, la douleur, la tension, la chaleur, les élancements, & par tous les signes qui accompagnent un abcès commençant. *Voyez* ABCÈS.

Le furoncle est plus ou moins dangereux, selon les parties qu'il attaque : il se déclare toujours dans les muscles & dans les parties charnues ; mais quand il a son siège dans le voisinage des nerfs, des tendons, il est beaucoup plus à craindre que par-tout ailleurs.

Les moyens les plus sûrs pour remédier au furoncle, sont ceux qui sont propres à détruire l'inflammation, comme les saignées répétées, les délayants, les lavements, les boissons adoucissantes. *Voyez* INFLAMMATION.

Quand le furoncle n'est pas considérable, & qu'il

n'est point accompagné de grands accidents, il suffit d'une saignée & d'un peu de diete ; après quoi on fera usage de l'emplâtre qui suit :

Prenez, *Des Sommités fleuries & nouvelles de Mélilot, une livre.*

Coupez-les, & pilez-les dans un mortier ; vous les jetterez ensuite dans une livre & cinq onces de graisse de bœuf fondue : faites cuire le tout jusqu'à ce que l'humide soit dissipé ; passez par un linge le tout, exprimez-le fortement, & ajoutez-y

De Résine blanche, deux livres.

De Cire jaune, une livre.

Mêlez le tout exactement, en le laissant chauffer encore sur le feu ; laissez-le refroidir, pour faire un emplâtre.

On fera usage de cet emplâtre, qu'on étendra sur une peau, & que l'on renouvellera une fois par jour.

Si cet emplâtre ne réussit pas, on peut suivre, au sujet du furoncle, la méthode que nous avons tracée dans la cure de l'abcès. *Voyez aussi le Dictionnaire de Chirurgie.*

(G A L)

G A L E, s. f. maladie de la peau, éruption de pustules entre les doigts, aux mains, aux poignets, aux bras, aux jarrets, aux cuisses, aux jambes, & souvent par tout le corps, excepté au visage. Ces pustules sont précédées & accompagnées d'une grande démangeaison.

On distingue deux sortes de gale : la première est appelée *gale canine*, parce que les chiens y sont sujets, ou *seche*, à cause qu'elle suppure peu, & *gratelle*, parce qu'on se grate sans cesse ; la seconde est nommée *grosse gale*, ou *gale humide*, parce qu'elle est plus grosse que la première, & qu'elle suppure davantage.

La cause immédiate de la gale vient de l'introduction d'une humeur âcre & corrosive, qui s'insinue dans les

glandes de la peau, y cause de la démangeaison & de la douleur, & la chaleur que l'on y ressent.

Les causes éloignées sont, les unes extérieures, les autres intérieures. Parmi les premières, on range le contact immédiat d'un galeux, d'une chemise ou du linge qui lui aura servi; c'est pourquoi on voit des gens qui gagnent tous les jours cette maladie, par l'atouchement seul d'un linge qui a servi à quelqu'un infecté de gale. Il faut, par conséquent, éviter de coucher avec des galeux, & d'habiter avec eux, parce que ce levain est très-contagieux. Le mauvais air, la mal-propreté, peuvent aussi engendrer la gale, comme on le voit dans les prisons, & dans les maisons des pauvres gens, qui logent presque les uns sur les autres.

Quant aux causes intérieures éloignées, elles peuvent dépendre de l'âcreté du sang & de la lymphe, occasionnée par des aliments échauffants, par une vie turbulente; quelquefois aussi elle se déclare de pere en fils, & elle devient héréditaire.

La gale humide se reconnoît à de petites pustules enflammées, qui naissent entre les doigts des mains & des pieds, qui sont accompagnées de chaleur & de démangeaison, & qui, quand on les grate, répandent une humeur ichoreuse ou purulente.

La gale sèche est plus rebelle & plus difficile à guérir que la gale humide; elle attaque plus ordinairement les hommes d'un certain âge, que ceux qui sont jeunes.

Le principal objet, dans cette espèce de gale, est d'adoucir, de briser, d'évacuer les sels âcres du sang, & de relâcher le tissu de la peau.

Le premier soin que l'on doit prendre, est de séparer la personne malade des autres avec qui elle est en société, pour rompre la communication; on la mettra ensuite à l'usage de la tisane qui suit:

Prenez, *De la Racine de Patience sauvage, mondée & coupée par morceaux, une once & demie.*

Faites-la bouillir dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

La dose est de trois ou quatre verres tièdes par jour, ce que l'on continuera pendant huit jours; après quoi,

on saignera le malade au bras une ou deux fois, selon le besoin & sa force : on recommencera la tisane, comme ci-dessus, pendant trois autres jours ; après quoi, on purgera le malade avec la médecine qui suit :

Prenez, *De Jalap en poudre, demi-gros.*

De Crème de Tartre, un gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoutez *Une demi-once de Confection Hamec.*

Le lendemain, le malade se mettra à l'usage du bouillon qui suit :

Prenez, *Des Racines de Patience sauvage & de grande Bardane, lavées & coupées par tranches, de chacune une once.*

Faites-les bouillir, avec une demi-livre de rouelle de veau, dans trois chopines d'eau, que vous réduirez à pinte.

Ajoutez, à la dernière demi-heure,

De Cerfeuil, une poignée.

Quand vous retirerez le vase du feu, mettez-y

De Cresson de Fontaine,

De Fumeterre, de chaque une demi-poignée.

Passiez ensuite le tout par un linge avec une légère expression, & partagez-le en deux bouillons, à prendre l'un le matin à jeun, & l'autre sur les cinq heures du soir, faisant fondre dans chacun un gros de sel de Glauber.

Au bout de cinq jours d'usage de ce remède, on se purgera comme ci-dessus ; après quoi, on passera à la poudre qui suit :

Prenez, *De l'Antimoine crud, une demi-once.*

De l'Æthiops minéral, deux gros.

Réduisez le tout en poudre fine ; & mêlez-le exactement : la dose est d'un demi-gros deux fois le jour, dans du pain à chanter, en buvant par dessus un coup de la tisane de patience, que l'on continuera pendant tout le traitement, pour boisson ordinaire.

On aura soin en même temps de frotter le malade, deux fois par jour, avec l'onguent qui suit :

Prenez, *Deux livres de Vieux Oing.*

Une demi-livre de Beurre.

Une demi-once de Vif-Argent.

Battez le tout dans un mortier de marbre , jufqu'à ce que le vif-argent ne paroiffe plus.

Ajoutez-y enfuite

Une demi-once d'Ellébore en poudre ,

Une demi-once d'Euphorbe également en poudre.

Un gros d'Huile de Chenevi.

Mêlez le tout enfemble , pour un onguent.

Il faut observer , avant de fe servir de cet onguent , de faire raser la partie où réside le mal.

On peut auffi avoir recours à l'onguent fuivant :

Prenez , *Une once d'Onguent Rofat.*

Un gros de Précipité blanc.

Mêlez ces deux drogues , & frottez-en les endroits affectés pendant trois ou quatre jours ; on peut auffi faire ufage de la compofition qui fuit :

Prenez , *Une once de Tabac bien menu.*

Faites-le infufer dans une pinte de vin blanc pendant un jour ; vous en frotterez les parties galeufes foir & matin.

On ne doit point tenter tous ces onguents , fans avoir fait précéder les remedes que nous avons indiqués ; & , quand on s'apperçoit que la gale diminue , il faut auffi diminuer l'application des onguents , furtout l'infufion du tabac , qui eft fujette à donner des maux de cœur , des tremblements dans les veines.

Tous les quinze jours on fe purgera , comme nous l'avons dit ci-deffus , en obfervant d'interrompre tous remedes le jour de la purgation.

Le traitement de la gale humide ne varie qu'en très-peu de chofes de celui de la gale fèche ; on commencera , comme nous l'avons dit ci-deffus , par la même tifane , la faignée , les purgations , & on pafiera enfuite aux bols fuivants :

Prenez , *De Fleurs de Soufre , douze grains.*

De Mercure doux , fix grains.

De la Confection Hamec , deux gros.

Incorporez le tout avec fuffifante quantité de poudre des bois fudorifiques , pour prendre un bol le matin à

jeun, à la dose d'un demi-gros, & le soir sur les fix heures un autre de la même grosseur.

En même temps on emploiera l'onguent qui suit :
Prenez, *Du Beurre ou de la Graisse de Porc récente,*
une livre.

De la Céruse, une demi-livre.

Du Mercure sublimé corrosif, demi-once.

On nettoiera la graisse, & on la lavera plusieurs fois dans l'eau : on la fera fondre ensuite par un feu lent, dans un plat de terre vernissé ; puis on mêlera peu à peu la céruse avec le sublimé qu'on aura réduit auparavant en poudre subtile : on agitera l'onguent jusqu'à ce que les ingrédients soient bien unis.

Il faut avoir l'attention, en se servant de cet onguent, de le préparer toujours d'avance, afin de ne pas laisser traîner le sublimé corrosif, qui est un des poisons les plus terribles, & dont il pourroit arriver de grands accidents.

Ceux qui ne voudront point se faire faire des frictions sur la peau, pourront avoir recours à une ceinture de mercure, que l'on prépare de la manière suivante :

Prenez, *Du Mercure crud, une once.*

Six blancs d'Œufs.

Battez le tout dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'il se forme une écume, & que le mercure soit bien divisé : on prend pour lors une ceinture de coton, que l'on trempe dans cette écume ; on la fait sécher, & on la porte sur les reins, jusqu'à ce que la maladie soit guérie.

Au reste, il vaut mieux avoir recours aux frictions que l'on fait sur la partie même affectée, & que l'on modere comme l'on veut ; car ces sortes de ceintures ne réussissent pas toujours, sur-tout en hiver, où le froid supprime la transpiration, & attire le mercure & l'humeur galeuse sur différentes parties du corps.

Quelquefois la gale est si nouvelle, & a fait si peu de progrès, qu'il est inutile d'employer des remèdes aussi longs & aussi suivis que ceux que nous venons d'indiquer : il suffit, en ce cas, de se faire saigner & purger
de

de prendre notre racine de patience, & de se frotter ensuite avec l'onguent qui suit :

Prenez, *Du Sain-doux, six onces.*

Lavez-le plusieurs fois dans du suc de scabieuse.

Ajoutez alors.

De Racines de Patience sauvage, cuites en bouillie, & passées à travers un linge,

De Fleurs de Soufre, de chacune une once.

De l'Onguent populéum, demi-once.

Pilez le soufre dans un mortier, avec la pulpe de la racine de patience, ajoutez-y ensuite le populéum & le sain doux, avec lequel on se frottera plusieurs fois par jour.

On observera de se purger à la suite de ce remède.

Quand la gale se trouve réunie avec quelque vice écrouelleux, scorbutique ou vérolique, il faut associer les remèdes de ces différents maux avec ceux qui sont propres à la gale.

GANGLION, f. m. C'est une tumeur dure, longue ou oblongue, quelquefois inégale, sans douleur, & sans changement de couleur à la peau, mobile sur les côtés, fixe dans un autre sens, & grosse ordinairement comme une olive.

Cette tumeur est une espèce de kyste, qui se forme communément sans qu'il ait précédé aucun accident.

Elle parvient quelquefois à une grosseur considérable, quand on n'a pas travaillé dès le commencement à y remédier ; alors elle devient incommode, en gênant le mouvement de la partie, & le rendant pénible & douloureux.

La cause de cette tumeur est une lympe amassée dans une cellule du tissu qui est entre les tendons & les os du poignet.

Les contusions, les distensions violentes, les coups, les chutes, sont ordinairement les causes occasionnelles de cette maladie.

On conseille dans ces sortes de maux, de comprimer la partie avec une plaque de plomb, bien ferrée sur la tumeur ; on la fait frotter de vis-argent, du côté qui touche la peau.

Quelques personnes conseillent de se servir d'un petit marteau de bois ou d'ivoire, dont on frappe le ganglion à plomb sur une table, en frottant la partie, aussi-tôt après l'opération, avec de l'eau vulnéraire ou de l'eau de lavande.

On peut faire usage avec succès de l'emplâtre qui suit :

Prenez, *De Cire jaune,*

De Résine de Pin, de chacune demi-livre.

De Poix blanche, sept onces.

De Gomme Ammoniaque, dissoute dans le vinaigre scillitique, & épaissie en forme d'emplâtre, huit onces.

Faites fondre le tout au bain-marie, & ajoutez ensuite,
Du Suc dépuré de Ciguë, nouvellement préparé, trois pincées.

Faites cuire le tout à la consistance d'emplâtre, en ajoutant, s'il est nécessaire, une suffisante quantité d'huile de caprier ou d'huile de noix, pour donner plus de consistance à l'emplâtre.

Quand ces sortes de tumeurs sont parvenues à un volume trop considérable pour espérer de les résoudre par les remèdes, & qu'elles commencent à gêner le mouvement des mains, il n'y a point d'autre ressource que de se faire faire l'opération, qui consiste à ouvrir le follicule, & à en faire sortir l'humeur qui est enkystée : il y a plusieurs exemples du succès de cette opération, que l'on ne peut pas révoquer en doute. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

GANGRENE, f. f. C'est un commencement de mortification & de corruption dans les parties molles du corps, accompagnée d'insensibilité, d'une couleur livide, & d'une odeur cadavéreuse qui en exhale.

Lorsque la mortification est entière, on l'appelle *sphacele*. *Voyez SPHACELE.*

On reconnoît la gangrene à l'extinction ou l'abolition parfaite du sentiment, au défaut de chaleur, à la lividité, à la mollesse, au relâchement, & à la corruption de la partie.

La cause prochaine de la gangrene est l'extinction

du principe vital dans les parties qui en sont atteintes.

Les causes éloignées sont les inflammations, l'étranglement, l'infiltration, les contusions & stupéfactions, la morsure des bêtes venimeuses, le froid excessif, la brûlure & la pourriture.

On distingue deux sortes de gangrene; la gangrene sèche, & la gangrene humide.

On reconnoît la gangrene humide au gonflement, à l'engorgement, & aux autres signes que nous avons donnés ci-dessus.

La gangrene sèche n'est accompagnée que de la perte du sentiment, de la lividité de la partie, & n'est caractérisée par aucun gonflement; elle est aussi plus lente dans ses progrès que la gangrene humide.

Tout ce qui peut détruire le mouvement dans une partie, peut y attirer la gangrene; c'est ce que l'on voit arriver après les inflammations, les coups, les contusions, les blessures, les étranglements, les compressions; &, en un mot, toutes les causes qui peuvent gêner ou détruire le mouvement de la circulation.

Quand la gangrene vient à la suite de l'inflammation, & que ni les saignées ni la diète n'ont produit aucun succès, qu'on voit la tumeur s'appaiser, la chaleur s'éteindre, la rougeur s'obscurcir, l'élasticité s'anéantir, les chairs devenir compactes & un peu pâteuses, ce sont les signes de la cessation de l'action organique des vaisseaux engorgés; alors on a recours aux remèdes vifs & actifs, pour rétablir le mouvement du sang.

On fera d'abord des scarifications sur la partie, & on y appliquera ensuite des compresses imbibées dans l'esprit-de-vin camphré; & par dessus on fera usage du cataplasme suivant:

Prenez, *De Graine de Moutarde pulvérisée, deux onces.*

Du Quinquina en poudre, demi-once.

De Fleurs de Camomille Romaine,

De Mélilot, de chaque deux onces.

Faites cuire le tout dans une chopine de vin rouge, pendant un demi-quart d'heure, dans un vaisseau couvert, que vous mettrez ensuite, pendant deux heures,

sur des cendres chaudes ; après quoi , vous ajouterez

De Sel volatil Ammoniac , deux gros.

Vous réduirez le tout sur le feu , jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance du cataplasme , que vous appliquerez sur la partie affectée , & que vous renouvellez deux fois par jour ; après quoi , on fera usage du bol qui suit :

Prenez , *Du Quinquina pulvérisé , un gros & demi.*

Incorporez-le avec une suffisante quantité de sirop d'œillet , & partagez le tout en trois doses , à donner dans la journée , de quatre heures en quatre heures.

Si le cataplasme ci-dessus ne réussit pas , on peut y substituer la fomentation suivante.

Prenez , *De Feuilles de Persicaire douce , deux poignées.*

Faites-les bouillir dans une pinte de gros vin rouge , à la consommation du tiers ; passez ensuite par un linge , avec une forte expression , & trempez dans ce vin des compresses que vous appliquerez chaudement sur la partie gangrenée , les renouvelant de trois heures en trois heures , & si elles sont seches , en les mouillant avec le même vin que nous venons de décrire.

On aura soin de faire avaler au malade , dans le temps qu'on bassinera la plaie , un petit verre chaud de cette même décoction de persicaire.

Quand tous ces secours sont inutiles , il faut faire des scarifications profondes dans la partie malade , & y insinuer des compresses & de la charpie imbibées dans de l'esprit-de-vin camphré , ou toucher les bords des chairs d'une dissolution de mercure dans l'esprit-de-nitre.

Si l'action organique du tissu cellulaire est entièrement éteinte , on ne doit plus espérer de dégorgement par la résolution ; il ne peut se faire que par la suppuration. On doit la hâter par des scarifications qui pénètrent le tissu des parties , & qui soient assez profondes pour emporter facilement ce tissu par lambeaux.

On se servira , en pareil cas , de l'emplâtre suppuratif que nous avons décrit. Voyez EMLATRE.

Lorsqu'on verra que la suppuration commence à s'établir , on ajoutera aux onguents le camphre , l'esprit de térébenthine , &c.

Si la mortification avoit fait des progrès considérables, que toute la partie fût endommagée, & que les remèdes ne produisissent aucun effet, il faudroit nécessairement avoir recours à l'amputation: on peut cependant, dans ces sortes de cas, tenter, avant d'en venir à cette extrémité, une très-forte dose de quinquina en décoction dans de l'eau, comme, par exemple, de mettre une demi-livre de quinquina bouillir dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte, & dont le malade boira un verre toutes les trois heures, en suivant tout ce que nous avons prescrit ci-dessus.

Quand la gangrene est produite par une fièvre maligne qui attaque subitement le principe des nerfs, & qui en détruit l'action, ce que l'on voit arriver dans les fièvres malignes, épidémiques, gangréneuses, dans quelques maux de gorge gangréneux, & dans quelques maladies de cette nature, il faut bien se donner de garde de vouloir remédier à cette gangrene commençante par l'usage des saignées, comme on le voit faire à quelques mauvais praticiens; il faut, au contraire, unir les cordiaux anti-putrides aux purgatifs les plus doux & aux légers diaphorétiques, selon l'indication. *Voyez* FIEVRE MALIGNE, FIEVRE PESTILENTIELLE, ESQUINANCIE GANGRÉNEUSE.

Il est bon d'observer que le quinquina en décoction est le meilleur remède que l'on puisse employer dans tous les cas où il y a disposition à la gangrene; & on ne risque jamais d'en continuer l'usage dans ces sortes de cas, soit par lui-même, soit associé avec les autres remèdes.

La gangrene sèche est celle qui n'est point accompagnée d'engorgement, & qui est suivie d'un dessèchement qui préserve la partie morte de tomber en dissolution putride.

La partie commence à devenir froide; la chaleur cesse avec le jeu des artères; les chairs mortifiées deviennent plus fermes, plus coriaces & plus difficiles à couper que les chairs vives; les malades éprouvent quelquefois un sentiment de chaleur brûlante, quelquefois ils ressentent un froid très-douloureux; il y a

cependant des gangrenes seches qui ne causent aucune douleur.

Les causes qui détruisent l'action des vaisseaux, & qui produisent ensuite la perte de la partie, sont la mauvaise qualité des aliments, comme le bled ergoté, le virus vénérien & le scorbutique, l'épuisement & la caducité.

La gangrene produite par une humeur scorbutique, vérolique, se détruit par les remèdes propres à ces sortes de maladies, conjointement avec ceux que nous venons d'indiquer pour la gangrene.

Dans la gangrene produite par la vieillesse ou l'épuisement, qui est proprement la gangrene sèche des vieillards, il est difficile d'y porter remède; il faut suivre la méthode que nous avons tracée.

On peut mettre le malade à l'usage d'une tisane de quinquina, faite avec deux onces de cette écorce bouillie dans cinq demi-setiers d'eau, réduits à pinte, dans laquelle on ajoutera quinze grains de nitre purifié, demi-once d'eau de fleurs d'orange, & une once & demie de sirop d'œillet, pour prendre un verre toutes les trois heures. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GARGARISME, f. m. remède liquide dont on se sert pour se laver la bouche, la gorge, sans en rien avaler.

On s'en sert pour les maladies de la bouche, des gencives, de la luette, du gosier: en voici plusieurs modèles auxquels on peut avoir recours dans le besoin.

Gargarisme astringent.

Prenez, *D'Ecorce de Chêne, une once.*

D'Alun de Roche, un gros.

Miel Rosat, une once.

Eau commune, une pinte & demie.

Faites bouillir l'eau avec l'écorce de chêne, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à une pinte; faites-y dissoudre pour lors l'alun & le miel.

Ce gargarisme convient dans tous les cas où il y a de la chaleur à la bouche, de la douleur & de l'inflammation, & qu'en outre on veut dissoudre la salive qui

est tenace , & repousser l'engorgement des glandes de la gorge.

Gargarisme rafraîchissant.

Prenez , *De l'orge entier , deux pincées.*
Faites-le bouillir dans trois demi-setiers d'eau commune , que vous réduirez à une chopine.

Coulez le tout , & ajoutez-y

Du Sirop de Mûres , une once & demie.

De Crystal minéral , un gros ,

pour un gargarisme , dont on se servira plusieurs fois le jour. Il convient dans tous les cas où on sent la bouche échauffée , enflammée , & où l'on veut se procurer quelques rafraîchissements.

On peut employer celui-ci dans le commencement des inflammations , & celui qui précède sur la fin.

Gargarisme émollient adoucissant.

Prenez , *De Racine de Guimauve , deux onces.*

Quatre Figes grasses.

D'Eau commune , deux pintes.

Faites bouillir le tout jusqu'à la réduction d'un tiers.

On se sert de ce gargarisme , lorsque la bouche est sèche & brûlante ; on y procure par ce moyen la fraîcheur & l'humidité nécessaire.

Gargarisme détersif.

Prenez , *Des Feuilles de Mauve & de Guimauve , de chaque deux pincées.*

De Miel , une once & demie.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau , pour réduire au tiers ; passez , & ajoutez

De Teinture de Myrrhe , une once.

On emploie ce gargarisme pour nettoyer les ulcères de la bouche & du gosier , quand il se fait quelque suppuration , à la suite d'une inflammation aux différentes parties de la gorge.

Gargarisme répercussif.

Prenez , *De Feuilles de Venche , de Pervenche & de Mille-Feuilles , de chaque deux pincées.*

D'Alun de Roche, un gros.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau; passez; ajoutez

De Sel de Saturne, un gros.

D'Esprit de Vitriol, vingt gouttes.

Sirop de Coings, une once

Mêlez le tout, pour un gargarisme.

Cette composition ne convient que dans le cas où il se fait une vive & subite inflammation, & qu'on craint n'avoir point le temps d'en arrêter les progrès; mais il faut avoir attention, en en faisant usage, de ne point en avaler; car autrement on se feroit beaucoup de tort.

Gargarisme résolutif.

Prenez, *De Fleurs de Sureau & de Camomille, de chaque deux pincées.*

Faites-les bouillir légèrement dans un demi-setier d'eau; passez le tout; ajoutez-y

Du Sel ammoniac, un gros & demi.

De Sirop anti-scorbutique, une once.

Ce gargarisme convient dans les gonflements de glandes, qui viennent de l'épaississement de la salive, & dans les fluxions & les catarrhes lymphatiques.

GELÉE DE VIANDE, s. f. substance animale, réduite en consistance d'une colle claire & transparente.

La gelée des substances animales se tire ordinairement de l'extrémité des parties d'animaux, de volaille & autres viandes qu'on juge convenables.

On fait cuire ces viandes, en les couvrant d'eau de la hauteur d'un pouce ou de deux, jusqu'à ce qu'elles soient défaites & réduites en bouillie; on les exprime; on en coule le suc par l'étamine, ou un linge fort, dans une casserole: on dégraisse ce bouillon soigneusement; on y ajoute du sucre, de la canelle, & un peu d'écorce de citron; on fait encore recuire le tout ensemble; on le bat avec des blancs d'œufs, pour le clarifier; on le passe ensuite par la chauffe, & on le porte dans un lieu frais où il se fige.

On s'en sert, dans les maladies, pour suppléer au bouillon.

Quand on veut en faire usage pour les enfants, il faut le composer avec moitié bœuf & moitié perdrix, pour empêcher qu'il ne s'aigrisse.

GENCIVES, f. f. maladies des gencives. *Voyez* APHTHES, DENT, DENTITION, FLUXION SUR LES DENTS, GERÇURE, GRENOUILLETTE & SCORBUT.

GERÇURE, f. f. état contre-nature, qui arrive aux levres, dans lequel elles se dessèchent & se fondent.

C'est ordinairement l'air extérieur qui, par sa sécheresse, intercepte la respiration & augmente le ressort des fibres des levres, qui occasionne la gerçure des levres.

Cet état est plutôt une incommodité qu'une maladie; on y remédie avec l'onguent qui suit:

Prenez, *D'Onguent Rosat, une once.*

De Nutritum, demi-once.

D'Onguent de Céruse, trois gros.

De Cinabre factice pulvérisé, un gros.

Mêlez le tout pour une pommade, dont on frottera les levres deux fois par jour. On peut aussi se servir de pommade de concombre.

Les enfants sont souvent tourmentés par des gerçures au nez, aux levres & aux mains. Le froid est la principale cause de ces gerçures; leur traitement est fort simple: il suffit de les laver avec du vin chaud, & d'y appliquer quelque liniment adoucissant, comme l'huile d'amandes douces, ou le cérat de Galien.

Les nourrices sont encore sujettes aux gerçures des mamelles: on y remédie par des topiques adoucissants & dessicatifs, comme le beurre, le mucilage de semence de coings, & le miel rosat. Quoique cette maladie soit légère, cependant, à cause de la grande sensibilité de ces parties, & de la succion qui l'augmente encore, on est quelquefois obligé de faire perdre le lait aux nourrices. *Voyez* MALADIES DES NOURRICES, au mot NOURRICE.

GERME, (*faux-germe*) f. m. masse charnue, de la figure d'un gosier de volaille, qui se forme dans la matrice, en conséquence d'une conception défectueuse.

Les femmes le voient ordinairement avant le

deuxieme ou troisieme mois ; lorsqu'elles le gardent plus long-temps , & qu'il excède la grosseur d'un œuf, il prend le nom de *mole*.

Il n'a ni placenta ni cordon ombilical, tout est confondu ensemble.

Cette maladie n'exige pas un traitement différent de celui de l'avortement. Voyez AVORTEMENT, FAUSSE GROSSESSE.

GLAIRE, f. f. Ce terme est employé vulgairement pour désigner une humeur gluante, visqueuse, une sorte de mucosité engendrée dans le corps humain par quelque cause morbifique.

Les glaires se forment ordinairement dans l'estomac, & y occasionnent des pesanteurs, des foiblesses, & plusieurs autres maux.

On reconnoît les glaires dans l'estomac, quand on est sujet à beaucoup de pituite, qu'on a l'estomac froid, paresseux, qu'on se nourrit d'aliments qui tournent facilement en glaires, comme les œufs, la viande des jeunes animaux, comme le veau, l'agneau ; les matieres gluantes, végétales, comme le pain, le riz, l'orge, &c. On reconnoît aussi la présence des glaires dans l'estomac, à des maux de cœur fréquents & des envies de vomir, à des vents, & sur-tout aux matieres excrémentitielles que l'on rend, qui sont ordinairement chargées de glaires.

Nous avons traité de cette maladie à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC, dans lequel nous avons conseillé l'usage du sirop anti-scorbutique dans l'eau, continué pendant quelques jours ; après quoi, on peut purger le malade avec la potion qui suit :

Prenez, *De Miel, deux onces,*
que vous ferez bouillir dans un demi-setier d'eau.

Dissolvez-y

De la Manne, deux onces.

Passiez la liqueur par un linge, & ajoutez-y

De Sel végétal, un gros.

Du Kermès minéral, deux grains,

pour une potion, à prendre tiede en une dose le matin à jeun ; après, on passera aux pilules suivantes :

Prenez , *De l'Aloès hépatique , une demi-once.*

De la Gomme Ammoniaque , une once.

Dissolvez le tout dans le vinaigre scillitique, en le réduisant en consistance de pâte solide,

Ajoutez-y ensuite

Du Tartre vitriolé , deux gros.

De la Gomme-Gutte pulvérisée , un demi-gros.

Formez du tout des pilules de six grains chacune, dont la dose sera depuis deux pilules jusqu'à quatre, selon le besoin, avant de se coucher, & deux heures après son souper : on observera de les réitérer, si la maladie l'exige.

Au reste, on trouvera à l'article Foiblesse d'Estomac occasionnée par le relâchement, des remèdes contre les matieres glaireuses. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

GLAIRE DES REINS & DE LA VESSIE. Quand les glaires se sont amassées dans l'estomac à une certaine quantité, elles passent bientôt dans le sang, & elles causent différents ravages, selon les parties qu'elles attaquent; mais c'est sur-tout aux reins & à la vessie qu'elles s'attachent.

On reconnoît la présence des glaires dans les reins, ou dans la vessie, à une chaleur extraordinaire dans la partie, à une difficulté d'uriner, qui oblige l'urine à sortir goutte à goutte, à la présence des matieres glaireuses dans les urines, aux douleurs vives que l'on ressent à ces parties, sans aucune marque d'inflammation ni de fièvre.

Pour lors on commencera par faire prendre au malade un lavement avec du son, de la graine de lin & du beurre frais; immédiatement après, on le mettra à l'usage d'une tisane faite avec une pincée de turquette & autant de pariétaire. Au bout de quelques jours, on purgera ensuite le malade avec la médecine que nous avons décrite ci-dessus à l'article GLAIRES DE L'ESTOMAC; après quoi, il fera usage des pilules de savon, composées avec une once de savon, deux gros de farine de lin, mêlés & battus ensemble dans un mortier de marbre, avec suffisante quantité de gomme adraganth, pour faire des pilules de six grains, dont on

prendra une toutes les trois heures, en buvant par dessus un grand verre d'eau seconde de chaux tiede.

GLAUCOME, f. m. maladie des yeux, altération du crySTALLIN, qui devient opaque & de couleur azurée, ou de verd de mer, ensuite grisâtre ou blanchâtre.

Quand cette maladie commence, on s'imagine voir les objets au travers d'un nuage ou d'une fumée: lorsqu'elle est entièrement formée, on ne voit plus rien.

Comme on ne s'apperçoit point de cette maladie dans le commencement, parce que les progrès en sont trop insensibles, il est presque impossible d'y porter remede. Ceux que l'on emploie à l'extérieur & à l'intérieur deviennent presque toujours inutiles.

Quelques auteurs prétendent que cette maladie consiste dans un vice du corps vitré, qui est devenu opaque, de transparent qu'il est naturellement.

Ce sentiment vrai ou faux ne rend point la cure de cette maladie plus facile: on pourroit seulement avoir recours à l'extraction du crySTALLIN. *Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

GOÎTRE, f. m. C'est une grosse tumeur, ordinairement ronde, qui croît à la gorge, entre la peau & la trachée-artère; elle est indolente, mobile, & sans changement.

Cette tumeur renferme, ainsi que les autres de cette nature, tantôt des chairs fongueuses, tantôt une matière que l'on compare au suif, au miel & à la bouillie. On la distingue des tumeurs écrouelleuses, par l'examen du malade, de son tempérament, par la mollesse de la tumeur qui est moins résistante que les tumeurs scrophuleuses, par le peu d'effet que font les remedes, & par le peu de variété qui arrive à ces sortes de tumeurs.

On reconnoît le goître à la place qu'il occupe; on voit les habitants des Alpes & des Pyrénées porter des tumeurs de cette nature, qui deviennent monstrueuses pour la grosseur.

Le goître dépend du relâchement particulier du tissu cellulaire, & d'un épaisissement de la lymphe.

Plusieurs causes peuvent produire cette incommo-

dité, comme les neiges fondues, le grand usage des boiffons à la glace, des acides, & une disposition particuliere aux humeurs froides.

Quelquefois il se forme des goîtres subitement, par quelque effort violent, occasionné par la colere, ou par l'accouchement dans les femmes; mais celui-ci se guérit rarement.

Il y a différentes especes de goîtres: souvent cette maladie consiste dans le gonflement & un engorgement des glandes du cou; quelquefois la tumeur est enkystée, & contient une matiere plus ou moins épaisse, qui ressemble, par sa consistance, à du miel ou à du suif: dans d'autres personnes, la tumeur présente une masse charnue, sans être squirrheuse.

Lorsque la tumeur est enkystée, & que l'on sent une fluctuation obscure, il faut appliquer dessus des émollients & des maturatifs, pour favoriser la dissolution parfaite de l'humeur; après quoi, on pourra en faire l'ouverture. *Voyez ABCÈS.*

Si le goître est absolument dur, sans aucune fluctuation, il faut avoir recours aux remedes intérieurs que nous avons indiqués à l'article Ecrouelles: (*voyez ECROUELLES;*) & appliquer dessus un emplâtre de diabotanium.

On peut aussi faire usage d'un caustique composé avec un gros de beurre d'antimoine, mêlé & battu avec une once de diachylon gommé; on en applique sur le milieu de la tumeur, & on le renouvelle tous les jours jusqu'à ce que l'escarre soit formée; on continue ainsi, ayant soin d'observer d'adoucir le caustique, ou d'en augmenter la force, selon le besoin; ce que l'on peut faire, en ajoutant ou diminuant la dose de l'emplâtre diachylon.

Nonobstant l'usage de ce caustique, on peut prendre à l'intérieur la composition qui suit:

Prenez, *De Fleurs de Camomille, séchées & pulvérisées, une demi-once.*

Du Safran de Mars apéritif, un gros.

De Mercure doux, six grains.

De Miel de Narbonne, deux onces.

Mêlez le tout ensemble, & prenez-en une petite cuillerée à bouche le matin à jeun, & autant en vous couchant, en laissant fondre le tout dans votre bouche.

On peut aussi employer le remède qui suit :

Pr. *De Polypode de Chêne en poudre, quarante grains.*

Mettez cette poudre dans un petit verre de vin rouge, & prenez-en matin & soir, pendant un mois.

Lorsque le remède aura commencé à produire quelque effet, on frottera la partie, deux fois par jour, avec la composition qui suit :

Prenez, *Des Boutons de Roses rouges, avec les grains qui y sont renfermés.*

Des Fleurs de Grenadier,

D'Alun de Roche, de chaque une once.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre blanc, pour réduire à moitié.

Ajoutez ensuite

De Sumac bien battu & bien fleuri, une once.

Faites bouillir le tout, jusqu'à ce que le vinaigre soit consommé. Passez & exprimez fortement à travers d'un gros linge, & servez-vous de la liqueur que vous exprimerez, mêlée avec partie égale de diachylon, pour appliquer sur la partie plusieurs fois par jour.

GONFLEMENT D'ESTOMAC. C'est une indisposition à laquelle sont sujets ceux qui ont l'estomac délicat & foible, quand ils ont mangé, ou long-temps après la digestion.

Ce sont les glaires & le reste des aliments de l'estomac qui entrent en fermentation, & qui produisent dans l'estomac le sentiment de gonflement que l'on ressent.

Il est rare que cette incommodité se trouve seule ; elle est presque toujours accompagnée des autres symptômes qui caractérisent la foiblesse d'estomac : c'est pourquoi on doit suivre, en ce cas, la méthode que nous avons tracée à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC causée par le relâchement.

On doit avoir attention, quand on est sujet à ces sortes de maux, de ne point faire usage, le matin, de boissons abondantes, tièdes, capables de relâcher l'estomac, & de produire ces sortes de gonflement.

Quand ce symptôme n'est point accompagné d'une foiblesse marquée de la part de l'estomac, on peut y remédier par l'usage du vin suivant :

Prenez, *Des Racines naissantes d'Aunée, ratissées & coupées par tranches, deux onces.*

De Sommités d' Absinthe, une demi-poignée.

De Quinquina en poudre, demi-once.

Mettez macérer le tout à froid, pendant quinze jours, dans une pinte & demie de bon vin rouge, le vaisseau étant bien fermé, ou pendant vingt-quatre heures sur un bain de sable. Passez le tout; la dose est d'une ou deux cuillerées après le repas, en continuant pendant un mois.

Au reste, il est bien rare que le gonflement de l'estomac ne soit accompagné de quelqu'autre vice, comme rapport, aigreur, pesanteur, caractérisant plus particulièrement la foiblesse de l'estomac; c'est pourquoi il est peu d'occasions où l'on n'ait besoin de faire usage du vin ci-dessus, sans avoir fait précéder auparavant les remèdes indiqués dans la Foiblesse d'Estomac causée par le relâchement.

GONFLEMENT DES ARTICULATIONS. Voyez ANCHYLOSE, GOUTTE, FLUXION, DÉPÔT, ABCÈS, TUMEUR, & le Dictionnaire de Chirurgie.

GONORRHÉE, s. f. flux ou écoulement involontaire de semence, sans érection ni plaisir.

On distingue la gonorrhée en bénigne ou simple, & en maligne ou virulente.

La simple est dans les hommes un écoulement d'humeur féminale & lymphatique, qui se fait involontairement par l'uretre, sans cuisson, sans tension, sans douleur & sans plaisir.

Dans les femmes, la gonorrhée simple ne diffère point des fleurs-blanches. Voyez FLEURS-BLANCHES.

La gonorrhée virulente est un écoulement d'humeur purulente, visqueuse, blanchâtre, verdâtre ou jaunâtre, par les parties naturelles de l'un & de l'autre sexe, contracté par un commerce impur; ce qui lui a fait donner le nom de *chaude-pisse*. Voyez CHAUDE-PISSE.

Nous ne donnerons point ici le traitement de la

gonorrhée virulente : on peut consulter ce que nous en avons dit à l'article CHAUDE-PISSE.

A l'égard de la gonorrhée simple ou sans virus , elle est causée quelquefois par des exercices violents , par l'usage immodéré des aliments chauds , & sur-tout des liqueurs fermentées , comme le vin , la biere & le cidre.

Cette espece d'écoulement se guérit ordinairement par le repos , la tranquillité , la cessation de tous les exercices violents , des aliments & des boissons échauffantes.

Si cependant la maladie ne s'arrêtoit point d'elle-même , par ce que nous venons de dire , il faudroit avoir recours aux remedes suivans.

On commencera par faire saigner le malade au bras , s'il est d'un tempérament fort , & s'il est encore jeune ; on le mettra ensuite à l'usage de la liqueur qui suit :

Prenez , *De la poudre de Menthe ,*
De Laurier ,
D'Iris , de chaque une once.

De la Graine de Lin ,
De la Semence de Laitue , de chacune six gros.
De la Térébenthine de Venise , quatre onces.
De Vin blanc , cinq demi-setiers.

Laissez digérer le tout pendant vingt-quatre heures , & & distillez-le ensuite au bain-marie.

On prend deux cuillerées de cette liqueur tous les matins à jeun , dans un demi-verre d'eau , après s'être purgé avec une eau de casse , & avoir pris pendant trois jours une tisane faite avec une once de racine de grande consoude , une petite pincée de vulnéraire Suisse , que l'on fera infuser dans une chopine d'eau , en y plongeant plusieurs fois un fer rougi au feu.

Cette dernière boisson doit suivre la saignée , & précéder la médecine ; après quoi , on ne court aucun risque de faire usage de la liqueur que nous avons décrite ci-dessus.

Au bout de l'usage de ce remede que l'on continuera pendant trois semaines , si l'écoulement n'est point arrêté , on pourra faire une injection avec de l'eau de plantain

plantain & de grande consoude, dans laquelle on ajoutera quelques gouttes d'esprit de vitriol.

Mais, en faisant tous ces remèdes, il faut faire bien attention auparavant à la nature de la gonorrhée; car, si elle étoit virulente, ce que l'on connoît aux signes indiqués à l'article CHAUDE-PISSE, on risqueroit beaucoup de faire ce que nous venons de prescrire; ainsi le premier soin que l'on doit avoir, c'est de s'assurer si la gonorrhée n'est pas accompagnée d'une espèce de virus, auquel cas, on ne risque rien de ce que nous venons d'indiquer.

GOUT DÉPRAVÉ. Voyez MAUVAIS GOUT A LA BOUCHE.

GOUTTE, s. f. maladie des jointures, douleur violente dans les articles, le plus souvent sans fièvre, ordinairement accompagnée de rougeur & de tumeur, quelquefois sans l'une & sans l'autre.

La goutte prend différents noms, suivant les parties qu'elle occupe : celle des pieds se nomme *podagre* ; celle des hanches, *sciatique* ; celle des mains, *chiragre*. On appelle *goutte nouée*, celle qui est accompagnée de nœuds dans les jointures, remplie d'une matière gypseuse, semblable à de la craie ou à de l'amydon : celle dont l'humeur reflue dans la masse du sang, & se jette sur toutes autres parties que les articulations, & surtout dans les parties nobles, est nommée *goutte remontée*.

On reconnoît la goutte à une douleur vive & presque toujours brûlante dans les articulations, qui commence par attaquer la jointure du gros doigt du pied, quelquefois le talon ou la cheville, quelquefois aussi quelque une des articulations des doigts de la main. On sent, au bout de vingt-quatre heures, un peu de gonflement, de la rougeur à la peau, de l'élévation & de l'engorgement dans les veines, une chaleur, & quelquefois un feu semblable à celui d'un tison embrasé, enfin une impuissance au mouvement & une imbécillité des forces, qui rendent la partie attaquée incapable d'aucun exercice.

Outre la douleur excessive que l'on ressent, le malade

est encore sujet à des inquiétudes, des insomnies, de légers frissons, des mouvements de fièvre, de petites sueurs, au dégoût des aliments.

Il est cependant bon d'observer que, quelque vives que soient ces douleurs, il ne survient point de convulsion ni de mouvement convulsif, & que l'inflammation ne tourne jamais en suppuration dans cette maladie.

Quand la goutte se déclare, il n'y a point encore de gonflement : quelque temps après, il commence à paroître ; ce qui fait diminuer la douleur. Quand le gonflement commence à se dissiper, la douleur disparaît ; il ne reste plus qu'une démangeaison à la peau, dont l'épiderme jaunit peu à peu, se sèche, tombe par lambeaux ; & la partie reprend son état ordinaire, à la réserve qu'elle conserve pendant assez long-temps une couleur violette ou bleue, semblable à la meurtrissure : quelquefois aussi la partie reste œdémateuse.

La goutte peut se déclarer dans tous les endroits où il y a des jointures & des articulations ; mais communément elle se borne aux pieds & aux mains.

Quand la goutte est récente, & qu'elle est d'un bon caractère, elle ne laisse après l'accès aucun mauvais reste : en vieillissant, ou lorsqu'elle est d'une mauvaise qualité, elle laisse sur les parties qu'elle attaque, des dépôts tartareux, pierreux, qui usent peu à peu la peau, l'enflamment & la percent ; elle contourne aussi les os, les déplace, les détruit, & fait naître différentes difformités.

La goutte est une maladie qui prend par accès, & qui se déclare ordinairement dans l'hiver, le printemps & l'automne.

Quoique la goutte ait son siège principal dans les articulations, elle attaque cependant les autres parties du corps ; on la voit quelquefois se jeter sur tous les viscères, & quitter plus ou moins rapidement les extrémités où elle étoit fixée : on l'appelle dans ce cas *goutte remontée*, ou *goutte irrégulière*.

On distingue la goutte en héréditaire ou en accidentelle. La goutte héréditaire est celle qui nous est trans-

mise de nos parents, & qui se répand de pere en fils ; celle qui est accidentelle , dépend de plusieurs causes particulieres au tempérament , à l'âge & aux circonstances.

Les causes prochaines de la goutte viennent de l'épaississement de la lymphe & de la synovie , qui sert à adoucir le jeu des ligaments & des articulations : sans doute c'est une matiere âcre , peut-être même acide , extrêmement subtile , qui fixe cette lymphe , & produit tous les symptômes qui accompagnent la goutte.

On regarde , en général , comme causes éloignées de la goutte, tous les excès , comme l'usage immodéré du vin, des femmes , la bonne chere ; un air épais & grossier , une alternative de chaud & de froid , le défaut d'exercice ; les liqueurs échauffantes , comme le café ; le grand usage des vins acides , du vinaigre , de l'eau chaude , le chagrin , les passions vives , l'épuisement , la foiblesse d'estomac , & tout ce qui peut épaisir la lymphe , & rendre les sels âcres & irritants.

Cette maladie est bien différente des autres qui attaquent le corps humain : bien loin de chercher à y porter remede , il ne faut souvent l'attendre que de la maladie même , faute d'en connoître bien la nature & les remedes.

Le plus sûr est donc de souffrir , parce que cette douleur n'est presque jamais suivie d'aucun fâcheux accident ; au lieu que la plupart des moyens qu'on emploie pour l'adoucir , la prolongent le plus souvent , la font déposer , & quelquefois remonter. Nous sentons combien ce précepte est difficile à mettre en exécution ; la douleur peut d'ailleurs vaincre toute patience & toute fermeté.

Goutte inflammatoire.

Lorsque l'accès de la goutte est accompagné de fièvre , & que les douleurs sont très-vives , que le tempérament est sanguin , jeune & pléthorique , on peut pratiquer une ou deux saignées dans le besoin , mettre le malade à une tisane légère , faite avec du petit-lait clarifié , dans lequel on ajoute un demi-gros de sel sé-

datif par pinte ; du reste , l'on traite ces accès comme une inflammation , sur-tout lorsqu'il y a rougeur , gonflement , chaleur & tension à la partie. Rien ne convient mieux , en ce cas , que l'application des sangsues sur la partie enflammée : en moins de vingt-quatre heures , elles produisent un effet merveilleux.

A l'égard des remedes extérieurs , quand la douleur est vive , on peut se servir du lait chaud qu'on applique avec des compresses ; d'un cataplasme avec le lait , les farines d'orge , l'avoine & la mie de pain blanc , bouillies ensemble , la pulpe d'oignon de lis cuit sous la cendre.

On peut faire usage du remede suivant , quand l'inflammation , ou plutôt les douleurs sont dissipées.

Prenez , *Du Savon de Venise , deux onces.*

Du Camphre , deux gros.

De l'Opium , demi-gros.

De Safran , vingt-quatre grains.

De l'Esprit-de-Vin , une livre.

On fera dissoudre le tout dans la liqueur , & on y trempera des flanelles que l'on appliquera à plusieurs reprises , selon le besoin.

Autre Recette pour le même mal.

Prenez , *Du Savon d'Alicante , une once.*

De l'Opium , demi-once.

De Camphre , six gros.

De l'Esprit-de-Vin bien déphlegmé , dix-huit onces.

Mettez le tout en digestion au feu de sable , jour & nuit , pendant dix jours de suite. Passez la liqueur ; trempez-y des linges que vous appliquerez sur les parties affectées dans les douleurs de goutte , & que vous renouvellerez de quatre heures en quatre heures.

On peut aussi en faire prendre depuis vingt jusqu'à trente gouttes par la bouche , dans une cuillerée de vin.

Quand la douleur subsiste , malgré ces remedes , & que la fièvre se soutient avec force , il faut continuer l'usage des saignées : on seconde leur effet par les boisons de petit-lait , par les lavements émollients , avec

le son, la graine de lin, la pariétaire & le bouillon-blanc, & par le moyen des juleps anodins, tel que le suivant :

Prenez, *D'Eau de Nénuphar*, quatre onces.

De Teinture de Castoréum, trente gouttes.

De Liqueur minérale anodine d'Hoffmann,
trente gouttes.

Du Sirop Diacode, demi-once.

Faites une potion pour prendre en deux doses, à deux heures de distance l'une de l'autre.

La situation du membre souffrant est plus essentielle qu'on ne pense, pour diminuer l'excès de la douleur; il doit être élevé autant qu'il est possible, débarrassé du poids des couvertures, & souvent de la chaleur du lit, qui contribue si fort, sur-tout pendant la nuit, à augmenter celle qui existe déjà, & à irriter la douleur, au point de ne laisser prendre aucun repos au malade.

Quand, par le moyen des saignées & des délayants, on est venu à bout de calmer les premiers effets de la goutte, on peut alors employer les remèdes propres à la résoudre; tel est l'emplâtre suivant:

Prenez, *De l'Huile Rosat*, une livre.

Quand elle sera chaude, délayez-y

Du Savon blanc, quatre onces.

Ensuite ajoutez-y

De la Céruse,

Du Minium en poudre, de chaque quatre onces.

Cuisez le tout lentement, en remuant toujours avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'un emplâtre; alors, après l'avoir laissé un peu refroidir, en remuant toujours, mêlez-y une once de camphre.

On renouvellera deux fois par jour l'usage de cet emplâtre sur la partie.

On se sert, dans le même cas, d'une topique composé

De Fleurs seches de Sureau & de Camomille,
de chaque deux poignées,

bouillies dans un demi-setier de vinaigre, avec une demi-poignée de sel commun. Cette espèce de cataplasme appliqué sur la partie excite la transpiration,

& abrege la durée de l'accès. On le renouvelle trois fois par jour.

On peut aussi appliquer avec utilité le baume de soufre térébenthiné, la térébenthine elle-même sur des étoupes que l'on renouvelle pareillement plusieurs fois dans le jour.

On peut donner en même temps au malade la poudre suivante :

Prenez , *De Chamædris ,*

De Chamæpitis ,

De Fleurs de grande & de petite Centaurée ,

De Racines d'Aristoloché longue & de Gentiane , de chacune partie égale.

Vous réduirez tout en poudre subtile, pour en prendre un gros tous les matins dans un verre d'eau.

Il est bien essentiel d'observer de ne jamais appliquer sur les parties gouteuses, de compositions huileuses ni graisseuses, qui bouchent les pores de la peau, & arrêtent l'évacuation de l'humeur gouteuse, à moins qu'elles ne soient animées par quelques poudres ou quelques médicaments pénétrants & aromatiques.

On doit également faire attention de ne jamais faire usage des topiques résolutifs, quand la goutte est accompagnée de fièvre & d'une vive douleur, avant d'avoir employé auparavant les cataplasmes anodins & adoucissants.

Après avoir parlé de la goutte accompagnée des symptômes de l'inflammation & de la fièvre, il nous reste à traiter de celle qui s'annonce par accès réglés, sans aucune marque de fièvre.

Goutte périodique.

On peut, dans ce cas, appliquer sur le champ les cataplasmes que nous avons indiqués ci-dessus ; & , après avoir ordonné le petit-lait & les lavements adoucissants pendant un ou deux jours, passer à une tisane faite avec une pincée de feuilles de germandrée dans une chopine d'eau, dont on prendra cinq ou six verres par jour.

Il faut mettre ensuite le malade à l'usage du lait pour

toute nourriture, afin de tempérer l'âcreté du sang, & de rétablir la fluidité dans la lymphe. On peut continuer en même temps la poudre que nous avons décrite ci-dessus, prise dans un verre de vin.

On ne doit point songer à purger le malade dans la goutte, à moins que la violence de l'accès ne soit bien tombée, & qu'il n'y ait plus de douleur; auquel cas, on peut faire usage de la médecine qui suit:

Prenez, *De Salsepareille, de Squine & de Racine d'Iris de Florence, de chaque une once.*

De Follicules de Séné, une demi-once.

De Sel de Glauber, trois gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines d'eau, pour réduire à pinte; ajoutez-y pour lors

Deux gros d'Anis,

Deux onces de Manne.

Laissez infuser le tout pendant demi-heure sur les cendres chaudes; passez la liqueur.

On en donnera deux verres le matin, à une heure & demie de distance l'un de l'autre, pendant trois jours, en mettant un jour d'intervalle, pendant lequel on fera prendre au malade son infusion de german-drée & sa poudre dans le vin, comme ci-dessus.

On observera de continuer pendant quelque temps cette infusion, & de se purger dans le mois avec la médecine ci-dessus.

On ne doit point perdre de vue, que le régime de vie doit être sévère: pendant l'accès, on doit se tenir au lait pour toute nourriture, & ne se permettre que quelques poissons de mer sur le gril, sans beurre ni assaisonnement.

Quand l'accès est passé, on peut se mettre à son train de vie ordinaire; mais il faut manger peu & souvent, éviter les ragoûts, la pâtisserie, le sel, les légumes, & se tenir toujours au gras.

Quelquefois la goutte, après l'accès, devient anormale, c'est-à-dire qu'elle ne se fixe sur aucune partie; qu'elle attaque tantôt l'une, tantôt l'autre, & qu'elle n'a aucune place déterminée. On peut faire usage, en ce cas, du remède suivant:

Prenez, *De Tendrons de Sapin*, trois poignées.
Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure dans une pinte & demie d'eau, & une chopine de vin blanc, dont vous ferez prendre deux verres par jour, le matin à jeun. Il faut continuer ce remède pendant quinze jours ou trois semaines.

La poudre suivante réussit très-bien pour exterminer & détruire le levain de la goutte.

Prenez, *De Racines de Gentiane*,
De Rapontic,
D'Aristoloché ronde, de chaque
demi-once.

De Feuilles de Chamædris,
De Chamæpitis, de chaque deux
pincées.

Des Sommités de petite Centaurée, trois pincées.

De Safran de Mars apéritif, une once.

De Sel d'Absinthe, trois gros.

De Sel de Quinquina, deux gros.

Pilez les feuilles & les racines séchées, & réduisez-les en poudre, que vous mêlerez avec le reste, que vous aurez pareillement réduit en poudre, pour prendre un demi-gros le matin à jeun, & un autre sur les fix heures du soir, en observant de se purger tous les quinze jours, avec les pilules qui suivent:

Prenez, *De la Gomme-Gutte*, demi-gros.

De la Poudre de Jalap,

De Diagrede, de chaque un
scrupule.

De l'Arcanum duplicatum, trois gros.

De Sel de Quinquina, deux gros.

Mêlez le tout, après l'avoir mis en poudre avec suffisante quantité de savon de Venise, préparé avec la gomme adraganth dissoute dans l'eau, pour faire des pilules de six grains chaque: le malade prendra depuis quatre jusqu'à huit pilules par jour, selon ses forces, pendant un mois.

On recommande beaucoup la boisson qui suit, pour préserver des rechutes de cette cruelle maladie.

Recette d'une Boisson propre à procurer une bonne digestion & un bon chyle : elle diminue aussi & rend moins fréquents les accès de Goutte & de Migraine.

Faites faire un tonneau neuf, qui contienne environ soixante-quatre pintes ; laissez-le , pendant trois ou quatre jours , rempli d'eau , pour ôter le goût & la couleur du bois. Videz-le , & le remplissez d'eau de rivière , y laissant l'espace pour les ingrédients suivants , & pour qu'ils puissent fermenter sans répandre.

1° Jetez-y quatre livres de graines de genievre , choisies , mûres , & concassées dans un mortier ;

2° Les écorces de trois citrons ;

3° Une poignée d'orge mondée , que vous aurez lavée dans de l'eau chaude ;

4° Un pain de seigle pur de trois livres , pris sortant du four , rompu , & jetté tout chaud dans le tonneau : c'est pourquoi il faut que le bondon soit un peu plus large.

Vous laisserez fermenter le tout pendant trois semaines ; & l'hiver , il faut que ce tonneau soit dans un lieu chaud : c'est la saison la plus propre pour faire cette boisson , la graine de genievre étant plus fraîche.

Ces trois semaines étant expirées , vous le tirerez en bouteille bien bouchées , que vous mettrez couchées dans la cave , afin que la fleur ne s'y mette pas.

Vous en pourrez boire à vos repas & hors vos repas , cela n'empêche pas de boire du vin.

Goutte remontée , sans inflammation.

A l'égard de la goutte remontée , où les forces vitales , trop affoiblies par l'âge ou par toute autre cause , ne peuvent plus pousser le levain de la goutte , il n'y a d'autre ressource pour y remédier , que d'employer les cordiaux , tels que les bons vins vieux , la thériaque vieille , à la dose d'un demi-gros tous les soirs.

On peut aussi , dans ce cas , employer la potion suivante :

Prenez, *D'Infusion de Camomille,*
De petite Centaurée,
De Chamædris, une chopine.

D'Eau de Fleurs d'Orange, une once.

De Confection Alkermès, deux gros.

De Kermès minéral, trois grains.

De Sirop d'Œillet, une once & demie,

pour prendre un verre toutes les quatre heures, pendant huit jours.

Il faut aussi en même temps avoir recours aux aliments nourrissants, faire de l'exercice, respirer un air pur & ferein, & donner de la force & de l'activité à ses humeurs.

Goutte remontée, avec inflammation.

Quand la goutte remontée est accompagnée de fièvre, d'étouffements, de douleurs, de maux de tête violents, en un mot, des symptômes de l'inflammation, le traitement en est fort critique.

Il est certain que les acides qui se présentent, exigent les saignées & les délayants; mais l'humeur goutteuse, par ces remèdes, devient plus rebelle, & se fixe encore plus sur les parties nobles qu'elle attaque.

Le plus sûr moyen est de faire faire une ou deux saignées fort brusques, & d'appliquer en même temps, sur la partie anciennement attaquée de la goutte, des emplâtres propres à l'y attirer, comme la poix de Bourgogne, l'emplâtre vésicatoire, & sur-tout le cataplasme qui suit:

Prenez, *De la Racine de Raifort sauvage,*

De l'Ail,

Des Sommités de Rhue,

De la Fiente de Pigeon, de chaque une once.

Pilez tout dans un mortier, en l'arrosant de vinaigre.

Ajoutez-y sur la fin,

De bonne Moutarde à manger, trois onces.

Faites du tout un cataplasme à appliquer sur la plante des pieds, que l'on renouvellera lorsqu'il sera sec.

Si on manque de moutarde préparée, on prendra deux onces de vieux levain & une once de graine de

moutarde : on pilera la graine de moutarde , en l'arrofant de vinaigre ; on y ajoutera le levain , & on achèvera le cataplasme , comme il est dit ci-dessus.

Cette méthode est la seule que l'on doive suivre dans les cas de goutte remontée , avec inflammation ; car , si l'on se borneroit aux saignées & aux délayants , & qu'on se contentât de cette méthode , comme on fait dans les autres inflammations , on précipiteroit la mort du malade.

Comme ces fortes d'attaques de goutte remontée sont très-vives , & qu'il faut donner du secours promptement , on ne sçauroit employer trop de moyens pour y réussir. L'usage des bains chauds , qui dilatent subitement les vaisseaux de la peau , & attirent avec force l'humeur de la goutte , peut être d'une très-grande efficacité ; on peut les employer en demi-bain , quand le mal est sur les parties supérieures , quand on veut l'attirer aux pieds : il faut , au contraire , avoir recours aux bains entiers , quand tous les viscères sont attaqués à la fois.

GOUTTE-CRAMPE, espece de convulsion dans les doigts des mains ou des pieds , dans les bras , les jarrêts , les jambes , qui les fait retirer ou étendre subitement avec beaucoup de violence & de douleur , mais qui dure peu.

Cette maladie se guérit avec des frictions légères , faites avec des flanelles chaudes , ou de la laine grosse , chargée de populéum ou de baume tranquille.

Ordinairement on n'a pas besoin d'autre secours que du frottement. *Voyez* CRAMPE.

GOUTTE-ROSE. C'est une espece de maladie de la peau , accompagnée de pustules , de démangeaison & de difformité.

Cette maladie commence par des taches rouges , chargées de pustules , de tubercules de couleur de feu , répandues sur le visage , & particulièrement sur le nez & les joues.

Quelquefois la rougeur est si étendue & si vive , que l'on appelle cette maladie *couperose* , & qu'un visage chargé de boutons de cette espece , s'appelle *couperosé*.

Ces tubercules sont quelquefois si nombreux , si

gros, & la peau du visage, & sur-tout du nez, en est si hérissée, qu'ils en rendent la surface très-inegale & fort tuméfiée. Ceux mêmes qui en sont affectés, en deviennent défigurés & méconnoissables.

Cette maladie vient de l'épaississement de la lymphe & de l'âcreté des sels, qui produisent des engorgements & de légères inflammations dans les vaisseaux capillaires.

Les excès du vin & des liqueurs spiritueuses sont ordinairement les causes éloignées de cette affection. On voit cependant quelquefois des personnes très-sobres qui en sont attaquées, sur-tout celles qui ont un sang échauffé, bilieux, âcre.

Quand la goutte-rose est au premier degré, elle peut être guérie par les remèdes internes, & par un régime convenable.

A l'égard des remèdes, ils doivent être tempérants, rafraîchissants & adoucissants : on peut suivre la même méthode que nous avons tracée pour la DARTRE, l'ERYSIPELE, la GALE. *Voyez ces différents articles.*

Pour ce qui concerne le régime, il est des plus essentiels dans le traitement de cette maladie : il faut éviter les aliments échauffants, les ragoûts, le sel & les autres nourritures indigestes, & s'en tenir aux bouillons, aux potages, aux viandes bouillies & rôties, & aux crêmes du riz. Il est à propos en même temps d'abandonner l'usage du vin & les liqueurs spiritueuses, comme la source directe de cette maladie.

Il est pourtant bon d'observer qu'on ne doit pas passer rapidement d'un régime chaud à un régime rafraîchissant, parce qu'il pourroit causer de grands dommages à l'économie animale : ainsi on pourroit, pendant quelque temps, permettre du vin coupé avec de l'eau, de la petite bière, & accoutumer la nature, par degrés, à se priver totalement des liqueurs fermentées.

Quant aux remèdes topiques, on ne soit faire usage que de ceux qui ne sont point propres à repousser l'humeur à l'intérieur ; tels sont le lait chaud, une décoction d'orge & de figues grasses dans de l'eau, auxquels on fera succéder une décoction de son dans le vinaigre & l'eau rose, ou de fleurs de sureau dans une déco-

ion de miel, dont on se lavera le visage plusieurs fois
par jour.

Si ces topiques ne réussissent point, on peut avoir
recours au cérat de Galien, auquel on ajoutera, sur
une once, un gros de sel de Saturne ; ou bien on aura
recours à la composition suivante :

Prenez, *D'Eau de Frai de Grenouille, quatre onces,*

De Sel de Saturne, un gros.

D'Alun brûlé,

De Sel de Prunelle, de chaque un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble, pour servir au besoin.

On trempera des compresses dans cette liqueur,
qu'on appliquera sur la partie enflammée.

Tous ces remèdes extérieurs doivent se faire les uns
après les autres, & par progression, en observant d'em-
ployer à l'intérieur les remèdes indiqués, & en accom-
pagnant le tout d'un régime tel que nous l'avons pres-
crit ci-dessus ; car si l'on passoit subitement à l'usage de
ces topiques, ils agiroient trop précipitamment, &
jetteroient le malade dans des accidents très-fâcheux.

La goutte-rose parvenue au second degré, est presque
incurable, parce qu'il est presque impossible de faire
changer de régime aux personnes qui ont contracté
cette maladie, par un penchant invétéré à l'ivrognerie.

Quand cette maladie est parvenue à son dernier
état, c'est-à-dire quand le visage est rouge, gonflé,
rempli de tubercules qui jettent de la matière ; quand
il s'est formé des sillons remplis de squirrosités, il n'y
a pour lors aucun remède à tenter. C'est pourquoi
ceux qui ont le visage ainsi bourgeonné, meurent
avec leur mal qu'ils portent toute leur vie, & quel-
quefois même dans un âge très-avancé ; car cette ma-
ladie n'est point dangereuse par elle-même.

GOUTTE-SEREINE : privation de la vue, sans
aucun vice apparent dans le globe de l'œil, excepté
que la prunelle n'a pas le mouvement comme dans
l'état naturel, & qu'elle ne diminue point en approu-
chant la lumière, ni ne s'agrandit en s'en éloignant.

Les symptômes qui précèdent ou qui accompagnent
la formation de la goutte-sereine, sont fort différents,

selon les différentes causes qui y donnent lieu. Ainsi les malades se plaignent d'abord, les uns de bourdonnement, de tintement dans les oreilles; les autres d'étourdissement, de vertige, de pesanteur de tête, d'assoupissement extraordinaire: d'autres enfin n'ont aucune de ces incommodités, & ne s'apperçoivent du mal naissant, que par l'obscurcissement de leur vue.

On distingue deux sortes de goutte-sereine; l'une parfaite, dans laquelle on n'apperçoit aucune trace de lumière; & l'autre imparfaite, qui ne prive pas totalement de la vue, & qui laisse encore la faculté de distinguer la lumière des ténèbres.

On a attribué la cause prochaine de la goutte-sereine, à la paralysie du nerf optique.

A l'égard des causes éloignées, ce sont les mêmes qui produisent la paralysie dans le reste du corps, comme l'abondance du sang vers les parties supérieures, les convulsions, les resserrements spasmodiques des nerfs, les transports de matière purulente sur la partie, ou les dépôts critiques, les coups, les commotions, la trop grande application à la lecture, sur-tout à la lumière ou au grand jour.

Cette maladie, quand elle est complète, n'est susceptible d'aucune guérison, sur-tout quand les sujets sont d'un âge avancé, & qu'elle s'est déclarée après quelques maladies violentes, comme l'apoplexie, la paralysie universelle.

La goutte-sereine imparfaite est susceptible de guérison.

Quand la paralysie du nerf optique dépend de l'engorgement du sang, ou de son abondance dans les vaisseaux du cerveau, on y remédie par les saignées faites aux bras, aux pieds, & sur-tout à la jugulaire; par les boissons délayantes, comme le petit-lait; par les lavements, & en un mot, par tous les remèdes indiqués dans la paralysie produite par l'engorgement du sang. Voyez PARALYSIE.

L'application des sang-sues à l'anus & aux tempes, sont aussi d'une grande utilité pour détourner le sang du cerveau.

Si la goutte-sereine dépend d'un dépôt d'humeurs sereuses, pituiteuses; ce que l'on connoît par le tempérament du malade, qui est pituiteux, gras, replet, sujet aux écoulements de sérosité pituiteuse par le nez, par la bouche, par les yeux, par un pouls lourd, pesant & très-lent; on aura pour lors recours à l'usage des purgatifs réitérés, aux cauterés, aux sétons, aux vésicatoires, aux remèdes propres à détourner & à évacuer les humeurs par la bouche & par le nez, (*voyez APOPLEXIE, PARALYSIE:*) car, comme la goutte-sereine est une paralysie particuliere, elle exige le même traitement que la paralysie en général, à quelques modifications près, qui rendent l'usage des remèdes moins long & moins suivi.

Il y a des personnes qui sont sujettes à une sorte de goutte-sereine qui vient par accès; ce sont sur-tout les vaporeux, les hypochondriaques, les mélancoliques, les femmes en couches, qui sont exposés à ces sortes d'incommodités.

Cette indisposition dépend ordinairement de l'irritation nerveuse, qui resserre la capacité intérieure du nerf, qui interrompt quelque temps le cours du mécanisme de son organisation, & produit ces especes d'aveuglements subits & momentanés.

Cette maladie ordinairement n'a point de mauvaise suite; &, au bout de quelques heures, la vue se rétablit: néanmoins si, dans ces sortes de tempéraments, le mal subsistoit trop long-temps, & qu'il y eût, par exemple, six ou sept heures qu'il durât, il faudroit avoir recours au remède suivant:

Prenez, *D'Eau de Fleurs de Tilleul,*
D'Armoise, de chaque deux onces.
D'Eau de Fleurs d'Orange, une demi-once.
De Poudre de Guttete, un gros.
De Sirop de Karabé, une once.

Mêlez le tout ensemble, pour partager en deux doses; que le malade prendra à une heure & demie de distance l'une de l'autre, buvant par dessus un verre d'infusion de feuilles de tilleul.

GOUTTE SCIATIQUE: espece de goutte qui a prin-

ciatement son siège dans l'articulation du fémur avec l'os ischion, & qui regne quelquefois tout le long de la cuisse. *Voyez* SCIATIQUE.

GRATELLE, f. f. gale sèche. C'est une espece d'affection de la peau, qui est la même qu'on appelle *effere*. (*Voyez* ESSERE, GALE.) On appelle cette maladie *gratelle*, parce que cette espece de gale sèche est beaucoup plus rongeante que l'autre, & qu'elle contraint à se grater fortement & souvent

GRAVELLE, f. f. graviers, sables, ou petites pierres qui se forment dans les reins ou dans la vessie, & qui, en s'y arrêtant, causent une douleur appelée *colique néphrétique*. *Voyez* COLIQUE NÉPHRÉTIQUE.

Cette maladie s'annonce par des douleurs dans les reins, une difficulté d'uriner, accompagnée de douleurs vives, par des urines rouges, enflammées, glaireuses & bourbeuses, & enfin par de petites pierres sablonneuses que l'on rend avec beaucoup d'effort.

La cause de cette maladie est ordinairement une âcreté considérable dans le sang, un amas de glaires, une matiere visqueuse qui séjourne dans les reins, & y contracte de l'épaississement, de la solidité, & y devient pierreuse.

Toutes les causes qui peuvent produire la pierre, produisent également la gravelle. *Voyez* PIERRE.

La gravelle differe de la pierre, en ce que les douleurs sont moins vives, moins lancinantes, parce que ces corps étrangers étant plus petits, ont plus de facilité à se faire jour au dehors. Il est rare cependant que ces petites pierres ne se trouvent accompagnées de quelques grosses. C'est pourquoi cette maladie exige à peu près le même traitement que celui de la pierre.

Cependant, comme on n'a point trouvé jusqu'à présent de véritable dissolvant de la pierre, & qu'on est obligé d'avoir recours à l'opération pour soulager le malade, il doit y avoir une différence essentielle entre le traitement de ces deux maladies.

Quand un malade reconnoîtra, par les signes indiqués ci-dessus, qu'il a la gravelle, il commencera par se mettre à l'usage de la tisane suivante :

Prenez,

Prenez, *De la Racine de Guimauve lavée, une demi-once.*

De la Graine de Lin, renfermée dans un nouet, deux gros.

De Fleurs de Tussilage,

de Mauve, de chacune une pincée.

De la Réglisse, deux gros.

Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante; &, après une demi-heure d'infusion, passez la liqueur pour boisson ordinaire, légèrement dégourdie. Après l'usage de cette tisane, continué pendant six jours, on fera prendre au malade une décoction de miel & de turquette dans une pinte d'eau, qu'il continuera pendant quatre jours; après quoi, il se purgera avec la médecine qui suit:

Prenez, *Deux onces de Manne,*

Deux gros de Sel de Glauber,

que vous ferez fondre dans un verre de décoction de miel; en passant le tout, ajoutez-y

Une once de Sirop de Rosés pâles,

pour une prise.

Après cette médecine, on mettra le malade à une infusion de feuilles vertes de persil, en guise de thé.

Après quoi il prendra, soir & matin, des pilules de savon, à la dose d'un demi-gros: il continuera pendant un mois.

Si cependant l'accès s'annonçoit avec la chaleur, ardeur, fièvre & douleur vive, il seroit à propos de commencer par une ou deux saignées; & faire prendre ensuite l'émulsion suivante:

Prenez, *Des Amandes douces pelées,*

Des Graines de Concombre,

De Pavot blanc, de chacune demi-once.

De Sucre blanc, une once.

Battez le tout ensemble dans un mortier, versant dessus peu à peu une pinte d'eau d'orge, pour faire une émulsion, selon l'art, ayant soin de ne point exprimer le tout trop fortement. On peut la prendre en quatre prises, à une heure de distance l'une de l'autre.

Si la douleur subsistoit encore après les saignées &

cette émulsion, on pourroit employer la composition suivante :

Prenez, *Des Racines de Guimauve, deux onces.*

Des Baies de Genievre, demi-once.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau, réduite à la moitié ; passez. Prenez ensuite

Des Semences d'Anis, de Fenouil & de Coriandre, de chacune deux gros & demi.

Battez ces graines dans un mortier ; versez dessus

De l'Eau de Pouliot, quatre onces.

De l'Eau de Rhue, trois onces.

Faites infuser le tout dans un vaisseau bien fermé ; pendant quatre heures, sur des cendres chaudes ; passez cette liqueur, & mêlez-la avec l'autre, en y ajoutant

De Sirop Diacode, une once.

La dose est de deux onces, suivant le besoin, c'est-à-dire, quand les douleurs sont vives, une ou deux fois par jour.

Quand on a tenté tous ces remèdes, & que la douleur commence à se calmer, on peut pour lors passer à l'usage des remèdes indiqués ci-dessus.

Il faut faire attention que le savon, que nous avons prescrit comme un des plus puissants remèdes de la gravelle, ne convient que dans le cas où la douleur est calmée ; car autrement il augmenteroit plutôt le mal que de le diminuer : son usage est seulement fait pour détruire les petites pierres qui se forment dans les reins & la vessie, & demande à être continué pendant un temps très-long.

Au reste, nous donnerons des éclaircissements plus amples sur cette maladie à l'article Pierre. Voyez PIERRE.

Les remèdes que nous avons indiqués dans les articles GLAIRES, COLIQUE NÉPHRÉTIQUE, conviennent très-fort dans cette maladie ; ainsi voyez ces articles.

GRAVELLES, se dit de quelques petites tumeurs qui surviennent aux angles des yeux, & qui sont comme pierreuses.

Elles dépendent d'une humeur lymphatique, épaissie

& pétrifiée par la chaleur du tempérament, & par la disposition particuliere des humeurs.

Ces sortes de tumeurs sont si petites & si lentes dans leurs progrès, qu'elles ne sont d'aucune conséquence. Le moyen de les détruire est de séparer avec une épingle la surpeau, & d'en faire sortir le petit corps pierreux qui y est contenu. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRÊLE, f. f. petite tumeur dure, ronde, mobile, & transparente comme un grain de grêle, qui se forme à la paupiere supérieure.

La matiere qui forme ces especes de tumeurs est si épaisse, qu'on ne doit rien espérer des remedes qu'on proposeroit pour les ramollir.

Ce n'est point une maladie dangereuse; mais elle est très-incommode, sur-tout lorsqu'elle est sur la membrane interne des paupieres. Il n'y a point d'autre ressource que celle de l'opération. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRENOUILLETTE, f. f. tumeur qui se forme sous la langue, par l'amas de la salive dans les réservoirs.

Quand cette tumeur n'est pas invétérée, la liqueur qui en sort ressemble, par sa consistance & sa couleur, à du blanc d'œuf: la matiere est plus épaisse, si elle a séjourné plus long-temps; elle peut devenir plâtreuse, & même pierreuse.

Cette tumeur se guérit par les gargarismes avec le suc de creffon, & de la graine de moutarde dans de l'eau de cerises noires, en observant de purger tous les huit jours.

Quand la matiere contenue dans la grenouillette est plâtreuse, elle devient du ressort de la chirurgie, & exige l'opération de la main. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

GRINCEMENT DES DENTS. C'est un symptôme qui accompagne ordinairement les fievres malignes, les grandes convulsions, les frissons considérables, le grand froid, les passions vives, comme la colere & la peur.

Cet accident se détruit, en combattant la cause, ou par les calmants, comme l'opium, ou les anti-spasmo-

diques, comme le sel fédatif & les gouttes d'Hoffmann.

Il y a des personnes qui sont sujettes au grincement des dents, & qui ont cette habitude en dormant : il ne faut pas s'en effrayer ; car cet état n'exige aucun remède.

On peut, pour ménager les dents, attacher aux deux coins de la bouche deux petits morceaux de linge, qu'on assujettit aux deux oreilles avec des rubans, ou au derrière de la tête.

GROSSESSE, f. f. (Maladies dépendantes de la grossesse.) Les femmes enceintes sont sujettes à des indispositions qui ne proviennent que des différents changements relatifs à l'enfant qu'elles portent dans leur ventre.

La première maladie à laquelle peut être sujette une femme enceinte, est la plénitude produite par la suppression de ses règles ; car, dès le premier moment de la conception, il se fait dans toutes les parties de la génération un resserrement qui arrête & fixe le sang, & l'empêche de prendre son cours par la route ordinaire.

Le moyen d'y remédier est de prendre de la nourriture légère pendant le premier mois, de faire de l'exercice, de dormir peu, & de prendre quelques petites infusions légères, pour faire couler les urines, ou pour exciter la transpiration. Telle est, par exemple, la décoction suivante :

Prenez, *De Graine de Lin, une poignée.*

Faites-la bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire au quart.

Vous y ajouterez

Quinze grains de Nitre.

La malade prendra un verre de cette tisane le matin à jeun, & l'autre sur les six heures du soir.

La saignée, qui est indiquée dans toute autre circonstance, quand il y a plénitude, devient ici critique ; il est à craindre qu'elle ne produise un relâchement capable de faire avorter. Il vaut mieux observer une diète un peu plus exacte, en ne faisant usage que d'aliments de facile digestion, tels que ceux qui sont indiqués à l'article Régime. Voyez RÉGIME, DIÈTE, ABSTINENCE.

Les autres indispositions qui dépendent de la grossesse, & qui se déclarent quelque temps après, sont des maux de cœur, des nausées & des vomissements qui surviennent deux ou trois heures après avoir mangé, ou sur la fin de la digestion.

Dans le premier mois de la grossesse, les vomissements ne sont point occasionnés par le reflux du sang vers les parties de l'estomac; ce n'est simplement qu'une pituite âcre & visqueuse, qui séjourne dans l'estomac, & excite les envies de vomir. Le spasme & l'érétisme, qui succèdent à la conception, resserrent le calibre des vaisseaux sécrétoires des sucs digestifs, & par conséquent, diminuent leur affluence, & altèrent leur qualité. Le principe des nerfs, en outre, est attiré vivement du côté de la matrice, & les esprits abandonnent, pour ainsi dire, l'estomac, qui devient languissant.

La maniere la plus sûre pour remédier à cette indisposition, est d'abord de diviser sa nourriture, & de la choisir de façon qu'elle ne puisse causer aucun dommage. Les femmes enceintes, dans ce temps, doivent faire usage de potage au gras à leur dîner, d'un peu de mouton sur le gril, de volailles bouillies, ou de quelques poissons de mer frits: le soir, elles se contenteront d'une soupe grasse, ou d'un bouillon.

On ne voit presque jamais les femmes très-sobres, qui mangent peu à la fois, qui évitent toutes les drogues & les aliments indigestes, être attaquées de ces sortes de maladies: elles proviennent presque toutes de la gourmandise, ou du défaut de retenue; car il y a des femmes enceintes qui, mangeant très-peu dans tout autre temps, sont très-mal de ne pas diminuer leur nourriture dans le premier temps de la grossesse, par rapport à la plénitude dans laquelle elles sont.

Si, malgré ces précautions, les vomissements subsistent toujours, on peut faire prendre avant le repas une cuillerée d'elixir de propriété dans de l'eau, ou de gouttes ameres, dont nous avons donné la description à l'article Foiblesse d'Estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

Quand ces remedes deviennent inutiles, & que le

vomissement subsiste toujours, on peut mettre la m^ālade au lait de vache pour toute nourriture.

Quand les vomissements, le dégoût, la dépravation de l'appétit, la pesanteur, la difficulté de respirer, la lassitude, les douleurs dans les reins & par tout le corps, se soutiennent jusqu'au deuxième ou troisième mois, & qu'on a suivi la conduite que nous venons de tracer, il n'est pas douteux qu'il faut avoir recours à la saignée au bras, sur-tout si le pouls est plein & fort, & s'il y a des signes de plénitude. *Voyez* PLÉTHORE.

On doit cependant tenter ce remède avec bien de la prudence; car les femmes délicates s'en trouvent rarement bien, & les femmes robustes peuvent aisément s'en passer.

Après la saignée, on peut prescrire des boissons aigrelettes, comme de la limonade, du sirop de limon dans de l'eau; la tisane nitreuse décrite ci-dessus, ou la boisson suivante:

Prenez, *De Fleurs de Tilleul,*

De Camomille, de chaque une pincée.

Versez dessus une chopine d'eau bouillante; laissez refroidir le tout dans un vaisseau bien fermé.

Ajoutez-y *D'Eau de Fleurs d'Orange, demi-once.*

De Cannelle, deux gros,

pour prendre un verre toutes les trois heures, dans lequel on fera fondre une quantité suffisante de sucre candi. On continuera cette boisson pendant huit jours.

Si les vomissements & les nausées subsistent toujours, il faudra faire prendre à la malade deux onces de manne, un gros de sel de Glauber & une once de catholicon double, dissous dans un verre de petit-lait.

On passera le tout, pour une dose.

Il faut être autant réservé sur les potions purgatives que sur les saignées, avec les femmes grosses: car il est à craindre qu'elles ne produisent une irritation dans le bas-ventre, & qu'elles n'excitent quelques révolutions qui conduisent à l'avortement.

Les douleurs auxquelles sont sujettes les femmes

grosses sont quelquefois si vives , qu'elles en perdent le sommeil & le repos , & qu'il est à craindre que le fœtus n'en souffre. La saignée, la diete , les lavements , les délayants , conviennent fort dans ce cas , pourvu cependant qu'ils soient administrés avec prudence. Six gros de sirop diacode , le soir en se couchant , peuvent être d'une grande efficacité , ou , au défaut de ce sirop , un demi-gros de thériaque récente , dans un demi verre de vin.

Les autres maladies auxquelles sont sujettes les femmes grosses , sont la constipation , que l'on guérit par le moyen des lavements pris tous les jours , sans cependant en faire habitude ; la difficulté d'uriner , qui dépend de la compression de la matrice sur les reins & la vessie , à laquelle on supplée par l'exercice , des boissons abondantes , une tisane propre à pousser à la transpiration , comme la suivante :

Prenez , *De Fleurs de Coquelicot récentes, deux pincées.*
Faites-les bouillir dans une chopine d'eau , avec autant de fleurs de bouillon-blanc.

Passiez la liqueur ; ajoutez-y

Deux gros d'Eau de Cannelle.

Une once de Sirop d'Æillet.

On en prendra un verre le matin à jeun , & deux verres le soir en se couchant , aussi chaudement qu'on pourra la supporter , en observant de faire bassiner son lit , & de se bien couvrir , pour tâcher d'exciter la transpiration.

On continuera cette boisson pendant huit jours.

L'enflure des jambes & des cuisses , & même des grandes levres , est une maladie assez commune parmi les femmes grosses , sur-tout dans les derniers temps , où le poids & la grosseur du fœtus sont si considérables , qu'ils empêchent le retour du sang des parties inférieures , & qu'il cause par-là une enflure qui ne se guérit ordinairement qu'après l'accouchement.

Quand cette indisposition est supportable , le plus sûr est de n'y faire aucun remede , que ceux qui dépendent du régime , de l'exercice & de la nourriture.

Voyez ce que nous avons dit ci-dessus à ce sujet.

Mais, quand l'enflure est venue à un point qu'elle empêche le mouvement des parties, & qu'il est à craindre qu'elle ne s'oppose à la délivrance de la mere, ce qui arrive ordinairement sur la fin du neuvieme mois, il faut pour lors prendre les remedes qui suivent :

Prenez, *Des Racines de Chardon-Roland, une once.*

De Capillaire de Canada,

*De Pariétaire, de chaque une
demi-poignée.*

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau.

Ajoutez-y *Vingt Grains de Nitre purifié,*

On donnera un verre de cette tisane à la malade, toutes les deux heures.

Si cette boisson ne produit aucun effet, on la mettra à l'usage du remede suivant :

Prenez, *De Cerfeuil, quatre poignées.*

Pilez-le dans un mortier, pour en tirer le suc.

Ajoutez-y *Un gros de Sel d'Absinthe.*

On en donnera une cuillerée à bouche à la malade, toutes les heures ; ou bien on aura recours à la poudre suivante :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses, deux gros.*

De Sel d'Absinthe, un gros.

De Safran de Mars apéritif, demi-once.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire des paquets de vingt-quatre grains chaque.

La malade en prendra trois par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre, en buvant un verre de la tisane ci-dessus.

Quand l'enflure qui gagne les grandes levres est si considérable, qu'il est à craindre que la femme ne puisse point accoucher heureusement ; on peut, dans les premiers moments du travail, faire quelques mouchetures, afin de procurer de l'écoulement aux eaux.

Les hémorrhoides font aussi beaucoup souffrir les femmes grosses ; mais, comme elles dépendent de la même cause que nous avons indiquée ci-dessus, elles se traitent à peu près de même par les saignées, les délayants, les adoucissants, les cataplasmes émollients,

& les remèdes qui conviennent aux hémorrhoides.
Voyez HÉMORRHOÏDES.

Les femmes grosses sont aussi exposées aux varices, c'est-à-dire, qu'elles sont sujettes à avoir les veines extrêmement gonflées aux jambes & aux cuisses, &c.

Cette maladie, qui reconnoît pour cause, comme nous l'avons dit, la compression du fœtus sur les vaisseaux de la matrice, ne peut absolument se guérir qu'après l'accouchement; mais aussi elle entraîne rarement des accidents fâcheux.

Les frictions faites soir & matin avec une flanelle trempée dans de l'eau-de-vie; ou dans de l'eau de boule, réussissent assez bien: l'exercice, le mouvement, les bandes de linge, dont on entoure le soir les jambes & les cuisses, concourent aussi à la même vue; mais cette maladie, comme nous l'avons dit, est de peu de conséquence.

Les femmes grosses sont aussi sujettes à faire des chutes, & à se faire des contusions: on y remédie par les remèdes appropriés à ces sortes de maux. *Voyez CHUTE & CONTUSION.*

Comme c'est presque toujours par imprudence que se font ces sortes de chutes, il est essentiel que les femmes grosses, qui ont de la peine à marcher, ne s'exposent jamais à le faire dans des endroits escarpés, glissants, & de prendre toujours le bras de quelqu'un, dans le dernier temps de la grossesse, pour éviter tous les accidents à ces sujets.

Les maladies aiguës des femmes grosses se traitent à peu près comme celles des femmes qui ne le sont pas, à l'exception qu'on doit être beaucoup plus réservé sur les saignées, la diète, les délayants, les purgatifs, que dans toute autre circonstance, & qu'on ne doit jamais perdre de vue l'enfant que la mere porte dans son sein.

GROS-VENTRE. C'est une tuméfaction morbifique externe de tout le bas-ventre, ou de la plus grande partie.

Cette tuméfaction provient de plusieurs causes: elle est produite ou par l'air, (*voyez TIMPANITE;*) ou par

l'eau, (*voyez* ASCITE;) ou par l'engorgement & l'obstruction des glandes du mésentère, (*voyez* OBSTRUCTION;) ou enfin elle est un symptôme fréquent au commencement des maladies aiguës. *Voyez* MÉTÉORISME.

Il est une autre espèce de tuméfaction, causée par l'abondance de la graisse dans l'épiploon & le tissu cellulaire du bas-ventre. Dans les commencements, cette grosseur du ventre n'étant pas bien considérable, ne dérange point les fonctions de l'économie animale; mais, le devenant par la suite, elle peut produire des maladies plus ou moins graves, à raison de la compression qu'elle fait sur les gros vaisseaux & les viscères du bas-ventre. Ces maladies sont une gêne considérable dans les mouvements; des obstructions dans les viscères du bas-ventre, & particulièrement dans le mésentère; des reflux du sang vers les parties supérieures, d'où résulte quelquefois une apoplexie; enfin l'atrophie & le marasme des extrémités, tant supérieures qu'inférieures.

Cette maladie est causée par l'action de plusieurs causes. Le tempérament sanguin, des aliments succulents, tirés des animaux qui ont beaucoup de graisse, sur-tout de la volaille & du gibier; l'usage des liqueurs spiritueuses & des vins de liqueur, sont les causes les plus communes de cet amas de graisse dans le bas-ventre.

Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, à cause de la laxité de leurs fibres, & , par conséquent, de la foiblesse des forces expultrices. Les hommes qui sont d'un tempérament sanguin, & qui suivent le genre de vie rapporté ci-dessus, y sont encore très-sujets vers l'âge où la force procréatrice s'affoiblit, sur-tout quand ils joignent l'*insouciance* à la bonne chère.

On prévient plus facilement cette maladie qu'on ne la guérit. Quand elle est parvenue à un certain point, il n'y a qu'une fièvre aiguë & violente, qui puisse fondre cet amas de graisse.

La manière de la prévenir consiste à suivre un genre de vie opposé à celui qui la produit. L'exercice, la diète, l'abstinence des liqueurs spiritueuses & du vin,

les passions excitées jusqu'à un certain point , sont les moyens les plus propres à empêcher l'accumulation de la graisse , & à la diminuer , si elle a lieu.

GRUMELÉ. (*Lait*) Les mamelles, après l'accouchement, sont fort sujettes à s'engorger au moindre froid, & à s'enflammer par la négligence que les femmes ont de ne pas se couvrir. Le cataplasme qui suit résout le grumellement des mamelles avec assez de succès, lorsque l'inflammation n'est pas violente; &, lorsqu'elle est trop avancée, il l'amene doucement à suppuration, & en calme la douleur.

Prenez, *Des Feuilles de Pariétaire, une poignée.*
Pilez-les, en y mettant peu à peu

De la Mie de Pain bien écrasé, deux onces.

Faites un cataplasme avec suffisante quantité d'huile de lis ou de camomille.

On le renouvellera, s'il en est besoin. *Voyez MALADIES DES FEMMES EN COUCHE.*

GUÊPES. (*piquure des*) *Voyez PIQUURE.*



❧ (H A L) ❧

HALE, f. m. espece de taches de couleur citrine, qui surviennent à la peau, quand il fait des vents desséchants, que l'on a la peau délicate, & qu'on s'expose au soleil du midi ou du couchant.

On se sert, pour combattre cette maladie, de beaucoup de remèdes; de l'esprit de citron dont on frotte la partie, du savon d'Alicante, dissous dans l'eau, &c. Le remède suivant est le meilleur.

Des Fleurs de Sureau, une poignée.

Faites-les infuser dans trois demi-setiers d'eau-de-vie, pour réduire à chopine; ajoutez-y un gros de mercure précipité jaune; trempez des linges dans cette liqueur, pour mettre sur les taches; renouvellez soir & matin.

HALEINE PUANTE. L'haleine est sujette à contracter des odeurs plus ou moins désagréables, selon

les différentes causes qui peuvent y donner lieu, comme la carie des dents, un ulcere à la bouche, la vérole ou le scorbut, les crudités de l'estomac, l'abstinence forcée, les maladies longues, un ulcere dans le nez, ou quelque amas de sérosité dans les sinus frontaux.

Quand la mauvaise odeur de l'haleine est produite par la vérole, le scorbut, il faut employer les remèdes que nous avons indiqués dans ces maux : si l'haleine est devenue puante par la communication d'un ulcere dans le nez, on y remédie par les secours convenables dans cette maladie. *Voyez OZENE.*

Quand les dents sont cariées ou mal-propres, il faut avoir grand soin de les nettoyer avec un cure-dent, chaque fois que l'on prend de la nourriture : si elles sont totalement gâtées, on les fera arracher ; sinon on les frottera avec le poudre qui suit :

Prenez, *De Myrrhe choisie,*

De Romarin pulvérisé, de chaque deux gros.

De Racine d'Iris de Florence en poudre, un gros.

D'Alun brûlé,

De Noix muscade, de chaque un demi-gros.

Faites-en une poudre très-fine, dont vous vous nettoierez la bouche matin & soir, en la rinçant ensuite avec de l'eau de fleurs d'orange.

On peut se contenter, si l'on veut, de la poudre de myrrhe, mêlée avec celle de romarin.

On peut aussi faire usage du vin suivant, dont on se gargarise cinq ou six fois par jour.

Prenez, *De Racine d'Iris de Florence,*

De Costus,

De Souchet odorant,

De Calamus-aromaticus, de chaque un demi-gros.

De Feuilles de petite Centaurée,

De Marjolaine, de chaque une demi-poignée.

De Fleurs d'Orange, une poignée.

De Poivre long,

De Semence d'Anis, de chaque deux gros.

Concassez les racines, les semences, les fruits & les feuilles; & ajoutez-y

Une pinte de Vin blanc bouillant.

Laissez le tout exposé à la chaleur du soleil, pendant vingt-quatre heures, pour s'en gargariser cinq ou six fois par jour, & pour en imbiber un coton que l'on mettra dans le creux d'une dent.

On peut substituer à ce vin un peu d'essence de canelle, de laquelle on imbibera un petit tamponnet de coton.

Si l'odeur de la bouche ne se corrige point avec ces remèdes, & qu'elle soit trop forte, on y remédie en mettant un grain de musc ou d'ambre, ou de camphre dans du coton, que l'on insinue dans une dent.

HAUT-MAL. *Voyez* EPILEPSIE.

HECTIQUE, subst. & adj. épithète que l'on donne à la fièvre lente, qui mine & dessèche peu à peu tout le corps. On appelle *étique* ou *hctique* un homme maigre, décharné, atteint de fièvre hectique. *Voyez* FIEVRE LENTE, FIEVRE HECTIQUE, ETIQUE, & l'article suivant.

HECTISIE, f. f. On appelle ainsi une fièvre lente, qui, au moyen d'une chaleur continuelle, quoiqu'elle soit douce & rémittente, consume les sucs, occasionne une consommation, & détruit les forces.

On distingue cette espèce de fièvre de la fièvre lente, par les symptômes qui suivent. Dans la fièvre lente, la chaleur est modérée, les sueurs copieuses pendant le sommeil: le pouls est naturel lorsqu'on s'éveille, & avant midi, sans aucune diminution considérable des forces ni d'appétit, sans la sécheresse du corps, la couleur livide de l'urine, ni un grand danger. Dans la fièvre hectique, la chaleur est continuelle; le pouls toujours dur, faible & fréquent: la peau & la langue deviennent sèches, dures & arides, les joues rouges; tout le corps est faible & languissant; le sommeil ne fait aucun bien; l'urine est rouge, dépose un sédiment, & porte sur sa surface une pellicule grasse: le corps s'amaigrit à un tel point, que les os percent la peau.

Cette espece de fièvre vient ordinairement du défaut ou de la suppression des évacuations auxquelles on est accoutumé, comme les sueurs, la transpiration, les cauterés ou les ulcères invétérés, les catarrhes & les autres fluxions âcres, les diarrhées qui se suppriment & restent dans le corps, & qui corrompent les sucs nourriciers.

Le siege ordinaire de l'hectisie est ordinairement dans le mésentère : il s'y forme des engorgements, des obstructions, des squirrhes, des suppurations, des abcès, & généralement les accidents accompagnés d'une intempérie fébrile.

Voici la marche & le progrès que fait l'hectisie. Le malade est d'abord attaqué d'un frisson léger & d'une douleur de poitrine, qui s'étend jusqu'au dos, quelquefois aussi d'une toux aiguë, qui est accompagnée d'une excrétion copieuse de salive claire & saline : dans la suite, tout le corps s'exténue, à l'exception des jambes qui s'enflent de même que les pieds ; les os se courbent, & les bras diminuent & s'affoiblissent : la gorge se couvre d'une espece de duvet ; le malade respire comme s'il souffloit à travers d'un roseau ; & , pendant tout le cours de la maladie, il est extrêmement foible & altéré

Comme l'hectisie vient, en général, des crudités visqueuses de l'estomac, ou d'une altération marquée dans le sang, il faut commencer la guérison par un vomitif que l'on fait prendre au malade, comme, par exemple, deux grains d'émétique dans de l'eau ; après l'usage de ce remède, on passera aux bouillons suivants :

Prenez, *De Mou de Veau, trois quarterons.*

De Racine de Guimauve, une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, pour réduire à la moitié.

Ajoutez ensuite,

De Feuilles de Bourrache,

De Buglose, de chaque une demi-poignée.

Des quatre Semences froides, deux onces.

Faites bouillir le tout pendant un quart d'heure ; passez

la liqueur pour deux bouillons, dont le malade prendra un le matin, & l'autre sur les huit heures du soir. Il continuera ces bouillons pendant huit jours; après quoi, on le purgera de la maniere suivante:

Prenez, *Une poignée de Cerfeuil*,
que vous ferez bouillir dans un demi-setier d'eau.

Ajoutez ensuite.

De Follicules de Séné, un gros & demi.

De Sel de Glauber, un gros.

Faites bouillir le tout dans un demi-setier d'eau.

Ajoutez sur la fin

Deux onces de Manne.

Passiez la liqueur, pour prendre en une prise. Après cette purgation, on fera prendre au malade l'opiat qui suit:

Prenez, *De Conserve de Bourrache, une demi-once.*

D'Extrait de Genievre, deux gros.

D'Yeux d'Ecrevisses préparés, trois gros.

D'Extrait de Quinquina, un gros.

Faites-en un opiat avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, dont la prise sera d'un gros, une demi-heure après le repas.

Si le malade s'apperçoit que cet opiat lui occasionne du feu & de la chaleur, il faut qu'il le suspende pendant quelques jours, & qu'il y substitue le bouillon que nous avons décrit ci-dessus, en ajoutant sur chaque bouillon un demi-gros de terre foliée de tartre; après quoi, il recommencera l'usage de l'opiat, comme ci-dessus.

Si l'on reconnoît qu'il y ait une obstruction marquée dans le bas-ventre, on donnera les remedes propres à cette maladie. Voyez OBSTRUCTION & SQUIRRHES DU BAS-VENTRE.

Quand tous les remedes que nous venons d'indiquer n'ont pas produit l'effet qu'on pouvoit en attendre, il faut les interrompre, & passer à l'usage du lait d'ânesse, ou du lait de chevre, que l'on coupera d'abord avec moitié eau de Cauterets, ou avec une pareille quantité d'eau de Sedlitz: si l'on reconnoît que le lait n'a pro-

duit aucun mauvais effet , on peut en augmenter la dose plusieurs fois par jour , le donner même tout pur , & pour toute nourriture.

On ne doit point négliger , pendant tout le traitement , d'avoir recours aux lavements , & même aux bains tièdes , si la chaleur est grande & la foiblesse considérable.

Les vieillards sont sujets à tomber dans l'hectisie , par la grande sécheresse de leurs fibres , & par l'âcreté de leur sang , qui ne se dépouille que très-difficilement des parties viciées qu'il contient. Cette maladie leur est presque toujours funeste : le meilleur moyen de les guérir , c'est de régler leur nourriture , de leur faire respirer un air frais & pur , & de leur faire faire beaucoup d'exercice. *Voyez* MARASME DES VIEILLARDS.

Les enfants sont aussi exposés à l'hectisie ; mais cette maladie est presque toujours la suite de quelques obstructions du bas-ventre. *Voyez* ENFANTS , CHARTRE , NOUEURE.

Le régime dans l'hectisie est le point le plus essentiel : il faut éviter toutes les nourritures échauffantes , & qui peuvent enflammer le sang , comme les chairs salées , les ragoûts , le vin , les liqueurs , les exercices violents , les excès dans la débauche , & sur-tout celui avec les femmes ; il faut continuellement tempérer son sang par des aliments doux & onctueux , comme les crêmes de riz , d'orge , le gruau , la semoule , les panades faites avec le lait , la mie de pain & le sucre , & généralement tout ce qui peut humecter & rafraîchir le sang. *Voyez* CACHEXIE , RÉGIME.

Quand le lait d'ânesse a de la peine à passer , on peut le faire bouillir pour le purifier ; ou on le fait prendre non bouilli , coupé avec une troisième partie d'hydromel , & une quantité convenable d'origan qu'on y laisse infuser : on peut aussi le faire bouillir , & éteindre dedans du fer rouge ou des cailloux ardents. De tous les laits , celui qui convient le mieux à l'hectisie , c'est le lait d'ânesse.

Quand , malgré tous ces remèdes , le mal fait beaucoup de progrès , que l'amaigrissement augmente , ainsi que

que la chaleur & la sécheresse, il ne reste plus qu'une ressource ; c'est l'exercice à cheval, qui a opéré quelquefois ce que n'ont pas fait les meilleurs remèdes : il faut y habituer insensiblement le malade, en commençant, le premier jour, par une petite course que l'on augmentera insensiblement par degrés. Si l'on n'est pas en état de supporter le cheval, on peut faire un voyage avec une chaise de poste ; ce dont on s'est quelquefois bien trouvé.

Au reste, dans cette maladie, comme les remèdes n'ont pas une grande efficacité, on ne court point de risque de les employer tous à la fois, parce que si l'un manque, l'autre peut au moins réussir. *Voyez CONSUMPTION, ATROPHIE, MARASME.*

HÉMIPLÉGIE, f. f. paralysie de la moitié du corps : c'est un état qui succède ordinairement à l'apoplexie. Quand ce mal cruel n'emporte point le malade, il le prive de la jouissance de la moitié de son corps, & le laisse dans cet état d'immobilité & d'impuissance qu'on appelle *hémiplégie*. *Voyez APOPLEXIE, PARALYSIE.*

HÉMOPTYSIE, f. f. crachement de sang, causé par la rupture ou l'érosion de quelques vaisseaux du poulmon, accompagné ordinairement de toux. *Voyez CRACHEMENT DE SANG.*

HÉMORRHAGIE, f. f. perte de sang de quelque partie du corps que ce soit, causée par l'ouverture, la rupture ou l'érosion des vaisseaux sanguins.

Les hémorrhagies se font ordinairement par tous les endroits qui sont d'un tissu lâche & délicat, tels que les narines, les poulmons, les gencives, l'estomac, les intestins, l'anüs, la matrice & le vagin.

On distingue deux sortes d'hémorrhagie ; celle qui est critique, & par laquelle le malade se trouve soulagé ; & l'autre symptomatique, qui lui est plutôt nuisible.

Les causes des hémorrhagies sont prochaines ou éloignées. Les causes prochaines sont l'ouverture, la rupture ou l'érosion des vaisseaux : on voit les exemples du premier cas dans la saignée, dans les règles, les pertes, le flux hémorrhoidal. L'hémorrhagie causée

par la rupture des vaisseaux se trouve dans les efforts violents , après des cris redoublés & un chant forcé , ou après des efforts violents pour aller à la selle. Enfin l'érosion des vaisseaux sanguins se voit dans les fièvres malignes , dans les fièvres putrides , dans les tempéraments âcres , dans les maladies longues , qui tendent à la dissolution , comme la cachexie , la pulmonie & le scorbut.

Les causes éloignées sont ou l'augmentation du sang, ou son acrimonie : ainsi , toutes les fois que le sang se trouve en trop grande quantité , soit par la trop grande nourriture , le trop peu d'exercice & de dissipation habituelle , soit par la suppression de quelque évacuation , ou par l'augmentation de la chaleur du sang , il distend le calibre des vaisseaux , & surmonte leur résistance. Les causes de l'acrimonie du sang sont les exercices violents , l'usage des liqueurs spiritueuses , la suppression de la transpiration & de quelques évacuations , comme les fleurs-blanches , ou le mélange de quelque vice particulier , comme le scorbut , la vérole , les écrouelles , &c.

Quand les hemorrhagies sont suivies de foiblesse , d'anéantissement , de défaillance , & que le malade ne s'en trouve point soulagé , elles sont ordinairement funestes : quand , au contraire , on s'en trouve plus léger , plus propre à exécuter ses fonctions , elles sont salutaires.

De l'Hémorrhagie du Nez.

Une des parties par où le sang se fait le plus communément jour , c'est par les narines. L'hémorrhagie du nez est ou habituelle , ou accidentelle.

Quand cette maladie est habituelle , elle est ordinairement salutaire ; & on feroit très-mal de la supprimer. Ce sont ordinairement les jeunes gens , les personnes délicates , les grands mangeurs , qui sont sujets à cette évacuation.

Quand elle n'est point abondante , qu'elle n'est point accompagnée d'épuisement , elle n'exige aucune espece de traitement , si ce n'est celui qui dépend du

régime, comme de se régler sur sa nourriture; de prendre beaucoup de boissons aqueuses & délayantes, pour laver son sang; de faire de l'exercice le plus qu'il est possible, de dormir peu, & d'éviter toutes les passions vives. Parmi les boissons dont on peut faire usage, on peut choisir la limonade légère, ou la boisson suivante:

Prenez, *D'Amandes douces pilées & lavées, une demi-once.*

Pilez-les dans un mortier, en y ajoutant insensiblement une pinte de décoction légère d'orge mondé.

On ajoutera ensuite

De Sirop de Violette, une once.

Passer le tout, pour prendre dans la journée par verrees, sans faire tiédir la liqueur.

On peut aussi, pour sa nourriture, se réduire aux aliments qui fournissent le moins de sang, comme les végétaux, tous les légumes, excepté les farineux: on peut aussi faire usage de la viande des jeunes animaux, comme du veau, de l'agneau, du cochon de lait.

Quand l'hémorrhagie du nez est trop considérable, & qu'elle jette le malade dans l'accablement & la foiblesse, elle exige beaucoup de soin & de ménagement: on ne doit point cependant vouloir l'arrêter tout d'un coup. Cette évacuation supprimée pourroit se porter sur quelque partie essentielle à la vie, & produire des maux encore plus grands: voici donc ce qu'il faut faire. Si le malade n'est point trop épuisé, on le saignera au bras; après quoi, on le mettra à l'usage de l'apozème qui suit:

Prenez, *Des Feuilles de Bourrache, de Buglose, de Poirée & de Chicorée blanche, lavées & coupées, de chaque une demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau commune, que vous réduirez à une pinte; passez ensuite la liqueur avec une légère expression, & ajoutez

De Sirop de Nénuphar, une once.

La dose est d'un verre tiède, de trois heures en trois heures: on continuera cette boisson pendant huit jours.

Si, malgré ces précautions, l'hémorrhagie subsiste,

il faudra réitérer la saignée , si les forces le permettent, & appliquer ensuite sur la partie des compresses imbibées dans un verre d'eau très-froide , dans laquelle on aura fait dissoudre un demi-gros d'alun en poudre ; & on ajoutera vingt gouttes d'eau de Rabel. Si ce remède n'opere point , on ne se contentera pas seulement d'imbiber l'intérieur du nez ; mais on y insinuera de la charpie que l'on aura imbibée de cette liqueur. On fera prendre en même temps au malade le julep suivant :

Prenez , *D'Eau de Plantain , six onces.*

De Vinaigre distillé , demi-once.

De Bol d'Arménie ,

De Sang-Dragon , de chaque demi-gros.

De Laudanum , trois grains.

Du Sirop de Myrte , une once & demie.

Mêlez le tout pour un julep que le malade prendra en quatre doses , à une heure de distance l'une de l'autre.

On peut substituer à ce julep

De l'Eau de Plantain , six onces.

Du Bol d'Arménie , un gros.

De Sirop de Myrte , une once & demie.

Il faut éviter , autant qu'on peut , de donner les narcotiques dans les hémorrhagies , à moins que leurs causes ne viennent de spasme & de crispation dans les nerfs.

Quand , malgré tous ces remèdes , l'hémorrhagie continue , il faut coucher le malade dans une situation où il aura la tête élevée , où il sera dans un repos continuel , sans parler ni se mouvoir : on fermera ses rideaux , & on ôtera toute la lumière de sa chambre , afin de le laisser dans une plus grande tranquillité ; & on insinuera dans le nez le remède qui suit :

Prenez , *Des Feuilles de Chardon de Foulon , ou Chardon à Bonnetier.*

Pilez-les dans un mortier , avec du vinaigre distillé des plus forts , jusqu'à ce qu'elles soient réduites en filasse , que vous tremperez dans la liqueur suivante :

Prenez , *D'Esprit-de-Vin , deux onces.*

De Sel de Saturne , un gros.

D'Eau de Rabel , trente gouttes.

Mêlez le tout ensemble : c'est dans cette liqueur que l'on trempera les feuilles ci-dessus, bien préparées, & que l'on insinuera ensuite dans le nez, aussi avant qu'on le pourra.

Plusieurs personnes recommandent dans ce cas la poudre de sympathie, dont voici la description :

Prenez, *De Vitriol verd, telle quantité qu'il vous plaira.* Mettez-le en poudre, & enfermez-le dans une bouteille de verre très-mince; bouchez-la exactement; exposez-la au soleil pendant tout l'été, ayant soin de la retirer la nuit, & dans la pluie, pour la mettre dans un lieu chaud.

Prenez, *Une partie égale de Gomme Adraganth & de Couperose verte,* que vous pilerez séparément.

Tamisez cette poudre, & exposez-la au soleil dans une bouteille de verre, en même temps & aussi longtemps que l'autre.

Prenez ensuite égale partie des deux poudres contenues dans les deux bouteilles, & mêlez-les bien ensemble; la dose est de vingt grains dans six onces d'eau de plantain, une ou deux fois par jour, selon l'urgence des cas : on peut également l'appliquer à l'extérieur.

Pendant tout le temps que dure l'hémorrhagie, on ne doit nourrir le malade qu'avec des bouillons légers, faits avec le bœuf & le veau, ou avec une décoction d'une poignée de riz & d'une once de racine de grande consoude dans une pinte d'eau. On peut donner aussi de temps en temps quelques cuillerées de gelée de viande, faite de la manière suivante :

Prenez, *Un Poulet maigre.*

Quatre cuillerées de bon Riz.

Deux onces de Racines de grande Consoude.

Une poignée de Feuilles de Plantain.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, jusqu'à ce que le tout soit réduit en bouillie & en espece de colle : ôtez les racines, les feuilles & les os; passez le reste à travers un gros linge, & laissez-le ensuite refroidir, pour en donner au malade une cuillerée toutes les deux heures.

Il faut bien se donner de garde de suivre le préjugé du peuple, en cette maladie, qui est de donner de la nourriture liquide & solide, à proportion que le malade vuide du sang; c'est le moyen de rendre la maladie incurable : l'estomac & les vaisseaux affoiblis & relâchés ne sont plus en état de broyer la nourriture; ce qui produit des crudités, & un chyle épais & visqueux, qui ne peut qu'augmenter l'hémorrhagie. D'un autre côté, si les vaisseaux ont encore assez de ressort pour altérer & broyer la nourriture qu'on leur donne, l'effort qu'ils sont obligés de faire renouvelle l'hémorrhagie, c'est pourquoi il vaut mieux donner des nourritures légères, & en petite quantité.

Hémorrhagie des Poumons.

Nous avons traité de cette espèce d'hémorrhagie à l'article CRACHEMENT DE SANG, HÉMOPTYSIE. (*Voyez ces deux articles.*)

De l'Hémorrhagie des Gencives.

Cette maladie est rarement funeste. Les personnes qui y sont sujettes, ont ordinairement quelque vice particulier, comme une mollesse & un relâchement dans toutes les gencives, occasionnés par la carie, par le scorbut, ou par l'acrimonie particulière de la salive & du sang.

Quand l'hémorrhagie des gencives est habituelle, & qu'elle n'est point considérable, il est inutile d'y apporter aucun remède; il suffit simplement, quand elle est passée, de se servir du gargarisme suivant:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*

De Sang-Dragon, demi-once.

De Sel de Saturne, un gros.

Mêlez le tout, & mettez une cuillerée de cette liqueur dans un verre d'eau, pour vous gargariser plusieurs fois dans le jour.

On peut aussi faire bouillir une poignée de mille-feuille & autant de fanicle dans une chopine de lait, jusqu'à ce qu'elle soit réduite à un demi-setier, pour se gargariser comme ci-dessus.

Quand l'hémorrhagie des gencives est occasionnée par la carie des dents, c'est l'affaire du dentiste, auquel il faut se confier pour les nettoyer ou pour les arracher.

L'hémorrhagie des gencives, accompagnée de scorbut, se guérit par les remèdes appropriés à cette maladie. *Voyez* SCORBUT.

L'hémorrhagie des gencives, qui reconnoît pour cause l'acrimonie de la salive, exige le même traitement que l'acrimonie des humeurs en général. (*Voyez* ACRIMONIE.) On se contentera, dans ce cas, de faire usage des gargarismes adoucissants, comme du lait chaud, une décoction d'orge & de riz : quelques figues grasses, bouillies avec le miel dans de l'eau, sont aussi très-efficaces.

Les hémorrhagies des gencives, qui surviennent à la suite de l'extirpation d'une dent, sont quelquefois très-dangereuses. Comme les vaisseaux qui sont ouverts se trouvent ordinairement enfoncés dans l'alvéole, il est difficile d'y porter les remèdes propres à arrêter l'hémorrhagie. Quand elle est considérable, il faut avoir recours à la saignée au pied, aux bains tièdes des parties inférieures, aux compresses d'eau très-froide, appliquées sur les gencives, & à la glace insinuée dans l'alvéole. On peut faire usage aussi de tous les remèdes que nous avons indiqués à l'article HÉMORRHAGIE DU NEZ.

Si ces remèdes ne produisoient aucun effet, on appliqueroit sur les vaisseaux ouverts un peu d'agaric de chêne, bien battu, que l'on renouvelleroit de temps en temps ; ou l'on porteroit sur la partie un petit bouton de vitriol, pour cautériser, s'il se peut, les petits vaisseaux d'où part le sang.

Si cependant l'hémorrhagie venoit de quelque partie inaccessible aux remèdes, il faudroit insinuer dans l'alvéole de la cire très-molle, que l'on comprimerait le plus qu'il seroit possible, & que l'on laisseroit jusqu'à ce que les vaisseaux fussent parfaitement consolidés.

On observera, dans le reste du traitement, toutes les précautions prescrites dans l'hémorrhagie du nez.

Hémorrhagie de l'Estomac.

C'est une des plus funestes hémorrhagies auxquelles on peut être exposé. Le peu de facilité que l'on a pour appliquer les remèdes, & la nécessité où l'on est de prendre de la nourriture, qui charge cette partie dans le temps qu'elle est affectée, la grosseur des vaisseaux de l'estomac, tout rend cette espèce d'hémorrhagie dangereuse.

Plusieurs causes peuvent donner naissance à l'hémorrhagie de l'estomac, comme la plénitude, la chaleur, les efforts violents, occasionnés par le vomissement, les engorgements particuliers à la suite d'une inflammation dans la partie, l'introduction des poisons ou de quelques corps étrangers.

On reconnoît l'hémorrhagie de l'estomac, par le vomissement de sang qu'éprouve le malade plusieurs fois par jour, par un sentiment de pesanteur à l'estomac, par des dégoûts, des nausées, & un goût de sang qui revient à la bouche.

L'hémorrhagie causée par la plénitude se traite par la saignée, les délayants, le repos & la grande diète. Celle qui vient de la chaleur se traite à peu près de même, à l'exception des saignées qui doivent être moins nombreuses, & des boissons que l'on doit rendre beaucoup plus rafraîchissantes : la limonade très-fraîche est la meilleure boisson qu'on puisse donner dans ce cas, sur-tout lorsqu'on y ajoute vingt gouttes d'esprit de vitriol sur une pinte. Ces deux espèces d'hémorrhagie ont des signes particuliers, qui sont ceux de la pléthore. *Voyez* PLÉTHORE VRAIE & PLÉTHORE FAUSSE.

Quand l'hémorrhagie de l'estomac est occasionnée par des efforts violents, il faut laisser l'estomac dans un calme profond, en ne lui donnant aucune espèce de nourriture à digérer, en faisant précéder les saignées, les lavements, & en mettant le malade à l'usage des bouillons suivants, qu'il prendra pour boisson & pour nourriture, pendant trois jours.

Prenez, *Un Poulet maigre, que vous farcirez avec des Feuilles de Nénuphar & de Bourrache, coupées bien menu, de chaque une demi-poignée.*

Des Quatre Semences froides, quatre onces.

Vous ferez bouillir le tout dans trois pintes d'eau, pour réduire à trois chopines. Passez, pour en donner un petit verre, toutes les heures, au malade. On lui fera prendre en même temps le looch que nous avons décrit dans le crachement de sang, (*voyez CRACHEMENT DE SANG,*) ou le julep décrit ci-dessus. *Voyez HÉMORRHAGIE DU NEZ.*

La décoction suivante est un des remèdes les plus efficaces dans toutes les hémorrhagies intérieures.

Prenez, *D'Agaric de Chêne, deux gros.*

Faites-le bouillir avec une bonne pincée de fleurs de fanicle dans une pinte d'eau, pour réduire à une chopine. Passez la liqueur, pour en donner un verre toutes les quatre heures.

Quand on sera parvenu, par les saignées répétées, par les bouillons & les tisanes que nous avons prescrites, à arrêter le vomissement de sang, il faut tâcher d'évacuer celui qui peut être amassé dans l'estomac; ce qui est assez difficile à faire, parce qu'il est à craindre que l'effet du purgatif ne renouvelle l'hémorrhagie. On ne doit, par conséquent, risquer un purgatif, que quand il y aura au moins six jours que le malade n'aura eu ni nausées ni vomissement, quand on ne sentira plus à la région de l'estomac un battement considérable, en un mot, quand on sera presque sûr, par les saignées, la diète, les boissons & les remèdes, que l'ouverture du vaisseau doit être cicatrisée; pour lors on pourra tenter la médecine suivante :

Prenez, *De Racines de grande Consoude, une once.*

De Feuilles de Plantain, une poignée.

De Follicules de Séné, un gros.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, jusqu'à la réduction de la moitié. Ajoutez ensuite

Deux onces de Manne,

Une once de Catholicon double,

pour prendre en deux verres , le matin à jeun , à une heure & demie de distance l'un de l'autre. Après cette purgation , on fera prendre au malade , pendant quelques jours , une tisane de grande confoude & de riz , en le tenant en même temps aux bouillons dans lesquels on pourra dissoudre un jaune d'œuf , & à un peu de soupe.

Quand l'hémorrhagie de l'estomac survient par rapport à quelque inflammation ou quelque engorgement dans les parties voisines , elle exige le même traitement que l'inflammation , (*voyez INFLAMMATION* ,) à l'exception que les saignées doivent être plus fréquentes , la diete plus sévère , & que l'on ne doit faire usage que des adoucissants , & point du tout des remèdes astringents ni des purgatifs , & mettre le malade à l'eau de poulet , décrite ci-dessus.

Les hémorrhagies d'estomac produites par les corps étrangers , comme les os , les épingles , &c. sont les plus dangereuses : il est presque même impossible de les guérir , à moins que le corps étranger ne soit assez petit , & placé de façon qu'il puisse se faire jour par les intestins. On doit , dans cette hémorrhagie comme dans les autres , faire usage des saignées abondantes , de l'eau de poulet , des huileux pris en grande quantité , tant en boisson qu'en lavement.

Les hémorrhagies d'estomac produites par l'introduction des poisons , exigent des saignées moins fréquentes , beaucoup de boissons délayantes ; & même , quand il est encore temps , c'est-à-dire qu'il n'y a pas long-temps que le poison est avalé , il faut faire prendre au malade deux grains d'émétique en lavage. Les efforts du vomissement augmenteront l'hémorrhagie pour l'instant ; mais elle diminuera après , par l'évacuation des matieres âcres & corrosives du poison. Après l'usage de l'émétique , les remèdes les plus prompts & les plus convenables sont les mucilagineux unis aux huileux. On peut faire un looch de la maniere suivante :

Prenez , *De Gomme Adraganth dissoute dans de l'Eau , une once.*

D'Huile d'Amandes douces , quatre onces.

Mêlez le tout dans un mortier , avec un ou deux jaunes d'œufs , bien battus & bien broyés ensemble : quand le mélange sera fait , ajoutez

D'Yeux d'Ecrevisses , une demi-once.

De Sirop de Guimauve, une once & demie.

Mêlez le tout , pour donner par cuillerées , de demi-heure en demi-heure , ou plus souvent , si le cas est pressant : il faut continuer l'usage de ce looch , jusqu'à ce qu'on ne sente plus aucune douleur intérieure , & qu'il ne vienne plus de sang ; après quoi , on purgera le malade avec quatre onces de casse en bâton , bouillies dans une chopine d'eau , à laquelle on ajoutera deux onces de manne & une once de catholicon double , pour prendre en deux verres , à deux heures de distance l'un de l'autre ; & on mettra le malade au lait pour toute nourriture , pendant quinze jours.

Hémorrhagie des Intestins.

Les hémorrhagies des intestins sont moins communes que toutes celles des autres parties du corps : quand les vaisseaux s'ouvrent dans les intestins , le sang s'y accumule , ou il se fait jour par les parties inférieures : on voit des exemples du premier cas dans la maladie noire , & du second dans la dysenterie & le flux de sang. Nous avons traité de la dysenterie à son article. (*Voyez DYSENTERIE.*) Nous allons suivre ici le flux de sang & la maladie noire.

Le flux de sang se déclare toutes les fois qu'il y a quelques vaisseaux sanguins qui s'ouvrent dans les intestins. Ou il est accompagné de douleurs , de chaleur , de fièvre ; ou il n'est suivi d'aucun accident. Dans le premier cas , il faut faire beaucoup plus d'usage des saignées , des délayants , des lavements , de l'eau de poulet , comme nous l'avons décrit à l'article HÉMORRHAGIE DE L'ESTOMAC.

Quand , malgré ces remèdes , les douleurs subsistent , on peut faire usage de la tisane suivante :

Prenez , *De Riz lavé , deux cuillerées.*

Une Tête de Pavot coupée par tranches , avec les graines.

Mettez le tout dans une pinte d'eau , que vous ferez bouillir jusqu'à la réduction de trois demi-setiers ; passez la liqueur , dont on prendra un verre toutes les trois heures.

Si la douleur ne se calmoit point , & que le flux de sang continuât toujours , il faudroit encore avoir recours à la saignée , aux lavements & aux adoucissans : au reste , il faut prendre dans cette maladie les précautions usitées dans l'hémorrhagie en général.

La troisieme espece d'hémorrhagie des intestins , est celle qu'on appelle *la maladie noire* : elle s'annonce par un sentiment de pesanteur , de douleur au bas-ventre , par des défaillances & des foiblesses continuelles , par des nausées , par des vomissemens & des déjections par bas d'une matiere noire comme de l'encre , & épaisse comme de la colle , qui est d'une puanteur excessive.

La cause de cette maladie est un sang dissous , qui ronge la texture des vaisseaux , qui s'épanche dans les intestins , & qui acquiert la couleur & l'odeur propres à cette maladie.

On remédie à cet accident , en faisant d'abord tirer du sang du bras , si les forces le permettent ; car , comme cette maladie est accompagnée de défaillances fréquentes , la saignée peut être quelquefois très-nuisible : il vaut mieux , en ce cas , commencer par faire prendre au malade deux grains d'émétique , afin de faire évacuer cette matiere par haut & par bas ; il est pourtant essentiel d'observer que si l'hémorrhagie est considérable , le vomissement pourroit encore l'augmenter : il vaut mieux pour lors employer les lavements & les boissons , tels que la limonade ou le sirop de vinaigre délayé dans de l'eau ; ou , si l'on aime mieux , on peut faire une tisane avec du suc d'oseille dans de l'eau , à la dose , par exemple , de quatre onces sur une pinte , à laquelle on ajoutera vingt gouttes d'esprit de vitriol : il faut que le malade prenne , le plus souvent qu'il pourra , ces sortes de boissons , pour rafraîchir & tempérer le feu intérieur des entrailles.

Quand on aura , pendant quelques jours , suivi ce

régime, on pourra faire usage d'une eau de casse légère, ou plutôt d'une eau de tamarins, faite avec deux onces de tamarins bouillis légèrement dans un demi-setier d'eau, en y ajoutant un gros de sel de Glauber & une once de sirop de limon, pour une prise.

Quand les forces sont très-abattues, on peut ajouter dans les boissons un peu d'eau de canelle, ou quelques gouttes d'eau de fleurs d'orange : on repurgera le malade, de trois jours l'un, jusqu'à ce qu'on n'apperçoive plus de matiere noire dans ses excréments ; & , pendant tout son traitement, on lui fera prendre des bouillons faits avec moitié bœuf, moitié volaille & un peu de veau. On ne passera à la nourriture solide, que quand il n'y aura plus ni fièvre, ni dégoût, ni matiere noire dans les selles. On finira par mettre le malade au lait, pendant une quinzaine de jours, en y ajoutant sur chaque verre une cuillerée ou deux de suc dépuré de cresson ; mais on ne fera usage de lait, que quand le malade aura suffisamment purgé, & qu'il n'y aura plus de fièvre.

Hémorrhagie de l'Anus.

Nous traiterons de cette maladie à l'article Hémorrhôide. *Voyez* HÉMORRHOÏDE.

Hémorrhagie par la Matrice.

Les femmes sont sujettes tous les mois à cette hémorrhagie ; mais, comme elle leur est salutaire, nous n'en traiterons point ici comme maladie. *Voyez* MOIS & REGLES.

Quand cette hémorrhagie à laquelle les femmes sont sujettes est trop abondante, elle dégénere en perte, (*voyez* PERTE :) quand elle est en trop petite quantité, on la traite par les remèdes convenables. *Voyez* SUPPRESSION DES REGLES.

Au reste il faut observer, sur les hémorrhagies en général, que les saignées y sont presque toujours nécessaires, à moins qu'elles ne soient contre-indiquées par la grande foiblesse, par l'âge, & qu'elles ne soient une suite de la dissolution du sang, comme la pul-

monie & le scorbut ; dans ces sortes de cas , la saignée est mortelle : il faut , au contraire , tâcher d'enchaîner ce liquide , & l'arrêter dans ses vaisseaux par toutes sortes de remèdes. *Voyez DISSOLUTION DU SANG.*

Hémorrhagie des Plaies considérables.

Les hémorrhagies considérables qui surviennent à la suite des blessures , des chutes , des plaies , sont celles qui exigent le plus de saignées , le plus de diète , de boissons , de lavements , de repos & de tranquillité : il faut même saigner ces malades jusqu'à ce qu'ils tombent en foiblesse ; on évite par ce moyen les engorgements , les dépôts : la suppuration est moins abondante , & les accidents sont moins funestes. Il faut donc se donner bien de garde , comme font des gens imprudents & mal instruits , d'avoir recours , en ce cas , aux cordiaux , comme au vin & aux liqueurs spiritueuses : c'est cette mauvaise méthode qui fait périr une partie des blessés. Il est essentiel , dans les blessures considérables , d'être au moins les deux ou trois premiers jours à ne prendre que des tisanes d'eau de poulet & des lavements , au bout desquels on peut donner du bouillon au malade , à proportion que ses forces l'exigeront , & que sa blessure paroîtra moins dangereuse.

HÉMORRHOÏDES, s. f. pl. C'est un écoulement de sang par les vaisseaux de l'anus. On appelle aussi *hémorrhoides* la tumeur & le gonflement des vaisseaux hémorrhoidaux.

On distingue les hémorrhoides en internes & externes : les premières sont cachées dans le rectum , les dernières paroissent au dehors. On donne aussi le nom d'*hémorrhoides ouvertes* à celles qui fluent , & d'*hémorrhoides aveugles* à celles qui ne coulent point , & qui ne consistent que dans un gonflement des vaisseaux hémorrhoidaux ; ce qui forme quelquefois un paquet considérable à l'anus.

La cause prochaine des hémorrhoides vient de la difficulté que le sang trouve à circuler dans les veines hémorrhoidales , à cause de leur situation perpendiculaire , & à retourner dans le foie par la veine porte.

On doit regarder comme cause accessoire , la foiblesse & la mollesse des vaisseaux de cette partie , tout ce qui augmente la quantité , la chaleur & l'épaississement du sang : de-là vient que ceux qui sont d'un tempérament lâche , spongieux & gras , dont les vaisseaux sont gros & remplis de sang , qui sont bonne chere & menent une vie sédentaire , ou qui sont nés de parents qui ont été sujets eux-mêmes à cette maladie , sont beaucoup plus exposés que les autres à des évacuations hémorrhoidales excessives ; de-là vient encore que l'usage trop fréquent des purgatifs violents , des préparations chaudes , des aliments échauffants , l'interruption des saignées , ou la suppression de quelques évacuations auxquelles on est habitué , les passions surtout , la colere & le chagrin , les exercices violents , produisent les hémorrhoides. Une des causes occasionnelles les plus communes de cette maladie , c'est l'obstruction du foie , de la rate ou de quelques viscères du bas-ventre : aussi voit-on ceux qui sont sujets aux hémorrhoides avoir le visage jaune ; ce qui prouve que le foie fait mal ses fonctions.

Les hémorrhoides ne sont pas toujours funestes , & n'exigent pas qu'on y apporte des remedes. Cette évacuation est quelquefois salutaire : la nature se débarasse , par cette voie , d'un sang inutile qui s'amasse dans le corps , & qui pourroit y causer de grands ravages ; aussi voit-on des hommes qui sont , par cette partie , réglés comme les femmes.

Il est aisé de voir quand cette évacuation est salutaire , par la légéreté qu'elle donne au corps , & lorsque le malade a plus d'appétit , & qu'après cette évacuation il se sent plus fort qu'auparavant.

Il ne faut point , dans ces circonstances , employer de remedes propres à arrêter cette évacuation : il faut , au contraire , la favoriser ; car la santé & la vie en dépendent : ainsi ceux qui sont sujets à ce flux périodique , peuvent faire usage , à l'approche du temps de cette évacuation , d'une infusion de feuilles de véronique mâle dans de l'eau , à laquelle on ajoutera une pincée très-légere de mélisse citronelle , dont ils boiront

trois ou quatre verres par jour, cinq ou six jours avant l'apparition du flux.

Toute l'attention que doivent faire ceux qui sont dans ces cas, c'est d'éviter les aliments échauffants & âcres, les vins spiritueux, les exercices trop violents, les chagrins cuisants, & tout ce qui peut épaisir leur sang, comme l'air épais & grossier, les fruits aigres & crus, le laitage, le sommeil trop long, & le trop peu d'exercice. Comme cette évacuation est, de cette manière, moins une maladie qu'une indisposition, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps.

Des Hémorrhoides aveugles.

On distingue deux sortes d'hémorrhoides aveugles; les unes sont internes, & les autres externes.

Les hémorrhoides internes sont occasionnées, ainsi que les externes, par l'engorgement du sang dans les vaisseaux hémorrhoidaux qui rampent autour de l'extrémité de l'intestin rectum, & qui ne sont point apparents à l'extérieur, qui forment un poids & une douleur considérables, accompagnés quelquefois d'élanement & de pulsation. Les hémorrhoides externes sont, au contraire, apparentes, & même plus douloureuses que les internes, parce qu'elles forment un paquet de vaisseaux très-sensible, & que le frottement continuel irrite & enflamme.

Il y a deux temps à considérer dans les hémorrhoides, celui de l'inflammation, & celui de la résolution.

Dans le temps de l'inflammation, les douleurs sont très-aiguës, le gonflement considérable, les chairs sont dures, rouges, animées: on sent à la partie des élancements & des pulsations très-vives, accompagnés quelquefois d'accès de fièvre. Il faut, dans ce cas, avoir recours à la saignée, comme au remède le plus efficace pour résoudre l'inflammation: on donnera en même temps des boissons délayantes, telle qu'une décoction de racine de chiendent, de feuilles de mauve, de guimauve & de graine de lin. On appliquera sur la partie, si les hémorrhoides sont externes, notre cataplasme anodin, (voy. CATAPLASME;) & si les douleurs ne s'y opposent pas,

pas, on donnera quelques lavements avec le son & la graine de lin : si les hémorrhoides sont internes, on injectera plusieurs fois par jour, par le moyen d'une petite seringue à injection, une décoction de racine de guimauve, ou du lait chaud ; si l'on aime mieux, on aura recours aux trochisques suivants :

Prenez, *Des Semences de Laitue,*
De Pourpier,
De Pavot blanc,
De Concombre, de chaque cinq
gros.

De Suc de Réglisse,
D'Amydon,
De Gomme Adraganth, de chaque un gros &
dem.

Formez des trochisques avec le mucilage de psyllium, appelé en françois *herbe-aux-puces*.

On réduira ensemble en pâte les semences : on mettra en poudre séparément l'amydon & la gomme adraganth ; on concassera le suc de réglisse ; on le fera fondre dans une écuelle de terre, sur un petit feu, avec environ une once de mucilage de psyllium ; puis on mettra la matiere dans un mortier ; on mêlera les semences pilées & les poudres ; on battra bien le tout ensemble, pour faire une masse dont on formera des trochisques de moyenne grosseur, que l'on insinuera dans le fondement.

On peut substituer à ces trochisques l'usage des bains de vapeurs, faits avec une décoction d'herbes émollientes, & dirigés sur la partie malade.

On réitérera la saignée, selon le besoin, c'est-à-dire, si les douleurs ne s'apaisent point, & qu'il y ait toujours les mêmes marques d'inflammation. On pourra aussi appliquer à l'extérieur, sur les hémorrhoides gonflées & douloureuses, le liniment suivant :

Prenez, *De la Graisse de Porc non salée, ou de Sain-*
doux, une once.

Une Coquille d'Huître, calcinée & réduite en
poudre.

Mêlez le tout exactement, & faites-en une onction

sur les hémorrhôïdes, ce qui se répétera pendant quelques jours; ou bien servez-vous de l'onguent populéum, ou du suivant:

Prenez, *De bonne Huile d'Olive, la quantité qu'il vous plaira.*

Mettez-en jusqu'à la moitié dans une bouteille que vous acheverez de remplir de feuilles de bouillon-blanc; exposez au soleil la bouteille bien bouchée, jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistance de bouillie, pour vous en servir en liniment.

Quand l'inflammation des hémorrhôïdes sera un peu tombée, qu'il n'y aura plus de fièvre, on pourra appliquer dessus, si elles sont externes, la composition suivante:

Prenez, *D'Ecaillés d'Huîtres préparées, deux gros.*

D'Ardoise pulvérisée, trois gros.

De Sel de Saturne, deux gros.

D'Alun de Roche, un gros.

Pilez le tout en poudre très-fine; & , avec suffisante quantité d'onguent populéum ou de sain-doux, faites un liniment qu'on appliquera sur la partie, en le renouvellant deux fois par jour.

On pourra, dans les hémorrhôïdes internes, appliquer aussi le même liniment, que l'on insinuera le plus avant que l'on pourra, en en chargeant un linge roulé en trochisque, pourvu que les hémorrhôïdes soient, comme nous venons de le dire, moins enflammées, & qu'on ait fait précéder les remèdes ci-dessus.

Des Hémorrhôïdes ouvertes.

Quand les hémorrhôïdes fluent, elles sont dans le cas des hémorrhagies: nous avons dit ci-dessus, que quand cet écoulement étoit périodique, pas trop abondant, & que le malade en étoit soulagé, il n'exigeoit aucun remède. *Voyez l'article HÉMORRHOÏDES.*

Quand les hémorrhôïdes fluent en trop grande abondance, & qu'elles jettent le malade dans l'épuisement & la foiblesse, il faut travailler à les arrêter par tous les remèdes que nous avons indiqués à l'article HÉMORRHAGIE, qui sont propres à resserrer le calibre

des vaisseaux, & à arrêter l'effort du sang; mais il est essentiel d'observer qu'on ne doit faire usage des astringents, de quelque nature qu'ils soient, que quand il y a un épuisement marqué: autrement il vaut mieux arrêter ce flux par les saignées, le repos, la tranquillité & les remèdes adoucissants, comme nous l'avons marqué à l'article Hémorrhagie. *Voyez HÉMORRHAGIE.*

Cure générale des Hémorrhoides.

Quand les accidents violents des hémorrhoides sont passés, il faut apporter toute son attention, pour empêcher la rechute, si elle est nuisible à la santé, & pour la favoriser, si elle est salutaire.

Lorsque les hémorrhoides sont périodiques, & que la nature est habituée à se débarrasser par cette voie d'un sang inutile, il est essentiel de soutenir cette évacuation: quand elles se suppriment, & que le malade ressent des inquiétudes aux hypocondres, des chaleurs & des douleurs d'entrailles, des courbatures dans les bras & dans les jambes, des vents, des rapports, de la difficulté de respirer, la fièvre, & des maux encore plus funestes, il faut rappeler ce flux avec tous les remèdes propres à cet effet.

Si les accidents sont pressants, on commencera par faire au malade une saignée au pied: on lui trempera les pieds dans l'eau chaude, deux ou trois fois par jour; on l'exposera à la vapeur de la décoction suivante:

Prenez, *De Lait de Vache, une chopine.*

De Fleurs de Mauve,

De Bouillon-blanc,

De Feuilles de Pariétaire, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout pendant un demi-quart d'heure; versez-le ensuite dans un pot de chambre, sur lequel se placera le malade, pour en recevoir la vapeur toute chaude. On donnera en même temps des lavements avec le son & la graine de lin, & on appliquera ensuite sur la partie le résidu des plantes, qui aura servi à faire la décoction ci-dessus. Si ces remèdes n'ont

aucun effet marqué , on applique à l'anús les sang-sues, qui sont les remedes les plus efficaces dans ces sortes de maux.

Quand les hémorrhoides sont inutiles & préjudiciables à la santé, il faut travailler à les détruire : le régime en ce cas est une des choses les plus essentielles ; on peut voir ce que nous avons dit ci-dessus à ce sujet.

Comme les hémorrhoides dépendent, en général, de bien des causes, on ne peut réussir à les guérir qu'en détruisant ces mêmes causes, & qu'en prenant une conduite opposée : telles sont les passions vives, les exercices violents, les aliments chauds, les vins spiritueux, l'interruption des saignées auxquelles on est habitué, &c. Il ne s'agit donc, en ce cas, que de faire le contraire de ce qu'on a fait, pour éloigner le mal.

Cette indisposition dépend, en général, de l'épaississement du sang, occasionné par un mauvais chyle & par la foiblesse de l'estomac : on doit employer les remedes, & suivre la conduite que nous avons tracée dans l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

Quand les hémorrhoides reconnoissent pour cause une obstruction ou un embarras dans le foie, ce que l'on reconnoît au teint jaune du malade, à sa constipation habituelle, aux douleurs qu'il ressent au côté droit, aux difficultés qu'il éprouve dans la digestion, il faut alors employer les remedes qui conviennent aux obstructions du foie. *Voyez* OBSTRUCTION.

HÉPATIQUE. (*flux*) C'est un cours de ventre féreux, sanguinolent, semblable à de la lavure de chair, & qui est sans tranchées.

On reconnoît cette maladie aux déjections qui sont liquides & semblables à de la lavure de chair ; & elles ne sont accompagnées d'aucune douleur, ni d'aucunes tranchées.

Cette maladie dépend de la foiblesse & de la mollesse du foie, de la chaleur & de l'âcreté de la bile, qui, n'étant plus en état de produire un bon chyle, est chassée par les intestins, sous la forme de matieres charnues & pourries. Tout ce qui peut enflammer la bile, peut occasionner cette indisposition, comme les

fièvres ardentes, la chaleur trop grande des entrailles, le trop grand usage des liqueurs à la glace, les vins spiritueux, les aliments chauds, âcres & aromatisés, les médicaments violents, & les poisons.

Plusieurs auteurs pensent que c'est la propre substance du foie qui se dissout, & qui se fait jour, par portions, par la voie des intestins.

On mettra d'abord le malade à l'usage du petit-lait clarifié, dans lequel on trempera, à plusieurs reprises, un fer rouge. Le malade en prendra une pinte par jour; ce qu'il continuera pendant tout le traitement, en faisant usage de la boisson qui suit:

Prenez, *De Racine d'Oseille, une once.*

Des Feuilles d'Aigremoine & de Chicorée sauvage, de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte.

Ajoutez ensuite

De Feuilles d'Absinthe, une pincée.

De Coriandre, un gros,

que vous laisserez infuser, pendant un quart d'heure, dans la liqueur ci-dessus, dans un vaisseau bien couvert, en ajoutant dans la colature

Du Sirop de Coings, une once & demie.

On donnera un verre de cette boisson toutes les quatre heures au malade.

Quand on aura suivi pendant trois jours les remèdes que nous venons d'indiquer, on purgera le malade avec un gros de rhubarbe concassée, infusée dans une chopine d'eau sur des cendres chaudes, en y ajoutant

Une once de Sirop Magistral.

On lui donnera un verre de cette boisson, après l'avoir passée, de deux heures en deux heures; le lendemain, il reprendra ses boissons comme ci-dessus, en observant de prendre en se couchant la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain, trois onces.*

D'Esprit-de-Vitriol, quinze gouttes.

De Sirop de Roses seches, une once.

Mélez, pour une seule prise.

Il faudra purger le malade au bout de trois jours, comme ci-dessus.

Comme dans cette maladie le corps est sujet à tomber dans un amaigrissement considérable, il faut avoir soin de donner plus souvent des bouillons que dans toute autre maladie, & de ramener peu à peu le malade à la nourriture solide: on peut, par exemple, délayer un jaune d'œuf dans son bouillon, & lui donner de la crème de riz bouillie, & réduite en consistance d'une bouillie légère. Après l'usage des remèdes ci-dessus indiqués, on peut employer l'opiat qui suit:

Prenez, *D'Extrait d'Enula-campana,*

De Genievre, de chaque deux gros.

De Confection Alkermès, un gros.

De Safran de Mars apéritif, demi-once.

De Rhubarbe en poudre, un gros.

D'Aloès en poudre, un scrupule.

De Gomme Ammoniaque, deux gros.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour en faire un opiat, dont le malade prendra un demi-gros le matin en se levant, & autant sur les six heures du soir; ou bien on fera usage des pilules qui suivent:

Prenez, *Du Savon de Venise, deux gros.*

De Magnésie blanche, un gros & demi.

De Succin,

De Nitre pulvérisé, de chaque un gros.

De Safran de Mars préparé à la rosée, deux scrupules.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de gomme adraganth; faites des pilules du poids de dix grains. Il en prendra une toutes les trois heures, en buvant par-dessus un verre d'infusion de véronique: on observera de se purger au commencement & à la suite de ces pilules.

Ou bien le malade pourra se contenter de faire usage de l'opiat de Salomon, gros comme une noisette, auquel il mêlera de l'æthiops martial, à la dose de deux ou trois grains sur chaque prise.

On appliquera sur la région du foie le cataplasme suivant :

Prenez , *De Feuilles d'Endive ou Scariole ,*
De Chicorée sauvage , de chaque
une poignée.

De Cuscuté ,
D' Absinthe , de chaque une demi-
poignée.

De Fleurs de Roses rouges , une pincée.

D'Ivoire brûlé , deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau , pour réduire à la moitié.

Ajoutez ensuite

De fort Vinaigre , deux onces.

Appliquez le tout chaudement sur la partie , ayant soin de faire réchauffer le cataplasme , quand il est refroidi.

HÉPATITE, s. f. maladie du foie , qui consiste dans son inflammation.

On reconnoît cette maladie à une douleur vive au côté droit , accompagnée de pesanteur , de chaleur , de tension dans la partie , avec des urines crues , des excréments blanchâtres , une bouche amère , des nausées , & quelquefois des vomissements.

L'inflammation du foie vient de l'engorgement du sang dans les extrémités capillaires de la veine-porte ou de l'artere hépatique. Les causes déterminantes sont en général celles de l'inflammation , auxquelles on peut ajouter l'âcreté de la bile , un froid vif & subit , occasionné par quelques boissons à la glace , ou par les bains froids. Il en est de même de l'agitation excessive , causée par les émétiques , les poisons ; ce qui fait que le foie augmente insensiblement de volume , occupe presque tout le bas-ventre , gêne l'estomac , & devient douloureux , ainsi que le diaphragme.

La cure de cette maladie est la même que celle de l'inflammation en général ; on y réussit par le moyen des saignées plus ou moins fréquentes , par les lavements , les boissons abondantes , telles que le petit-lait clarifié , uni au sirop de violette , que l'on peut

employer, pendant les premiers jours, avec succès. Quand une fois l'inflammation a cédé en partie aux remèdes, on peut employer les apozèmes suivants:

Prenez, *De Tamarins, une once.*

De Raisins doux, trois onces.

De Raisins de Corinthe, deux onces.

De Feuilles de Pissenlit,

De Chicorée sauvage, de chaque une once.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau, jusqu'à la réduction de trois chopines.

Ajoutez *De Sel de Glauber, un gros.*

De Manne, deux onces,

pour en prendre trois verres dans le jour, à trois heures de distance l'un de l'autre.

On ne doit point négliger en même temps d'appliquer à l'extérieur des remèdes propres à rafraîchir le foie; telle est la fomentation suivante:

Prenez, *De Fleurs de Mauve,*

De Guimauve, de chaque une demi-poignée.

De Feuilles de Pariétaire,

De Bouillon-blanc, de chaque une poignée.

De Fleurs de Nénuphar, deux pincées.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vinaigre, que vous réduirez à une chopine: vous appliquerez chaudement toutes ces plantes sur la partie; après quoi, l'on aura recours à la fomentation suivante:

Prenez, *Des Têtes de Pavot blanc, brisées & contuses, avec leur graine, trois onces.*

De la Semence d'Aneth, une demi-once.

De Feuilles de Jusquiame,

De Cynoglosse,

Des Fleurs de Camomille, de chaque deux poignées.

Faites bouillir le tout dans cinq pintes d'eau d'orge, réduites à trois; passez la liqueur à travers un linge, & servez-vous-en de la manière suivante:

On trempe des flanelles dans cette fomentation dès qu'on l'a retirée de devant le feu, & qu'elle est bien chaude : on les exprime légèrement, & on les applique successivement toutes chaudes sur les parties douloureuses ; ce qu'on a soin de réitérer chaque fois que les douleurs se font sentir avec violence. On ne doit cependant faire usage de ce dernier remede, que quand on a suffisamment employé les saignées, les délayants, les lavements, & la fomentation que nous avons décrite ci-dessus.

Quand les saignées & la diete auront détruit l'inflammation, ce que l'on connoît par la cessation des douleurs, de la chaleur, de la tension, &c. on purgera le malade avec une purgation simple, ou une tisane royale : (*Voyez PURGATION*;) après quoi, on lui fera prendre, pendant une quinzaine de jours, les eaux de Passy dépurées, ou, au défaut de ces eaux, une infusion légère faite avec la boule de mars, que l'on trempe dans une pinte d'eau, jusqu'à ce qu'elle ait acquis une couleur de citron : le malade boira une pinte de ces eaux tous les jours, en se purgeant après comme ci-dessus.

Si, malgré tous les remedes que nous venons de prescrire, & sur-tout les saignées fréquentes, on ne pouvoit obtenir la résolution de l'inflammation, il succéderoit nécessairement une suppuration, un squirrhe ou la gangrene. *Voyez le traitement de ces différents articles.*

HERNIE, f. f. C'est une tumeur externe, faite par la sortie de quelques viscères du bas-ventre, & causée par la rupture ou le relâchement du péritoine. *Voyez DESCENTE. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.*

HERPE ou **DARTRE**, f. f. Ce sont des pustules bilieuses, qui paroissent sur la peau sous différentes formes. Elle se déclare au visage, sur les mains & sur différentes parties du corps. Nous avons traité très au long des dartres. *Voyez DARTRES.*

Quand on a employé les remedes généraux, & que l'on a fait tout ce que nous avons indiqué à l'article **DARTRE**, on peut appliquer sur la herpe, qui est une espece de dartre seche, les remedes suivans, en pre-

nant néanmoins toutes les précautions que nous avons prescrites en pareil cas.

Prenez, *D'Alun, une once.*

Du Vitriol blanc, deux onces.

De Racine fraîche d'Enula-campana, deux onces.

De Feuilles vertes de Tabac, une poignée.

Du Vinaigre le plus fort, une livre.

Faites bouillir le tout jusqu'à ce que le vinaigre soit réduit au tiers; filtrez la liqueur, & ajoutez du vitriol calciné, une demi-once; trempez des linges dans cette préparation, & les appliquez sur les dartres; continuez ce remede deux ou trois fois par jour, jusqu'à ce qu'elles soient seches, qu'il y ait escarre, & qu'il se forme un nouvel épiderme. L'onguent qui suit est aussi d'une grande efficacité; voici la maniere de le préparer :

Prenez, *De Mercure,*

De l'Orpiment, de chaque un gros.

Du Tartre,

Du Sel commun,

Du Savon noir, de chaque deux gros.

De l'Huile de Sureau, autant qu'il en faut,
pour faire un onguent.

Pilez le tout avec le savon & l'huile, & faites-les cuire ensuite à un feu doux, jusqu'à consistance d'onguent, que vous appliquerez sur la partie affectée, en l'y laissant pendant vingt-quatre heures : il se formera une escarre que l'on guérira avec du blanc-raisin.

La pommade à cheveux, mêlée avec le précipité blanc, est un des remedes qui convient le mieux pour dessécher ces sortes de dartres. On recommande aussi l'onguent dont voici la recette :

Prenez, *De Cire Vierge, une once.*

D'Huile-Rosat, deux onces.

De Sel de Saturne, demi-once.

Faites cuire le tout sur un feu doux, dans une bassine de terre, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistance d'onguent, dont on couvre la partie deux fois par jour.

HÉTIQUE, adjectif. *Voyez* ÉTIQUE, HECTIQUE, FIEVRE HECTIQUE, FIEVRE LENTE, HECTISIE.

HOQUET, s. m. mouvement qui consiste dans une inspiration subite & avec bruit, par laquelle le diaphragme est poussé tout d'un coup en en-bas. C'est une convulsion subite des muscles du larynx, qui répondent au diaphragme, & qui obligent ce muscle de se contracter avec violence; d'où suit une prompte dilatation de la poitrine.

C'est l'irritation & l'action du diaphragme qui produisent ce mouvement contre nature; & on doit regarder les nerfs agacés, comme la cause immédiate de cette maladie. Les causes secondes & éloignées sont l'humidité & le grand froid de l'air, les aliments de mauvaise qualité, ou pris en trop grande quantité; ceux qui sont trop âcres, ou qui dégèrent dans l'estomac en impuretés visqueuses & mordicantes, capables de picoter les membranes de l'estomac: on peut mettre de ce nombre les émétiques, les purgatifs violents, les sérosités âcres qui se portent dans cette partie; la suppression des diarrhées, des dévoiements dyssentériques, la présence des acides, les inflammations; des dépôts critiques de matiere purulente, une plaie au foie, au diaphragme ou à l'estomac.

On distingue plusieurs sortes de hoquet, relativement aux causes qui l'ont produit; l'un qui vient de plénitude, l'autre d'inanition, le troisieme d'âcreté, le quatrieme par l'impression de quelque corps extérieur.

On reconnoît le hoquet produit par la plénitude, quand il survient dans un corps jeune & robuste, dont le poulx est fort plein, & qu'il se déclare à la suite de quelque grand repas, qu'il est accompagné de quelque sentiment de pesanteur, de lassitude dans les bras & les jambes, & des autres signes qui caractérisent la plénitude. Il faut alors employer les remedes que nous avons indiqués à l'article Plénitude. *Voyez* PLÉNITUDE. Ces remedes consistent dans les saignées, les délayants & les évacuants; mais il est bon d'observer que, comme le hoquet est une espece de mouvement convulsif, il faut être très-réservé sur l'usage que l'on peut

faire des émétiques & des purgatifs : il ne faut même, en ce cas, les employer que quand la roideur des fibres a été diminuée par les saignées, les boissons & les lavements. Ce que l'on dit ici de cette espece de hoquet, doit s'appliquer à celui qui est produit par un engorgement, ou par une inflammation, qui est une plénitude locale. Voyez INFLAMMATION.

La seconde espece de hoquet est celle qui vient d'inanition. Les vaisseaux de l'estomac se trouvant vuides & dépourvus du suc nerveux, le liquide s'y engorge, & produit cette irritation spasmodique, connue sous le nom de *hoquet*.

Il faut prendre, dans ce cas, une conduite toute opposée à celle que nous venons de tracer, en faisant usage des bons bouillons, des nourritures légères & succulentes, comme sont les bouillons de bœuf & de volaille ; tel est le bouillon suivant :

Prenez, *De Tranche de Bœuf, quatre livres.*

Un vieux Coq, coupé en quatre.

Une vieille Perdrix.

Faites bouillir le tout dans six pintes d'eau, pour en faire du bouillon sans sel, dont on donnera une verrée toutes les heures au malade.

Si cependant sa foiblesse étoit si grande, qu'il ne fût point en état de digérer ce bouillon, on le couperoit avec un tiers d'eau, en y faisant infuser chaudement un morceau d'écorce de canelle, ou une feuille de laurier.

Quand la foiblesse & le hoquet subsistent toujours, que l'inanition est considérable ; que le poulx est foible, languissant ; que le malade est pâle & épuisé, & que l'on sçait qu'il sort d'une longue maladie, ou de quelques évacuations copieuses, comme une perte de sang, ou un dévoiement considérable, il faut sur le champ avoir recours à la potion qui suit :

Prenez, *D'Eau de Rose incarnate, six onces.*

De Fleurs d'Orange, une once.

D'Orge

De Cannelle, de chaque deux onces.

D'Eau composée de Pivoine , une once & demie.

De Musc , d'Ambre gris , triturés , & de Sel de Corne-de-Cerf , de chaque deux grains.

De Safran enfermé dans un nouet , un scrupule.

D'Huile de Clous de Girofle , quatre gouttes.

De Confection Alkermès , deux gros.

De Sirop d'Æillet , une once & demie.

Mêlez le tout ensemble : la dose est d'une cuillerée toutes les heures. Ce remede est un cordial tempéré, très-efficace dans le hoquet produit par inanition, comme on le voit à la suite des fievres malignes, des fievres putrides, de la diete forcée, & d'une longue abstinence. On peut y substituer

Demi-once d'Eau de Fleurs d'Orange.

Deux gros d'Eau de Cannelle simple.

De Musc en poudre , un grain.

De Sirop d'Æillet , trois gros ,

pour deux prises , à une heure de distance l'une de l'autre.

La troisieme espece de hoquet , est celle qui reconnoît pour cause quelques humeurs âcres qui irritent la membrane de l'estomac , & y causent une impression spasmodique. On reconnoît cette espece de hoquet à l'âcreté générale des humeurs & du sang de celui qui en est affecté , par des rapports acides , salés , âcres ou brûlants , par des vomissements ou des déjections de matieres extrêmement puantes , & par tous les signes qui caractérisent l'âcreté. (*Voyez ACRETÉ.*) On doit ranger dans la même classe l'usage des aliments échauffants , des liqueurs spiritueuses , des émétiques , des purgatifs , l'action de quelques poisons qui portent leur effet directement sur l'estomac , en irritent les membranes , & produisent le hoquet.

On doit , avant tout , faire prendre au malade une grande quantité de boisson aqueuse , pour nettoyer , laver & déterger les crudités de l'estomac ; après quoi , on peut lui faire prendre les huileux en abondance , comme l'huile d'amandes douces , à la dose d'une once

toutes les deux heures , ou mettre le malade à l'usage du lait chaud en boisson , s'il peut le supporter , en faisant infuser dans une chopine de lait bouillant une bonne pincée d'anis , & autant de fenouil , dans un vaisseau couvert , pendant l'espace d'un quart d'heure. On se sert aussi dans ce cas , avec succès , de l'eau de menthe , que l'on prend à la dose de deux onces toutes les trois heures. On peut aussi faire usage , avec succès , de la décoction suivante :

Prenez , *De Semences fraîches d'Aneth , quatre onces.* Versez dessus une pinte & demie d'eau bouillante ; laissez infuser le tout sur des cendres chaudes , pendant l'espace de deux heures , dans un vaisseau bien fermé ; passez la liqueur , pour en donner un verre toutes les heures au malade.

L'usage de la thériaque , à la dose d'un demi-gros , produit aussi de très-bons effets : le malade en peut prendre deux fois par jour ; ou , s'il aime mieux , il y suppléera par le laudanum liquide , à la dose de dix-huit grains.

Quand on s'est apperçu , par le moyen des adoucissants & de tous ces remèdes différents , que le hoquet est diminué , ou qu'il y a moins de resserrement & de spasme à la région de l'estomac , il faut avoir recours aux émétiques en lavage , pour évacuer & entraîner les matieres âcres qui causent le hoquet. Si l'émétique , après avoir vuïdé l'estomac , augmentoit le spasme & la crispation de cette partie , il faudroit faire prendre au malade vingt gouttes anodines pour calmer cet effet , & lui donner ensuite la décoction ci-dessus.

La dernière espece de hoquet vient , comme nous l'avons dit , de l'impression de quelque corps extérieur , comme d'une plaie faite par un coup d'épée , ou un coup de feu : il n'y a , dans ce cas , d'autres remèdes que les saignées multipliées , & la diete la plus exacte , qui puissent calmer le hoquet.

Il arrive quelquefois qu'on est exposé à des hoquets légers , qui ne durent que très-peu de temps , & qui ne peuvent pas avoir de suite fâcheuse. Il suffit , en ce cas , de boire un verre ou deux d'eau fraîche , pour

délayer la matiere qui cause le hoquet, & pour en diminuer l'activité. Quelques grains de dragées d'anis suffisent très-souvent pour le calmer.

HUMEURS FROIDES. *Voyez* ECROUELLES.

HUMEURS. (*Maladies des*) On distingue les humeurs du corps en primitives & en secondaires. Les premières sont le chyle, le lait, le sang & la lymphe. On appelle *humeurs secondaires*, toutes celles qui proviennent de la lymphe, comme la bile, le suc pancréatique, la salive, &c.

Les maladies du chyle ont été expliquées & traitées en différents articles. *Voyez* ACIDE, ALKALI, AIGREURS, CACOCHYMIE, FOIBLESSE D'ESTOMAC.

On peut voir le traitement de celles du lait, aux articles FEMMES EN COUCHE, CROUTES DE LAIT, LAIT RÉPANDU, POURPRE BLANC, LOCHIES, VUIDANGES, &c.

Nous avons exposé les maladies du sang aux articles PLÉNITUDE, PLÉTHORE VRAIE, PLÉTHORE FAUSSE, INFLAMMATION, APOPLEXIE SANGUINE, HÉMORRHAGIE, HÉMORRHOÏDES, &c.

On trouvera les maladies de la lymphe à l'article Lymph. *Voyez* LYPHE. (*Maladies de la*)

Les maladies des humeurs secondaires sont expliquées avec les maladies de la lymphe. (*Voyez cet article.*) Celles de la bile se trouvent aux articles OBSTRUCTION DU FOIE, JAUNISSE, ICTERE, HÉPATITE, SQUIRRHE AU FOIE, &c.

HYDATIDE, s. f. est, à parler strictement, une maladie de la paupiere, qu'on appelle aussi *aquila*: c'est une excroissance grasse, contre nature, située sous la peau de la paupiere. Dans les sujets pleins d'humeurs, comme sont ordinairement les enfants, elle devient la cause de plusieurs symptômes fâcheux; l'œil en est comprimé, & il survient des fluxions: alors les paupieres paroissent aqueuses, à commencer précisément au dessous du sourcil; on a de la peine à les élever: si on les presse avec les doigts, & qu'on les sépare, l'espace qui sera entr'elles paroîtra enflé; le

malade aura des attaques de fluxion, sur-tout le matin: il ne pourra soutenir les rayons du soleil sans verser des larmes, & il sera sujet à une chassie continuelle.

Dans ce cas, le malade étant placé droit, on lui comprimera la paupiere avec deux doigts, le premier doigt & celui du milieu; on les tiendra un peu séparés, afin qu'il puisse se faire entr'eux un plus grand amas d'eau. On ordonnera ensuite à quelque assistant placé par derriere, & qui soutiendra la tête, de distendre doucement la paupiere, en agissant aux environs du milieu du sourcil; puis on lui fera, avec une lancette, une incision transversale, de la largeur à peu près de celle que l'on fait à une veine dans une saignée, mais assez profonde pour diviser toute la peau, & même pour atteindre à l'hydatide. Cette opération demande de l'adresse & de l'attention; car il arrive quelquefois qu'en enfonçant trop l'instrument, on perce la cornée, ou du moins qu'on offense le muscle de la paupiere: cela étant fait, si l'on n'apperçoit point d'hydatide, on donnera plus de profondeur à l'incision.

Lorsqu'on aura percé l'hydatide, on la saisira, à l'aide d'un linge doux & mollet, & on l'extirpera, tantôt en la faisant tourner sur elle-même, tantôt en la secouant selon différentes directions.

Après l'extraction, on appliquera sur la plaie une compresse de linge en double, trempée dans de l'eau & de l'eau-de-vie, & l'on fixera cette compresse. Lorsqu'on levera l'appareil, s'il n'y a point d'inflammation, on travaillera à faire cicatrifer la plaie, en y appliquant dessus un peu de l'emplâtre de l'abbé de Grasse. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

Il vient quelquefois au bord des cartilages des paupieres, ou à la conjonctive, une élévation semblable à ces vésicules qui paroissent sur la peau après une brûlure: elles sont de la grosseur d'un pois ou d'une lentille, & remplies d'une liqueur fort claire: on les appelle *hydatides*, à cause de la lymphe qu'elles contiennent. Quelquefois, entre la conjonctive & la membrane qui la couvre, il s'extravase une sérosité qui sépare ces membranes; &, lors du mouvement de l'œil, il paroît une
espece

épece de ride, par où on connoît qu'il y a entre ces membranes de la sérosité en stagnation, qui produit ce gonflement. Cette maladie n'est point du tout dangereuse; elle est seulement un peu incommode. Quand elle vient à un endroit seulement de la conjonctive, ou au bord de la paupiere, le plus sûr remede est d'ouvrir la tumeur, suivant sa direction longitudinale, avec la pointe d'une lancette; l'humeur qui y étoit renfermée en sort aussi-tôt, & la cure s'acheve d'elle-même, sans qu'il soit besoin d'autre remede.

Quand toute la circonférence du globe est remplie d'eau, la conjonctive devient rouge: en ce cas, il faut saigner le malade; &, lorsqu'il paroît que la sérosité diminue, il le faut purger, & lui appliquer sur l'œil un collyre composé de la maniere qui suit:

Prenez, *De la Pierre médicamenteuse de Crollius, un gros.*

Faites-la dissoudre dans une chopine d'eau commune; ou bien

Prenez, *De Roses rouges,*

Sauge,

Thym,

Absinthe, de chaque deux pincées.

Faites infuser le tout dans une chopine de vin rouge bouillant, que vous laisserez sur les cendres chaudes; vous passerez la liqueur; vous en imbiberez des compressees que vous appliquerez sur la partie.

L'eau de chaux est aussi très-bonne pour le même usage. Voyez le Dictionnaire de Chirurgie.

HYDATIDES, f. f. pl. Ce sont de grosses vessies pleines d'eau & de sérosité, qui naissent en différentes parties du corps, tant intérieurement qu'extérieurement, comme sur la superficie du foie, au placenta, aux ovaires, aux jambes des hydropiques: telles sont aussi celles qui sont causées par les brûlures, les vésicatoires, le sphacele, & les bandages trop serrés.

Les signes qui caractérisent cette maladie sont très-équivoques, quand les hydatides sont intérieures; tels sont la grosseur & le gonflement de la partie, la douleur. Quand les hydatides se forment dans la matrice,

elles en imposent quelquefois, sous l'apparence de grosseffe ; & il est très-difficile de distinguer cette grosseffe apparente d'avec la véritable, si ce n'est seulement que le ventre grossit trop rapidement, & qu'il est sujet à s'affaïsser par l'écoulement subit des eaux qui sortent de ces vésicules. Si les hydatides se forment dans l'estomac ou les intestins, elles en imposent encore plus aux médecins ; mais dans ce cas, comme elles occasionnent des maux de cœur, des dégoûts, des défauts d'appétit, les indications curatives se réunissent à donner d'abord les délayants, ensuite les émétiques & les évacuants, enfin les apéritifs & les corroborants, comme dans la foiblesse d'estomac. Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC. C'est pourquoi l'on réussit beaucoup mieux dans ces especes d'hydatides.

HYDROCELE, f. f. espece de hernie fausse, appelée *aqueuse*, ou *hydropisie particuliere*. C'est une tumeur du scrotum ou des bourses, causée par une collection d'eau ou de sérosité.

Le traitement differe très-peu de celui de l'hydropisie en général ; il y a des cas cependant où la ponction seule suffit pour guérir cette maladie, quand surtout les viscères ne sont point attaqués, quand cette hydropisie particuliere est produite par un coup, une chute, un gonflement local, & qu'elle ne dépend pas de quelque hydropisie plus considérable, ou d'un vice général dans le sang.

Si l'hydrocele dépend d'une hydropisie universelle ou particuliere du bas-ventre & de la poitrine, elle se guérit avec les remèdes appropriés à ces deux maladies. Voyez HYDROPIsie DE POITRINE & ASCITE.

Quand l'hydropisie ne dépend point de quelques maladies primitives, il suffit d'appliquer sur les bourses des compresses trempées dans de l'eau de chaux seconde, & de faire prendre l'apozème qui suit :

Prenez, *De Racine de Fraïsier,*

De Pissenlit, de chaque une once.

De Feuilles d'Aigremoine,

*De Capillaire de Canada, de
chaque une poignée.*

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers. Passez la liqueur, & ajoutez ensuite :

De Sel de Nitre, vingt grains.

De Sirop des cinq Racines, une once;

dont on fera prendre trois verres par jour, à quatre heures de distance l'un de l'autre; ce que l'on continuera pendant huit.

On recommande l'emplâtre de cumin étendu sur un linge appliqué sur la partie, & renouvelé plusieurs fois par jour, & des compresses imbibées d'esprit de matricaire, appliquées chaudement.

Si, au bout de l'usage de ces remèdes, l'hydrocele subsiste toujours, on purgera le malade avec un demi-gros de jalap, autant de crème de tartre, & six grains d'ipécacuanha, le tout dans un bouillon; après quoi, si l'enflure subsiste toujours, on aura recours à la ponction ou aux remèdes indiqués à l'article Hydropisie. Voyez HYDROPIsie, ASCITE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

HYDROCÉPHALE, s. f. hydropisie de la tête: il y en a de trois sortes: dans la première, l'eau se ramasse entre les téguments & le crâne; dans la seconde, elle est renfermée entre le crâne & le cerveau, dessus ou dessous les membranes de ce viscere; dans la troisième, l'eau est contenue dans les ventricules du cerveau.

Les enfants sont plus sujets à l'hydropisie de la tête, que les adultes, parce qu'ils ont les futures encore lâches, les vaisseaux mous & délicats, & le sang rempli de sérosité.

Dans la première espèce d'hydrocéphale, la tête est gonflée; quand on applique les doigts sur la peau, elle cède à leur impression, & l'on sent manifestement flotter une espèce de sérosité: sur-tout, en appuyant fortement sur un endroit, on voit la partie opposée se gonfler.

On peut remédier à cette espèce d'hydropisie, par les mêmes remèdes que nous avons indiqués à l'article HYDROPIsie. Si l'enfant est bien jeune, & qu'il n'ait qu'un an ou deux, on lui fera prendre soir & matin, pendant huit jours, une prise de la poudre suivante:

Prenez, *De Safran de Mars apéritif, un demi-gros.*

De Mercure doux, six grains.

De Jalap en poudre, vingt-quatre grains.

Mêlez le tout ensemble pour six prises, ou pour douze, s'il est difficile de le faire prendre à l'enfant, en observant d'en donner deux prises à-la-fois, si l'on fait les doses plus petites. On peut incorporer le tout dans de la pomme cuite, ou de la marmelade d'abricot. Quand l'usage de cette poudre sera fini, on purgera l'enfant avec la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Scabieuse, une once.*

De Fleurs d'Orange, deux gros.

De Sirop de Rhamno, demi-once.

Mêlez le tout, pour donner par cuillerées à l'enfant, dans la matinée. On recommencera, le lendemain de cette médecine, la poudre comme ci-dessus.

Si l'enfant est dans un âge moins tendre, on donnera le double de tous ces remèdes.

On appliquera à l'extérieur une large compresse trempée dans moitié d'esprit de lavande, & moitié d'eau de chaux ; ou l'on frottera la tête de l'enfant plusieurs fois par jour, avec de l'eau de la reine d'Hongrie. On appliquera aussi dessus des fomentations aromatiques avec la sauge, l'origan, la menthe, la mélisse, que l'on fera bouillir légèrement dans du vin rouge, & dont on frottera la tête de l'enfant, en ajoutant, dans une chopine de cette décoction, un gros de sel de Saturne, quatre onces de vinaigre distillé. On observera seulement de n'appliquer ces remèdes extérieurs, qu'après avoir fait précéder ceux que nous avons prescrits ci-dessus ; & on aura soin, plusieurs fois par jour, de raffermir la tête de l'enfant avec les mains, en la serrant avec des bandages pour la contenir.

La seconde espèce d'hydrocéphale, où l'eau se trouve épanchée entre le crâne & le cerveau, est plus difficile à connoître que la précédente : cependant on s'en apperçoit par la grosseur extérieure & la transparence de la tête, en mettant une bougie allumée du côté opposé ; par l'écartement des sutures, par des

douleurs de tête, un accablement, & une disposition continuelle au sommeil.

Il faut alors employer les remèdes que nous avons indiqués dans la première espèce d'hydrocéphale, si ce n'est qu'il faut les continuer plus long-temps, & rendre même la dose plus forte pour cette espèce que pour l'autre. Si ce sont même des adultes qui sont atteints de cette maladie, on aura recours aux remèdes intérieurs, prescrits dans l'**HYDROPIE DU BAS-VENTRE, L'ANASARQUE, &c.** *Voyez ces deux articles.*

A l'extérieur, si c'est un enfant, comme nous l'avons dit plus haut, on emploiera tous les remèdes que nous avons prescrits; si c'est un adulte, on lui fera prendre, outre tous les remèdes ci-dessus, la poudre céphalique qui suit, en guise de tabac:

Prenez, *De Feuilles de Marjolaine, de Lis des Vallées ou Muguet, & de Marum, de chaque un demi-gros*

De Marron d'Inde séché, un gros.

Réduisez le tout en poudre fine, que vous tamiserez; & ajoutez sur le tout

Demi-once de Tabac rapé.

Le malade fera usage, plusieurs fois par jour, d'une prise de cette poudre.

On fera des fomentations sur la tête avec la fumée d'esprit-de-vin brûlé, dans lequel on ajoutera un gros de camphre sur un demi-setier. Si tous ces remèdes étoient sans effet, on appliquera un emplâtre vésicatoire derrière les oreilles, & un autre au cou: on entretiendra un séton aux jambes, pour produire un écoulement aux eaux. On fera même, s'il le faut, des scarifications derrière la tête; & si l'on vient à bout d'arrêter la production des eaux, on achèvera le traitement, en employant les remèdes que nous avons conseillés dans l'hydropié, pour empêcher le retour des eaux. *Voyez ASCITE, CACHEXIE, ANASARQUE.*

La troisième espèce d'hydrocéphale est celle où l'eau est épanchée dans les ventricules du cerveau. On la reconnoît au gonflement considérable de la tête, à

l'altération ou la cessation de toutes les fonctions animales, comme l'entendement, la mémoire, &c ; à la bouffissure de la face, dont la partie inférieure est ramassée, pendant que le front s'élève, & prend une croissance démesurée. Cette dernière espèce d'hydropisie est incurable.

HYDROMPHALE, f. m. hydropisie du nombril. C'est une espèce de hernie ou de descente fautive de l'ombilic.

On reconnoît cette espèce d'hydropisie au gonflement du nombril, à sa transparence, au luisant de la peau, qui est extrêmement tendue & gonflée. Cette espèce d'hydropisie n'est accompagnée de presque aucun accident ; c'est ce qui l'a fait distinguer de la hernie du nombril, occasionnée par la sortie de l'épiploon ou de l'intestin ; car il y a, dans ce cas, douleur, inflammation, étranglement, des nausées, des vomissements, &c. *Voyez* DESCENTE.

Cette hydropisie arrive quelquefois sans aucune autre enflure du corps ; pour lors il suffit d'appliquer dessus une fomentation chaude d'eau de chaux, fortifiée avec la pierre médicamenteuse de Crollius. On peut faire usage aussi de l'emplâtre de Nuremberg, en observant d'y faire beaucoup de petits trous, pour donner passage à l'humeur qui s'écoule. L'emplâtre de cumin & celui de Minsycht sont aussi fort propres pour cet usage, ainsi que tous les remèdes que nous avons indiqués à l'article hydrocéphale. *Voyez* HYDRO-CÉPHALE.

Quand l'hydropisie se trouve réunie avec quelque autre espèce d'hydropisie, on ne doit espérer de guérison que quand le désordre général est dissipé.

HYDROPHOBIE, f. f. Ce terme signifie *crainte de l'eau*, symptôme qui arrive dans la rage ; ce qui fait que cette maladie se nomme aussi *hydrophobie*. C'est un délire furieux, souvent sans fièvre, qui revient ordinairement par accès, dans lesquels les malades se jettent sur toutes sortes de personnes, leur crachent au visage, les mordent & les déchirent, à la manière des bêtes : ils tirent la langue, comme des lions ; ils

écument de la bouche, & jettent beaucoup de salive : leur visage est rouge ; les yeux sont étincelants : ils sont tristes & inquiets : ils ont presque toujours une crainte & une aversion pour l'eau, pour tous les liquides, & même pour le vent, les flots de la mer, le bruit des rivières, les glaces des miroirs, les couleurs blanches, & tout ce qui peut leur faire naître l'idée de l'eau ; quand on leur présente à boire, ou qu'on les force de prendre quelques boissons, ils ont coutume d'entrer dans des convulsions terribles.

Il y a des enragés qui ne laissent pas de boire les potions qu'on leur prescrit, pourvu que ce ne soit pas de l'eau, & qu'on ne leur en parle point. Plusieurs conservent leur bon sens dans les accès.

Cette maladie est ordinairement communiquée à l'homme par la morsure de quelques animaux enragés, comme les loups, les renards, les chats, les fouines, les belettes & les chiens : il arrive cependant quelquefois que l'homme est atteint de la rage, sans avoir été mordu ; ce que l'on appelle *l'hydrophobie spontanée* ; quelquefois même la respiration suffit pour donner la rage. Les auteurs rapportent plusieurs exemples de rage communiquée pour avoir respiré l'haleine d'un enragé.

Les signes qui caractérisent l'hydrophobie, sont les suivants : quand quelqu'un a été mordu, son esprit devient ordinairement timide & inquiet ; il ressent des anxiétés & des malaises dans tout le corps ; il pousse de grands soupirs ; il devient mélancolique ; le lieu qui a été le premier envenimé devient douloureux ; il se répand des douleurs vagues en d'autres parties ; on sent une lassitude, une pesanteur, une paresse dans tout le genre musculieux ; on a un sommeil inquiet, troublé, agité d'effroi, de mouvements convulsifs & de tressaillements ; on est dans une inquiétude continuelle ; on soupire, on est triste, on aime la solitude. C'est à peu près ainsi que ce mal fait sa première attaque, & termine son premier degré : alors le sang tiré des veines paroît tout-à-fait bien conditionné. Les premiers accidents s'augmentent ; ensuite survient un grand resserrement aux hypochondres ; la respiration se fait avec

peine, & est entre-coupée de soupirs ; on est saisi de certaine horreur ; les cheveux dressent ; on tremble à la vue de l'eau , des liqueurs, quelles qu'elles soient , & des choses ou transparentes, ou réfléchissantes, comme le miroir : on perd l'appétit ; on peut cependant avaler du pain, de la soupe : si l'on vient à toucher quelque liquide que ce soit , sur-tout des levres ou avec la langue , on est saisi de tremblements, & agité de convulsions énormes : on entre presque en fureur ; on vomit une bile gluante, brune ou porracée : le corps s'échauffe, la fièvre vient ; on a des insomnies continues ; le priapisme, une foule de pensées étrangères, extraordinaires, & sans aucune liaison. Tels sont les progrès de ce mal ; & c'est ici que se termine ordinairement son second degré. Tous les symptômes qu'on vient de décrire, deviennent communément plus violents ; ensuite la langue devient âpre, sort de la bouche : la bouche est ouverte ; la voix devient rauque ; la soif est extrême : les efforts qu'on fait pour boire, la vue, l'attouchement des fluides, mettent en fureur ; la bouche se remplit d'écume ; on tâche même, malgré soi, de la cracher sur les autres : on aime, malgré soi, à mordre tout ce qui se présente ; la volonté ne peut réprimer cette envie : on fait des grimaces, & on grince les dents en écumant ; le pouls & la respiration manquent : on a des sueurs froides : la rage devient extrême, tandis qu'en même temps, ce qui est admirable, on conserve une prudence & une présence d'esprit, qui fait qu'on craint la disposition où l'on est de faire mal aux autres. De-là, dans l'espace de quatre jours, depuis le dernier degré, survient presque toujours une mort convulsive, avec une respiration extrêmement ferrée.

Les causes de cette fâcheuse maladie sont d'abord le venin introduit dans le corps par le moyen de l'animal enragé, ensuite l'irritation produite sur les nerfs par le contact de ce venin. Il ne paroît autre chose, par toutes les expériences que l'on a faites sur cette maladie, si ce n'est un spasme violent qui se passe dans la machine, une irritation convulsive des nerfs, & sur-tout de ceux de la gorge, qui produisent un étran-

blement dans cette partie , & une difficulté d'avalér , si grande , que les malades souffrent des douleurs considérables dans cette partie.

Toutes les recherches que l'on a faites jusqu'à présent pour trouver des remèdes propres à guérir l'hydrophobie , n'ont pas paru jetter un grand jour sur cette partie : il est si difficile de constater la vertu des remèdes que l'on a employés pour cet effet , que l'on ne peut pas y compter. On a souvent guéri des personnes mordues par des chiens enragés , qui n'étoient peut-être pas attaquées de l'hydrophobie ; car le signe caractéristique est la frayeur de l'eau ; & , quand les malades sont tourmentés de ce symptôme , ils sont presque hors d'état de guérison.

Il faudroit donc , pour s'assurer si la rage a été communiquée , commencer par renfermer l'animal dont on a été mordu , pour sçavoir s'il est réellement enragé ; ce dont on sera sûr , quand il ne voudra plus ni boire ni manger , & qu'on le verra insensiblement périr en écumant , & dans des contorsions violentes. Sans cette précaution , il est presque impossible de statuer si l'animal dont on a été mordu , étoit agité par la colere ou par la rage. Il faut bien se garder de tuer le chien ou le chat , immédiatement après qu'il a fait la morsure , parce qu'on se prive des moyens nécessaires pour constater l'hydrophobie : on a vu quelquefois des personnes mordues commencer par tuer l'animal qui avoit fait la morsure , & faire ensuite des voyages à la mer , pour se guérir d'un mal qu'elles n'avoient pas.

Quoique la frayeur de l'eau soit le symptôme qui caractérise la rage , il seroit pourtant imprudent d'attendre qu'il se fût déclaré pour tenter quelques remèdes , d'autant plus qu'il est presque impraticable d'en faire , quand on est venu à ce cruel état ; c'est pourquoi il faut suivre , aussi-tôt qu'on a été mordu , & qu'on a des preuves que l'animal étoit enragé , la méthode que nous allons tracer.

Il faut faire , aussi-tôt après avoir reçu la contagion , de profondes scarifications sur l'endroit affecté , & sur les parties voisines , pour en tirer beaucoup de sang :

on applique de grandes ventouses qui tirent fortement, ou on fait une brûlure assez profonde avec un fer rouge : c'est un remede souverain, il n'y en a pas de plus certain ; mais il faut promptement l'apporter : on doit ensuite faire suppurer plus long-temps la partie, en y appliquant des remedes qui ulcerent & rongent continuellement, pendant tout ce temps. Depuis le commencement jusqu'à la fin, on doit toujours, sans aucune intermission, bassiner l'endroit avec une saumure faite de sel marin, de vinaigre, & continuer ainsi jusqu'au fixieme mois.

Il faut avoir la précaution de ne point approcher ni toucher les vêtements & les autres choses qui sont imprégnées du venin, ou qui peuvent l'exhaler.

Tous les matins à jeun, le mordu doit se faire suer un peu, en prenant du vinaigre aromatique, du sel marin, de l'eau chaude ; tous les jours se laver les pieds & les mains dans un bain chaud, se laver la tête ; se rinser la bouche, le gosier, & souvent nager ; boire souvent de l'eau froide, la rejeter de même ; prendre ensuite des liqueurs aigrettes, observer un régime humectant, léger, relâchant ; avoir soin de provoquer souvent le vomissement ; éviter les aromatiques trop forts, les vins, tout ce qui chauffe, ainsi que la trop grande agitation du corps ou de l'esprit.

Un petit nombre d'expériences confirme qu'on doit adopter la méthode suivante, dans le premier ou second degré de la rage.

Aussi-tôt après les premiers signes de l'attaque du mal, il faut le traiter comme une maladie très-inflammatoire, en tirant du sang par une large ouverture faite à un grand vaisseau, jusqu'à défaillance : il faut aussi-tôt après donner des lavements d'eau nitrée, & médiocrement salée, avec un peu de vinaigre, de la maniere qui suit :

Prenez, *De l'Eau d'Orge, six onces.*

De Nitre, deux gros.

Du Vinaigre de Sureau,

Du Miel rosat, de chaque une once.

Ou, si vous l'aimez mieux,

Prenez , *De l'Eau de Rhue , dix onces.*

De Sel marin , deux gros.

*Du Vinaigre imprégné de Fleurs de Souci ,
six gros.*

De Miel , une once.

Faites un lavement.

On doit réitérer ces remedes hardiment , & même plus que la prudence ne le permettroit en d'autres cas : cela fait , on couvrira les yeux du malade ; on le mettra dans un bain froid ; on lui jettera de l'eau froide par dessus le corps , & on l'en arrosera jusqu'à ce qu'il ne craigne plus l'eau : on le forcera à boire beaucoup d'eau ; & , après l'avoir ainsi tourmenté durant le jour , le soir on lui procurera du sommeil. Quant au régime , il doit être humectant & léger.

Il n'est rien de plus cruel que de négliger le mal , en rejetant toute curation , ou de suffoquer le malade , comme c'est la coutume en Hollande , après en avoir obtenu la permission du magistrat.

Il y a un usage qui se perpétue depuis long-temps pour guérir de la rage ; c'est d'envoyer les malades à la mer , pour s'y baigner : on prétend qu'en les plongeant ainsi , à plusieurs reprises , dans l'eau , on peut les guérir de leur maladie. Ce remede est plutôt fait pour contenter l'esprit de quelques personnes crédules , que pour former véritablement la guérison : il est constant même que l'on ne peut pas guérir de cette manière ; & tous ceux que l'on dit avoir été guéris , en se plongeant dans la mer , n'étoient point enragés : c'est pourquoi il ne faut faire usage de ce remede , que par rapport à la dissipation que procure le voyage.

Parmi les remedes que l'on a vantés pour guérir de la rage , on donne le premier rang à la poudre suivante , qui est celle de *Palmaris* :

Prenez , *Des Feuilles de Rhue , de Sauge , de Verveine , de Bétoine , de Mélisse , de Plantain , de Mille-pertuis , de petite Centaurée , d'Absinthe , d'Armoise & de Polypode , de
chaque un gros.*

Cueillez ces plantes dans la saison où elles sont dans la

plus grande force ; faites-les sécher dans un lieu où elles ne soient pas exposées aux vents ni au soleil ; réduisez-les en poudre , & les mêlez : faites-en prendre un gros , quand la morsure est récente ; & trois gros , quand elle est sèche.

Faites sur la plaie , deux ou trois fois par jour , des lotions avec la décoction de ces plantes.

On recommande en même temps les yeux d'écrevisses , les écailles d'huîtres prises en omelette , à la dose de deux ou trois gros par jour.

Il nous semble que les auteurs qui ont traité de l'hydrophobie , n'ont point assez développé les deux temps différents dans lesquels se trouve le malade.

Dans le premier temps , où il n'y a aucun signe encore de frayeur de l'eau , ni de spasme , ni de convulsion , on peut , comme nous l'avons dit ci-dessus , scarifier la partie , faire saigner le malade au bras , lui faire prendre les bains pendant huit ou dix jours , & lui donner ensuite les frictions mercurielles , jusqu'à ce que la salivation se déclare ; & on doit accélérer les doses de mercure plus ou moins , selon que la maladie est plus ou moins récente. Il y a beaucoup de malades qui ont été préservés de l'hydrophobie , par le moyen des frictions mercurielles ; mais il est vrai que l'on conteste leur guérison , parce qu'on prétend qu'ils n'avoient aucuns signes qui caractérisassent la rage ; cependant , quand , sur huit ou dix personnes mordues par le même animal sur des parties découvertes , comme la main & le visage , les unes sont mortes hydrophobes , n'ayant point pris de mercure , & les autres ont été guéries par le moyen des frictions mercurielles , il est vraisemblable de penser qu'elles seroient mortes toutes dans l'hydrophobie , sans l'effet du remède.

Au reste , l'usage du mercure n'empêche point qu'on ne prenne en même temps la poudre de *Palmaris* , parce que cette maladie est si funeste , qu'on ne sauroit employer trop de secours pour la détruire : il n'est pas moins vrai cependant que le mercure est le remède le plus efficace que l'on ait découvert jusqu'à ce jour , pour détruire la rage commençante. Voyez la

maniere de donner les frictions mercurielles , dans l'article MERCURE.

Dans le second temps de la rage , qui est celui de l'hydrophobie , le malade est dans un spasme & des mouvements convulsifs énormes , les nerfs sont dans une irritation incroyable : le mercure ne paroît point ici indiqué , par rapport à l'érétisme & à la tension de tout le système nerveux , & à cause de la rapidité de la maladie , qui se termine , en deux ou trois jours tout au plus , par la mort du malade ; ce qui fait voir que le mercure n'auroit pas le temps de produire son effet , qui est la salivation , & ne feroit qu'augmenter le spasme , les convulsions , & accélérer la mort.

Il est donc plus prudent , en ce cas , de faire saigner le malade une fois ou deux ; de le plonger , s'il est possible , dans les bains chauds , & d'appliquer sur le champ à sa gorge & à son cou un emplâtre de galbanum , dans lequel on incorpore une demi-livre d'opium : on lui fera prendre en même temps la poudre suivante :

Prenez , *De Cinabre naturel ou factice , de chacun vingt-quatre grains.*

De Musc le plus parfait , vingt grains.

Réduisez le tout en poudre très-fine , que vous mêlerez avec un peu de miel , pour faire un bol , ou avec du sirop d'écorce de citron ; on continue ce bol soir & matin , en donnant en même temps , le soir , deux grains de laudanum.

Tous ces remèdes réunis doivent être continués tant que les spasmes & les convulsions durent ; & on évitera , autant que l'on peut , de donner au malade des nourritures liquides : on y substituera de la gelée de viande , ou du riz au gras , épaissi.

M. Méad , célèbre médecin de Londres , s'est assuré de l'efficacité du remède qui suit , par plusieurs expériences , dont aucune , à ce qu'il dit , n'a jamais manqué. Il faut avoir l'attention de l'appliquer dans le temps convenable , c'est-à-dire , avant que les symptômes de la rage se manifestent ; ce qui n'arrive ordinairement que sept ou huit jours après avoir été mordu.

Il s'agit d'une herbe qu'on appelle en françois *hépatique terrestre*, & en latin *lichen cinereus terrestris*: lorsque cette herbe fera bien nette, séchée, pulvérisée, on en prendra une demi-once, que l'on mêlera avec deux gros de *poivre noir* pulvérisé; après quoi, l'on partagera cette poudre en quatre doses; & on en donnera une à la personne mordue, tous les matins à jeun, pendant quatre jours de suite, dans une chopine de lait de vache, chaud.

Après ces quatre jours, on baignera la personne tous les matins à jeun, pendant quatre mois, dans un bain d'eau froide, soit dans une fontaine, soit dans une rivière: on plongera d'abord le corps tout entier avec la tête; ensuite l'on retirera seulement la tête hors de l'eau, & l'on y tiendra le corps pendant l'espace d'une demi-minute seulement, si l'eau est froide.

Lorsque le quatrieme mois fera fini, il suffira de baigner la personne trois fois la semaine.

L'herbe appelée *lichen cinereus terrestris*, ou *hépatique terrestre*, est très-commune en Angleterre: elle croît dans des terres sablonneuses; on la cueille en Octobre & en Novembre.

Plusieurs personnes conseillent de faire usage, dans les premiers accès de la rage, des alkalis volatils, comme nous l'avons prescrit à l'article de la Morsure de la Vipere. L'eau de Luce est sur-tout le remede le plus prompt & le plus efficace en pareil cas. Nous pensons même qu'on pourroit le tenter, avec assez de fondement, dans les attaques mêmes de l'hydrophobie.

HYDROPIsie, f. f. C'est une habitude du corps extrêmement dépravée, tant dans les parties que dans les fonctions, accompagnée d'une stagnation & d'un amas d'eau contre-nature, soit dans tout le corps, soit dans quelque cavité particuliere.

Cette maladie prend différents noms, suivant les parties qu'elle occupe. Celle qui est produite par un épanchement d'eau dans le bas-ventre, s'appelle *ascite*; celle de la tête se nomme *hydrocéphale*; celle du scrotum, *hydrocele*; celle de tout le corps se nomme *anasarque*; celle qui se forme au nombril, *hydromphale*;

celle qui attaque les cellules du corps graisseux, dans quelques parties seulement, se nomme *œdème* : on donne aux autres le nom des parties qui en sont le siège, comme l'hydropisie de la poitrine, du péricarde, de la matrice & des ovaires.

De l'Hydropisie en général.

L'hydropisie est presque toujours la suite de la cachexie : ce sont les mêmes causes qui produisent l'une & l'autre maladie. L'hydropisie cependant est un degré de plus qu'acquiert la maladie.

Les malades attequés d'hydropisie sont, en général, pâles, ont le visage de couleur plombée, de la difficulté de respirer, & de la toux : ils sont ordinairement lâches, indolents, & dégoûtés de tout aliment ; s'ils prennent quelques nourritures, quelque petite qu'en soit la quantité, & quelque peu propres qu'elles soient à donner des vents, le malade cependant s'en trouve enflé & distendu. Le repos est absolument sans humidité ; leur sommeil est court, fâcheux, accompagné d'oppressions : ils sont sujets au délire ; tout les chagrine & les inquiète : ils sont perpétuellement dans la crainte de perdre la vie ; souvent la fièvre lente se met de la partie. Les coliques, la soif, les dévoiements, les foiblesses, les défaillances continuelles, & le gonflement général ou particulier, achevent de caractériser cette maladie.

L'hydropisie dépend de deux causes : la mollesse & le relâchement des fibres, & la dépravation des liquides : ainsi tout ce qui peut donner occasion à ces deux différents vices, peut être la cause de l'hydropisie. Ce qui peut altérer la force des fibres, comme les exercices violents, la trop grande oisiveté, un air épais, les passions vives, les évacuations excessives, les veilles immodérées, le travail forcé, la trop grande quantité de boisson aqueuse, sont autant de causes capables d'occasionner le relâchement des fibres, & de faire naître une délicatesse universelle ou particulière, propre à détruire le jeu des solides. La dépravation des liquides peut être produite par un air chaud & humide,

ou froid & humide, par une nourriture grossiere & indigeste, par des excès dans le manger & dans le boire, par l'abus des liqueurs spiritueuses, & par une bonne partie des causes qui produisent le relâchement des fibres. Les obstructions des viscères peuvent aussi occasionner des épanchements : la circulation du sang étant foible & languissante, ce liquide s'engorge dans les veines ; la sérosité s'en empare, & se répand dans tous les endroits où elle séjourne : c'est une des causes les plus prochaines de l'hydropisie.

Il y a deux choses à considérer dans le traitement de l'hydropisie : l'évacuation des eaux est l'indication la plus pressante ; le rétablissement des solides, & l'amélioration des liquides & leur dépuration, forment la seconde indication qu'on doit remplir.

On doit tenter l'évacuation des eaux, d'abord par les remèdes apéritifs, propres à pousser aux urines, aux crachats ; 2^o par les purgatifs, qui détournent par les selles une partie de la sérosité ; ce que l'on doit répéter jusqu'à ce que les eaux soient parfaitement évacuées, en donnant pendant trois jours les apéritifs, & purgeant le quatrième, ou en unissant ensemble les apéritifs & les purgatifs : après quoi on doit encore continuer l'usage des apéritifs, mariés avec les remèdes propres à donner du ressort & du ton aux parties, & à empêcher la reproduction des eaux. Nous allons traiter en particulier de chaque espèce d'hydropisie, & prescrire les remèdes propres à chacune d'elles.

De l'Hydropisie du Bas-Ventre.

Toutes les fois qu'il y a de l'eau amassée dans la cavité du bas-ventre, & qu'il y a une fluctuation marquée, on appelle cette hydropisie *ascite* : nous en avons traité fort au long à cet article. Voyez ASCITE.

De l'Hydrocéphale.

C'est l'hydropisie qui se forme dans la tête ; nous en avons fait mention à l'article Hydrocéphale. Voyez HYDROCÉPHALE.

De l'Hydrocele.

Quand la sérosité se trouve épanchée dans les bourses ou le scrotum, on appelle cette hydropisie *hydrocele*. Voyez HYDROCELE.

De l'Anasarque, ou de la Leucophlegmatie.

Quand l'hydropisie est universelle, c'est-à-dire, quand elle attaque toutes les parties extérieures du corps, on la nomme ANASARQUE, ou LEUCOPHLEGMATIE. Voyez ces deux articles.

De l'Hydromphale.

C'est l'hydropisie du nombril. Voyez HYDROMPHALE.

De l'Œdème.

Quand quelque partie du corps est tuméfiée, comme le visage, les mains, les pieds, on appelle cette espèce d'hydropisie *œdème*.

De l'Hydropisie de Poitrine.

Cette maladie est très-difficile à bien caractériser, parce que les signes qui l'annoncent se confondent avec la plupart de ceux des maladies de la poitrine. On la reconnoît cependant à la douleur & à la tumeur qui se forment à l'un ou à l'autre des bras, quelquefois à tous les deux; à une difficulté de respirer, qui commence au temps du sommeil, augmente pendant la nuit, & ne se calme qu'au jour. On entend aussi dans la poitrine, en appliquant l'oreille de très-près, & en agitant le malade, un bruit semblable au murmure des eaux, & une espèce de sifflement quand on appuie fortement sur les épaules du malade qui est debout, & qu'on les comprime de haut en bas.

Les causes de cette maladie sont les mêmes que celles de l'hydropisie en général, c'est-à-dire, le relâchement des solides, & la dissolution des liquides. Plusieurs causes peuvent y donner lieu, outre celles que nous avons rapportées à l'article HYDROPSIE: telles

font l'obstruction du poumon, la mauvaise conformation de la poitrine, qui, étant trop étroite, gêne la circulation; la toux violente, qui produit quelque déchirement dans les vaisseaux, & occasionne par-là un épanchement; un coup d'épée, ou un coup de feu dans la poitrine, qui facilitent l'épanchement de la sérosité.

Il n'y a point de maladie dont le traitement soit plus difficile que celui-ci; car les forces du malade sont si épuisées, il est si difficile aux remèdes d'exercer une action immédiate sur cette partie, que la guérison en est la plupart du temps impraticable.

Quand l'hydropisie ne fait que commencer, on peut mettre le malade à l'usage de la boisson suivante:

Prenez, *De Racines de Patience sauvage, une once & demie.*

De Chardon-Roland,

De Fraiser, de chaque une once.

De Baies de Genievre, deux gros.

Des Feuilles d'Aigremoine & de Cerfeuil, de chaque une demi-poignée.

D'Arcanum-duplicatum, deux gros.

Faites bouillir le tout dans deux pintes & demie d'eau, pour réduire à deux pintes; passez la liqueur, & ajoutez-y

Une once & demie de Sirop des cinq Racines.

Le malade en prendra toutes les quatre heures un verre, trois fois par jour; ce qu'il continuera pendant huit jours.

On peut substituer à cette tisane celle-ci, qui est plus simple:

Prenez, *De Racine de Patience sauvage, une once & demie.*

Des Feuilles de Cerfeuil, une bonne poignée.

D'Arcanum-duplicatum, trois gros.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau, que vous réduirez à une & demie, pour prendre comme ci-dessus; après quoi, on le mettra à l'usage du vin qui suit:

Prenez, *Un Oignon de Scille, ou deux, de la pesanteur de deux livres,*

dont vous ôterez la peau ; mettez-le sous une presse pour en extraire promptement la partie aqueuse ; faites-le sécher ensuite au four pendant une heure ; mettez-le ensuite dans un vase tenant trois pintes ; versez dessus deux pintes de vin d'Espagne ; bouchez bien le tout avec de la pâte , & laissez infuser la liqueur , pendant douze heures , sur des cendres chaudes ; passez-la à travers d'un linge , pour en prendre quatre fois par jour deux cuillerées à bouche le matin à jeun ; trois heures après , deux autres cuillerées ; trois heures ensuite , une cuillerée ; & enfin une dernière cuillerée après le même intervalle , en prenant un bouillon entre chaque prise. On peut manger le soir du potage , pourvu qu'il y ait très-peu de bouillon. Il faut mettre entre le dîné & les remèdes une distance de trois heures.

On continuera ce vin pendant huit jours ; après quoi , on prendra la potion suivante :

Prenez , *De Séné , deux gros.*

De Sel de Glauber , un gros.

Faites-infuser le tout , pendant la nuit , dans un verre d'eau bouillante. Passez le lendemain la liqueur par un linge avec expression , & dissolvez dans la liqueur ,

De la Poudre Cornachine & de celle de Jalap , de chacune douze grains.

De Sirop de Nerprun , une once ,

pour une potion à prendre le matin à jeun , en buvant par dessus , une heure après , un bouillon coupé , & une infusion légère de fleurs d'ortie blanche.

Il faut avoir attention , dans l'hydropisie de poitrine , de rendre toujours les remèdes diurétiques , c'est-à-dire , d'exciter le cours des urines , le plus qu'il est possible , parce qu'il y a un rapport très-grand de la poitrine avec les voies urinaires. Après cette purgation , on fera prendre au malade les pilules suivantes :

Prenez , *De Racines de Serpentaire de Virginie , séchées & mises en poudre , un gros.*

De Gaïac , une once.

D'Arcanum-duplicatum , deux gros.

De Mercure doux , vingt-quatre grains.

D'Yeux d'Ecrevisses , un gros & demi.

Mêlez-le tout avec suffisante quantité de sirop des cinq racines, pour faire des pilules de la pesanteur de douze grains, dont on prendra une toutes les deux heures.

Après l'usage de ces pilules, on repurgera le malade avec la potion ci-dessus.

Si tous ces remèdes ne sont d'aucune efficacité, & que l'hydropisie subsiste toujours, il faut avoir recours à la ponction, c'est-à-dire à l'opération de l'empyème. On peut aussi appliquer aux jambes un séton pour détourner la sérosité des parties supérieures, un caustère à la nuque, ou des scarifications aux jambes.

S'il on vient à bout, par tous ces remèdes, d'évacuer les eaux, on terminera le traitement par les remèdes & la conduite indiqués pour la cachexie. *Voyez CACHEXIE.*

De l'Hydropisie du Péricarde.

Cette maladie est fréquente, difficile à connoître, & plus difficile à guérir.

Les causes prochaines sont des obstacles que trouve l'eau du péricarde à rentrer dans les voies de la circulation. La foiblesse du tissu des parties y contribue beaucoup : c'est ce que l'on voit arriver après les pleurésies, les asthmes, la phthisie, les inflammations du péricarde.

On reconnoît cette hydropisie à la difficulté qu'a le cœur de se contracter ; ce qui cause des palpitations, des tremblements, des défaillances, des syncopes. La respiration est très-difficile, sur-tout lorsque les malades se couchent sur les côtés : elle est plus facile, quand ils sont assis & appuyés un peu sur le dos. La toux est aussi un signe de cette maladie ; mais ce qui le détermine précisément, c'est la douleur & l'oppression sur la partie antérieure de la poitrine. Le pouls ordinairement est dur & vif ; & on apperçoit entre la troisième, la quatrième & la cinquième côte, les flots de l'eau contenue dans le péricarde, lorsqu'il survient des palpitations.

L'unique ressource qui reste dans cette maladie dangereuse, c'est la ponction : on peut ouvrir le péricarde

dans l'espace qui est entre la troisième & la quatrième côte du côté gauche. A l'égard des remèdes internes, ils ne sont, dans ce cas, d'aucune efficacité.

De l'Hydropisie de la Matrice & des Ovaires.

L'hydropisie de la matrice se distingue de celle du bas-ventre, en ce que la tumeur en occupe plus le fond; au lieu que l'ascite distend tout le bas-ventre également. En outre, dans l'hydropisie de la matrice, la malade n'a pas le visage pâle, & n'est pas si exténuée que dans l'hydropisie universelle: la langue n'est point sèche, & la soif n'est pas si considérable, & tous les symptômes sont plus doux dans cette espèce d'hydropisie: enfin on sent une fluctuation sourde; & la malade rend des eaux, de temps en temps, en assez grande abondance.

On pourra facilement distinguer l'hydropisie de la matrice d'avec la grossesse, si on fait bien réflexion sur tous les signes qui caractérisent la véritable grossesse, qui ne se rencontrent pas ordinairement dans cette maladie. La femme aura bien, à la vérité, le ventre enflé, & la suppression de ses mois, aussi-bien que pendant la grossesse; mais dans l'hydropisie, elle aura les mamelles flasques, mollasses & abattues: il n'y aura point de lait; elle ne ressentira aucun mouvement d'enfant au terme ordinaire, mais seulement un frottement d'eau agitée; elle aura une plus grande douleur & pesanteur au ventre, qui sera aussi tendu de tout côté, plus également en rondeur, & non pas si en pointe vers le devant, que s'il y avoit un enfant; son teint sera aussi bien plus mauvais que si c'étoit une vraie grossesse.

La guérison de cette hydropisie se fait avec les mêmes remèdes que dans l'hydropisie du bas-ventre.

L'hydropisie des ovaires est assez difficile à connaître. On ne peut en juger que par un tiraillement que l'on ressent des deux côtés de la matrice, par un gonflement & une espèce de fluctuation que l'on ressent à ces parties, & par la plupart des signes qui caracté-

risent l'hydropisie de matrice ; car il est bien rare que l'hydropisie de poitrine ne l'accompagne.

Le traitement est le même que celui de l'hydropisie ascite, excepté que les remèdes doivent être plus doux & continués moins long-temps que dans l'hydropisie du bas-ventre. *Voyez ASCITE.*

De l'Hydropisie des grandes Levres.

Les femmes sont sujettes à avoir quelquefois les levres extérieures des parties honteuses tuméfiées par les eaux qui viennent de la matrice, & qui s'engorgent dans ces parties. Cette enflure est quelquefois si considérable, que les femmes ne peuvent point approcher les cuisses l'une de l'autre. Les femmes qui sont grosses de plusieurs enfants sont très-sujettes à cette indisposition, vers les derniers mois de leur grossesse.

Cette enflure des levres se reconnoît à leur grosseur, à leur transparence, qui les font ressembler à des vessies remplies d'eau.

On mettra la malade à l'usage d'une tisane faite avec

Des Racines de Chiendent,

De Patience sauvage, de chaque une once,

que l'on fera bouillir dans une pinte d'eau, pour réduire aux trois quarts. On y ajoutera

Un gros de Crystal minéral.

On fera prendre en même temps

Du Suc dépuré de Cresson & de Cerfeuil, de chaque une once,

dont le malade fera usage soir & matin. On y ajoutera même

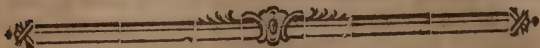
Un gros de Sel de Duobus.

Si l'enflure subsiste toujours, & qu'elle soit considérable, qu'elle puisse même nuire à l'accouchement, on y donnera un coup de lancette, pour vider les eaux ; & on fera plusieurs mouchetures.

HYPOCHONDRIAQUE, (*affection*) ou Passion hypochondriaque. C'est ainsi qu'on appelle une maladie compliquée ou composée de mille accidents extraordinaires. Elle attaque le genre nerveux : son nom

lui vient de ce qu'elle exerce principalement son action dans la région du bas-ventre qu'on appelle *hypochondre*. Voyez VAPEURS HYPOCHONDRIQUES.

HYSTÉRIQUE, (*affection*) se dit d'une maladie à laquelle les femmes sont fort sujettes, qu'on nomme *passion* ou *affection hystérique*, vulgairement *vapeurs*, ou *mal de mere*. (Voyez VAPEURS HYSTÉRIQUES.)



(J A U)

JAUNISSE, f. f. épanchement de bile sur toute l'habitude du corps, qui change sa couleur naturelle en jaune.

On connoît cette maladie aux signes suivants : premièrement, on apperçoit dans le blanc de l'œil une certaine couleur jaune, qui se répand, dans la suite, sur toute la peau; l'urine est épaisse & d'un rouge foncé : elle teint le linge de couleur de safran, tandis que les excréments sont pâles. A mesure que la maladie augmente, la salive devient jaunâtre, & le malade trouve un goût d'amertume dans tout ce qu'il mange. On sent, outre cela, un resserrement, une pression & une tension violente à la partie du foie, des inquiétudes dans la poitrine, une difficulté de respirer, & une agitation extraordinaire dans tout le corps. Les malades éprouvent une espece de douleur mordicante à l'estomac, des dégoûts, des crudités, des insomnies, de la tristesse & de la mélancolie.

On distingue la jaunisse, en jaunisse essentielle, & en jaunisse accidentelle. Dans la première, le foie est obstrué ou vicié, & la bile altérée; dans la seconde, ce n'est qu'un vice accidentel qui la produit, comme une douleur violente, une colique vive, des passions subites en bien & en mal.

Toutes les fois que le calibre des vaisseaux du foie est resserré, ou que la bile pêche par quelque mauvaise disposition, la sécrétion s'arrête; elle reste dans

le sang & dans tous les vaisseaux du corps, au lieu de se porter dans ceux du foie : ainsi la cause immédiate de la jaunisse essentielle, est l'obstruction formée par la bile dans le foie ; elle peut être occasionnée, soit par le vice des solides, soit par le vice des liquides. Tout ce qui peut relâcher ou resserrer trop fortement les couloirs du foie, peut donner naissance à la jaunisse, comme les exercices violents ou la trop grande oisiveté, les veilles immodérées, ou le sommeil trop long ; les aliments échauffants, ou ceux qui sont visqueux & relâchants ; le vin, les liqueurs spiritueuses, les purgatifs & les poisons, ou les boissons aqueuses, prises chaudes & en grande abondance ; l'augmentation des évacuations, comme les regles, les hémorrhoides ; & les passions vives, comme le chagrin, la colere & la jalousie. Tout ce qui peut vicier les humeurs peut occasionner la jaunisse, soit en épaisissant la bile, soit en la rendant trop âcre. Ainsi l'air grossier & terreux, celui qui est sec & vis, les aliments gluants ou trop âcres, le trop ou le trop peu d'exercice & de sommeil, les évacuations arrêtées ou trop abondantes ; les passions de l'ame, telles que celles que nous avons dites ci-dessus ; toutes ces causes peuvent produire l'épaississement ou l'engorgement de la bile dans le foie, & , par conséquent, la jaunisse.

La premiere chose que doit examiner celui qui traite une pareille maladie, c'est de faire attention à la cause qui l'a produite. Si ce sont, par exemple, des purgatifs violents, des poisons, une colique vive, spasmodique, hémorrhoidale ou venteuse, des passions vives, comme la colere, la tristesse, la jalousie, il y a toute apparence qu'elle provient d'un resserrement subit des conduits biliaires, qui sont distribués dans la substance du foie. Dans ce cas, la premiere intention curative se réduit à relâcher les parties tendues, & à rétablir par ce moyen la sécrétion naturelle de la bile. On commencera, en ce cas, par faire saigner le malade au bras une ou deux fois, selon la vivacité de la cause de la jaunisse. On le mettra en même temps à l'usage de la boisson suivante :

Prenez, *Des quatre grandes Semences froides, une once.*

De celles de Pavot,

De Chanvre, de chaque demi-once.

Pilez-les dans un mortier, en y ajoutant une pinte d'eau distillée de fleurs de tilleul; on y délayera ensuite

Six gros de Sirop de Pavot blanc.

Le malade en boira un verre toutes les quatre heures. La boisson ordinaire du malade fera composée de petit-lait clarifié, pris en grande abondance. Les bains tièdes sont aussi indiqués en pareil cas, pour détendre & relâcher les parties solides. On appliquera en même temps à l'extérieur, sur la région du foie, une vessie remplie de lait chaud, que l'on renouvellera deux fois par jour; ce que l'on continuera pendant cinq ou six jours.

On observera cependant, si ce sont des purgatifs violents qui ont occasionné la jaunisse, de faire passer beaucoup d'huile d'amandes douces, pour empâter les parties âcres de ces médicaments.

Quand on aura fait usage, pendant le temps prescrit, des remèdes ci-dessus, on fera prendre au malade, pour dégager la bile qui doit être engorgée dans le foie, les eaux dépurées de Passy, ou l'apozème suivant :

Prenez, *Des Racines d'Oseille,*

De Polypode de Chêne, de chaque une once.

Des Feuilles d'Aigremoine & de Scolopendre, de chaque une demi-poignée.

D'Arcanum-duplicatum, un gros.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte; vous passerez la liqueur, & y ajouterez

Une once de Sirop des cinq Racines.

Le malade prendra un verre de cette boisson toutes les deux heures, en continuant l'usage des bains, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement guéri. La boule de mars médicamenteuse, prise en guise de thé, peut suppléer

à la tisane ci-dessus, & aux eaux dépurées de Passy.

Il faut remarquer que si le malade est agité d'insomnie pendant sa jaunisse, & que les remèdes n'opèrent point assez promptement, on peut lui faire prendre, le soir en se couchant, quinze gouttes anodines dans une cuillerée de vin, ou un demi-gros de thériaque. On peut aussi lui appliquer sur le foie, ou sur le creux de l'estomac, le liniment suivant :

Prenez, *De Thériaque, demi-once.*

D'Huile de Muscade, quinze gouttes.

De Safran,

De Camphre, de chaque un demi-gros.

Mêlez le tout ensemble exactement, pour s'en servir deux fois par jour. On ne négligera point, pendant toute la cure, de faire prendre beaucoup de lavements avec l'eau de rivière & un tiers d'huile d'olive, & quelquefois avec du lait chaud & un gros ou deux de baume tranquille. Voilà tout ce que l'on doit faire dans la jaunisse accidentelle.

À l'égard de celle qui est essentielle, elle exige une conduite plus suivie, pour parvenir à la guérison. Il faut d'abord lever les obstructions des conduits biliaires & des vaisseaux qui servent à la sécrétion de la bile, &, en second lieu, rétablir la circulation du sang, dont la lenteur occasionne les engorgements & les obstructions.

Pour satisfaire à ces intentions, on mettra d'abord le malade à l'usage de la tisane suivante :

Prenez, *De Racines de Dent-de-Lion,*

De Cerfisi, de chaque une once.

De Feuilles de Chicorée sauvage, une bonne poignée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau ; pour réduire à pinte. Ajoutez-y

Une demi-poignée de Fenouil.

Un gros de Sel de Mars de Rivière.

Le malade continuera cette boisson pendant huit jours. Il en prendra un verre le matin, & l'autre sur les cinq heures du soir. Pour tisane, il fera usage d'une

infusion très-légère de fleurs de marrube blanc, à laquelle on ajoutera, sur une pinte, quinze grains de nitre; ce que l'on continuera pendant tout le traitement. On aura soin ensuite de purger le malade avec une tisane royale pendant deux jours, en mettant un jour d'intervalle entre chaque purgation; après quoi, le malade se mettra à l'usage des eaux minérales de Sedlitz, ou de Passy de la seconde source, ou de Vichy, dont il boira deux pintes par jour dans la matinée, en ajoutant, pendant les derniers jours, sur deux pintes de ces eaux, une demi-once de sel de Seignette, & un demi-gros de terre foliée de tartre.

On recommande pour boisson ordinaire, dans cette maladie, la semence d'ancolie, bouillie dans le vin blanc; la décoction d'argentine dans de l'eau. On peut se mettre, par exemple, à l'usage de l'apozème suivant:

Prenez, *Des Racines de Chélidoine,*

De Fraiser, de chaque une once.

De Polypode de Chêne, une demi-once.

De Feuilles d'Argentine,

*De Chardon-Marie, de chaque
une demi-poignée.*

De Semence d'Ancolie, deux gros.

Faites bouillir le tout dans trois chopines de vin blanc, pour réduire à pinte.

Ajoutez ensuite

Du Suc dépuré d'Endive, deux onces.

De Sirop des cinq Racines, une once & demie.

Le malade prendra un verre de cette décoction toutes les quatre heures.

Après l'usage de ces remèdes suivis, on fera prendre les bains domestiques pendant huit ou dix jours, selon la force du malade, & l'état de la maladie; après quoi, on le mettra à l'usage des pilules qui suivent:

Prenez, *De la Crème de Tartre,*

De la Cochenille, de chacune demi-gros.

De Savon de Venise, trois gros.

Pilez le tout dans un mortier, pour en faire quarante-huit pilules. La dose est de six pilules, trois fois par

jour. Quand ces pilules seront finies, si l'obstruction du foie n'est point diminuée, & si la jaunisse subsiste toujours, ou aura recours aux pilules suivantes

Prenez, *De Savon de Venise, deux gros.*

De Safran, demi-gros.

De la Gomme Ammoniaque,

D'Æthiops minéral, de chaque un gros.

De Safran de Mars apéritif, deux gros.

Pilez le tout dans un mortier avec de la gomme adraganth, pour faire des pilules de huit grains. Le malade en prendra six, deux fois par jour.

L'usage des eaux minérales, continué pendant longtemps, telle que les eaux de Forges, de Passy, de Sedlitz, est d'un très-grand secours pendant cette maladie; mais, comme il arrive souvent que ces remèdes sont trop dispendieux, on y suppléera par l'eau minérale qui suit:

Prenez, *Du Tartre martial soluble,*

De Sel de Glauber, de chaque une once.

De l'Eau de Riviere ou de Fontaine, cinq pintes.

Faites bouillir le tout ensemble, jusqu'à diminution du cinquième de la liqueur. Retirez ensuite le vaisseau du feu; passez la liqueur, & laissez-la refroidir pour le besoin.

Il faut observer de purger le malade, pendant tout le traitement de cette maladie, tous les huit jours. On pourra même lui faire prendre deux grains d'émétique en lavage, si les forces le permettent, & s'il y a des nausées, des envies de vomir, & une grande amertume à la bouche.

Les lavements sont aussi d'une très-grande efficacité dans cette maladie, parce qu'ils humectent & délayent la bile qui est épaissie.

Quand on aura fait usage de tous les remèdes indiqués ci-dessus, & que le foie sera suffisamment dégagé, il faudra pour lors fortifier les parties, en faisant usage des remèdes corroborants: telle est, par exemple, une infusion de parties égales de feuilles de véronique & de mille-feuille dans de l'eau, dans laquelle

on plongera trois fois de suite un fer rouge. On passera cette boisson, & on la gardera pour son usage. Au bout de huit jours de l'usage de cette infusion, on prendra l'opiat qui suit :

Prenez, *D'Extrait d'Absinthe,*

De Fumeterre, de chaque deux gros.

D'Enula-Campana, un gros.

De Safran de Mars astringent, demi-once.

De Fiel de Bœuf, épaisi en consistance de miel, deux gros.

De Rhubarbe en poudre,

De Quinquina, de chaque un gros.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop d'absinthe, pour un opiat, dont on prendra gros comme une noisette une demi-heure après ses repas.

On peut prendre, au lieu de cet opiat, gros comme une noisette de confectiion hyacinthe, ou d'extrait de genievre, avec lequel on mêlera deux scrupules de quinquina en poudre pour chaque prise.

On aura soin de se purger, avant l'usage de cet opiat.

Quand la jaunisse résiste à ces remèdes, il faut pour lors que l'obstruction du foie soit totalement formée; auquel cas, il faut avoir recours aux remèdes appropriés à cette maladie. *Voyez OBSTRUCTION DU FOIE.*

Le régime est une des choses les plus essentielles dans le traitement de cette maladie; l'exercice, & surtout celui du cheval, conviennent beaucoup : les liqueurs spiritueuses & les aliments échauffants sont très-nuisibles. *Voyez RÉGIME DES MALADIES CHRONIQUES.*

ICTERE, *s. m.* maladie ainsi appelée, parce que toute la peau est jaune.

On donne aussi le nom d'*ictère blanc* ou de *jaunisse blanche* aux pâles-couleurs.

On appelle *ictère noir*, celui dont la couleur paroît d'abord d'un jaune clair, ensuite d'un jaune plombé, livide & basané. *Voyez JAUNISSE, PALES-COULEURS.*

ILIAQUE. (*passion*) C'est une douleur très-aiguë qu'on sent particulièrement dans l'intestin iléon, comme

une corde qui ferreroit le ventre, & qui est actom-
pagnée d'une constipation totale, d'une enflure de
l'abdomen, de vomissements fréquents & si considé-
rables, qu'on rend souvent les excréments par la
bouche. Cette maladie s'appelle *volvulus*, *chordapsé* &
colique de miséréré, à cause des vives douleurs qu'on
souffre. Voyez COLIQUE DE MISÉRÉRÉ.

IMPERFORATION : vice de conformation aux
parties génitales des femmes. Voyez le Dictionnaire de
Chirurgie.

IMPUISSANCE, f. f. Elle est dans l'homme ce
qu'est la stérilité dans la femme, c'est-à-dire, un défaut
d'habileté à la propagation de l'espece.

On reconnoît l'impuissance au défaut d'érection com-
plette, à l'éjaculation d'une semence trop liquide, au
défaut de conformation de la verge, qui peut être trop
petite, au desséchement ou à l'appauvrissement des
testicules, & enfin au défaut de progéniture, après
plusieurs coïts répétés avec une femme bien consti-
tuée. Voyez STÉRILITÉ.

Les causes de l'impuissance peuvent venir, ou du
défaut des solides ou des liquides, du défaut de con-
formation, de quelque tumeur, inflammation, abcès,
ulcère, ou corps étrangers, ou enfin de l'épuisement.
Quand les fibres sont trop tendues, trop desséchées,
que leurs canaux sont obstrués, comme dans un âge
avancé, ou dans la vieillesse, elles s'opposent à la gé-
nération. Quand les solides, au contraire, sont si lâ-
ches, qu'ils ne peuvent broyer comme il faut la ma-
tière de la semence, la graisse supplée à la liqueur pro-
lifique, qui devient sans action, & par conséquent,
incapable d'engendrer; c'est ce que l'on voit arriver
dans les personnes qui sont trop grasses. Les liquides
peuvent produire l'impuissance, toutes les fois qu'ils
sont trop épaissis, ou trop dissous. On voit arriver le
premier cas dans les personnes qui sont attaquées de
quelque vice écrouelleux, vénérien, qui fixe la lym-
phe, & lui donne un si grand degré d'épaississement,
qu'elle est incapable de pénétrer dans les couloirs pro-
pres à former la semence. Le dernier cas se rencontre

parmi ceux qui font usage des liqueurs spiritueuses, qui sont attaqués du scorbut, ou de quelques fièvres qui jettent le sang & les humeurs dans la dissolution. La mauvaise conformation des parties de la génération contribue directement à l'impuissance, comme le défaut des testicules, la privation d'une partie de la verge, des vésicules séminaires, par quelque tumeur, abcès, ulcère, ou la présence de quelques corps étrangers qui bouchent le canal, & interceptent le passage de la semence, comme on le voit dans les carnosités, dans la pierre, sur-tout lorsqu'il s'en engage quelqu'une dans le canal de l'uretre.

Pour guérir l'impuissance, il faut examiner la cause qui l'a produite. Si elle vient de la roideur des fibres, comme dans les vieillards ou dans les hommes trop maigres, il faut avoir recours à la saignée, aux bains tièdes, aux boissons aqueuses, abondantes, aux lavements, & continuer l'usage de ces boissons & de ces bains pendant quinze jours, en observant un régime exact, en se nourrissant des chairs des vieux animaux, de poissons de mer, & en faisant un exercice convenable. Au reste, ces remèdes deviennent assez inutiles, quand on est dans un âge trop avancé : ils ne peuvent convenir que dans les tempéraments où la trop grande sécheresse est la cause seule de l'impuissance.

Quand l'impuissance est produite par le relâchement des fibres, comme dans les personnes très-grasses, & dans celles qui sont extrêmement délicates, qui s'épuisent à la moindre fatigue, qui sont molles & lâches au travail, il faut recourir aux remèdes propres à donner du ressort aux parties : telles sont d'abord les eaux ferrugineuses, telles que les eaux de Forges, de Passy, que l'on continuera pendant un mois, pendant lequel temps on prendra l'opiat suivant :

Prenez, *D'Extrait de Fumeterre,*

D'Absinthe, de chaque une once.

De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre, deux gros.

Du Ginseng pulvérisé, un gros & demi.

De Sang-Dragon ,
De Bol d'Arménie , de chaque un gros.
De Safran de Mars astringent , demi-once.
De Fiel de Bœuf , épaisi en consistance de miel ,
deux gros.

De Cochenille pulvérisée , un gros & demi.

Mêlez le tout ensemble avec une suffisante quantité de sirop de myrte astringent , pour en prendre un demi-gros soir & matin , en buvant par dessus un verre d'eau minérale.

On aura soin de faire beaucoup d'exercice à cheval , de dormir peu , de respirer un air sain , comme celui de la campagne , de boire son vin pur , ou avec très-peu d'eau , de faire même usage du vin d'absinthe après ses repas , de se dissiper continuellement l'esprit , & de ne point mener une vie oisive. On aura l'attention de ne jamais faire maigre , & de se purger tous les quinze jours , jusqu'à ce qu'on s'apperçoive de quelque changement.

Si l'on observe bien toutes ces choses , on pourra se dispenser de faire usage de l'opiat ci-dessus.

Quand l'impuissance vient du vice des liquides qui péchent par épaisissement ou par dissolution , on emploie les remèdes que nous avons prescrits dans ces deux différents cas. (*Voyez ÉPAISSISSEMENT & DISSOLUTION.*) On reconnoît les vices des liquides , produits par l'épaisissement , par le tempérament gras & bouffi , la grosseur des parties , la pâleur du visage , par un amas de pituite , des pesanteurs , des lassitudes dans les membres , des mal-aîles , des bâillements , des maux de tête , des envies fréquentes de dormir , &c. La dissolution des liquides se reconnoît à un tempérament sec , aux hémorrhagies fréquentes , aux sueurs abondantes , aux écoulements d'urine copieux , à l'amaigrissement général du corps , à l'odeur très-fétide de l'haleine , des excréments , des sueurs & des urines , aux accès de fièvre fréquents , & même à la fièvre lente , aux douleurs vagues par tout le corps , aux enflures des bras , des mains & des pieds , &c.

L'impuissance occasionnée par le défaut de conformation,

tion est incurable, sur-tout si elle vient de la privation des testicules, des vésicules séminaires, de la verge, en partie ou en entier.

Quand l'impuissance est occasionnée par une tumeur, une inflammation, un abcès, un ulcere, on y remédie par les remèdes qui conviennent aux tumeurs, aux inflammations, aux abcès, aux ulcères. *Voyez ces différents articles, & les signes qui les caractérisent chacun en particulier.*

Si ce sont des carnosités, ou des pierres engagées dans le canal, qui s'opposent à la sortie de la semence, on emploiera les remèdes indiqués aux articles **CARNOSITÉ & PIERRE.**

L'impuissance occasionnée par l'épuisement, se reconnoît aisément par les signes suivans : si l'on a fait des exercices violents, & que l'on ait abusé de ses forces avec les femmes ; si l'on s'est refusé la nourriture solide, & propre à donner des forces au corps ; si l'on est d'un tempérament délicat ; si l'on ressent des foiblesses & des défaillances continuelles ; si l'on a le pouls foible & petit, que l'on sente des pesanteurs dans les bras & dans les jambes, & un abattement considérable.

On remédiera à cet épuisement en prenant des nourritures choisies, telles que le bouillon, le potage au gras, les soupes au riz, la chair de bœuf, de mouton, la volaille ; & l'on fera usage, pour boisson, d'une eau ferrée, dans laquelle on mettra la moitié de bon vin de Bourgogne. On prendra après ses repas deux ou trois cuillerées du vin de quinquina décrit à l'article **FOIBLESSE D'ESTOMAC** ; & on se mettra à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez, *D'Extrait de Genievre, deux onces.*

De Quinquina en poudre, deux gros.

De Racine de Genseng pulvérisée, deux gros.

De Cannelle en poudre, un gros & demi.

Mélez le tout avec suffisante quantité de sirop d'écorce de citron, pour faire un opiat, dont on prendra un demi-gros avant ses repas.

Après l'usage de cet opiat, on fera faire des bouillons consommés avec de la tranche de bœuf, un vieux

coq, la moitié d'une perdrix, que l'on fait bouillir jusqu'à ce que le tout soit réduit en un bouillon fort & nourrissant. On prendra trois de ces bouillons par jour, en continuant en même temps l'usage de l'opiat ci-dessus, qu'on fera renouveler. On prendra en même temps la décoction suivante :

Prenez, *De Racines de Genseng, lavées & ratissées, & dont on aura coupé les extrémités, deux gros.*

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, réduite à trois demi-setiers, que l'on boira dans la journée en plusieurs verres, à quatre heures de distance l'un de l'autre.

Un demi-grain d'opium, le matin ou le soir, est propre pour ranimer les forces abattues, pour rendre plus vigoureux auprès des femmes.

Si l'on se sent échauffé de l'usage de ce remède, il faut le suspendre. On ne doit espérer de guérison de l'épuisement, qu'autant qu'on se ménagera pendant l'usage de tous ces remèdes, que l'on fera peu d'exercice, point d'excès, & qu'on demeurera dans la tranquillité & le repos convenable. *Voyez ÉPUISEMENT, & le Dictionnaire de Chirurgie pour les impuissances que l'opération peut guérir.*

INCONTINENCE D'URINE, s. f. écoulement d'urine, involontaire, & souvent insensible. Elle diffère de la strangurie & de la dysurie, dans lesquelles on rend l'urine par jets, ou goutte à goutte, involontairement & fréquemment, mais avec douleur.

Les enfants & les vieillards sont fort sujets à cette maladie, ainsi que les femmes après les accouchements laborieux.

Les causes de l'incontinence d'urine sont, ou le relâchement des solides, ou la dissolution des liquides. On voit des preuves de la dissolution des liquides dans les abcès ou les ulcères formés dans cette partie, & des corps étrangers qui s'y trouvent; dans le diabète, qui s'annonce par une très-grande soif, une chaleur ardente dans la poitrine, l'abattement des forces, la fièvre lente, & un écoulement involontaire & copieux d'urine. *Voyez DIABÈTE.*

Quand l'incontinence d'urine est occasionnée par le simple relâchement des solides, si c'est à la suite d'un accouchement laborieux ou de l'opération de la taille, qui laisse dans les femmes le conduit de la vessie extrêmement dilaté, cette maladie se guérit d'elle-même. On peut cependant employer en même temps les remèdes suivans :

Prenez, *De Racine de grande Consoude, une once.*
De Feuilles de Sanicle & de Mille-feuilles,
de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau, pour réduire à trois demi-setiers; le malade en boira un verre de trois heures en trois heures, en prenant l'opiat qui suit :

Prenez, *De Conserve de Roses, une demi-once.*
De Coings, deux gros.
De Sang-Dragon, un gros.
De Cochenille, un gros & demi.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de myrte, pour un opiat, dont la dose est de demi-gros avant les repas.

On appliquera à l'extérieur un cataplasme fait avec
Des Feuilles de Sanicle & de Mille-feuilles,
de chaque une poignée.
Des Fleurs de Sumac, deux pincées,
 bouillies dans une chopine de vin rouge, à laquelle on ajoutera

Deux gros de Sel de Saturne,
 pour faire un cataplasme que l'on appliquera chaudement sur les parties, trois fois par jour. On pourra exposer les parties des femmes à la vapeur de cette décoction, & en injecter même dans le vagin, & dans la verge chez les hommes.

Quand tous ces remèdes ne sont d'aucune efficacité, & que l'écoulement est incurable, il faut avoir recours aux instruments convenables qui compriment les parties, & empêchent l'écoulement de l'urine. Si cependant les hommes ou les femmes, qui sont sujets à cette indisposition, n'en sont pas grandement incommodés, il vaut mieux qu'ils la supportent, que de

tenter aucun remede. On peut cependant faire à l'extérieur des bains aromatiques, avec la sauge, le pouliot, le romarin, la marjolaine, l'origan, bouillis dans du vin rouge, & appliqués sur la partie. On peut aussi faire des fumigations avec l'encens, la myrrhe, le mastic, que l'on jette sur un réchaut plein de feu, & dont on reçoit la vapeur. Il faut faire attention cependant de ne point employer les remedes prescrits ci-dessus avec trop de précipitation, & de purger tous les huit jours le malade, pour détourner par cette voie les urines, qui pourroient se jeter sur quelque partie essentielle à la vie.

Quand l'incontinence d'urine vient de la paralysie du col de la vessie, il faut la traiter comme une paralysie particuliere, quoiqu'elle soit souvent incurable. (*Voyez PARALYSIE.*) Si cette indisposition vient de quelque abcès ou ulceres qui aient rongé les parties, on emploiera les remedes convenables. (*Voyez ABCÈS & ULCERE.*) Il en est de même de l'incontinence d'urine, occasionnée par quelque pierre engagée dans le canal de la vessie: on y remédie par les remedes contre la pierre. *Voyez PIERRE.*

INCUBE, *s. m. ou COCHEMAR.* C'est une espece d'oppression nocturne si grande, qu'on ne peut ni respirer, ni parler, ni se remuer, quelque envie qu'on en ait. Les sens sont étonnés & engourdis. L'imagination en est troublée: le patient croit qu'une personne s'est jettée sur sa poitrine pour l'étouffer, ou qu'il est accablé par un pesant fardeau. *Voyez COCHEMAR.*

INDIGESTION, *s. f.* mauvaise coction des aliments dans l'estomac, digestion difficile & dépravée, d'où résultent des crudités, soit acides, soit alkalines. Cette maladie est la même que la foiblesse d'estomac. *Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC.*

Le vulgaire entend ordinairement par indigestion, un défaut de coction dans l'estomac, qui survient à la suite de quelque grand repas, ou après avoir mangé des aliments de difficile digestion.

Cette maladie s'annonce par des pesanteurs d'estomac, des feux qui montent à la tête, des rapports

aigres ou d'œufs pourris, des rots, des nausées, quelquefois des vomissements, des coliques, & le dévoiement.

L'indigestion est quelquefois si considérable, que l'estomac n'a point la force de se soulever, ni de produire les différents symptômes que nous venons de rapporter, qui sont autant de preuves des efforts qu'il fait pour se débarrasser du poids qui le charge. Aussi voit-on dans ce cas les personnes attaquées d'indigestion, tomber tout-à-coup sans connoissance, sans mouvement, comme si elles étoient frappées d'apoplexie. Il faut bien se donner de garde, en pareille occasion, de prendre le change & de faire saigner le malade; car il périroit sur le champ: nous avons dit comment il falloit s'y prendre, dans ce cas, à l'article Apoplexie. (*Voyez APOPLEXIE.*) On y trouvera aussi les signes qui distinguent la véritable apoplexie d'avec l'indigestion.

À l'égard de l'indigestion qui se caractérise par les signes que nous avons rapportés ci-dessus, voici le traitement qu'elle exige: on fera prendre au malade quelques tasses de thé bien chaud, ou une boisson faite avec une décoction de feuilles de véronique; on donnera en même temps des lavements, pour tâcher d'attirer pas bas les matieres qui causent l'indigestion. Quand on aura bu une certaine quantité de thé ou de véronique, si les rapports & tous les accidents subsistent, on donnera au malade l'émétique en lavage, en observant de lui faire boire beaucoup d'eau chaude; &, le soir de l'émétique, on lui fera prendre la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Camomille,*

De Mélilot, de chaque une once.

De Fleurs d'Orange, trois gros.

De Sirop de Pavot blanc, demi-once.

Mêlez le tout ensemble pour une potion, qu'on prendra en une dose, le soir en se couchant.

Le lendemain on continuera la décoction de véronique, en prenant quelques bouillons & un peu de potage, à moins qu'il n'y ait de la fièvre, auquel cas, on observera une diète rigoureuse: on aura soin de purger

le malade au bout de deux jours, afin d'entraîner les crudités qui pourroient se trouver dans l'estomac ; on lui fera prendre le soir de la médecine la même potion que ci-dessus : on ne négligera pas les lavements tous les jours. Après la purgation, on sera attentif à ne vivre que de nourritures légères, & à prendre avant ses repas une cuillerée à café d'élixir de propriété, que nous avons décrit à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC. Au bout de quelques jours, le malade se repurgera, s'il sent encore quelques rapports & quelques dégoûts.

Quelquefois l'indigestion se trouve accompagnée de colique d'estomac : on la traite pour lors comme cette seconde maladie l'exige. *Voyez COLIQUE D'ESTOMAC.*

Il arrive souvent que l'indigestion n'est point aussi manifeste que nous venons de le dire, c'est-à-dire que les accidents ne sont pas si graves, & qu'on sent seulement une lenteur dans la digestion, accompagnée de quelques rots & de rapports aigres. On peut en ce cas empêcher l'indigestion de se former, en prenant quelque chose de chaud, comme une ou deux cuillerées à bouche d'élixir de Garus ou de propriété, ou un demi-verre de vin d'absinthe, ou de ratafia de noix, décrit à l'article COLIQUE VENTEUSE. Si ces remèdes ne réussissent point, il faut recourir à la méthode décrite ci-dessus.

INDISPOSITION. *Voyez LASSITUDE.*

INFLAMMATION, f. f. Elle consiste dans une pression & un frottement du sang des artères arrêté dans les plus petits vaisseaux, accompagnée de chaleur, d'ardeur, d'âcreté, & d'une rougeur qui survient aux parties externes du corps.

Les signes de l'inflammation sont les suivants ; 1^o on sent un embarras, une pesanteur dans la partie : bientôt après, on y sent de la chaleur, de la rougeur & de l'ardeur ; après quoi, il survient des douleurs de différente nature, lancinantes, pongitives, gravatives : insensiblement les symptômes augmentent, jusqu'à ce qu'enfin ils se dissipent. Souvent l'inflammation est accompagnée de fièvre, sur-tout lorsqu'elle est considé-

nable, & de frissons plus ou moins fréquents. Quand l'inflammation est interne, on s'en apperçoit par la sensibilité très-grande de la partie, par la chaleur, la soif considérable, la sécheresse des crachats, l'urine qui est rouge & enflammée, & par des douleurs très-vives.

Toutes les parties du corps sont exposées à l'inflammation, sur-tout celles qui sont entourées de vaisseaux sanguins : tels sont les muscles, les glandes, les membranes, les viscères, la graisse, &c.

Les causes de l'inflammation sont, ou prochaines, ou éloignées. La cause prochaine est l'engorgement du sang dans les vaisseaux capillaires, produit, ou par la trop grande quantité de sang, ou par sa chaleur, son épaisissement & le relâchement des solides : ainsi tout ce qui peut augmenter la quantité, la chaleur & l'épaulement du sang, peut exciter l'inflammation ; tels sont un froid vif & subit, une chaleur excessive, un air épais & grossier ; des aliments pris en trop grande abondance, ou ceux qui sont d'une nature échauffante, comme les ragoûts épicés, salés ; la nourriture gluante & visqueuse, comme les légumes anciens, les farineux ; l'usage des liqueurs spiritueuses & des boissons à la glace, des purgatifs violents, des poisons, les mouvements & les grands exercices, la tension, la contorsion des membres, les veilles immodérées ; la suppression de quelques évacuations, comme les hémorrhoides, les règles, la transpiration, les urines ; la suppression des fièvres maltraitées, & l'oubli des saignées habituelles ; les passions vives, les coups, les chutes, les brûlures, l'action des corps tranchants ou piquants, les frottements trop longs & trop continués, les ligatures & les vives démangeaisons.

L'inflammation est interne ou externe. On distingue aisément l'inflammation externe de celle qui ne l'est pas, parce qu'elle est apparente, & que les signes sont extérieurs.

Quand il se forme une inflammation dans le corps, elle est universelle ou particulière. L'inflammation particulière se connoît, parce que les accidents se réunissent à quelque partie ; au lieu que, dans l'inflam-

mation universelle, ils sont répandus par tout le corps: Nous avons traité de l'inflammation universelle à l'article Fievre inflammatoire. (*Voyez FIEVRE INFLAMMATOIRE.*) Nous traiterons ci-après de l'inflammation en particulier.

Quand tous les signes que nous avons décrits ci-dessus se trouvent en total ou en partie, on peut raisonnablement en conclure qu'il se forme une inflammation, c'est-à-dire, que le sang trouvant une résistance dans son passage, s'accumule dans les vaisseaux, y produit des engorgements, & y cause les accidents précurseurs de l'inflammation: ainsi, toutes les fois que le sang s'amasse dans quelque partie, il cherche, par les efforts qu'il occasionne à la nature, à se faire un passage.

Quand, par le moyen des remèdes & des efforts de la fievre, cet engorgement se dissipe, & que le sang, auparavant arrêté & fixé dans la partie, commence à circuler, on appelle cet état la résolution: c'est la manière la plus douce & la plus salutaire de dissiper les inflammations.

Si ce même sang est si engorgé qu'il ne puisse point remuer dans les routes de la circulation, parce qu'il est trop épais, ou parce que les vaisseaux ont perdu leur ressort, il se fait pour lors une fermentation dans la partie, les soufres du sang s'exaltent, les principes se décomposent; & le sang amassé, ainsi que les vaisseaux qui le contiennent, dégénèrent en suppuration, & cette espèce d'inflammation se termine par un abcès.

Quelquefois la chaleur du sang est si vive, la force des vaisseaux si considérable, que la partie engorgée se trouve totalement privée de son humidité, & qu'il se forme pour lors un dessèchement des parties qui les rend squirrheuses, & par conséquent incapables d'aucune altération.

Enfin, quand la nature n'est point assez forte pour produire une résolution prompte & nécessaire, ou une suppuration critique, ou que l'inflammation n'a pu dégénérer en squirre, la nature pour lors est totalement vaincue; les vaisseaux sont sans mouvement, les humeurs sans action, & la mortification des parties

s'ensuit ; c'est ce qu'on appelle *gangrene*, qui est l'état le plus fâcheux dans lequel le malade puisse se trouver, & la fin de l'inflammation la plus funeste.

On voit par ce que nous venons de dire, que l'inflammation exige différents traitements, suivant les différents états par où elle passe. *Voyez MALADIES AIGUES.*

Dans les premiers temps de l'inflammation, c'est-à-dire, dans ceux où l'on peut encore espérer la résolution, il faut mettre en usage les saignées, pour empêcher le sang de se porter avec vivacité dans la partie : celles que l'on fait dans les parties éloignées, sont toujours les plus salutaires, comme au pied dans les inflammations de la tête, & au bras dans celles des parties inférieures. On doit en même temps prescrire au malade beaucoup de boissons délayantes, des lavements en grande abondance, des cataplasmes émollients & résolutifs sur la partie, & généralement tout ce qui peut donner de la fluidité au sang, & le faire circuler avec plus de facilité. On reconnoît que l'inflammation est encore susceptible de résolution, quand tous les signes que nous avons dit ci-dessus subsistent, tels que la tension, la chaleur, la douleur, l'ardeur, les battements, & que le pouls est dur, prompt & ferré.

Quand, dans l'inflammation intérieure, la fièvre est beaucoup moins forte, que les symptômes diminuent, que cependant le malade sent une pesanteur, un battement constant & fréquent, un poids accompagné de douleurs, & qu'il se forme ensuite une espece de fièvre lente, on doit présumer que la suppuration est faite. Quand à l'extérieur on voit, outre ces signes, la partie blanchir, devenir plus mollette, s'élever en pointe, pour lors l'abcès est formé, & l'inflammation se traite comme une suppuration. *Voyez ABCÈS, SUPPURATION.*

Si l'inflammation a dégénéré en squirrhe, on s'en apperçoit par la cessation subite de tous les accidents, par une douleur sourde & une pesanteur à la partie, & par une espece de difficulté & d'embarras aux mouvements qui s'ensuivent : on apperçoit aussi en même

temps une dureté & une espece de tumeur plus ou moins dure, qui occupe la partie où étoit l'inflammation. Cette maladie pour lors exige le même traitement que le squirre. *Voyez SQUIRRE.*

On reconnoît la présence de la gangrene, à la cessation subite & totale de tous les accidents, à un pouls petit, intermittent, accompagné de foiblesse & de défaillance, à l'abolition du sentiment dans la partie, quand l'inflammation est intérieure, & à la lividité, à la mollesse des chairs, jointe à leur défaut de mouvement : quand elle est extérieure, il faut suivre la méthode que nous avons prescrite dans la gangrene. *Voyez GANGRENE.*

Après avoir traité de l'inflammation en général, nous allons parcourir ses différentes especes, qui sont ou le phlegmon, ou l'érysipele, ou l'apostême.

De l'Inflammation phlegmoneuse.

On appelle *phlegmon* une inflammation accompagnée de chaleur immodérée contre nature, avec tumeur ou sans tumeur, & qui occupe un espace plus large & plus profond ; c'est par-là qu'il differe de l'érysipele, qui n'est qu'une inflammation de la peau, sans aucune profondeur. La couleur de la peau dans le phlegmon est plus rouge, & plus jaune dans l'érysipele. Le phlegmon reste toujours dans le même endroit, & parcourt ses différents temps avec lenteur : dans l'érysipele, c'est tout le contraire. L'érysipele excite une chaleur plus vive, & le phlegmon est plus souvent accompagné de fièvre. Quand on comprime l'érysipele, la couleur disparoit, & revient sur le champ. Le phlegmon est plus dur & plus ferme, & ne change point de couleur.

On reconnoît l'inflammation phlegmoneuse à un gonflement qui s'étend en largeur & en profondeur ; la partie est dure, rouge ; on y sent une chaleur plus vive que dans toutes les autres inflammations ; les douleurs s'annoncent avec élancement. Cette inflammation parcourt ses temps avec lenteur : elle n'est

point sujette à tourner en suppuration , à moins qu'elle ne soit mal traitée ; & pour lors elle produit un mauvais pus , & qui est très-disposé à former des ulcères. Cette inflammation attaque communément les parties charnues & spongieuses , comme les bras , les jambes , & quelquefois la face , beaucoup plus rarement les cuisses & le reste du corps.

Les causes de cette inflammation sont à peu près les mêmes que celles de l'inflammation en général.

Quand le phlegmon est accompagné des signes que nous venons de rapporter , il faut , dans le commencement , employer la saignée au bras & au pied , que l'on répétera plusieurs fois , selon la force du malade & la vigueur de l'inflammation : on lui fera boire pour tisane , une décoction d'une demi-poignée de chien-dent , d'une pomme de reinette coupée en quatre , & des fleurs de mauve & de guimauve , de chaque une pincée , le tout dans cinq demi-setiers d'eau , pour réduire à pinte , en mettant dans chaque verre de cette tisane une cuillerée de sirop de nénuphar. On peut faire usage du petit-lait clarifié avec une cuillerée de sirop de violette ; c'est une boisson aussi utile qu'agréable en pareil cas. Les lavements que l'on prendra , de trois en trois heures , seront faits d'eau de rivière , ou d'une décoction d'herbes émollientes , comme la pariétaire , la mauve & la guimauve , dont on mettra une poignée de chaque dans deux pintes d'eau. Les lavements composés avec la graine de lin & le son , à la dose d'une demi-poignée de chaque dans une pinte d'eau , auxquels on ajoutera un demi-verre d'huile d'olive , sont d'une très-grande efficacité. Les personnes qui ne pourront point s'assujettir aux boisons ci-dessus , se contenteront de faire une tisane composée d'une demi-poignée de graine de lin , enveloppée dans un linge , & bouillie dans une pinte d'eau.

Après l'usage de ces boisons , des saignées & des lavements , on prendra l'apozème qui suit :

Prenez , *De Feuilles de Bourrache , de Poirée & de Chicorée blanche , lavées & coupées , de chacune une demi-poignée.*

Faites-les bouillir dans trois chopines d'eau commune ; que vous réduirez à une pinte ; passez ensuite la liqueur avec une légère expression , & ajoutez

De Sirop de Nénuphar , une once.

La dose est d'un verre tiède , de trois en trois heures.

Quand on aura pratiqué tous ces remèdes , on pourra tenter les remèdes résolutifs , tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. On peut , par exemple , appliquer sur la partie la fomentation suivante :

Prenez , *Des Racines de Sceau de Salomon ,*

De Bardane , de chaque une once.

*De Bistorte , coupées & brisées
dans un mortier , demi-once.*

De Feuilles d'Hyssope ,

De Cerfeuil , de chaque une poignée.

De Lierre terrestre , deux poignées.

De Fleurs de Camomille ,

De Melilot ,

*De Sureau , de chaque une bonne
pincée.*

Mêlez le tout successivement dans deux pintes d'eau bouillante , observant de couvrir le vaisseau , pour éviter la trop grande évaporation. On appliquera toutes ces plantes chaudement sur la partie affectée , ce que l'on renouvellera plusieurs fois par jour.

Si l'on aime mieux , on se contentera de faire bouillir des fleurs de sureau dans du vin blanc , qu'on appliquera comme ci-dessus. L'emplâtre de frai de grenouille , auquel on ajoutera , sur deux gros , vingt grains de camphre , peut aussi être appliqué avec succès.

Si le phlegmon est intérieur , les cataplasmes sont inutiles ; il faudra , après les premières saignées & l'usage des remèdes que nous avons prescrits d'abord , avoir recours à l'apozème qui suit :

Prenez , *De Racines de Chicorée sauvage , une once.*

De Patience sauvage , demi-once.

De Feuilles d'Aigremoine ,

De Cerfeuil , de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans deux pintes d'eau , réduites à trois chopines.

Ajoutez-y *De Nitre purifié, quinze grains.*

De Sirop de Capillaire, une once,

pour un apozème, dont on prendra un verre toutes les quatre heures.

Il faut observer de ne point faire usage de cette boisson, avant que la fièvre ne soit beaucoup diminuée, & que les accidents soient moins violents; car autrement elle enflammeroit le sang, & augmenteroit la maladie.

Les bouillons & la diete sont les mêmes que dans les maladies aiguës. *Voyez RÉGIME & MALADIES AIGUES.*

Quand le phlegmon est léger, qu'il n'est point accompagné de fièvre, & que les accidents ne sont pas considérables, les saignées, les boissons doivent être moins fréquentes; & on doit passer plus promptement à l'usage des remèdes résolutifs, comme les apozèmes & les fomentations ci-dessus.

On ne doit songer à purger le malade, que quand l'inflammation est totalement tombée, que la fièvre est beaucoup moindre, & que la plupart des accidents sont dissipés; encore doit-on choisir des purgations douces, afin de ne point irriter les fibres, qui sont déjà dans une action trop vive.

Quand, malgré tous les remèdes que nous venons d'indiquer, le phlegmon ne peut point se résoudre, il dégénere en suppuration, en squirrhe ou gangrene. *Voyez le traitement de ces différents articles.*

Il faut observer que dans l'inflammation phlegmoneuse, comme dans toutes les autres, quoique toute l'indication se borne à rafraîchir & à tempérer le sang, il ne faut pas faire usage des boissons trop fraîches ou glacées, parce que le contact seul de ces boissons peut fixer le sang, & par conséquent augmenter l'inflammation. On doit être aussi réservé sur la trop grande quantité des boissons aqueuses, parce qu'elles relâchent les solides, & favorisent par-là l'engorgement du sang.

De l'Inflammation érysipélateuse.

Cette espèce d'inflammation est accompagnée d'un

frémissement dans la peau, de douleur & de sentiment de pesanteur : insensiblement il s'élève une tumeur qui prend un accroissement si prompt, que la surpeau en est toute cuissante. La couleur en est jaunâtre, & souvent elle se transporte d'une partie à une autre.

Nous avons donné à l'article précédent les signes qui distinguent cette espece d'inflammation d'avec le phlegmon, & on en trouvera le traitement à l'article Erysipele. *Voyez ERYSIPELE.*

De l'Inflammation apostémateuse.

On reconnoît cette inflammation, parce qu'elle est plus circonscrite, que l'engorgement du sang n'est pas si étendu, & qu'il forme comme une espece de nœud ou de tumeur ronde & ramassée : elle arrive sur-tout dans les parties charnues & glanduleuses, & elle est très-sujette à tourner en suppuration.

On doit employer, dans le commencement de cette inflammation, tous les remedes indiqués dans le phlegmon : les saignées mêmes doivent être plus précipitées, & les délayants doivent être pris en plus grande abondance, parce que la marche de cette inflammation est beaucoup plus rapide. Quand, malgré ces soins, on ne peut point en obtenir la résolution, & que la tumeur tourne en suppuration, on a recours pour lors aux remedes indiqués aux articles ABCÈS & SUPPURATION.

De l'Inflammation de la Gorge & des Amygdales.

Quand l'inflammation attaque différentes parties du corps, le traitement n'en devient pas différent ; elle prend seulement des noms appropriés aux parties qu'elle affecte : celle qui se déclare aux amygdales ou à la gorge, s'appelle *angine, esquinancie, ou inflammation de la gorge & des amygdales.* *Voyez ANGINE & ESQUINANCIE.*

Des Inflammations de Poitrine.

Les inflammations qui surviennent à la poitrine sont

très-dangereuses, selon les différentes parties qu'elles affectent. Nous en avons traité aux articles PÉRIPNEUMONIE, PLEURO-PNEUMONIE, FLUXION DE POITRINE, MAMELLES ENFLAMMÉES.

Des Inflammations du Bas-Ventre.

Presque toutes les parties du bas-ventre sont sujettes à l'inflammation. Nous avons traité de celle du foie à l'article HÉPATITE. Celles de l'estomac, des intestins, des reins, de la vessie, n'exigent aucun traitement différent de celui que nous avons indiqué ci-dessus. (*Voyez INFLAMMATION en général & en particulier.*) On doit seulement faire un plus grand usage des lavements, des cataplasmes & des fomentations : on doit aussi être beaucoup plus réservé sur l'usage des purgatifs, dans ces inflammations, que dans les autres.

Des Inflammations de la Tête.

Le sang est sujet à former des engorgements dans les différentes parties de la tête, comme le cerveau, le cervelet, & les membranes qui recouvrent ces viscères. *Voyez MANIE, FOLIE, DÉLIRE, PHRÉNÉSIE, PARAPHRÉNÉSIE, APOPLEXIE SANGUINE.*

Des Inflammations des Parties externes.

Les parties externes sont exposées aux inflammations plus souvent que toutes les autres ; mais le danger en est moins grand, parce qu'on est plus à portée d'y appliquer les remèdes, & parce que le voisinage de la peau & de l'air extérieur en favorise le succès. On a traité de ces espèces d'inflammations aux articles ERYSIPELE, BOUTON, TUMEUR, ABCÈS, BRULURE, PLAIE, BLESSURE, PETITE-VÉROLE & ROUGEOLE. *Voyez aussi le Dictionnaire de Chirurgie.*

INOCULATION, f. f. C'est une méthode par laquelle on communique la petite-vérole aux enfants & aux adultes.

On a raison de dire que la petite-vérole est un des plus cruels fléaux de l'humanité. De tous les hommes

que la mort enleve annuellement par tant de maladies différentes, celle-ci en moissonne environ la quatorzieme partie; &, de ceux qui en sont attaqués, près d'un septieme périt, du moins dans certaines contrées.

C'est un germe destructeur que presque tous les hommes portent dans leur sang, qui est toujours prêt à se développer, & qui, semblable à un monceau de poudre, n'a besoin que de la plus petite étincelle pour produire un embrasement funeste. Plus on differe de payer ce tribut à la nature, plus on court de dangers, lorsqu'elle l'exige. Si quelquefois cette maladie reste plusieurs années dans une sorte d'inaction, il en est d'autres où sa fureur semble se ranimer, & où elle fait d'affreux ravages. Alors, presque tous ceux qu'elle atteint en sont frappés mortellement, & les autres tristement défigurés, & pour la plupart portent toute leur vie les marques de sa malignité. Ceux qui ne l'ont point encore eue, sont obligés de fuir au loin; &, malgré leurs précautions, ils n'éprouvent que trop que la fuite ne les garantit point de cette cruelle ennemie. La crainte même qui les agite, semble rendre ses traits plus sûrs & plus envenimés.

Cette triste peinture, qui n'est malheureusement que trop ressemblante, nous ne la faisons point pour exercer notre plume, mais pour disposer les esprits à réfléchir attentivement sur les avantages d'une pratique, dont l'objet est d'affranchir l'humanité de ces cruels ravages. Plus le sujet est important, plus on doit sentir la nécessité de ne consulter en cela que la raison & les faits, non ceux qu'allèguent vaguement des gens faciles à se prévenir, ou que conduisent des motifs que nous ne voulons point approfondir, mais ceux qui sont fondés en preuve, qui, ayant été publiés à la face des opposants, & n'en ayant pas même été contredits, portent un caractère suffisant d'authenticité. Quel homme, un peu touché du bien du genre humain, voudroit s'exposer à encourir le reproche de s'être décidé sur une matiere de cette nature sans avoir pesé les raisons de part & d'autre, & d'avoir retardé, par un con-

tradiction

tradition opiniâtre, les progrès d'une invention qui peut rendre annuellement à la société plusieurs milliers de citoyens ?

L'histoire nous apprend que l'inoculation a été longtemps en usage chez les Grecs & les Turcs, avant que de passer en Europe ; & les Anglois la pratiquerent les premiers avec tant de succès, que le roi George I la fit faire à ses enfants. Les Allemands, sur-tout les habitants d'Hanovre, d'Onolsbac & de Pyrmont, ont suivi depuis son exemple.

Il s'est trouvé quelques auteurs Anglois & François qui ont condamné cette méthode, comme préjudiciable au genre humain, & tout-à-fait contraire au Christianisme ; mais leurs objections ont été depuis long-temps réfutées par des personnes aussi recommandables par leur sçavoir que par leur piété.

La méthode dont nous parlons a pour elle l'expérience, qui est le meilleur guide que l'on puisse suivre dans les sciences. Quant à nous, nous sommes si fort éloignés de regarder l'inoculation comme préjudiciable, que nous la croyons, au contraire, extrêmement salutaire au genre humain ; car la petite-vérole provient, selon nous, d'une matière pestilentielle qui se mêle avec le sang dès le moment que l'homme est conçu, & qui se manifeste plutôt ou plus tard, selon les sujets : le plutôt même est le meilleur ; car cette maladie est souvent funeste aux personnes d'un âge avancé, en sorte qu'on diroit que son poison croît avec l'âge. Il semble que c'est-là la raison qui fait que la petite-vérole est plus favorable aux enfants qu'aux adultes. Si donc on procure la petite-vérole bénigne à un enfant, tandis qu'il est encore jeune, & qu'on purge le sang du venin qui l'infecte, tandis qu'il est encore en petite quantité, il n'est pas douteux qu'on peut garantir un grand nombre d'enfants, non-seulement des symptômes malins dont, pour l'ordinaire, elle est accompagnée, mais encore de la mort qui en est souvent la suite. Cette maladie est souvent mortelle, lorsqu'elle provient d'une infection naturelle ; au lieu que lorsqu'on la procure par art, & qu'on a soin de pré-

parer le malade, elle est moins violente. Ces raisons sont plus que suffisantes pour convaincre de l'utilité de cette méthode; & toutes celles que nous pourrions alléguer ne serviroient de rien auprès des gens passionnés.

Quelque favorable que soit cette méthode, & quel qu'avantage qu'il en doive résulter pour la société, elle a eu bien de la peine à être adoptée des François; &, après plusieurs épreuves qui ont été presque toutes favorables, elle est encore retombée parmi eux en discrédit.

Il est certain qu'il y a des objections très-fortes contre cette méthode: il est, par exemple, possible de donner la petite-vérole à quelqu'un qui ne l'auroit jamais eue, & de lui causer en même temps la mort. Cette réflexion seule suffit pour détourner tout le monde de se faire inoculer. On peut dire de plus, que l'inoculation ne préserve point d'une rechute, & qu'il est très-possible que quelqu'un qui a été inoculé, ait une seconde fois la petite-vérole; auquel cas cette méthode deviendrait inutile, & même abusive, puisqu'elle ne préserveroit pas le malade des maux dont on veut le garantir. On peut encore objecter que, ne sachant pas dans quel état est la personne qu'on veut inoculer, ne connoissant pas parfaitement la nature du virus vérolique, & ne sachant pas si le sujet dont on l'a tiré est sain, il pourroit se faire qu'on insinuerait en même temps quelque autre virus caché, ou du scorbut, ou de la grosse vérole, qui, venant à se développer avec celui de la petite-vérole, pourroit produire un contraste dangereux, rendre valétudinaire & infirme le malade pour le reste de ses jours. Enfin on peut représenter qu'il y a des années où les épidémies sont si bénignes, qu'il ne meurt presque personne de la petite-vérole, auquel cas l'inoculation est tout-à-fait inutile; & qu'il y a au contraire des temps où cette maladie est si funeste, que tout le monde en meurt, & que, dans cette occasion, il seroit téméraire d'inoculer quelqu'un, parce qu'il est vraisemblable que l'état de l'atmosphère influe beaucoup sur les maladies. De plus,

on ſçait qu'il y a des inſtants où notre corps paroît en ſanté, & où cependant il eſt le plus près de la maladie : ſi par hazard on inoculoit dans ce temps, il eſt certain qu'on développeroit d'un côté le germe de la petite-vérole, & de l'autre celui de la maladie dont on eſt menacé.

Quoi qu'il en ſoit, on réfute ces objections par un calcul bien ſimple, par lequel on fait voir que, de quatre-vingt-onze perſonnes inoculées, il peut en mourir une ; & qu'au contraire, dans la petite-vérole naturelle, il en meurt un ſeptieme ; ce qui fait environ treize ſur le même nombre. Il n'y a point de répoſe ſatisfaiſante contre cet argument ; & il ſuit de-là que l'inoculation de la petite-vérole eſt, pour l'Etat & pour le Gouvernement, une très-bonne pratique, & que l'on devroit la mettre en uſage pour ſauver un plus grand nombre de ſujets. Mais en même temps, comme il peut en mourir par cette méthode, il n'eſt point également avantageux au particulier de la pratiquer, puisſqu'il peut être le malheureux ſur lequel le fort tomberoit.

Les Turcs, les Indiens, les Perſes, les Anglois pratiquent cette méthode avec ſuccès depuis très-long-temps ; mais tous ces peuples le font avec des précautions qui deviennent eſſentielles pour la réuſſite. Les attentions les plus néceſſaires dans la pratique de l'inoculation regardent le choix des ſujets ; car il en eſt qu'on peut admettre à l'inoculation, & d'autres à qui on doit la refuſer. Quand on trouve quelqu'un caco-chyme, d'un tempérament ſcorbutique, ſujet à quelque maladie particulière, on ne doit point l'inoculer ; il faut attendre qu'il ſoit parfaitement guéri de ſa maladie, pour pouvoir enſuite pratiquer cette méthode. Les ſujets que l'on veut inoculer doivent être ſains, n'avoir aucun vice vénérien, ſcorbutique, cancéreux ou écrouelleux, en un mot, aucune maladie apparente.

L'âge du ſujet n'eſt pas moins eſſentiel : les adultes ont ordinairement la peau plus dure, le tempérament moins ſain que les enfants ; & , par cette raiſon, l'on doit choiſir l'âge de quatre ou cinq ans, comme celui

qui est le plus avantageux pour faire cette opération. Quelques médecins cependant prétendent que l'intervalle depuis cinq ans jusqu'à l'âge de puberté, approche le plus des heureuses dispositions propres à l'inoculation ; & l'on a observé qu'il est mort moins de personnes de cet âge que de tout autre : ainsi c'est à sept, huit, neuf & dix ans, que l'on pratique cette méthode avec plus de sûreté. Il est aisé de sentir que, passé cet âge, l'inoculation devient de moins en moins avantageuse ; les passions, le travail, la bonne chère & les débauches de diverses especes, commencent à communiquer au sang une âcreté peu propre à cette opération. Cependant ceux qui se trouveroient fortement exposés à contracter cette maladie, ne doivent point hésiter à subir l'inoculation ; elle leur sera toujours plus favorable que la maladie naturelle ; car il est évident que le danger de celle-ci augmente en même proportion.

La saison de l'année demande encore une considération spéciale : le printemps est, sans contredit, la plus favorable. Cette opinion est bien contraire au préjugé du vulgaire, qui prétend que la chaleur la plus forte est favorable pour cette maladie. On n'inocule à Constantinople que dans l'hiver & le printemps ; & l'on a remarqué que la petite-vérole est bien plus fâcheuse dans les pays chauds que dans les tempérés. La température de l'automne semble être faite, ainsi que le printemps, pour l'exécution de cette méthode ; mais, comme on est plus disposé dans l'automne aux maladies que dans tout autre temps, il n'est pas étonnant que l'on préfère le printemps.

A l'égard de la constitution, c'est un fait remarquable que ceux qui promettent le plus de vigueur, ne sont pas ordinairement ceux à qui l'inoculation est la plus favorable ; on peut remarquer que les personnes sur qui la petite-vérole a fait le plus de ravage, sont assez souvent d'un tempérament très-puissant & robuste ; il semble que la force naturelle du corps se tourne contre elle-même, comme l'ont observé plusieurs médecins. Les personnes modérément délicates promettent à l'inoculation de plus heureux succès. Les gens bilieux,

sanguins & phlegmatiques y sont peu propres, ou du moins ne doivent pas y être admis sans des préparations convenables.

Comme la nourriture des enfants est très-saine, & ordinairement de la meilleure espece, il ne faut qu'une légère préparation pour le germe de la petite-vérole : c'est pourquoi nous leur ordonnons seulement deux fois un léger purgatif, uniquement pour leur dégager les intestins ; ce qu'on fera avec la manne, ou seule, ou jointe à une légère infusion de séné. Quand le sujet est d'un tempérament un peu trop sanguin, il faut le saigner un jour ou deux avant l'opération.

A l'égard des adultes, il est absolument nécessaire qu'ils vivent d'un grand régime, qu'ils boivent tous les matins une pinte de petit-lait pendant une quinzaine de jours, & qu'ils prennent en même temps des lavements, qu'ils ne mangent point de viande : ils doivent vivre de soupe au riz, de légumes au jus, tels que les épinards, des choux-fleurs, des artichauts, point d'œufs, & très-peu de vin ; après quoi, on peut leur faire faire une saignée, leur donner une ou deux purgations quelques jours avant de les inoculer, en continuant toujours le régime ci-dessus.

Toutes les fois qu'on trouve des sujets qui ont besoin d'une grande préparation, on peut être presque sûr que leur santé est altérée. Il est inutile de tenter sur eux une opération, parce qu'il est presque constant qu'elle ne tournera point à bien ; car, parmi les avantages qui suivent cette méthode, ç'en est un considérable, que le corps qui doit recevoir le virus varioleux soit parfaitement sain, & ait toutes ses forces : or les saignées & les purgations ne manquent jamais de diminuer ces dernières.

Quant aux personnes du sexe, on doit les inoculer trois ou quatre jours après leurs regles, quoiqu'il soit assez ordinaire de voir arriver cet écoulement dans quelque période que ce soit de la maladie, sans aucun danger pour la malade.

Quelques légères éruptions cutanées sur le visage ou sur le corps ne doivent pas dissuader d'entreprendre

l'opération; car elles n'y mettroient aucun obstacle; & elles n'ajouteroient rien au danger.

Maniere de faire l'Inoculation.

On tord d'abord un morceau de fil fin, en forme d'un gros fil à coudre; &, lorsqu'une petite-vérole bénigne commence à sécher sur le visage, on passe ce fil à travers d'une pustule mûre, sur le bras ou sur la cuisse, après l'avoir piquée avec une aiguille. On le renferme ainsi, fort imbibé de virus, dans une petite boîte bien close: au bout de dix heures, on peut faire l'opération.

On fait d'abord, avec le scalpel, une incision longitudinale d'environ un pouce sur le bras, à l'endroit où l'on fait ordinairement les cauterés, se contentant d'entamer la peau, sans la pénétrer. On applique sur cette blessure légère un morceau du fil dont nous venons de parler; on le couvre d'une compresse & d'un emplâtre, & on enveloppe le tout d'une bande, pour les empêcher de tomber. Cet appareil reste ainsi pendant une quarantaine d'heures, après lesquelles on le leve, & on panse la plaie tous les jours avec les mêmes emplâtres digestifs & simples.

Il est une autre maniere d'inoculer, plus facile & plus sûre: on se procure un enfant qui ait la petite-vérole naturelle, ou dont les boutons sont en pleine suppuration: on plonge une lancette à saigner dans ces boutons, à la profondeur de trois ou quatre lignes; puis incontinent on prend le bras de la personne qu'on veut inoculer; &, à l'endroit où l'on pratique ordinairement les cauterés, on introduit la lancette imbibée du pus variolique entre la peau & l'épiderme, de la longueur de quatre à cinq lignes: ensuite, en retirant, on a soin de poser le pouce sur la lancette près de l'incision, afin de retenir le pus variolique dans la petite plaie; on réitère la même opération à un demi-pouce de distance. Cette maniere d'inoculer ne demande aucun pansement, & se fait ordinairement au grand air.

L'incision n'indique aucun changement les trois ou

quatre premiers jours ; mais , vers le cinquieme , elle commence à donner des indices manifestes de l'approche du mal ; ses bords commencent à blanchir , & sont environnés d'un rouge qui annonce l'inflammation.

On sent aussi , vers ce temps , des douleurs dans les aisselles ; ce qui est un symptôme assez favorable , & l'un des premiers. Vers le septieme , quelquefois plus tôt , on est pris d'un frisson , & même d'un tremblement , avec une pesanteur de tête dans sa partie antérieure , accompagnée d'une rougeur dans le visage. Au premier ou second jour du mal déclaré , il survient quelques vertiges qui sont suivis d'une sueur abondante , pendant que les urines sont d'une couleur de limon ; mais , vers le troisieme jour , cette couleur se change en celle d'une sérosité blanche avec un sédiment blanc ; ce qui est occasionné par les symptômes dont nous avons parlé.

Les choses arrivées à ce point , l'éruption ne doit pas tarder , car elle suit ordinairement de près cette dernière urine : dans cet état , il n'est pas nécessaire d'ordonner ni saignée , ni émétique ; il ne faut , dans ce temps , que donner une prise de poudre d'yeux d'écrevisses , seule , ou jointe à une petite portion de nitre aussi en poudre. Il survient assez souvent , parmi les premiers symptômes , un vomissement qui ne cesse que lorsque l'éruption est achevée : un lavement donné une ou deux fois , suivant la circonstance , le calme presque toujours. Quand , dans ce période , il survient un léger délire , on ne doit en tirer aucune conséquence. Si l'éruption est précédée de quelques mouvements convulsifs , au lieu de saignée , on appliquera un vésicatoire à la nuque. Dans quelque période de la maladie que ce soit , l'hémorrhagie est réputée un bon signe. L'éruption achevée , les incisions commencent à verser de la matiere purulente , & en d'autant plus grande quantité , qu'elle approche plus de la maturité. Les pustules étant seches , la saleté extérieure qui pénétre la peau , & souvent jusqu'à la membrane adipeuse , commence à se séparer , & laisse une plaie nette.

& qui verse encore du pus, à proportion de sa grandeur : on la termine par les voies ordinaires.

Quant au régime qu'on doit observer, on ne doit manger qu'une fois de la viande, jusqu'à l'éruption ; mais on ne doit se nourrir que des farineux & des racines, suivant les différentes saisons de l'année. On se tiendra le ventre libre par des lavements tous les jours, ou par le moyen de quelques pommes cuites qu'on mangera. Lorsque les pustules sont séchées, on doit donner un médicament légèrement purgatif, & le réitérer peu de jours après. Après cela, on fera faire une saignée au malade. Enfin, la petite-vérole étant terminée, on le purge deux ou trois fois.

INQUIÉTUDES, f. f. plur. C'est un mal-aise général, une espèce d'agitation intérieure & de bouillonnement dans le sang, qui excitent le malade à se remuer, à changer de place, pour donner du cours au sang & aux humeurs qui circulent avec peine.

La cause immédiate de cette maladie est un commencement d'engorgement du sang dans les vaisseaux, produit par son épaissement, sa quantité, ou la faiblesse des vaisseaux. Ainsi tout ce qui peut relâcher les fibres, comme la mollesse, l'oïveté, un air épais, un sommeil trop long, l'usage des boissons aqueuses & chaudes, les bains tièdes, la grande chaleur, peuvent donner des inquiétudes. Tout ce qui peut épaisir le sang, & en augmenter la quantité, comme l'excès dans le manger, le défaut d'exercice, les aliments épais & visqueux ; l'usage des liqueurs spiritueuses, des acides, comme la limonade ; des fruits crus ou cuits, comme les groseilles, les cerises ; la suppression des règles, des hémorrhoides, de la transpiration, des saignées habituelles ; les passions de l'ame, comme le chagrin, la tristesse, la jalousie, peuvent aussi occasionner cette indisposition ; la présence de quelques corps étrangers qui gênent la circulation, comme les pierres de la vessie, un squirrhe dans le ventre, des obstructions, & la grossesse : c'est pourquoi les femmes enceintes sont sujettes aux inquiétudes, à mesure qu'elles avancent dans leur grossesse.

Quand on connoît la cause qui produit les inquiétudes, il est facile d'y porter remède. En général, on peut faire saigner le malade une fois au bras, lui faire prendre quelques lavements, diminuer sa nourriture, & en faire un choix convenable, lui faire faire de l'exercice, lui donner de la dissipation, & suivre ce que nous avons prescrit à l'article AGITATION.

INSECTES. Voyez MORSURE DES INSECTES.

INSOMNIE, s. f. privation du sommeil, ou veille immodérée.

Toutes les fois que l'on se sent agité pendant la nuit, & que l'on n'a aucune disposition au sommeil, on appelle cet état *insomnie*. On en distingue de deux sortes, celle qui vient dans l'état de santé, & celle qui accompagne les maladies.

La cause immédiate de l'insomnie dans l'état de santé, est l'agitation des nerfs du cerveau, & leur trop grande sensibilité : ainsi tout ce qui peut tendre les nerfs, augmenter le mouvement du sang, peut produire l'insomnie ; tels sont les aliments échauffants, le trop grand usage du vin, des liqueurs spiritueuses, & des boissons échauffantes, comme le café, le thé, les ratafias & les élixirs, les exercices violents & les veilles immodérées, les passions vives, comme le chagrin & la colere.

On remédie facilement aux insomnies, quand elles dépendent de quelques-unes de ces causes : il suffit, pour y réussir, de cesser l'usage des choses qui peuvent avoir occasionné cette indisposition. Si, malgré ces précautions, on ne réussissoit pas à la guérison, on commenceroit par saigner le malade au bras ; on lui feroit prendre des lavements tous les jours, les bains tièdes, des boissons aqueuses abondantes, & tous les soirs le julep qui suit :

Prenez, *D'Eau de Laitue, quatre onces.*

De Sirop de Pavot blanc, demi-once,

pour prendre le soir en une dose, en se couchant.

Si ce julep ne réussit point, on donnera l'émulsion suivante :

Prenez, *Quatre Amandes douces , pelées dans l'eau chaude.*

Des quatre Semences froides majeures , deux gros.

Des Semences de Pavot , un gros & demi.

Filez le tout dans un mortier de marbre , en versant peu à peu dessus un grand verre d'eau.

Ajoutez-y ensuite

De Laudanum liquide de Sydenham , quinze gouttes ,

pour une dose , à prendre à l'heure du sommeil.

La poudre suivante est aussi très-efficace pour calmer en pareil cas :

Prenez, *D'Yeux d'Ecrevisses en poudre , deux gros.*

De Cinabre factice , un demi-gros.

Du Tartre vitriolé , un gros.

De Camphre purifié , vingt grains.

Mêlez le tout avec une suffisante quantité de thériaque , pour faire des bols de la grosseur de vingt-quatre grains. Le malade en prendra deux le matin en se levant , & deux en se couchant , pendant plusieurs jours.

Les insomnies se déclarent quelquefois dans les personnes sujettes aux vapeurs hypochondriaques ou hystériques. La potion suivante convient très-bien en ce cas :

Prenez, *Des Eaux d'Armoise ,*

De Mélisse simple , de chaque deux onces.

De la Poudre de Castoréum , vingt grains.

De Sirop de Karabé , six gros.

Mêlez le tout ensemble , pour une potion que l'on prendra le soir en se couchant. Dans la journée , le malade prendra une infusion de fleurs de tilleul pour boisson , & des lavements avec les mêmes fleurs.

Quand l'insomnie accompagne les maladies aiguës , elle dépend ordinairement de la maladie essentielle ; & le sommeil ne revient que lorsque la cause qui a produit cette maladie est détruite : c'est ainsi que l'on voit dans les fièvres aiguës , malignes , putrides ou inflammatoires , l'insomnie subsister jusqu'à ce que la ma-

ladie ait pris un tour plus favorable : il est même très-dangereux , dans ces fortes de cas , de donner au malade l'opium ou quelques-unes de ses préparations ; car ces remedes augmentent l'inflammation , ou suppriment les évacuations propres à vuidier la matiere qui forme la maladie. L'opium ne convient dans ces fortes de maladies , que quand l'inflammation est tout-à-fait tombée , ou quand la matiere de la fièvre est suffisamment évacuée.

Il y a des insomnies qui dépendent de quelques causes particulieres , comme des douleurs vives , occasionnées par un coup , une chute , un ulcere , une carie , la présence des pierres dans la vessie , quelques parties caustiques & âcres qui se trouvent dans l'estomac & dans les intestins ; c'est pour lors qu'après avoir tenté les remedes généraux , l'opium fait des merveilles. On peut , par exemple , donner le soir quatre grains de pilules de cynoglosse , un demi-gros de thériaque , un grain & demi de laudanum , & les potions calmantes que nous avons prescrites ci-dessus.

INTERMITTENT. (*pouls*) L'intermittence du pouls est plus souvent un symptôme de maladie , ou un signe annonçant une évacuation par bas , qu'il n'est une maladie. Ainsi , en remédiant à la maladie principale , on remettra le pouls dans son état naturel. Si , par exemple , le pouls devient intermittent sur la fin d'une maladie aiguë , accompagné de bons signes , on purge doucement , ou on donne quelques lavements. Si l'intermittence du pouls est occasionnée par une foiblesse extraordinaire , la potion cordiale suivante sera indiquée.

Prenez , *D'Eaux de Cerises noires , trois onces.*

De Menthe , deux onces.

De Lilium de Paracelse , quarante gouttes.

D'Esprit volatil aromatique huileux , trente gouttes.

De Sirop d'Æillet , une once.

D'Eau de Cannelle orgée , deux gros.

Mélez le tout ensemble selon l'art , & faites-en une potion , dont vous donnerez une cuillerée au malade

d'heure en heure, jusqu'à ce que les foiblesses commencent à revenir moins souvent.

Le pouls devient intermittent souvent dans les attaques de vapeurs, ainsi que dans les vapeurs hypochondriaques : alors la potion suivante fait de très-grands biens, & nous en conseillons l'usage.

Prenez, *D'Eaux de Fleurs d'Orange,*

De Tilleul, de chaque trois onces.

De Sirop de Stæchas, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion que vous ferez prendre d'heure en heure, par cuillerées.

On peut, si cette potion n'est pas assez efficace, y ajouter trente gouttes de liqueur minérale anodine d'Hoffmann ; & soir & matin on pourra faire prendre au malade la décoction suivante :

Prenez, *De Racines de Valériane sauvage, un gros & demi.*

De Feuilles de Gui de Chêne, un gros.

Faites-les bouillir ensemble dans trois verres d'eau, que vous réduirez à deux ; l'un se prendra à jeun, & l'autre le soir, deux heures avant de se coucher : on pourra auparavant avaler un bol fait d'un demi-gros de poudre de guttete, incorporé dans suffisante quantité d'armoïse.

Quand le pouls devient intermittent dans tout autre cas que ceux que nous venons d'indiquer, il présente quelques obstacles qu'il faut travailler à enlever par des incisifs ou par des apéritifs, ou par des remèdes indiqués à l'article des maladies qu'il accompagne.

INTERMITTENTE. (*fièvre*) On appelle particulièrement fièvre intermittente, celle qui revient par accès, souvent périodiques, & qui cesse entièrement dans les intervalles : elle est exposée aux fièvres continues. *Voyez FIEVRE INTERMITTENTE.*

INTERMITTENTES AUTOMNALES. (*fièvres*) Ces fièvres sont plus opiniâtres que les printanières, & celles qui sont les plus fâcheuses, & en plus grand nombre : elles arrivent d'ordinaire après un été fort chaud.

Elles sont aussi plus difficiles à connoître ; car , dans le commencement qu'elles regnent , les paroxysmes ou accès sont si longs , & les redoublements si ordinaires , qu'elles semblent être continues , & qu'il n'y a que peu ou point d'intermission.

Quelquefois cependant la fièvre donne un peu de relâche ; mais elle revient peu d'heures ensuite , après avoir été précédée d'un frissonnement léger. Quand la maladie commence à céder , on connoit seulement son caractère : on voit alors que la fièvre est une vraie fièvre intermittente ; & souvent ces sortes de fièvres , qui , dans le commencement , paroissent continues , dégèrent en fièvres quartes.

Il arrive aussi quelquefois que ces fièvres sont dans le commencement intermittentes , & qu'après des accès longs & redoublés elles se changent en fièvres continues dangereuses.

Ces fièvres sont toujours bilieuses , & l'estomac & les intestins sont remplis de matières corrompues : il faut les faire sortir sans délai , car le retardement seroit nuisible.

On donnera donc au malade la poudre émétique suivante :

Prenez , *De Tartre émétique , trois grains ; ou d'Ipecacuanha , une demi-dragme ,*
en observant à ce sujet ce qui a été dit à l'égard des fièvres intermittentes printanières.

Mais si la peau du visage est tendue & rouge , si les yeux sont enflammés , si la chaleur est forte & générale par tout le corps , il faut qu'une saignée précède le vomitif.

Si au contraire le visage du malade est pâle , s'il est retiré , & que le pouls ne soit point plein , il faut s'abstenir de la saignée , qui nuiroit en ce cas-là.

On doit , au reste , donner le vomitif au malade dans le temps d'intermission de la fièvre , ou , si elle ne cesse point tout-à-fait , choisir du moins le moment où elle est dans sa moindre force.

Il est aussi quelquefois nécessaire , dans les fièvres automnales , de répéter le vomitif ; & c'est lorsque

les nausées & l'amertume de la bouche continuent, & que la langue demeure chargée.

Le jour auquel le malade ne prendra point l'émétique, il boira beaucoup de la décoction suivante: Prenez quatre livres de décoction faite avec

D'Espèces Fébrifuges, trois onces,
que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure, dans un vase couvert,

Avec une suffisante quantité d'Eau commune;
& vous ajouterez sur chaque livre de cette décoction une once d'oxymel simple, préparé ainsi:

Prenez, *De Miel dépuré, trois livres.*
Méléz avec

De bon Vinaigre, une livre.

On donne aussi de quatre heures en quatre heures au malade, après le vomitif, soit qu'il le prenne une ou deux fois, une des poudres suivantes:

Prenez, *De Crème de Tartre, quarante grains.*

De Sel Polychreste, vingt grains,
& faites-en une poudre. Donnez-en plusieurs doses suivant le besoin.

En suivant cette méthode, ces fièvres cedent d'ordinaire; & si auparavant elles étoient continues, elles deviennent manifestement intermittentes, de sorte qu'il y a un intervalle considérable d'un accès à l'autre.

Il faut alors donner au malade de la mixture suivante:

Faites dissoudre dans une demi-livre de décoction d'orge & deux onces d'eau d'écorce de citron,

De Sel Polychreste, deux dragmes.

De Tartre vitriolé, une dragme.

De Sirop des cinq Racines apéritives, deux onces,

en suivant ce qui a été dit lorsqu'on a parlé des fièvres intermittentes printanières.

Les aliments doivent être les mêmes que dans les fièvres tierces printanières: les bouillons avec du jus de citron, ou de la crème de tartre, pour les rendre plus agréables, les pommes, les poires cuites, & le

pain qui est bien fermenté, formeront les principaux aliments. Lorsque les forces augmenteront un peu, l'on pourra ajouter aux aliments ci-dessus, quelque peu de viande tendre, soit de veau ou d'agneau : le vin pris modérément, pour réparer les forces, ne fera aussi aucun mal.

Au reste, comme le temps devient tous les jours plus froid, il faut, dans cette saison, munir les convalescents contre le froid, sans quoi la rechute est très à craindre.

De plus, il faut, pendant quatorze jours, donner aux convalescents, le matin à jeun, & une heure avant le diner & le souper, la grosseur d'une noix muscade du remede suivant :

Prenez, *De Conserve d'Absinthe*,

De Thériaque Diatessaron, de chaque une demi-once.

Mêlez ensemble.

Quand ils auront été un mois sans fièvre, il faut leur donner, le matin à jeun, les pilules suivantes.

Prenez, *Trente grains des Pilules de Rufus*, & faites-en sept ; les leur faire prendre après huit jours d'intervalle, & répéter trois fois en tout la même chose.

Si cependant, après le vomitif & les autres remedes dont on a parlé, la fièvre ne cesse point, si les accès n'ont point de diminution, & si le malade s'affoiblit, l'usage du quinquina devient nécessaire ; ce qui arrive plus fréquemment dans les fièvres automnales, que dans les printanieres.

Il faut alors se servir du remede suivant.

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once* ; partager en douze doses égales, ainsi que dans les fièvres printanieres, & le répéter quatorze jours après.

Si les yeux jaunissent, si le malade a des anxiétés vers l'orifice de l'estomac, si les urines sont ictériques, il faut cesser l'usage du quinquina (à moins cependant que l'extrême foiblesse du malade n'y obligeât) & s'abstenir alors, quinze jours de suite, de ce fébri-

fuge, au lieu duquel on donnera, pendant quelques jours, le remede suivant :

Prenez, *D'Oxymel scillitique, deux onces.*
De Sel Polychreste, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
D'Eau commune, huit onces.

Mêlez ensemble, & ajoutez-y

D'Esprit de Menthe, demi-once,

dont on fera prendre, de trois heures en trois heures, deux cuillerées au malade, jusqu'à la diminution de ces symptômes. La fièvre reviendra néanmoins; mais le malade ayant, pendant cet intervalle, récupéré des forces, il la supportera plus aisément, & bientôt elle cessera absolument.

Si l'on s'opiniâtroit, dans ce cas, à faire usage du quinquina, il s'ensuivroit quelque maladie chronique difficile à guérir.

On doit aussi remarquer qu'il ne faut point se servir des pilules de Rufus, lorsque le quinquina a chassé la fièvre; car elles la font ordinairement revenir.

Il arrive quelquefois que ces sortes de fièvres sont, dès leur commencement, accompagnées des plus mauvais symptômes; le pouls est inégal, le visage cadavéreux; le malade tombe dans de fréquentes foiblesses, & a des sueurs froides. Dans quelques-uns, une cardialgie, ou mal violent d'estomac, accompagne ces symptômes; dans d'autres, il survient un assoupissement, lequel accompagne le paroxysme; & cet assoupissement est si profond, qu'on peut à peine réveiller les malades.

Dans ces cas, il faut au plutôt leur donner le quinquina; car il est à craindre qu'ils ne puissent point supporter l'accès suivant. On se servira pour cela du remede suivant :

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once;*

partagez en douze doses égales.

Si par ce moyen, la fièvre étant supprimée, le visage du malade devient couleur de cire, & s'il sent de

des anxiétés vers l'orifice de l'estomac, il faut lui donner le remede suivant :

Prenez, *D'Oxymel scillitique*, deux onces.
De Sel Polychreste, deux dragmes.
De Tartre vitriolé, une dragme.
D'Eau commune, huit onces.

Mêlez ensemble, & ajoutez-y

D'Esprit de Menthe, demi-once ;

de la maniere qui a été expliquée ci-dessus.

INTERMITTENTES PRINTANIERES. (*fievres*)

Ces fievres sont presque toujours tierces, & très-souvent d'une bonne espece : quelquefois elles sont double-tierces, mais plus rarement que les automnales.

On appelle *fievres double-tierces*, quand il survient ; le jour intercalaire, un accès nouveau : l'accès est alors communément plus léger que celui du jour précédent.

Dans le paroxysme ou accès, il suffit de donner au malade beaucoup de boisson délayante : on peut la rendre agréable à prendre, mais elle doit toujours être tiède ; froide, elle seroit nuisible.

Le malade peut donc boire autant qu'il voudra de la tisane suivante :

Prenez, quatre livres de décoction faite avec

D'Especes Fébrifuges, trois onces,

que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure, dans un vase couvert,

Avec suffisante quantité d'Eau commune.

Il lui faut aussi de la tranquillité, & qu'il se tienne dans une chaleur modérée.

Le paroxysme se termine d'ordinaire par une sueur universelle, & chaude : il faut l'entretenir en buvant chaud, mais ne pas la rendre trop abondante, soit par des couvertures, soit par tout autre moyen qui provoque la chaleur.

Il sera bien dans ce moment (c'est-à-dire, ou vers la fin du paroxysme, ou après qu'il aura cessé) de faire prendre au malade du bouillon, & d'y mêler du jus de citron, ou de la crème de tartre, pour lui donner un peu d'acidité.

Les jours auxquels le malade est sans fièvre, il peut prendre des aliments un peu plus solides, c'est-à-dire, manger un peu de viande, en observant de ne lui donner de la chair que des jeunes animaux : la viande de bœuf ne nuira point, pourvu qu'elle soit tendre ; mais il faut s'abstenir de tout ce qui est gras.

Il faut aussi éviter de faire manger le malade vers le temps que le paroxysme doit revenir, la nourriture qu'il auroit prise lui chargeroit l'estomac pendant l'accès, & la digestion se feroit mal.

Quatre heures avant l'heure de la fièvre, on pourra cependant donner un bouillon léger.

Or, comme dans les fièvres tierces printanieres les paroxysmes anticipent d'ordinaire le temps où ils doivent revenir, il faut y avoir égard, par rapport à la nourriture que le malade doit prendre.

Si le jour où le malade est sans fièvre est serein, il fera bon qu'il fasse un peu d'exercice, mais sans se lasser ; il faut aussi qu'il dorme plus long-temps que de coutume.

On doit encore observer que les fièvres printanieres intermittentes tournent souvent en maladies inflammatoires, principalement dans des sujets jeunes & sanguins : c'est pourquoi la saignée est convenable, surtout si le malade a le visage rouge, s'il se plaint d'un mal de tête violent, & s'il ressent quelque douleur du côté de la poitrine.

Si le malade a des nausées accompagnées de fréquentes flatuosités, si la langue est chargée, la bouche amere, s'il a de légers vertiges, il convient de lui donner un vomitif.

On fera prendre alors au malade l'émétique de la façon suivante :

Prenez, *De Tartre stibié, trois grains.*

Laissez-le dissoudre dans deux verres, qui se prendront cinq heures avant l'accès, & à une heure de distance l'un de l'autre.

Quand les malades seront d'un tempérament plus foible, il fera mieux de les faire vomir avec un demi-gros d'ipécacuanha.

Aussi-tôt que le malade aura vomi par l'effet de ces remèdes, il faut qu'il boive de l'eau tiède à grands verres, bientôt il la rejettera par un vomissement nouveau; mais il faut lui en faire boire encore, & ainsi de suite, afin de délayer ce qui doit être chassé hors de l'estomac, & faciliter par-là le vomissement.

Après que le malade a vomi à quelques reprises, l'eau qu'il boit lui reste d'ordinaire dans le corps. Lorsqu'il aura été une heure entière sans vomir, on pourra, dans certains cas, lui donner la potion suivante:

Prenez, *De Laudanum liquide de Sydenham, vingt gouttes.*

De Sirop Diacode, une demi-once.

De Décoction d'Orge, une once.

Faites-en une potion, & attendez le paroxysme, pendant lequel on lui donnera de la tisane suivante:

Prenez, quatre livres de décoction faite avec

D'Espece Febrifuges, trois onces,

que l'on aura fait bouillir pendant une demi-heure, dans un vase couvert,

Avec suffisante quantité d'Eau commune,

en observant d'ailleurs tout ce qui a été dit ci-devant.

Si le malade se plaint de douleurs des lombes, si le ventre lui grouille, s'il a des vents, si le ventre est enflé ou dur, il faut le purger de la manière suivante.

On lui donnera donc, huit heures avant le retour du paroxysme, le purgatif suivant:

De la Poudre Cornachine, quarante grains;

& six heures après qu'il l'aura prise, c'est-à-dire, deux heures avant l'accès, on lui fera prendre la potion suivante:

Prenez, *Du Laudanum liquide de Sydenham, quinze gouttes.*

De Sirop Diacode, une demi-once.

De Décoction d'Orge, une once.

Faites-en une potion.

Si les symptômes qui ont déterminé à se servir du vomitif ou du purgatif continuent d'être les mêmes, on pourra réitérer ces remèdes.

Cependant la nécessité de répéter le vomitif & le

purgatif n'est pas fort fréquente dans les fièvres printanières.

On doit de plus observer que quelquefois le vomitif n'évacue point par le seul vomissement, mais qu'il évacue par les selles, de même que les purgatifs agissent quelquefois par le vomissement. On ne doit cependant rien craindre lorsque cela arrive, puisque l'unique objet de ces remèdes est d'évacuer l'estomac & les intestins.

L'estomac & les intestins nettoyés, on donnera au malade, de deux heures en deux heures, une cuillerée du remède suivant.

Faites dissoudre dans une demi-livre de décoction d'orge & de deux onces d'eau d'écorce de citron,

De Sel Polychreste, deux dragmes.

De Tartre vitriolé, une dragme.

Du Sirop des cinq Racines apéritives, deux onces ;

après lequel on lui fera boire une tasse d'infusion de fleurs de camomille en guise de thé. Il faut cependant ne faire usage de ce remède que lorsque le malade est sans fièvre, & supposé qu'il ne dorme point, & ne pas s'en servir dans le temps des paroxysmes.

C'est de cette manière que l'on traite les fièvres printanières ; & il est rarement besoin de quinquina.

Si, après le troisième ou le quatrième accès de ces fièvres, il survient des pustules ulcéreuses aux narines, aux lèvres ou aux environs, ce signe est bon, & la fièvre cesse d'ordinaire bientôt ; mais il n'est pas aussi sûr dans les fièvres automnales.

Il arrive, mais rarement, qu'après sept ou huit accès la fièvre printanière ne cesse point, qu'elle ne diminue pas même considérablement, & qu'au contraire les accès deviennent plus longs & plus forts. Cela se voit sur-tout dans les malades qui, dès qu'ils sont au lit, suent abondamment. Dans ce cas, le quinquina est nécessaire.

L'on fera donc prendre au malade, dans le temps qu'il n'aura point de fièvre, & de trois heures en trois heures, la poudre suivante :

Prenez, *De Quinquina finement pulvérisé, une once ;*
partagez en douze doses égales, dans du vin.

Par-là il se trouvera bientôt guéri ; & comme dans le printemps la saison devient de jour en jour meilleure, la rechute est rarement à craindre.

INTESTINS GANGRENÉS. La gangrene des intestins est précédée le plus souvent d'inflammation : il peut arriver cependant que la gangrene survienne aux intestins, sans que l'inflammation ait eu lieu. Certains poisons pris du regne minéral, & même du regne animal, peuvent produire en peu de temps la gangrene sur le canal intestinal, ou sur une partie au moins.

Les signes qui annoncent cette maladie que nous ne considérons que sous cet aspect, sont un visage pâle & plombé, le froid des extrémités qui est insurmontable, l'issue involontaire de matieres qui sont très-noires, & rendent une odeur cadavéreuse, les foiblessees fréquentes ; joignez à ces signes le rapport du malade ou des assistants sur ce qui a précédé la maladie, ou ce qu'il a pris, ou sur l'accident qui lui est arrivé, comme d'avoir été mordu par quelque animal venimeux, ou d'avoir avalé quelque poison.

Le but qu'on doit se proposer alors, est de ranimer les intestins, & de rappeler les esprits animaux dans des parties qu'ils sont près de quitter.

Pour satisfaire aux indications qui se présentent, après avoir mis le malade dans un lit qu'on aura chauffé avec le secours d'une bassinoire dans laquelle on mettra une douzaine de baies de genievre, on lui fera prendre par cuillerées la potion suivante :

Prenez, *D'Eaux de Chardon-bénit,*

De Fleurs d'Orange,

De Cerises noires, de chaque deux onces.

De Cannelle orgée, deux gros & demi.

De Thériaque,

De Confection Alkermès, de chaque deux scrupules.

De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

De Sel volatil de Vipere, dix grains.

De Sirop d'Œillet, une once.

Mêlez le tout ensemble, & faites-en une potion, dont on donnera au malade une cuillerée toutes les deux heures.

On peut se contenter, si l'on veut, de la potion suivante :

Prenez, *D'Eau de Chardon-bénit,*

De Fleurs d'Orange, de chaque deux onces & demie.

De Lilium de Paracelse, vingt gouttes.

Mêlez, pour prendre par cuillerées.

On donnera au malade des lavements faits de la manière suivante :

Dans trois demi-setiers de vin rouge, faites infuser une demi-once de roses rouges.

Le malade prendra par jour deux ou trois lavements ainsi composés.

De plus, s'il n'y a pas de contre-indication, on lui donnera, toutes les trois heures, le bol suivant :

Prenez, *De Quinquina en poudre, deux scrupules.* Faites-en un bol, avec suffisante quantité de sirop d'œillet.

Les vésicatoires appliqués à la nuque pourront aussi produire de bons effets.

Après l'opération du bubonocèle, on a souvent à craindre la gangrene : les lavements que nous proposons ici, auxquels on pourra ajouter un gros ou deux de quinquina, feront très-bien.

INTESTINS. (*inflammation des*) Les causes de cette maladie sont quelquefois les mêmes que celles de la dysenterie.

On connoît l'inflammation des intestins par une douleur violente dans le bas-ventre du malade, laquelle souvent devient plus forte au tact, par l'enflure du ventre, par des vomissements & par la constipation. Ces symptômes sont en même temps accompagnés d'une fièvre aiguë & continuelle, d'une grande soif, & d'une forte chaleur : le pouls est dur, les urines sont d'un rouge vif & clair, & les forces se perdent subitement.

Si ces symptômes sont violents, la mort s'ensuit d'ordinaire bientôt. Avant que le malade expire, la douleur cesse; mais les extrémités deviennent froides & livides, le visage cadavéreux, le pouls petit, très-vîte & inégal. Tous ces signes indiquent que la mort est prochaine, quoique le malade, & ceux qui sont auprès de lui, tirent souvent un heureux présage de la cessation de la douleur.

Il faut donc faire aussi-tôt une saignée assez forte, & la répéter hardiment si les douleurs ne cessent, ou ne diminuent point considérablement; ou bien si elles recommencent on donnera au malade, trois ou quatre fois le jour, le lavement suivant:

Prenez, *Des Especes émollientes, deux onces.*
Faites-les bouillir dans une suffisante quantité d'eau, pendant une demi-heure: passez la décoction sur dix onces d'huile de lin, & faites-en un clystere.

On lui appliquera sans relâche sur le ventre, de la flanelle trempée dans la fomentation suivante:

Prenez, *Des Especes émollientes, trois onces,*
que vous ferez bouillir, pendant une heure, dans suffisante quantité d'eau commune: ajoutez

De Savon de Venise, deux onces,
pour quatre livres de la décoction, après l'avoir passée à travers un linge.

La toilette d'un animal nouvellement tué, appliquée sur le ventre du malade, produit aussi un très-bon effet.

On lui donnera de demi-heure en demi-heure une tasse chaude du remede suivant:

Prenez, *De Feuilles de Guimauve, deux poignées.*
De Racines de Guimauve, une once.
De Semences de Lin concassées, deux dragmes.
Faites une décoction. Lorsque le tout aura bouilli l'espace d'une demi-heure dans suffisante quantité d'eau commune, passez la décoction, & ajoutez-y sur trois livres:

De Nitre purifié, une dragme.

De Miel, deux onces.

Si le pouls devient & reste égal, si la douleur diminue, si le malade lâche des vents par le bas, & que

le lavement entraîne avec lui des matieres, c'est un bon signe.

Quelquefois le ventre demeure opiniâtrément constipé, malgré plusieurs lavements : on a vu, dans ce cas, de très-bons effets de la fumée de tabac injectée par le fondement.

La décoction d'orge chaude doit servir de boisson, & des bouillons légers former toute la nourriture, jusqu'à ce que le mal soit totalement apaisé, & ne revienne pas de trois jours.

Il faut même encore faire observer au convalescent, pendant plusieurs jours consécutifs, une diete exacte, dans la crainte que les intestins, irrités de nouveau par des aliments trop âcres, n'occasionnent une rechute.

Cette maladie est, au reste, si violente, que si elle ne cede pas bientôt aux remedes convenables, elle dégénere sans délai en gangrene mortelle. On peut espérer néanmoins qu'en se servant exactement des remedes ci-dessus, on parviendra à résoudre l'inflammation des intestins.

Si l'on en a fait trop tard usage, si la maladie dure sans empirer plus de trois à quatre jours, & qu'une douleur sourde succede à la douleur aiguë du bas-ventre, si en même temps le malade y ressent une pesanteur inusitée, & qu'il ait des frissons vagues par tout le corps, c'est une marque certaine qu'il se forme un abcès.

Dans ce cas, il faut continuellement lui appliquer sur le ventre, pendant le jour, la fomentation suivante :

Prenez, *D'Especes émollientes*, trois onces, que vous ferez bouillir, pendant une heure, dans suffisante quantité d'eau commune : ajoutez-y

De Savon de Venise, deux onces, pour quatre livres de la décoction, après l'avoir passée à travers un linge ; & servez-vous, pendant la nuit, d'un emplâtre de *Labdanum*.

Si cet abcès paroît vouloir se faire jour extérieurement, ce qui se peut lorsque les intestins sont collés au péritoine, (quoique cependant ce cas arrive très-rarement) il faut alors le percer pour en faire sortir le pus.

Si l'abcès creve dans la capacité du bas-ventre, les suites en sont très à craindre, à moins qu'on ne parvienne à tirer le pus sur le champ; ce qui est néanmoins difficile à faire. Il n'est pas plus aisé de juger de l'existence de ces cas, parce que la quantité de pus qui sort de cet abcès n'est pas assez grande pour causer au ventre une enflure remarquable.

L'évacuation du pus se fait plus fréquemment par le fondement: le lavement suivant, répété plusieurs fois quand la suppuration se fait, facilite son cours, parce qu'amollissant la superficie intérieure des intestins, le pus trouve plus de facilité à couler par-là.

Prenez, *D'Espèces émollientes, deux onces.*

Faites-les bouillir dans suffisante quantité d'eau pendant une demi-heure; passez la décoction sur dix onces d'huile de lin, & faites-en un clystère. Lorsque le pus s'évacue, soit qu'il sorte seul, ou avec les excréments, il faut faire boire au malade beaucoup de décoction suivante:

Prenez, *De la Véronique,*

De l'Aigremoine,

Du Lierre Terrestre,

De la Verge d'Or, parties égales.

Faites-les infuser dans de l'eau bouillante: édulcorez ensuite cette infusion vulnéraire avec suffisante quantité de bon miel. On pourroit encore lui donner, trois fois par jour, le bol qui suit:

Prenez, *De Myrrhe, quinze grains.*

D'Yeux d'Ecrevisses, un demi-gros.

Liez ces poudres avec suffisante quantité de sirop de lierre terrestre, pour faire un bol.

Si l'usage de ce bol échauffoit beaucoup le malade, on diminueroit la dose de la myrrhe, ou bien on n'en prendroit qu'un bol par jour.

Sa nourriture doit être composée de bouillons dans lesquels on peut mettre de la chicorée blanche (*endivia*,) de la laitue, du cerfeuil, ou d'autres semblables herbages tendres. Ces bouillons doivent être passés au tamis, pour éviter qu'il ne se forme un amas de matières dures dans les intestins.

Il faut continuer cette méthode jusqu'à ce qu'il ne sorte plus de pus par le fondement pendant trois jours consécutifs, & remettre peu à peu le malade à sa manière de vivre accoutumée.

ISCHURIE, s. f. suppression totale des urines.

Cette maladie vient de ce que les reins ne filtrent pas l'urine, & n'en fournissent point à la vessie; ou de ce que les viscères, la vessie, son col & l'uretre n'en permettent pas l'issue. Le premier défaut est appelé *suppression*, le second *rétenion*. Voyez SUPPRESSION & RÉTENTION.



(K Y N)

KNANANCIE, s. f. espece d'esquinancie inflammatoire, dans laquelle les muscles internes du larynx sont enflammés; ce qui rend la respiration si difficile, qu'on est obligé de tenir la bouche ouverte, & de tirer la langue comme des chiens.

On reconnoît le caractère particulier de cette maladie à la tumeur de la gorge, qui est plus extérieure; à la bouche que l'on tient ouverte & qui est très-seche, & à la langue qu'on est obligé de tirer en dehors. Ces sortes de malades ont quelquefois de l'écume à la bouche, & périssent dans les convulsions: c'est la plus fâcheuse esquinancie de toutes.

On doit, dans le traitement, rendre les saignées plus fréquentes, les boissons plus abondantes, & faire beaucoup d'usage des lavements, des cataplasmes & des gargarismes; on pourroit en ce cas appliquer à l'extérieur des linges trempés dans de l'esprit-de-vin camphré, & employer le gargarisme suivant:

Prenez, *De Racines de Sceau de Salomon,*
D'Iris de Florence, de chaque
une once.

Des Feuilles d'Hyssope & de Cerfeuil, de
chaque une demi-poignée.

De Fleurs de Sureau, une pincée.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau , pour réduire à demi-setier ; passez , & ajoutez

De Nitre , vingt grains.

D'Alun , un gros.

De Sirop de Coings , une once.

Le malade en tiendra une cuillerée dans la bouche continuellement , pour repousser , s'il se peut , l'inflammation.

On aura soin cependant de ne faire usage de ce gargarisme , que quand on aura fait précéder les saignées , les délayants , les lavements , & que l'on s'apercevra que l'inflammation est un peu tombée ; car il feroit beaucoup de mal dans les commencements de la maladie. Nous avons rapporté à l'article Esquinancie les gargarismes qui conviennent en ce cas. Voyez ESQUINANCIE.

KYSTE , f. m. tumeur contenue dans un sac , & remplie de matiere liquide ou épaissie , graisseuse , charnue , ou d'une autre nature.

Les glandes sont fort sujettes à cette espee de tumeur. Voyez TUMEUR. Voyez le Dictionn. de Chirurgie.



❧ (L A D) ❧

LADRERIE , f. f. gale très-invétérée & très-contagieuse , accompagnée de stupeur & d'insensibilité dans la peau.

On distingue deux sortes de ladrerie ; la premiere , que l'on appelle *la lepre des Grecs* ; la seconde , qui est le dernier degré de cette maladie , se nomme *éléphantiasis* , parce que les malades ont la peau dure , épaisse & ridée comme celle des éléphants : voici la description de cette maladie. Ceux qui en sont atteints sont , dans le commencement , foibles , cachectiques , maigres ; mais lorsque le gros des humeurs corrompues s'est jetté sur les pieds & sur les jambes , qui sont ordinairement le siege de cette maladie , ces

parties commencent à devenir œdémateuses & gonflées de tumeurs aqueuses, comme dans l'anasarque, avec cette différence, que l'impresion du doigt n'est ni si profonde ni si durable dans la ladrerie, que dans cette espece d'hydropisie.

L'enflure des jambes augmente peu à peu ; les veines se distendent, & il se fait des varices depuis le genou jusqu'aux extrémités des orteils : alors la peau commence à devenir rude & inégale ; son tissu glanduleux & vasculaire se dilate : il se forme à sa surface des écailles, des especes de crevasses & des gerçures. Ces écailles ne sechent point, & ne tombent pas : elles vont de jour en jour en augmentant : la jambe prend par ce moyen une grosseur énorme. Dans cet état, elle ressemble en petit à celle de l'éléphant, dont elle a la forme & les autres apparences extérieures ; d'où l'on a formé le nom d'*éléphantiasis*, que l'on a donné à cette maladie.

Quoique cette écorce écailleuse paroisse dure & insensible, cependant, pour peu qu'on en effleure la surface avec une lancette, le sang en sort librement : si on leve l'épiderme, dont l'apparence est si monstrueuse, on apperçoit dessous, à l'aide du microscope, les orifices d'une infinité de vaisseaux sanguins.

Tandis que le malade a les jambes d'une grosseur prodigieuse, les sécrétions se font en lui régulièrement : il conserve son appetit ; sa digestion se fait bien ; & il paroît n'avoir d'autre incommodité que celle de porter ce poids énorme.

L'*éléphantiasis* n'attaque ordinairement qu'une jambe ; cependant on a plusieurs exemples d'*éléphantiasis* aux deux jambes.

On a tenté plusieurs fois la cure par l'amputation de la jambe malade, mais toujours inutilement ; le mal n'a jamais manqué de s'emparer de la jambe restante.

L'expérience a démontré que toutes les nations pouvoient être sujettes à cette maladie.

On reconnoît la ladrerie aux signes suivans : premièrement à une gale répandue sur tout le corps, accompagnée de douleurs très-vives ; les poils tombent

avec la peau : il en sort une sanie blanche ; la texture de la peau est totalement changée : elle devient inégale , épaisse , raboteuse par les écailles dont elle est couverte ; elle perd le sentiment ; la face se tuméfie , les dents noircissent , l'haleine est puante : il survient des bubons & des ulcères malins par tout le corps ; la peau du visage tombe par lambeaux : les jambes & les pieds s'enflent ; & il survient une fièvre légère , qui emporte enfin le malade.

La cause prochaine de cette maladie est l'épaississement & l'âcreté de la lymphe , occasionnés par la mauvaise digestion des aliments , soit lorsque par voracité on en prend une trop grande quantité , ou lorsqu'ils pèchent en qualité , comme les viandes enfumées , le lard & le porc trop salé , les substances trop grasses , les mets doux , les fruits crus de l'été ; les pois , les fèves & autres semblables , les boissons mal-saines , les vins acides , les bières aigres & les eaux impures , l'oisiveté , le sommeil trop long , la suppression de la transpiration , les passions vives , comme le chagrin & la tristesse.

La ladrerie a été regardée de tout temps comme une maladie contagieuse : c'est pourquoi les médecins ont jugé à propos de bannir les ladres de la société des autres hommes , & de les reléguer hors des villes , dans les lieux solitaires. Cette maladie est extrêmement rare dans ces pays-ci : elle est plus commune en Egypte , & dans une partie de l'Amérique.

Quand la ladrerie n'est point à son dernier degré , il faut commencer par saigner le malade au bras une ou deux fois , selon ses forces , & le purger ensuite avec l'opiat suivant :

Prenez , *De Racines de Serpentaire de Virginie en poudre , un gros.*

D'Ellébore noir en poudre , demi-gros.

De Mercure doux , dix grains.

Mêlez le tout avec suffisante quantité de sirop de Rhamno pour faire une espece d'opiat , dont la dose est d'un demi-gros le matin en se levant , & une heure

après son souper ; ce qu'on continuera pendant six jours, de deux jours l'un. Pour boisson ordinaire, il prendra une pinte par jour de petit-lait clarifié, avec une once de sirop des cinq racines ; ou bien la tisane suivante :

Prenez, *Des Racines de Polypode de Chêne,*

*De Dompte-venin, de chaque
une once.*

Des Feuilles de Chamædris, une pincée.

Faites bouillir le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour réduire à pinte. Il continuera cette boisson pendant quinze jours, en se purgeant à la fin avec l'opiat ci-dessus ; après quoi, il se mettra à l'usage de la décoction suivante :

Prenez, *De Squine, deux onces.*

De Graines de Genievre, une once.

Faites-les bouillir dans deux pintes d'eau, pendant un quart heure ; passez par un linge, & ajoutez

De Sel de Tarire, un gros & demi.

De Salsepareille, une once & demie.

Le malade en boira quatre verres par jour, à trois heures de distance l'un de l'autre ; ce qu'il continuera jusqu'à parfaite guérison.

Après quelques jours de l'usage de cette décoction, on fera prendre au malade dix gouttes de la teinture suivante :

Faites fondre six onces de sel de tartre dans un creuset ; jetez-y trois onces d'antimoine crud en poudre : laissez calciner, pendant trois heures, au milieu d'un bon feu de charbon ; pilez ensuite cette masse : mettez-la dans une bouteille ou un matras de verre ; versez-y demi-pinte d'esprit-de-vin : bouchez la bouteille, & mettez-la pendant vingt jours dans du fumier de cheval, où vous aurez soin d'en remettre de chaud tous les jours ; vous filtrerez ensuite la liqueur par le papier gris, pour en donner au malade dix gouttes le matin dans un verre de sa tisane ordinaire, ce qu'il continuera jusqu'à parfaite guérison.

On aura soin de purger le malade, tous les quinze jours, avec un gros de jalap & un gros de crème de tartre dissous dans un bouillon.

Le mercure & toutes ses préparations ne conviennent point dans la ladrerie ; ils augmentent beaucoup le mal : il en est de même de tous les remèdes extérieurs dont on a voulu faire usage , & qui n'ont été d'aucune efficacité. On terminera seulement la cure , si l'on s'apperçoit de quelque changement en bien , par le bouillon qui suit :

Prenez , *Un Poulet maigre* ,
& faites-en du bouillon dans deux pintes & demie d'eau. Ajoutez ensuite

*Une Vipere partagée en quatre , & dont vous
aurez coupé la tête ,*

Une once de Polypode de Chêne.

Une demi-once de Squine.

Une poignée de Feuilles d'Aigremoine.

Et autant de Cerfeuil.

Vous laisserez bouillir le tout dans un vaisseau couvert , pendant un quart d'heure ; vous ajouterez une once de falsepareille , que vous laisserez infuser chaudement pendant demi-heure : vous passerez le tout ; & le malade en prendra trois verres par jour , à quatre heures de distance l'un de l'autre ; ce qu'il continuera pendant un mois.

Tous ces remèdes deviendroient inutiles , si l'on ne réformoit son régime , & si l'on ne vivoit d'aliments doux & de facile digestion ; si l'on ne faisoit beaucoup d'exercice à pied & à cheval , & que l'on n'évitât soigneusement toutes les passions vives & tumultueuses. Comme cette maladie est une espece de gale , elle exige à peu près le même traitement & le même régime. Voyez GALE , ELÉPHANTIASIS , LEPRE.

LAIT. (*maladies du*) Nous avons traité des maladies occasionnées par le lait à l'article FEMME EN COÛCHE. Il nous reste à dire quelque chose sur la maniere de faire perdre le lait aux accouchées.

Si les nouvelles accouchées n'ont pas dessein de nourrir leurs enfants , & si le lait afflue trop abondamment aux mamelles , il faut le faire tirer , comme l'on sçait , par la bouche de quelque femme entendue en cette partie.

On tiendra la femme à la diete, sans lui accorder ni viande, ni œufs, ni vin, jusqu'à ce que les mamelles se désemplissent; on lui donnera tous les jours un lavement: on aura soin en même temps de tenir les mamelles affermies par des linges qui les compriment sans les contraindre.

Si les vuidanges ne viennent point abondamment, qu'il ne survienne point quelques fleurs blanches ou quelque écoulement laiteux, on saignera la malade au bras une ou deux fois, selon sa force & la plénitude dans laquelle elle se trouvera; on la mettra ensuite à l'usage d'une tisane faite avec une once de racine de patience sauvage & une poignée de capillaire de Canada, bouillis dans cinq demi-setiers d'eau réduits à pinte: on y ajoutera un gros de sel de duobus, dont la malade prendra un verre toutes les deux heures; ce qu'elle continuera pendant trois jours. On la mettra ensuite à l'usage des eaux de Vichy, à la dose d'une pinte & demie par jour, dans laquelle on fera fondre une demi-once de sel de Seignette, pour prendre en cinq verres, à une heure de distance l'un de l'autre.

Il faut faire attention en même temps de serrer par degré les compresses que l'on applique sur le sein, afin de détourner la matiere laiteuse qui pourroit s'y porter.

Quand le lait se répand en différentes parties du corps, il exige pour lors un traitement particulier. Voyez LAIT RÉPANDU à l'article FEMME EN COUCHE.

LAIT CAILLÉ dans les mamelles. Nous avons traité de cette maladie. Voyez GRUMELÉ. (*lait*) L'emplâtre qui suit convient très-fort dans le grumelement du lait:

Prenez, *Du Blanc de Baleine, une once.*

De la Cire blanche, deux onces.

Du Galbanum dissous dans le Vinaigre, demi-once.

De l'Huile de Sureau, suffisante quantité.

Mêlez le tout, & vous le ferez cuire dans une bassine sur le feu, pour en faire un emplâtre que l'on étendra sur du linge, & que l'on appliquera sur les mamelles.

LAIT ÉPANCHÉ. Voyez LAIT RÉPANDU, à l'article FEMME EN COUCHE,

LAIT,

LAIT. (*fièvre de*) Voyez FEMME EN COUCHE.

LANGUE CHARGÉE. C'est moins une maladie, qu'un symptôme qui prouve, en général, que l'estomac est foible, & fait mal ses fonctions. Ce signe indique la purgation, sur-tout lorsqu'il est accompagné de dégoût, de maux de tête, d'amertume dans la bouche, de rapports, de vents, de pesanteur d'estomac, de colique & d'assoupissement; auquel cas il faut avoir recours aux remèdes que nous avons indiqués dans la Foiblesse d'Estomac, le Dégoût, l'Anorexie & les Rapports.

Cependant, quand on a la langue chargée, il n'y a point de mal de se ménager du côté de la nourriture, d'observer un peu de diète, de prendre pendant quelques jours des lavements, & une tisane faite avec une décoction légère de feuilles de chicorée sauvage; après quoi, on se purgera doucement une ou deux fois, selon la nécessité.

Il y a des personnes qui ont habituellement tous les matins la langue chargée; cela prouve qu'elles ont trop soupé la veille, ou que leur estomac est foible, & fait mal ses fonctions. Dans le premier cas, il faut observer d'être plus sobre le soir: dans le second, il faut employer les remèdes & la conduite indiqués à l'article FOIBLESSE D'ESTOMAC.

La précaution principale que l'on doit observer dans cette maladie, consiste à se nettoyer la bouche & la langue tous les matins avec une petite ratissoire de buis ou d'écaille, & à se gargariser avec la potion suivante:

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*

D'Eau de Cannelle simple, demi-once.

De Suc exprimé de Cresson, une once.

Mélez le tout, pour partager en deux prises le matin & le soir. Voyez FOIBLESSE D'ESTOMAC, HALEINE PUANTE, &c.

LANGUEUR, s. f. abattement; espèce d'épuisement du corps, qui fait que les fonctions se font avec peine. Voyez FOIBLESSE.

La langueur accompagne presque toutes les maladies

longues; elle dépend pour lors du vice qui occasionne la maladie: aussi ne cesse-t-elle qu'avec elle.

LARMOIEMENT, f. m. C'est un écoulement involontaire des larmes, qui vient de plusieurs causes: souvent il provient d'une fistule lacrymale; & on n'y remédie qu'en guérissant la fistule. (*Voyez FISTULE.*) Quelquefois aussi il vient d'une abondance de sérosité: il suffit pour lors de prendre des feuilles récentes de bétouine, que l'on insinuera dans chaque narine, les y laissant pendant une demi-heure chaque fois; ce qui sera répété de temps en temps.

On fait usage en pareil cas, avec succès, de l'infusion suivante:

Prenez, *De Pierre Calaminaire, un demi-gros.*

D'Eaux de Plantain & de Roses, de chaque deux onces.

Mêlez, pour en bassiner les yeux cinq ou six fois par jour, en faisant usage de la tisane suivante:

Prenez, *De Racines de Petit-Houx,*

De Chardon-Roland, de chaque une once.

De Feuilles de Mille-feuille, une bonne pincée.

De Sel de Duobus, un gros.

Faites infuser le tout dans cinq demi-setiers d'eau, pour en prendre une pinte par jour.

Quand le larmolement survient dans les maladies aiguës, on regarde avec raison ce signe comme mortel, parce qu'il annonce le relâchement des parties solides, une atonie universelle, une âcreté & un épaissement de la lymphe.

LASSITUDE, f. f. fatigue ou sensation douloureuse de lassitude, qui n'est causée par aucun mouvement, exercice ou travail précédent.

Toutes les fois que le sang a de la peine à circuler, il se forme des embarras dans tout le corps, qui font naître des pesanteurs, des inquiétudes, & un sentiment de douleur dans les membres; c'est ce que l'on appelle *lassitude*.

Quand les lassitudes viennent naturellement & sans aucune cause apparente, elles prouvent manifestement

l'embarras de la circulation ; c'est ce qu'on voit arriver après les exercices violents, les longues promenades, les fatigues extraordinaires.

Plusieurs causes peuvent donner naissance aux lassitudes : d'abord la cause prochaine de cette maladie est, comme nous l'avons dit ci-dessus, l'embarras que trouve le sang à circuler ; ce qui peut provenir ou de l'épaississement des fluides, ou du relâchement des solides. Quand les lassitudes sont produites par le relâchement des solides, on le reconnoît à la mollesse du pouls, à l'abattement des forces au moindre exercice, à la blancheur de la peau, à la délicatesse du tempérament & au peu de forces du malade ; auquel cas, il faut employer tous les remèdes propres à fortifier les solides : tels sont les exercices, la dissipation, l'air frais & sec, tel que celui du Nord, les boissons légèrement fortifiantes, comme du vin vieux, l'usage des bains froids en été, les frictions faites sur tout le corps avec une flanelle, l'usage des eaux ferrugineuses, telles que celles de Forges & de Passy.

Quand les lassitudes viennent d'épaississement des liquides, on s'en apperçoit à la lenteur de la circulation, à un pouls lourd & pesant, aux pesanteurs & aux maux de tête habituels, à l'inclination au sommeil, aux urines rouges & enflammées, & en petite quantité, aux aliments épais, gluants, aux liqueurs échauffantes dont se nourrit le malade, au peu de boisson aqueuse qu'il prend, aux passions habituelles qu'il éprouve, comme la tristesse, la haine, la jalousie, l'envie, &c.

On remédie à cette espèce de lassitude par des boissons abondantes, comme le petit-lait, les eaux ferrugineuses de Passy & de Forges ; ou par l'infusion suivante :

Prenez , *Des Clous rouillés, une livre.*

Ajoutez-y *De Feuilles de Chicorée sauvage, une demi-poignée.*

De Fleurs de Camomille, une pincée.

Versez dessus deux pintes d'eau de rivière ; laissez infuser le tout pendant deux jours ; passez la boisson, pour en prendre un verre de deux en deux heures, hors

des repas. On peut aussi avoir recours aux lavements, aux aliments doux & humectants, comme le bouillon, la soupe, les végétaux frais & les viandes blanches, à un exercice modéré, à la dissipation, à un sommeil léger, & aux frictions légères sur le corps, soir & matin, avec des linges chauds.

Les femmes grosses sont sujettes aux lassitudes & aux inquiétudes dans les bras & dans les jambes; & elles sont produites ordinairement par la peine que le sang trouve à circuler dans les différentes parties du corps, par rapport à la grosseur du fœtus, qui empêche le retour du sang des parties inférieures, & qui gêne son mouvement. La saignée est le seul remède de cette maladie, ainsi que le petit-lait, les lavements, l'usage des aliments sains, & sur-tout la sobriété; car la gourmandise & les caprices des femmes grosses sont la source de presque tous leurs maux.

Quand les lassitudes sont habituelles, elles prouvent un mauvais tempérament, délicat, & dont le sang & les humeurs sont altérés; c'est pourquoi il faut tâcher de démêler la disposition particulière du tempérament pour y remédier, comme de sçavoir si le malade a un virus vérolique, scorbutique, écrouelleux, ou s'il ne tourne point à la cachexie ou à la langueur. On reconnoîtra l'espèce particulière de virus qui domine dans le sang du malade, par l'examen des signes qui les caractérisent. Voyez CACHEXIE, ECROUELLES, LANGUEUR, SCORBUT, VÉROLE, &c.

Les lassitudes spontanées sont ordinairement les précurseurs de la fièvre: on doit y faire attention, ou pour vivre de régime, ou pour pratiquer les remèdes propres à éviter la fièvre.

LAVEMENT, s. m. est une injection qu'on fait entrer dans les intestins, par le moyen d'une seringue, ou quelquefois d'une vessie. On s'en sert pour remédier à plusieurs maladies, comme pour amollir & évacuer les matières qui sont endurcies & desséchées dans les intestins, pour chasser les vents & les vers, pour exciter l'urine, pour hâter l'accouchement, pour arrêter les cours de ventre.

On peut dire que les lavements sont des meilleurs & des plus salutaires remèdes de la médecine, quand ils sont donnés à propos ; mais on en abuse souvent : car un grand nombre de personnes accoutument tellement leurs intestins à ces sortes de remèdes, dont elles usent tous les jours, en santé comme en maladie, qu'elles rendent leur ventre paresseux & incapable de faire de lui-même ses fonctions. Elles empêchent par-là que la digestion se fasse parfaitement ; car il est besoin d'une certaine quantité d'excréments pour exciter la fermentation des aliments, & par conséquent la digestion : c'est pour cela que l'on voit que la plupart de ceux qui se sont fait une habitude des lavements, rendent leur tempérament délicat & fluët ; ils ont ordinairement le teint blême, & ils sont plus susceptibles de maladies que les autres. On peut même dire que leurs enfants participent en naissant des défauts de leur tempérament : on ne doit donc faire usage des lavements, dans la santé, que dans le besoin ; autrement on s'expose à n'en tirer aucun avantage dans la maladie.

Nous allons donner quelques modèles de différents lavements auxquels on doit avoir recours dans le besoin.

Lavement émollient.

Prenez, *Du Son,*

De la graine de Lin,

Des Feuilles de Mauve, de chaque une demi-poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, à la réduction d'une chopine ; ajoutez-y, quand vous l'aurez passé,

Deux onces d'Huile d'Olive, ou un demi-quarteron de Beurre frais.

Ce lavement convient dans tous les cas où il faut amollir les fibres, adoucir les humeurs, tempérer leur âcreté, & détendre les intestins qui sont trop resserrés, comme dans les différentes coliques, dans les tranchées, les dévoiements & l'inflammation du bas-ventre.

Lavement rafraîchissant.

Prenez, *De Feuilles de Nénuphar, deux poignées.*
De Guimauve- & de Pariétaire,
de chaque une poignée.

Faites bouillir le tout dans trois demi-setiers d'eau, pour réduire à chopine.

Ajoutez-y *De Crystal minéral, un gros.*

De Miel violat, deux onces.

Passez le tout, pour un lavement.

Ce lavement se donne dans le commencement des grandes inflammations, dans les chaleurs d'entrailles considérables, & dans tous les cas où on veut rafraîchir. Au défaut de ce lavement, on peut substituer ceux d'eau de riviere.

Lavement laxatif.

Prenez, *De la Décoction émolliente ci-dessus, une chopine.*

Dissolvez-y *Du Lénitif, une once.*

Du Miel mercurial, deux onces,

pour un lavement.

Ce lavement est très-propre pour évacuer doucement les humeurs, dans tous les cas où on craindra d'employer les purgatifs & les émétiques, & où cependant il y a nécessité urgente de purger : on fera bien de faire précéder ou suivre ce lavement par quelques lavements d'eau de riviere, parce que ces sortes d'électuaires purgatifs ont souvent besoin d'être étendus dans beaucoup d'eau, pour qu'ils puissent agir comme ayant une vertu évacuante.

Lavement purgatif.

Prenez, *Du Séné, deux gros.*

Faites-le bouillir dans trois demi-setiers d'eau, que vous réduirez à chopine ; coulez la liqueur, & dissolvez-y

De Lénitif, une once & demie.

De Crystal minéral, deux gros.

La vertu de ce lavement est d'évacuer assez fortement les humeurs : ainsi il ne convient point dans les

inflammations, dans la fièvre ni dans les maladies vives ; & il ne peut être mis en usage , qu'après avoir employé suffisamment les lavements rafraîchissants & émollients.

Lavement anodin ou adoucissant.

Prenez , *Des Feuilles de Bouillon-blanc*, une poignée.
De la Graine de Lin, deux pincées.

Versez dessus une chopine d'eau bouillante ; coupez cette liqueur avec moitié eau de tripes.

Ce lavement convient dans les coliques douloureuses du bas-ventre , dans la dysenterie , dans les tranchées vives : il faut faire attention seulement de n'en donner que la moitié de la seringue , & de le donner plutôt tiède que chaud , car autrement le malade ne pourroit pas le garder.

Lavement contre les Vents.

Prenez , *De Feuilles de Pariétaire*, de *Mercuriale* & d'*Origan*, de chaque une demi-poignée.
De Fleurs de Camomille, deux pincées.
De Baies de Laurier,

De Genievre, de chaque deux gros.

On incisera les herbes , on concassera les baies & les semences : on fera infuser le tout dans une pinte d'eau : on y ajoutera , après l'avoir passé ,

Un gros de Sel Gemme.

De Semences de Fenouil, deux gros,

pour deux doses.

Ce lavement est très-efficace pour emporter les glaires amassées dans les boyaux , pour chasser les vents & les autres humeurs grossières contenues dans le bas-ventre , pour exciter la sortie des matieres excrémentitielles , durcies & desséchées.

On trouvera à chaque article les lavements dont on peut faire usage en toutes sortes de cas.

Il y a des maladies où les malades souffrent trop de douleur par l'introduction du canon de la seringue , comme dans les hémorrhoides , les dysenteries , les épreintes : on peut alors le passer dans un petit morceau

de boyau de poulet; ce qui le rend plus glissant & plus doux au passage: on peut aussi le tremper dans de l'huile, ou le garnir de suif ou de beurre frais. Pour réussir encore mieux, on peut insinuer dans le fondement un morceau de lard bien dessalé, pour défendre l'anus, & faciliter l'entrée du lavement.

Comme un lavement doit être gardé au moins pendant un demi-quart d'heure pour qu'on en puisse tirer quelques succès, & qu'il arrive quelquefois que les malades ne peuvent pas le retenir, on doit en ce cas entourer le canon d'étoupe: en le retirant, on pousse l'étoupe avec la main vers le fondement, & on le tient ainsi fermé le plus long-temps qu'il est possible.

LENTILLES, f. f. pl. Ce sont de petites taches répandues sur la peau du visage & du corps, qui ressemblent à des especes de lentilles.

On en distingue de deux sortes; celles qui sont naturelles, & celles qui sont accidentelles. Les lentilles de naissance restent pendant toute la vie, malgré tous les remèdes qu'on peut y faire, sur-tout lorsqu'on est avancé en âge; celles qui sont accidentelles se guérissent par les remèdes suivants:

Prenez, *Un Fiel de Chevre.*

Mêlez-le avec de la farine de pois, jusqu'à consistance de bouillie, & appliquez-en soir & matin. Vous vous laverez tous les matins, trois heures après l'application du remède ci-dessus, avec de l'eau dans laquelle vous aurez fait bouillir du son de froment; ou, si vous aimez mieux, vous aurez recours au remède suivant:

Prenez, *De Gomme de Cerisier, une once.*

D'Ecorce de Grenade, une demi-once.

De Feuilles de Romarin séchées & pulvérisées,

D'Alun de Roche, de chaque deux gros.

Faites bouillir le tout dans une pinte de vin rouge, jusqu'à diminution d'un quart; lavez-vous-en le visage soir & matin. Voyez **TACHES**.

LEPRE, f. f. gale très-invétérée, accompagnée d'insensibilité à la peau: c'est la même chose que la ladrerie. C'est une maladie fort rare dans ce pays-ci;

On en trouve cependant des exemples dans les ports de mer & dans les villes maritimes. *Voyez* LADRERIE.

LÉTHARGIE, f. f. sommeil ou assoupissement profond & contre-nature, accompagné d'une diminution considérable du sentiment & du mouvement volontaire, de délire, d'oubli, & d'une petite fièvre continue.

On reconnoît la léthargie au sommeil profond, d'où le malade ne sort presque point : si on lui parle, & qu'il s'éveille, il ne sçait ce qu'il dit ; il oublie ce qu'il a dit, & retombe dans son premier état. Le pouls est à peu près dans l'état naturel, si ce n'est qu'il est légèrement fiévreux.

On distingue la léthargie du carus & de l'apoplexie, en ce que les malades répondent & parlent quand on les éveille ; ce qui n'arrive point dans le carus ni dans l'apoplexie. En second lieu, la respiration est moins embarrassée dans la léthargie que dans les autres affections soporeuses, & le pouls est moins lent & moins large. La couleur du visage est presque le même que dans l'état de santé.

Ceux qui sont menacés de la léthargie sont ordinairement d'un tempérament sanguin, phlegmatique, pituiteux, & d'une corpulence grasse & épaisse ; les vieillards & les enfants y sont plus exposés que les adultes.

La cause prochaine de la léthargie vient de l'embarras du sang ou des humeurs dans le cerveau ; les causes éloignées sont la plénitude occasionnée par l'âge, le tempérament, l'air épais & grossier, le grand usage des boissons spiritueuses, la trop grande nourriture, le défaut d'exercice, la suppression des évacuations, comme la privation de l'usage du tabac, des vésicatoires, des ventouses ; les passions, comme le chagrin, la jalousie & la tristesse.

Quand le malade attaqué de la léthargie est dans un âge avancé, que l'on sçait qu'il est sujet à des évacuations périodiques qui se sont arrêtées, en un mot, qu'il ressent depuis quelque temps de la plénitude, il faut commencer par le saigner au pied une ou deux fois,

suivant le besoin ; on lui donnera ensuite le lavement suivant :

Prenez , *Une Pomme de Coloquinte ,*
Deux gros d'Agaric.

Faites bouillir le tout dans une pinte d'eau , pour réduire à chopine.

Ajoutez-y *De Sel Gemme, deux gros.*

D'Hiera-picra , demi-once ;
pour un lavement.

On lui donnera ensuite l'émétique en lavage , à la dose de six grains dans une chopine d'eau. On a cet avantage dans cette maladie , que l'on n'a pas dans l'apoplexie & les autres affections soporeuses , c'est qu'il suffit d'appeler fortement le malade pour l'éveiller , & lui faire ce qui lui convient.

On fera respirer au malade de l'eau de Luce , du sel volatil d'Angleterre : on lui arrachera des poils ; on criera fortement à ses oreilles toutes les fois qu'on voudra l'éveiller.

On réitérera tous les jours le lavement purgatif ci-dessus , & on appliquera à la nuque un emplâtre vésicatoire , large comme la paume de la main. On suivra , dans le reste du traitement , le plan que nous avons tracé dans les articles APOPLEXIE SÉREUSE , CARUS , COMA.

LEUCOMA , *s. m.* taie de l'œil , ou tache blanche qui se forme à la cornée par une lympe visqueuse engagée dans cette membrane , ou par une cicatrice , en conséquence d'une plaie , d'un ulcère , d'une pustule , comme il arrive souvent dans la petite-vérole.

Quand il y a quelque humeur , comme une lympe visqueuse , on fait l'ouverture de la cornée avec une aiguille , & on donne ainsi issue à la matière.

Quand la taie est formée par une cicatrice , elle est incurable. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie.

LEUCOPHLEGMATIE , *s. f.* espèce d'hydropisie. *Voyez* ANASARQUE.

LIENTERIE , *s. f.* flux de ventre dans lequel on rend les aliments crus peu de temps après qu'on les a pris.

Cette maladie s'annonce par un dévoiement de matières alimenteuses qui n'ont encore subi aucune altération dans l'estomac : on ressent, immédiatement après, une défaillance, une chaleur intérieure, des épreintes, & un abattement général des forces.

La lienterie a son siege dans l'estomac ; c'est pour cela qu'on la distingue du flux cœliaque qui réside dans les intestins ; car ces deux maladies sont à peu près les mêmes, excepté que les aliments dans le flux cœliaque sont un peu plus digérés que dans la lienterie ; ce qui rend celle-ci plus grave que l'autre.

La cause de la lienterie vient de la foiblesse d'estomac, ou des aliments qui sont par eux-mêmes trop indigestes, ou enfin par un relâchement du pylore & de l'estomac, comme on le voit arriver quelquefois après des blessures faites à cette partie, & après les dyssenteries. Quelquefois aussi la lienterie est occasionnée par le mouvement péristaltique de l'estomac & des intestins qui est augmenté, & qui précipite les aliments avant qu'ils ne soient digérés.

Si la foiblesse de l'estomac a produit la lienterie, ce dont on peut s'assurer par les caractères qui marquent la foiblesse d'estomac, ces deux maladies exigent le même traitement.

Si la lienterie est occasionnée par des aliments indigestes, ce que l'on reconnoît aisément en réfléchissant sur ce que l'on a mangé, & en examinant si le malade est vorace & gourmand, il faut pour lors réformer le régime de vivre, faire prendre l'émétique au malade, le mettre à l'usage d'une infusion de feuilles de veronique, le purger ensuite légèrement, & lui faire prendre pendant quelques jours un verre de vin d'absinthe avant ses repas.

Quand la lienterie dépend du relâchement du pylore, à la suite de quelques dyssenteries ou blessures, le mal est beaucoup plus difficile à guérir, parce qu'il est probable qu'il s'est fait quelque ulcère intérieur qui s'est cicatrisé, & qui a élargi ou relâché le passage du pylore ; on peut faire prendre, en ce cas, au malade la tisane qui suit :

Prenez, *De Racines de Patience sauvage* ;
De grande Consoude , de chaque
 une once.

Faites-les bouillir dans une pinte d'eau pendant un quart d'heure ; ajoutez-y

Un gros d'Alun ,

pour en boire deux ou trois verres par jour. On mettra en même temps le malade à l'usage de l'opiat suivant :

Prenez, *De Conserve de Grate-cu* , deux onces.

De Quinquina en poudre , demi-once.

De Corail rouge , deux gros.

De Safran de Mars astringent , trois gros.

Faites-en un opiat avec suffisante quantité de sirop de coings : la dose est d'un demi-gros le matin à jeun , & autant le soir , sur les six heures.

On n'oubliera pas en même temps le régime qui doit être fortifiant ; on doit sur-tout éviter les boissons chaudes, boire du vin plutôt pur, que coupé avec beaucoup d'eau. On ne doit pas faire usage de lavements en ce cas, ne point manger de soupe, & prendre très-peu de nourriture-à-la-fois. Les eaux de Spa sont très-bonnes pour terminer la cure. Le malade en prendra pendant une quinzaine de jours : douze grains de rhubarbe en poudre, six grains de gingembre dissous dans un petit verre de vin d'absinthe, que l'on prend avant ses repas pendant quinze jours, sont des merveilles dans cette espèce de lienterie.

Quand la lienterie est causée par l'augmentation du mouvement de l'estomac ou du mouvement péristaltique des intestins, on s'en assure en considérant les mouvements & l'exercice que font ceux qui sont atteints de cette maladie : on la reconnoît aussi à la vivacité du tempérament, à la chaleur de l'âge, & sur-tout en examinant si le malade est naturellement sobre & a l'estomac bon ; aux quels cas il est à présumer que la lienterie vient de l'augmentation du mouvement de l'estomac & des intestins, sur-tout si le malade est d'un tempérament sec, fort vif, & qu'il ait les fibres dures & sensibles. On recommande, dans la passion

cœliaque, la poudre suivante, comme propre à fortifier l'estomac, à prévenir les rechutes.

Prenez, *De Rhubarbe en poudre, un demi-gros.*

D'Extrait de Quinquina, deux scrupules.

De Cannelle en poudre, demi-gros.

Mêlez le tout, faites-en des paquets de vingt grains. On en prendra un avant le diné, l'autre avant soupé.

Comme la lienterie ne diffère de la passion cœliaque que du plus au moins, ces deux maladies exigent à peu près le même traitement, excepté que comme le siège de celle-ci est dans l'estomac, on doit appuyer davantage sur les émétiques. *Voyez Cœliaque, Flux Cœliaque.*

LIPOTHYMIE, *s. m.* défaillance, diminution subite des forces du corps, accompagnée d'un pouls petit, foible & languissant, d'une respiration presque insensible, d'une pâleur & d'une froideur aux mains, aux pieds & au visage.

On distingue la lipothymie de l'apoplexie par tous les signes qui caractérisent cette maladie, (*voyez Apoplexie,*) & en les comparant avec ceux de la lipothymie que nous rapporterons ci-dessous.

On distingue la lipothymie de l'état convulsif, en ce que dans celui-ci tout le corps est tendu & roide; & dans l'autre il est flasque & mou.

Quand la défaillance est légère, on l'appelle *lipothymie*; quand elle est poussée à certain degré, elle s'appelle *syncope*.

On reconnoît la lipothymie à une espece d'anxiété autour du cou, à une cessation prompte & subite des forces, & à une diminution considérable des actions vitales: le pouls & le mouvement paroissent totalement suspendus; le visage est d'une pâleur mortelle; les chairs sont molles & flasques, les yeux sont fermés ou troublés; les extrémités sont froides. Dans la syncope, la cessation du pouls & de la respiration paroît complete: quand les malades commencent à revenir, ils font des soubres profonds.

La cause prochaine de la lipothymie est la cessation de l'influx des esprits dans les nerfs: ainsi tout ce qui

peut en arrêter ou suspendre le cours peut occasionner la lipothymie, comme la plénitude, l'épuisement, la voracité, la gourmandise, les poisons, les émétiques; les évacuations abondantes & promptes, comme la saignée. Les hémorrhagies, les passions vives de l'ame, la joie, les tristesses subites, les amas glaireux qui se trouvent sur l'estomac, les aigres ou les matieres putrides qui y séjournent, peuvent aussi occasionner la lipothymie, comme on le voit dans les fleurs-blanches, où l'estomac est toujours chargé de glaires.

La lipothymie quelquefois est symptomatique, c'est-à-dire qu'elle dépend de quelques maladies qui l'occasionnent, comme on le voit dans les maladies vives, comme les fievres putrides & malignes. Cette espece est fort dangereuse, & on en previent les rechutes en guérissant la maladie dont elle dépend.

Quand quelqu'un tombe en lipothymie, on commence d'abord par exciter du mouvement en l'agitant & le remuant fortement : on lui jette de l'eau froide sur le visage : on lui fait mettre sous le nez de l'eau de luce ou de l'esprit volatil de sel ammoniac, de l'eau de la reine d'Hongrie. Quand le malade est habillé, on relâche tous ses vêtements; on le couche horizontalement dans un lit bien chaud; on lui fait des frictions sur tout le corps avec des flanelles trempées dans de l'eau-de-vie; on lui fait respirer de la poudre de bétouine, & on met sur sa langue du poivre concassé ou du sel volatil. On fait aussi usage avec succès, en pareil cas, du vinaigre distillé, du sel de vinaigre. Quelquefois, même quand la défaillance est trop longue & qu'il y a à craindre pour la vie, on peut avoir recours à un demi-grain de sublimé corrosif, que l'on insinue dans le nez pour exciter le mouvement & la vie. Quand le malade est un peu revenu à lui, on lui fait prendre un bon verre de vin de Bourgogne, ou quatre cuillerées d'eau de fleurs d'orange & deux d'eau de canelle, mêlées ensemble. Si tous ces remedes sont inutiles, & que le malade soit en foiblesse, on lui donnera le lavement suivant :

Prenez , *Deux onces de Lénitif.*

Une once de Diaphœnic.

Deux gros de Crystal minéral,

dans une chopine d'eau , pour un lavement.

On fera prendre en même temps la potion suivante :

Prenez , *D'Eaux distillées de Cerises noires & de Lis des Vallées , de chaque deux onces.*

D'Eaux spiritueuses de Cannelle & de Lavande , de chaque demi-once.

*De Mélisse composée ,
une once.*

De Liliun de Paracelse , vingt gouttes.

De Sirop d'Æillet , une once.

Mêlez le tout pour une potion , à prendre par cuillerées de quart d'heure en quart d'heure. On peut substituer à cette potion , celle-ci plus facile à se procurer.

Prenez , *D'Eau de Mélisse , quatre onces.*

De Liliun de Paracelse , vingt gouttes.

De Sirop d'Æillet , une once.

Mêlez , pour prendre par cuillerées.

Quand la lipothymie vient après le repas , & qu'elle est occasionnée par le défaut de digestion , l'émétique est le meilleur remede ; les boissons abondantes , comme le thé , l'infusion de véronique , sont aussi très-efficaces. On prend souvent cet état pour une apoplexie ; c'est ce qui fait que l'on prescrit indistinctement les saignées , qui tuent le malade sur le champ. Ainsi on ne sçauroit faire trop attention , quand le malade tombe dans cet état , si c'est long-temps après le repas ; s'il est grand mangeur , sujet aux indigestions , & s'il n'a pas eu , précédemment à cette attaque , des dévoiements , des envies de vomir , des coliques , des rapports & des dégoûts ; & on aura attention de comparer les signes de l'apoplexie avec l'état présent du malade. Voyez APO-
PLEXIE.

Quand la lipothymie est occasionnée par quelques vices de la matrice , comme on le voit dans la suppression des regles & dans les pâles-couleurs , il faut avoir recours d'abord aux remedes généraux que nous venons d'indiquer dans cet article , & après l'attaque

à ceux qui conviennent dans ces maladies. *Voyez* PALES COULEURS, SUPPRESSION DES MENSTRUES.

Les hypochondriaques & les femmes vaporeuses sont fort sujettes aux lipothymies : on trouvera à l'article VAPEURS, des remèdes propres pour les détruire.

Si la lipothymie provient de la plénitude, il faut d'abord faire tout ce que nous avons dit ci-dessus, dans l'instant de la foiblesse ; après quoi, si l'on s'apperçoit de la plénitude, on prescrira les remèdes convenables à cette maladie. (*Voyez* les signes & le traitement de la plénitude.) Cet état est bien voisin de l'apoplexie, & très-difficile à distinguer, si ce n'est par la réunion & la confrontation des signes de la plénitude & de l'apoplexie.

La saignée produit quelquefois des lipothymies & des défaillances dans les personnes saines & robustes ; mais elles n'ont besoin d'aucun remède particulier : ce mal se dissipe en jettant de l'eau fraîche sur le visage, & en en faisant boire un coup. Au reste, quand les défaillances sont de trop longue durée, on peut frapper dans les mains du malade, le piquer, le pincer, lui faire respirer des eaux spiritueuses, comme nous l'avons dit ci-dessus.

La lipothymie qui suit les grandes évacuations, comme les dévoiements, les hémorrhagies, les blessures, exige une diète restaurante unie à quelques cordiaux. On peut faire usage, par exemple, de bons bouillons dans lesquels on met une ou deux cuillerées d'eau de canelle simple : on laisse le malade dans le repos & la tranquillité ; &, sur le soir, on lui fait prendre un demi-gros de thériaque délayée dans du vin & de l'eau.

A l'égard des lipothymies qui surviennent dans les maladies longues, elles sont ordinairement très-fâcheuses : elles n'exigent que très-peu de remèdes ; & on doit avoir soin, en ce cas, de combiner les cordiaux avec les remèdes propres à la maladie.

Dans les maladies aiguës, les lipothymies viennent souvent des matières qui se trouvent dans les premières voies ; auquel cas les évacuations se dissipent ordinairement. Quand elles viennent après les saignées abondantes, la diète & les purgations, on y remédie par le repos,

repas, la nourriture légère & les légers cordiaux. *Voyez* SYNCOPE.

LIPPITUDE, f. f. chassie, maladie des yeux, qui consiste dans l'écoulement d'une humeur épaisse, visqueuse & âcre, qui suinte des bords des paupieres, les colle l'une à l'autre, & les enflamme. Nous avons donné à l'article Chassie les remedes propres à cette maladie. *Voyez* CHASSIE.

LIPYRIE, f. f. espece de fièvre ardente, accompagnée d'une chaleur interne considérable aux visceres, & d'un grand froid aux parties externes.

Cette maladie se termine en plusieurs jours, & est très-dangereuse. *Voyez* FIEVRE ASODES.

LOCHIES, f. f. vuidanges, évacuations de sang, de lait & d'humeurs, qui sortent par la matrice immédiatement après l'accouchement, c'est-à-dire après la sortie de l'enfant.

Cet écoulement dure huit, dix, quinze, & même dix-huit jours, en diminuant insensiblement. Les premiers jours il est très-teint de sang, parce que les vaisseaux sont fort dilatés; ensuite, à mesure qu'ils se resserrent, il devient pâle & lymphatique. *Voyez* VUIDANGES, FEMME EN COUCHE.

LOMBRICS, f. m. plur. sont des vers ronds & longs, gros comme un tuyau de plume, longs de demi-pied & plus. C'est la même espece que ceux qu'on nomme *strongles*. *Voyez* VERS.

LOUP, f. m. ulcere malin, virulent, chancreux, qui vient aux jambes, & qui ronge & consume les chairs voisines; c'est de-là qu'on lui a donné le nom de *loup*.

Dans cette espece d'ulcere, comme dans la plupart des ulceres intérieurs, on doit faire usage des pilules de ciguë, avec un régime convenable. *Voyez* CANCER. *Voyez* ULCERE, & le Dictionnaire de Chirurgie.

LOUPE, f. m. C'est ainti qu'on appelle une tumeur ronde, plus ou moins dure, quelquefois grosse, quelquefois petite, sans douleur, sans inflammation, sans changement de couleur à la peau.

Il y a plusieurs especes de loupes, qui prennent différents noms, selon les parties qu'elles occupent. On

appelle *goître*, celle qui est faite de chair, & qui vient à la gorge; celles qui contiennent une matiere semblable à du suif, s'appellent *stéatome*, &c.

Ces tumeurs ressemblent à des ganglions, à l'exception qu'elles sont ordinairement plus mollasses: ainsi, soit qu'une loupe se trouve sur la tête, ou qu'elle se rencontre sur le dos, elle exige le même traitement.

La cause immédiate des loupes vient du relâchement de la peau & de l'épaississement des humeurs. Les causes occasionnelles sont internes ou externes. On range parmi les premières, tout ce qui peut épaisir la lympe & lui donner de l'âcreté, comme l'air épais & grossier, les aliments visqueux & gluants, le grand usage des liqueurs spiritueuses, le repos, l'oïveté, la suppression des évacuations, comme les hémorrhoides, les regles, les saignées & les purgations habituelles. Parmi les causes externes, on place les coups, les chutes, les piquures, les morsures, & généralement tout ce qui peut relâcher la peau. On prescrit dans les commencements des cataplasmes avec des herbes résolutives; tel que le suivant:

Prenez, *De Seneçon*,
De Plantain, de chaque une poignée.
De Pariétaire, deux poignées.

Pilez-les dans un mortier, en y versant insensiblement de l'huile de lis, une once & demie, pour faire un cataplasme que l'on renouvellera deux fois par jour, ayant soin d'ôter les côtes des plantes qui pourroient incommoder le malade. On fera faire en même temps usage des pilules de Belloste, que l'on continuera pendant une quinzaine de jours, en observant d'interrompre quelquefois pour éviter l'effet trop sensible de ce remède. Le remède suivant est encore très-efficace.

Prenez, *Douze Limaçons rouges sans coquille*.

Pilez-les bien, & mêlez-les avec du savon noir, autant qu'il en faut pour les mettre en consistance d'emplâtre.

Ajoutez-y une suffisante quantité d'huile d'olive, pour la rendre un peu liquide. Appliquez-en sur la loupe, & laissez-la jusqu'à ce qu'elle soit dissipée.

Il faut bien prendre garde d'appliquer des corrosifs sur les loupes, sur-tout si elles sont noires, parce qu'on pourroit y exciter des ulcères cancéreux qui seroient plus incommodes & plus difficiles à guérir que la loupe même; on doit éviter pareillement les remèdes violents, quand ces tumeurs sont proche des tendons, des gros vaisseaux ou des sutures du crâne.

Si ces remèdes ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération, sur-tout lorsque la loupe est sujette à causer quelque incommodité. *Voyez* le Dictionnaire de Chirurgie, où vous trouverez les traitements des différentes espèces de loupes, & la manière de faire les opérations nécessaires en pareil cas.

LUETTE. (*maladie de la*) La luette est cette appendice charnue qui se trouve au fond de la bouche, dont on ne connoît pas les usages.

Cette partie est sujette à s'enflammer, comme toutes les autres parties du corps; ce qui arrive très-souvent dans l'esquinancie, dans l'inflammation de la bouche & des amygdales. Quand cette inflammation est réunie avec celle des parties voisines, elle exige le même traitement que l'esquinancie: si elle se trouve seule attaquée de l'inflammation, il suffit de se gargariser avec la décoction des feuilles de mauve bouillies dans du lait, & de faire boire au malade une tisane faite avec une poignée de quintefeuille, bouillie dans une chopine d'eau, à laquelle on ajoute un gros de crystal minéral: on peut aussi se gargariser avec la même décoction.

La luette est sujette à s'abattre par inflammation ou par relâchement. Nous avons traité ci-dessus de l'inflammation de la luette. La poudre suivante est très-bonne pour la chute de la luette, produite par le relâchement.

Prenez, *Du Cachou brut,*

De Fleurs de Grenade, de chaque douze

grains.

De l'Alun,

Du Poivre long, de chacun cinq grains.

Mélez le tout, & réduisez-le en poudre fine. Il faut tenir la langue abaissée avec le dos d'une cuiller, & souffler ensuite la poudre sur la luette, au moyen d'un chalumeau; ce qu'il faut réitérer deux fois par jour: on peut se servir aussi, en pareil cas, du gargarisme suivant:

Prenez, *Six Noix de Galle, & autant de celles de Cyprès, ou, à leur défaut, douze Noix de Galle.*

Une poignée de Plantain.

Une pincée de Roses rouges.

Autant de Fleurs de Grenade.

Faites bouillir le tout dans une chopine d'eau, pour réduire à la moitié; passez la liqueur par un linge, & ajoutez-y

Trente Gouttes d'Esprit de Vitriol,

pour un gargarisme, dont on se servira plusieurs fois.
Voyez CHUTE DE LA LUETTE.

Le poivre réduit en poudre seulement, & soufflé sur la luette, peut suffire. On peut se contenter de même, pour gargarisme, d'une once d'oxymel avec douze gouttes d'esprit de vitriol.

Quelquefois la luette se trouve couverte de boutons & d'aphthes, comme on le voit dans la vérole & le scorbut. *Voyez APHTHES, VÉROLE & SCORBUT.* Voici un gargarisme qui nous a bien réussi en pareille circonstance.

Prenez, *D'Eau de Plantain, quatre onces.*

D'Esprit de Vin, demi-once;

De Sublimé corrosif, un grain.

Mélez, pour un gargarisme. On aura grand soin d'y ajouter de l'eau s'il est trop fort, & de n'en pas avaler, de peur de danger. On peut en porter sur la luette avec un petit bâton garni de linge.

LYCANTHROPIE, f. f. espèce de rage ou de folie dans laquelle les hommes se croient changés en loups, courent les rues en hurlant, & outragent ceux qu'ils rencontrent; le peuple les appelle *loups-garou*. Cette

maladie est communément accompagnée de la rage. Voyez RAGE, HYDROPHOBIE.

LYMPHE. (*maladie de la*) La lymphe est cette partie blanche du sang, qui roule & circule dans les vaisseaux, & qui est composée en deux parties; d'une, qui se nomme la partie séreuse, qui n'est autre chose que de l'eau chargée de quelques sels, de quelques soufres & de quelques molécules gélatineuses; l'autre, qui est purement mucilagineuse, est proprement celle qu'on appelle *lymphe*, qui se trouve toujours réunie avec la partie séreuse.

Toutes les fois que la partie séreuse, les sels, les huiles, les soufres se trouvent en proportion exacte avec la partie gélatineuse, la lymphe coule librement dans les vaisseaux sans aucun vice particulier; mais quand il y a quelque excès, c'est-à-dire qu'elle peche ou par trop peu de sérosité, ou que les sels trop exaltés ont acquis de l'âcreté, il survient dans le corps des dérangements qui produisent différentes maladies. Ainsi la lymphe peut pécher par épaisissement, par âcreté, ou par dissolution.

De l'Épauissement de la Lymph.

Toutes les fois que la lymphe se trouve privée de l'humidité nécessaire, elle s'épaissit & se fixe en diverses parties du corps, dans lesquelles elles produit différentes maladies, selon son degré d'épauissement, & selon la nature des parties qu'elle affecte.

On reconnoît l'épauissement de la lymphe en général, à l'inspection d'abord du tempérament qui est chaud & sec, ou froid & sec; à un écoulement considérable de pituite épaisse & visqueuse par le nez, par la bouche; par un amas considérable de glaires dans les urines & les selles; par des tumeurs qui surviennent aux différentes parties du corps, comme à la mâchoire, au cou, aux oreilles; par l'épauissement du sang qu'on a tiré dans la poëlette. On juge aussi de l'épauissement de la lymphe, par un air sec & grossier que respire le malade, des aliments visqueux & gluants

dont il fait usage ; par le défaut des boissons aqueuses ; & la trop grande quantité du vin & des liqueurs spiritueuses ; par la vie sédentaire du malade , la disposition au sommeil , au défaut d'exercice ; par des sueurs & des urines abondantes , & par les peines d'esprit dont il est tourmenté.

Les causes de l'épaississement de la lymphe sont d'abord toutes celles que nous venons de rapporter dans les signes , & ensuite un levain acide ou âcre qui en fixe les molécules , les rassemble & les épaissit ; c'est ce qu'on voit arriver dans les personnes qui font usage des fruits acides , de la limonade , du vinaigre , du sel ; celles qui sont sujettes à la suppression de la transpiration , de la pituite , & à la rétention des fleurs-blanches. Un vice vérolique , scorbutique , cancéreux ou scrophuleux , peut également occasionner l'épaississement de la lymphe. Cette maladie est aussi héréditaire ; les peres & meres qui sont sujets à l'épaississement de la lymphe , ont des enfants qui apportent en naissant les mêmes vices.

Après ce que nous venons de dire , il est aisé de concevoir que la lymphe étant répandue par-tout , & étant la source de presque toutes les humeurs du corps , doit causer beaucoup de dérangement par-tout où elle est infectée de ce vice.

Dans les vaisseaux , elle produit des embarras , des obstacles pour la circulation du sang ; de-là naissent les anxiétés , les mal-aises , les lassitudes spontanées , les courbatures , les engorgements , & la disposition à l'inflammation.

Dans les glandes , la lymphe épaissie produit les engorgements , des gonflements , des tumeurs , des obstructions , des squirrhes , des inflammations & des cancers. Les glandes qui servent à la digestion se trouvant obstruées , ne séparent plus qu'un suc épais & visqueux , incapable de suffire à la digestion des aliments ; celles dont l'usage est de préparer quelque humeur , de l'affiner , se trouvant remplies d'un suc épais & grossier , se gonflent , se tuméfient , perdent leur action & leurs forces , deviennent incapables d'accom-

plir le ministère auquel elles sont destinées : c'est ce qui produit la dépravation des sucs , & qui leur ôte toute énergie.

Quand la lymphe épaissie passe par les différents couloirs de la peau , il y survient des tumeurs , des gonflements , des boutons , des rougeurs & des difformités.

Dans tout le corps , on voit naître des tumeurs froides & des gonflements douloureux qui tournent en squirrhe ou en ulcere cancéreux.

Les remèdes que l'on peut employer avec succès dans ces maladies , sont les boissons abondantes , les lavements , les bains tièdes , les tisanes faites avec le chiendent , le bouillon-blanc & la pariétaire bouillis dans de l'eau , avec quinze ou vingt grains de nitre sur chaque pinte. Après l'usage des délayants continués pendant un temps plus ou moins long , proportionnellement à l'ancienneté & à la force de la maladie , on passe aux remèdes apéritifs , comme les tisanes faites avec les racines de patience sauvage , de frai-fier , de pissenlit , de chardon-roland , d'oseille , de sceau de Salomon , de dompte-venin ; les feuilles de chicorée sauvage , de primrenelle , de cerfeuil , d'aigremoine , de scolopendre ; les fleurs de camomille , de mélilot , de fureau , de bouillon-blanc ; les sels de nitre , de duobus , d'Epsom , de Seignette ; les sirops de capillaire , des cinq racines , &c. On peut , avec tous ces remèdes , faire des tisanes ou des apozèmes , selon le besoin ; après quoi on passera aux fondants plus actifs , comme la gomme ammoniacque , le safran de mars apéritif , la racine de serpentaire de Virginie , l'æthiops minéral , le mercure doux , les fleurs de safran , les cloportes en poudre , le sel ammoniac , le benjoin , les fleurs de soufre , les extraits d'énula-campana , de centaurée , &c. On peut faire , avec toutes ces drogues , des pilules , des bols ou des opiats. Nous avons donné des recettes particulières & des modèles de tous ces remèdes dans toutes les maladies de la lymphe. Les eaux ferrugineuses , comme celles de Passy , de Forges ; les eaux de Cransac , de Spa , de Vichy ,

de Plombieres, de Cauterets, sont aussi très-utiles dans ces maladies.

Enfin on termine le traitement de l'épaississement de la lymphe par une diete convenable, en prenant beaucoup de boissons aqueuses, en vivant d'aliments qui ne soient ni grossiers ni indigestes, en évitant tous les fruits, les ragoûts, les épiceries, les ratafias; le maigre, de quelque nature qu'il soit, & sur-tout les farineux; en faisant beaucoup d'exercice, en dormant peu, mangeant sobrement, & prenant beaucoup de dissipation. On aura soin aussi de purger le malade tous les quinze jours, pendant tout le traitement.

De l'Acreté de la Lymphe.

On reconnoît l'acreté de la lymphe à un tempérament très-échauffé, à la couleur de la peau qui est noire, sèche; au pouls qui est vif & prompt, aux rapports âcres, aux sueurs & aux selles fétides, aux urines enflammées, aux démangeaisons de la peau, aux boutons, aux douleurs vagues du corps.

Comme nous avons distingué trois sortes d'acreté, l'alkaline, l'acide, & la muriatique ou salée, la lymphe est exposée à ces trois especes d'acrimonie. Nous avons rapporté aux articles ACIDES, ALKALIS, ACRETÉ, ACRIMONIE, les signes & le traitement de ces maladies.

Toutes les fois que la lymphe se trouve imprégnée de quelque levain, il y excite une fermentation; & insensiblement toute la masse acquiert un degré d'acreté considérable, de-là surviennent des embarras dans la circulation, des gonflements dans les vaisseaux, des élancements dans les parties charnues & membraneuses; des congestions, des tumeurs, des obstructions, des squirrhes & des cancers. Les suc qui se distribuent dans l'estomac & les intestins, ayant un degré d'acreté, enflamment ces sortes de parties, y produisent des chaleurs & des tensions douloureuses, des irritations de nerfs. A la poitrine il se forme des picotements, des douleurs, des toux opiniâtres, des

tubercules qui tournent souvent en suppuration, & causent la phthisie. On ressent à la tête des élancements, des douleurs vagues, des pesanteurs, des embarras qui menent souvent à l'inflammation. Sur toute la peau ce sont des rougeurs, des érysipeles, des démangeaisons & des dartres.

On remédie, en général, à l'âcreté de la lymphe par les saignées, les boissons abondantes & adoucissantes, les bouillons rafraîchissants & tempérants, les lavements, les bains, les absorbants, les purgations répétées, les remèdes propres à fortifier l'estomac; les eaux de Vichy, de Sedlitz, de Forges; le lait de vache ou de chèvre, continué pendant plusieurs mois; & le régime convenable, qui consiste à prendre des aliments doux, comme la soupe grasse, la chair de poulet, les crêmes de riz, d'orge, la semoule, le gruau; l'exercice modéré, le sommeil tranquille, la privation totale du vin & des liqueurs; & enfin des passions douces, & une vie sans agitation ni inquiétude d'esprit.

De la Dissolution de la Lymphe.

On nomme ainsi cet état de la lymphe, dans lequel ses principes se désunissent & se décomposent, pour former un liquide plus tenu & plus subtil.

On reconnoît la dissolution de la lymphe aux signes qui caractérisent d'abord la dissolution du sang; à un tempérament chaud & sec, qui est dans la force de l'âge; à la vivacité naturelle du pouls, à la fétidité de l'haleine, des urines, des selles & des sueurs, aux lassitudes spontanées, aux démangeaisons universelles de la peau, aux rougeurs, aux boutons, aux ulcères dans les différentes parties du corps, aux foiblesses habituelles, aux dégoûts, au défaut d'appétit, & en comparant toutes les causes qui peuvent produire la dissolution.

Ainsi tout ce qui peut exciter le mouvement du sang & des humeurs peut faire tourner la lymphe en dissolution, comme les aliments chauds & assaisonnés d'aromates, les liqueurs spiritueuses, un vice véné-

rien, scorbutique, scrophuleux ou cancéreux; un air sec & vif, les exercices violents, les veilles immodérées; les évacuations forcées, comme celles de la sueur & des urines; ce que l'on voit arriver dans le diabetes, la phthisie, & les passions vives & tumultueuses.

On conçoit aisément le désordre qui peut résulter de la dissolution de la lymphe. Les vaisseaux se trouvent excités par une humeur âcre qui en augmente le mouvement, & qui produit des fièvres habituelles qui accélèrent encore la dissolution de la lymphe. Les humeurs secondaires, comme la bile & le suc gastrique, provenant d'une lymphe décomposée, n'ont aucune action, & sont incapables d'opérer la digestion. La bile elle-même, âcre & mordicante, se répand dans tous les couloirs du corps, les irrite, y produit des crispations des nerfs, des ardeurs, des douleurs vives, des tumeurs & des ulcères. Toutes les autres humeurs agitées & fouettées trop vivement dans leurs vaisseaux deviennent fétides, & exhalent une odeur infecte. Les cheveux, les chairs, les membranes, les os même sont insensiblement rongés, cariés ou détruits; & le corps tombe dans un amaigrissement & un marasme épouvantable.

Tout ce qui peut diminuer l'action des vaisseaux, ralentir le mouvement de la circulation, & porter au sang & aux humeurs un adoucissement, convient dans la dissolution. On emploie en ce cas les boissons délayantes, les bains froids, les lavements, les bouillons rafraîchissants & empâtants, comme ceux qui sont faits avec le veau, le poulet, les grenouilles, les limaçons; le lait de vache, d'ânesse & de chèvre; les crèmes de riz, d'orge, le gruau, la semoule, & la farine de sago.

Au reste, on doit observer la cause qui a produit la dissolution. Si elle vient de quelque vice particulier, comme de la vérole, du scorbut, &c. on doit l'attaquer conjointement avec les remèdes propres à ces maladies. Si ce sont des évacuations abondantes & forcées qui y ont donné lieu, il faut consulter les articles qui ont rapport à chacune des évacuations.

Il faut se méfier de la saignée & des purgations dans

ce vice particulier de la lymphe : il est accompagné de foiblesse & d'épuisement si considérables, que le malade ne peut que très-difficilement soutenir ces évacuations.

On trouvera les vices particuliers de la dissolution de la lymphe, aux articles ACRETÉ, ALKALI, CONSUMPTION, DIABETES, DISSOLUTION, FIEVRE LENTE, PHTHISIE, SCORBUT, & VÉROLE.

Fin du Tome I.

